UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00082573 7

PAUL HUET

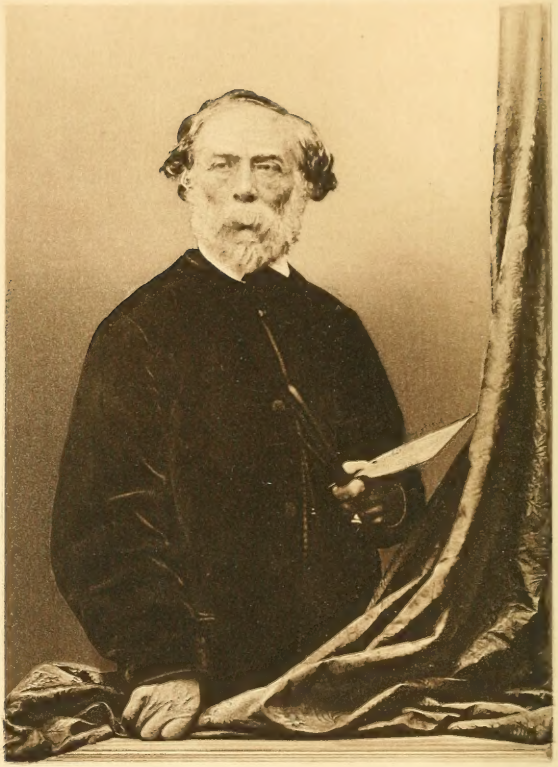
ÉCRITS D'AMATEURS ET D'ARTISTES

DÉJA PARUS :

Charles Perrault. *Mémoire de ma vie.* — **Claude Perrault**. *Voyage à Bordeaux* (1669). Publiés par Paul Bonnefon. 1 vol. illustré de 16 pl. hors texte.

Reynolds. *Discours sur la Peinture. Lettres au flaneur. Voyages pittoresques.* Traduits et annotés par Louis Dimier. 1 vol. illustré de 16 pl. hors texte.

Caylus. *Vie d'Artistes du XVIIIe siècle. Discours sur la Peinture et la sculpture.* Publiés par André Fontaine. 1 vol. illustré de 16 planches hors texte.



PAUL HUET
1803-1869

ÉCRITS

PAUL HUET

SES CONTEMPORAINS

et d

PARIS

ÉCRITS D'AMATEURS ET D'ARTISTES

PAUL HUET

(1803-1869)

D'APRÈS

SES NOTES, SA CORRESPONDANCE SES CONTEMPORAINS

DOCUMENTS RECUEILLIS
ET PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE PAR SON FILS

RENÉ PAUL HUET

PRÉFACE
DE
GEORGES LAFENESTRE
Membre de l'Institut.

Ouvrage illustré de 16 Planches hors texte et d'un Portrait en héliogravure

PARIS
LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, EDITEUR
6, RUE DE TOURNON, 6

1911

ND
553
H8A4

PRÉFACE

Aucune joie plus saine et plus consolante que celle d'éprouver, devant l'œuvre et la vie d'un artiste, cette heureuse émotion de Pascal lisant un ouvrage de style naturel et de pouvoir s'écrier aussi : « On s'attendait de ne voir qu'un peintre et l'on trouve un homme ! » Pour Paul Huet, à vrai dire, pour le rénovateur, modeste et hardi, de l'art du paysage en France, le compagnon d'armes, à l'avant-garde romantique, d'Eugène Delacroix et Victor Hugo, l'annonciateur et le préparateur de Jules Dupré, Théodore Rousseau, Millet, ce n'est point une surprise. L'énorme dossier de notes, pensées, correspondances, citations, publié aujourd'hui par son fils, ne fait que justifier, par un amas de preuves concluantes, la profonde estime et la chaude admiration que lui témoignèrent, de son vivant, ses contemporains et ses confrères. C'est bien là, en effet, une de ces belles personnalités, nobles de cœur, nobles d'esprit, qui resteront l'honneur de la grande génération dont l'activité féconde, depuis 1815, sous la Restauration, la monarchie de Juillet, la seconde République, a renouvelé en France, avec la littérature et l'art, toutes les sciences historiques et sociales. Au temps de notre jeunesse, au quartier latin, vers 1860, une auréole de vénération entourait déjà l'artiste vieillissant, et, lorsqu'à la tombée du jour, dans les grandes allées du Luxembourg s'étendant alors jusqu'à l'Obser-

vatoire, avec Sully-Prudhomme et J.-M. de Heredia, nous étions émus d'y croiser quelqu'un des combattants de la grande bataille, c'est avec un respect attendri que nous regardions ce petit homme, au visage inquiet, aux yeux vifs et mobiles, cheminer, tantôt seul, lent et grave, tantôt plus alerte et vif, en compagnie de Michelet, Eugène Pelletan, ou d'autres survivants du romantisme libéral, plus résistants et mieux assurés que lui dans leurs espérances ou leurs illusions.

Paul Huet est mort en 1869, un peu démodé auprès du grand public et des collectionneurs mercantiles, sinon auprès des artistes et vrais amateurs. Il était plus attristé lui-même que de raison par cette indifférence, presque fatale, d'héritiers ingrats qui fait souvent, à leur déclin, expier aux précurseurs la sincérité désintéressée de leurs initiatives juvéniles. Depuis cette époque, la piété filiale de M. René Paul Huet, infatigable et patiente, n'a cessé, avec une opiniâtreté touchante, de protester contre un injuste oubli. En toute occasion, par des prêts aux Expositions rétrospectives, par des dons aux Musées, par des documents fournis aux biographes et aux critiques, il a fait des appels, discrets mais convaincus, à tous les yeux clairvoyants de moins en moins éblouis et dupés par les mesquineries, sèchement pédantesques, et les ingéniosités, spirituellement glaciales, de l'école anecdotique ou les exactitudes brutales, les trompe-l'œil grossiers, les pochades prétentieuses des écoles réalistes. Il a montré son père, en ses derniers jours comme à ses débuts, résolument sincère et personnel dans ses études attentives devant la nature, et dans leurs interprétations poétiques à l'atelier, toujours aussi ému, à soixante ans comme

à dix-huit, par les inquiétudes du ciel, les bouleversements du sol, les mouvements des arbres. En ce moment, M. René Paul Huet prête son concours actif à l'organisation d'une Exposition générale de l'œuvre paternelle à l'École des Beaux-Arts. L'ensemble de ces travaux, peintures, aquarelles, dessins, eaux-fortes, lithographies, prouvera, nous n'en doutons point, quelle activité fut celle de ce travailleur opiniâtre, malgré les agitations de sa vie, sans cesse tourmentée par la gêne, les maladies, les infirmités, les soucis de famille, les curiosités intellectuelles, les désillusions patriotiques. En attendant que nous puissions, de nouveau, admirer l'artiste, nous pouvons déjà, grâce à l'ouvrage présent, admirer en lui l'homme pour son intelligence. sa culture, ses sentiments, ses convictions, l'époux, le père, l'ami, le citoyen pour leurs vertus.

L'ouvrage est divisé en quatre parties : 1° La *Biographie*, d'après quelques notes de l'artiste, auxquelles M. René Paul Huet a joint ses propres souvenirs et de nombreuses anecdotes, parfois inédites, dues à des traditions orales ou des récits contemporains ; 2° des réflexions, observations, notes écrites par Paul Huet sur les principes et la technique de son art, sur l'*Art en général*, la *Peinture de Paysage*, le *Paysage décoratif;* 3° la *Correspondance*, lettres envoyées ou reçues, depuis 1828 jusqu'en 1869, rangées par ordre chronologique ; 4° les *Jugements contemporains*, recueil des articles, éloges ou critiques, extraits des revues, journaux et livres, publiés au sujet de l'artiste et de ses œuvres durant sa vie et depuis sa mort.

C'est donc, on le voit, un des dossiers les plus sérieux qu'ait jamais pu réunir une patiente reconnaissance sur la longue et laborieuse carrière

d'un grand artiste. Les quatre séries de documents s'éclairent, d'ailleurs, les unes les autres ; il faut les lire dans leur ensemble pour bien suivre et comprendre les évolutions et fluctuations de cet esprit et de ce cœur trop ouverts, pour leur repos, à toutes les impressions. Chez Paul Huet, comme chez nombre de ses contemporains, la qualité foncière est une extraordinaire sensibilité, physique et morale, d'une telle acuité et intensité qu'elle l'expose à de brusques alternatives d'exaltation et de dépression, d'enthousiasme et de désillusion, de foi et de désespoir. C'est un homme complet, qui, toute sa vie, voudra rester complet.

Ainsi qu'Eugène Delacroix, son ami spontané de la première heure, et la plupart des artistes du même groupe, ce peintre, si passionné pour son art, ne l'est guère moins pour la poésie, la littérature, l'histoire, la musique, dans lesquelles il trouve des excitations et des inspirations Moins qu'eux cependant, il peut se résoudre à sacrifier, soit par l'effort d'une volonté stoïque, soit par l'égoïsme d'une vocation étroite, d'une intelligence limitée ou d'une suffisance vaniteuse, les joies délicates et les devoirs austères de la vie familiale et de la société. Son enthousiasme, natif et réfléchi, désintéressé et profond pour les beautés de la nature, et pour l'art qui les peut exprimer, ne se dément pas un seul jour, non plus que son obstination édifiante à les représenter telles qu'il les a, l'un des premiers vues, senties et comprises. Néanmoins, malgré la domination impérieuse et constante de cette passion, il n'en conserve pas moins le respect et la pratique des vieilles et simples vertus françaises C'est un époux d'une tendresse exquise, un père d'une affection éclairée, un ami loyal, sûr, fidèle, un

penseur libre et tolérant. Il a des convictions politiques, celles de son groupe, des convictions libérales et républicaines. Il ne les cache jamais non plus qu'il ne s'en vante et n'en tire profit, mais il est toujours prêt à les défendre. Il fait, avec Alexandre Dumas, le coup de fusil aux journées de Juillet, il le fait encore, en juin 1848, contre l'insurrection démagogique ; il risque d'être fusillé au 2 décembre 1851. Une fois rentré dans la vie ordinaire, il ne veut plus être qu'un artiste ; pourvu qu'on respecte sa pensée, il respecte celle des autres. Il conservera toujours, pour la famille d'Orléans où il avait été bien accueilli, une respectueuse reconnaissance qui la suivra dans son exil. S'il résiste, sous le second Empire, à toutes les tentations de courtisaneries où il perdrait sa dignité, il se refuse aussi à toute attitude théâtrale, à tout bruyant scandale qui ne lui semblerait pas moins la compromettre. Ce fut assurément, pour lui, une amère douleur de se trouver, alors, souvent sacrifié, méconnu, jusqu'au point d'avoir été peut-être, et de s'être cru, en tout cas, systématiquement écarté et persécuté. Il en souffrit beaucoup, ses plaintes répétées à ses amis n'en donnent que trop de preuves. Cependant il n'en continua pas moins, dans son atelier solitaire, à poursuivre son œuvre, avec la même conviction, le même désintéressement qu'il l'avait commencée quarante ans auparavant.

Cette figure de Paul Huet, originale et complexe, parfois si souriante et parfois si douloureuse, toujours sympathique à travers ses misères, n'est pas la seule, d'ailleurs, qui jaillisse, vivante et précise, de cette masse de documents recueillis en son honneur. Beaucoup d'autres personnalités, les unes célèbres, les autres ignorées, du même temps et du même

groupe, artistes, hommes de lettres, amateurs, hommes politiques, parents et amis, s'en dégagent, éclairées par elles-mêmes ou par leur correspondant. C'est un excellent chapitre d'histoire de la société intellectuelle et bourgeoise au temps du Romantisme, grandissant, triomphant, vieillissant, jusqu'aux catastrophes de 1870 que la perspicacité du vieil artiste, dans ses méditations attristées, n'avait que trop justement pressenties et annoncées. Aucune lecture, en y joignant celles des Lettres et Journal d'Eugène Delacroix, ne saurait mieux préparer les visiteurs de l'Exposition prochaine, à comprendre ce que furent et voulurent ces premiers apôtres de la révolution féconde, qui, sous l'étiquette collective et arbitraire de Romantisme, loin de rompre, en réalité, avec les grandes traditions antiques et françaises, les ont au contraire, ravivées, avec une hardiesse et une grandeur chaleureuses et fécondes. Paul Huet, comme Delacroix, se rattache, dans la peinture, aux vrais maîtres de l'imagination, du style et de la technique, aux vieux italiens, flamands, hollandais, français, à Titien, Rubens, Rembrandt, le Lorrain, Poussin, Watteau. A la même heure, leurs amis poètes, romanciers, historiens en faisaient autant : Chateaubriand, Vigny, Victor Hugo, Augustin Thierry, Michelet, cent autres remontaient même jusqu'au Moyen Age, à travers la Renaissance et le XVIIe siècle, pour retrouver et ressaisir dans l'imagination abondante de nos ancêtres et dans leur langage franc et vif, souple, riche et coloré, la complexité heureuse des traditions nationales.

GEORGES LAFENESTRE.

A MA FILLE

CLAIRE PAUL HUET

Paul Huet n'était pas seulement un pinceau et un talent, c'était une intelligence. Et ceux qui l'ont connu de près ajouteront : « C'était un cœur droit, orné des plus douces vertus. »

SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains.*

Il était né triste, fin, délicat, fait pour les nuances fuyantes, les pluies par moments soleillées...

C'était plus qu'un pinceau, c'était une âme, un charmant esprit, un cœur tendre...

J. MICHELET, *Le Temps*, 12 janvier 1869.

AVANT-PROPOS

J'entreprends une œuvre qui serait téméraire si je devais assumer un rôle de critique. Mon intention est de m'effacer complètement, de borner ce travail à une simple compilation.

Entre Sainte-Beuve au début et Michelet à la fin, une longue suite d'articles offre des notes infiniment variées, mais concourant toutes au même résultat. Quelles que soient les opinions de ceux qui ont porté un jugement sur Paul Huet, en art comme en politique, à quelque parti, à quelque nuance qu'ils appartiennent, ils s'accordent tous pour rendre un même hommage à la foi ardente de l'artiste, à ses convictions profondes, à son originalité, à la dignité du caractère, à la distinction de l'esprit, à la simplicité, à la bonté de l'homme.

Dès les premiers Salons, Gustave Planche lui consacre de longs passages, véritables croisades contre la vieille routine expirante. Plus tard, Théophile Gautier, le maître romantique, se trouvera d'accord avec Charles Clément, le champion de l'école classique et académique, qui, tout en se déclarant nettement partisan d'une autre direction, n'en rend pas moins justice à Paul Huet d'une façon éclatante. Chez les deux, la sympathie est la même.

Thoré, Alexandre Dumas, Ernest Chesneau, Philippe Burty, Ernest Legouvé, Paul Mantz, Pierre Pétroz, Léon Gauchez, Emile Michel, etc., etc., pour ne citer que les morts, ont tour à tour apporté leur témoignage.

L'hostilité acharnée de Delécluze n'est-elle pas la plus haute confirma-

tion du rôle prépondérant qu'il a joué dès le premier moment ; ce n'est certes pas la note la moins intéressante.

A mon grand regret, je ne pourrai citer que quelques passages ; mais je renverrai aux textes les esprits plus curieux.

J'ai pris comme épigraphes deux lignes empruntées : l'une à un article de Sainte-Beuve qu'il a lui-même réimprimé dans ses portraits contemporains, l'autre à une lettre de Michelet publiée dans le Temps *du 12 janvier 1869, lettre qui sera reproduite à la fin de ce volume.*

Michelet consacrant une page à un artiste ! N'est-ce pas un devoir de recueillir pieusement cette feuille perdue dans un article de journal ?

En laissant parler la critique contemporaine, mon admiration pour mon père, ma profonde affection n'auront à s'imposer aucune réserve. Je trouverai, ciselé souvent dans une langue merveilleuse, ce que mon cœur m'eût dicté. Je n'aurai pas à peser, à ménager mes expressions.

Il faut être Dumas fils pour parler de son père comme il le fait dans ses ravissantes préfaces, tout le monde n'est pas à même de jouir d'un semblable privilège. Toutes ces notes réunies éclairent du jour le plus franc la figure que j'entreprends de faire revivre, mais avant tout c'est à lui-même que je veux laisser, et que je laisserai la parole.

René-Paul Huet.

Qu'il me soit permis, avant de fermer ce livre, d'adresser un mot de souvenir et de regrets à ma pauvre sœur Mme Edmée David d'Angers, si éprouvée durant sa vie, — si soudainement enlevée.

En écrivant ces pages, j'ai retrouvé avec bonheur, dans un passé lointain, l'intimité de notre enfance, de notre jeunesse, au foyer si heureux que nous avait fait mon père. Ce n'est pas sans une véritable émotion que j'avais pu lire à ma sœur quelques fragments, cette lecture l'avait intéressée, elle restait impatiente et curieuse de la publication du volume : hélas ! il vient trop tard ! La mort est venue lui ravir cette dernière joie.

R.-P. H.

PAUL HUET

1803-1869

BIOGRAPHIE

I

Paul Huet écrivait à Th. Silvestre qui lui avait demandé des notes pour faire sa biographie :

« M. En cherchant avec vous à retrouver mes premières impressions, mes difficiles tentatives, et les luttes de mon temps, j'espère, mieux que par tout autre moyen, vous mettre dans la confidence de ma vie d'artiste.

Il ne m'appartient pas de juger mes confrères, encore moins mes rivaux, devant vous surtout, monsieur, qui vous occupez d'eux. J'ai eu pour beaucoup d'entre eux, dont la peinture allait à mon cœur, une grande sympathie ; j'éprouvais, pour tout talent répondant à mes fibres, comme une attraction fraternelle; mon respect et mon amour pour les grands génies de l'art m'ont toujours fait rêver que j'étais un peu leur parent, parent déshérité peut-être mais non détaché. Cette disposition a dû, vous le pensez, m'apporter de grandes déceptions, mais j'avoue n'avoir pu m'en corriger : un noble essai me touche toujours ; j'ai le bonheur de vouloir trouver un grand cœur dans un beau talent, je n'ai pas d'ailleurs toujours été trompé.

Je ne suis point né, comme vous le pensez peut-être, au milieu des champs; j'ai passé presque toute mon enfance et ma jeunesse dans la contemplation d'une cour fort triste, mais je ne puis cependant oublier que, ma mère malade, on me mit tout enfant, pour me fortifier, dans une petite pension des environs de Paris.

J'ai peu de mémoire, excepté celle des yeux, et je dessinerais encore aujourd'hui les lieux de nos promenades qui ont fait impression sur moi.

Je restai peu à Choisy-le-Roi, c'était le lieu de ma pension, mon père, homme généreux, dont parlent encore avec respect les personnes qui l'ont connu, fit de grands efforts pour me donner une éducation complète; il me mit dans un pensionnat qui suivait les cours du collège Napoléon ou Henri IV et ensuite externe au collège Bourbon. Je n'ai pas terminé tout à fait mes études classiques, il y eut de ma faute et de la faute de la fortune. La littérature de collège me semblait bien ingrate, et cependant, dès cette époque, je lisais avec avidité tout ouvrage d'imagination. Sans sortir des ouvrages classiques, j'apprenais mieux tout ce qui n'était pas dans le programme.

Le spectacle de mon père, luttant avec toute la noblesse d'un grand cœur et l'impuissance d'un honnête homme contre les injustices du sort, a contribué à développer chez moi un mélange d'ironie sceptique et moqueuse, que j'ai gardé longtemps uni à une tendresse nerveuse. J'ai eu tout enfant des passions d'amitié ardentes et de funestes découragements.

Je n'avais lu ni Rousseau, ni Byron ; je n'avais pas encore traversé les rudes épreuves que j'ai eu à soutenir.

Lorsque ma mère mourut, j'avais sept ans à peu près ; à cet âge on ne sent pas encore, comme plus tard, toute l'importance d'une telle perte.

Mon père, bien qu'en dehors de toute idée d'art, avait ce sentiment élevé qui le fait respecter, il aimait d'ailleurs les lettres et aurait voulu me destiner à l'instruction ; essentiellement bon, il céda à mes instances et aux observations de son gendre, libraire, qui lui promettait de me tailler un métier dans l'art et de me faire faire des vignettes.

Je fus confié à un bon maître de dessin, comme on l'entend des maîtres de dessin, qui me mit pendant dix-huit mois environ au régime des têtes de Lemire : la prudence et la modestie, l'amabilité et la constance. Puis j'entrai chez Guérin, passablement fort sur les hachures et muni contre les mauvaises doctrines qui perçaient à l'horizon. Je pénétrais dans ce sanctuaire, vous le pensez, rempli d'illusions, sage d'ignorance. Le sentiment chez moi, bien que plein de flammes, s'ignorait complètement. J'allais me trouver en pleine école et obligé bientôt de ne pas rester ou de suivre la routine.

Le *Chassseur* de Géricault, la *Méduse* soulevaient des flots d'injures de l'école ; n'ayant pour juger que mon ignorance, mon maître vit mon enthousiasme et me prédit que je n'aurais jamais le prix de Rome, que je ne serais qu'un petit Van-Loo. C'était, monsieur, la plus terrible des injures.

Je ne devais pas en effet obtenir le prix de Rome tant désiré, je devais même bientôt renoncer à concourir.

L'atelier de Guérin, dont je venais de payer l'entrée par une si patiente épreuve, commençait à me sembler moins beau, vu de près ; je n'y fus pas longtemps sans sentir un certain décou-

ragement me gagner ; on me parlait Antique et je voyais faire des morceaux de bois. Je me battais un peu les flancs pour admirer ces productions annuelles coulées au même creux, ces casques grecs couverts de couronnes académiques ; je ne comprenais rien à ce moule à boutons, tout cela me glaçait et ne me donnait pas la moindre nuance du plaisir que m'avaient fait au collège *La garde meurt et ne se rend pas* de Charlet, une vignette de Prud'hon, la *Charrette des blessés* de Géricault, qui depuis quelque temps avaient fait invasion sur les boulevards. J'avais le souvenir surtout d'un petit paysage de Rembrandt avec cet exergue : *Tacet sed loquitur*, qui avait fait tant d'impression sur moi dans mon enfance, et j'entendais proscrire Rembrandt ! Je me répétais cette phrase : Tu n'auras jamais le prix de Rome !

Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, où cela me conduisit ; l'esprit d'examen et de liberté pénétrait, je voulus entrer chez Gros, dont les ouvrages m'inspiraient confiance et une plus grande admiration que ceux de mon maître Guérin.

Sans mes lectures poétiques et mon amour des champs, je ne sais ce que je serais devenu ; les difficultés réelles de la vie m'accablaient d'ailleurs et je me trouvais aux prises avec des épreuves bien dures : la perte de mon père et la nécessité. J'avais déjà cherché forcément à gagner ma vie en exécutant des dessins pour les almanachs et en donnant des leçons à des élèves qui, ne sachant rien, étaient presque aussi forts que leur maître. Je ne sais quelle fièvre intérieure me soutint encore ; un professeur du système de Gall m'avait prédit que je serais peintre. Mon premier maître voulait m'enrôler dans une fabrique de papier peint, j'y devais trouver la fortune, j'y renonçai fièrement et froissai involontairement cet ami qui me voulait du bien.

Fréquentant les musées, chose peu encouragée alors, passionné pour le paysage que j'entrevoyais lorsque je pouvais échapper à la cour de douze pieds de la maison paternelle, transporté par la lecture des poètes et des ouvrages d'imagination, par Walter Scott qui paraissait et que le hasard fit tomber entre mes mains, j'espérais rendre toutes ces scènes, tous ces grands spectacles, et je me voyais tenu à suivre une filière pour obtenir à vingt-neuf ans le prix de Rome à mon tour !

Vers cette époque, je commençais avec une grande naïveté mes premières tentatives de paysage. Saint-Cloud, ce lieu enchanteur dont on parle quand on est en Italie et dont j'ai connu tous les buissons, dont j'ai pleuré tout arbre coupé comme un ami perdu, m'offrait les plus beaux sujets d'étude. Reçu comme un enfant de la maison dans une famille [1] qui habitait l'île Séguin tous les étés, c'est là que s'étaient développés mes rêves de paysagiste.

C'est en m'abandonnant à la pente de mon esprit, en cherchant à rendre mes impressions par une étude constante et laborieuse,

[1] Lelièvre, son camarade d'enfance, peintre de portraits.

que j'ai conquis la place modeste que j'occupe aujourd'hui.

Des circonstances fatales, une jeunesse pauvre et rudement éprouvée m'ont, de bonne heure, retiré des ateliers ; je n'ose m'en plaindre, car je suis de plus en plus persuadé que les académies ne font pas un artiste et que, le plus souvent, c'est malgré les académies que les artistes distingués se forment et s'élèvent. Je n'ai pas eu le choix.

Il est plus facile de dire ce que l'on a rêvé que de parler de ce qu'on a pu faire ; la jeunesse est enthousiaste et, l'avouerai-je, il me semblait, il me semble encore, malheureusement les heures vont vite, qu'une grande place restait à prendre dans le paysage. Porté vers ce genre par un entraînement de ma nature, je l'étudiais avec la naïveté et l'émotion de la jeunesse, en dehors de tous les systèmes établis.

Apporter la vie au paysage, communiquer au spectateur la passion dont j'étais épris, lui faire partager les impressions dont la nature m'a si souvent pénétré, était une belle et difficile ambition. Combien j'aurais voulu, l'imagination frappée par l'immensité et la puissance de la nature, rendre ces grands spectacles qu'elle déroule constamment devant nos yeux, exprimer les émotions que nous font éprouver l'aspect de ses mystères, le charme et la mélancolie de ses profondeurs.

Si l'art est l'expression d'une époque, peut-être plus qu'un autre ai-je apporté le reflet de la poésie inquiète et rêveuse et dramatique de mon temps.

A ce point de vue, je devais être doublement attaqué. En dehors la vieille école, qui ne vivait que d'une certaine symétrie de lignes conventionnelles, j'arrivais pénétré de ce que le caractère est plus dans la simplicité, dans l'accord de la ligne et de la couleur ; que la couleur elle-même est une ligne intérieure dans le paysage, comme dans toute autre conception, et une des plus belles ressources de l'art pour toucher et émouvoir.

Persuadé, d'un autre côté, que la combinaison et le caractère ne peuvent être abandonnés, — à la condition de donner à chaque chose le caractère qui lui est propre, en ne voyant pas l'Italie partout par exemple, — j'ai toujours voulu qu'un tableau fût une conception de l'esprit, ressortant il est vrai complètement de la nature, mais une conception qui fût plus qu'un morceau ou une étude.

Je devais, avec ces opinions, me trouver entre deux feux, et, après l'école de l'Empire, avoir affaire avec les purs naturalistes, qui, tout en se rangeant derrière la nature, ne sont pas ceux qui l'aiment et la servent le mieux.

L'entraînement de mes idées, mon éducation libre et vagabonde, l'emportement de mon exécution, que je me reproche sans cesse de retenir, devaient aussi m'empêcher d'avoir cette finesse de touche et ce charme du pinceau, qui pour beaucoup et le gros public surtout, remplacent la vérité, l'invention et le

reste. Aujourd'hui la prétention contraire est à l'ordre du jour, mais au fond c'est une autre mode de touche et voilà tout. « Tous les ans, me disait Delacroix, le public a besoin d'inventer un grand homme dans ce genre pour l'opposer à la passion et à la vérité qui l'épouvantent toujours. »

Le public s'imagine tenir le génie par l'oreille, lorsqu'il croit comprendre la touche et les moyens d'exécution. Je déteste la peinture d'habileté et de touche et la juge presque toujours une marchandise frelatée [1].

Une étude ne saurait être trop vraie, un tableau, une peinture même ne peut toucher qu'à l'aide de la vérité, mais la vérité est un moyen et n'existe pas seulement dans la réalité du morceau.

Une peinture est vraie par la couleur, le dessin, l'effet. Prud'hon, dont l'opinion est de quelque poids, disait : « Saisissez votre public et vous êtes vrai. »

L'art vit de combinaisons et de sacrifices; je crois que, dans ces derniers temps, on a trop voulu faire d'une étude un tableau et qu'on est arrivé à ne faire ni une étude, ni un tableau.

Je me mis à l'œuvre malgré les obstacles de tous genres que la fortune m'opposait, obstacles dont d'autres ne peuvent tenir compte tant ils sont communs à bien des artistes.

J'exposai aux salles Gaugain [2] des œuvres dont la nouveauté sans doute fit le succès et qui devaient en effet paraître d'une grande originalité aux idées françaises et surtout aux habitudes de paysage; on les trouverait aujourd'hui, je suppose, très simples [3]. L'exposition pour les Grecs fut aussi une des premières occasions d'essai. Une grande aquarelle pour la Duchesse de Berry, aujourd'hui à la Duchesse d'Orléans; — *Une chaumière*, gravée à l'eau-forte.

Je fis des albums lithographiés et les premières tentatives de manière noire sur pierre, trois albums dont le dernier publié en 1830 seulement quoique fait bien avant.

Une maladie terrible faillit m'enlever et m'a laissé pour toute la vie des traces ineffaçables. Je fus trois mois à la mort.

[1] Constable disait, page 304 de ses lettres : « Mes tableaux ne seront jamais populaires, car ils ne possèdent pas *la patte*. Mais je ne vois jamais la patte dans la nature. » Et page 299 : « Comme *la manière* vient par degrés, qu'elle est nourrie par le succès dans le monde, la flatterie, etc. ; tous les peintres qui veulent être réellement grands devraient être perpétuellement sur leur garde vis-à-vis d'elle. » (John Constable, traduction Bazalgette, Floury, éditeur.)

[2] Chez Gaugain, *Le Cavalier*.

[3] Delécluze, dans les *Débats* du 1er mai 1831, après avoir énuméré quelques-uns des représentants de la nouvelle école, disait : « En fait de compositions bizarres et d'exécution dévergondée, ils n'ont rien laissé à faire après eux. C'est au moins ce que semblent nous avoir démontré les expositions successives qui ont eu lieu au profit des Grecs et à la galerie Gaugain, dans l'intervalle de 1827 à 1831. »

Revenu à peu près à la santé, je me remis à l'ouvrage. Cette période de 1827 à 1831 fut longue et n'eut d'autre exposition que les expositions particulières. Je commençai à me faire connaître, et, malgré toutes les difficultés, à sortir d'embarras.

Gérard[1], à qui David[2] m'avait présenté, m'accueillit comme il accueillait tous les talents nouveaux.

Je terminai, en sortant de maladie, un tableau inspiré de mes beaux arbres de Saint-Cloud, intitulé *Un jour de fête*, qui fut exposé en 1830 au Luxembourg, exposition pour les blessés de Juillet.

La Duchesse de Berry, à laquelle fut présenté mon *Cavalier* dont le style était sauvage et empreint évidemment des lectures poétiques du temps, le trouva trop sévère et choisit dans mes cartons le croquis le plus simple, une petite vue de la Seine à Sèvres, dont on pouvait faire un joli tableau et d'après lequel je fis, je le crois bien, une chose médiocre; il me fallait la liberté et l'inspiration.

Reynolds[3] vint me voir lorsqu'il arriva à Paris et la connaissance de cet artiste, dont la conversation était si précieuse et si instructive, est, avec l'amitié de Bonington, un des bons souvenirs de ma jeunesse.

II

Je crois pouvoir ajouter à cette lettre quelques détails qui ne sont pas sans intérêt pour peindre le milieu où Paul Huet est né, où il a été élevé, et relever les premières empreintes qui ont souvent tant d'influence sur les sentiments, le caractère et la destinée d'un homme.

« L'âme aime la symétrie, mais elle aime aussi les contrastes », a dit Montesquieu. Si l'on cherche l'origine de la vocation de Paul Huet, le premier germe de sa vision d'artiste, c'est sans doute dans le contraste violent entre le milieu où s'est écoulée sa première enfance et ses rêves de poète que l'on peut en trouver la cause première; il est né rue des Boucheries[4] n° 212, au fond d'un magasin de draperies et de toiles.

[1] Le baron François Gérard, peintre, 1770-1837.

[2] David d'Angers, statuaire, 1788-1856.

[3] Le graveur, peintre paysagiste, frère du portraitiste.

[4] La rue des Boucheries, réunie le 5 octobre 1844 à la rue de l'École de Médecine, et enlevée par le boulevard Saint-Germain, devait son nom aux

On a vu quelle impression de tristesse lui avait laissée cette cour de la rue des Boucheries. Il en sortait pour aller externe au collège Bourbon, où un de ses oncles, ancien abbé, était professeur ; il traversait la Seine dont les berges n'étaient pas encore endiguées par des quais ; il voyait les nuages fuyant dans les vapeurs matinales à l'aller, et les couchants dorés et flamboyants au retour ; à peine sorti de la demeure paternelle, si sombre, son œil était plus délicatement affecté par cette lumière radieuse des ciels de Paris, si beaux sur les ponts ; aussi répétait-il souvent : « On va bien loin chercher des motifs, ou n'en trouve pas de plus beaux que ceux que l'on peut rencontrer à Paris ou aux environs : le parc de Saint-Cloud est, en son genre, aussi grand de style que la campagne de Rome. » (On ne peut se douter aujourd'hui de ce qu'étaient alors les ormes de Saint-Cloud, tous remplacés par des marronniers d'Inde !)

Presque toutes ses biographies donnent pour sa naissance une date inexacte ; il est né le 10 vendémiaire an XII, 3 octobre 1803. Son père, Étienne-François-Nicolas-Quentin Huet, marchand drapier, avait eu une brillante fortune ; sa mère Marie-Rose-Élisabeth Marion était d'une famille rouennaise fort riche. Au musée de Rouen, dans la galerie des collections de faïences, on peut voir le : « Tableau nominatif des grand'gardes de la corporation des merciers drapiers de la ville de Rouen, provenant de l'ancienne salle d'assemblée de cette corporation :

Nos unus patriæ consociavit amor. »

Le quinzième nom sur la liste est : « M. A^ge^. T^as^. Marion, 1766, » c'est Michel-Ange-Thomas Marion, le grand-père maternel de Paul Huet, qui figure comme témoin sur son acte de naissance dont voici l'extrait :

boucheries de Saint-Germain-des-Prés, entre le carrefour de l'Odéon, les rues de l'Ancienne-Comédie, de Montfaucon et de Buci. — Voir Félix et Louis Lazare. *Dictionnaire administratif des rues et monuments de Paris.* 2e éd., Paris, 1855, p. 534.

10e Arrondissement de Paris, an XII.

Acte de naissance du dix vendémiaire an douze de la République française, à midi. Cejourd'hui, à quatre heures du matin, est né, rue des Boucheries, n° 212, Dan de l'unité, Paul, du sexe masculin, fils de Etienne-François-Nicolas-Quentin Huet, propriétaire, et de Marie-Rose-Elisabeth Marion, son épouse, mariés à Rouen, département de la Seine-Inférieure, le vingt-sept novembre mil sept cent quatre-vingt; constaté par moi, Urbain-Firmin Piault, adjoint au maire du dixième arrondissement de Paris, faisant les fonctions d'officier public de l'Etat civil. Sur la déclaration du dit Etienne-François-Nicolas-Quentin Huet, père de l'enfant, et en présence de Michel-Ange-Thomas Marion, demeurant à Rouen et présent à Paris rue et numéro susdits, propriétaire, âgé de soixante-neuf ans, et de Michel-Ange-Charles Marion, demeurant à Paris, rue du Bacq, n° 469, propriétaire, âgé de quarante ans, le déclarant et les témoins ont signé avec moi après lecture à eux faite du dit acte; signé au registre : Marion, M. A. Marion, Huet et Piault, officier public. Délivré par nous, greffier assermenté du tribunal de première instance du département de la Seine, comme dépositaire des registres, secondes minutes. Au greffe, séant au Palais de justice, à Paris, ce 22 septembre 1820. Signé : illisible.

Paul arrivait cinquième dans la famille, vingt ans après ses frères. La Révolution avait, comme une tempête, emporté, bouleversé tout, il ne restait que des ruines. Les relations de famille, dans ce milieu si uni, si patriarcal, jouèrent un grand rôle dans sa vie, il est peut-être bon d'entrer dans quelques détails.

Son père avait vu réquisitionner ses marchandises pour la fourniture des armées de la République; en échange de ses draperies il recevait des assignats à cours forcé. On lui offrit plusieurs fois de liquider cette situation en les reprenant en échange de biens nationaux; au lieu de la ruine c'eût été la fortune, mais il répugnait à sa droiture de prendre le bien des absents, des proscrits; il refusa, et ces assignats, empilés dans des caisses, Paul Huet enfant les vit brûler pour allumer le feu; de même qu'aux jours de la ruine complète, il aida à briser l'argenterie pour la porter à la fonte, cette argenterie Louis XVI dont il se rappelait plus tard les fines ciselures, les guirlandes de fleurs et les amours joufflus; au souvenir des tristes jours de son enfance se joignait alors un regret d'artiste.

Ce père, victime des événements, n'en était pas moins

libéral et patriote; il fut arrêté sous la Terreur sur la dénonciation d'un voisin, qui, lui devant de l'argent, avait trouvé ce moyen expéditif et ingénieux de s'acquitter; mais réclamé par sa section, qui se portait garante de son civisme, il fut relâché. De tels faits peignent un caractère et donnent sur une époque une note assez piquante.

L'aîné de ses frères, René, militaire, avait fait la campagne d'Espagne; prisonnier des Anglais, envoyé aux pontons, puis interné dans une petite ville de la côte anglaise, il put entrer chez un négociant qui se prit d'affection pour lui au point de lui offrir de l'associer à ses affaires et, devant son refus motivé sur son patriotisme et l'amour de sa carrière, finit par lui proposer de le faire évader en l'embarquant caché dans un tonneau; au même moment il reçut la nouvelle de son échange, obtenu grâce à l'appui du général Foy, cousin éloigné de la famille.

A Dresde il était capitaine; présenté pendant l'action à l'Empereur par un de ses chefs qui demandait la croix pour lui : « Il est bien jeune, dit l'Empereur, nous verrons après la bataille. » Il monte sur une borne du pont pour diriger l'action de ses hommes, reçoit une balle dans la cuisse et tombe. Bien soigné d'abord chez l'habitant, il était presque guéri, quand un mouvement de troupes le fait jeter dans un hôpital, où en quelques jours le typhus l'emporte. Sa montre, rapportée par un camarade chargé de ses adieux pour sa famille, fut la seule nouvelle reçue; aussi le jeune frère, dans ses rêveries d'enfant, attendit longtemps le retour du militaire, croyant toujours qu'il reviendrait comme faisaient de temps en temps quelques oubliés que l'on avait crus perdus aussi. Cette tristesse, cette attente n'eurent-elles pas une influence sur la tournure de son esprit rêveur et mélancolique?

Le second Pierre-Étienne, d'abord employé au cadastre, reprit à la mort du père la direction du bureau de loterie, donné comme compensation à la ruine due aux

assignats ; il se chargea de la tutelle du jeune Paul et de son avenir. Ce frère aîné, la bonté même, fut comme un père pour lui ; mais, pénétré de son rôle, il fut tout d'abord un mentor un peu sévère, n'admettant pas la carrière de son frère qui, pour lui, n'était pas une carrière sérieuse ; dans les jours de misère, il lui donnait à dîner... s'il avait fait ses écritures ! Très fier, Paul aimait mieux jeûner que de se soumettre, et souvent, cachant sa souffrance, il fut sans pain plutôt que de sacrifier le temps de son travail d'artiste à une besogne de greffier.

La troisième, sa sœur Ursule avait épousé un chef de bureau à la Guerre, beaucoup plus âgé qu'elle : M. Richomme, homme d'une grande distinction, très brillant dans sa jeunesse, mais plus tard vieillard un peu morose, type d'ancien régime, sévère, rigide, devant lequel tout le monde tremblait. Chargé au Ministère des services d'intendance, il lui arrivait de passer plusieurs nuits de suite avec l'Empereur pour préparer l'organisation d'une campagne avant le départ du chef pour l'armée.

Cette sœur eut deux fils et deux filles, qui, presque du même âge que leur oncle Paul, furent pour ce dernier des camarades ou des frères cadets qu'il protégeait. Cette sœur fut en même temps pour Paul Huet sa marraine, sa nourrice, sa belle-mère ; il trouva près d'elle et de ses enfants un foyer familial, un foyer d'affection et d'intelligence, auquel, en dépit de l'austérité du chef, il apportait la vie et le mouvement ; il faisait dessiner ses neveux et nièces. L'une d'elles, Céleste, fut sa première femme, elle avait un talent distingué. Il apportait aussi les nouveautés littéraires de ses amis. C'est par son neveu Emmanuel, jeune avocat, secrétaire de la Conférence, qu'il connut Pontmartin, avec lequel il eut quelques années de grande intimité.

Le second, René Richomme, ingénieur des ponts et chaussées, fit le tunnel de Vierzon, un des premiers travaux d'art des chemins de fer. Deux petits portraits peints de René et de Céleste prouvent que Paul Huet eût pu être

un portraitiste de valeur. Il a fait, dans la famille, de nombreux portraits dessinés qui sont d'une grande finesse.

Sa seconde sœur, la quatrième de la famille avait épousé M. Genets, libraire-éditeur rue Dauphine. C'est lui qui avait décidé le père à donner son assentiment au choix de la carrière des arts, promettant d'assurer l'existence au débutant en lui procurant des travaux d'illustration [1].

La peinture de cet intérieur de famille serait incomplète s'il n'était fait mention d'une figure touchante dans son humilité. Lors d'un inventaire de fin d'année chez le père de Paul Huet, une toute jeune fille d'une famille modeste, mais des plus honorables, Mlle Gauchot, ce nom revient souvent dans la correspondance intime de Paul Huet, était venue pour une quinzaine prêter, par complaisance, son concours à ce travail exceptionnel. Du même âge que les jeunes filles de la maison et heureuse dans ce milieu patriarcal, elle prolongea d'abord son séjour, puis peu à peu, se dévouant à tous, elle devint comme une enfant de plus dans la famille ; à la naissance de Paul Huet, — venu si tard, — elle fut pour lui comme une seconde mère, elle l'enveloppa de son affection. A la mort de la mère, il n'avait que sept ans, les sœurs étaient mariées, elle fut plus dévouée encore ; enfin elle prolongea si bien ce séjour, qui devait durer quinze jours, qu'à l'heure où la mort vint l'enlever à près de quatre-vingts ans, elle était encore là.

Dans les dernières années, ayant reporté tous ses instincts de tendresse sur les enfants de Paul Huet, elle se mettait à quatre pattes par terre pour servir de dada à ces deux diables, honteuse quand elle était surprise par le père qui la grondait affectueusement. Sa simplicité, sa modestie étaient telles, qu'avantagée d'une chevelure superbe qui traînait à terre, elle en faisait une torsade qu'elle roulait le plus étroitement possible autour de sa

[1] L'arrière-petite-fille de cette sœur de Paul Huet est aujourd'hui la femme de son fils.

tête pour dissimuler le tout sous un affreux tour en filasse.

III

Paul Huet ne trouva pas chez son père, attristé par les épreuves et tout porté à l'indulgence, un obstacle sérieux, une résistance invincible à sa vocation. Les succès de collège, une étrange facilité à faire les vers latins avaient fait songer à l'École Normale; l'oncle professeur voulait le pousser dans cette voie et ne lui épargnait pas les encouragements, mais, devant sa volonté bien arrêtée, le père ne put que céder, à regret peut-être mais sans amertume.

Dès son entrée chez Gros, plein de confiance en son maître, d'admiration et de respect pour lui, il éprouve une cruelle désillusion. Trop nouveau pour avoir eu le temps de prendre la facture, le faire de l'atelier, sa figure pour le concours des places de l'Académie avait été refusée par le jury, dont Gros faisait partie; le maître n'avait pas reconnu l'œuvre d'un de ses élèves. Les camarades prennent la figure, la comparent à celles des premiers reçus et proclament, avec tout l'élan de la jeunesse, qu'elle devait être classée des premières : « Nous allons voir ce que va dire le patron. » Gros entre, passe dans les rangs, revoyant selon l'usage chaque figure, arrive à Paul Huet, lui fait des compliments, puis termine en disant : « Quel est votre numéro de classement? — Monsieur je suis refusé! » Changeant brusquement de ton : « Aussi pourquoi faites-vous des jambes trop courtes », et il jette le carton en s'en allant. Le maître n'avait pas voulu avoir tort!

Raconter sa vie, c'est pour ainsi dire décrire son œuvre, car il l'a tout entière consacrée au travail, à un travail incessant; c'est à peine si la maladie l'arrêtait; toujours il a mis en pratique le conseil qu'il donnait plus tard à son fils sous cette forme : « Il faut avoir un but

dans la vie, une passion dominante ; pique des insectes si tu veux, mais fais-le avec conviction ; la vie est bien courte, ne perds pas un instant ; dans la jeunesse on croit avoir l'éternité devant soi, plus on va plus les heures vous échappent et l'on regrette alors le temps que l'on eût pu mieux employer. Aime le travail pour lui-même, sans t'inquiéter du résultat, tu trouveras la meilleure récompense dans la satisfaction intime qu'il procure ; le travail donne la force de souffrir ; s'il ne fait pas oublier les chagrins, il donne le courage de les supporter. Le travail, c'est la vraie prière ! »

Son art était donc pour lui une passion violente, une foi, une religion.

Il profite de son séjour dans l'île Séguin, au Bas-Meudon, pour faire des études de paysage au milieu d'une nature presque abandonnée où quelques animaux paissaient en liberté. Il passait une partie de ses nuits sur la Seine à regarder les effets de lune, il parcourait le parc de Saint-Cloud, et c'est de cette époque que date sa première impression de l'*Inondation de Saint-Cloud*, tableau qu'il ne devait exécuter que pour l'Exposition universelle de 1855.

Dans quelques essais d'aquarelles, d'une étrange naïveté d'exécution, les ciels ont déjà toute la puissance, tout le mouvement, tout le caractère dramatique de son talent ; c'est aussi de ce moment que date une étude qu'il a toujours conservée, parce qu'elle fut l'origine de son amitié avec Delacroix. Un soir, chez Suisse, Delacroix en entrant dit à ses camarades, Poterlet[1], Comairas[2], Jadin[3] : « Je viens de voir un paysage bien étrange, j'aimerais savoir qui a fait cela, c'est signé Huet, c'est très bien. — Mais c'est de ce petit qui travaille justement cette semaine à côté de toi, il n'est pas là ce soir, c'est fâcheux ;

[1] Poterlet, 1802-1835, auteur de la « Dispute de Vadius et de Trissotin », *Femmes savantes* (musée du Louvre).

[2] Comairas (Philippe), 1803-1875, second prix de Rome, 1833, fils de Mme Jacquotot.

[3] Jadin (Louis-Godefroy), 1805-1882, peintre de la Vénerie.

il serait si heureux de t'entendre, il a pour toi la plus grande admiration. » Delacroix venait de faire la *Barque du Dante*. Le lendemain, présentation et prompte intimité. Paul Huet peignait alors dans une petite chambre de la rue Madame, 27, son premier tableau : *Le Cavalier* ; pendant un mois, Delacroix vint le voir presque chaque jour, intrigué par cette naïveté dans l'exécution, cette heureuse inexpérience des procédés rebattus de l'école, cette audace inconsciente des difficultés.

Delacroix venait d'exposer son *Dante*. Ceci fixe une date et, point très important, cette date précède l'apparition au Salon des toiles de Constable.

La légende veut que notre école de paysage ait dû sa renaissance à l'école anglaise, ce n'est qu'une légende. Il n'était pas besoin de cette importation étrangère : la vérité est que l'école française et très française du XVIIIe siècle n'a jamais complètement perdu la tradition des Poussin et des Claude Lorrain ; que les paysages de Watteau, de Fragonard, de Prud'hon ont eu plus d'influence sur Paul Huet que les Anglais ; que dans ses premières études d'arbres à Saint-Cloud, comme dans son *Inondation* faite trente-cinq ans plus tard, l'élégance légère, l'envolée de dessin, le goût décoratif et l'entente architecturale des deux premiers de ces maîtres se fait plus sentir encore que la plantureuse vigueur du réalisme anglais.

« Paul Huet, dit Gustave Planche dans ses portraits d'artistes, appartient à l'école de l'interprétation, et cette école n'a pas aujourd'hui de représentant plus habile... On a dit qu'il relevait de l'école anglaise, il n'y a d'autre parenté que l'identité de conviction. Quant aux procédés employés par l'un et par l'autre, il est impossible de les confondre...

« Pour moi je pense que M. Paul Huet, tout en admirant l'école anglaise, ne s'abuse pas sur les défauts de cette école, et n'approuve pas la manière dont elle distribue la lumière et l'ombre. »

Dès le début, Gustave Planche, dans son Salon de 1831, à propos de Huet, avait protesté contre cette insinuation d'une imitation de l'art anglais ; aujourd'hui, quelques témoignages prouvent que l'on commence à revenir de cet emballement. M. Bazalgette, le traducteur des lettres de Constable, dans une préface remarquable[1], explique très bien l'influence de Constable et reconnaît que Paul Huet n'avait pas attendu ses envois en France pour ouvrir la voie :

« Il y avait aussi Paul Huet. Celui-là fut vraiment un initiateur, l'ancêtre de tous les paysagistes de 1830. C'est vraiment lui le premier, qui, s'évadant de la puante atmosphère des ateliers... se tourna franchement vers la nature et s'en éprouva pénétré. Huet captive par sa robustesse, sa saveur, sa franchise, son originalité, la variété et la couleur répandues sur ses toiles. Il fut vraiment le découvreur d'un monde nouveau avant le prodigieux éveil dont Constable, soudain révélé, fut l'une des causes déterminantes.

« Trois témoignages contemporains lui assignent ce rôle d'avant-coureur... »

M. Léonce Bénédite pose admirablement la question[2] : « Le premier des paysagistes qui s'insurgea fut Paul Huet... Paul Huet s'était également formé devant les Hollandais et les Flamands et surtout devant les paysages de Rembrandt et de Rubens, qu'on ne regardait plus à cette époque et qui l'avaient singulièrement frappé presque dès l'enfance...

« Paul Huet en fut le premier et le plus ardent lyrique. Les essais de ses débuts portent, dès 1820 ou 1822, la trace des préoccupations de ces jeunes révolutionnaires qui avaient soif de liberté, d'espace, qui mêlaient leurs joies ou leurs angoisses aux grands spectacles des choses et rêvaient de créer un art expressif fondé sur ce qu'il

[1] Pages 24, 25, 26 de la préface de sa traduction du John Constable.

[2] *Rapport du Jury international de* 1900, p. 94 et 95.

appelle lui-même « ce magnétique échange, cette communication secrète qui s'établit entre l'homme et la nature, lorsqu'elle le pénètre de son éloquent silence ». Son nom correspond pour nous au premier appel de la liberté, comme il marque le point de départ du paysage français, dans sa conception moderne, en dehors du rattachement direct à l'école anglaise.

« Ce n'est pas qu'il n'en subît l'influence. Lié avec Delacroix, avec les frères Fielding, camarade d'atelier de Bonington, il ne chercha pas à y échapper et, tout au contraire, ce grand mélancolique éprouva, lui aussi, une sensation profonde à l'Exposition de 1824, lors des envois de Constable et des autres Anglais, comme il fut plus tard fortement impressionné par Turner. Mais ses rapports avec l'école anglaise proviennent surtout de leurs mêmes origines : Rubens, Rembrandt et Ruisdaël.

« ... Paul Huet, lui-même, dans quelques précieuses notes inédites qu'il a laissées sur l'histoire du paysage, relate l'apparition de Constable comme un véritable événement. »

« Paul Huet, dit M. Roger Peyre [1], fut le véritable initiateur. Les dates prouvent qu'il n'attendit pas l'exemple de Constable pour donner le signal de la réaction contre l'école académique. Paul Huet est le romantique du paysage ; mais un romantique consciencieux et pondéré, ennemi de tout charlatanisme. La nature est son inspiratrice exclusive ; mais il l'aime assez pour ne pas hésiter à choisir ses sites et à les composer afin de lui donner une vérité plus générale. Il la pénètre de son sentiment intime, soit qu'il nous représente l'*Inondation de Saint-Cloud* à l'aspect tragique avec ses eaux bourbeuses, et son ciel orageux, soit qu'il nous invite à nous réfugier dans la verte tranquillité de ses sous-bois. »

« Dès 1822, dit M. Henry Marcel [2], au sortir des ateliers

[1] *Histoire générale des Beaux-Arts*, p. 750 (septième édition).

[2] *La peinture française au* XIX*e siècle*, p. 152.

de Gros et de Guérin et avant l'apparition de Constable à nos Salons, il peignait déjà des études de nature, dans un style large et panoramique, sans s'attarder au détail, mais en cherchant l'effet d'ensemble, l'aspect dominant du site reproduit. Sa tonalité riche de substance, sa touche grasse, comme cette aptitude à résumer son sujet l'apparentaient d'instinct aux Anglais qu'on lui reproche, d'imiter, à tort, les dates disent pourquoi. La vue de *la Fère* (1827), celles d'*Eu* et de *Honfleur* (1834), le *château d'Arques* (1838, musée d'Orléans), la vue de *Rouen* (1833, musée de Rouen), le *Palais des Papes* (1843, musée d'Avignon) le montrèrent successivement aux prises avec les motifs les plus divers, et toujours préoccupé de l'énergique construction des terrains, de la fuite insensible des plans, de l'ampleur et des vastes mouvements du ciel, cherchant non pas les coins abrités et intimes, mais les grands horizons noyés de lumière au delà des larges déroulements de pays. »

On abuse volontiers des rapprochements et des comparaisons : puis on conclut par une formule qui se trouve fausse. La caractéristique du talent de Paul Huet est une mélancolie dramatique, c'est la poésie de l'automne. La caractéristique du talent de Constable est une exubérance de vie végétative et rustique ; c'est la puissance de l'été dans son épanouissement, il affirme en maints endroits ses prédilections. « Je n'ai jamais admiré les teintes de l'automne, même dans la nature... j'adore la fraîcheur pleine de force et de joie du printemps », lettre à Leslie du 11 juin 1833[1].

La vie de Constable s'est déroulée dans un rayon très restreint ; le 14 janvier 1832 il écrit à Leslie : « Quant à venir nous rejoindre parmi ces spectacles grandioses, souvenez-vous, mon cher Leslie, que le grand n'a pas été fait pour moi et que je n'ai pas été fait pour le grand, les choses sont mieux comme elles sont. Mon art limité et

[1] Page 233.

particulier se trouve au pied de chaque haie et dans chaque chemin de campagne ; là où, par conséquent, personne ne pense qu'il vaut la peine d'aller le ramasser[1]. »

Paul Huet a voyagé, ses impressions sont des plus variées, trop pour l'amateur qui se trouve dérouté (je parle de l'amateur qui n'aime jamais tant Corot que quand c'est un Trouillebert), il a étudié le Midi comme la Normandie et Baudelaire l'a souligné de ce mot « un talent libre et grand ».

Il s'agit bien entendu de l'accent dominant chez chacun. Constable a des ciels très dramatiques et Paul Huet des printemps d'une grande fraîcheur ; quand partaient les bourgeons, il était en extase devant les jeunes pousses.

Ce qu'ils avaient de commun, c'est leur amour passionné pour la nature, leur mépris pour l'art conventionnel et vulgaire, leur indifférence pour le jugement du public, faux connaisseur et pédant.

Attribuer à la seule vue des Constable toute la renaissance du paysage en France serait aussi violent que d'attribuer le talent de Constable uniquement à son enthousiasme pour Claude Lorrain ; et pourtant le premier tableau qu'il voit en 1794 est un Claude et Leslie dit[2] : « Plus tard, Constable regardait la première vue de cette œuvre exquise comme une date importante de sa vie. » Dans sa correspondance, il ne cesse de parler avec exaltation des copies qu'il fait de Claude ; il écrivait à Fisher le 19 octobre 1823[3] : « Si je peux trouver le temps de copier le petit Claude Lorrain qui est évidemment une étude d'après nature, cela me servirait beaucoup », et à sa femme, le 9 novembre de la même année[4] : « ... Je ne m'étonne pas que vous soyez jalouse de Claude Lorrain ; si quelque chose pouvait s'interposer à travers notre amour, ce serait lui... Mais les Claude Lorrain sont tout,

[1] Page 212.
[2] Page 8.
[3] Page 114.
[4] Page 119.

tout ce à quoi je puis penser ici. » A sa vente, il y a des copies de sa main d'après Ruisdaël et Claude[1].

Or, Paul Huet n'a jamais été à même de faire une copie d'après Constable. Il a fait en 1824 une petite esquisse de $0^{m},22$ d'après *le Gué*, évidemment de souvenir. Au retour de Londres, en 1863, il en refait une plus grande d'après un bout de croquis fait devant le tableau et mis le soir au lavis en rentrant à son hôtel. Avec une petite copie d'après Bonington c'est tout ce qui peut être cité de lui d'après les Anglais.

Il avait fait cette copie d'après une petite toile de son ami. Les camarades la trouvent si consciencieuse et si fidèle qu'ils s'amusent à la mettre dans le cadre à la place de l'original et quand Bonington entre : — « Tiens, vois donc la copie de Huet, c'est étonnant comme elle est bien, c'est à s'y tromper, compare. — Oui, dit Bonington, elle est très bien. » Et comme l'avaient prévu les amis, il ne s'aperçoit pas de la substitution. La charge avait eu plein succès.

C'est encore Gustave Planche qui résoud le mieux le problème quand il dit[2] : « M. Huet ne relève que de lui-même, et ne doit qu'à sa seule volonté les ouvrages qu'il produit. »

Il serait même piquant de renverser les rôles, et de parler de l'influence française sur l'école anglaise. Mais je me contenterai de souligner que Constable et Paul Huet ont puisé aux mêmes sources. Paul Huet disait : « Watteau est le plus grand peintre français parce qu'il est le plus français des peintres, il a personnifié l'esprit, la vivacité, la légèreté élégante, le charme et la grâce de son pays. Il est, au suprême degré, l'interprète d'une civilisation, d'un art, d'une époque ; son dessin et sa couleur sont d'accord merveilleusement pour arriver à ce but. » Constable, d'autre part, écrivant à Leslie à propos

[1] Page 288.

[2] *Salon* 1836, t. II, p. 40.

d'une copie d'après un Watteau de la galerie Dulwich, *Le Bal*, disait[1] : « Cher Leslie..., votre Watteau faisait un effet plus froid que l'original, qui semble avoir été peint avec du miel ; si fondu, si tendre, si moelleux et si délicieux. J'espère bien que le vôtre sera ainsi ; mais soyez satisfait d'atteindre le bord de son vêtement, car cette chose incrustable et exquise ferait paraître vulgaire jusqu'à Rubens et Paul Véronèse... »

On voit qu'il ne marchande pas ses éloges au maître français ! pas plus que Paul Huet !

L'école anglaise, surtout il est vrai dans le portrait, procédait de l'école flamande et du long séjour de Van Dyck à la cour de Londres. C'est aussi de l'école flamande que les coloristes français procédaient directement. Bien avant le Salon de 1824, l'admiration que Paul Huet et Jadin entraîné par lui, témoignaient pour les paysages de Rubens tels que : *le Moulin*, *l'Oiseleur*, *le Tournoi*, les faisait montrer au doigt par leurs camarades qui les traitaient de fous, ni plus ni moins.

Ceci n'atténue en rien l'enthousiasme avec lequel fut reçu Constable à Paris, au contraire ; s'il y produisit une si grande impression, c'est que le sol était préparé, c'est qu'il répondait d'une façon magistrale au rêve entrevu, c'est qu'il apportait aux aspirations encore un peu hésitantes, un peu jeunes, une confirmation, une leçon admirable, et surtout la confiance en elles-mêmes !

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la gloire de Constable est presque née en France, la preuve c'est que pour l'Anglais, peuple essentiellement marchand et pratique, toute admiration se traduisant par une valeur trébuchante, Constable, avant le succès obtenu à Paris, se vendait fort mal à Londres.

« Aucun peintre d'un égal génie n'a jamais été aussi méconnu dans son propre pays[2] », constate son ami Les-

[1] Page 202.

[2] Page 179.

lie. Fisher lui écrivait le 18 janvier 1824[1] : « Mon cher Constable. Il faut absolument que vous laissiez partir à Paris votre *Charrette à foin*... je crois que je la laisserais partir pour moins que sa valeur à cause de l'éclat que cela peut faire rejaillir sur vous. Le stupide public anglais, qui ne juge pas par lui-même, commencera à penser qu'il y a quelque chose en vous, si les Français rendent vos œuvres propriété nationale. Vous avez été longtemps victime d'une erreur : Les hommes n'achètent pas des tableaux parce qu'ils les admirent, mais parce que d'autres les convoitent. » Et plus loin[2] : « L'achat de vos deux grands paysages pour Paris vous fait certainement monter de deux ou trois degrés sur l'échelle de la popularité, ces nigauds d'Anglais qui n'osent pas se fier à leurs propres yeux découvriront vos mérites quand ils verront qu'on vous admire à Paris. »

Longtemps il avait vécu de portraits, et on suit dans sa correspondance l'influence du succès au Salon de 1824 sur sa situation naissante à Londres.

Paul Huet se désolait de penser que ces merveilles ne pourraient rester en France visibles et accessibles. L'influence anglaise s'exerça sur lui un peu plus tard et plus directe par le graveur Reynolds, frère du grand portraitiste, qui a laissé de belles études de paysage; par Bonington, qui fut son camarade et son ami ; mais ceci n'empêche pas que la première impulsion n'ait été tout intime, toute personnelle, toute spontanée, et, ne serait-ce que par patriotisme, il me semble bon de souligner cette vérité trop oubliée souvent.

A ce propos une remarque : on a parlé avec une étrange exagération de l'influence de Constable sur Delacroix pour son *Massacre de Scio*. C'est au Salon même, à la vue des Constable, que Delacroix obtint de retoucher sa toile ! On peut se rendre compte de l'influence que cette révélation a pu avoir sur la toile elle-même. Il a dû retou-

[1] Page 127.
[2] Page 130.

cher le fond, mettre quelques légèretés dans le ciel, enlever quelques éclats, assouplir l'ensemble par des glacis rapides, il n'a pu ni modifier sa composition, ni toucher aux morceaux importants comme la tête de la vieille et le torse de la jeune femme, qui sont d'une pâte merveilleuse. L'influence anglaise, il l'a subie réellement dans le *Sardanapale*. A-t-elle été si complètement heureuse? Tout en en profitant, il a dû en revenir et s'affranchir de l'excès du premier enthousiasme, voilà la vérité.

Ceci, je le répète n'enlève rien à la valeur de Constable, on voit au contraire avec quelle exaltation passionnée furent accueillies ses œuvres ; mais qu'il me soit permis de faire une comparaison. Quand on fondait une cloche aux temps de foi vivace, les fidèles venaient jeter des pièces d'argent dans le métal en fusion : Après la *Barque du Dante* et le *Massacre de Scio* (sans les retouches) le creuset était bouillonnant, nous accordons que Constable est venu apporter une belle pièce de son argent le plus brillant dans cette fusion, mais pour combien a-t-elle pesé au temps de la vraie coulée, lors du *Plafond d'Apollon et de l'Héliodore*, le plus sublime chef-d'œuvre de Delacroix, peut-être. De quelle valeur étaient alors les apports successifs, ceux du Maroc en particulier, les éblouissements de l'Orient, la couleur des ciels africains, et surtout la méditation d'un puissant esprit qui avait tout étudié, recueilli et refondu dans son creuset à lui, suivant une méthode dont il a gardé à jamais le secret, parce que le véritable apport c'était son âme vibrante.

Ne peut-on demander aussi de quel poids a pu peser lors de l'*Inondation à Saint-Cloud* en 1855 l'influence de l'*Ecluse* et du *Gué* de Constable vus en 1824, et quel rapport il peut y avoir entre ces expressions si différentes. Quoi de plus précis que ce jugement de Pierre Pétroz dans son *Histoire de la peinture au musée du Louvre*[1].

[1] Page 243.

« ... Son calme du matin... a le charme discret d'une idylle de nos jours et semble en être un reflet lointain. Mais dans l'*Inondation de Saint-Cloud* où il n'y a pas apparence d'intermédiaire entre l'artiste et sa conception des éléments en lutte, où Paul Huet, pleinement maître de son sujet n'a consulté que lui, rien que lui, le sentiment de la réalité a beaucoup plus de véracité, de précision et de puissance. »

Une autre preuve que le sentiment du paysage était resté comme un patrimoine national, c'est la découverte, faite bien tardivement, du talent de Michel, longtemps méconnu de tous et entièrement ignoré de Paul Huet et de toute l'école qui a suivi.

Une influence beaucoup plus décisive et tout à fait incontestable a été celle de la littérature : Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Walter Scott ; puis toute cette jeune école de 1830, le cénacle, au sein duquel Paul Huet fut de suite accueilli ; son intimité avec Lamartine, Hugo, Sainte-Beuve, Dumas date de ses débuts et, dans ce foyer ardent, son enthousiasme de peintre se surchauffait encore, car « Paul Huet n'était pas seulement un pinceau et un talent, c'était une intelligence ».

Alexandre Dumas lui écrivait :

Monsieur Paul Huet, rue Saint-Honoré, près l'ancien bazar et vis-à-vis l'hôtel Choiseul.

Mon cher Paul,

Venez donc demain soir samedi chez Mme Waldor, rue de l'Ouest, n° 5, je vous ai bien promis à elle. J'espérais vous voir, car je ne suis pas sûr de votre adresse, mais je vais tellement la charger de détails que j'espère que ma lettre vous arrivera.

Vous y trouverez Boulanger et Victor.

Tout à vous,

ALEX. DUMAS.

Il venait de quitter la pauvre petite chambre de la rue Madame pour passer sur la rive droite !

C'est dans cette petite chambre de la rue Madame, 27, qu'il connut les heures de misère ; anémié par des privations

excessives à l'âge de la croissance, il fut atteint d'une fièvre putride ou maligne avec complication de gastro-entérite aiguë, sorte de fièvre typhoïde ou muqueuse, qui faillit l'emporter. Un jeune docteur, son homonyme, brillant élève de Broussais dont il dirigeait le journal, lui sauva la vie ; mais il fut longtemps à se remettre et conserva pendant plusieurs années une gastrite qui lui causait par moments de cruelles souffrances ; il travaillait souvent la main crispée sur sa poitrine pour comprimer sa douleur.

Pendant cette maladie, se croyant perdu, il demanda à son ami Comairas de faire son portrait pour le laisser à son frère, petite aquarelle étrangement triste, qui est restée.

La jeunesse, dans ce tempérament sanguin, nerveux, exceptionnellement énergique, fut plus forte que le mal et acheva la guérison. Sa camaraderie avec Bonington et Delacroix le mit en relation avec quelques marchands, il vendit surtout des aquarelles, trouva des leçons plus sérieuses et finit par s'assurer l'indépendance.

Voici une lettre de Delacroix qui montre de quelle façon délicate et charmante il favorisait ses débuts.

Monsieur Paul Huet, peintre, rue Saint-Honoré, maison des bains, près le bazar et de la place Vendôme.

Mon cher Huet,

Venez le plus tôt possible, un matin, pour prendre la dimension de votre petit tableau qui est chez moi, afin d'en faire un pendant pour l'amateur à qui je l'ai placé. Il payerait le pendant 150 francs, cela vous convient-il ? Vous passerez malgré la portière.

Tout à vous,

EUG. DELACROIX.

Ce mercredi matin.

A ceux qui pourraient aujourd'hui trouver ce prix bien minime on peut citer cette anecdote : Poterlet arrive un jour en disant : « Ah ! j'en ai assez de mon Delacroix, je vais le revendre. — Comment, dit Paul Huet, quand on est assez heureux pour avoir un Delacroix, on le garde ! — Je l'ai assez vu. — Tu oses dire cela. — Achète-le-moi.

— Tu sais bien que je n'ai pas d'argent. — Cela ne fait rien, je te le vends quatre-vingt-dix francs, tu me payeras quand tu pourras. » — La tentation était trop forte, Paul Huet accepte. En possession du tableau, il le place sur un chevalet, non loin de lui pendant son travail, pour en mieux jouir. Arrive un marchand qui lui achetait des aquarelles. — « Tiens, un Delacroix, à qui est-ce? — Mais à moi, dit fièrement Paul Huet. — Vous me le vendez? — Jamais, je l'ai, je le garde. — Cent vingt francs? — Jamais. » Le marchand tourne, repassant de temps en temps devant le tableau. Enfin : « Mais il n'est pas signé. — Qu'importe, vous n'avez pas hésité. — Je vais chez Delacroix justement, je vais vous le faire signer. — Laissez-le là. — Je vous le rapporte de suite », et le marchand part en courant, la toile sous le bras, malgré les protestations et les appels de Paul Huet.

Le soir, personne. Inquiet, il court chez le marchand : « Je viens chercher mon tableau, rendez-le-moi. — Votre tableau, mais vous me l'avez vendu. Voilà les cent vingt francs convenus. » Paul Huet, furieux, se fâche avec cet homme qui le faisait vivre et rentre désespéré. Le lendemain matin il va trouver Portelet, lui conte sa mésaventure et lui dit : « Voici l'argent que je te dois, mais il y a bénéfice, nous le partagerons si tu veux. » Poterlet, qui était riche, accepte.

Deux ans après, un catalogue de vente tombe sous les yeux de Paul Huet, il y voit : Delacroix — *Cheval persan tirant au renard* — avec figure. — Mais c'est mon tableau! Il va à la vente, le retrouve encadré et signé ; le rachète cent dix francs!

Est-il besoin de dire s'il tenait à son Delacroix!

Après ses premiers essais à l'île Séguin et au parc de Saint-Cloud, auquel il est toujours resté fidèle, c'est à Compiègne que Paul Huet peut faire un séjour d'études. Quand son frère lui annonce qu'il lui permet d'y aller, d'élan il lui saute au cou. Nous voyons par ses notes quelle impression profonde, quelle extase religieuse,

presque mystique, il éprouve devant la nature, sous les hautes futaies, devant les fûts élancés des hêtres, *sub tegmine fagi*. L'émotion était si forte qu'il ne pouvait d'abord se mettre au travail, puis il était pris d'une sorte de fièvre, qui s'épuisait et se calmait dans un labeur acharné.

IV

Malgré ses opinions républicaines, avancées pour cette époque, Paul Huet dut à sa culture intellectuelle, non moins qu'à son talent, d'être choisi pour donner des leçons à la Duchesse d'Orléans. Alexandre Dumas lui annonçait en ces termes sa nomination :

Mon cher Huet,

Je suis passé avec Asseline pour t'annoncer une écolière. — Tu entres en fonction, mardi, près de la Duchesse d'Orléans. — En attendant, *Chut !*

A toi,

A. Dumas.

Le 5 juillet 1837, Mme Richomme écrivait à son frère Étienne, en ce moment à Apt :

« Nous ne sommes point non plus sans nouvelle, mais chut ! Céleste va tout te dire, il est juste de lui en laisser le plaisir..., » et la jeune femme d'écrire : « M. Asseline est venu, il y a deux jours, annoncer à Paul qu'il était nommé professeur de Mme la Duchesse d'Orléans ; il doit commencer demain à donner une leçon, nous pouvons donc regarder la chose comme positive. Cette nouvelle lui a causé d'autant plus de plaisir qu'il n'avait fait aucune démarche pour avoir cette *écolière* ; il ne savait même pas que l'on cherchait un professeur. Tu penses que nous sommes contents ; comme je ne doute pas que cette nouvelle te fera aussi beaucoup de plaisir, je m'empresse de te l'apprendre. »

Le 22 juillet suivant : « Paul a donné plusieurs leçons à la Duchesse ; elle n'est point jolie, mais elle a une si

délicieuse tournure, des manières si affables qu'elle plaît beaucoup. Il donne ses leçons à Villiers et reste longtemps, la Duchesse veut peindre d'après nature. »

Le 12 août : « Nous allons partir dans le courant de la semaine pour Compiègne. Je pense que les journaux t'auront appris que la Duchesse d'Orléans était à Eu, pendant ce temps les leçons ont été interrompues, mais elles vont recommencer à Compiègne où la Duchesse doit passer six semaines environ. »

Le 21 septembre : « Voici un mois que nous sommes installés à Compiègne... Nous avons été très malheureux sous le rapport du temps ; Paul a du reste peu de liberté pour travailler, il est très tenu par les leçons de la Princesse, il en donne en outre à la fille du comte de Flahaut. Je n'ai vu la Princesse que deux fois, elle n'est point jolie, mais on en parle de tous côtés comme d'une personne extrêmement aimable, ce qui vaut mieux. Paul en est toujours fort content ; en fait de plaisirs, il a dîné il y a quelques jours au château et il a été plusieurs fois aux spectacles de la Cour. Nous avons passé hier toute notre journée à voir une grande manœuvre ou petite guerre, c'était très beau, le temps du reste a favorisé cette partie autant que possible, nous n'y sommes pas accoutumés. »

Ces leçons étaient bien plus un cours d'esthétique mondaine qu'un enseignement technique. Chaque fois, sous forme de causerie et tout en exécutant sous ses yeux un bout d'aquarelle ou de dessin à la plume, il faisait à la Princesse une sorte de conférence sur l'art en général, sur les expositions, sur les faits artistiques du jour et mettait *son écolière* à même de paraître au courant de toutes ces questions. Un jour la Princesse lui fait part de son désir de faire, d'accord avec le Duc d'Orléans, une commande qui puisse témoigner de leur intention d'encourager les arts, qui soit en même temps bien accueillie de tous les artistes. La Princesse demande s'il pourrait citer un nom : « Il y a en ce moment, dit Paul Huet, un jeune homme, élève de M. Ingres, qui arrive de Rome,

dont on fait le plus grand éloge et dont les envois ont fait sensation. Je crois qu'une commande, qui lui serait faite, serait bien vue de tous. Les élèves de Rome, lorsqu'ils cessent de toucher leur pension et qu'ils arrivent à Paris, un peu dépaysés, sont souvent bien embarrassés ; un encouragement serait presque dû à ceux qui se sont fait remarquer pendant leur séjour à la villa Médicis, en tout cas cet encouragement ne saurait porter ombrage à personne et répondrait, ce me semble, à vos intentions, étant une preuve que votre faveur va au mérite, et au mérite naissant. Ce jeune homme pourrait être arrêté dans sa carrière par des difficultés matérielles, vous les lui épargnerez.

— Comment l'appelez-vous ?

— Hippolyte Flandrin.

— Oh ! monsieur Huet, il ne s'appelle pas comme cela ? dit la Princesse en riant.

— Mais si, répond Paul Huet, c'est un nom comme un autre... et il a du talent, j'en suis juge d'autant plus impartial, qu'il marche dans une voie tout à fait opposée à celle de mes amis et à la mienne. »

Quand Paul Huet racontait cette anecdote, il ajoutait : « Si je lui avais répondu, comme j'en avais la pensée : Vous vous appelez bien Bourbon, vous êtes alliée aux Capet, aux Bouillon, etc, il n'est pas plus étrange de s'appeler Flandrin. »

Voilà comment agissait un de ceux que dans une de ses lettres, le même Flandrin appelle « les chiens enragés de la meute de Delacroix », page 154 du volume remarquable de Louis Flandrin, lettre dans laquelle l'élève trahit si naïvement la fureur de Ingres, j'allais dire d'Achille, menaçant de se retirer sous sa tente, si on ne lui donne un hochet pour le dédommager, lui, « peintre de *haute histoire*, mis sur le même rang que l'*apôtre du laid* » !!!

C'est le cas de compléter ce mot de Ingres par un autre de Scheffer, que Paul Huet, témoin, rappelait volon-

tiers : Scheffer[1] avait fait aux pieds de son Christ un serpent dont il sentait lui-même la mollesse et l'insuffisance de caractère ; il dit à Delacroix : « Vous qui savez faire les animaux, dites-moi donc comment je dois faire un serpent, je n'en viens pas à bout. » — Delacroix prend une craie et indique rapidement, en commentant son croquis : « la tête en triangle en forme de V, la gueule ouverte, les dents en crochets,... etc. » Scheffer regarde, inquiet, et quand c'est fini : « Oui, dit-il, c'est bien cela, en effet, mais c'est trop laid ; décidément j'aime mieux le mien ! »

Paul Huet n'abdiquait pas plus son indépendance en art qu'en politique, mais il savait être assez élevé, assez impartial pour recommander un élève de Ingres, dans la pensée de rendre service à un jeune artiste digne d'encouragements, et de donner un conseil sincère et utile à la Princesse. De même, dans une conversation avec le Duc d'Orléans, il savait rester courtois, sans renier en rien sa foi républicaine ; il n'en était que plus estimé et considéré de ce prince libéral, qui le comblait d'attentions délicates. Une fois entre autres, le Prince, lui faisant admirer deux ravissants modèles d'armures du XVIe siècle que l'on venait d'apporter, lui en offre une et la lui envoie aussitôt.

Un jour, Paul Huet arrivant pour sa leçon et trouvant la Princesse en larmes, s'informe discrètement : « Ce n'est rien dit-elle, une impression nerveuse ; le Prince vient de partir et en me quittant, m'a donné ce bouquet. — Je ne vois pas que le don d'un bouquet soit une chose si pénible, il n'y a pas lieu de pleurer, ce me semble. — Ne voyez-vous pas que ce sont des scabieuses ? — Eh bien, elles sont fort jolies. — Mais ce sont des fleurs de veuve ! — Oh ! Princesse, vous ne pouvez être superstitieuse, vous oublierez bien vite ce fâcheux malentendu, pour ne vous rappeler que de l'aimable intention

[1] Scheffer (Ary), 1795-1858.

du Prince. » — Il parvint à la faire sourire, mais quand survint en 1842 la mort du Duc, Paul Huet ne put s'empêcher d'évoquer ce souvenir.

Les leçons interrompues par son départ pour Nice, où il conduisait sa jeune femme malade, il n'en reçut pas moins des témoignages de bienveillance de la part du Duc d'Orléans comme le prouvent les deux lettres suivantes du secrétaire des commandements de la Duchesse.

De M. Asseline, secrétaire des commandements de la Duchesse d'Orléans.

Mon cher ami,

Vous avez bien raison de croire que je ne vous oublie pas, et si vos oreilles vous transmettent de secrets avertissements toutes les fois que vos amis parlent de vous, elles doivent vous avoir tinté souvent ; car il n'est pas de semaine que je n'aie causé plusieurs fois avec vos amis de tout ce qui vous regarde. La Princesse Royale m'a demandé de vos nouvelles à différentes reprises et j'espère que vous n'aurez pas le chagrin de lui voir prendre un autre professeur. Quant à un voyage à Paris, en laissant votre femme à Nice, je ne puis vous donner un avis ; cela dépendra de la santé de Mme Huet. Ne pouvant avoir d'exposition cette année, un voyage pourrait vous être dispendieux et peu utile. S'il était possible de vous trouver un travail, même peu considérable, dussiez-vous, pour le faire, aller jusqu'à Rome, cela me paraîtrait plus agréable et même plus profitable. Ecrivez-moi là-dessus, et peut-être pourrais-je mieux m'expliquer dans une prochaine lettre.

Il y a peu de nouvelles parmi les artistes, on parle beaucoup du procédé Daguerre, espèce de chambre noire, dans laquelle la lumière ayant une action inaltérable sur une feuille métallique, préparée par un procédé chimique, laisserait sur cette feuille, après dix minutes d'exposition, un dessin monochrome d'une précision admirable. Cette invention n'est applicable, bien entendu, que pour la nature inanimée ; c'est fabuleux, je dois voir cela dimanche et je vous en reparlerai avec connaissance de cause. Les portes de Triqueti *(de M. de Triqueti*[1]*)* ont été peu vues. Il en est des portes de la Madeleine comme de son hémicycle, on les vante beaucoup dans le monde, mais ces diables d'artistes ne sont jamais d'accord avec les gens du monde : ils ne veulent pas trouver cela beau, ils ont bien quelques raisons pour cela, mais les journaux vont répandant partout que c'est admirable ; force est bien de se taire jusqu'à ce que le public soit admis et le jugement des feuilletonistes n'est pas sans appel comme vous savez.

La Grande-Duchesse est partie pour le Mecklembourg et elle est arrivée bien portante dans sa retraite de Ludwigburg.

Je reprends ma lettre commencée d'avant-hier. Je n'ai pas encore vu l'invention Daguerre, je ne puis vous en rien dire. J'ai été voir Scheffer. Il n'a pas voulu se mettre en avant, quant au projet de faire quelque

[1] Triqueti (Henri, baron de), peintre et sculpteur, 1802-1874.

Photo Braun et Cie

LE PARC DE SAINT-CLOUD UN JOUR DE FÊTE EN 1829

(Toile, 0m50 × 0m40) (Musée du Louvre)

chose en mémoire de la Princesse Marie, dont vous avez si profondément senti la perte ; depuis quelques jours on s'entretient d'un projet qui a été soumis par plusieurs artistes à M. Atthalin ; je vous tiendrai au courant.

Ma mère est bien sensible au souvenir de Mme Huet, présentez-lui mes hommages et croyez à ma sincère amitié.

AD. ASSELINE.

21 janvier 1839.

De M. Asseline, secrétaire des commandements de la Duchesse d'Orléans.

Cher ami,

Je n'ai qu'un instant pour vous écrire, excusez-moi donc si je ne vous parle pas du Salon. M. le Duc d'Orléans, tant à cause de la connaissance qu'il a de vos chagrins que pour utiliser votre séjour dans le Midi, vous demande une suite d'aquarelles sur les villes méridionales de France et il consacre à ce travail une somme de 2.000 francs. Je me hâte de vous annoncer cette bonne nouvelle qui peut modifier agréablement vos projets. Ramener votre femme à Paris me semble difficile, cela serait coûteux et peut-être imprudent ; car des voyages si longs peuvent fatiguer outre mesure une santé si débile et la force peut lui manquer pour retourner l'hiver prochain. Cependant, il faut avant tout écouter les hommes de l'art : sauf leur avis, voici comment je comprendrais la chose. Je chercherais pour l'été un asile frais à Mme Huet et où elle ne perdrait pas ce qu'elle a gagné en bonne santé, puis je ferais au printemps soit une pointe à Rome, soit une tournée de quelques villes du Midi pour faire, à l'automne, ce que je n'aurais pas fait au printemps ; et les mois de grande chaleur je les passerais près de ma femme. Vous avez déjà des croquis des villes du Midi de votre voyage à Avignon ; puis le Prince vous laissant le choix des villes et n'imposant pas un nombre de dessins, vous n'avez pas besoin de faire de grandes dépenses pour ce petit travail et il faut tâcher de profiter du petit bénéfice que vous en pourrez tirer pour voir Rome.

En tout cas, voici d'avance une lettre de change de mille francs. La Princesse Royale me demande souvent des nouvelles de Mme Huet, elle est tout entière à son cher petit Prince et je crois qu'elle est en ce moment portée à pousser plutôt la musique que la peinture, n'ayez donc aucune inquiétude.

Adieu, cher ami. Je regrette de ne pouvoir causer ; mes hommages à votre femme, ma mère a été bien sensible à votre souvenir à tous deux.

A vous de tout mon cœur.

AD. ASSELINE.

14 mars 1839.

En 1848, Paul Huet fait un petit tableau dans le parc réservé de Saint-Cloud, là où il avait plusieurs fois donné sa leçon à la Duchesse d'Orléans ; et il le lui fait parvenir dans son exil, comme un hommage de reconnaissance et

de souvenir, par les soins de M. Asseline, ancien secrétaire des commandements de la Duchesse. Il reçoit la lettre suivante.

De S. A. la Duchesse d'Orléans.

Je ne saurais vous dire combien j'ai été touchée du souvenir que M. Asseline m'a apporté de votre part, Monsieur. Ce tableau charmant, qui me reporte aux jours les plus heureux de ma vie, ceux auxquels vous veniez partager nos matinées et diriger mes faibles essais, en m'arrivant dans ma retraite, acquiert un double prix à mes yeux : recevez-en tous mes remerciements, et croyez bien qu'en voulant adoucir un moment l'amertume de l'exil, vous avez atteint votre but et que mon cœur y a été sensible.

Ma mère, dont la présence m'aide à supporter les malheurs actuels et dont les pensées se reportent bien fréquemment vers ce passé si heureux et déjà si loin de nous, où vous veniez occuper nos matinées de Compiègne, me charge d'un mot de souvenir pour vous, elle s'associe aux vœux que je forme pour vous, dont je vous prie de recevoir la bien sincère assurance ainsi que celle des sentiments que vous me connaissez.

Avec lesquels je suis, Monsieur,

Votre affectionnée,

HÉLÈNE.

Dimanche, 12 janvier 1849.

V

L'esprit d'indépendance qui fut, en art, le premier caractère du talent de Paul Huet, devait se manifester en toutes choses; il se passionnait pour la politique comme pour l'art et la littérature et payait généreusement de sa personne.

Avant dix-sept ans, il était Carbonaro, avait un fusil caché sous les lames du parquet chez son père et faisait l'exercice la nuit avec les camarades. La désillusion sur les coteries, le peu de sincérité et de désintéressement des meneurs le firent vite renoncer aux sociétés; il ne voulut jamais être franc-maçon, mais il ne manqua pas une occasion de se dévouer personnellement en s'exposant sans compter.

En 1830, il fut derrière les barricades et ce mot curieux

de Dumas, qui désirait évidemment la croix de Juillet! attesterait que son rôle fut sérieux.

Mon cher Paul,

J'ai besoin pour demain matin d'une attestation de vous ainsi conçue :

« J'atteste que le jeudi 29 juillet à midi, en face du Louvre, au moment du combat, j'ai rencontré M. Alex. Dumas se battant, que nous sommes restés dix minutes au milieu du feu, que plusieurs personnes ont été blessées autour de nous, puis que nous nous sommes perdus de vue, chacun se battant pour son compte. »

Vous savez que c'est l'exacte vérité, mon cher Paul, envoyez-moi cela par un commissionnaire avec ces mots sur l'adresse : 20 sous pour le porteur, afin que le certificat me soit remis. Vous le séparerez de la lettre.

Tout vôtre,

ALEX. DUMAS.

En 1848, exempté de tout service régulier dans la garde nationale, Paul Huet se fait inscrire comme volontaire et marche contre l'insurrection. Il racontait volontiers ses impressions devant la première pile de pavés rencontrée, quand ses voisins, le voyant charger son fusil, lui demandèrent de charger les leurs ; ils ignoraient tous le maniement d'arme, bien plus compliqué à cette époque, puisqu'il s'agissait de la charge en douze temps ; déchirer la cartouche, manœuvrer la baguette du fusil offrait, au point de vue de l'esthétique, une série de mouvements dont le développement demandait une certaine expérience pour les faire avec dextérité et rapidité. En face d'une barricade, être seul sur le premier rang à connaître son arme, c'était peu rassurant ; charger les fusils de ses compagnons, c'était se placer entre deux feux et Paul Huet n'était nullement flatté de l'admiration dont il était l'objet. Le capitaine, un tailleur mais très ferme, échange alors avec lui ses impressions sur la situation que leur fait l'incapacité de ses hommes. Ils se décident à marcher tous deux sur la barricade, mais en parlementaires, pour tâcher de faire poser les armes à leurs adversaires. Les balles tirées des fenêtres, crépitant sur le pavé comme de la grêle, les accueillent sans les atteindre ; tandis que les insurgés,

qui fort heureusement n'avaient pu se rendre compte de la valeur de la compagnie arrivant en armes, prennent la fuite. Derrière la barricade, il n'y avait plus personne, le champ était libre quand Paul Huet et le capitaine y parviennent, et ce dernier peut faire replier ses hommes en bon ordre, sans avoir l'air de reculer.

En 1851, au 2 décembre, il fit tous ses efforts pour pousser à la résistance. Il habitait alors, rue du Cherche-Midi n° 55, une maison dont la cour spacieuse était entourée d'ateliers ; de Flotte y avait établi son quartier général. Paul Huet portait des ordres ou des notes pour essayer d'organiser la lutte, en groupant les éléments dispersés. Deux ou trois fois, en cherchant à faire dresser des barricades, il fut empoigné par des hommes qui voulaient le livrer aux soldats presque tous gris ; rue Saint-Placide, un charbonnier le fit mettre au mur, il faillit être fusillé. Pendant quatre ou cinq nuits, Hippolyte Carnot qui, courageusement, se montrait tout le jour, vint coucher chez Huet pour n'être pas arrêté chez lui et escamoté sans bruit.

Le 4 ou 5 décembre, alors que toute résistance était devenue impossible, Paul Huet était, avec sa femme et ses deux enfants, au coin du boulevard de la Madeleine et de la rue Saint-Florentin, au moment de la fameuse charge de cuirassiers qui balayait la chaussée. Au milieu du morne silence de la foule consternée, quelques rares protestations s'élevaient encore et Paul Huet, comme un forcené, criait à tue-tête : Vive la République !

Pris dans un remous de la foule, bousculé et regardé de travers par quelques personnes, il put se retirer, entraîné par sa femme qui lui tirait le bras en lui faisant remarquer l'inutilité de cette bravade impuissante.

Il ne put jamais se résigner à taire son sentiment sur le Coup d'État et à pardonner à l'Empire ses procédés et ses origines —, aussi cette protestation inflexible nuisit-elle fortement à sa carrière d'artiste. Plusieurs tentatives furent faites pour le rallier au groupe artistique et littéraire qui,

dans les salons du Prince Napoléon et de la Princesse Mathilde, trouvait un terrain de demi-conciliation ; il ne voulut se prêter à aucune transaction. Son ami Bixio, familier du Prince, le tâta plusieurs fois ; Sainte-Beuve lui demanda nettement d'accepter l'invitation que la Princesse Mathilde le chargeait de lui faire, il refusa toujours, disant que ses convictions républicaines ne lui permettaient pas d'accepter et que ses attaches à la famille d'Orléans, comme professeur de la Duchesse, étaient un autre obstacle. Il paya cher cette résistance inflexible.

Très peu de temps après la démarche de Sainte-Beuve, Paul Huet, suivi de son fils tout jeune encore, montait le petit escalier en tire-bouchon et très sombre qui, au palais de l'Industrie, menait aux bureaux de l'administration ; les personnes qui ont connu cet escalier n'ont pu l'oublier ; près d'arriver au palier, une voix de femme un peu trop puissante se fait entendre, et Paul Huet de dire très haut : « Quelle est la poissarde qui possède un si beau timbre ? » Au même moment, il se trouve en face d'une dame non moins puissante que sa voix : « Ah ! Monsieur Huet, je suis enchantée de vous rencontrer, etc. » La grâce même ! — « Oh, elle te connaît, quelle est cette damé, il est impossible qu'elle n'ait pas entendu ? — Bien sûr qu'elle a entendu. — Mais qui est-ce ? — La Princesse Mathilde. — Que va-t-elle penser ? — Elle est ravie, d'ailleurs elle a trop d'esprit pour ne pas en rire la première, tu l'as bien vu ».

M. de Nieuwerkerke, de son côté, lui fit une avance ; il le fit venir et lui dit : « Monsieur Huet, je voudrais vous être agréable, faites-moi une demande et je me ferai un plaisir de vous l'accorder. » — « Monsieur, tout artiste désire être mis à même de montrer ce qu'il peut faire, il a été plusieurs fois question pour moi d'une chapelle à décorer, je n'ai jamais obtenu la commande, si vous voulez bien me confier un travail qui me permette de produire et de développer mon talent, je vous en serai très reconnaissant ».

Un peu agacé M. de Nieuwerkerke répond : « Je ne dispose pas en ce moment de travaux, nous verrons plus tard, mais je vous le répète, je voudrais dès maintenant vous faire plaisir, demandez-moi autre chose ; en dehors des travaux, il y a des faveurs auxquelles un artiste peut être sensible. » — Paul Huet se levant lui répond : « Monsieur, je ne sache pas qu'un artiste puisse honorablement solliciter de votre bienveillance autre chose que des travaux et je ne demanderai pas autre chose. »

Ce fut une rupture ; pendant deux ans, la défaveur fut soulignée en toute occasion ; puis un jour, sans motif apparent, Nieuwerkerke vint à lui la main tendue et peu après il apprenait par Ernest Chesneau, secrétaire de Nieuwerkerke, qu'il était porté le premier sur la liste des promotions du 15 août comme officier. La nomination, contresignée par le ministre, fut biffée de la main de l'Empereur, qui mit un autre paysagiste à la place. Toujours porté jusqu'à sa mort, il en fut ainsi chaque année.

Ce changement de nom a pu être dû à des recommandations, mais des notes de police ont pu en être cause ; son opposition affichée au Coup d'État, ses protestations constantes, ses amitiés, son intimité avec Hugo, de Flotte, Carnot, Eugène Pelletan, Michelet, Lamartine, son refus formel de faire la demande que l'on voulait provoquer de sa part, voilà plus qu'il n'en fallait pour le faire rayer. Pour être juste, on doit reconnaître que l'attitude théâtrale de quelques-uns avait pu mettre le pouvoir en défiance. Quand Courbet faisait tout pour avoir la croix, sans se compromettre directement, et la refusait ensuite avec éclat, pour se faire une réclame, il donnait le droit à un pouvoir, qui ne voulait pas se laisser jouer, d'exiger une soumission d'un artiste avant de lui accorder la récompense qu'il pouvait mériter ; or Paul Huet ne voulut pas s'y prêter ; à ses yeux, c'eût été une platitude.

Une autre anecdote piquante montre combien il était inflexible : Avant d'être ministre du jeune Empire, For-

toul avait été secrétaire de Carnot, chez lequel on se réunissait le mercredi soir. Un peu avant le Coup d'État, alors que l'on scrutait les chances d'avenir, Paul Huet, qui gardait en ces réunions politiques le plus souvent le silence, prit la parole pour dire : « Mais, Messieurs, il n'y a qu'un homme dont vous ne parliez pas, c'est celui auquel vous livrez tout, comme s'il n'avait pas fait Boulogne ; il me semble que là est le danger. Je suis surpris que vous ne vous en préoccupiez pas davantage. » L'observation fut accueillie par des sourires et des protestations. — « Le Prince Louis ! il est trop bête ! C'est un homme sans valeur, etc. » — « Il a l'auréole que vous lui faites vous-mêmes ; il est encore son oncle pour beaucoup et je souhaite qu'il soit personnellement aussi insignifiant que vous voulez bien le dire », puis agacé, il se retire. Presque aussitôt, Fortoul, qui était présent, le suit dans l'antichambre et tout en endossant son paletot : « Vous rentrez chez vous, je vous accompagne » ; à peine dans la rue : « Mon cher Huet, vous y voyez clair, vous, il est plus fort qu'eux tous et il les jouera haut la main. » Huet alors s'arrêtant court et se tournant vers Fortoul lui répond : « J'ai souffert de ne pouvoir parler avec autorité au milieu de ces hommes politiques pour les mettre en méfiance, je voudrais leur donner l'éveil, je déplore leur aveuglement, mais ce sont tous d'honnêtes gens et j'espère que s'ils sont assez imprudents pour se laisser jouer, il y en aura du moins un assez ferme pour le mettre dans l'impossibilité de manquer à son serment. »

Fortoul sans aucun doute trempait déjà dans le complot qui devait le faire ministre ; il quitte aussitôt Paul Huet après avoir reçu cette douche.

Mais plus tard, comme il était bon prince, rencontrant Paul Huet au Salon, le ministre Fortoul, entouré de courtisans, vient à lui la main tendue : « Huet, il y a longtemps que je ne vous ai vu. » — « En effet, dit Paul Huet, et depuis il y a eu bien des changements », mais il ne prend pas la main qui lui est offerte. — N'y a-t-il pas là de quoi décou-

rager les meilleures volontés, et ces gens pouvaient-ils comprendre tant d'austérité ?

Paul Huet, si compromis au 2 décembre, n'a pas été déporté ! ne serait-ce pas à Fortoul qu'il l'a dû sans le savoir ?

VI

Pour peindre l'homme, nous ne pouvons mieux faire que d'en appeler aux souvenirs de ses amis, de ceux qui, de près ou de loin, l'ont connu et apprécié.

Michelet écrit :

« Il était né triste, fin, délicat... une femme a bien dit : « Nul n'a eu plus le sens des pleurs de la nature », à certains jours, mélancolie profonde. Il a peint quelque part un pensif oiseau d'eau, qui se tient seul dans une baie écartée et ombreuse. En le voyant je dis : « C'est lui »...

« C'était plus qu'un pinceau, c'était une âme, un charmant esprit, un cœur tendre et beaucoup trop hélas !... Qui nous rendra jamais cet aimable voisin, cet ami du foyer, ses visites du soir ? Sa place y reste vide, je l'attendrai toujours. »[1]

Hugo lui écrivait :

Merci, mon cher Huet, merci de tout cœur. Votre lettre vaut un serrement de main.

Vous aimez la nature comme moi ; j'aime l'art comme vous. Nous devons nous comprendre. Et nous nous comprenons, car j'aime tout de vous, l'homme et le peintre.

Votre vieil ami,

VICTOR H.

6 juin, La Terrasse. Vallée de Montmorency.

Delacroix lui adressait ce mot aussi éloquent dans sa concision :

Ce jeudi matin.

Mon cher ami,

Le plaisir que me fait éprouver votre lettre est au-dessus de toutes les récompenses qu'un artiste peut ambitionner. Je vous en remercie

[1] *Le Temps*, du mardi 12 janvier 1869. voir p. 478.

mille fois ici, en attendant que j'aille vous serrer la main. Les hommes de talent n'ont malheureusement pas tous l'élévation des sentiments. Qu'importent les mesquines rivalités : je ne m'en suis jamais beaucoup inquiété. Un suffrage comme le vôtre et noblement exprimé, efface l'impression de mille piqûres.

Je vous embrasse bien sincèrement et vous remercie de nouveau.

EUG. DELACROIX.[1]

Au lendemain de sa mort, Sainte-Beuve écrivait à son fils :

Ce 11 janvier 1869.

Quel coup, cher monsieur, qu'il est inattendu et cruel!

La veille encore, cet excellent ami me venait voir vers 5 heures du soir et nous causions comme nous le faisions depuis quarante ans. Veuillez offrir à Mme Huet ma respectueuse et douloureuse sympathie et condoléance. Il vous laisse un beau nom que sa perte va grandir encore : c'était une âme d'artiste dans l'acception la plus élevée du mot; une intelligence étendue et délicate, un cœur pur et affectueux. Sa sensibilité aura hâté sa fin. Il nous devance de peu, nous de sa génération, mais tant que nous vivrons, son image restera gravée en nous autrement encore que par ses œuvres; une image vivante, ornée de ses qualités morales et de ses douces vertus.

A vous de tout cœur, cher monsieur,

SAINTE-BEUVE.[2]

Rappelant ses souvenirs, Ernest Legouvé s'exprime ainsi :

« Je suis bien téméraire d'oser écrire même une page sur un peintre. Mon excuse est dans mon amitié, elle me permettra de dire sur Paul Huet ce que d'autres ne diraient peut-être pas... c'est le fond le plus intime de son âme d'artiste que je désirerais mettre en lumière. Toute sa vie a été une lutte : lutte contre la pauvreté, lutte contre la maladie, lutte contre l'école qu'il a attaquée, lutte contre l'école qu'il a inaugurée, lutte contre lui-même... Je l'ai connu pour la première fois en 1845, aux Eaux-Bonnes, il était malade... il se croyait gravement atteint... touché de sa peine, j'allai chez le médecin et le suppliai

[1] Communiquée à M. Léon Séché et publiée par lui dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1908.

[2] Il est intéressant de rapprocher cette lettre de l'article paru dans les *Portraits contemporains*, tome II, p. 243 n. éd.

de me dire la vérité. « La vérité, me répondit le docteur, c'est que M. Paul Huet n'est pas plus malade de la poitrine que moi ; ce sont de purs accidents sanguins qui disparaîtront forcément avec le temps. » Plus vite encore que je n'avais couru chez le médecin, je retournai chez Huet, lui apportant la bonne parole qui lui garantissait l'avenir. De là, notre sympathie et mon entrée dans la confidence de sa vie passée et présente. Je n'en dirai que ce qui touche à ses sentiments d'artiste...

« ... En réalité, il est l'élève de l'île Séguin... L'île Séguin fut pour lui ce que fut pour J.-J. Rousseau l'île Saint-Pierre ; un vrai nid de poésie, de paix, de méditation. Il vécut en pleine union, je dirais volontiers en pleine communion avec les arbres, les eaux, les herbes, les nuages, les couchers de soleil, toutes les symphonies du vent. Il se plongea dans la nature comme les beaux troupeaux de Normandie (ce n'est pas lui qui me reprocherait cette comparaison agreste) comme les beaux troupeaux de Normandie s'enfouissent jusqu'au poitrail dans l'herbe épaisse des prairies, et là, Paul Huet, rêvant, ruminant, préluda au développement silencieux de son talent et même de son caractère. Cet amour de la nature, si passionné, si profond, et cependant si mêlé d'imagination et de rêverie inventive ; ce caractère un peu ombrageux un peu fier et en même temps un peu timide, il les a puisés, ce me semble, dans la solitude de l'île Séguin. J'y rapporterai même la perspicacité railleuse de son esprit : les solitaires sont volontiers observateurs et moqueurs...

« ... Créature essentiellement nerveuse, impressionnable, sensible, je dirais volontiers féminine, il avait besoin du succès, ne fût-ce que pour croire à lui-même. Il suffisait de le voir, avec ses yeux pleins d'un feu clair, et pétillants de vie et d'esprit derrière ses lunettes, pour se rendre compte que toute piqûre devait être blessure pour cet être agité, inquiet et surexcité encore par une santé toujours variable... »

M. Asseline, ancien secrétaire des commandements de

la Duchesse d'Orléans, écrivait à la veuve de Paul Huet une lettre qui contient le passage suivant :

Artonne par la Charité-sur-Loire, 24 juin 1872.

Nous nous sommes liés bien jeunes, votre mari et moi ; dans ce temps, et jusqu'à son mariage, il vivait fort retiré, menait une vie exemplaire, consacrant ses modestes ressources à l'étude de son art. Son atelier n'était ouvert qu'à un très petit nombre d'amis, avec lesquels il s'entretenait surtout des maîtres, qu'il aimait avec passion et dont il parlait avec éloquence. M. le duc d'Orléans aimait son talent et l'encourageait ; ...avant et pendant son triste et long exil, la Princesse le reçut toujours avec distinction et n'en parla jamais qu'avec estime...

Agréez, Madame, mes hommages très respectueux, ma femme vous envoie ses plus affectueux souvenirs,

Ad. Asseline.

Camille Pelletan, camarade de son fils, écrivait au lendemain de sa mort[1] :

« Qu'il nous soit permis de rappeler la bienveillance et l'affection avec laquelle il accueillait les jeunes gens. Rien n'égalait le charme de ses conversations familières, où l'on croyait causer avec un camarade et d'où l'on sortait en s'apercevant qu'on avait reçu l'enseignement d'un maître. »

Alfred Croiset, le doyen de la faculté des lettres, lors de l'inauguration du buste de Saint-Cloud, apportait ainsi son témoignage :

« Dans mes plus lointaines réminiscences d'enfant, je retrouve, toujours visible et nette, la fine et énergique figure de Paul Huet. Il m'apparaît dans son atelier, où il créait de belles œuvres, et où nous étions admis parfois à le voir travailler, mais plus encore dans ce cadre familial où, entouré de respect et d'affection, il trouvait l'atmosphère la plus propre à développer son exquise sensibilité, cette sensibilité poétique qui a été la source de son inspiration.

« Rien n'était plus charmant pour nous, enfants ou très jeunes gens, que l'intérieur de cet homme d'élite...

« Paul Huet avait un esprit cultivé et une âme ouverte à

[1] *La Tribune*, du dimanche 17 janvier 1869.

toutes les formes de la beauté. Toute grandeur, toute noblesse intellectuelle et morale le faisait vibrer, sous quelque forme qu'elle se produisît. Il aimait les poètes. Il goûtait les écrits des historiens et des philosophes. Les idées le passionnaient...

« Il aimait à discuter et le faisait parfois avec une chaleur éloquente. Il parlait notamment de son art en perfection. Et cela le plus simplement du monde, même devant des jeunes gens qu'il semblait prendre plaisir à élever jusqu'à lui, et dont il écoutait les propos, plus ou moins mesurés, avec une inlassable bienveillance. Car il avait cette qualité, plus rare qu'on ne pense, d'aimer vraiment la jeunesse, de s'intéresser à ses illusions, de supporter ses décisions tranchantes et de les discuter avec sérieux...

« ... Je me souviens de l'avoir entendu parler du style de Nisard de manière à satisfaire même un classique endurci. Ce passionné, ce généreux était impartial et intelligent...

« ... Ceux qui ont eu le privilège de connaître personnellement Paul Huet, Messieurs, entendent encore dans ses œuvres la résonance de son âme, et c'est ce que je voulais dire à ceux qui ne l'ont pas connu, pour rendre hommage à sa sincérité de grand artiste. »[1]

Après cette note éloquente, un portrait plein d'humour, instantané aussi piquant par son originalité que vrai et juste par l'impression, dû à la plume de Léon Gauchez et publié dans son *Journal de l'Art* en 1878.

Léon Gauchez était cet ami inconnu qu'attire le talent; flamand exubérant de vie et de santé, il avait rêvé un Paul Huet à sa taille :

« Plus tard[2] j'eus le bonheur de me lier avec Théophile Thoré... Je lui parlai de mon cher cahier d'eaux-fortes, il partageait entièrement l'admiration de Planche

[1] Discours prononcé à l'inauguration du buste de Paul Huet à Saint-Cloud.

[2] *Un précurseur dans l'Art*, t. XIII, p. 15 et 33, signé Léon Mancino.

et mit tout plein de bonne grâce à s'étendre sur le rôle prépondérant de Paul Huet dans la révolution artistique commencée sous la Restauration. Ce qu'il me dit du caractère de l'homme était bien fait pour augmenter mon ardent désir d'entrer en relations avec le peintre. Ce n'est qu'en 1866 que j'eus enfin cette heureuse fortune ; mon imagination s'était créé un Paul Huet auquel la réalité se trouva ressembler aussi peu que possible. Aussi eus-je peine à cacher un premier sentiment intime de désillusion. Je me trouvais dans son atelier de la rue d'Assas, en face d'un petit homme à barbe broussailleuse, à l'aspect presque chétif et timide. Rien ne répondait moins à la poésie que respirent toutes ses œuvres. La simplicité aussi digne que cordiale de l'accueil eut immédiatement raison de l'impression que j'eusse été désolé de laisser deviner et qu'effaça promptement l'étude de mon hôte ; au bout de quelques instants, il me parut transfiguré ; la franchise de son accent, l'énergique netteté de son regard disaient l'âme passionnée, le cœur délicat, la nature droite et dévouée que recélait sa frêle enveloppe. Je sortis plein de respect pour un des plus galants hommes qu'il m'ait été donné de connaître, et le sentant beaucoup plus grand encore, et par le talent et par le caractère, que tout ce que j'avais rêvé de lui avant de l'avoir vu...

« Je restai en correspondance avec lui et le vis trois fois, toujours plus ardent au travail solitaire dans lequel il s'était renfermé, trop fier pour s'abaisser jamais à l'intrigue, principal moyen de renommée pour tant d'autres, et respectant trop son art pour descendre à s'occuper de son côté mercantile. Quiconque dans la critique tient dignement une plume, avait à cœur de ne laisser échapper aucune occasion de célébrer cette organisation d'élite et de rappeler l'attention sur l'élévation de ce noble talent qui n'a connu aucune défaillance ».

Paul Huet avait l'esprit vif, la riposte alerte et prompte, causait d'une façon charmante, mais jamais le plaisir de faire un mot, ou de souligner un trait ne l'entraînait à

dire une parole méchante ou malveillante. Son cousin, le président Petit, écrivait à son fils le 23 janvier 1869 :

« Je vous enverrai au plus tôt les passages de la correspondance de votre excellent père, toujours bon et affectueux pour moi, qui se rapportent à l'art et aux appréciations justes, exquises, élevées, qu'il laissait échapper au courant de la plume, d'autant plus précieuses qu'elles étaient spontanées, sans apprêt, et qu'elles reflétaient, avec un sentiment profond et éclairé de l'art, l'honnêteté, la droiture et la bienveillance de son esprit. Sa pensée, souvent mélancolique, ne s'égarait pas dans des formules pénibles et dont on cherche longtemps la signification. Elle était, avant tout, claire et nette, expressive et imagée. Alors même qu'il avait à se plaindre de l'injustice, les personnes s'effaçaient ; il s'en prenait au mauvais goût du jour, aux moyens, indignes de lui et de sa loyauté, employés par d'autres pour parvenir et se faire promptement dans les arts, sans cette lente et féconde incubation du travail et de la réflexion, une place par surprise, en sacrifiant aux caprices du jour et à la mode. Voilà, mon cher René, vous vous en souvenez mieux que moi, car vous aviez le bonheur de l'entendre tous les jours, ce que sa belle âme flétrissait avec une rare énergie d'expression, une grande autorité de raison, et cette sûreté de jugement qu'il puisait dans la tradition et la connaissance des œuvres des grands maîtres.

«... Parler de lui, c'est encore le voir, l'entendre, le sentir vivant à ses côtés ! Je serais heureux de pouvoir échanger avec vous, et près de vous, les sentiments que cette belle mémoire (hélas ! quel mot cruel m'échappe), nous inspire à tous. »

Corpore parvus erat. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un héros légendaire, il n'est peut-être pas inutile de donner une indication de son portrait physique. Il était en effet petit, mais bien proportionné, la tête était fine, l'œil, très bien enchâssé, était vif, mais doux et bon ; il le tenait volontiers à demi fermé, surtout quand il fixait son attention sur un point ou sur une personne. Le regard ainsi concentré devenait étrangement pénétrant ; le sourire était bienveillant, malgré une nuance de raillerie, on le devinait sous sa barbe plus qu'on ne le voyait, mais les yeux riaient plus encore que la bouche ; habituellement la physionomie était plutôt un peu grave et triste. Le front bombé, élevé, était sillonné par des veines sur les tempes, et encadré par des cheveux légers, bouclés et enlevés en coup de vent. Il avait la vue excessivement basse et a toujours porté des lunettes, il se servait souvent d'une lorgnette pour étudier les détails et suivre

le dessin d'un arbre ou d'une figure, afin d'en bien saisir le caractère.

Il existe un daguerréotype, fait chez Durieu à l'époque où il s'y retrouvait avec Delacroix, au début de l'invention et du premier enthousiasme, qui le représente dans la pose du Christ, lors de la flagellation; le torse, les bras sont superbes, et la tête, le regard au ciel, est d'une belle expression; il avait alors quarante-trois ou quarante-quatre ans. Nerveux, sanguin, il était ardent à tous les exercices, agile et adroit. Réservé, très doux, d'un commerce facile et bienveillant, il devenait d'une violence extrême si on abusait de sa bonté et avait alors des colères terribles.

Tout jeune, il revenait de l'île Séguin à pied avec des amis, la nuit était tombée avant leur arrivée à la place de l'Étoile, par laquelle ils passaient ce soir-là; un homme les croise, qui paraissait ivre, et, tout en tibubant, retombe sur Paul Huet, qui sent aussitôt la main fouiller son gousset, aussi vide bien entendu d'argent que de montre; mais comprenant aussitôt qu'il a affaire à un simulateur, il tombe à bras raccourcis sur l'individu. Ses camarades lui disaient en vain : mais tu vois bien qu'il est soûl, laisse-le donc, tu vas l'assommer. Et lui de taper toujours des poings et des pieds, s'écriant à chaque coup : Ah oui! soûl, ah oui! Enfin on le lui arrache et l'homme file sans demander son reste, sentant qu'il avait trouvé son maître.

Plus tard, à un banquet d'artistes en l'honneur de je ne sais plus qui, ou quoi, il arrive en retard, cherche sa place, ne la trouve pas et, appelé par des amis qui lui montrent une chaise vide entre eux, s'assied. Survient le titulaire, ou du moins un autre camarade qui prétend que c'est sa place. Paul Huet lui répond en plaisantant d'abord : « je n'en puis plus, j'étais horriblement fatigué, ils m'ont appelé près d'eux, tu ne vas pas me chasser de là, je suis trop bien, mais, si tu veux être sage, on va se serrer et nous te caserons aussi. — Non, non, je ne veux

pas être foulé, c'est ma place et je la veux ; puis en matamore : — Çà ne se passera pas comme cela, j'ai servi, etc., etc. — Ah ! c'est ainsi que tu le prends, dit Paul Huet, devenant tout à coup furieux. On plaisante et tu réponds sur ce ton ; eh bien soit, tu as raison, il faut en finir ; mais pas demain, tout de suite. Il n'y a qu'une place, dis-tu, et nous sommes deux : sortons, nos amis vont nous accompagner et dans un instant il n'y en aura plus qu'un, celui-là reprendra la place et reviendra dîner. » Le ton était tel, si ferme, si convaincu que le farouche spadassin fait une retraite immédiate, et, devant l'insistance de Paul Huet, qui ne se calmait plus, finit par de plates excuses.

Cette vivacité, il savait aussi la montrer dans les heures de gaîté ; une lettre écrite à sa femme, vers 1854, montre que dans sa jeunesse, à l'île Séguin même, où il a tant travaillé, il savait apporter sa part d'entrain, que les parties de pleine eau n'étaient pas les seuls moments de détente. La lettre elle-même donne une note assez vive pour la citer plus complète.

Paris, de l'atelier.

Amie aimée, voici une lettre de ta chère Z...[1], elle était chez le portier et datée du 16, elle te fera sans doute plaisir, et je crois que tu voudras y répondre de suite. Définitivement la voix est un bel instrument, voilà qui fortifiera tes intentions à l'égard d'Edmée ; je t'engage, en attendant, à lui bien apprendre maître Corbeau ! Ne devrais-je pas une visite de suite ? Pour réchauffer le froid que j'avais de te quitter, j'ai dû attendre à la gare jusqu'à près de deux heures et demie et par quel temps ! Dans l'omnibus *vert*, j'ai bien cru reconnaître une des jeunes nymphes de l'*isle* Séguin, une blonde enjouée et folâtre qui donnait sa part de joie aux beaux jours de cette île enchantée ; époque où l'on écrivait encore sans trop de honte Isle avec un S ! et l'on croyait être si loin de l'ancien régime. Je n'ai pas voulu la reconnaître. Les scènes de reconnaissance sont embarrassantes après tant d'années ; c'est effrayant, j'ai cru voir sa mère, une grosse maman couperosée dont nous riions fort, hélas, à cette époque. Cette beauté blonde (autrefois) était devenue Mme G..., sculpteur

[1] Mlle Z..., chanteuse de talent et peu fortunée, faisait un brillant mariage.

qui a eu quelques succès et du mérite, mais je crois que l'on a encore plus parlé de la femme que du mari, avant, pendant et après, car elle est veuve, si elle n'a pas convolé en seconde ou en troisième : médisance d'artiste du reste.

Toute sa vie il a aimé se lever de bonne heure, mais dans les dernières années surtout, il avait soif de lumière : « Je serai bien assez tôt et surtout bien assez longtemps dans le noir, il faut jouir du jour tant qu'on le peut ; si encore j'étais sûr que, là-bas, je pourrai faire des paysages, voir des printemps aux pousses tendres et des automnes dorés, des aurores empourprées et des soleils couchants dramatiques. Je ne puis comprendre un paradis sans cela. Un bonheur sans travail... L'éternité à ne rien faire, quel enfer ! »

Il montrait son énergie et sa volonté dans les moindres choses : enfant, il s'était taillé un pupitre à même une bûche qu'il avait débitée à lui tout seul.

J'ai parlé de sa facilité à faire les vers latins, elle était telle, que si son maître lui donnait un pensum, il sollicitait, comme une faveur, la permission de faire cinquante vers au lieu d'en copier cent, préférant se donner du mal à un travail intelligent et laisser libre cours à son imagination, plutôt que de s'engourdir dans une tâche déprimante et routinière.

Deux fois il eut le crâne fendu : tout enfant, sa nourrice l'avait laissé tomber de ses bras et il s'était ouvert le front. A vingt ans, il jouait à la balançoire avec son neveu Emmanuel. Cette balançoire venait d'être posée dans la cour de la rue Madame, on avait enlevé quelques pavés pour planter les montants ; le travail n'était-il pas achevé, la terre pas assez tassée ? Toujours est-il qu'il sent un mouvement se produire et dit : « Moins fort, arrête-toi. » Son neveu n'entend pas, croit à un encouragement et redonne un vigoureux élan. Le tout s'arrache et Paul Huet tombe en arrière, la tête la première sur le tas de pavés, recevant de plus son neveu dans ses bras, et le portail s'écrasant sur le tout. Comment ne fut-il pas

tué ? il en fut quitte pour une fracture de l'occiput.

Delécluze, s'il eût connu ce détail, n'eût pas manqué de trouver là une explication toute naturelle à la « mutinerie de son imagination — à son exécution fantasque — à son habitude de composer, dessiner et colorer des pays, des arbres, des feuillages et même des figures purement fantastiques [1] ».

D'autres y verraient la confirmation de cette théorie qui veut que les gens d'une valeur particulière aient plus ou moins le cerveau fêlé !

Il racontait de son voyage en Auvergne, fait à pied avec MM. de Cambis [2] et de Taillac [3], cet incident qui montre son sang-froid : Outre son bagage de touriste des plus sommaires, son sac contenait une lourde boîte de couleurs chargée d'études, la marche avait fini par entamer un de ses pieds ; il est forcé de s'arrêter dans un trou perdu et de laisser ses compagnons poursuivre leur route. La pluie ne cessait de tomber ; lassé d'être depuis deux jours prisonnier dans ce bouge, il demande si on ne pourrait lui procurer un cheval et un guide pour le conduire jusqu'à la ville prochaine, le Puy, je crois, où il devait rejoindre ses amis.

La route était sauvage, elle traversait des bois de sapins, en longeant un torrent qui bouillonnait au fond d'un ravin. Déjà, deux ou trois fois, le guide l'avait quitté pour s'enfoncer sous bois, sous prétexte de prendre un raccourci, ses allures paraissaient un peu étranges, ses propos plus encore, quand, après une nouvelle absence, il surgit brusquement, saisit la bride du cheval, l'arrête et demande à brûle-pourpoint : « Êtes-vous armé ? » Avec une heureuse présence d'esprit, Paul Huet répond en riant : « Armé, pourquoi faire, pour me faire prendre mon arme, je n'ai pas un sou sur moi, vous pensez bien

[1] Delécluze. Salons de 1831 et 1834.

[2] Secrétaire d'ambassade.

[3] Conseiller référendaire à la Cour des Comptes.

que si j'avais pu rester à l'auberge par ce temps de chien, je ne me serais pas mis en route ; je dois trouver de l'argent à la ville, voilà pourquoi je suis si pressé d'y arriver ». L'endroit était des plus sinistres, le précipice, au fond duquel grondait le torrent, était du côté opposé à l'homme, le moindre effort pouvait y précipiter le cavalier. Après quelques secondes d'hésitation, le guide laisse retomber la bride et tout en disant qu'il est toujours bon d'avoir des armes, s'absente une dernière fois, aussi brusquement qu'il l'avait abordé, mais pour quelques instants seulement : à son retour, Paul Huet lui demande pourquoi il lui a fait cette étrange question. — « La route n'est pas sûre », dit le guide d'un air embarrassé, et il se met à raconter des histoires d'attaques et d'accidents survenus dans ces parages, qui jouissaient d'ailleurs d'une fort mauvaise réputation, surtout depuis quelque temps. — Paul Huet a toujours pensé qu'il avait échappé à un danger, que le guide se concertait avec des complices, que sans son sang-froid il était perdu. Il portait sur lui quinze cents francs cachés dans sa ceinture.

C'est pendant ce même voyage, qu'ayant fait au Mont Dore l'ascension du pic de Sancy avec ses amis, il s'arrête à la descente pour faire un bout d'aquarelle du soleil couchant, laissant ses compagnons prendre les devants avec le guide. Les nuages se forment sous ses yeux ; passionné par son travail, il ne se rend pas compte qu'ils l'enveloppent peu à peu et ne comprend le danger que lorsqu'il est pris complètement dans un brouillard épais qui ne lui permet pas de voir ses pieds. Il se souvient d'une conversation tenue le matin même à la table d'hôte : Le pic, avait-on dit, quand il était embrumé, en avait parfois pour quinze jours, et un voyageur pouvait être perdu, s'il était ainsi surpris. Il veut chercher sa route, retrouve bien le sentier, mais se bute à une roche qui lui barre le passage; impossible de reconnaître l'issue qui se dérobe,

il ne sent que le vide au delà. Enfiévré, ses pieds alourdis lui semblent chargés de semelles de plomb. Combien dure cette angoisse, elle lui paraît horriblement longue ; mais une déchirure dans la nuée lui permet de voir le coude du sentier qui tournait la roche, il s'élance en faisant des sauts fous, délivré subitement de son poids écrasant et retrouvant, par contraste, une légèreté surprenante. Un peu plus bas, il rencontre le guide, qui, inquiet pour lui, remontait à sa recherche, et qui, l'apercevant, lui crie : « Ah! quand j'ai vu ce nuage, je vous ai cru f..... — Pas pour aujourd'hui », répond-il en courant de plus belle !

A Rome, il est pris par la pluie ; fatigué d'être enfermé depuis plusieurs jours à son hôtel, il part, enveloppé dans son manteau, avec sa pique de paysagiste à la main pour faire une course dans la campagne. Les paysans, retenus dans les villages par le mauvais temps qui entravait les travaux des champs, se tenaient sur leur porte, ou sur la place pendant les éclaircies. En traversant un de ces groupes, il est accueilli par des rires; quand il les a dépassés de quelques pas, ces grands gaillards raillent sa petite taille, son chapeau rabattu; les rires se changent en moqueries; plus loin ce sont des insultes, plus loin encore des pierres qui ne pouvaient plus l'atteindre ; mais la colère le prend, il se retourne brusquement et se met à courir, le bâton levé contre ces gaillards au nombre d'une trentaine ! au risque de se faire assommer ! Ceux-ci, en le voyant arriver la pique levée, fuient en s'éparpillant comme une bande de moineaux et se réfugient dans leurs maisons en criant : « Furia francese ». Il avait eu un tel élan que ces Romains avaient eu peur ! Chacun s'était dit que s'il y avait un coup, il pouvait être pour lui : « Furia francese ! »

C'est d'ailleurs la seule histoire de brigands qu'il ait eue pendant son séjour de quatre mois à Rome, malgré ses courses fréquentes dans la campagne.

VII

Son désir de parvenir au mieux à la poursuite du bien était inlassable. Il n'hésitait pas à gratter un tableau terminé pour le repeindre entièrement, témoin son tableau *Fraîcheur des bois, fourré de la forêt*, légué par lui au Louvre, qui a paru sous des formes si différentes aux Salons de 1848 et de 1852.

Il eût voulu trouver une expression qui pût devenir une devise personnelle témoignant de cette passion. « J'aurais aimé, disait-il, cette formule : « *Ad meliora semper* » mais dégagée de toute ambiguïté ; qu'il ne pût y avoir confusion entre le vœu tout intellectuel et une pensée de bien-être matériel. » Il ne l'a pas trouvée.

Dès ses premières études, sa facture s'est affranchie de toute imitation servile. C'est ce qui a de suite si vivement touché Delacroix.

« Je pense très sérieusement, dit Gustave Planche[1] en 1831, que M. Paul Huet a voulu et veut encore, d'après des réflexions nombreuses et purement personnelles, ramener le paysage à la nature et que, pour y arriver, il a senti la nécessité impérieuse de rompre violemment et brusquement avec les principes aujourd'hui adoptés. »

Il attaquait une étude d'après nature avec un emportement amusant, dans la pleine pâte, large, riche, généreuse, sans indication préalable, mais avec une sûreté parfaite quant à l'établissement immédiat des grandes lignes principales qui déterminent le caractère, le sentiment et la poésie de l'œuvre. De suite la toile était grande, les formes justes, mais élégantes ; rien de petit, de mesquin, d'inutile ; il mettait en pratique ce conseil qu'il donnait toujours. « Oublier tout ce que l'on sait devant la nature et chercher à rendre le plus naïvement possible ce que l'on a sous les yeux. »

[1] *Salons*, t. I, p. 97.

Dans ses aquarelles, la rapidité d'exécution était telle que c'était un véritable plaisir de le voir faire et d'assister à l'éclosion de l'œuvre en quelques touches noyées dans l'eau, coulant comme une source, avec des ménagements de blancs si habiles, si justes, si francs, que le ciel, par exemple, était aussitôt à l'effet, brillant, lumineux. Il y avait du prestidigitateur, et pourtant cette virtuosité était si naïve, si sincère, si esclave de la nature ou du sentiment rêvé, qu'il semblait facile d'en faire autant ; l'effort ne se voyait ni ne se sentait, pas plus pendant l'exécution que devant l'œuvre achevée. Il fixait ainsi des impressions fugitives et prenait des notes précieuses pour l'exécution de ses tableaux.

N'ayant pas une *manière*, un *métier* écrit d'avance, mais le variant au contraire à l'infini, l'assouplissant suivant le motif qu'il voulait rendre, il se servait indifféremment pour dessiner de la mine de plomb, du crayon noir plus ou moins rehaussé de blanc, du fusain, de la sépia, de l'aquarelle, de la gouache ou de la plume, ou du pastel, mêlant souvent tous ces moyens avec un heureux imprévu, selon les besoins de la cause.

C'est ainsi qu'il n'eut pas ce qu'on appelle *un faire* unique. Beaucoup de gens, amateurs éclairés même, ou érudits avisés, sont déroutés par cette fantaisie capricieuse, par cette recherche incessante. Ils ne peuvent classer aussitôt, en une petite place étroite, ce fantaisiste ; ils ne peuvent le piquer comme un insecte à la place réservée dans son cadre. De là en partie l'indifférence du gros public demi-connaisseur qui aime les formules routinières ; de là aussi, l'estime toute particulière en laquelle l'ont toujours tenu les artistes et les vrais connaisseurs.

Que de gens, voyant son œuvre réuni, s'écrient : « Comment, ceci aussi est de lui, cela ne ressemble pas à ce que je viens de voir ! » Mais si la facture n'est pas uniforme, monotone, l'inspiration, la vision, sont bien issues du même cerveau, et, pour les délicats, il est diffi-

cile de le confondre avec ceux qui l'ont suivi dans les mêmes voies. « On n'a jamais besoin de chercher un Paul Huet, on le reconnaît entre mille[1] ». Il a tout essayé avec audace, et tel fanatique aujourd'hui de l'école impressionniste peut avoir la satisfaction de découvrir en lui un précurseur, humble desservant de ce dogme, en rencontrant dans une aquarelle une note, audacieuse peut-être, mais bien à sa place parce qu'elle n'a pas été mise pour étonner le *bourgeois* ou pour faire parade d'une virtuosité malsaine. Il a essayé de tous les procédés, il se les assimilait aussitôt, mais sans en être jamais esclave. Il s'emparait de l'outil avec une rapidité prodigieuse, savait en tirer tout le parti, toutes les ressources qu'il était susceptible de fournir, sans s'asservir à lui.

Les questions techniques l'intéressaient d'ailleurs, témoin cette lettre de Delacroix en réponse à une indication de siccatif recommandé par lui à son ami.

D'Eugène Delacroix.

Ce 27 avril.

Mon cher ami,

Vous êtes bien aimable d'avoir pensé à m'envoyer votre marchand de couleurs : mais voici les considérations qui m'ont fait renoncer à me servir de sa préparation. Je suis extrêmement circonspect dans le choix des siccatifs surtout, et je suis malheureusement persuadé que le temps seul et un très long temps peut confirmer le bon usage de ces moyens. J'emploie depuis plusieurs années le siccatif de *Courtray*, préparation flamande qui me paraît excellente et dont l'usage paraît fort ancien. En second lieu, je me sers d'essence en peignant, et votre homme m'a dit que l'essence était préjudiciable dans l'emploi de sa pâte ; ses couleurs ont le même inconvénient pour moi : je vous sais le même gré, mais à votre tour demandez à Haro du siccatif que j'emploie ; en y mettant plus ou moins d'huile, on fait sécher à volonté, on peut même faire sécher à l'instant et glacer tout de suite après, tandis que l'autre demande au moins vingt-quatre heures.

Je serai enchanté si la vue de mon tableau peut être de quelque intérêt pour M. Legouvé, que j'ai souvent rencontré et que j'apprécie comme il le mérite ; malheureusement le tableau est un peu loin, à Lille, dans le musée...[2]

[1] Jean Rousseau. Salon 1863, *Univers illustré* du 25 juin, voir p. 517.

[2] Legouvé avait manifesté le désir de voir *la Médée*, ce doit être au moment où il a fait la pièce portant ce titre ; la lettre, qui n'est pas datée, a dû être écrite vers 1853 ou 1854.

Impressionné comme il le dit lui-même, par les Charlet, les Géricault qu'il rencontrait sur le quai, il devait être de bonne heure tenté de s'essayer dans la lithographie. De quelle date sont les premières pierres, il serait difficile de le fixer d'une façon très précise ; il était si rare de trouver un éditeur. On connaît l'histoire des pierres de Delacroix, que Pierret, son ami dévoué, promenait sous son bras sans pouvoir les placer. Il faisait de même pour Paul Huet, avec moins de succès encore. Mme Delpêche recevait, avec une bienveillance toute maternelle, Géricault lui présentant les siennes : « Mais enfin, monsieur Géricault, vous êtes riche, vous n'avez pas besoin de cela pour vivre, que ne laissez-vous M. Vernet (Carle) faire des chevaux, il les connaît, lui, et sait les faire. »

Quelle difficulté devait avoir Paul Huet à *se faire imprimer!*

Quelle que soit l'heure de l'exécution, la maîtrise s'y affirme d'emblée et une date est certaine, celle de la première publication : 1829. Ce chiffre est écrit sur la première page d'un cahier; ce fait est très important dans l'œuvre de Paul Huet; rien ne peut mieux établir son originalité, indépendante de toute influence. De plus, on trouve dans chacune de ces petites estampes, si naïves d'impression de nature, et en même temps si expressives par la souplesse, la variété et l'imprévu d'une exécution des plus habiles, on trouve dans chacune comme le germe franchement souligné de tout ce que l'école, dite de 1830, a développé dans des voies différentes. « On n'y relèverait pas une incertitude de sentiment ou d'intention pittoresque », dit M. Hédiard dans son étude sur les maîtres de la lithographie. Mais le n° 1, Le *braconnier*, le n° 7, Le *ruisseau*, dessous de bois aux troncs de hêtres argentés ne pourraient-ils être signés par Diaz. Tel autre, le n° 6, *Plein soleil*, ou le n° 8, *Vue de Rouen*, par leurs plans successifs, étudiés jusqu'à l'horizon à perte de vue, ne font-ils pas songer à Rousseau, d'autres à Jules Dupré; sans compter celles qui, par

leur caractère passionné et dramatique comme le 7, *Crépuscule* et le 11, *Gros temps*, n'ont trouvé d'autre commentateur que lui-même, le romantique impénitent.

Comme le dit M. Jouin[1] « il n'a procédé que de lui-même », il a été franchement le précurseur de tout ce qui a suivi. Si le fait n'était reconnu et proclamé par tout le monde, ces petits cahiers de modestes croquis suffiraient à l'établir[2].

Dans le troisième cahier de six marines, daté de 1832, si le *coup de crayon* est plus ferme, plus sûr (comme dit le public), il est d'autre part moins personnel et moins imprévu. Ce cahier charmant n'a pas la même portée, le même intérêt que les deux premiers, le métier est trop dominant.

Il en est de ses eaux-fortes[3] comme de ses lithographies ; dès le début, toute son originalité, toute sa maîtrise s'y montrent avec une puissance peut-être plus grande encore ; si, dans les unes, il mêle heureusement le crayon, le lavis, l'estompe ; dans les autres, il emploie tour à tour la morsure, la pointe, le burin, la roulette, le berceau, l'aqua-tinta ou la manière noire, il use de tout, appliquant ingénieusement chaque procédé à l'interprétation voulue pour atteindre au maximum d'intensité de l'effet. Les premiers essais datent de la même époque.

« Mais en 1828, dit M. Léonce Bénédite dans son rapport du jury international de 1900[4], Paul Huet ému par les estampes de Rembrandt, comme il l'avait été par ses tableaux, inaugure une suite de paysages à l'eau-forte, qui restent des pièces de premier ordre par leur intensité,

[1] *Maîtres contemporains*, fasc. 1.

[2] Voir la notice de Burty dans *Maîtres et petits maîtres*, p. 4, 30, 31, 66 et suivantes, et les articles de G. Hédiard : Les maîtres de la lithographie dans l'*Artiste*, 1891 ; les procédés sur verre dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1er novembre 1903.

[3] Consulter, pour plus de détails : Léon Rosenthal : *La gravure* ; Burty, déjà cité ; Henri Beraldi : *Les graveurs au XIXe siècle*, t. VIII, p. 128 ; Loys Delteil : *Le peintre graveur illustré*, t. VII, entièrement consacré à Paul Huet et à la reproduction de tout son œuvre gravé et lithographié.

[4] Page 618.

leur richesse, leur profondeur, leur grandeur et leur style. »

« Les eaux-fortes du même auteur, disait Gustave Planche dès 1834[1], rivalisent de transparence et de légèreté, de grandeur et de souplesse avec les meilleurs ouvrages de l'école flamande. La gravure, ainsi comprise, est une véritable peinture, tant elle est vivante et animée. Il y a, dans les quatre planches que nous avons au Louvre, plusieurs mérites variés qui n'appartiennent qu'aux maîtres. L'écorce, les branches et le feuillage des arbres sont touchés avec une simplicité savante. La toiture des chaumières est si doucement estompée qu'on a peine à comprendre comment l'eau-forte a pu atteindre à ce résultat. Il est fort à souhaiter que M. Huet traduise lui-même, de cette manière, quelques-uns de ses tableaux. »

Et dans l'*Artiste*[2] :

« Pour comprendre tout ce que le graveur, avec les ressources bornées de son art, peut mettre, dans ses ouvrages, de sentiment, de couleur, de lumière et de transparence, peut donner d'accent à la forme des objets, il n'est besoin que de jeter les yeux sur les paysages à l'eau-forte par M. Paul Huet. Ces ouvrages sont dignes des maîtres. »

Quand la grande planche de *Royat* paraît, Gustave Planche lui consacre un long article dans la revue[3], article qu'il est impossible de rappeler ici autrement que par une courte citation.

« Il eût été, je crois, difficile d'imaginer, pour une pareille donnée, une distribution de masses plus savante et plus facile à saisir. Quant au ciel, je n'hésite pas à le regarder comme un morceau capital. Je sais que dans toutes les questions d'art, il faut plutôt juger l'œuvre en elle-même que le mérite de la difficulté vaincue ; mais

[1] *Salon de* 1834, p. 262.

[2] Tome VII, p. 159.

[3] *Revue des Deux Mondes*, t. XIII, 4e série, 1er février 1838, p. 357.

lorsque ce dernier mérite vient s'ajouter à la valeur de l'œuvre, il y aurait de l'injustice à n'en pas tenir compte. C'est pourquoi je recommande à l'admiration publique le ciel des *Sources de Royat*, non seulement comme un modèle de transparence et de légèreté, mais encore comme un des triomphes les plus éclatants de la gravure à l'eau-forte...

« Je dirai de l'eau des Sources ce que j'ai dit des arbres et du ciel. Elle se déroule et se joue en nappes transparentes, et ne laisse rien à désirer sous le rapport de la légèreté. L'œil le plus difficile à contenter est forcé de reconnaître que M. Huet, en luttant courageusement avec son modèle, a fait tout ce qu'il était possible de faire. Le burin le plus délié n'irait pas au delà. »

Il est curieux d'exhumer des *Débats* cette note dans laquelle on sent le parti pris. Delécluze dont Sainte-Beuve dit[1] : « J'ai encore sur le cœur ses jugements dédaigneux sur Paul Huet, par exemple... M. Delécluze n'a jamais su que l'accuser d'aimer et de chercher le *bizarre*. » Delécluze[2] s'exprime ainsi :

« M. Huet réussit parfois assez bien dans le paysage imaginaire, de fantaisie ; et cet artiste a si bien senti sa vocation, qu'il s'est adonné dernièrement à la gravure du paysage à l'eau-forte, genre capricieux, où tout l'inattendu et toute la mutinerie de son imagination, contre les grands et sages aspects de la nature, trouvent à se dédommager à son aise. (*sic.*) Ces gravures exposées dans la salle d'Apollon ont fixé l'attention des connaisseurs. »

« L'analogie entre la peinture anglaise de paysage et les études que fit Paul Huet dans l'île Séguin de 1820 à 1822 est frappante, dit Ph. Burty. Le rapprochement jaillit, évident et logique, de la recherche instinctive ou plutôt de la présence continue de motifs et d'effets analogues. C'est, de part et d'autre, ce que l'on pourrait

[1] *Nouveaux lundis*, t. III, p. 99, 4e éd.

[2] *Débats*, du 4 mai 1834.

appeler de la peinture d'insulaire. » Et il ajoute : « Je tiens à poursuivre ce rapprochement et je prie les amateurs de comparer les eaux-fortes de M. Seymour-Haden[1] à celles de Paul Huet, qui, *de trente ans antérieures*, semblent être des ancêtres de la famille.

« Il faut bien constater qu'il n'a pu avoir pour premiers modèles les peintures de Constable, de Fielding[2], de Reynolds[3] et des autres puisqu'elles ne vinrent en France qu'à l'occasion du Salon de 1824... mais les premières influences lui vinrent des Rubens et des Rembrandt du Louvre. »

M. Henri Beraldi abonde dans le même sens :

« On met aujourd'hui, et c'est justice, les six eaux-fortes publiées en cahier, celles qu'on appelle *le Héron*, etc... sur la même ligne que les belles eaux-fortes de Seymour-Haden. Et ces pièces ont paru en 1835[4] ! »

M. Henry Marcel, dans *La peinture française au XIXe siècle*[5], dit :

« Esprit cultivé, ouvert, s'exprimant avec délicatesse ou profondeur sur les matières de son art, Paul Huet, tenté par tous les modes d'interprétation, a fait de très belles eaux-fortes (les *Sources de Royat*, etc.), et dessiné pour le *Paul et Virginie*, de Curmer, des bois d'une étrange puissance d'effet, dans leurs formats minuscules. »

Paul Huet a dû, pour vivre, faire au début quelques illustrations pour son beau-frère, l'éditeur Genets, ou tout au moins en obtenir par son appui. Il n'en est pas resté trace ; pour ce genre de travaux, il était contraint sans doute de dissimuler entièrement ses jeunes tendances.

Il s'affranchit bien vite de toute entrave. Ph. Burty.

[1] Seymour-Haden, chirurgien et graveur anglais, 1818-1910.

[2] Copley Fielding, président de la Société des aquarellistes de Londres, 1787-1855.

[3] Reynolds, graveur et peintre, frère du portraitiste, a fait de beaux paysages.

[4] *Les graveurs au XIXe siècle*, t. VIII, p. 128.

[5] Page 154.

dans sa notice[1], s'est attaché à relever avec soin les illustrations qui toutes portent franchement l'empreinte de son caractère. Paul Huet a dessiné de charmantes vignettes : l'*Ouragan* pour le *Robinson Crusoé*, traduit par Petrus Borel (édition devenue très rare) ; deux grandes compositions pour l'*Illustration* ; la maison où est né le chimiste Vauquelin et des reproductions de ses tableaux pour le *Magasin pittoresque*[2], etc., etc.

« Les dessins sur bois, que Paul Huet a semés dans le *Paul et Virginie* édité par Curmer en 1838, ne sont pas moins remarquables que ses eaux-fortes, dit Burty,..... ils forment de petits tableaux d'une coloration audacieuse et réellement forte. Paul Huet n'intervient que dans la seconde moitié de ce curieux volume. On l'appela pour seconder. Le Marville et Français qui préparaient les paysages dans lesquels les frères Johannot intercalaient d'assez mièvres figurines. Huet s'assura de suite une place prépondérante. »

Français[3] traitait les encadrements de fleurs et de fruits avec un talent remarquable, avec une grande finesse de pointe, ils sont tous de lui ; mais ses paysages, d'une exécution habile, étaient un peu froids et monotones. Curmer, pour renouveler l'inspiration, appelle Paul Huet dont l'imagination poétique était bien faite pour interpréter, en la devinant, cette nature des tropiques ; aussi le succès est complet. Français prend ombrage de ce voisinage ; ce sont de ces mécomptes que certaines natures ne pardonnent pas, il est toujours resté un peu hostile.

Ce volume, dans lequel Meissonier se révélait par ses merveilleuses compositions de la *Chaumière indienne* fut un événement ; les gravures étaient admirablement exécutées. Il n'en fut pas toujours de même. On a longtemps gravé sur le dessin, sur l'original tracé sur le bois ; de

[1] Ph. Burty : *Maîtres et petits maîtres*.

[2] *Année* 1852, un long et bel article, t. XX, p. 307 et *Année* 1866, p. 228 et 265.

[3] Français (François-Louis), 1814-1897, paysagiste, membre de l'Institut.

charmantes œuvres ont été ainsi détruites par des graveurs. En 1861, Paul Huet, sur la recommandation de Michelet près de Hachette, fait une série de bois pour le *Tour du Monde*[1]. Il emploie les mêmes procédés de travail que pour les bois du *Paul et Virginie*.

On ne peut imaginer quelle était, la plupart du temps, la pauvreté, la nullité des dessins rapportés par les voyageurs ; d'après cette donnée, Paul Huet faisait une maquette en quelques traits habilement lavés, puis il exécutait sur bois un dessin à la pointe où chaque trait de crayon avait sa valeur comme pour une eau-forte. Ce travail précieux, très poussé, fait l'admiration des éditeurs ravis. Les bois sont confiés à des graveurs d'élite, mais, depuis Curmer, une révolution s'était faite, cette facture très précise, impérieuse, trop personnelle les déroute, ils ont pris l'habitude d'une plus grande liberté d'interprétation ; l'un d'eux ayant manqué, sans doute, un effet de matin d'une limpidité fine : *Entrée du port de New-York*, se permet de graver un ciel d'orage violent, d'une lourdeur étouffante, à la place du motif donné. Il pensait faire du Paul Huet plus authentique que l'original. — Fureur de l'auteur si bêtement trahi ! Le gendre de Hachette, Templier, envoie un jeune russe, inventeur d'un procédé[2] qui, par la galvanoplastie, devait donner des clichés typographiques imitant l'eau-forte ; l'essai ne fut pas favorable. Paul Huet se reprochait ensuite d'avoir trop demandé au procédé, de n'avoir pas donné pour cette tentative une note plus simple.

Il ne reçoit pas d'autre commande et ne s'inquiète pas autrement. Pourtant, un an après, causant avec Michelet : « Pourrais-je savoir, dit-il, pourquoi Templier, qui paraissait si satisfait de mes dessins, ne m'en a pas demandé d'autres, ses compliments étaient-ils sincères ? — Ah, mon cher ami, ils sont désolés ; vos dessins infini-

[1] *Le Tour du Monde*, 2e année, p. 237, 240, 241, 256, etc.

[2] Voir la lettre du 18 juin 1861.

ment supérieurs leur coûtent quatre ou cinq fois plus cher à graver que les autres ; malgré leur extrême désir de vous avoir comme collaborateur, le prix dépasse trop leur budget, ils n'ont pas osé vous le dire, ne pouvant vous demander, à vous, de changer votre manière de faire, et Michelet explique qu'un lavis laisse plus de liberté au graveur. — Ils n'avaient qu'à le dire, j'aurais fait ce qu'ils auraient voulu. Je gagnais, sans me déranger de mes toiles, mes mille francs dans la semaine, avec les lavis dont vous parlez, je les aurais gagnés dans ma soirée. » Les maquettes au lavis qu'il faisait sur un chiffon de papier avant de commencer son bois eussent été l'idéal des graveurs, elles eussent permis l'exécution simple, rapide et surtout économique.

Paul Huet, qui jamais ne fut homme d'affaire, s'en est tenu là, n'est pas retourné chez Templier et n'a plus fait de bois.

C'est encore Gustave Planche qui caractérisait le mieux la façon dont Paul Huet comprenait son art quand il disait [1] :

« Lui aussi il veut la nature et la réalité, mais la réalité vraie, c'est-à-dire poétique, vivement sentie, finement et courageusement étudiée, il veut surtout traduire ses impressions personnelles et intimes. Il voit, il regarde, il s'en va, il se souvient, et il emporte avec lui des traces ineffaçables, des gages certains de ses voyages, de ses études. Puis quand vient l'heure de l'invention, quand il veut composer, il choisit dans ses souvenirs, il fait dans ses croquis un triage sévère, il rallie, il groupe les éléments que la nature lui donne autour d'une idée grande et poétique. — Involontairement, par un soudain et inévitable retour de pensée, les débuts de M. Paul Huet rappellent les premières méditations de Lamartine. En présence de ses œuvres, comme à la lecture des méditations, on éprouve la même impression. C'est la même rêverie

[1] *Salon* 1831, t. I, p. 95.

vague et immense, le même entraînement vers des pensées graves et indéfinissables ; on voit s'ouvrir devant soi le même horizon lointain et infranchissable. »

Et Planche ajoutait encore :

« Les deux dernières toiles sont comme les premières, le résultat d'une lente préparation et d'une longue méditation. »

Ce que Planche formulait si bien dès 1831 est resté vrai jusqu'à la fin, il n'a rien changé à sa manière de voir, ses procédés de composition ont toujours été les mêmes et Pierre Petroz, dans son volume de l'*Art et la critique en France*, donne comme un écho des jugements de Planche.

« Nul paysagiste[1], en effet, n'a été plus que Paul Huet en communauté d'idées et de sentiments avec les inventeurs littéraires de son temps. Dans ses principaux ouvrages, surtout dans ceux qui datent de la première moitié de sa carrière, il y a comme un reflet de la pensée byronienne. La nature y est envisagée en elle-même et pour elle-même. Les détails inutiles ou indifférents y sont volontairement supprimés. Les lignes y sont simplifiées, combinées en vue d'un effet à produire, d'une impression à rendre. La couleur y est riche et vigoureuse, l'harmonie des tons y est en quelque sorte passionnée et dramatique. En tout et partout l'âme humaine s'y manifeste avec ses inquiétudes, ses doutes et ses désespoirs, avec ses aspirations généreuses et ses ambitions inassouvies. Les créations du plus grand génie poétique du XIXe siècle n'eurent pas seules de l'influence sur l'imagination de Paul Huet, mais ce furent celles qui y laissèrent la trace la plus profonde. Vivant à une époque où l'on avait tour à tour de hautes visées et d'amers découragements, Paul Huet a exprimé ces perplexités de l'esprit avec autant de franchise et de puissance qu'il est possible de le faire quand on n'a à mettre en scène, comme moyens d'expression, que des arbres, des ciels et des terrains. Aussi la plupart

[1] « L'Art et la Critique en France depuis 1822 », *La Nature*, p. 199.

Le Braconnier, eau-forte publiée chez Goupil en 1834.

(Planche [illegible])

de ses œuvres ont un caractère sérieux, parfois même un peu sombre, en complète contradiction avec le goût classique en matière de paysage.....

« Une sorte de foi panthéistique de la nature[1] a égaré Théodore Rousseau, une notion de jour en jour plus juste et plus compréhensive de la nature a raffermi la marche de Paul Huet... Il n'a pas pour cela changé de méthode. Pas plus qu'auparavant, il n'a accentué outre mesure les détails ou les accessoires. Il a continué à s'efforcer de traduire d'une façon saisissante une impression reçue, une émotion éprouvée. Il s'est appliqué autant que jamais à exprimer les idées qu'un site donné éveillait en lui. Seulement, il a contemplé, étudié, imité la nature avec plus de soin, de sympathie, de respect, d'exactitude. Il y a trouvé des ressources, des forces nouvelles et ses dernières œuvres égalent ou plutôt surpassent presque toutes celles qui les ont précédées. »

Ses séjours forcés dans le Midi ont une influence profonde sur le caractère de son talent, la nature de ce paysage méridional, tout nouveau pour lui, jette passagèrement un trouble sérieux dans sa vision. A Nice, il est enthousiasmé par le grand caractère de la Corniche ; et, malgré le découragement de ses lettres, c'est en s'acharnant au travail que son inlassable ardeur trouve un refuge contre les tourments, les inquiétudes et les chagrins. A Rome, ce romantique a une telle admiration pour les lignes de la campagne, qu'il fait des séries de dessins, à la plume surtout, dans lesquels les traits de ce pays, classique par excellence, sont étudiés avec une conscience si scrupuleuse, avec une précision, que l'on pourrait dire si mathématique, que les cotes de proportion sont établies comme pour une épure d'architecte, et que dans quelques études il en est resté trace. Il est loin des brumes du Nord, des ciels changeants aux nuages voyageurs, des vapeurs mati-

[1] Page 215.

nales, des chaudes buées du soir qui prêtaient bien plus à la poésie de son talent que l'éclat aride et sec du soleil méridional trop dur, trop brutal ; sa peinture s'en ressent pendant quelques années et, à première vue, le résultat ne semble pas être favorable. S'il est dérouté par cette nature si différente, la critique ne le sera pas moins : Baudelaire dit au Salon de 1845[1] : « Est-ce que M. Paul Huet voudrait modifier sa manière ? Elle était pourtant excellente. » Mais, si sa couleur est un instant troublée et hésitante, ses dessins sont tout à fait supérieurs. Cette influence, il la subit comme l'avait ressentie Géricault, qui a rapporté de Rome de si beaux dessins, mais en même temps une coloration si sèche et noire, tellement anticoloriste que Delacroix, dans la crainte de cette crise, fréquente sur les artistes français, ne voulut jamais faire le voyage d'Italie.

Quand, avec le temps, il reprend possession de sa palette, il lui reste une sûreté de lignes, une assiette dans l'architecture de ses compositions, une noblesse et une ampleur qu'il n'eût pas eues sans cette étude de la nature alpestre et italienne, et Baudelaire n'eût peut-être pas dit de lui, comme il le dit plus tard, « un talent libre et grand qui n'est plus dans le goût du siècle ». Après une journée à son atelier, il faisait le soir des croquis sous la lampe, souvent à la plume et sur la première feuille venue ; il fixait ainsi des impressions de la journée, ravivait des souvenirs de voyage ou se livrait à des rêveries d'imagination, mais toujours basées sur une impression de nature, qui s'élargissait, se concentrait par la réflexion.

Plusieurs tableaux de lui ont été ainsi composés : l'*Inondation de Saint-Cloud*[2], exécutée en 1855, était la réalisation d'une conception longtemps mûrie après une vive impression ressentie devant la nature dès 1822. *Le Gouffre, paysage composé*, et le tableau intitulé *Fontainebleau*[2],

[1] *Curiosités esthétiques*, p. 53.

[2] Musée du Louvre.

ont été dessinés le soir et lavés à la sépia, ils sont inspirés des souvenirs et des études de Fontainebleau et de la campagne qui borde la forêt.

Les *Falaises de Houlgate* ont été composées le soir à Beuzeval après une journée d'études faites sur place; l'indication première au fusain est dans l'album demandé pour le musée du Louvre par M. Lafenestre.

Les panneaux décoratifs, faits pour l'hôtel de M. Lenormand à Vire [1], sont le commentaire le plus frappant et le plus complet de sa façon de procéder. Ils sont entièrement composés, mais rien n'est plus facile que d'en retrouver l'inspiration directe en suivant sa vie pendant leur exécution, entre les années 1855 et 1858. — De son séjour au Tréport, il tire l'*Entrée au port*. — Il revoit Rouen et avec ses souvenirs du vieux Rouen de sa jeunesse, il fait la *Cathédrale*. — Il passe deux saisons à Villers et à Beuzeval et Dives; le *Ruisseau*, le *Gué* et la *Chaumière*, la *Vie de château* sont des Souvenirs de la vallée de Beuzeval. — Les *Herbages* sont une libre interprétation des pentes de la falaise de Dives dominant la plaine de Caen, avec ses grands espaces de prairies se confondant à l'horizon dans une ligne de mer. — Il va à Vire, les *Fabriques* sont un coin des Vaux-de-Vire. — Enfin il avait revu le Mont-Saint-Michel, et il a brodé sur ce thème si riche pour faire le *Vieux château féodal* (*Normandie légendaire*).

Il n'exécute pas chaque toile directement sur nature, ou d'après une étude unique en en faisant une copie scrupuleuse et terre à terre; mais pour l'exécution de chacune il a fait vingt études et deux cents dessins. On retrouve très bien dans ses cahiers ceux qui ont le plus servi, il s'en entoure au besoin, mais surtout il en est profondément imprégné car son œil a une mémoire merveilleuse.

Il cherchait si peu, la plupart du temps, à faire le por-

[1] Voir la chaude polémique de Baudelaire dans son Salon de 1859 et comment est amené le mot si sympathique sur Paul Huet. *Curiosités esthétiques*, p. 325 et suivantes, et p. 331 et 332.

trait d'un site, que ce passage d'une lettre[1] à son cousin le président Petit, à propos de la *Porte de la route d'Uriage à Vizille*, vaut une profession de foi : « Ma vue, il faut que je vous l'avoue, n'est guère une vue ; mon croquis d'après nature n'a été, comme presque toujours, qu'un motif à variations et ne m'a servi que pour me rappeler au naturel... J'ai tout sacrifié à la ligne et au pittoresque, ai-je eu tort ? ai-je eu raison ? c'est ce que vous me direz. »

Les deux tableaux du *Bois de La Haye* et de *La Laita, à marée haute*, dans la forêt de Quimperlé, ont été composés le soir au retour du voyage en Hollande, où il avait à peine eu le temps de prendre quelques croquis en courant. Ces deux esquisses simultanément conçues ont été faites sous l'impression des souvenirs du bois de La Haye, dont la première a gardé le titre, pour la seconde elle fut légèrement modifiée après son voyage en Bretagne. Quelques études faites dans la forêt de Quimperlé, sur les bords de la Laita, eurent une influence sur l'exécution de son projet primitif, et son tableau emprunta le titre de la rivière de Bretagne.

La *Vue de la Meuse à Dordrecht* est aussi un souvenir de Hollande, mais elle fut exécutée à Chaville, sous l'impression d'un coucher de soleil vu du pont du chemin de fer à Asnières en rentrant de Paris.

Enfin la dernière toile, *Pêcheurs tirant une senne sur la grève de Houlgate, marée montante*, peinte le jour de sa mort, est l'exécution d'un croquis fait le soir quelques années avant sous l'impression d'un coucher de soleil qu'il n'avait pas eu le temps de peindre d'après nature. Entre temps il avait fait l'esquisse peinte.

Le véritable impressionniste n'est-il pas celui qui, violemment ému, sait traduire et communiquer son émotion. Paul Huet eut cette force au suprême degré. Quant à l'exécution : « le temps ne fait rien à l'affaire ».

[1] Datée du 25 janvier 1864.

On voit ainsi comment il procédait; combien une pensée chez lui demeurait couvée pour ainsi dire pendant longtemps, combien elle l'obsédait et comment un effet qui le frappait, une émotion plus fraîche venait raviver son ancienne impression, la rajeunir, la compléter et concourir à la forme définitive.

L'inspiration, la façon de voir et de comprendre, en un mot la vision personnelle, même devant la nature, grandissent tout mais ne *dénaturent* rien. Le brouillard, les vapeurs du matin, les brumes du soir, qu'il sait si bien faire entrer en scène à propos, viennent à son aide pour simplifier et obtenir les sacrifices voulus, en vue d'une harmonie générale. « Il ne se borne pas à donner la vie à ses sites, dit Jean Rousseau; il les passionne... M. Paul Huet excelle à exprimer cette âme mystérieuse des choses. C'est le Delacroix du paysage. Il tient de Delacroix par la couleur comme par le sentiment dramatique[1]. »

Mais il est temps de lui laisser la parole, puisqu'il a lui-même exposé ses idées.

Dans le courant de l'année 1854, Théophile Silvestre, l'auteur de l'*Histoire des Artistes vivants* avec ce sous-titre : *Études d'après nature*, était venu trouver Paul Huet des premiers, pour lui demander à faire sa biographie et obtenir de lui-même des renseignements personnels.

Très séduit par sa conversation, par sa verve quand il parlait de son art avec passion, par les récits colorés sur l'époque de sa jeunesse, il lui demanda de lui donner par écrit un jugement critique sur les artistes de son temps, surtout sur ceux qu'il avait connus plus intimement. La réponse fut nette : « Je ne pourrais que vous donner un éloge fade, dépourvu de tout intérêt, car il n'aurait même pas toujours le mérite d'être sincère, ou mêler mon admiration, souvent très sincère, de réserves

[1] Jean Rousseau. Salon 1863. *Univers illustré* du 25 juin 1863. Jean Rousseau fut plus tard inspecteur général des Beaux-Arts à Bruxelles.

et de critiques qui, sous ma plume, deviendraient forcément une mauvaise action, une trahison : toute critique, quelque réservée qu'elle puisse être, venant d'un confrère, d'un compagnon de luttes, serait avec raison jugée sévèrement, même si l'expression ne dépassait pas ma pensée, ce qui pourrait arriver, malgré toutes les précautions.

« Je ne puis donc vous donner ce que vous me demandez : je ne le puis ni ne le veux ; mais ce que je puis faire, c'est de résumer dans une vue d'ensemble, dans un aperçu rapide, les origines du mouvement qui a précédé la poussée romantique de 1830, d'exposer comment s'est formée, selon moi, l'école à laquelle appartiennent les noms que vous voulez étudier. Je le ferai plus spécialement au point de vue du paysage qui a joué un rôle particulièrement important à notre époque. »

Telle est l'origine des notes suivantes, écrites pour le critique et restées longtemps entre ses mains, car il fut très difficile de les ravoir ; c'eût été tout à fait impossible si Paul Huet avait été moins généreux pour ses confrères. — Horace Vernet avait dû intenter un procès à Théophile Silvestre pour se faire rendre des notes dans lesquelles il s'était trop livré.

NOTES DE PAUL HUET

I

DE L'ART EN GÉNÉRAL

L'artiste obéit à une impulsion naturelle ; le besoin de reproduire ce qu'il voit, ce qu'il aime, ce qu'il sent. C'est par le libre et complet développement de cette faculté particulière, qui est l'épanouissement de l'âme devant les beautés de la nature, que l'artiste entraîne dans son rayonnement personnel, communique son enthousiasme et soumet son public à ses créations, à ses rêves, jusqu'à ses fantaisies.

De la manière dans l'art. — Pour *être* ou pour produire, la première condition est donc de sentir avec force, avec passion. On ne sent avec force que par soi-même, et, si la vérité est nécessaire dans l'art, la première vérité est d'être ce que l'on est réellement : soi, toujours soi. Celui qui n'est pas ému ne peut guère émouvoir ; mais non seulement il ne faut pas chercher dans les autres ce que l'on doit sentir ou faire, mais il faut encore craindre de se répéter, de vivre sur une première impression, et, parce que l'on a bien senti une fois, de continuer indéfiniment la même note. Sans cela on tombe dans la *manière* dont bien des habiles n'ont pu se garder ; la manière vient aussi de l'imitation.

Du Beau. — Les philosophes ont fait bien des théories sur l'art et sur le beau ; les artistes aiment l'art et voilà tout. Quant à l'utilité de l'art elle est partout ; la demander est une grande puérilité, la civilisation répond. Demandez à la Grèce et à l'Italie.

Le Beau ne s'impose ni ne se définit : le vulgaire l'ignore, l'artiste le sent, l'aime et le cherche ; Dieu seul le prodigue. Le beau est partout où notre âme s'ouvre et s'enflamme ; l'inspiration choisit, la supériorité morale, la distinction, l'éducation guident la liberté et dirigent le choix.

Un tas de fumier envahi par la volaille peut devenir sublime

sous la main de Rembrandt. Ce sujet bas et trivial, traité par le maître, va nous entraîner dans un monde imaginaire, à travers les rayons lumineux qui ont éclairé l'artiste aussi bien que son sujet ; tout, jusqu'à son exécution, nous charmera, nous fera penser avec lui. L'insaisissable beau sera partout, jusque dans les défauts même de l'artiste, peut-être.

Que l'action la plus touchante, le fait le plus héroïque, le plus beau site du monde soient traités par une main froide, systématique, bien qu'aussi savante que possible et d'après toutes les règles du beau, vous ne les regarderez pas deux minutes ; vous saurez à première vue que le je ne sais quoi qui est le secret de l'art n'y est pas.

Une des premières œuvres d'art qui, dans mon enfance, m'ait laissé une de ces impressions qu'on n'oublie pas, c'est une gravure d'après Rembrandt, un paysage bien simple mais empreint de mélancolie avec cet exergue pour explication : *Tacet sed loquitur*. Je le vois encore, — et je suis pénétré.

De l'art. — L'art, comme la littérature, est l'expression d'une époque, aussi bien que l'expression personnelle de l'artiste. Quelle que soit la part d'influence qu'il exerce, l'individu tient du milieu dans lequel il vit ; notre physique même prend les dehors de nos habitudes.

Chaque homme a son cadre, qui souvent le fait valoir :

Phidias, l'antique et les Grecs se confondent. Poussin[1], Corneille sont de la même trempe et d'un temps où les femmes conspirent et tiennent l'épée.

Watteau[2] et Boucher[3] décorent les boudoirs et sont contemporains de Parny[4] et des romans plus légers que sa poésie légère.

Les hommes de génie, et même les hommes de talent dominent leur temps, mais surtout le résument.

Du paysage. — On a dit du paysage qu'il était, avec la musique, l'art de notre époque. Ceci est une injustice pour les talents dramatiques de quelques-uns de nos grands artistes, et je ne voudrais pas dire, comme M. Chenavard[5], que c'est la dernière expression de l'art. L'homme ne serait plus l'homme s'il cessait de sentir ; chaque âge a sa poésie et l'âme ne vieillit pas ; mais il est certain que les idées rêveuses et poétiques, qui ont entraîné l'imagination du siècle vers la nature, devaient être favorables au paysage.

[1] Nicolas Poussin, 1593-1665.

[2] Jean-Antoine Watteau, 1684-1721.

[3] François Boucher, 1703-1770.

[4] Evariste-Désiré de Parny, poète, 1753-1814.

[5] Chenavard (Paul-Marc-Joseph), peintre, 1808-1895.

Le paysage est l'élégie, le lyrisme de la peinture, et la poésie de notre temps est toute lyrique, tout élégiaque.

De la musique et du paysage. — Comme les belles mélodies, la nature en effet entraîne l'imagination dans l'infini ; suivant les dispositions de notre âme, elle nous charme ou nous terrifie, nous console ou nous attriste, nous fait assister à ses drames comme à ses fêtes, et c'est avec raison que les poètes ont comparé sa grande harmonie à un immense et divin clavier.

On a beau l'aimer, la voir, l'étudier sans cesse, on ne la connaît jamais ; incessamment elle nous conduit de ses grandeurs à ses mystères, de ses beautés à ses caprices, de ses délicatesses à ses terreurs. C'est un art tout nouveau, où toujours il y aura à faire, où, lorsqu'on voit la nature, tout semble à faire.

De la dénomination des écoles et du romantisme. — Toute dénomination d'école est fâcheuse quand elle n'est pas absurde ; c'est un drapeau de guerre civile qui sert au moment du combat et qui perd sa signification lorsque le feu cesse. Souvent on ne s'est pas bien entendu sur ce qu'il voulait dire (même pendant l'action).

C'est surtout dans les arts qu'on est trahi par les siens : personne ne veut s'y rendre responsable des sottises d'autrui. On entend tous les jours demander ce que veut dire romantisme, par les généraux du parti.

Le romantisme fut, dit celui-ci, une dispute sur l'enjambement ou la césure ; une protestation contre l'unité ; l'amour du laid, dit celui-là ; la couleur locale, dit cet autre, dont, Dieu merci, Shakspeare, Paul Véronèse, Raphaël, Racine et Corneille peuvent se passer heureusement, mais dont le paysage, il est vrai, ne se passe pas.

Peut-être encore le retour au moyen âge, la passion du bric à brac, car le romantisme fut un peu tout cela, en apparence, aussi bien que David a pu faire des Grecs avec des casques de pompiers.

Bien des gens vivent sur un des côtés de cette réforme, de ce mouvement de l'art et l'attaquent à outrance comme étant l'œuvre de novateurs féroces.

Il faut dire que sa doctrine est aussi incertaine que son origine est confuse.

Quiconque ne faisait pas des soldats de Marathon était romantique. Au plus beau du romantisme, ce nom était une injure dans la bouche de toute médiocrité blessée, qui croyait, de bonne foi sans doute, Racine ou David compromis dans sa personne.

M. Ingres ne fut-il pas un romantique ? et des plus prononcés ; non seulement lorsqu'il fait des souliers à la poulaine, non seulement lorsqu'il introduit la tradition florentine, mais aussi même par la manière personnelle d'interpréter l'antique.

Faut-il donner ce nom à la poésie byronienne seulement ?

doit-on en accuser Voltaire et Rousseau ou les pères de l'Église? remonter de Rabelais, à Lucien et Aristophane? s'en prendre à la Pharsale ou à la fable d'Apulée, à la décadence ou au progrès?

Le romantisme a-t-il passé dans les faits accomplis, expression parlementaire du temps, est-il mort comme l'assurait naguère un élégant écrivain, M. de Sacy[1] qui oubliait qu'à l'Académie il est plus voisin de MM. de Lamartine, Hugo, Mérimée[2], Sainte-Beuve[3], Musset que de MM. Luce de Lancival[4], Jouy[5], Arnault[6]; j'en passe et des meilleurs! dirait Hugo.

Il faudrait s'entendre et non raviver de vieilles querelles. Tel fait une tirade contre le romantisme et termine par un dithyrambe en l'honneur d'Hugo ou de Delacroix.

Il faudrait seulement trouver un moyen de distinguer les principes qui séparent le *Génie du Christianisme* de l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, et surtout le *Massacre de Scio* de la *Corinne*, la *Méduse* du *Léonidas*, le *Corps de garde turc* de la *Cuisine* de Drolling[7], les paysages modernes des paysages de l'Empire. M. Chenavard disait dernièrement que le classique était l'antique et le romantisme tout ce qui était moyen âge. Cela ne me satisfait pas.

Rubens lui-même me paraît très classique : peu d'hommes ont une méthode plus sûre.

Combien cela fait aimer la définition de M. Delacroix : Le romantisme fut une réaction contre l'école, un appel à la liberté de l'art, un retour vers une tradition plus large : on voulut rendre justice à toutes les grandes époques, même à David!

Dès ce moment, on étudie non seulement le moyen âge, mais la Renaissance, on va chercher le Dante, Rabelais, Shakspeare, mais aussi Raphaël (voyez M. Ingres), Titien, Rubens, Paul Véronèse, etc. Les musées de peinture, déserts sous David, se remplissent.

Jamais on ne s'est plus occupé du grec qu'à cette époque ; la *Vénus de Milo*, les traductions des tragiques étaient des événements.

Le malheur du romantisme est d'avoir trop généralisé ; pouvait-il l'éviter, il avait tout à rapprendre! L'architecture surtout n'a pas pu s'en tirer ; elle a passé dès ce moment par toutes les traditions, elle a essayé tous les styles ; aussi, malheureusement, est-elle plus habile à restaurer qu'à édifier.

[1] Isaac-Sylvestre de Sacy, 1758-1838.

[2] Prosper Mérimée, romancier, 1803-1870.

[3] Sainte-Beuve, 1804-1869.

[4] Luce de Lancival, poète, 1764-1810.

[5] Etienne de Jouy, littérateur, 1764-1846.

[6] Antoine-Vincent Arnault, poète tragique, 1766-1834.

[7] Drolling (Martin), 1752-1827, peintre d'intérieurs.

Le romantisme ne fut-il pas aussi un retour vers la nature ! la poésie romantique la poétisa jusqu'au point de la diviniser, et le paysage, auquel elle a fait une si grande place, ne lui doit-il pas beaucoup ?

Pourquoi donc alors l'école du naturalisme ? l'école du réalisme ? l'école du bon sens ? Ces dénominations indiquent-elles le tout ou la partie d'un système, peut-on entendre par là une école, ou seulement une individualité ? Cela paraît bien ambitieux, ou bien modeste.

Si l'on dit de Racine qu'il a du bon sens, lui fait-on un grand compliment, et veut-on dire par là que Shakspeare en manque ?

Une des prétentions du romantisme a été le retour vers l'étude de la nature. On lui reprochait alors cette tendance comme un témoignage de décadence ; mais cela n'a pas été sa seule prétention.

Le grand fait du romantisme a été de rendre à la poésie le domaine de l'imagination. Faites comme vous voudrez, disait-on, mais faites bien.

La jeunesse aimait l'odalisque de M. Ingres, le réalisme de Champmartin [1], l'inspiration de M. Delacroix la passionnait.

Le réalisme est-il une réaction contre la convention, la manière, l'afféterie ? — Vive le réalisme ! Veut-il se passer de la poésie, de l'imagination, de l'inspiration ? — Le réalisme n'a pas encore rayé ces mots du dictionnaire.

Pagnest [2] atteignait une certaine perfection académique en peignant un torse ; l'on peut penser cependant que s'il eût pu atteindre plus haut, il l'eût tenté. Si son intelligence n'allait pas jusqu'à comprendre qu'il y a autre chose que cette vérité du morceau, il faut le plaindre ; s'il sut borner ses efforts à sa portée, il faut le louer.

Les réalistes marquent en général la décadence d'une époque ; ils font les académies, ou plutôt viennent avec elles. Leur perfection est, suivant un terme du métier, dans le morceau.

Ribéra [3] n'avait pas inventé le mot, et, malgré son immense mérite d'exécution, son profond savoir de praticien, personne ne s'avisera de comparer à Raphaël ou à Michel-Ange les morceaux de Ribéra.

L'école Casimir Delavigne [4] semble avoir trouvé et introduit le mot bon sens. Le bon sens est un mot qui plaît tout d'abord ; malheureusement, c'est souvent un passe-port de l'impuissance près de la médiocrité ; on remplace volontiers l'audace, l'imagination, la couleur, l'invention, le caractère, la fougue ou la force

[1] Callande de Champmartin, peintre, 1797-1883.

[2] Pagnest (Amable-Louis-Claude), peintre, 1790-1819.

[3] Ribéra (José), peintre réaliste, 1588-1656.

[4] Casimir Delavigne, poète dramatique, 1793-1843.

par le bon sens. Tout le monde veut avoir du bon sens, et aime le bon sens ; le bon sens n'effarouche ni n'humilie, on fait avec du bon sens un ouvrage aimable, respectant Dieu, les mœurs, le pouvoir établi et les traditions. On peut avec cela n'être ni plus honnête homme, ce qui ne fait rien à l'affaire, ni un plus grand artiste ; mais on est bien vu, on arrive, on réussit, on professe.

Les vrais maîtres ont toujours du bon sens, seulement ce n'est pas le bon sens de tout le monde.

Les maîtres sont toujours vrais, mais n'ont pas la vérité vulgaire.

En France la dénomination d'école du bon sens devait faire fortune ; la France est le pays du bon sens même et c'est une grande qualité sans doute, mais c'est un manque de raison que de faire intervenir la raison mal à propos. Les arts ont besoin de plus de liberté.

« Sous la raison, les grâces étouffées
« Livrent nos cœurs à l'insipidité »

dit Voltaire. Les arts, la poésie ont une raison supérieure à la raison, toute œuvre remarquable, on peut en être sûr, est empreinte d'une raison supérieure. Le caprice, l'inattendu, les transports de l'imagination n'excluent pas la raison. Cela peut très bien aller avec un haut jugement et ressortir du génie.

Le génie soumet la raison et fait la règle, a-t-on dit.

Il faut se méfier des gens qui repoussent une qualité. Lorsque chez eux le système n'étouffe pas la raison, l'impuissance cherche une excuse.

Où voit-on que Raphaël, Albert Durer[1], Van Eyck[2], Michel-Ange lui-même aient systématiquement repoussé la couleur, qu'ils ont cherchée chacun à leur point de vue ? où voit-on que Rubens, Titien, Paul Véronèse aient un mépris si profond pour le dessin ? Bien des gens ont la prétention de dessiner, disait M. Guérin[3] (Pierre), et seraient bien embarrassés pour dessiner l'*ange* de Rembrandt dans son tableau de *Tobie*. M. Guérin, quand il disait cela, n'avait pas encore peur du romantisme.

Les deux premiers agents de la peinture sont le dessin et la couleur ; pour le paysage la couleur est indispensable : c'est sa plus vive expression, il ne peut s'en passer, pas plus que du dessin. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait les fleurs en grisaille et les soleils couchants *historiques*.

La couleur dessine et le dessin colore. Le dessin, qui donne la forme, donne aussi les lignes, l'accent, qui contribuent au caractère et à l'impression morale de l'œuvre. La couleur, un des plus vifs éléments de beauté, et d'expression, et de caractère, contribue à la ligne qu'elle adoucit, rectifie, ou condense.

[1] Albert Durer, peintre et graveur allemand, 1471-1528.

[2] Jean Van Eyck, peintre flamand, 1370-1440.

[3] Guérin (Pierre-Narcisse, baron), peintre, 1774-1833.

Autre chose est d'imiter ou de s'approprier ; les hommes n'imitent rien, cependant ils créent.

Combien l'on serait à plaindre si la beauté était une, si en dehors de toute distinction de sang, de race, de climat, de cœur ou d'intelligence, l'art poursuivait le même type immuable sous le même moule.

La dignité est la vertu qui a peut-être le plus d'influence sur le talent.

Les artistes qui aiment les charges, et qui en tirent souvent de charmantes moralités, devraient se rappeler les hobereaux espagnols qui labourent, l'épée au côté.

Se respecter dans ce qu'on fait est plus difficile que de se faire respecter.

L'enthousiasme de la jeunesse fait découvrir des beautés dans les moindres coins de la nature, l'expérience en découvre bien plus encore. Jeune, on veut tout apprendre ; vieux, on veut tout posséder et tout dire.

La différence des climats explique la différence des écoles : la peinture de Ribéra se comprendrait moins à Amsterdam qu'à Naples.

L'émotion devant la nature est quelquefois un obstacle à l'étude ; pour ma part j'ai, devant ses grands spectacles, éprouvé de si vives impressions qu'il m'était impossible de tracer une ligne ; le lendemain seulement, le souvenir encore vibrant, je pouvais retrouver la scène que j'avais vue la veille.

Quelle que soit la mémoire, il ne faut pas, dans ce cas, remettre le moment d'exécuter ce qu'on a vu, l'impression doit être une, et la nature est si saisissante qu'elle met bien vite de la confusion dans l'esprit.

Le choix seul est souvent une difficulté. Lorsque l'on peint d'après nature, on peut consacrer à une étude tout le temps nécessaire pour la rendre le mieux possible ; mais, lorsque l'on veut rendre un effet, je crois qu'il est indispensable de faire son étude en une séance, et, dans la séance, de consacrer toutes ses forces, si cela est possible, sur le moment que l'on a choisi comme le plus frappant. Le malheur des paysagistes modernes est de trop courir ; on a besoin de s'identifier avec un pays pour le bien rendre. L'Italie est un magnifique pays, il est impossible d'échapper à la séduction de cette belle et noble nature dont les proportions sont parfaites ; l'homme n'y est pas écrasé par les montagnes, les lignes en sont admirables, le climat y est varié, tout semble concourir à en faire la terre promise du paysagiste. Malheureusement on y va, en courant, jouir d'une pension du gouvernement ; on y porte des impressions toutes faites, quelquefois même l'on y va dormir, comment en rapporter après cela des choses sérieuses.

Un autre obstacle est l'habitude du public ; il faudrait que lui-même ait fait son voyage d'Italie. Lorsqu'il l'a fait, a-t-il vu

l'Italie, quelquefois à peu près aussi bien que l'artiste l'a étudiée.

Le ciel seul peut varier un paysage indéfiniment. C'est bien du ciel que vient l'impression, le saisissant, l'inattendu.

Quand une impression est profonde, quand, dans le moment même, vous en avez saisi et tracé les principaux accents, il est rare que vous n'en tiriez pas parti. Le moment de l'exécution vient plus tard, quelquefois même il est bon de laisser mûrir son sujet. C'est alors que l'on voit la différence qui existe entre une étude et un tableau.

Sous l'Empire, l'école de paysage ne faisait pas d'études, ou à peine. Aujourd'hui n'abuse-t-on pas du procédé contraire, ne donne-t-on pas quelquefois des études pour des tableaux?

Etudier la nature sans cesse, à toute heure, par tous les moyens, pour ensuite en tirer une œuvre complète, voilà ce qu'il faudrait faire!

Claude, dit-on, ne peignait pas d'après nature; dans tous les cas, il aimait composer et nous devons lui en savoir gré. Mais aucun artiste n'a plus regardé la nature, ne s'en est mieux impressionné. Son atelier était toujours choisi dans un lieu magnifique, le soleil posait tous les jours devant ses fenêtres avec plus d'exactitude que bien des modèles et venait dorer dans les vapeurs les plus beaux monuments ou les plus belles montagnes; l'imagination poétique de Claude faisait le reste!

Dans toute œuvre d'art, il y a toujours un parti à prendre, il faut seulement que ce parti pris soit vrai ou vraisemblable.

Bien des gens ont la prétention de faire exactement nature, qui manquent de naturel. De Laberge[1] me semble, dans ce cas, pouvoir être cité.

Il y a, dans *sa manière*, une certaine aberration d'autant plus étonnante qu'elle a précédé le daguerréotype.

Le daguerréotype a troublé bien des têtes : Rien n'est plus faux, ni plus dangereux que l'extrême perfection de cet instrument; il peut servir comme renseignement quand il s'agit d'un détail, mais il faut se garder de se laisser séduire par ce rendu impossible et sa fausse perspective.

C'est à la science qu'il faut laisser la loupe, les yeux suffisent pour jouir des beautés du paysage.

Il y a dans l'œuvre de l'artiste quelque chose qu'aucun instrument ne peut donner; quelle que soit la perfection d'une photographie, jamais on n'y trouvera la main vibrante qui a gravé l'eau-forte de Rembrandt, ou même une église gothique de Bonington[2]. Mais ce qui serait plus malheureux, c'est que la perfection du rendu de certains détails détournât des œuvres d'imagination, de l'invention, et de tant d'autres qualités que l'art seul peut donner.

Le charme de l'exécution est beaucoup dans la peinture; ce

[1] Laberge (Charles-Auguste de), peintre paysagiste, 1805-1842.

[2] Bonington (Richard-Parkes), peintre, 1801-1828.

charme existe le plus souvent quand l'artiste y a le moins pensé.

L'amour de la touche est fatal ; malheureusement, c'est après la touche que les amateurs courent le plus ; leur demi-connaissance est flattée de pouvoir reconnaître un artiste à sa touche ; ils prennent pour un signe d'habileté ce qui, presque toujours, est un manque d'intelligence et surtout de véritable sentiment.

Il faut s'entendre sur le mot, habileté [1].

Attirer les regards des duchesses de location par des sujets plus ou moins équivoques, séduire les grandes dames de steeple-chase par les couleurs les plus fausses et les plus chatoyantes, viser au passage les écus faciles d'un heureux de la Bourse, voilà où en est réduite l'ambition de beaucoup de nos peintres les plus habiles.

Soyons habiles ! Le monde appartient aux habiles, la gloire est aux adroits, c'est le grand mot ; on ne dit plus d'un homme qu'il est droit, on dit qu'il est adroit. Voilà qui se comprend, qui veut bien dire qu'un homme parviendra, fera fortune, sera un des heureux du jour : un habile homme enfin !

Malheureusement sur cette route, les caractères s'effacent, l'esprit perd sa fraîcheur, le cœur sa naïveté et sa tendresse. Aux buissons s'accrochent : ici les illusions de la gloire, là l'amour de bien faire, plus loin les jouissances d'un art aimé ; le livre de la nature est désormais fermé ; qu'importe, il n'y a plus un artiste mais un habile, un très habile homme.

Que d'efforts, que de talents cependant pour arriver à ces succès d'un jour. Talents qui sous ces impressions malsaines et débilitantes s'effacent et s'aplatissent. Plus de foi, pas même de conscience ; des petits moyens pour des petites choses ; il faut plaire à tout prix mais surtout étonner. La nature est trop grande, c'est la photographie qu'il faut imiter ; l'art n'est plus un sentiment, mais un tour de force.

L'homme jaloux de l'instrument s'est fait machine, il s'en étonne et s'admire, désormais le poli supprime le fini ; le fini dispense de l'étude, et tout sera bien si, à l'aide de leur loupe, les connaisseurs ne peuvent découvrir une tache au vernis.

Bien des gens fermeraient les yeux, se condamneraient à la cécité s'ils pensaient qu'il peut y avoir des taches au soleil.

Quels artistes que ces artistes des grands siècles, nous nous disputons les miettes de ces grandes fêtes italiennes et flamandes auxquelles ils présidaient. Nous regardons par le petit verre de la lorgnette ce qu'ils voyaient par le gros bout, et cependant, nous nous parons de grands mots, fiers de nos petites choses.

Nous faisons sonner nos gros sols et nous faisons fi de nos pièces d'or. Empressés si un épi dépasse les autres à le mettre de niveau. En vérité, il semble que le génie doit demander pardon.

[1] Passage communiqué à M. Ernest Chesneau et publié par lui dans *Peintres et statuaires romantiques*, p. 49, sous forme de conversation.

L'art se démocratise, dit-on? Mais si nous pensons qu'il est fait pour les émotions fortes et puissantes, s'il peut élever et ennoblir le sentiment populaire, ne nous contentons pas de cette monnaie.

S'il faut que la quantité remplace la qualité, si cet art, pour pénétrer dans les masses, doit sacrifier à la vanité d'un parvenu ignorant, et, pour plaire à ce demi-monde, prendre toutes les allures d'un plat courtisan, si cet art est l'art de la démocratie, chassons l'art de la République plutôt que de le laisser s'amoindrir et se faire de plus en plus petit. Mais non : l'art qui s'adresse au parvenu de la veille n'est pas l'art du peuple, il ne peut en être la personnification, ni le génie. Florence, Venise, ces républiques italiennes concevaient autrement le moyen de relever le sentiment populaire, et leurs immortels chefs-d'œuvre protestent contre l'art des lorettes et des marchands de tableaux, auxquels la nécessité, les besoins de vivre et surtout la vogue entraînent aujourd'hui les nombreux jeunes gens qui le prennent pour métier.

II

LA PEINTURE DE PAYSAGE

LE MOUVEMENT DES ARTS DE 1820 A 1836

Ce qui distingue les œuvres des grands paysagistes, c'est le caractère d'individualité qui appartient à chacun d'eux. C'est par cette forte individualité qu'on appelle le style, si le style est l'homme, qu'ils nous entraînent tous par des moyens divers dans leur milieu d'émotion, de caractère et de vérité.

Tous nous élèvent à leur idéal, car tous ont reçu de la nature une profonde impression; tous ont éprouvé, au plus haut degré, ce magnétisme étrange, cette communication secrète qui s'établit entre l'homme et la nature lorsqu'elle le pénètre de son éloquent silence.

Il semble que le paysage, comme la musique, appartient à un certain sentiment spiritualiste moderne peu connu des anciens. L'antiquité, qui déifiait la nature, n'a jamais représenté la mélancolie, cette divinité du Nord et du monde moderne. Voltaire, en parlant de Télémaque, constate lui-même ce sentiment particulier aux modernes. La rêverie, qui fait pour nous le plus grand charme du paysage, était aussi étrangère aux anciens que l'amour tel que nous le concevons.

Nous comprenons la grandeur et la simplicité des anciens, nous pouvons parfois leur emprunter ces qualités distinctives, mais ils ne connaissent pas notre *sentimentalité* ou pour mieux dire la tendresse des modernes.

Les poètes de l'antiquité ne pouvaient manquer d'aimer et de chanter la nature; l'art était impuissant à les suivre dans cette voie. Quelques peintures d'Herculanum et de Pompéi donnent la faible mesure du paysage chez les anciens; pour eux, il n'est qu'un faible accessoire d'ornementation, et rien dans cette admirable mais immobile nature de la Grèce ne les a frappés. La beauté de la ligne, si saisissante dans ces riches contrées, n'a d'influence que sur l'architecture et la sculpture; dans ces deux arts la ligne atteint le plus haut idéal : la forme se divinise.

Le paysage, il faut le dire, relève directement de la peinture et

ne pouvait se développer qu'avec les ressources de la couleur, lorsque cet art tout moderne est déjà avancé et maître de la palette. Le moyen âge en a le sentiment, les trouvères l'ont entrevu, mais l'art barbare de cette époque, tout en indiquant les nouvelles impressions, ne pouvait aborder les délicatesses du paysage; ses essais se bornent à quelques enluminures, les manuscrits représentent des chevaliers dans la forêt, des hermitages retirés, des monastères aux flèches élancées, tout cela avec la naïveté et l'enfantillage d'un art qui s'ignore, mais qui rêve et n'existe pas.

On suit difficilement ses progrès dans les peintures primitives; le paysage ne paraît réellement qu'avec la Renaissance, il attend les peintres coloristes, car pour s'exprimer il ne saurait se passer de la couleur, cet auxiliaire suprême de l'impression, de l'effet, du sentiment. Il arrive lorsque les peintres, possesseurs d'une science avancée, s'occupent des fonds de leurs tableaux d'une manière sérieuse.

Le paysage paraît réellement avec Raphaël, Albert Durer, Titien, Corrège et l'Arioste, lorsque la peinture arrive à son plus haut point de perfection. Les paysages du Titien, de Palma, de Giorgion surtout seront toujours d'un grand enseignement. Titien le traite tout d'abord d'une façon magistrale, noble, ample, poétique. Les Vénitiens l'ont compris et les grands artistes sentent tous son importance, leurs figures vivent désormais dans l'espace; la perspective aérienne a pris naissance.

La France a bientôt l'honneur de donner le jour aux deux plus grands paysagistes.

Poussin,[1] né en 1594, Claude Gelée[2] né en 1600. — Poussin se montre dans ses paysages sous son véritable jour : c'est bien le penseur profond, le peintre austère du *Testament d'Eudamidas*, mais dans ses paysages on vit avec l'homme et Poussin fait bien comprendre que le paysage est la voix intime, la pensée personnelle du peintre, et que c'est là que l'âme se révèle et se communique.

Ce langage du sévère Poussin est une grande leçon, mais il est ridicule d'imposer à l'imitation ce témoignage d'un caractère entier, bien à part; même dans un temps autrement sérieux que le nôtre, Poussin fuira la société, surtout la Cour; et la finance n'ira pas le chercher.

La nature livre ses trésors, son sein, sa beauté aux penseurs, aux rêveurs sublimes, aux inspirés qui l'aiment et la cherchent; tous veulent échanger avec elle, idées, souffrances, bonheur; tous veulent lui demander du repos, des joies, des larmes, de la passion. Qu'ils s'appellent Homère ou Dante, Virgile ou Shakspeare, les poètes ont l'amour de la nature. Comment les

[1] Poussin (Nicolas), 1594-1665.

[2] Claude Lorrain, 1600-1682.

artistes qui vivent de lumière, de prisme et de couleur, dont les sens sont plus particulièrement sensibles et ouverts aux séductions du beau et du vrai, pourraient-ils résister à la puissance de ses enchantements, au ravissement de ses spectacles, à l'entraînement de ses tendresses, au charme de ses rêveries, à l'intimité de ses langages, aux coquetteries de ses caprices !

Michel-Ange lui-même n'y échappe pas. On a quelques toiles qui trahissent les faiblesses de cette âme vigoureuse pour le paysage. Si, dans un moment de sublime colère, le fier tailleur de pierre jette son marteau sur les débris de marbre dont il vient de couvrir la terre, pour aller chercher sous le ciel le calme à ses agitations, il saura découvrir quelque solitude bien âpre, quelque retraite terrible répondant à la situation de son esprit; et bientôt la toile, témoin muet et confident indiscret de son trouble, traduira sa pensée par un chef-d'œuvre. Au milieu de sauvages aspérités, nous aurons Michel-Ange sous les traits d'un cénobite; car c'est lui-même qu'il faut voir dans ces solitudes, sous la figure de saint Jérôme ou de quelqu'autre inspiré du désert.

Les pédants seuls sont insensibles aux beautés du paysage, encore lui rendent-ils l'hommage que l'hypocrisie rend à la vertu; du fond de leur cabinet, ils imitent Virgile, ou imposent le style académique sous le patronage du Poussin; l'homme de génie a ce privilège de cacher derrière sa grande ombre la foule des imitateurs, des impuissants et des sots.

Nicolas Poussin, né aux Andelys trente et un ans après la mort du vieux Michel-Ange, soixante-quatorze ans après la mort de Raphaël, est une des plus grandes personnalités de l'art, une des plus éclatantes gloires de notre pays. Aucun artiste, sous une volonté aussi ferme que réglée, n'a possédé une plus brillante imagination.

Claude est son contemporain, son ami, son admirateur sans doute, mais il s'est bien gardé de céder à l'entraînement de cette séduisante vertu. Supérieur à Poussin par une grâce, une élégance à jamais inimitables, son originalité le pose en dehors de toute tradition, au-dessus de toute imitation; sa couleur, son dessin, son goût, tout est parfait; les moindres toiles de ce maître sont empreintes d'une poésie tendre et touchante. Poussin est presque sinistre dans les fonds de ses nymphes. Claude est heureux toujours, souriant, même lorsqu'il rêve: il possède un goût d'autant plus pur que ce goût lui est naturel et n'a rien de pédant. Est-ce un goût antique ? Il est dans tous les cas antique sans le savoir.

Poussin sans doute fait école, cette voix grave devait appeler à l'enseignement : il semble, en voyant son beau-frère Guaspre, qu'après lui, et d'après lui, on peut faire des chefs-d'œuvre. Guaspre, incontestablement, est peintre, il sent vivement, on aime à lui retrouver un certain côté individuel; mais il ne vit que de l'air du Poussin, la main domine le cœur, le praticien se

trahit et s'éloigne du grand peintre, son inspirateur et son guide. Cette école finit avec lui; la tradition d'une exécution belle et large se fait sentir encore quelque temps; mais les imitateurs ne comptent jamais, hommes de métier on les perd dans la foule. Le génie est communiste et ne laisse pas d'héritage.

Titien est un admirable paysagiste et Poussin ne l'ignorait pas! Autre chose est d'emprunter ou d'imiter, aussi doit-on faire mention d'un artiste de cette école qui a marqué ses œuvres d'une empreinte vigoureuse bien qu'un peu bizarre. Il reste de l'Orizzonte [1] des gravures à l'eau-forte dont il faut tenir compte, cet artiste doué s'est perdu par l'esprit d'imitation.

Il faudrait plus que quelques lignes à chacun de ces grands noms qui se succèdent si rapidement dans l'histoire de la peinture à cette époque.

Ruisdaël [2], né vers 1630, est un de ces hommes à part qui laissent un lumineux sillon dans l'histoire par la puissance de la pensée. Cette pensée, cependant, est humble et modeste; la poésie pénétrante de ce peintre est tout intime; il sait remuer l'âme avec une vague et un buisson et nous montre combien la nature est grande et puissante dans ses plus petits détails.

Cuyp [3], par la puissance, la transparence et la limpidité de la couleur; Hobbema [4], par des qualités analogues à Ruisdaël; Everdingen [5], Huysmans [6], Dominiquin [7], Salvator [8], Rembrandt [9], Rubens [10] arrivent en foule au premier rang.

Rubens, à ce nom il faut s'arrêter; ce maître de la couleur, ce fils de la lumière ne pouvait rester insensible aux beautés de la nature, il témoigne en passant que son génie saisit toutes choses. Sans parler du fond de ses tableaux, qui sont toujours admirablement compris, il a fait des paysages, du genre, des animaux, de la nature morte. Rubens disait d'un fond que c'était la grande difficulté d'un tableau et que son tableau était fait lorsqu'il tenait son *fond*. Les paysages de Rubens, traités en esquisses, sont souvent des chefs-d'œuvre, larges de lignes, pittoresques, pleins d'un sentiment poétique; l'artiste cherche le caractère et l'impression dans les données mêmes de la nature. C'est bien pour

[1] Franz van Bloemen, surnommé l'Orizzonte, peintre et graveur flamand, 1656-1748.

[2] Ruisdaël (Jacob-Isaac), peintre hollandais, 1629-1682.

[3] Cuyp, peintre hollandais, 1605-1691.

[4] Hobbema, peintre hollandais, 1630-1709.

[5] Everdingen (Albert, van), peintre hollandais, 1621-1675.

[6] Huysmans de Malines, 1648-1727. Vue du *Mont Roussel*, au Louvre.

[7] Dominiquin, peintre italien, 1581-1641.

[8] Salvator Rosa, peintre italien, 1615-1673.

[9] Rembrandt, 1606-1669.

[10] Rubens, 1577-1640.

lui qu'elle est un clavier immense dont il tire d'admirables accords. Ce serait, par la variété, l'intention, le premier paysagiste s'il avait poussé ce genre aussi loin qu'il pouvait le faire ; mais ce prince de la palette fait de ses paysages des faveurs qu'il jette en passant.

On raconte des fées que certaines ne peuvent ouvrir la bouche sans qu'il en sorte des fleurs ou des diamants. Rubens sans doute fut touché de leur baguette : la peinture coule, chez lui, de source comme la lave du volcan.

Rembrandt est dans ses paysages le magicien que nous connaissons; poète plus intime, plus tourmenté, il répond mieux peut-être, ainsi que Ruisdaël, à nos inquiétudes présentes; il aime le mystère et en même temps l'éclat. Rembrandt étonne et saisit, Ruisdaël charme et entraîne dans les douces et vagues rêveries. Tous deux certainement ont du cœur et tous deux nous touchent et nous possèdent

Ce qui frappe, quand on jette un coup d'œil sur cette pléiade de paysagistes, c'est l'indépendance qui les distingue, chacun d'eux est bien une expression particulière, la manifestation violente d'un sentiment personnel ; entre eux nul lien, nul rapport; comparez Claude et Titien, Poussin et Ruisdaël. Tous cependant ont puisé à la même source : la nature ; tous nous entraînent par la vérité dans leur milieu d'illusion, d'émotion, de vérité personnelle. Nous voyons tour à tour avec chacun d'eux. La nature est infinie et l'âme de l'homme, infinie comme elle, reçoit et donne toutes les impressions.

La peinture de paysage suit les divers mouvements de décadence et de petites renaissances que l'art éprouve sous les diverses influences morales et civilisatrices.

Malgré tout ce qu'on en peut dire, la fausse grandeur du siècle de Louis XIV ne pouvait être bien favorable à l'art, elle ne fut pas favorable au paysage; les talons rouges veulent les allées sablées, l'amour en perruque se fait sous des charmilles, Boileau fait une épître à son jardinier.

Après Poussin et Claude, le paysage est en Hollande : sa poésie modeste y cherche la liberté et les impressions mélancoliques du ciel du Nord ; c'est là désormais qu'il trouvera sa grandeur et sa voie, dans l'humble représentation d'une nature presque ingrate, tant elle est simple : l'Italie ne vit que du souvenir de sa gloire, son art, devenu d'abord académique, est tombé dans la décoration. Et, depuis Poussin et Lesueur[1], la France suit l'académie italienne ; des hommes dont il faut reconnaître le génie, tel que Salvator[2] par exemple, perdent leur talent par l'abus d'une fausse facilité. La touche succède à l'exécution.

Vieux, blasé, spirituel, corrompu, le XVIIIe siècle, héritier du

[1] Lesueur (Eustache), 1617-1655.

[2] Salvator Rosa.

vieux roi, s'amuse et veut finir gaiement ; il habille ses marquises en bergères et joue des idylles à Trianon.

Cet art du XVIIIe siècle est souvent charmant, il faut le dire ; cette liberté de mœurs lui donne une grâce licencieuse, mais réelle. Traité presque aussi lestement que les choses sérieuses, il excelle dans la vignette, le pastel, et la peinture de boudoir.

Watteau[1] son peintre de *fêtes galantes*, est tout simplement un grand peintre, il a étudié Rubens et se trouve doué des secrets vénitiens. Les fonds de ses petits chefs-d'œuvre sont charmants.

Boucher[2], dans ses dessus de portes, Fragonard[3] dans ses caprices, indiquent d'une façon légère, vive, spirituelle, surtout amusante, des paysages de convention. Ces badinages faciles, dépourvus d'ordre, d'idées, de pensées, et surtout d'un véritable sentiment, bien que délicieux quelquefois, et séduisants toujours, ne constituent pas un paysagiste, ni le paysage.

Joseph Vernet[4] a plus de tradition, on retrouve chez lui, surtout dans quelques belles études, la manière de Guaspre[5] ; il a connu Locatelli[6] et par Locatelli on remonte à Salvator. Quand Joseph Vernet s'élève on retrouve même un certain souvenir de Claude. Ses figures, qui n'ont pas la légèreté des Panini[7], ni des Guardi[8], sont cependant pleines d'esprit, et d'ailleurs bien françaises.

Nous sommes loin des Titien et des Claude ; le paysage cependant a, dès ce moment, de nouveaux et grands interprètes ; l'art moderne serait ingrat s'il ne tenait pas compte de Buffon, mais surtout de J.-J. Rousseau, le sublime rêveur, l'initiateur du paysage moderne.

Le vrai paysagiste de cette époque, le décorateur Hubert[9], qu'il faut bien citer à défaut de mieux, ne va pas si loin ; successeur de Boucher, il emprunte quelque peu de sa touche facile et se garde de suivre, comme Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau dans ses promenades solitaires. Il passe des boudoirs aux cafés et décore avec talent les salles à manger de ruines antiques, où les héros grecs et romains, qui deviennent dès lors à la mode, portent encore de la poudre et des paniers.

[1] Watteau, 1684-1721.

[2] Boucher (François), 1703-1770.

[3] Fragonard, 1732-1806.

[4] Vernet (Joseph), 1714-1789.

[5] Gaspard Dughet 1613-1675 dit le Guaspre beau-frère de Poussin.

[6] Locatelli ou Lucatelli (Andrea), né fin du XVIIe siècle, mort en 1741, excelle dans les paysages.

[7] Panini (Giovanni Paolo), peintre d'architecture italienne, 1695-1768.

[8] Guardi (Francesco) 1712-1793.

[9] Hubert (Robert), 1733-1808.

La Révolution ne pouvait pas facilement tourner à l'idylle, malgré la tendresse de quelques-uns de ses héros pour les petits moutons. En train de tout décréter, elle décréta l'art grec ou romain.

Cette époque, si grande par ses aspirations et son énergie, rêva toutes les réformes. David[1], son véritable interprète fut, on le sait, réformateur de l'art ; nul ne posséda mieux la volonté et le génie d'un réformateur : convaincu, il devait convaincre et il entraîna tout avec lui. Malheureusement, entraîné lui-même par les violences de son temps et l'absolu de ses principes, il rêva l'impossible. Il crut voir l'Acropole d'Athènes dans les moulins de Montmartre et l'Apollon sous la carmagnole.

Aussi bien en haine du despotisme que la Révolution combattait, que du goût énervant et dépravé qu'il voulait détruire, David voulut supprimer toute tradition moderne postérieure à la tradition grecque. La beauté de la forme antique, qui, pour la Renaissance, avait été une révélation, devint pour la nouvelle réforme une loi unique : la peinture fut en quelque sorte réduite aux conditions de la sculpture ! Encore ne pouvait-elle faire que du bas-relief !

L'exagération de ce système était le plus grand obstacle à sa durée. David lui-même lui porta les premiers coups ; du jour où il abdiqua son titre de citoyen pour redevenir sujet français et baron de l'Empire, il dut trahir à la fois tous ses principes. Foucher, en manteau et en chapeau à la Henri IV, dans le tableau du sacre, malgré ses mollets antiques, exprime très bien la fausseté des prétentions de la nouvelle école et l'embarras du peintre. David abdique, Gros[2] sera désormais le peintre de l'Empire. Malgré les entraves qui arrêtent son exécution, son style a gagné à l'influence du maître et tout révèle chez lui l'homme de génie.

Le paysage ne pouvait trouver facilement sa place dans ce mouvement. Cet abandon de la peinture au profit de la statuaire ne lui était pas favorable.

La campagne d'ailleurs n'était qu'un champ de bataille. La poésie en dragon, courant de Jemmapes à Waterloo, ne pouvait s'arrêter aux buissons de la route ; mais David prouvait lui-même qu'il est plus difficile de reculer qu'on ne pense : sous l'influence du système, le paysage tenta de renaître et prit des béquilles, dont il fit des échasses à la suite de l'école.

On courut en Italie, entre deux victoires, prendre quelques belles lignes, puis on revint bien vite se renfermer avec les Grecs et les Romains, suivant la mode du temps, pour faire des paysages grecs. La mythologie anima cette nature factice : ce ne fut que nymphes de Crète et temples de Paphos.

[1] Louis David, 1748-1825.

[2] Gros, 1771-1835.

Bertin[1] et Bidauld[2], maîtres et fondateurs de ce genre prétentieux, eurent, comme toute l'école de David, une longue et grande influence et créèrent le paysage historique.

A côté de Bertin et de Bidauld, Taunay[3] et De Marne[4] représentent le genre dans le paysage ; le premier est en effet plutôt un peintre de figures de genre qu'un paysagiste, le second peint particulièrement les animaux.

Dans leur genre prosaïque, ils ne sont pas beaucoup plus vrais que les autres dans leurs prétentions à l'épopée. Cependant le hasard met quelquefois au jour des tableaux très distingués de ces deux artistes.

Bidauld mourut fort âgé, emportant sa gloire, sa doctrine et sa foi en lui-même dans les palmes vertes de l'Institut, plus heureux que son rival Bertin, qui, chef d'école cependant, mourut privé de cet honneur.

Ce corps, institué sous l'influence de David, n'a qu'une place de paysagiste ; cette place, longtemps tenue par un peintre de fleurs, est aujourd'hui occupée par un peintre d'animaux, M. Brascassat.

Le malheur de l'école de David fut d'étouffer toute tradition et surtout toute tradition pratique. La haine du dévergondage l'aveugla jusqu'à lui faire rejeter les plus simples procédés de l'art, et le mal qu'il a fait à cet égard se fait encore sentir aujourd'hui ; l'amour du simple le conduisit à un tel excès de simplicité que la peinture sembla rejeter tout auxiliaire matériel pour exprimer cet art en bas-relief dépourvu de perspective ; cette forme si pure, renfermée dans un trait impassible tracé à l'encre, dut se contenter de quelques teintes froides et systématiques chargées du modelé intérieur. Tout écart, toute apparence d'écart, fut flétrie du nom de Boucher, synonyme de la plus cruelle injure, et pour tout dire on brûla des Watteau pour chauffer le modèle académique.

Greuze[5], chassé de la nouvelle académie, s'était écrié : Vous verrez ces tableaux dans trente ans et vous verrez les miens, ces gens-là ne tiendront pas sur la toile !

Le pauvre vieillard ne devait pas profiter de la réaction qu'il annonçait si bien. Cassandre, pour parler le style du temps, n'eût pas mieux prévu.

Comment le paysage, au milieu de pareilles influences et de telles doctrines, aurait-il pu aspirer la vie dont il a besoin ? tout lui était contraire : Etouffé sous le despotisme étroit d'une esthé-

[1] Bertin (Jean-Victor), 1775-1842.

[2] Bidauld (Jean-Joseph-Louis), 1758-1846.

[3] Taunay (Nicolas-Antoine), 1755-1830.

[4] De Marne (Jean-Louis), 1744-1829.

[5] Greuze (Jean-Baptiste), 1725-1805.

tique d'emprunt et pédante, cet art, qui vit avant tout de sentiment, de liberté et de couleur, ne pouvait produire que des œuvres fausses et conventionnelles. Quelques beautés de lignes, d'heureuses et larges compositions révèlent l'intelligence des maîtres de cette époque, mais ne peuvent les arracher à l'oubli. La peinture est aussi nécessaire à la peinture que la vie au cheval de Roland.

La peinture d'histoire, dans son ignorance des procédés pratiques et ses aspirations à la sculpture, devait tenir bien peu compte du paysage ; son ignorance lorsqu'il s'agit de paysage, dépasse toute permission. Un seul peut-être fait exception, mais cet homme, en tout, est une exception merveilleuse.

Il ne sut pas fléchir devant la souveraineté de l'école, tout en sachant lui emprunter ce qu'elle avait d'excellent dans son principe réformateur ; esprit d'autant plus fort qu'il ne fit aucun sacrifice, ni au succès, ni à la fortune : il s'agit de Prud'hon [1].

Lorsque Prud'hon traduit Longus et représente les amours de Daphnis et Chloé, il est plein d'une grâce toute charmante ; il a le parfum de l'antiquité sans en prendre la manière, puis c'est un peintre ! Ame tendre, rêveuse et poétique, c'est un paysagiste comme Corrège son guide et son véritable maître. En fait de paysage, il a laissé des dessins remarquables, exécutés dans sa manière estompée, rehaussée de blanc.

Prud'hon fait exception à tout ce qui l'entoure ; aucun peintre n'a mieux que lui enveloppé son sujet dans les fonds, il le fait en coloriste, en peintre, en poète.

Il sut garder son individualité au milieu de l'entraînement général, ce qui devait le faire mettre au ban de l'école. La vie pour lui fut une épreuve et prouva, une fois de plus, que le génie doit souffrir.

Prud'hon est peut-être le seul peintre du temps de David qui rappelle la belle tradition italienne.

Peut-on citer Girodet [2] qui appartient corps et âme à son temps et eut le vent de la fortune. Les études de Girodet, rapportées de Rome, sont remarquables même par la couleur et l'influence du Titien ; il y a aussi de lui de beaux dessins.

Tourmenté d'une certaine inquiétude poétique, il fit des vers et même des vers grecs, dit-on. Ce penseur cherche quelquefois le paysage ; il l'a souvent dessiné, et le fond de l'Endymion, cette figure d'Apolline couchée est un trait de génie.

Le paysage se traîne à la suite de l'art officiel de l'Empire. Dans la poésie, André Chénier [3], qui le vit à la façon des poètes grecs, passa cependant inaperçu. Mais Chénier, comme Bernardin de Saint-Pierre, comme Rousseau, était un précurseur

[1] Prud'hon (Pierre), 1758-1823.

[2] Girodet de Roucy-Trioson, 1767-1824.

[3] André Chénier, 1762-1794.

du romantisme. Chateaubriand lui-même ne trouva son public que sous la Restauration.

Prud'hon et Chateaubriand n'étaient pas les seuls ; il y avait sous l'Empire un foyer d'opposition littéraire aussi bien que politique. Parmi les écrivains surtout, plusieurs, et ce sont ceux qui ont laissé une véritable illustration, étaient les précurseurs d'une révolution dans l'art. Par leur spiritualisme chrétien et leur forme plus passionnée, ils appartenaient d'avance à la génération qui allait suivre.

Lorsque David vint, à l'aide de ses principes réformateurs, renverser l'ancienne académie, il le fit au nom de la liberté ; la raison, son génie et la Révolution combattaient pour lui. Malheureusement le despotisme qu'il vint établir fut pire cent fois que le régime académique qu'il avait renversé ; on ne put désormais respirer dans l'art qu'avec un brevet de la nouvelle école. Ni les arts, ni les idées ne se régissent comme la police : une pensée supérieure les entraîne, mais les filets d'un pouvoir académique, aussi bien serrés que possible, les laissent toujours passer. Chacun, dans l'art, a le droit de prétendre à la domination, le génie seul a raison.

Le directeur du musée, Denon[1], ne recueillait-il pas les peintures proscrites ? Dans des essais à l'eau-forte, peu importants il est vrai, on trouve une certaine indépendance de talent, et surtout l'amour des vieux maîtres.

Bientôt les élèves chéris du maître, les hommes éminents de l'école vont entrer eux-mêmes, et comme à leur insu, dans un courant nouveau. Gérard[2] fera *l'Entrée de Henri IV* et *Corinne ;* Gros, *le Départ du roi* et *le Débarquement de la Duchesse d'Angoulême ;* Girodet, *le Songe de Fingal*, le Héros romantique. Quel que soit le style qui préside à l'exécution de ces œuvres, l'influence du sujet s'y manifeste forcément ; le type de la médaille antique va disparaître, il faudra penser à redevenir moderne et libre.

La révolution romantique n'a pas été autre chose que le sentiment moderne remplaçant l'abstraction de l'antique pur. Encore, lorsque M. Ingres fera de l'art antique avec son sentiment nouveau sera-t-il considéré comme romantique. Tant il est vrai que la révolution, qui s'est faite sous ce nom, a été avant tout un appel à la liberté, au sentiment individuel, un retour à la tradition générale, si l'on peut dire.

Lorsque le vrai romantisme vint, c'est-à-dire lorsque la métaphysique de Byron[3] pénétra les imaginations, la révolution était faite, pour me servir encore d'une expression reçue. Les artistes

[1] Denon (Vivant-Dominique, baron), peintre, 1747-1825.

[2] Gérard (le baron François), 1770-1837.

[3] Lord Byron, 1723-1786.

ne procèdent pas par système mais vivent de sentiment. La *Charrette des blessés* de Géricault[1], *la Garde meurt* de Charlet[2], les scènes militaires de Vernet[3], répandues par le procédé lithographique, nouvelle invention introduite en France par M. de Lasteyrie[4], impressionnent dans les premiers jours de la Restauration bien autrement que tous les combats d'Ajax et d'Agamemnon. Déjà le musée des Augustins, formé par M. Lenoir[5], avait repris la tradition du gothique et de la Renaissance et relevé du mépris ces chefs-d'œuvre de l'art moderne sauvés de la destruction.

Aujourd'hui le mot mépris, lorsqu'il s'agit de ces œuvres des XIIe, XVe et XVIe siècle, paraît une étrange exagération de notre appréciation de l'école : qu'on veuille bien aller à la villa Borghèse et l'on verra combien nous sommes loin de l'opinion de quelques-uns des conservateurs de l'école.

Le gouvernement de la Restauration revint avec la noble ambition d'encourager les arts et d'honorer les artistes, son avènement fut pour eux le commencement des grands travaux, le moment des honneurs et des nobles récompenses. Elle ramenait d'ailleurs avec elle deux grands bienfaits : la paix et la liberté : deux choses dont l'art se trouve toujours bien.

Malheureusement l'on proclame la liberté plus qu'on ne veut ou qu'on ne peut l'établir. L'engourdissement de la servitude est plus difficile à secouer qu'on ne pense, et les entraves académiques ne sont pas les moins difficiles à lever ; les médiocrités en vivent et les pouvoirs, qui aiment les choses toutes faites, surtout lorsqu'il s'agit d'organisation, les conservent avec un soin particulier. La liberté dans l'art a, comme ailleurs, besoin de passer dans les mœurs.

La Restauration crut faire merveille en fondant le prix de Rome pour le paysage.

La fondation du prix de Rome pour la peinture d'histoire appartient, comme l'on sait, à Louis XIV, ce fut Colbert qui l'institua.

Ce que l'on ne sait pas assez c'est que, dans l'origine, l'artiste était libre de choisir son sujet, qu'il exécutait de même en toute liberté.

Aujourd'hui, à la suite d'un concours de figure académique, on choisit douze concurrents qui entrent en loge pour exécuter le tableau qui doit conduire le vainqueur à Rome. Le sujet est donné.

[1] Géricault, 1791-1824.

[2] Charlet, 1792-1845.

[3] Horace Vernet, 1789-1863.

[4] Lasteyrie du Saillant (Charles-Philibert, comte de), publiciste agronome, philanthrope, 1759-1849.

[5] Lenoir (Alexandre-Marie), peintre et archéologue, 1762-1839.

Le concours de l'arbre remplaça la figure académique. Les peintres d'histoire ont le modèle qu'il est facile de faire poser ; le chêne ou le cèdre du Liban ne peut offrir cet avantage.

Les peintres de paysage peignent la plupart du temps un arbre qu'ils ne connaissent pas, même de vue, et vont ensuite exécuter en loge, entre quatre murs, au secret, sans dessins, sans études, sans nature possible le tableau de concours. On leur demande non le résultat d'impression personnelle, mais la reproduction d'un style convenu, officiel qu'on appelle historique.

Si malgré l'étude du modèle, l'air qu'on respire dans les académies est étouffant et vicié ; si, dans les serres chaudes de l'art, l'imagination dépérit au profit de la routine, si l'on ne peut y échapper à l'enrôlement volontaire, que dire du paysage appris à la prussienne, entre quatre murs ? le paysage veut l'air, le soleil et la liberté ; son modèle est partout où l'herbe fleurit, où l'arbuste bourgeonne.

Le premier essai fut plus heureux qu'on ne devait l'espérer [1].

Michallon [2], savant praticien pour l'époque, quoique jeune, plus impressionné de la nature que son maître Bertin, mérita le prix par un tableau supérieur aux autres toiles du concours. Ses envois de Rome attendus avec impatience, reçus avec un grand intérêt, firent croire à une conception plus énergique et plus vraie, à une entente plus large de la couleur, à un style plus simple surtout ; il laissa des études remarquables peintes avec verve et intelligence, et mourut jeune après avoir jeté un éclat aussi vif que passager, et inauguré cette manière fausse dont son imitateur Rémond [3] est resté l'unique et plus éminent représentant.

Les lauréats qui suivent échappent la plupart à la renommée ; élèves dans les principes de l'école, ils apportent presque tous les qualités et surtout les défauts attachés à cette vicieuse institution.

Deux noms cependant peuvent être cités : Brascassat [4] et Giroux [5] (trois si M. Flandrin a eu le prix).

M. Giroux suivit de loin le courant des idées. Le premier, M. Brascassat a quitté, à Rome même, l'étude du paysage pour les animaux, genre dans lequel il s'est fait, comme l'on sait, une grande réputation.

M. Watelet [6] est l'homme des premiers temps de la Restauration, il lutte contre les deux chefs de l'école historique et lutte à armes égales ; comme eux il fait du paysage dans l'atelier.

[1] Fondation du prix de paysage, 1817.

[2] Michallon (Achille-Etna), 1796-1822, prix 1817.

[3] Rémond (Jean-Charles-Joseph), 1795-1875, prix de paysage, 1821.

[4] Brascassat (Jacques-Raymond), 1804-1867, 2e prix, 1825.

[5] Giroux (André), 1801-1879, prix de paysage en 1825.

[6] Watelet (Louis-Etienne), 1780-1866.

Il n'a plus malheureusement, il faut le dire, l'amour de la ligne ; mais il est plus vivant, plus pittoresque, il commence à se risquer dans les campagnes agrestes; il est presque un réformateur, ou du moins, comme Michallon, passe un moment pour tel. Ses moulins, ses chutes d'eau, exécutés avec un rare talent de main, lui méritèrent un grand succès. Son habileté pratique, quoique vicieuse et conventionnelle, est bien supérieure à celle de ses deux rivaux ; il devait être et fut bienveillant pour les nouveautés. Bien différent en cela de MM. Bertin et Bidauld surtout.

Continué par M. Lapito[1], sa peinture est encore en grand honneur à Vienne et à Berlin; dans ces pays il fait vraiment école.

M. Watelet représente en effet un commencement d'émancipation, il chasse les nymphes et les satyres et s'il n'étudie la nature que par petits morceaux sans ensemble, on voit qu'il en a la recherche et la prétention.

M. Watelet marche en dehors de l'école, il a l'avantage d'être franchement lui, M. Watelet.

Bien que fondée sur les données académiques, l'institution du prix de paysage prouvait l'entraînement des esprits : dans toutes les œuvres littéraires, l'amour de la nature débordait; une poétique nouvelle, puisée aux sources vives de l'infini, réveillait l'épuisement général. La poésie des baïonnettes avait fait son temps, et l'âme humaine inquiète, battue par les tempêtes, allait demander à la nature le mot de l'énigme éternelle, que n'ont pu lui donner la philosophie, la révolution ou les conquêtes.

Lorsque l'Empire tombait au milieu du fracas des armes et des horreurs de l'invasion, laissant après lui les brisements de l'orgueil vaincu, les douleurs de la défaite et le vide de la pensée, l'art de David avait déjà perdu de son influence. Sous ce régime despotique et de grandeur militaire, son inspiration révolutionnaire s'était affaissée et disparaissait sous une forme conventionnelle et académique, art officiel et d'apparat ne répondant pas plus aux aspirations de l'âme qu'aux inquiétudes des esprits.

La liberté, en rentrant avec la Restauration, devait lui porter bientôt les coups les plus violents ; la paix ouvrait les portes à toute une littérature étrangère, pour nous pleine de nouveautés et de maximes d'art entièrement opposées aux nôtres. Byron, interprète des déchirements intérieurs, poète du doute, jetait ce cri de désespoir et d'ambitieuse espérance qui retentit encore aujourd'hui dans les vers de Lamartine et d'Hugo.

Du scepticisme de Voltaire et d'un retour aux croyances du moyen âge, d'un panthéisme débordant et du sentiment chrétien allait renaître une poésie immense, inattendue dans ce siècle ennemi de toute poésie : le doute lui-même rouvrant les portes de l'infini !

Il est impossible, dans une histoire de l'art de cette époque, de

[1] Lapito (Louis-Auguste), 1803-1874.

ne pas tenir compte de l'influence de ces idées nouvelles, dont il serait difficile de rechercher ici d'ailleurs l'origine, ou de suivre la trace.

L'esthétique antique, lorsqu'on la considère à son point de vue le plus élevé, veut la beauté calme et sereine ; les passions, en troublant la beauté des lignes et l'harmonie des contours, la défigurent et l'altèrent ; elle divinise la forme et préside à la statuaire antique.

La nouvelle école, en cherchant son idéal dans la nature, en spiritualisant les passions, en animant les rochers et les forêts et les nuages, s'empare du domaine de la couleur, du sentiment; c'est le triomphe de la peinture dont elle emprunte constamment les ressources.

C'est à ces titres que M. Delacroix [1] fut si justement surnommé plus d'une fois le Byron de la peinture. Nul n'a, comme lui, sondé le fond du cœur pour en exprimer les passions et les souffrances. « C'est surtout le peintre du délire et des agitations morales, dit M. Silvestre ». L'art moderne prend son caractère le plus frappant dans cette vie morale intérieure, dans cette pénétration de la nature.

La peinture est en effet l'art qui domine désormais les poètes : les romanciers sont peintres et surtout paysagistes. La sculpture elle-même, adoucissant ses raideurs classiques, empruntera à la peinture plus de morbidesse et de vie, elle devient pour ainsi dire plus coloriste.

Cette activité, cette vie donnée ou prise à la nature, ce retour passionné vers ses beautés poétiques devaient avoir une grande influence sur le paysage et lui tracer une route plus vraie, plus pathétique, plus dramatique et plus simple à la fois ; il tente bientôt vers le but indiqué.

Pour se transformer il n'avait pas à remplacer les nymphes antiques par les follets ou les gnomes de Byron, de Walter Scott ou de Charles Nodier ; l'exposition universelle a dû détruire à ce sujet des préjugés aussi puérils que ridicules ; pour se réformer il n'avait qu'à retourner aux sources vraies de la nature, pour demander à elle seule ses impressions et son style. Son action ne fut pas longue à se faire sentir.

Le genre historique, qui depuis longtemps le traitait avec une négligence malheureuse, en sentit toute l'importance. L'influence de son étude fut excellente sur la couleur et la perspective. Les peintres d'histoire mirent plus d'air dans leurs tableaux, firent une étude plus approfondie de la valeur des tons et du rapport des objets. Géricault, Sigalon [2], Delacroix montrèrent tout le prix qu'on devait attacher à l'étude du paysage.

Pour ne citer qu'un exemple, le bout de ciel, qui fait le fond de

[1] Delacroix, 1798-1863.

[2] Sigalon (Xavier), 1788-1837.

la *Locuste*[1] de Sigalon, montre par son expression sinistre tout ce qu'un coin de paysage peut ajouter de dramatique à l'impression. Il faudrait aussi parler de la *Marine* de Géricault, du fond de sa *Méduse*, et de sa *Batterie*; citer l'*Hamlet* de Delacroix et vingt autres toiles. Epoque plus singulière qu'on ne pense où tout était à rapprendre, où l'on dut se souvenir que des peintres, tels Titien et même Raphaël, n'avaient point négligé le paysage.

Ce besoin de recourir aux vieux maîtres et de reprendre la tradition interrompue eut un inconvénient inévitable, ce fut d'entraîner quelquefois plus à l'imitation des maîtres qu'à l'étude de la nature ; mais tout était à reprendre : peindre un soleil couchant ou un effet de pluie paraissait alors et était, en effet, une grande innovation.

A la suite des poésies de Byron, l'Angleterre nous envoya une magnifique leçon de paysage.

Dans l'histoire de la peinture moderne l'apparition des œuvres de Constable fut un événement. Géricault avait vu ces toiles à Londres et les avait annoncées comme des chefs-d'œuvre : elles eurent à Paris le sort des belles choses et des nouveautés : l'enthousiasme d'une part et le mépris de l'autre. On entrait d'ailleurs dans la période fiévreuse du mouvement romantique, le champ de bataille était ouvert.

L'admiration de la jeune école, peu nombreuse il est vrai, fut sans bornes; il fallait remonter à Rembrandt pour trouver cette audace d'exécution, ce savoir immense de la palette, à Cuyp[2] pour rencontrer autant de limpidité ; ce que l'on rêvait la veille se trouvait tout d'un coup réalisé sous un des plus beaux aspects.

C'est par une originalité sans efforts, soutenue par la vérité et la verve, que les deux toiles de Constable brillaient surtout. Exposées en 1824, c'était pour la première fois peut-être qu'on sentait la fraîcheur, pour la première fois qu'on voyait une nature luxuriante, verdoyante, sans noir, sans crudité, sans manière.

Un cottage à demi caché sous l'ombre de beaux et frais massifs, un limpide ruisseau que traverse à gué un attelage de charrette, au fond, la campagne de Londres, humide de l'atmosphère anglaise; voilà dans sa simplicité une des compositions à laquelle, il faut le dire, son pendant ressemblait beaucoup. Celui-ci est un canal dominé par un groupe d'arbres, bien voisin sans doute du cottage. Ce n'est pas par l'invention que ce peintre se distingue.

On voyait, à la même exposition, une ou deux aquarelles de son compatriote Coppley Fielding, magnifiques dessins, d'une poésie plus grande et d'une impression tout aussi vraie.

Plus tard Reynolds[3], plus grand paysagiste peut-être qu'excel-

[1] Salon de 1824 (musée de Nîmes).

[2] Cuyp (Albert), peintre hollandais, 1605-1691.

[3] Reynolds (Samuel-William), frère de Josué, le portraitiste.

lent graveur, apporta en France de belles études et quelques tableaux extrêmement remarquables par une poésie profonde et une coloration forte et mystérieuse; il y a dans ce peintre quelque chose de l'intelligence et de l'élévation du Poussin, avec une main plus rembranesque et un sentiment plus moderne.

Nous ne connaissions encore la peinture anglaise que par les portraits de Lawrence [1] et quelques essais de Bonington.

Moitié élevé en France, à l'école de Gros, inspiré surtout par l'école anglaise et particulièrement par Turner [2], dont Bonington parlait sans cesse, ce jeune peintre était dès lors connu par une foule d'aquarelles charmantes où ses qualités de coloriste vénitien se montraient dans toute la fraîcheur de la jeunesse.

Sa peinture à l'huile, qui arriva plus tard, répondit à ses débuts et conserve encore aujourd'hui la place qu'elle a méritée pour longtemps. On peut dire de Bonington qu'il a le génie de l'aperçu et de l'indication : il a des flamands un aperçu fin et juste de la nature, de tous les maîtres coloristes une recherche de tons et de l'harmonie.

La légèreté de son genre, sa prétention à la touche, qui faisaient son succès près d'un public qui court toujours après la manière, l'ont empêché de pousser les choses aussi loin qu'il semblait le promettre.

Ce beau et grand jeune homme mourut vers trente ans d'une phtisie pulmonaire qui l'emporta au bout de trois mois de maladie. Je devais le rejoindre en Normandie, il en était parti ; je le retrouvai à Paris pour lui serrer la main et lui dire adieu.

Voulant user d'un privilège existant alors, j'avais moi-même envoyé dans les derniers jours de l'exposition un ballon d'essai, mais cette faveur d'arriver à la fin n'existait que pour les gros bonnets et à peine avais-je alors pour tout bien et toute influence mes vingt ans...

[1] Lawrence (sir Thomas), peintre anglais, 1769-1830.

[2] Turner (Joseph), peintre anglais, 1775-1851.

COUVENT DE SAINT-ANDRÉ, PRÈS DE NICE, dessin à la plume, 1830

(0m40 0m45) (Musée du Luxembourg)

III

DE LA PEINTURE DE PAYSAGE

AU POINT DE VUE DE LA DÉCORATION

On l'a dit avant moi, notre siècle est éminemment paysagiste. L'âme moderne effrayée, haletante, pleine de doute, devait chercher, au milieu de toutes ses luttes, un refuge dans la nature ; elle avait besoin de se retremper devant le spectacle de sa munificence, de se calmer dans le silence de son immensité.

La nature, notre mère commune, notre mère féconde et réparatrice nous ouvre son sein aux jours désespérés et retrempe notre courage et nos forces dans une source toujours pure, toujours nouvelle de vérité, de calme et d'infini ; à sa vue, nous nous sentons meilleurs.

La poésie, l'art, la science n'ont pu s'adresser vainement à elle ; la poésie, qui s'éteignait dans le doute, lui a jeté son cri de désespoir, elle retrouve ses chants d'espérance ; l'art a dévoilé ses mystères, la science lui ravit ses richesses incalculables.

Nous voyons tous les jours les miracles que la science tire de son sein pour les jeter à l'industrie ; le nom des poètes modernes est sur toutes les lèvres, leurs pages dans tous les cœurs. Nous avons une école de paysagistes qui est la fière élève et l'audacieuse rivale de la poésie.

C'est dans l'intérêt de cette école, qui appartient de plein droit à la civilisation moderne, que je voudrais dire quelques mots : malgré son vif éclat, elle lutte avec effort contre l'esprit plus puissant de l'industrie.

La peinture de paysage, tout le monde le reconnaît, a pris en ces derniers temps un développement qu'elle n'avait pas eu jusqu'ici. Répondant plus particulièrement que les autres branches de l'art aux tendances modernes, comme l'ode et l'élégie dans la poésie, elle est venue recueillir l'esprit fatigué.

L'élan, qu'elle a inspiré, n'aura pas seulement donné au genre du paysage un développement moderne, mais son étude aura été utile aux tendances nouvelles de la peinture dite historique.

Ce n'est pas d'ailleurs l'histoire de la peinture de paysage que je veux tracer ici. Me renfermant dans les limites les plus res-

treintes, je veux appeler l'attention des hommes compétents sur le parti qu'on peut tirer des talents nouveaux, sur l'emploi à faire d'un genre laissé au second rang, malgré l'importance qu'il a su prendre et tous les hommes qu'il a fait naître.

Combien n'est-on pas choqué quelquefois de la mesquinerie prétentieuse de nos décorations intérieures ? Le choix de nos ameublements a quelque chose de faux et d'étriqué, qu'une élégance de mode voudrait en vain dissimuler ; notre époque effacée manque de style, elle emprunte aux époques passées un amalgame singulier qui la dispense d'invention. La vanité satisfaite vit aux dépens du goût et l'étouffe sous une apparence mal déguisée.

Je ne suis certes pas le premier à signaler cette tendance de notre époque à contenter la vanité aux dépens du goût, en remplaçant trop souvent la réalité par l'apparence, le vrai par le faux, le bronze ciselé, par exemple, par le fer fondu, le marbre par le carton-pierre, la main-d'œuvre de l'artiste, enfin, par une fabrication de pacotille.

Ce mal, cette habitude de tout amoindrir, devenue une nécessité, a de graves inconvénients. L'art perd son prestige, disparaît sous tant de transformations. Qu'on y prenne garde, les sources même du bien et du beau finiraient par se tarir.

Née d'un besoin général de confort, résultat de la loi du progrès, qui veut, pour le plus grand nombre, le développement incessant du luxe et du bien-être, cette exubérance de fabrication est sans doute grande et belle, lorsque, prenant son point de départ des hautes régions de l'art et de l'invention, la production descend d'en haut pour répandre à profusion, jusqu'aux dernières demeures, le reflet des créations premières de l'artiste. La source est alors féconde et généreuse, le spectacle merveilleux !

Malheureusement, l'herbe parasite étouffe bien vite les plus belles fleurs, sans les soins de l'amateur soigneux et jaloux.

Tous les jours nous voyons, à côté de choses magnifiques, s'étaler sur nos boulevards, dans nos riches boutiques, ces bazars européens, les objets les plus laids et les plus grotesques, où l'oubli de la forme la moins sévère n'a pas même de prétexte dans des raisons d'économie. Ce sont ces produits qui se répandent dans le monde entier comme le spécimen du goût français. En vérité, on se demande où cela peut s'arrêter.

Voyez au contraire ces peuples, chez lesquels la main-d'œuvre était tout et la fabrication encore inconnue : l'art était placé, maintenu pour tous à cette hauteur qui fait encore aujourd'hui la gloire de ces époques primitives. Les Etrusques, les Grecs, les Romains même avaient des artistes et point de manufactures, leur art sert encore de modèle et, dans les objets les plus vulgaires, excite toujours une incessante admiration, une éternelle envie.

Comme nous ne pouvons ni ne voulons surtout reculer, il faut

donc absolument concilier les deux choses : le génie de l'artiste qui crée, dirige le goût et le maintient, la fabrication qui le répand, l'éparpille, l'émiette.

Pour parler de la question qui m'occupe, j'ai pensé que ces réflexions n'étaient point tout à fait inutiles.

La fabrication des étoffes et des papiers peints, dont nous admirons les résultats tous les jours, offre, plus qu'aucune autre industrie, les avantages et les inconvénients que je signale ; pendant que la plus modeste demeure tapisse d'une tenture agréable la nudité de sa muraille, le papier peint pénètre dans les palais pour y étaler un luxe sordide et quelquefois ridicule.

Malgré de grands efforts et les plus belles tentatives, bien que tous les jours l'ordre corinthien s'humanise, montre qu'il comprend mieux les intérêts de la beauté en se parant des richesses de la palette, il reste bien à faire avant d'arriver à ce luxe de peinture des belles époques de la Renaissance. Il faut du reste aller en Italie pour juger de cette profusion. Ce ne sont cependant pas les talents qui manquent, mais bien l'emploi ; nous avons une foule d'artistes qui ne demandent pas mieux d'abord, et qui, dirigés dans ce sens, y gagneraient en talent, en même temps que le goût général en profiterait.

Nous avons surtout une pléiade nombreuse de paysagistes qui fait une partie de la gloire et de la force de notre école de peinture, qui pourrait, dans cette direction, grandir en manière et rendre de vrais services.

Pour toutes choses, et cette vérité s'adresse surtout à l'architecte, il faut se servir des éléments à notre portée ; c'est de leur emploi que ressort certaine originalité locale et que chaque pays prend une physionomie particulière. La peinture de paysage dirigée vers la décoration intérieure rendrait, à mon avis, les plus grands services, le tout est de l'accorder avec sa destination.

S'il y avait encore quelque scrupule, quelque pruderie de la part de l'architecture à s'assimiler cette branche de la peinture, je tâcherais d'effacer ces préventions défavorables, et, à mon avis, aussi mal entendues que mal fondées, mais en vérité je ne le pense pas. Je crois et je crains davantage deux ennemis plus dangereux : l'indifférence et l'habitude. Pour les esprits sévères d'ailleurs, les exemples ne manquent pas et, en cela comme pour beaucoup d'autres choses, nous serions des continuateurs plutôt que des initiateurs.

Quelques touristes seuls, et les artistes qui ont vu Rome, connaissent du Guaspre[1] les fresques si remarquables de son *Pietro in Montario* et la décoration du palais. Cette série d'œuvres est l'exemple le plus frappant du parti qu'on pourrait tirer du paysage comme décoration. Cette suite de compositions grandioses

[1] Gaspard Dughet, dit le Guaspre, peintre français, né à Rome en 1613, mort en 1675, beau-frère et élève de Poussin.

et sévères n'est pas une des œuvres les moins importantes du maître. Rien n'est plus saisissant que cet ensemble de paysages tantôt terribles, tantôt consolants ; l'âme s'égare dans ces thébaïdes imposantes où se recueille l'esprit chrétien. On suit du cœur ces cénobites, ces pères du désert cherchant à se pénétrer de la grandeur divine au milieu d'une nature si sauvage, si effrayante.

Titien, l'heureux coloriste, l'enfant de Cadore, né au milieu des montagnes, Titien qui a, d'une manière si brillante, relevé la froideur de l'architecture des riches couleurs de sa palette, a laissé de beaux et nombreux paysages comme décoration des monuments, il a prouvé ce que le paysage pouvait pour la décoration murale, la grandeur n'est en rien diminuée par l'éclat dans les productions de ce maître original.

Nous demandons de l'originalité, chacun se plaint du peu de goût imprimé aux choses nouvelles, et nous ne savons pas nous servir des plus heureux éléments que nous avons entre les mains. Pourquoi les architectes reculent-ils autant devant l'emploi de la peinture comme auxiliaire à l'architecture? La peinture porte-t-elle atteinte à la dignité de l'art, qu'ils ont raison de respecter sans doute ; croient-ils par hasard qu'en la couvrant, ils en cacheraient les délicatesses et les beautés? Si l'architecte emploie la peinture, il lui faut tout d'abord des tons éteints et neutres ; les tons brillants l'offusquent, lui font peur. La dignité de l'ordre corinthien va être atteinte. Mais il s'agit bien de la pureté grecque et ne sait-on pas que les Grecs peignaient non seulement leurs colonnes mais encore leurs figures, ce que nous avons certes le droit de regarder comme un peu barbare.

Parlons un peu des églises gothiques, à la bonne heure ; la sévérité de nos cathédrales, l'ascétisme d'une religion sévère ne permettent pas sans doute la richesse de la palette sous ces mystérieux dômes, où rien ne doit troubler la prière. Comment se fait-il que l'archéologie qui domine aujourd'hui, et nous rend de si précieux services, couvre les églises de dorures et de peintures, assez crues souvent, pour faire désirer autre chose? Comment les mêmes personnes si savantes, si minutieusement à la recherche des usages, ne font-elles pas attention que chaque siècle a imprimé son mouvement dans l'art ; comment, lorsqu'elles cherchent avec tant de soin à faire renaître l'art, malheureusement négligé des verrières, et à nous donner les preuves les plus évidentes de l'amour de nos pères pour la splendeur et l'éclat, refusent-elles le secours de notre art rival? Tous les arts, pour vraiment progresser, ont besoin de marcher ensemble ; soyons sûrs que la peinture deviendra plus large.

Ici, je voudrais pouvoir exprimer tout ce que j'éprouve contre ces systèmes, qui ont la prétention de chasser la couleur de la peinture et surtout de la peinture murale.

A Gênes, à Venise, l'on voit un genre de peinture architec-

turale créé exprès pour la décoration intérieure. — Nous ne serons donc pas tout à fait les inventeurs de ce genre de décoration, mais ce que nous pouvons dire, c'est que notre époque est plus particulièrement paysagiste et faite pour en tirer parti. Cet amour de la nature, d'accord avec la situation de notre esprit, se retrouve partout : dans notre amour des champs, dans nos livres, dans nos romans, dans notre poésie, où il se manifeste avec une franchise et un éclat admirables. Lorsque nous ne pouvons échapper aux liens qui nous retiennent prisonniers au milieu de nos grandes cités, nous donnons cette jouissance et cette liberté à notre imagination et nous reposons notre esprit au milieu des verdures et des ciels imaginaires.

Pour ma part, je suis étonné qu'avec les ressources que nous avons en artistes remarquables, cet art décoratif n'ait pas pris un développement spontané et naturel.

Au point de vue de la beauté, quelle tenture pourrait rivaliser avec cette richesse ? au point de vue de l'économie : les belles choses restent, durent et gagnent en valeur, pendant qu'il faut renouveler les étoffes et les papiers bien plus dispendieux. Hubert Robert, bien à distance des génies de l'art que je signalais tout à l'heure, a exécuté des peintures de décoration remarquables ; ses ruines, ses paysages ont été à la mode et plusieurs, après avoir décoré de somptueux palais, décorent aujourd'hui des établissements publics, dont ils font la réputation au point qu'on est étonné de ne pas voir d'imitateurs.

Des galeries de réception, des salons d'été, des salles à manger des escaliers même, comme en Italie, trouveraient dans l'emploi de ce genre de peinture une originalité, un éclat tout nouveau. Ce genre, dans ce cas, doit donner de l'espace et grandir les pièces en offrant à l'œil d'heureuses perspectives, et d'heureuses situations à l'esprit pas les jouissances délicates de l'art et de l'intelligence.

J'ai surtout été étonné que le paysage ne fût pas franchement adopté par certains établissements.

Dans des promenoirs d'hôpitaux, dans des hospices d'aliénés surtout, où le spectacle de la nature extérieure peut calmer l'esprit et raviver les forces éteintes.

En causant avec les hommes chargés de porter à ces misères humaines le secours de leurs lumières et la charité de leur zèle, je les ai trouvés, non seulement souvent disposés à accueillir ces idées, mais pénétrés de leur bienfaisance.

La bibliothèque Sainte-Geneviève possède quelques peintures trop accessoires de paysage et quoi de mieux placé en effet que la peinture de paysage dans ces lieux d'études et de recueillement ?

LA CORRESPONDANCE

Dans les premières années, les lettres sont rares ; peu ont été conservées et l'on sent que l'activité de son esprit se dépensait autrement ; mais dans les dernières années, il avait pris l'habitude de transmettre ses impressions à trois personnes surtout : son vieux camarade Sollier, son cousin Auguste Petit, magistrat, artiste et lettré, président à la cour de Grenoble, enfin un peintre, Edmond Legrain[1], qui habitait Vire.

Ce sont ces lettres qui font l'intérêt de sa correspondance parce qu'il y parle de tout, art, littérature, politique, et qu'il note tout ce qui l'émeut ou le passionne avec l'aisance et la liberté qu'il eût apportées à écrire pour lui seul un journal.

Ses voyages ont toujours été des voyages d'études ou tout au moins l'occasion de travailler. Il est bon d'indiquer la marche de ses déplacements ; elle sera utile à l'intelligence de sa correspondance et aidera à suivre les travaux dont il parle dans ses lettres.

Il quitte Paris au mois de mai 1828 pour faire un voyage en Normandie. Il devait en route rejoindre Bonington, mais son ami malade était rentré précipitamment à Paris pour aller mourir à Londres avant la fin de l'automne.

[1] Edmond Legrain, 1820-1872, élève de Guillard et de Paul Huet. Salons : 1861 : *Intérieur d'hospice, à Vire.* — 1863 : *Prise d'habit ; — Portrait de M°. L.* — 1864 : *Inhumation d'une religieuse ; — Le livre d'heures.* — 1865 : *Réfectoire de couvent.* — 1868 : *La messe du Saint-Esprit, à Vire ; — Portrait de M. X...* — 1869 : *La buvette des tribunaux ; — Une malade.*

Paul Huet parlait souvent de la tristesse que lui avait causée cette déception et du chagrin qu'il avait éprouvé en perdant ce charmant camarade.

Il poursuit sa route seul, s'arrête à Rouen, chez un de ses oncles Marion, pousse jusqu'au Havre et à Honfleur, d'où il écrit à sa sœur et à ses nièces.

A sa sœur Mme Richomme.

Honfleur, samedi 21 juin 1828.

Bonne sœur, je t'écris à la hâte, il est dix heures passées et, étant un peu fatigué, je suis pressé de me mettre au lit, vu surtout que, s'il ne pleut pas à verse, je compte me lever demain d'assez bonne heure pour aller passer un jour à Vierville et deux ou trois à Trouville, village sur la côte d'Honfleur à deux ou trois lieues... J'ai fait la rencontre ici du fils de M. Isabey, jeune homme plein de talent, dont tu m'as sans doute entendu parler quelquefois ; je suis bien aise de profiter du peu de moments que j'ai à rester avec lui, il va demeurer au plus cinq ou six jours ici, de là repasser au Havre s'embarquer pour Etretat, situé à huit lieues du Havre, puis il revient et s'embarque pour Dunkerque. Comme son voyage, tu le vois, s'étend loin et qu'il est limité par le temps, il a calculé qu'il ne pouvait rester plus longtemps par ici... Je suis arrivé jeudi à une heure par le bateau à vapeur, *ma traversée* a été des plus heureuses ; tu crois sans doute que je veux rire, mais la veille, toute la ville du Havre était sur le port pour voir partir le vapeur et les bateaux passagers. Il y a eu un ouragan très fort, qui n'a duré, il est vrai, qu'une nuit et un jour, mais j'ai été assez heureux de me trouver au bord de la mer pour voir un temps que l'on n'a guère ordinairement dans cette saison, qui du reste est des plus orageuses et amènera des tempêtes plus souvent qu'il ne le serait à souhaiter pour les malheureux qui subissent ses caprices. La mer, qui ne m'avait fait aucun effet à mon arrivée, me fait maintenant le plus grand plaisir. Le premier jour même, j'avais, le soir, du mal à me séparer de cette immensité d'eau si calme et si imposante, mais la journée de mercredi me laissera aussi un beau souvenir ; c'est réellement un grand spectacle ; quoique l'on ne voie point les vagues aussi hautes que les maisons, la fureur avec laquelle elles viennent se briser contre les jetées, le bruit qu'elles font en roulant le galet sur le rivage, tout cela est grand et sublime. J'ai le plus grand désir de travailler, de faire au moins quelques croquis de toutes les belles choses qui m'environnent, Honfleur est un très beau pays...

A Mme Richomme, pour remettre à Mlles Caroline et Céleste.

Montivilliers, dimanche 10 août.

Mes aimables correspondantes, j'ai reçu votre lettre avec grand plaisir, elle m'a rassuré sur la santé de ma sœur dont j'étais fort inquiet... Quant à moi, je suis allé passer une semaine à Toucques, environs d'Honfleur. Le mauvais temps m'a empêché d'aller jusqu'à Dives où je voulais aller. A Trouville j'ai rencontré deux peintres, excellents garçons, l'un M. Mozin [1] était là avec sa mère, dame très aimable. J'ai laissé Jadin [2] à Toucques et me suis arrêté à Trouville trois jours, qui eussent été les plus agréables de mon voyage sans le mauvais temps. J'ai passé la mer hier et me voici maintenant dans le pays de Caux, non sur la route de Paris, mais en marche pour y revenir. J'ai laissé mes deux compagnons à Honfleur; l'un d'eux, qui n'avait pas voulu nous suivre, est tombé malade pendant notre absence qui, heureusement pour lui, n'a pas été longue, car il s'ennuyait beaucoup et était mal soigné. Comme j'espère qu'il va être quitte de son indisposition, j'attends Jadin à Fécamp pour revenir à Paris à pied avec lui. Mon bagage ne m'embarrassera pas, j'ai laissé tous mes effets à Honfleur; notre malade, pensant revenir en voiture, voudra bien s'en charger. S'il prenait une autre détermination, il les mettrait à la voiture. Je souhaite que tout arrive sans accident, étant obligé de laisser les clefs dans les mains du conducteur.

Me voilà donc trottant, un carton, une chemise sous le bras, les poches garnies de crayons. Je vais tâcher de rapporter, tout en marchant, quelques croquis de ce pays qui est très beau; je crois que de Fécamp à Rouen la route est des plus insignifiantes [3].

Je souhaite à Manuel de voir la mer, c'est un poète, et les sensations qu'il éprouverait, en voyant le *perfide* élément, ne pourraient qu'animer sa verve et lui faire trouver quelques expressions neuves pour peindre ces masses d'eau se soulevant par l'on ne sait quel pouvoir, ouvrant un gouffre et se refermant par un choc violent qui semble saisir une proie. Que Manuel [4] exprime cela et il sera poète; celui qui pourra l'exprimer sur la toile sera un peintre.

J'ai eu assez de bonheur hier, la mer était très forte, tout le monde presque sur le vapeur était malade à qui mieux, et j'ai

[1] Mozin (Charles-Louis), peintre, 1806-1862.

[2] Jadin (Louis-Godefroy), peintre, 1805-1882.

[3] Après l'avoir vue, il considérait, au contraire, toute la région entre Rouen et Dieppe comme des plus admirables.

[4] Emmanuel Richomme, son neveu, avocat.

pu jouir du superbe spectacle d'une mer tourmentée sans éprouver les inconvénients de la voiture, je dois avouer qu'il était temps pour moi d'arriver !

Quant à ton travail, ma chère Céleste, je ne te ferai pas de compliments; voici deux mois et demi que je suis en route et tu es au septième dessin, dis-tu; pour toi qui les expédies si bien, ce n'est pas trop, mais Caroline me fait espérer que la qualité rachètera le peu.

Remerciez votre maman, puisqu'elle n'a pu m'écrire elle-même, de vous avoir choisies comme secrétaires, mes compliments aux couronnés.

Votre affectionné oncle et ami qui vous embrasse de cœur.

PAUL.

Je rapporterai à Paris une santé encore un peu vacillante quoique beaucoup meilleure. Depuis quelque temps, je sens enfin que le voyage m'a réellement fait du bien, mais j'ai hâte maintenant de me trouver au milieu de vous, pour me livrer à mes travaux et aller faire quelques promenades ensemble.

J'embrasse Céleste double pour la peine qu'elle se donne d'aller me remplacer.

J'écrirai encore une fois une lettre que j'adresserai à Lelièvre, ou à Edmond[1].

Il est évident que ce n'est pas pendant ce court passage à Trouville de 1828, qu'il a pu y attirer Dumas, ce doit être l'année suivante, en 1829. Dumas a raconté plus tard comment il avait *découvert* Trouville avec son ami Paul Huet. Je crois que le plus simple est de reproduire ici la lettre que j'adressais à M. Léon Séché et qu'il a publiée dans l'*Écho de Paris* du lundi 14 septembre 1908 :

« Monsieur,

... C'est mon père, enthousiasmé de la vallée de Touques, qui appela Dumas à Trouville; il ne croyait guère le voir répondre à cet appel quand, en rentrant de son étude pour dîner, il le trouva installé à l'auberge, et plus chez lui que lui-même. Ce fut une joie folle, une gaieté comme seul Dumas savait la communiquer. Le

[1] Cette lettre, communiquée à M. Léon Séché, a paru dans le supplément littéraire du *Figaro* du 3 septembre 1910.

repas fut des plus joyeux, mais il faillit tourner au drame : on mangeait du poisson ; mon père, en riant, avala de travers, et l'on commençait à être sérieusement inquiet; tout le monde, empressé autour de lui, cherchait à le secourir quand un indigène déclare que ce n'est rien, qu'il n'y a qu'à aller *à Toucques*! chercher une vieille qui le fera coucher à terre tout de son long, lui mettra le pied sur la gorge en prononçant des paroles, et que l'arête passera. Pour un homme qui étouffe et suffoque, vous voyez le remède : une lieue à faire avant d'avoir le secours ! De fureur, mon père eut une telle révolte que l'arête passa.

Plus tard, Dumas voulant, dans un feuilleton de ses *Impressions de voyage*, raconter comment il avait *découvert* Trouville avec son ami Paul Huet, rappelait l'étranglement, mais il avait oublié la fameuse sorcière et la colère salutaire qui avait fait passer l'arête. — Mon père lui écrit pour le remercier de réveiller ces joyeux souvenirs de jeunesse et lui témoigner son regret de l'oubli. — Dans le feuilleton suivant, Dumas déclare qu'il doit à son ami une rectification, qu'il a reçu une lettre de lui, écrite exprès pour rappeler que ce n'est pas avec une arête de sole, mais avec une arête de barbue qu'il s'est étranglé à Trouville.

Mon ami M. Legendre, peintre de fleurs et élève de Delacroix, arrive avec l'article à la main : « Comment avez-vous écrit cela à Dumas ? — Mais, dit mon père, je n'ai rien écrit de semblable. — Alors, il faut protester, réclamer au journal, donner des explications. — Plus souvent ! dit mon père ; avec Dumas, j'en aurais pour six mois, mais, soyez tranquille, je le rattraperai. »

Peu de temps après, Paul Huet, débouchant du pont Royal, arrive à la grille des Tuileries ; un rassemblement était formé ; il fend la foule, parvient au premier rang et se trouve en face d'un superbe garde national en uniforme tout neuf, mais tenant son fusil de travers. C'était Dumas qui, ayant reçu un billet de garde pour le château des

Tuileries, s'était décidé à répondre à l'appel, éludé jusque-là. La foule était attirée moins par la belle stature, les cheveux crépus et le teint coloré du garde que par le nombre merveilleux de décorations constellant sa poitrine. C'était pour les montrer que Dumas avait endossé l'uniforme. En voyant au premier rang de ses admirateurs son ami Paul Huet, souriant de son sourire fin et moqueur, les bras croisés et silencieux, Dumas est un peu troublé, lui-même, d'être surpris dans ce rôle. Il s'approche, Huet le laisse venir jusqu'à lui, le prend par les épaules, le retourne, et, levant les bras, s'écrie : « Il n'en a pas par derrière ! » Et la foule d'éclater de rire.

« Dumas riait le premier ; il avait compris que c'était la réplique du rapin à la charge du journaliste, mais il a négligé de mettre cette rectification dans le feuilleton suivant..... »

Il est difficile de fixer exactement la date du premier voyage en Auvergne : ce doit être en 1831. — Il fit ce voyage avec M. de Cambis[1], chez lequel il était allé à Avignon, et M. de Taillac[2]. Une seule lettre, écrite à son ami Sollier, est sans date.

A M. Sollier.

8 septembre.

Je voudrais, mon cher ami, te donner beaucoup de détails sur ce que j'ai vu et fait depuis mon séjour en Auvergne. Sur ce que j'ai fait, la chose est facile, sur ce que j'ai vu, je ne pourrais pas en dire autant, car depuis près d'un mois que je suis en voyage, je n'ai guère passé de jour sans voir de nouvelles choses et des choses très intéressantes ; et souvent j'ai été forcé de me priver de beaucoup d'autres.

L'Auvergne, quand on y arrive, est un singulier pays, dur et sauvage, généralement d'un ton gris et uniforme ; je ne sais qui s'est avisé de dire que c'était un entassement de grandes taupinières ; il y a dans cette charge quelque vérité. Couvertes de mauvaises bruyères ou de mousses d'un brun foncé, les montagnes, toutes du même ton, sont désespérantes dans leur ron-

[1] Attaché d'ambassade.

[2] Conseiller à la cour des Comptes.

deur symétrique ; mais passez sur certaines routes, *ayez surtout un ciel favorable*, voyez certains accidents de terrains, dominez un peu le pays, vous le voyez alors, s'enroulant sur lui-même, se développant avec une variété infinie, offrir des plans sans nombre, les accidents les plus pittoresques, les devants les plus riches. Ces grands terrains sombres, éclairés accidentellement, recouverts de misérables genêts et de pauvres bruyères, séparés par des vallons noirs et humides, puis derrière, des montagnes sans nombre qui ondulent de la manière la plus pittoresque pour former un horizon qui se perd dans le ciel ou qui s'entr'ouvre quelquefois pour laisser voir les plaines fertiles de la Limagne ; voilà ce que m'a montré un pays dont je n'avais pas encore eu l'idée.

Je voudrais pouvoir te donner une description des Monts Dore. Je vais toujours commencer par te parler du bois de sapins qui se trouve au fond de la vallée des Bains, ce sont les premiers que j'ai vus.

En s'enfonçant dans la vallée, on commence à voir se détacher, blancs sur un fond d'un bleu vigoureux et indécis, des troncs, d'une forme bizarre et irrégulière, entièrement dépourvus d'écorce ; la hache les a mutilés : quelques-uns semblent les squelettes blanchis d'arbres desséchés par la neige et le temps, puis, derrière, sont plus serrés ceux qui forment l'entrée de la vallée d'Enfer, gorge superbe, où Michallon a puisé toutes les études du *Roland* ; quelques-uns ont été brisés par la foudre, d'autres sont renversés pêle-mêle sous le poids d'un rocher, ou ne tiennent plus à des terrains suspendus que par des racines qui consolident la montagne et retiennent des éboulements.

Cette vallée d'Enfer est un des endroits les plus curieux pour un artiste, la nature sauvage est là, dans tout son désordre et son âpreté ; malheureusement pour moi, le mauvais temps m'a empêché de pénétrer bien avant; je n'ai pu la voir, dans son ensemble, que du haut du pic de Sancy qui la domine. C'est du haut de ce puy que j'ai joui du plus beau spectacle que l'on puisse voir. Je dois noter ici, à propos du puy de Sancy, qu'à différentes époques, on essaya de placer des croix ou des bornes pour servir de conducteurs et que toujours la foudre les a brisées. Je rapporterai deux croquis des vues générales de la vallée du Mont Dore, prises l'une du pic Gros, l'autre du pic de Sancy qui lui est opposé ; puissent-ils te donner un soupçon de ce que sont ces panoramas.

J'ai encore vu une forêt, derrière ces Monts Dore, très curieuse par son aspect sauvage, par le désordre dans lequel elle est ; l'exploitation se fait si mal dans ces pays que lorsque l'on abat un arbre, on laisse des troncs de 3 ou 4 pieds, quelquefois plus, de hauteur, chose très avantageuse pour les amateurs, sinon pour les propriétaires. J'ai visité les environs du Mont Dore : Murols, où il y a un lac charmant, belle ville assez curieuse, d'où

nous sommes partis pour nous rendre à Bord, ville sur les limites de la Corrèze. Voulant éviter de repasser par les Monts Dore, nous avons eu à parcourir 16 lieues du chemin le plus affreux, du pays le plus détestable. Je crois que si j'avais eu plusieurs journées comme celle-là, j'aurais renoncé à l'Auvergne, tant j'en avais par-dessus la tête ; la forêt des Gardes dont je viens de parler m'a dédommagé.

Bord est une ville charmante, dans un vallon, arrosée par une rivière ; le dictionnaire géographique peut dire ville bien située. Aux environs sont les eaux de Saint-Thomas et le Saut de la Saule, ruisseau qui coule dans les rochers les plus sauvages, qui rappellent bien plus les paysages de Salvator que tout ce que j'ai vu rapporter d'Italie. Mes compagnons, toujours pressés de courir en avant, ne voulaient pas me laisser faire un croquis ; je pris le parti de rester un jour sans eux à Bord, puis je leur communiquai un projet qui me passa par la tête, et il fut résolu entre nous que je ne les rejoindrais qu'au Puy-en-Velai, et que le lendemain je retournerais au Mont Dore, compléter une suite de dessins ; qu'au lieu de voir à la hâte le Cantal et sans pouvoir rien visiter en détail, c'est sans rien voir, je reverrais ce que j'avais déjà vu et qu'au moins je pourrais consacrer cinq ou six jours entiers au travail ; malheureusement, le jour de mon départ le mauvais temps m'a pris et la neige, la grêle m'ont empêché de retourner sur ma route au Mont Dore que nous avions négligé pour ne pas passer dans la vallée des Bains ; comme je te l'ai dit plus haut, j'ai trouvé les plus belles choses, l'effet, je crois, ajoutait beaucoup ; à Tauves, j'ai acheté un costume de femme que je rapporterai à Paris, puis je suis arrivé hier à Clermont, où la pluie tombe toujours.

Les costumes de l'Auvergne sont extrêmement variés et pittoresques. Hélas ! bientôt le bonnet rond à la parisienne les aura remplacés ; parmi les jeunes filles, auxquelles la coiffure que je rapporte sied si bien, c'est à qui prendra le bonnet rond. Je suis arrivé à Clermont lors de l'Assomption, le pays est très dévot, je dois ajouter très républicain et très révolutionnaire, c'est ce que tu pourras demander à Cambis, qui prêche tant qu'il peut la doctrine sainte du juste milieu et l'amour du roi de son choix, et à qui l'on répond malheureusement trop souvent : M.... pour Louis-Philippe. J'ai vu réunis, le jour de l'Assomption, un échantillon de tous les costumes de l'Auvergne. Les hommes sont généralement superbes, portent presque tous de grands chapeaux rabattus et ont un peu de ressemblance avec les Bretons ; à Clermont, les femmes des faubourgs ont un petit corset de velours très élégant, relèvent le bas de leur robe qu'elles attachent à la ceinture, ce qui laisse voir une partie de la jambe nue ; presque toutes portent des bannes, ou des pots d'une forme étrusque sur la tête, ce qui ajoute beaucoup à ce que leur tournure a déjà d'antique. Le costume que je rapporte,

et qui se porte dans les environs du Mont Dore, consiste en une coiffe noire retenue sur la tête par un cercle en cuivre (voir quelques portraits de femmes par Holbein et van der Werff), un corset *à la bergère*, un jupon retroussé qui laisse voir le jupon de dessous. Ces usages doivent remonter à l'époque la plus reculée.

Je ferais mieux, mon cher ami, au lieu de tout ce bavardage, de te raconter une de nos excursions ; nous en avons fait de vraiment fort amusantes. A Clermont j'ai vu un ancien camarade d'atelier, M. Bachelerie, professeur de dessin, chez qui je loge cette fois, et qui partira peut-être avec moi pour rejoindre ces messieurs au Puy. Nous avons fait avec lui un petit voyage à Tournoël, où nous avons fait passablement de folies, qui perdraient fort à être racontées. Ce que je me rappelle c'est que, mourant de faim, nous sommes tombés dans un petit village le jour de la fête ; nous nous sommes adressés au pâtissier, boulanger, rôtisseur de l'endroit qui n'avait rien à nous donner. « Mais cet excellent gigot aux pommes ? — C'est au voisin un tel. — Et ce morceau de veau ? — Oh, c'est à M. le maire. — Et celui-là ? — A M. l'adjoint. — Et ce petit plat de mouton ? — C'est tout ce que nous avons pour notre dîner. » La chose devenait embarrassante, nous nous en sommes bien tirés en prélevant une dîme sur chacun : le voisin a fourni les pommes de terre, nous avons coupé un morceau d'épaule au maire, rogné l'adjoint, pris la part de l'hôte et, pour nos 15 sols chacun, nous avons eu un repas de prince, laissant à la conscience de l'hôtesse le soin d'étaler le restant de pommes de terre, de cicatriser l'épaule du maire, de donner un petit tour de broche à l'adjoint, afin que chacun n'y vît que du feu et ne pût se plaindre.

Adieu, mon cher garçon,..... si tu avais à m'écrire, adresse la lettre au Puy.

Je voulais dire que j'avais rencontré ici Trélat[1], que j'avais vu à Paris, et comme je ne lui ai pas dit que Louis-Philippe mangeait les enfants tout crus, qu'il était obligé de se cacher dans les caves de peur des sifflets, et qu'à Paris tout le monde était républicain, il a trouvé, à ce que j'ai su, que j'étais horriblement juste milieu. C'est du reste un homme tout zèle et tout dévouement pour sa cause.

Malgré les réserves faites dans cette lettre, Paul Huet avait gardé de ces montagnes une profonde impression et son admiration pour cette nature sévère, triste, dramatique, avait grandi avec le temps. Il disait que Poussin

[1] Trélat, médecin et homme politique, 1795-1879, vice-président de l'Assemblée en 1848, rédigeait en 1831, à Clermont-Ferrand, *Le Patriote du Puy-de-Dôme*.

avait dû voir l'Auvergne en allant à Rome, qu'il avait dans ses fonds des impressions de lignes et de couleur qui se rapprochaient bien plus de l'Auvergne que de l'Italie. Je crois que des lettres du Poussin, retrouvées depuis, sont venues confirmer cette supposition de son passage par l'Auvergne.

D'Alexandre Dumas.

Mon cher Huet,

Je n'écris pas à Boulanger[1] en même temps qu'à vous, parce que je le crois à la campagne, occupé des tableaux de famille que vous savez. En tout cas, regardez cette lettre comme commune à tous deux, car il est bien rare que notre pensée amie vous sépare l'un de l'autre.

Nous avons vu de belles choses, cher ami, et nous vous avons bien regretté. Voir sans ses amis, c'est ne voir que d'un œil et vraiment cela fait peine de ne pas regarder de ses deux yeux un aussi magnifique spectacle.

D'un autre côté, tout ici est histoire et liberté, j'enverrai d'ici à quelques jours une lettre à Buloz[2] sur ce que nous avons déjà vu, vous la lirez avec plaisir j'en suis sûr.

Voyez Buloz. Je lui parle de vous, il vous communiquera le passage de ma lettre qui vous concerne. Je désirerais bien que l'affaire que je propose à un libraire s'arrangeât.

Voyez d'un autre côté Appert[3], pressez-le, en mon nom et au vôtre, de faire mettre vos tableaux sous les yeux de la Reine. Demandez-lui si M. Foucault[4] de Pressy lui a remis 25 francs qu'il s'était chargé de lui remettre, s'il ne l'avait pas fait, priez-le de les lui demander.

Nous sommes maintenant aux eaux d'Aix, où nous resterons quinze jours ou trois semaines, et où nous voudrions bien vous voir arriver avec Anicet[5]. Il vous faudrait à peu près à chacun 1.500 francs pour faire un beau voyage ici.

Adieu, mon cher Huet, jusqu'à ce que je reçoive de vos nouvelles, j'espérerai. Tâchez de convertir mon espoir en certitude.

Serrez la main de Boulanger s'il est à Paris.

Tout à vous,

ALEX. DUMAS[6],
poste restante à Aix.

Mélanie vous dit mille choses à tous deux.

[1] Boulanger (Louis), peintre romantique, 1806-1867.

[2] Buloz (François), littérateur, fondateur de la *Revue des Deux Mondes*, 1803-1877.

[3] Appert (Benjamin), philanthrope, 1797- , Amélioration du sort des prisonniers ; secrétaire des commandements de la reine.

[4] Foucault, physicien, rédacteur aux *Débats*, 1819-1868.

[5] Anicet Bourgeois, auteur dramatique, 1806-1871.

[6] Alexandre Dumas, 1803-1870.

De Gustave Planche.

La franchise et la vérité, mon cher ami, ne sont plus de ce monde. Jusqu'ici, vous le savez, j'avais le privilège de parler tête haute et la main ouverte. A l'avenir je me tairai et ne donnerai plus mon avis.

J'ai raisonné la plume à la main sur les mérites et les démérites d'*Angèle* pendant sept heures d'horloge. Mon éloquence n'a servi de rien, le public ne la soupçonnera pas. Je vous donnerai à lire le pamphlet coupable, et vous jugerez.

Portez-vous bien, et ne parlez jamais des vivants et très peu des morts, — si vous voulez vivre en paix.

Tout à vous,

GUSTAVE PLANCHE.

34. Janvier. 2.

En septembre 1834, Paul Huet épouse sa nièce, Céleste Richomme, et part pour La Fère où il passe le mois d'octobre dans la famille de son père. Il fait ensuite des études dans la forêt de Compiègne avec cette jeune femme qui était son élève. L'année suivante, appelé à Rouen par l'exposition, où figurait son tableau de la vue de Rouen, il y séjourne un mois, ayant un tableau à faire pour un amateur ; puis il part pour Honfleur où ils travaillent tous deux le long de la côte pendant les mois d'août et de septembre.

Son second voyage en Auvergne a lieu en 1836, il s'arrête à Clermont, au mont Dore, et rapporte de nombreux dessins et des figures au fusain.

Encore victime, au Salon, mais en très nombreuse et très bonne compagnie, de l'hostilité intransigeante de l'Institut, il est ardemment soutenu par Gustave Planche. Quelques-unes des principales œuvres refusées sont réunies et exposées dans l'atelier de Scheffer. Paul Huet est du nombre de ceux qui protestent ainsi. Il reçoit à ce sujet une lettre d'Eugène Lami.

D'Eugène Lami.

17 mars 1836.

Je viens vous annoncer, mon cher Huet, que j'ai enfin rejoint M. de Cailleux, il s'oppose formellement à ce que j'expose mon tableau avec les autres infortunés ; il ne me le rend qu'à la condition qu'il ne sortira de chez moi que pour aller à Versailles.

Je ne crois pas qu'il vienne beaucoup de monde à l'exposition de Scheffer à cause de l'éloignement ; mais tous les peintres iront, et en définitive ce sont eux qui font les réputations ; voilà ce qui me contrarie le plus.

Mille et mille amitiés,

Ce mercredi,

EUG. LAMI[1].

Si vous venez dans mon quartier le mois prochain, venez me voir, vous verrez, j'espère, mon ciel amélioré.

Nommé, en 1837, professeur de la Duchesse d'Orléans, Paul Huet passe la saison d'été à Compiègne où se trouvaient les Princes, pour continuer à donner ses leçons.

Il fait dans la forêt, pour laquelle il conservait toujours une prédilection, de nombreuses études et y trouve les motifs de nouveaux tableaux.

La santé de sa jeune femme très délicate commence à l'inquiéter, en 1838 elle est sérieusement atteinte; ils vont chercher à Sceaux, auprès de sa sœur, Mme Richomme, le calme et le repos au grand air ; mais le mieux espéré ne se produit pas. Après une consultation, ils partent pour le Midi à la fin de septembre. Cette absence devait avoir sur sa carrière une grande influence.

Pendant ce premier hiver passé à Nice, il fait des dessins sur la Corniche et de belles études de figure.

Après une courte apparition à Paris ils sont forcés de repartir aussitôt pour Nice. Paul Huet ne conservait plus l'espoir de sauver sa femme. Il la perd à la fin de décembre et rentre à Paris au mois de janvier suivant.

Ses lettres de cette époque montrent par quelles douloureuses épreuves il a dû passer.

27 décembre 1838 et 5 janvier 1839.

A M. Sollier.

Mon cher ami,

Si l'on doit pardonner aux bonnes intentions, tu ne peux m'en vouloir, non plus que quelques camarades, de n'avoir point encore

[1] Lami (Eugène-Louis), 1800-1890.

rempli ma promesse. Il y a bien longtemps que j'ai la bonne volonté de t'écrire ainsi qu'à Comairas. Sans doute, c'est parce que je suis mécontent de moi que je ne t'ai pas fait part de mes travaux et de mes idées. J'ai doublement tort, j'aurais dû puiser dans votre entretien un peu de courage et d'énergie. Tu sais déjà par mon frère que ma pauvre malade ne se trouve pas mal du séjour de Nice et que si aucun accident ne survient, je dois compter que les chaleurs du printemps décideront d'heureux résultats. Malheureusement, nous sommes dans notre hiver, la neige s'est montrée d'abord sur les pics lointains, puis s'est approchée de sommets en sommets, elle nous entoure d'une ceinture blanche, voici qu'elle menace de nous atteindre et d'entrer dans Nice, ce qui est un phénomène. Aussi tout cela n'est point très rigoureux et ressemble fort à notre printemps. Il y a quelques jours, j'allais dessiner d'après nature une bonne partie de la journée ; j'espère que le mois de janvier ne se passera pas sans jours aussi beaux. A en croire les habitants, qui me paraissent pas mal blagueurs lorsqu'il s'agit de faire *valoir* le climat et la location des maisons, les mois de décembre et de janvier devaient être une suite non interrompue de jours beaux comme nos belles journées d'automne. Il ne faut pas les croire à la lettre, car aujourd'hui ils se fâchent quand on ose se plaindre du froid.

Ces interruptions, cette hésitation dans le temps sont pour beaucoup dans l'incertitude et la marche de mes travaux. A mon arrivée, j'ai perdu beaucoup de temps en organisation, arrangement, promenades, etc. ; puis à l'époque où j'aurais pu travailler davantage d'après nature, j'ai fait un tableau pour l'exposition de Lyon. A dire vrai ce n'est pas, je crois, bien bon, c'est quelque chose moitié étude, moitié tableau, fait d'après un croquis à la plume que tu aimeras, j'espère.

Je dois t'avouer qu'en arrivant ici, bien que je trouvasse le pays fort beau, j'étais assez de mauvaise humeur et porté à croire que je n'y trouverais pas mon compte. Aujourd'hui, bien que connaissant mieux les environs, sachant des détails admirablement beaux, je me demande parfois comment je me tirerai d'affaire ; je suis tout ébloui de cette lumière si vive et si brillante. Je ne sais si cette nature resplendissante, bien en dehors de mes études et de mes premières affections, convient bien à mon talent, ou plutôt si mon pauvre talent pourra jamais en approcher. Je ne puis comprendre ce pays que par un beau soleil, c'est alors qu'il est grand et majestueux ; rarement, au contraire du Nord, j'ai vu de belles choses par un ciel couvert : puis, même par les mauvais temps, jamais de brumes ni de brouillards, de ces effets qui dans le Nord grandissent et composent le paysage. Ici le pays est beau par lui-même et toute sa force, toute sa finesse admirable de couleur, il la tire du soleil et de sa lumière. C'est de la pleine pâte, large peinture si difficile à rendre, si belle, réussie. Je parle bien

entendu de l'Italie par ce que j'en connais, c'est-à-dire Nice, qui n'est ni Italie ni France. Je crois qu'il doit y avoir une grande différence par exemple de ce pays aux Etats Romains, que ce pays est beaucoup plus brillant et plus chaud. Je me demande souvent qui a rendu l'Italie, et j'avoue que la réponse est difficile à trouver. Claude Lorrain a le plus approché de cet éclat et de cette limpidité. Je voudrais connaître davantage les paysages du Titien et du Dominiquin. Je pense souvent ici à ces deux hommes. Dans les modernes, Decamps nous a donné d'admirables choses et je retrouve bien ici toute sa palette. Tout cela est horriblement difficile ; on croit tenir, comprendre, et tout vous échappe comme la plus alerte couleuvre. Malheureusement j'ai fait peu de chose, j'ai regardé beaucoup, cherché à comprendre, cru comprendre souvent, et puis je désespère, je pense à toutes ces intelligences qui se sont laissé prendre et qui sont venues échouer au grand écueil.

Ce qui me déplaisait surtout à mon arrivée, c'est cette multitude d'oliviers monotones et grisâtres, aussi faibles de ton que notre saule, sans en avoir la finesse et l'argenté, et surtout en opposition avec la force et la vigueur du pays. Puis je m'y suis habitué ; après tout, c'est un arbre qui a son genre de beauté, de loin il se masse bien, noblement, il grandit, ce dont il a parfois besoin bien que ce ne soit plus cet affreux olivier des environs d'Avignon, rabougri, poussiéreux et malade ; son tronc est admirable de pittoresque et de caprice. Il s'attache vigoureusement et s'élance au milieu des pierres et des rochers ; son ombre manque de force mais non de transparence et l'on suit sa forme dans le plus épais. Ce qui est très pittoresque, c'est de voir les troupeaux de moutons et de chèvres, que la neige amène des Alpes à Nice, grimper sur les rochers ou après ces troncs d'oliviers si tortillés.

Ce qui m'a le plus frappé dans mes premières promenades, c'est Villefranche, petit golfe qui semble un coin de l'Afrique, entouré de rochers escarpés et plus à l'abri, je crois, que Nice.

4 janvier.

Lorsque je commençais cette lettre, mon cher ami, nous étions en hiver, hiver peu rigoureux, il est vrai, mais qui nous effrayait ; aujourd'hui nous sommes en été et depuis le 31 décembre. Nous aurons ce temps, j'espère, pendant quelques jours ; je n'ai jamais vu de plus belles journées de mois de juin que nos 31 décembre et 1er janvier. On peut très bien porter pantalon blanc. Ma femme a depuis repris ses dîners dans le jardin et moi mes excursions. Pendant que vous faites une misérable parodie avec votre sale charbon de terre et vos tuyaux de poêles, nous jouissons d'un soleil d'été et de la verdure du printemps. Ces oliviers, qu'on est heureux de les trouver, j'allais dire pour avoir de

l'ombre, tant nous jouissons de ce beau soleil ! La matinée est cependant aujourd'hui un peu plus froide que ces jours derniers, mais il fera chaud certainement à midi.

Je ne t'ai point parlé de la société que nous avons ici ; je vois très peu de monde et peut-être encore trop pour mon désir de travail. Je suis fort heureux d'aller chez les Poppleton et je dois bien des remerciements à l'ami Georges[1] pour sa bonne recommandation près de sa famille. Je compte que tu lui porteras, ainsi qu'à Comairas, mille amitiés en attendant que je leur écrive directement. Ne manque pas de dire à Poppleton que j'ai grand plaisir à aller battre politiquement la campagne avec son bon père et lutter de patriotisme de coin du feu. Je suis gâté comme il pourrait l'être, traité comme il me l'avait annoncé, comme son frère. Placé sur le canapé, je gagne les bonnes grâces de Moumoutte et du chien favori en partageant avec ces innocents ma tasse de thé. Il est difficile de trouver une meilleure femme que Mme Poppleton, et sa fille est une personne très distinguée. Je serais fâché si je ne pouvais me faire aimer de cette famille.

Adieu, ma femme me charge de ses compliments et amitiés pour Mme Sollier et pour toi.

Je t'embrasse,

PAUL HUET.

De M. Ferdinand de Lasteyrie.

Paris, 5 janvier 1839.

J'ai reçu hier votre aimable lettre, mon cher Huet, je vous en remercie comme d'un souvenir de bonne amitié, et je vous réponds avec d'autant plus de promptitude que je pars aujourd'hui même pour l'Angleterre. Or, si je vous écrivais d'Outre-Manche, ma prose serait d'une valeur par trop inférieure au tarif de la lettre. Je profite donc de mes dernières heures de séjour sur cette terre de petite propriété pour vous donner de mes nouvelles et surtout vous remercier des vôtres. Je vous sais bien bon gré d'avoir pensé à moi, et d'avoir compté que je pensais à vous : c'est ce que je fais souvent, mon cher ami, principalement lorsque je puis vous croire quelque sujet d'inquiétude. Pour le moment je vois avec satisfaction que vous obtenez un résultat sensible de votre séjour à Nice, et que le beau ciel du midi rend peu à peu à votre chère malade un bien-être qui rejaillit sur vous. Je vous plains seulement du peu de ressources que vous présente la société au milieu de laquelle vous vivez, et je comprends le vide que vous devez éprouver ; j'espère toutefois que vous aurez pour compensations le succès de vos soins et de bons travaux d'art.

Quant à moi, je pars, comme je vous l'ai dit en commençant. Je m'érige, pour une quinzaine de jours, en commis voyageur, et je vais faire l'article à Londres, pour le compte de la maison Lasteyrie, éditeurs d'estampes, — une des maisons les plus recommandables de la capitale,

[1] Georges Poppleton, peintre, Salons de 1833 à 1844.

et qui présente, Monsieur, toute espèce de garanties, etc., etc. — Bref, je vais tâcher d'organiser à Londres le débit de ma petite marchandise, chose toujours assez difficile, lorsque sans être libraire soi-même, on est obligé d'avoir affaire à des individus de cette race. Vous en savez quelque chose, Dieu merci.

Somme toute, ce voyage est pour moi l'objet du plus mortel ennui. C'est assez vous dire que je le menerai le plus lestement possible et que j'espère être de retour ici dans une quinzaine de jours, à moins que par ce mauvais temps je ne me noie dans une ornière ou ne m'embourbe dans la Manche.

Je voudrais avoir quelqu'amusante nouvelle à vous donner en échange de vos histoires matrimonio-industrielles. Nous avons bien ici quelques *Robert-Macaires* qui valent au moins ceux dont vous avez eu la visite. Mais que pourrais-je vous dire de plus que les journaux ? En fait d'art, je ne sais trop ce qu'il a pu y avoir de neuf depuis les Portes de Triqueti[1]. Vous avez dû en entendre parler comme d'une chose remarquable, et je crois que c'est vrai malgré toutefois quelques imperfections. On parle actuellement de fonder un journal spécial d'archéologie : cela m'irait comme un gant; mais malgré quelques beaux noms bien sonnants auxquels on m'a fait l'honneur d'adjoindre le mien, j'ai peur que ce ne soit pas encore ce qu'il faudrait. La direction est entre des mains bien faibles. Je ne sais pas grand'chose du futur Salon, si ce n'est que Scheffer y aura plusieurs choses fort belles. Sa peinture pourra encore être l'objet de grandes critiques ; mais il y a, dans ses œuvres, un genre de mérite qui désarme toujours la critique, en parlant à l'âme ou au cœur : C'est la pensée. Et franchement, qu'est-ce que c'est que l'art qui ne révèle aucune pensée ?

Paris est triste cette année. Vous ne pouviez pas mieux choisir votre moment pour être ailleurs. Mais j'ai peur que l'ennui dans lequel Paris végète ne transpire dans cette lettre. Si cela est, pardonnez au moins paresseux de vos amis, ou du moins à celui qui a le plus de plaisir à surmonter sa paresse pour causer quelques instants avec vous. Je voudrais bien que mon exactitude à vous répondre eût l'heureux résultat de vous engager à me donner encore de vos nouvelles. Ce n'est pas *ma politesse* qui m'engage à vous faire cette demande, mais c'est le sentiment du véritable attachement qui existe j'espère entre nous. Veuillez me rappeler à l'aimable souvenir de Mme Huet.

Adieu et tout à vous,

FERD. DE LASTEYRIE.

De Mme Huet à sa mère Mme Richomme.

23 janvier 1839, Nice.

Paul a fait jusqu'à présent fort peu de connaissances ; il voit cependant deux ou trois jeunes gens qui s'occupent d'art ; il vous aura peut-être parlé de M. Sergent-Marceau, beau-frère du général Marceau, homme de lettres et artiste. Il a quatre-vingt-neuf ans, est d'une santé parfaite, plein de vie, l'on pourrait dire presque de jeunesse, car sa conversation des plus intéressante est toujours vive, animée. Lorsqu'il raconte les faits de la Révolution, l'on se croirait au temps dont il

[1] Triqueti (Henri, baron de), peintre et sculpteur, 1802-1874, auteur des portes de la Madeleine.

parle ; sa mémoire ne lui a rien laissé oublier. Chaque fois qu'il nous quitte, je reste tout étonnée, je me demande s'il est possible qu'il soit si âgé, je n'ai jamais vu de vieillard aussi jeune, et peu de jeunes gens aussi aimables.....

A cette époque, Sergent-Marceau s'était fixé à Nice, il croise un jour deux jeunes gens dont l'un dit tout haut avec affectation : « Voilà Sergent-Marceau, le régicide ».

Il va droit à eux, se redresse, et s'adressant à celui qui l'avait désigné : « Oui, Monsieur, j'ai voté la mort du roi et je recommencerais demain s'il le fallait ».

A M. Decaisne.

Mai 1839.

Mon cher Decaisne[1],

Vous ne m'en voulez pas, j'espère, si je n'ai point répondu de suite à votre aimable petit mot. En vérité je ne veux même pas vous faire d'excuses à cet égard, vous êtes trop persuadé du plaisir que m'a fait votre bon souvenir. Cette lettre vous trouvera en plein Salon et j'espère content de vos succès, ne m'en donnerez-vous pas quelques nouvelles ? J'espérais que vous me diriez un mot de Cornélius[2] dont le séjour à Paris a dû vous intéresser. Votre admiration pour les Allemands doit vous avoir fait rechercher le triomphateur ; à propos de triomphateur, je suis tout étourdi de la découverte de Daguerre, que doit-on donc en dire à Paris, la grand'ville ! Le progrès, l'émancipation, etc., etc., avez-vous vu cette merveille ? à vrai dire, je suis un peu prévenu malgré mon étonnement et mon admiration.

S'il faut en croire les feuilletons (la gazette), les pauvres artistes n'ont plus qu'à se brûler la cervelle. Contre mon habitude, il est vrai que je dois commencer à m'encrasser, je ne vois point les choses si en noir, j'espère que cela nous délivrera des faiseurs de ponts neufs et des fabricants de portraits du Palais-Royal ; la question reste mieux tranchée et sans savoir jusqu'à quel point cela peut personnellement m'atteindre, je suis sans inquiétude pour l'art lui-même.

Pourquoi n'ai-je pas un ami ici, pour faire quelques excursions, vous par exemple, pour aller voir Florence et Rome ; ces voyages sont bien plus effrayants de loin que de près, pour un homme surtout. Vous verriez ce pays avec grand plaisir je crois ; je l'estime surtout fait pour les peintres d'histoire, je n'y puis voir que de la grande peinture et mon désir de toucher tous ces

[1] Henri Decaisne, 1779-1852, peintre, élève de David.

[2] Pierre de Cornélius, peintre allemand, 1783-1867.

chefs-d'œuvre des grands maîtres augmente seulement par la vue du pays. Ce n'est pas cependant l'état des arts à Nice qui peut exciter cette envie, jamais pays ne fut plus abandonné.

Voici le moment où je vais suivre votre bon conseil et faire quelques petites excursions, d'abord vers la rivière de Gênes, peut-être un peu à l'entrée des Alpes qui nous touchent.

Dites à Pierret[1] que j'espère lui écrire bientôt, surtout si je ne reçois point de ses nouvelles. Pierret est pour moi le centre de plusieurs amitiés bien bonnes et bien vraies.

Adieu, mon cher ami, ma femme vous remercie de votre souvenir.

Amitiés,

PAUL HUET

A M. Sollier.

Nice, 31 octobre 1839

Mon cher Sollier,

Je croyais ne t'écrire que dans cinq ou six jours. Une petite note, que je te prie de faire passer de suite à mon frère par le plus court moyen, me fait avancer de quelques jours le plaisir de causer avec toi et de chercher à oublier un instant mes chagrins. Tu sais sans doute par mon frère le désolant progrès de la maladie. Aujourd'hui plus d'illusions possibles, en vain je voudrais chercher encore quelque refuge, la réalité paraît, elle est là impitoyable ; à toutes les heures du jour, de la nuit, elle me dit que je n'ai plus qu'à attendre la fin fatale.

Tu connais, mon cher Sollier, mon amour pour ma femme et tu concevras sans peine ma désolation. Je manque en un mot de courage et de résignation et voudrais, cette fois, avoir autour de moi de bons amis comme toi pour reprendre quelque foi en l'avenir.

Notre voyage a été bien pénible. Dès Châlons, je me suis aperçu de symptômes plus alarmants et pendant encore 160 ou 180 lieues il m'a fallu dévorer mon chagrin et soutenir les forces et le courage de ma pauvre femme, qui, couchée sur mon épaule, aspirait autant que moi après la fin du voyage et pour quel but ? Car je ne pouvais me séparer de cette pensée, que je la conduisais en terre étrangère pour l'y laisser bientôt et revenir seul et désolé, si je n'y mourais moi-même de chagrin.

Maintenant qu'elle est reposée, elle peut s'occuper de la peinture qu'elle aime tant. La maladie n'en suit pas moins son cours lentement. L'un et l'autre, je crois, n'osons pas nous communiquer nos peines.

Tu concevras, mon cher ami, combien j'ai peu de courage pour travailler ; j'ai bien du mal à me mettre à la besogne. La

[1] Pierret, l'ami intime de Delacroix

nécessité m'y pousse et cela seul peut faire diversion à mes tourments. Je n'ose pas engager mon frère à venir me trouver et combien je serais heureux d'avoir avec moi quelqu'un des miens. Le temps nous a été presque toujours défavorable ; il y a dans les événements une espèce de fatalité ; depuis notre départ de Nice, au mois de mai, tout est contraire à notre malade. Moi-même j'aurais voulu pouvoir me distraire par quelques courses, les études d'après nature remettent toujours en train, cela ne m'a pas été possible. Ce pays, je te l'ai assez dit, n'est beau que par le beau temps et presque tous les jours nous avons eu des orages plus ou moins forts. La chaleur s'est maintenue jusqu'ici, mais le froid commence à nous venir ; il est tombé de la neige dans les Alpes et c'est pour nous l'entrée de l'hiver et l'arrivée, dit-on, du beau temps : il y a cinq ou six jours, un de ces orages nous a donné le plus beau spectacle que l'on puisse voir, une partie du ciel était éclairée, quelques nuages brillants se détachaient sur un ciel bleu dont la limpidité est inconcevable pour qui n'a pas vu le Midi ; et le reste du ciel, couvert par un grand rideau noir, recevait une singulière transparence du soleil qui se couchait derrière l'orage. Tous les côtés étaient admirables : ce soleil à travers une pluie très forte, le nord couvert d'un nuage varié par les teintes rouges violacées, dégradées admirablement, le levant recevait je ne sais par quel reflet des couleurs pourpres et le midi découvert et éclairé. Pourquoi ne puis-je peindre ?

J'ai commencé par un peu d'aquarelle, puis j'ai donné quelques touches à mon *Château d'Arques* que je vais reprendre sérieusement. La pièce dans laquelle je travaille est mal éclairée, il est impossible d'y faire du feu ; je vais, je crois, accepter une pièce chez Fricero[1], pièce au nord assez haute pour peindre et qui a cheminée.

J'espère, mon cher ami, que tu m'écriras souvent, j'ai besoin de mes amis et je compte sur ta bonne encre. Tu as sans doute encore eu bien du mal, après mon départ, pour mon déménagement. Je te remercie de tes peines, bien que je sache que ton amitié ne tienne pas aux formes.

Reçois, mon cher ami, les amitiés de ma femme, embrasse Mme Sollier de sa part et de la mienne et crois-moi ton sincère ami,

PAUL.

Mille amitiés à Comairas et à Poppleton ; je suis bien heureux de connaître ici la bonne famille de ce dernier.....

[1] Fricero, peintre italien.

A sa sœur Mme Richomme.

Nice, 29 novembre.

Bonne sœur et mère, que je voudrais donc t'apporter un peu de tranquillité. S'il n'eût tenu qu'à moi, tu n'aurais pas eu une communication si prompte de mes lettres, expressions trop vives peut-être de mon agitation.

Les docteurs peuvent se tromper, tu le sais, et le docteur anglais Schirving à qui j'ai, tu dois t'en rappeler, adressé une consultation écrite, disait, de son côté, que si l'habileté des médecins pouvait conduire ma femme jusqu'au printemps, tout en ne dissimulant pas son extrême danger, on pouvait encore concevoir quelques espérances. Le docteur actuel, M. Léautaud, qui a fait succéder son traitement au traitement fatal du Dr Rainay, prétend avoir sauvé des malades aussi avancés. Soutiens donc ton courage, chère bonne sœur, hélas! nous en avons grand besoin pour cette longue crise. Puisque tu es assez heureuse pour avoir une confiance entière en Dieu, repose-toi sur lui, prie-le, et avec résignation abandonne le sort de ton enfant chérie à sa volonté toute-puissante. Laisse-nous, ma chère amie, le soin des secours humains. Malgré le désir bien naturel que tu éprouves d'apporter tes soins à ta fille, et le bonheur certain qu'elle ressentirait de t'avoir près de son lit, tu ne peux venir; ton agitation lui serait dangereuse, elle a besoin de calme et de repos. Il faut, auprès des malades, des personnes humaines et zélées, mais une affection trop ardente, une sensibilité trop expansive est dangereuse. Pourrais-tu, près d'elle, dissimuler une douleur aussi vive! S'il nous reste quelques chances de succès, ce n'est qu'avec le temps, des soins prolongés, l'attente du beau temps. Pourrais-tu rester si longtemps près d'elle et la séparation alors ne serait-elle pas plus pénible et plus dangereuse que ton arrivée favorable et bienfaisante?

Ma dernière lettre, que tu as dû recevoir presque au même moment où je recevais la tienne du 21, a dû porter quelque calme à ton esprit, le docteur reconnaissait une amélioration certaine; malheureusement, depuis, notre malade a eu une petite crise. Le temps qui lui était si favorable a changé et depuis trois jours nous avons un temps de tempête. Cette année est désespérante.

. . . . . .

Adieu, bonne sœur, je t'embrasse avec toute la tendresse de frère et de fils,

PAUL.

Pour ne te rien cacher, ma pauvre sœur, le médecin vient de faire sa visite, l'extrême faiblesse de Céleste l'inquiète beaucoup. — Adieu, j'écrirai incessamment, peut-être demain.

A sa sœur Mme Richomme.

Mercredi, 4 décembre.

Chère amie et bonne sœur, après quelques hésitations, je me décide à t'écrire. Je pense que tu préfères encore partager notre incertitude sur l'état de notre chère malade, que d'avoir à te plaindre de notre silence. Je comprends trop bien, ma chère amie, tout le supplice de l'attente et les cruelles alternatives du silence et conçois tous les tourments que l'éloignement doit ajouter à tes craintes. Echangeons donc, ma chère sœur et mère nos sentiments, nos craintes, nos espérances. Parlons de ta fille bien-aimée, de celle qui occupe toute nos pensées, tout notre cœur. Depuis ma dernière lettre, je ne puis dire qu'il y ait changement ; ce n'est que le temps qui peut apporter un peu de soulagement à cette longue et cruelle maladie. Notre saison est toujours précaire, incertaine comme notre espoir. Un jour sombre et chargé de pluie succède à une admirable journée d'été. Notre malade ressent de suite l'influence de ces mouvements ; son faible pouls s'élève un instant pour tomber sous l'influence d'un ciel gris et froid. Que le beau temps vienne donc à notre aide, hélas ! ces forces vacillantes nous font sentir tout le prix d'un ciel pur et propice... épuisée par de si longues souffrances, pourra-t-elle supporter longtemps encore les assauts répétés par ce mal cruel ?

Une chose dont je dois te parler et qui, j'espère, ne te causera pas les émotions que j'ai éprouvées, c'est une cérémonie qui a eu lieu hier à sa demande. Elevée par toi dans les sentiments d'une douce piété, je crois que depuis quelque temps déjà elle pensait à chercher un secours divin. Je l'avoue, jamais je n'aurais moi-même abordé cette question, quand je l'aurais vue plus mal, quel que dût être le résultat dans un pays tout catholique. Je n'ai d'autre excuse près de toi qui ne peux qu'approuver ses scrupules à cet égard, que l'émotion cruelle dont je n'ai pu me défendre hier et que je craignais pour elle.

Mardi elle me dit qu'ayant l'habitude de rester moins longtemps sans se confesser, elle désirait avoir un entretien avec le curé de la paroisse qu'elle avait vu l'année dernière et qu'elle pensait que je ne me refuserais pas à cette consolation spirituelle. Je ne lui ai objecté que les craintes d'une trop grande fatigue et l'appréhension d'une émotion trop vive. — Ton objection était prévue, me dit-elle. Elle avait d'avance écrit ce qu'elle avait à dire. Avec l'approbation du médecin qui lui dit que cependant il ne voyait aucune raison présente pour faire cette démarche à laquelle, venant d'elle, il ne voulait pas s'opposer, je me suis donc rendu chez le curé, homme respecté ici et qui passe pour répandre son bien en aumônes. Il est venu hier matin, d'abord la voir et l'entendre, puis est revenu sur les deux heures et demie lui donner la *communion*. Qui pouvait mieux que cette pauvre jeune femme,

exemple admirable de patience, de résignation et de douceur, remplir ce devoir que tu lui as enseigné ? Elle a montré un courage admirable et une douceur angélique. Te l'avouerai-je, ma chère amie, le courage à moi m'a manqué, je n'ai pu voir cette cérémonie faite, je le pense, pour porter des consolations et des adoucissements aux âmes croyantes, sans une émotion bien cruelle et bien vive. L'impression, que veux-tu, a été plus forte que ma volonté ; car tu sais que si je ne partage pas toutes les croyances religieuses catholiques, j'envie quelquefois les bienfaits d'une foi vive et consolante. Pour toi, ma chère sœur, bonne mère de ma pauvre amie, je sais que cette confiance en Dieu ne peut que te faire un doux plaisir, et que tu trouveras une douce consolation à unir tes pensées à celles de ta fille bien-aimée. Aujourd'hui elle paraît plus faible et fatiguée ; est-ce l'effet d'une cérémonie au moins imposante, si elle n'est pas triste, ou le résultat d'un changement de temps ? La manière admirable dont cette pauvre enfant a supporté cette scène si cruelle pour moi doit me faire croire que c'est à la pluie qu'il faut attribuer ce surcroît de faiblesse et nous faire espérer que le premier rayon de soleil, si chaud dans ce climat, lui rendra un peu de force.

Que te dire, ma chère amie, pour t'exhorter au courage, à la patience, à la résignation ; le temps seul peut apporter un soulagement. Moi-même, tous les jours je me fais les raisonnements que sans doute tu n'oublies pas, et cependant, je manque souvent de force et de courage pour cette longue lutte.

Adieu ma chère sœur et amie, écris à ta fille, parle-nous d'elle à nous aussi. C'est au moins une consolation, si ce n'est un secours. Adieu.

Je t'embrasse avec 'affection de fils et de frère.

PAUL HUET.

A sa sœur Mme Richomme.

Chère sœur, bonne mère, c'est sur toi maintenant qu'il nous faut porter toute notre tendresse et toutes nos inquiétudes ; maintenant que tu sais toute l'étendue de notre malheur ! Ai-je bien fait d'essayer, dans mes dernières lettres, de relever ton pauvre courage par quelques espérances qui ne m'étaient plus permises depuis longtemps ? J'étais si malheureux que j'avais besoin du courage des autres ! Aujourd'hui, il m'est plus facile de confondre mon chagrin avec le tien, que de te consoler d'une peine irréparable. Chère amie, nous en parlerons de cette pauvre enfant, de cette ange chérie qui est morte avec le seul regret de te laisser le chagrin de sa perte. Pauvre mère, disait-elle, je suis plus heureuse qu'elle, pauvre mère, voilà son dernier mot. Que cette admirable résignation nous serve d'exemple, ma chère amie, à toi surtout qui as des devoirs d'affection à remplir, deux

enfants qui peuvent encore te rendre fière et heureuse! qui ont besoin de ton amour, de toute ta tendresse, de ton bonheur, de ta santé. Je me joins à eux, bonne mère et sœur, pour te prier de prendre courage, pour t'engager à rassembler toutes tes forces et tout ton amour pour une conservation précieuse; les adieux de ta chère enfant sont un ordre pour toi!

Bientôt, je pense, nous serons près de toi, je sens tout le besoin que tu dois avoir de Caroline et je suis pressé de vous réunir. Caroline te dit sans doute que nous avons trouvé de tendres soins, dans la bonne famille Poppleton, dont les regrets ont été bien vrais et bien vifs. Mlle Poppleton a rendu, avec un grand courage, les derniers devoirs à notre chère enfant et ne l'a quittée qu'à la dernière séparation. Plus je vois cette bonne famille, plus j'apprécie ses vertus modestes et désintéressées. Tu les aimes sans doute par ce que nous en avons pu dire, maintenant, tu les aimeras par reconnaissance et affection personnelle.

Adieu ma chère sœur, ma tendre amie, ma bonne mère, ménage-toi pour nous tous, pour tes enfants qui t'aiment et te prient de prendre des soins et des ménagements, pour ton mari qui a besoin de toi et dont l'affliction doit aussi être bien vive. Lorsque je te verrai, ma pauvre sœur, je te parlerai des derniers instants de ta chère enfant, de sa confiance dans le ciel qui doit être ta grande consolation; je te porterai, à toi et à tous, ses derniers et tendres adieux.

Ton affectionné et bien malheureux fils et frère.

PAUL.

C'est au salon de 1841 que Paul Huet est décoré. Cette distinction ne vient pas assez tôt pour qu'il y soit particulièrement sensible; cependant, il est très touché, très ému, quand il apprend que sa promotion est due à la demande de Charlet, qu'il ne connaissait pas, mais dont le talent avait été, comme on l'a vu, un des premiers et des plus puissants inspirateurs de sa jeunesse.

Il part pour Avignon où il était appelé par ses amitiés et par des travaux et retourne à Nice, afin de s'y trouver au moment de l'anniversaire de la mort de sa jeune femme.

De là, après bien des hésitations, des projets abandonnés, il se décide pour l'Italie, va à Rome, où il passe quatre mois : décembre 1841, janvier, février et mars 1842. Enthousiasmé par la grandeur des lignes de la campagne

romaine, il en rapporte de nombreux dessins, des aquarelles, et tout un carton de croquis à la plume très précis, très arrêtés, très étudiés, surtout au point de vue des proportions architecturales des collines entourant la ville.

Au passage il fait une visite à Lamartine, à Saint-Point.

Dans une lettre, adressée d'Avignon au peintre Decaisne, Paul Huet donne l'impression rapportée de sa visite à Lamartine :

A Decaisne.

Août 1841.

... J'ai retrouvé à Saint-Point tout le parfum des *Méditations*, *de Jocelyn*. Il m'est aujourd'hui difficile de séparer la propriété du maître, ce clocher perdu dans les arbres, ce presbytère à l'ombre du château, ce tombeau de famille sous cette sombre allée, voilà un parc anglais qui ne pouvait appartenir qu'à Lamartine.

et il ajoutait, à propos de la vue d'Avignon qu'il était en train d'exécuter :

Je risque le soleil couchant qui m'offre un bel effet et beaucoup d'ombres légères.

A M. Sollier.

Mercredi, 25 août 1841, Avignon.

Mon bon Sollier, me voici depuis samedi débarqué ici, avec un orage et vivant avec 30 degrés de chaleur, ou un mistral infernal très froid et plus qu'impertinent. Aussi, ne sais-je encore nullement, quand, comment, et à quoi je me mettrai en train. Je suis forcé de l'avouer, mon voyage jusqu'ici a été un véritable voyage de flâneur, et à part trois petits portraits au crayon que j'ai faits à Dijon, je n'ai point ouvert mon carton. Mon temps du reste s'est passé assez agréablement, dînant chez l'un, couchant chez l'autre, de Dôle à Dijon, de Dijon à Mâcon, de Mâcon chez les Cambis où je suis ici maintenant; partout fêté et bien accueilli. Ce serait merveille si cela faisait les affaires.

J'ai été voir monsieur de Lamartine à Saint-Point, à cinq lieues de Mâcon, et j'ai passé chez lui une des plus excellentes journées de ma vie, réception simple et amicale, hospitalité empressée et large ; la journée s'est écoulée en bonne conversation d'artistes,

a l'ombre de charmants bois et en société des nièces de monsieur de Lamartine, jeunes et jolies personnes fort aimables. J'ai, pour nous rendre à la promenade, accompagné madame de Lamartine à cheval, et, le soir, une promenade a été organisée pour me reconduire en calèche à environ deux lieues; mon berlingot suivait par derrière, très surpris d'aller aussi vite que les deux bons alezans de Saint-Point.

Saint-Point est un petit château admirablement bien situé dans un vallon pittoresque et presque sauvage, l'église du village est renfermée dans son parc et le tombeau de la famille Lamartine est autant sur le jardin de son glorieux héritier que dans le cimetière. A peine aperçoit-on le petit mur de séparation qui détache le cimetière de la propriété, c'est en réalité une page des *Méditations poétiques*.

Le poète m'a tout montré, sans faste et sans orgueil. Il loge le curé dans une maison sur le domaine, et, dans les mêmes conditions, un grand bâtiment est en réparation, qui doit recevoir une école de jeunes enfants, fondée il y a déjà quinze ou vingt ans par Mme de Lamartine. — Je te laisse sur ces impressions! Pourquoi, avec de si nobles conditions de bonheur, manque-t-il encore quelque chose à cette famille si distinguée! La sœur d'une des jeunes nièces que j'ai trouvées là vient de perdre son mari, neveu aussi de M. de Lamartine, et les soins qu'ils prennent, lui et madame, de ces trois jeunes filles, ne les consoleront sans doute jamais de la perte de cette enfant unique, morte à quinze ans, dans ce voyage de Syrie.

Les bords de la Saône, en arrivant à Mâcon, sont en vérité très beaux; je ne connais rien de plus grand que l'entrée de Lyon de ce côté. Ces énormes forteresses, ces maisons échelonnées sur des rochers et qui paraissent avoir cinquante étages, la vapeur qui se joue au milieu de cette décoration et qui la grandit encore, c'est en vérité très beau.

J'ai, comme toujours, descendu le Rhône comme une flèche, c'est un fleuve terrible dans un pays terrible; presque tout son cours est desséché par le vent horrible qui souffle en ce moment, et l'aspect de ces rochers est désolé et sauvage. Trois endroits sont vraiment remarquables : Vienne avec sa cathédrale, Tournon flanqué de ses murs fortifiés et Viviers sur ses sauvages rochers. Notre départ de Lyon a été fêté par un temps magnifique; mais en arrivant du côté de Valence, c'est-à-dire dans le Midi, nous avons trouvé le froid, le vent et la pluie.

Ce que j'ai vu d'Avignon ne me plaît pas beaucoup pour ce que je veux faire. Je propose ici, à l'administration du musée, de leur faire, pour pendant au tableau qu'ils ont de moi, la fontaine de Vaucluse. J'irais faire quelques études à Vaucluse et mon dessin du Prince me servirait pour exécuter le tableau.

Le musée a déjà une vue de Vaucluse, c'est un Bidault que le gouvernement a envoyé à la ville d'Avignon, je ne connais pas

de croûte pareille. L'*Orage en Auvergne* ne fait pas mal du tout; l'on en paraît du reste fort content.

Adieu, mon bon Sollier, j'espère que tu ne seras pas longtemps sans m'écrire... mes compliments chez moi, si tu vois mon frère.

Adieu.

Ton ami PAUL[1].

A sa sœur Mme Richomme.

Mercredi, 8 septembre 1841.

J'ai commencé mon tableau et me voici décidé pour une vue d'Avignon au soleil couchant. C'est une grande audace que de mettre le soleil dans une toile. Un seul homme, Claude Lorrain, a fait preuve d'un génie immense en introduisant cette innovation. Peu, après lui, ont atteint ce que son génie avait osé et réussi; j'ai donc beaucoup de chances pour me briser *contre le mur*, comme l'on dit.

Je vis au jour le jour, sans projets arrêtés pour l'avenir, ne sachant au juste quand j'aurai assez avancé cette besogne pour faire un pas plus loin.

... Pour moi, ma chère amie, ma santé est bonne et je ne puis me plaindre que de trop bien vivre, j'ai assisté ici à des dîners de conseils généraux qui feraient pâlir tous les banquets patriotiques ou ministériels, et l'ordinaire, même quand je suis seul, se réduit toujours à deux services qui feraient plus qu'un de nos grands dîners; heureusement que l'air d'Avignon est probablement favorable à ce régime puisque j'y résiste.

Tu pourras dire à Huet que nos discussions ne sont pas grand' chose quand on voit celles de MM. de Cambis et cependant ces messieurs sont excellents; je ne connais pas d'homme meilleur que M. de Cambis père et je ne m'étonne pas de la popularité et de la sympathie dont il jouit dans ce pays. — Sa position y est très grande et presque une domination, au moins autant que les formes politiques modernes le permettent.

Adieu, ma bien chère, je t'embrasse avec toute l'affection de frère et de fils.

PAUL.

A sa nièce Mlle Richomme.

Lundi, 10 septembre 1841.

Ma bonne Caroline. Ma matinée d'hier a été heureuse, puisqu'elle m'a apporté nombre de lettres de mains amies.....

Je n'ai pas besoin de te dire les compliments que l'on t'adresse et les craintes que l'on a de ne pas te voir à Nice. Pour moi, c'est

[1] Communiquée à M. Léon Séché.

Les Cascatelles de Tivoli, prises des hauteurs (aquarelle 1839)
(0m45 × 0m33)

avec un tel sentiment de tristesse que je revois ces lieux, que je ne regrette presque pas pour vous un voyage aussi cruel. Vous voilà partis pour le Havre, j'espère que vous pourrez jouir sans aucune amertume de cette noble et savoureuse Normandie. Rouen est une ville qui s'en va, mais encore fort curieuse et je crois, à part quelques beautés d'un ordre bien supérieur, les bords de la Seine de Rouen au Havre préférables à la Saône et au Rhône. Les approches de Lyon sur la Saône, le Viviers, Tournon et Vienne sur le Rhône sont admirables. Tu dois te souvenir de tout cela, si l'oppression des événements n'a pas jeté un voile sur ta mémoire. L'arrivée à Lyon a une grandeur presque surnaturelle et fantastique.

Mon tableau, auquel j'ai beaucoup travaillé, est très avancé et je pense qu'avec une quinzaine de jours d'un travail assidu, il serait presque terminé; le sujet en est simple et permettait la rapidité. Je vais sans doute le laisser reposer et faire une excursion; mon esprit incertain ne sait quelle direction suivre. J'ai presque envie d'aller jusque dans les Cévennes chez M. Cambessèdes. Le pays est, dit-on, fort beau. C'est la plus belle partie des Cévennes du Languedoc. Si je ne regardais au temps et surtout à l'argent, je voudrais parcourir tout le pays et pousser jusqu'aux Pyrénées; mais tous ces projets sont des rêves, l'imagination voyage vite.

Si vous m'écrivez, adressez-moi vos lettres toujours à Avignon, de là on me les fera parvenir où je serai, peut-être pas bien loin, au Pont du Gard, par exemple.

A M. Sollier.

Avignon, 19 septembre 1841.

Mon cher ami. Tu n'as sans doute pu penser sérieusement que je puisse t'oublier; des amis comme nous ne s'oublient pas si vite, et pour moi, tu sais combien l'amitié est un premier besoin; mais assez sur ce sujet sur lequel nous nous entendons de reste.

..... Je ne sais moi-même trop ce que je veux. Dans cette fâcheuse situation d'esprit, je vieillis et le temps approche où les regrets ne permettront même plus les rêves et les projets réparateurs. Comme toi, j'y compte encore, il nous restera notre amitié pour nous aider l'un et l'autre à supporter l'ennui et l'incompréhensible de cette pauvre vie. Nous causerons sans doute encore de tout cela, du pour et du contre; l'inattendu décidera, ou le temps, comme tu le dis, encore mieux, hélas!

Je suis bien aise que tu aies vu Des Essarts, une de ces belles natures qui nous semblent heureuses en communiquant le bonheur et qui, probablement ont aussi, leurs pensées de derrière. Je n'ai pas reçu sa lettre.

Je travaille beaucoup ou plutôt j'ai beaucoup travaillé ; mon tableau avance, et sans doute je le finirai ici. Le sujet en est simple et difficile. Je crois t'en avoir parlé, c'est un soleil couchant, la ville est dans l'ombre ; pour abréger, voici en deux mots la disposition :

Voilà un croquis fait à la diable, mais qui, sans doute pour toi sera plus clair que toutes les descriptions possibles. Le château des Papes est, comme dans toutes les vues d'Avignon, la partie importante du tableau ; et cependant, dans l'ombre vaporeuse du soleil couchant qui n'éclaire que la berge de gauche et les petites fabriques du faubourg du côté opposé, le pont est dans la vapeur lointaine et chaude d'un soleil qui s'abaisse. Il me reste à nettoyer tout le tableau et le fond et les figures à faire.

J'ai eu l'occasion de revoir ma belle fontaine de Vaucluse ; l'eau était très basse. Penché sur le coin d'un rocher, j'ai pu, dans cette singulière grotte, mesurer des yeux la terrible profondeur de ce puits artésien. La limpidité admirable de l'eau permet de voir descendre à une grande profondeur les pierres que chacun a bien soin de jeter dans le gouffre. Elles descendent lentement, repoussées par le mouvement ascensionnel de la source, rejetant sur les bords un gravier très mobile qui faillit m'entraîner. Aussi ce n'est pas sans émotion que j'entendais, après, la tradition populaire et ridicule qui veut que les corps avalés par cette eau calme et profonde disparaissent pour ne plus revenir ; ce qui n'empêche pas les gamins du pays de venir se baigner sans crainte du froid glacial qui pénètre même le spectateur.

Je ne connais pas les œuvres de Pétrarque, mais je me les figure empreintes d'une belle mélancolie inspirée par ces lieux sauvages et l'amour idéal de Laure. C'est devenu bien vulgaire de parler de Laure et de Pétrarque à propos de la fontaine de Vaucluse [1] ; il est cependant impossible de les séparer, et la tradition est là dans toute sa force. Le conseil municipal, car maintenant c'est l'inévitable du jour, a eu la misérable idée d'élever une colonne à Pétrarque sur la place ; les rochers magnifiques qui supportent les ruines de son château sont bien plus éloquents et plus solides, ils porteront plus longtemps son nom que ce mauvais tuyau de poêle de huit pieds de haut parfaitement ridicule.

J'allais ce jour-là, avec M. de Cambis, dîner à Lisle, chez le maire ; ma promenade a donc été bien courte. On dînait à une heure et ce n'est pas sans regret que j'ai quitté ce lieu, pour moi aussi tout à la fois un sujet d'admiration et de souvenir bien mélancolique.

J'ai appris pendant ce dîner, chez des fabricants aimables, lettrés et, pour M. de Cambis, électeurs très influents, des histoires du pays qui feraient la fortune de Dumas ; depuis les

[1] Allusion à ce fait que Pétrarque est appelé le chantre de la fontaine de Vaucluse.

amoureux de Roquemaure, qui ne prennent leurs femmes que lorsqu'elles sont bien éprouvées, jusqu'à la procession de Saint-Gien, où les hommes ne trouvent femme qu'après avoir porté le saint en courant l'espace de deux lieues. Je ne raconterai pas ici cette histoire un peu longue, mais vraiment originale; si Dieu le veut, je te la raconterai cet hiver auprès de mon chevalet.

Te dire mes projets, je les ignore moi-même, jamais je n'ai plus senti le vide qui me cause tant d'ennui et une désillusion si funeste. A quoi bon! est-ce fatigue, est-ce souffrance, je ne me porte pas si bien que ces jours derniers, je vis au jour le jour. Demain peut-être partirai-je pour aller voir la sœur de Christian Ledoux dans les Cévennes, c'est un petit voyage, aussi ne le ferai-je pas si je me sens fatigué ou si les dispositions de mon compagnon de voyage Henri de Cambis, qui va chez une tante à Alais, ne s'accordent pas bien avec les miennes; le voyage tient donc à un fil, à un caprice. J'aurais cependant plaisir à revoir les habitants du Vigan, tu peux le dire à Christian si tu le vois.

Si je ne fais pas cette petite excursion, je ne tarderai pas à me mettre en route pour Apt et pour Nice et de là..... nous verrons le vent.

J'ai reçu de bonnes nouvelles de la famille Poppleton, mille bonnes amitiés à Georges et à Comairas, si tu les vois.

J'ai rencontré ici Rennes toujours aussi original, le même, en un mot, au physique et au moral, vrai gascon. Nous avons fait un dîner où se trouvait avec lui Castil Blaze[1], type aussi très spirituel et très amusant, espèce de Rabelais manqué, possédant toutes les charges du jour et en inventant de meilleures, moitié provençales, moitié françaises, qui par cela même sont plus piquantes encore.

A propos, je suis fâché que tu ne m'aies pas raconté tout au long ta conversation avec Jadin. Je suis décidément mal avec lui; tu sais qu'il m'attribue les plaisanteries qui le concernent dans l'article si amusant du Corsaire contre le banquet Ingres, dont au fond, je suis bien innocent.

Vous êtes sans doute tout aux événements politiques. Tu dois croire que j'y prends fort peu d'intérêt. Les événements sont plus que jamais bien graves, pour mieux dire effrayants. Quels symptômes! Et où mènera tout ce gachis?.... A une atroce et ridicule révolution, à un dur despotisme, si ce n'est à l'invasion, au partage, aux Cosaques, etc.

Ne m'oublie pas auprès de mes amis, remercie Regnier[2] de son souvenir. Adieu, mon bon, tâche d'être aussi heureux qu'il nous est permis de l'être ici-bas

Ton bien dévoué.

PAUL HUET.

[1] Blaze (François-Henri), dit Castil Blaze, musicien et critique, 1784-1857.

[2] L'acteur des *Français*, avait été son camarade à l'atelier Gros.

Mon frère est sans doute encore pour quelques jours en voyage, je te prie de me faire parvenir les couleurs suivantes..... Tu me les adresseras chez M. de Cambis.

3 jaune Indien, 8 blanc, 10 cobalt, 10 jaune de Naples ordinaire, 4 ocre jaune, 4 terre d'Italie, 4 ocre de Rhue, 3 Sienne naturelle, 4 Sienne brûlée, 3 Italie brûlée 2 brun rouge, 3 Garance foncée, 2 Garance rose, 2 terre d'ombre brûlée, 1 bitume, 2 momie, 1 noir d'ivoire, 1 paquet de vermillon.

A M. Sollier.

Nice, Novembre 1841.

Mon cher et bon Sollier, je reçois ta lettre au moment où j'allais t'écrire, comme depuis longtemps j'en avais l'intention. Tu es celui à qui je puis le plus volontiers rendre compte de mes études et de mes intentions pittoresques comme le plus initié au secret de mes travaux. Je viens d'avoir une indisposition nullement grave, mais qui ne m'en a pas moins fait perdre une dizaine de jours. J'ai attrapé une bonne courbature accompagnée de douleurs rhumatismales ; je dois cet accident, très fréquent dans ces pays, au logement que j'occupais et que j'ai promptement quitté et, aussi peut-être, à quelques excursions par un temps humide. Mon voyage, jusqu'à présent, est loin de me satisfaire ; voici un mois que je suis arrivé à Nice et, dans une première lettre, tu me parles d'études comme si je devais avoir mon carton rempli. Deux jours à m'installer et à faire quelques excursions dans le voisinage, deux études *grattées*, un petit voyage très pittoresque dans les Alpes et dont sans doute tu as entendu parler, dix jours d'indisposition, font un mois écoulé et trois ou quatre croquis qui courent l'un après l'autre; voilà ce qui me retient dans ce pays que je ne voudrais pas quitter tout à fait les mains vides. J'ai rapporté de Tende, dans les Alpes, deux sujets de tableaux assez beaux ; l'un des deux se rapproche un peu de mon motif du torrent, mais est, je crois, plus original et plus grandiose, c'est du reste ce que je ne puis encore juger et que tu verras.

Irai-je ou n'irai-je pas en Italie ? C'est en vérité ce que je ne sais pas plus que le premier jour. Je ne deviens pas très curieux et je sais le prix du temps qui m'échappe ! Je suis, comme dit mot frère, qui me pousse à y aller, assez près de Rome pour être tenté de voir une fois cette ville des artistes, mais cette visite demande au moins deux mois, sans toucher au crayon. Ces grands déplacements exigent du temps et de l'argent. J'ai encore entre les mains de quoi faire cette excursion; j'ai moins de temps, car je sens tous les jours combien celui-ci passe vite et combien il me faut me hâter de l'employer. Je tournerai donc de votre côté peut-être au premier jour; peut-être aussi me déciderai-je à aller vers Rome tout d'un coup pour satisfaire ce désir qui me reste de

voir le Vatican et la campagne romaine. Je n'hésiterais pas, si je savais tirer de ce voyage tout le profit que l'on en doit tirer mais y aller faire une excursion si rapide me semble une fantaisie un peu seigneuriale pour moi. J'attends, du reste, une réponse de Comairas à qui j'ai écrit un mot à ce sujet et que j'ai consulté sur l'opportunité du temps. J'aurai, dans tous les cas, du mal à ne pas aller jusqu'à Gènes, qui pour elle seule mérite d'être vue. Tu sais combien cette ville est célèbre par sa situation, ses palais et les beaux Van Dyck qu'elle possède.

Je ne sais quel temps vous avez à Paris, mais ici, à part une dizaine de jours pendant lesquels j'ai été malade et qui ont été très mauvais, nous avons un temps d'été, trop chaud seulement

A mon retour de Tende, nous avions, trois autres jeunes gens et moi, médité une excursion en France, et malgré la pluie battante, nous nous étions mis en route avec l'espérance assez fondée que le mauvais temps n'aurait pas de suite. Nous avons été heureusement arrêtés par le débordement du Var qui s'étendait d'un bon quart de lieue en dehors son lit. Le pont du Var était entièrement couvert d'eau et, sur la route, notre voiture avait de l'eau jusqu'à l'essieu de devant; le lendemain, le pont était emporté et j'ai commencé à souffrir de ma courbature. M. Fricero m'a donné alors retraite chez lui et j'occupe une petite pièce au midi qui n'a certes pas besoin de feu.

J'ai oublié dans toutes mes lettres de faire demander des nouvelles de Fleury[1] le paysagiste, qui devait amener sa femme cet hiver à Nice, peut-être cette pauvre jeune personne est-elle morte aujourd'hui; si tu vois Comairas, demande-lui de ma part où cela peut en être.

..... Adieu, mon cher ami, écris-moi encore à Nice, mais bien promptement. Je te serai obligé de vouloir bien donner de mes nouvelles à mon frère.....

Je t'embrasse de cœur.

Ton ami,

PAUL.

A sa sœur Mme Richomme.

Florence jeudi 2 décembre.

Sœur mère, me voici donc à Florence, la ville des fleurs qu'elle étale dans toutes les rues avec un luxe que nous connaissons tout au plus au mois de mai. Arrivé à Livourne jeudi dernier par le bateau à vapeur, échappé avec peine au mal de cœur et au brigandage des faquino qui valent bien les portefaix d'Avignon, c'est vendredi dernier, après avoir visité Gènes et Pise, que j'ai vu Florence, si toutefois je pouvais la voir à dix heures

[1] Léon Fleury, peintre, 1804-1858.

du soir, moment de mon arrivée ici. J'avais reçu en route les dernières lettres de Sollier et de mon frère, lettres un peu tardives, qui ne pouvaient alors changer mes projets et qui m'ont seulement laissé le regret de ne pouvoir partager avec vous le plaisir de recevoir Athanas et notre bonne tante. Si elle est encore près de vous, ce dont je doute, connaissant son amour de l'intérieur et ses habitudes sédentaires, exprime-lui, ma bonne amie, tout mon chagrin et l'espérance que je conserve, que ce premier voyage l'aura familiarisée avec cette route de Paris à Rouen, qui, grâce au chemin de fer, ne sera bientôt plus qu'une petite promenade du matin, même pour elle. Sollier me dit aussi que mon ami Edmond doit encore être à Paris. Lorsque mon frère m'a annoncé son arrivée, je ne pouvais penser à une si longue station. Les affaires d'Edmond l'empêcheront sans doute longtemps encore de faire à Paris un séjour prolongé, et quand bien même j'aurais, au lieu de visiter l'Italie, tourné court à Nice, il est fort douteux que j'eusse pu embrasser ce bon et vieux camarade dont l'amitié m'est précieuse et fidèle. J'écrirai de Rome à Sollier et aussi à Mme Douin dont j'ai reçu un mot, pour les assurer que, malgré les plaisirs de l'Italie, je ne renonce ni à ma famille, ni à mes amis. Il me faudra avouer à cette dernière et à mon frère que le temps leur a donné raison; j'ai presque toujours eu de la pluie depuis mon départ de Nice. J'avais sacrifié un petit séjour que je comptais faire à Rocca-Bruna, près Mantoue, pour attendre Léon Fleury, dont tu as sans doute entendu parler; je venais de recevoir l'avis de son arrivée. J'ai pu avant mon départ lui rendre quelques services et voir sa pauvre et bonne malade qui m'a paru moins attaquée que je ne le croyais. J'espérais au moins, malgré ce retard, admirer cette belle route de la Corniche, si grandiose et si splendide lorsque le beau soleil de l'Italie répand ses flots de lumière sur cette riche nature ; au lieu de ces teintes brillantes et voluptueuses, du brouillard, de la pluie, même du froid aux approches de Gênes. Le froid n'a pas duré. Une fois sorti des Apennins, j'ai retrouvé la douce température du Midi, mais peu de ces belles journées dont je vous ai si souvent parlé. J'ai visité Gênes et ses magnifiques palais. J'ai commencé à voir de la peinture, encore à profusion comme ici, mais déjà riche et abondante du mauvais goût italien, bien loin, surtout dans l'architecture et dans les églises, d'arriver à la beauté vraiment idéale et religieuse de nos cathédrales; et moins élégante dans les palais, au moins à mon avis, que notre Renaissance française, gracieuse comme le goût de notre pays. Mais ce qu'il faut admirer à Gênes, c'est une certaine grandeur extérieure, de belles proportions, et une entente de la décoration intérieure admirable. C'étaient vraiment des rois que ces patriciens de républiques qui se disputaient la suprématie du luxe et de la représentation. On montre, au Palais Serra, un salon magnifique, digne du luxe de Versailles. Partout du marbre et de l'or. La porte

est en lapis-lazuli, le pavé en mosaïque. J'admirais médiocrement cette merveille, ici couronnée d'un goût plus que douteux, lorsque je suis entré tout à côté, dans un petit salon dont le plafond à fresque est vraiment digne de Raphaël, exécuté par un certain Andrea Lemino. Ces peintures qui ont l'air d'être datées d'hier sont du goût le plus parfait. Les Italiens sont toujours théâtraux et pompeux, mais lorsqu'ils ont pu se tenir au grand, il ont atteint une sublime perfection que je retrouve à Florence dans une multitude de chefs-d'œuvre. Avant de quitter Gênes, je dois dire que mon amour-propre national a été relevé par un chef-d'œuvre de notre Puget[1], un *Saint Sébastien* à Santa Maria de Carignano, comparable à tout ce que l'on a fait de plus beau dans la statuaire.

J'ai été peu frappé de la beauté extérieure des monuments de Pise; la tour penchée et très penchée, d'une gracieuse élégance byzantine, serait charmante si elle était droite; cet affaissement si vanté et curieux, en effet, a quelque chose de ridicule; l'intérieur seul de la cathédrale m'a paru sublime; les styles grec et arabe y répandent et grandeur et caprice, malheureusement, à part quelques petites chapelles de Michel-Ange, le mauvais goût de la décadence italienne y étale déjà son or et ses baldaquins.

Le Campo Santo, très imposant, renferme, comme tu sais sans doute, les premières peintures des réformateurs de l'art; malheureusement, l'air marin et le temps surtout ont presque effacé ces fiers essais de la fresque. La main des hommes y est aussi pour quelque chose peut-être.

M. Perrot[2], artiste français, fixé depuis longtemps à Pise, m'a accompagné à Florence et m'a été d'un bon secours et comme guide et comme interprète. On croit en France que tout le monde parle français en Italie, il n'en est pas tout à fait ainsi. Dans les deux jours que j'ai passés à Gênes, je parlais une espèce de charabia et je me faisais comprendre assez bien de ces Génois qui parlent eux-mêmes un italien fort corrompu. Il n'en est pas ainsi en Toscane, la langue est pure, peu de gens parlent français.

Les chefs-d'œuvre sont ici partout, bien qu'en minorité comme de raison. Comme à Gênes, plus qu'à Gênes, le marbre et l'or surchargent les églises; et si la richesse de ces temples, les ex-voto qui les couvrent peuvent constater la foi vraie, nous sommes chez un peuple bien dévot. C'est une chose que je ne discuterai pas maintenant.

La sculpture et la peinture sont de tous côtés; dedans, dehors, dans les palais, dans les rues, dans les jardins, dans les églises.

[1] Puget (Pierre), peintre, sculpteur, 1622-1694.

[2] Perrot (Antoine-Marie), peintre, né en 1787, élève de Watelet et de Michallon, de 1834 à 1839 se spécialise dans des vues d'Italie.

Je commence à trouver que le métier de touriste, qui veut tout voir, est tant soit peu étourdissant ; et cette profusion finit par être indigeste et fatigante. Elle a eu peut-être sur le sort des arts en Italie, une funeste influence : Qu'ajouter aujourd'hui à ces chefs-d'œuvre ou même à ces médiocrités ? Que manque-t-il à ce peuple pour créer encore des belles choses ? Les beaux exemples sont partout, il est épuisé, il est mort. L'Italie aujourd'hui, à part un ou deux sculpteurs dont le mérite est peut-être trop exalté, n'a pas un artiste, et jamais, dit-on, ses prétentions n'ont été plus grandes. — L'aspect de Florence est imposant et sévère ; la construction de ses palais, qui rappelle des époques de guerre civile, sent la forteresse et la tyrannie. La place du Palazzio Vecchio, témoin des luttes civiles, est aujourd'hui un musée. C'est là, qu'à peu près sans ordre, sont exposés le *David* de Michel-Ange, bien au-dessous de sa réputation, l'*Hercule* de Bandinelli, des statues équestres, des fontaines, etc.. Une galerie, bâtie par Orcagna, peintre sculpteur et architecte de 1300, a continué cette loggia de Lanzi en 1355. Sous ces belles et grandes arcades, on voit le *Persée* de Benvenuto, beau bronze, un groupe célèbre de Jean de Bologne, l'*Enlèvement des Sabines*, et d'autres groupes.

Mon premier souci a été de visiter la célèbre galerie de Médicis citée comme la première du monde. C'est ici que l'on est volé. Cette galerie, qui renferme quelques admirables chefs-d'œuvre, comprend un bien plus grand nombre de choses médiocres. A part la tribune, salle qui renferme les *Vénus* du Titien, deux ou trois beaux *Raphaël* et quelques autres chefs-d'œuvre, la galerie l'emporte en général bien plus par la quantité que par la qualité. Il faut excepter aussi la statuaire antique. Il n'en est pas ainsi de la galerie Pitti. Jamais collection ne fut plus complète et plus pure. L'on n'y voit guère que des tableaux italiens, mais presque tous de premier choix. Les beaux noms s'y pressent et se répètent, Raphaël, André del Sarto, etc., c'est là que l'on voit la fameuse *Vierge à la chaise* que nous avons possédée, ainsi que beaucoup d'autres chefs-d'œuvre qui sont là ou à la galerie Médicis. L'histoire de ce palais Pitti est curieuse. Le dernier descendant de cette famille puissante ruinée par la jalousie des Médicis, est aujourd'hui aux galères, poussé au crime par l'envie et la misère. — Les jardins de ce palais m'ont paru au-dessous de leur réputation.

Pour ne plus te parler peinture dont déjà tu dois, comme moi, avoir la tête remplie, je ne te conduirai pas dans cette multitude d'églises qui, soit par leur construction, soit par les richesses qu'elles possèdent, ne sont pas pour un artiste ce qu'il y a de moins intéressant à Florence. C'est là, dans les cloîtres annexés aux églises, (chaque église a un, deux, très souvent trois cloîtres), qu'il faut aller voir les belles fresques, ces chefs-d'œuvre d'André del Sarto, de Massacio, etc.. J'aime mieux te conduire, ma bonne amie, au Cascine, promenade admirable qu'il faudrait

voir dans la belle saison, par un beau soleil. C'est là que je suis allé hier dans la voiture de Mme Alexandre Dumas, que j'ai retrouvée avec plaisir ici, lancée dans la plus grande société de Florence. Son mari est dans ce moment à Paris et va faire représenter un drame aux Français. Le Cascine, promenade charmante, est une espèce de *Bagatelle* du Grand-Duc, située sur une île entre le Mignone et l'Arno. Ces belles prairies, ces beaux arbres sont le rendez-vous de l'aristocratie qui va y étaler son luxe d'équipages. Au loin, les montagnes qui conduisent au duché de Lucques, et, tout près, les monuments de Florence qui viennent varier la vue par l'aspect d'une grande et belle ville.

Voilà, ma bonne et chère sœur, de longues descriptions ingrates et fatigantes peut-être. J'ai obéi au besoin de vous faire suivre un peu mon voyage ; j'ai voulu ainsi vous rapprocher de moi. Je suis seul, heureusement mon temps est rempli. C'est peu d'une semaine pour voir Florence, et c'est fatigant de visiter tant de choses à la fois. J'espère que les amis que tu vois et à qui j'ai promis des lettres ne se fâcheront pas si j'écris maintenant plus rarement ; peut-être aurai-je plus de temps à Rome, mais ici, j'ai cru, malgré mon désir de vous embrasser, que je partirais sans cela. C'était bien long d'arriver jusqu'à Rome sans me donner ce plaisir, je profite d'un premier moment de repos pour le faire. Je devais partir aujourd'hui vendredi, je ne pars que demain matin samedi par un voiturin. Je serai six jours en route, c'est plus long que par la mer ou la diligence, mais c'est le moyen de voir et plutôt moins cher. Je fais bien d'avoir plus d'argent que Comairas ne m'en souhaitait pour arriver à Rome ; je trouve qu'il part vite. Une chose contre laquelle je me révolte, c'est le change des monnaies. Une pièce de 20 francs perd ici environ 7 à 8 sols ; avec l'acquisition, c'est un douzième par pièce. On perd plus sur les francs. Il faut changer sa belle monnaie de France contre un misérable argent très facile à perdre, impossible à compter, et avec lequel on ne passerait pas le pont des Arts [1]. La vie, du reste, est bon marché et bonne.

Adieu, bonne sœur, je t'embrasse de cœur ainsi que Caroline et te prie d'être mon interprète auprès de tout notre monde.

Ton frère et fils,

PAUL.

A M. Sollier.

Rome, 27 décembre 1841.

Mon bon Sollier, me voici donc à Rome après bien des incertitudes et malgré ta bonne lettre arrivée un peu tard pour influencer une décision encouragée d'abord très vivement par des avis bien différents. Malgré tous ces motifs que tu avais com-

[1] Le pont des Arts est resté à péage très longtemps.

pris et que je m'étais posés pour renoncer à ce projet, quelques bonnes raisons m'engageaient aussi à voir enfin cette ville où il faut, dit-on, que tout artiste fasse son pèlerinage. La proximité où j'étais de l'Italie, l'occasion qui ne se présentera peut-être plus, d'une année avec un peu d'argent et l'intention de ne pas exposer, voilà les vrais motifs de mon voyage : les conseils ont décidé la question. Bien que le temps et la distraction que demande un si long voyage ne me permettent pas de travailler, j'espère ne pas regretter tout à fait ce sacrifice consacré à visiter un pays si riche pour les arts, si curieux par son pittoresque et ses mœurs. J'espère recueillir quelques bonnes inspirations de travail; quant à ton amitié, je la retrouverai, tu n'avais pas besoin de m'en donner l'assurance, aussi sûre et aussi impatiente que la mienne.

Si tu vois ma famille, tu as peut-être une idée de mes premières impressions, qu'il est bien difficile de résumer dans une lettre, grande tout juste pour contenir des communications d'amitié. Il faudrait des volumes pour parler de cette multitude de choses à voir et qu'il faut voir, de cet aspect si resplendissant du pays et de l'art, et en même temps de ce mauvais goût italien qui fait mon désespoir, car il tient au caractère national et se retrouve un peu dans quelques-uns des grands hommes de l'Italie.

Ce vice, c'est un orgueil, une vanité excessive, défaut détestable et bien ridicule chez un peuple qui, aujourd'hui, n'est plus rien, moins que rien, la plus misérable espèce et qui ne donne pas envie d'un gouvernement théocratique et absolu.

Cette vanité se voit dans tout, dans ce goût particulier et admirable de la grande décoration, dans des palais somptueux qui ne peuvent appartenir qu'à des princes, dans la toilette des femmes, pittoresque dans le costume national malgré l'éclat des couleurs, ridicule dans la singerie de nos modes, sous ces plumes de toutes couleurs, avec ces fleurs de mauvais goût. Les plus misérables mendiants, et tous les Romains sont mendiants, se drapent à merveille et posent le poing sur la hanche. Les chevaux ont des plumes et des sonnettes, les maisons des écussons armoriés immenses et les femmes de beaux yeux qui n'ont rien de bien tendre, mais qui sont fiers et dominants. C'est tout cela, je dois l'ajouter, qui fait la physionomie du pays et lui donne un certain air patricien, quelquefois ridicule, mais toujours grand et imposant.

C'est cette tendance qui a produit les plus admirables chefs-d'œuvre, la chapelle Sixtine et le Vatican, comme les horribles croûtes, les peintures de Vasari et l'architecture et sculpture du Bernin.

Ce que le temps a consacré est vraiment sublime. Tu ne peux te faire une idée de la chapelle Sixtine, de la puissance de cet homme qui s'appelait Michel-Ange et des Chambres par cet autre, le divin Raphaël. La chambre de la Transfiguration est un

prodige, et on éprouve une belle émotion à la vue de cette perfection idéale. C'est complet, style, dessin, caractère et couleur. L'*Ecole d'Athènes* est un tableau d'une couleur vénitienne de la plus belle eau. Michel-Ange lui-même, dans sa fresque, dans ses prophètes surtout, est d'une grande beauté de couleur, et nous ne pouvons avoir idée de la supériorité de la fresque sur la peinture à l'huile.

Toutes ces merveilles ne m'ont pas empêché de reporter un coup d'œil sur mon pays et d'être aussi un peu fier de son génie. Je me suis rappelé, devant l'immense Saint-Pierre, tout notre beau gothique, et devant ces palais, Anet, Chambord, les Tuileries, etc. N'ajouterai-je pas que son avenir n'est point fermé; avec une bonne direction, l'art peut se développer, tandis que ce pays est mort, bien mort.

Je n'aimerais pas y rester pour travailler; je remarque que la peur, sans doute, de tomber dans le ridicule tapage des élèves de Michel-Ange et dans la fausse grandeur romaine, rapetisse les idées et l'exécution de beaucoup d'artistes qui étudient ici. De là cette mesquinerie et ce retour au primitif, qui produit malheureusement bien des sottises.

Je désire voir la campagne; ce que j'en ai entrevu est merveilleux et me donne, comme m'a prédit Comairas, l'envie de revenir, mais non plus de rester. J'ai vu ici des études de jeunes gens de beaucoup de talent qui font des dessins réellement remarquables, mais qui se sont fermé peut-être la possibilité de faire des tableaux à force de faire des dessins et des dessins étudiés outre mesure; et cependant je vois d'heureuses organisations.

Adieu, mon bon, je t'embrasse et te souhaite bonne chance!

Cette lettre sera portée en France par les soins complaisants de M. Lehmann[1], qui emporte avec lui plusieurs tableaux pour l'exposition.

A sa sœur Mme Richomme.

10 février 1842.

Chère bonne sœur,

Nous sommes maintenant à la fin du carnaval; c'est aujourd'hui mardi gras, jour fêté avec frénésie par les Romains qui enrichissent, dit-on, le mont de piété de leurs dernières chemises pour arriver à la fin de *cette fête nationale*. Le carnaval est en effet une des choses qui ne sont pas au-dessous de leur réputation; le ciel semble le protéger. Ces jours derniers, qui ont succédé à un véritable hiver, étaient magnifiques et n'ont pas peu contribué à surexciter cette joie passionnée et admirable qui ne s'obtient dans le Nord que par l'excitation factice de l'ivresse. Ici, pas une

[1] Lehmann (Charles) élève de Ingres, peintre, 1814.

dispute, pas un homme ivre. Les attaques les plus vives, et pas une injure au milieu de ce sens dessus dessous. Le Corso, rue malheureusement trop étroite pour ses splendides palais, est richement tendu d'étoffes et de tapisseries, et bien mieux paré des belles personnes qui, de toutes les fenêtres, des échafaudages et des balcons, échangent avec la foule de la rue et la file des voitures un bombardement de bouquets et des nuées de confetti. Je n'ai jamais vu de joie plus expansive ni plus vraie : à celui-ci un sourire, à cet autre une poignée de main, à tous de la farine et des confetti.

Partout la confusion des rangs et l'entrain du plaisir sans arrière-pensée. Les plus indifférents regardent sans s'attrister de la joie générale. La population de Rome est alors dans son beau, oubli de la veille et du lendemain ; c'est la même naïveté qui commande à sa joie et à ses mauvaises passions ; si le désordre s'introduit, il viendra des étrangers plus susceptibles que passionnés, plus curieux qu'acteurs véritables. La police est facile et laisse faire ; c'est le Sénat romain, dont j'ai entendu parler pour la première fois depuis Tacite, qui ouvre la fête, et des flonflons militaires, comme aux jours de combat, entretiennent l'ardeur des combattants.

Un admirable coup d'œil, c'est l'aspect de cette belle population romaine, qui garnit le Corso sous les piquants costumes nationaux ou de fantaisie qui parent le carnaval. Ces beautés si graves sont tout animées par l'attrait du plaisir et laissent éclater les passions qu'on ne fait d'abord que soupçonner sur ces visages grands et sévères. La beauté romaine est faite pour être vue au soleil et non à la lueur des bougies. Cette mode charmante et que nous ne pourrions admettre dans nos climats, de rester tête découverte, leur permet de montrer des cheveux toujours magnifiques et dont je vous ai déjà parlé tant cette beauté est frappante : de là aussi mille manière d'arranger et de retenir ces belles nattes qui ajoutent tant à la noblesse de ces grands traits, qu'il ne faut pas toujours analyser.

Bien que sur la plupart de ces figures la joie soit naïve et sans détour, je me suis demandé plus d'une fois, si nos mœurs, qu'on dit si relâchées, permettraient tant de liberté provocante et publique, et si les maris français, réputés si faciles, s'arrangeraient de ces échanges réciproques de bouquets et de sourires. Ce qui est sûr, c'est que les *belles Forestières*[1] prennent grandement part à la fête et trouvent l'usage fort agréable. Plus d'une jolie petite anglaise, bien pincée, lance ses combustibles avec une joie tout heureuse et toute coquette dont elle gardera le souvenir.

Les courses de chevaux, qui tous les jours de carnaval terminent la journée, sont curieuses ; le départ des chevaux excités par

[1] Terme employé par les Romains pour désigner les étrangères.

une vingtaine de gros éperons en plomb garnis de pointes de fer aiguës et longues de 18 lignes est intéressant pour un artiste. On ne conçoit pas qu'il n'arrive pas plus d'accidents, tant les hommes ont de mal à retenir les coureurs qui parcourent tout le Corso au milieu de toute la population. Si vous voulez avoir une faible idée de cette course, tout ce que je pourrais vous en dire ne vaudra pas la mauvaise gravure de Carle Vernet[1] que vous pouvez voir sur le quai Voltaire.

Pour moi, ma chère amie, j'ai pris de ces plaisirs ce qu'il convenait à mon caractère et à ma curiosité d'en prendre. Parmi les plaisirs que je me suis donnés, j'ai été au fettine public, bal masqué assez ennuyeux et qui dure trop peu pour permettre à la joie romaine d'aller trop loin, et aux bals de l'ambassade et de l'Académie ; l'un magnifique et royal dans les beaux salons du palais Colonne, l'autre artistique et de famille, à la villa Médicis ; le premier offrant la réunion des beautés européennes, chargées de rivières de diamants ; l'autre, les costumes improvisés d'un bal masqué sans prétention et manquant de femmes.

Pour dire adieu à ces plaisirs, j'irai sans doute ce soir encore au fettine avec Joyant[2], ou chez Schnetz[3], qui compte répéter son bal de dimanche.

Je remets à demain la fin de ma lettre, ne voulant pas la fermer sans vous parler des *moccoli* qui terminent le carnaval. Je crains seulement que le temps ne soit pas aussi beau que les jours derniers. Mon intention, si le beau temps continue, est, malgré le froid un peu vif, de partir pour les environs que je voudrais bien enfin visiter un peu. Je n'ai pas encore de détermination fixée, mais je sens combien il est important pour moi de penser au Salon de l'année prochaine et d'y penser de loin. J'ai eu tort de venir ici dans cette saison, qui, comme partout je crois, a été d'ailleurs beaucoup plus rude qu'elle ne l'est ordinairement.

Mercredi soir,

Je n'ai été ni au bal de l'Académie, ni au fettine ; je me suis couché de bonne heure après une journée assez fatigante et fort gaie. Après avoir passé quelques heures au balcon des secrétaires de l'ambassade où Cambis m'avait invité (balcon loué pour la fête), ces messieurs m'ont présenté chez lady Muyens pour, de son balcon, jouir à la fois comme acteur et spectateur de la fête des *moccoli*. Il y avait là, comme vous pensez, bonne société : les Esterhazy, le prince de Prusse, les Carignan, Doria, etc., j'en passe et des meilleurs ; d'étiquette, heureusement pas l'ombre, je vous

[1] Voir la lithographie de Carle Vernet et surtout les beaux dessins de Géricault au Louvre « Les courses de Rome ».

[2] Joyant (Jules), peintre, 1803-1854 (vues de Venise).

[3] Schnetz (Jean-Victor), 1787-1870, directeur de l'Académie de France.

assure ; la joie a été folle et chacun a enfariné son voisin ou sa voisine de plus belle, on dépensait avec ardeur le reste de ses munitions, et plus d'une jolie femme ressemblait plutôt à une *monilaria* qu'à une comtesse. La course de chevaux terminée, l'instant des moccoli est arrivé : figure-toi toute cette population du Corso s'illuminant tout d'un coup, chacun armé d'un paquet de petites bougies et mettant la plus belle ardeur à souffler la bougie de son voisin ; je te laisse à penser les cris de joie, les rires et les inventions de tous genres pour préserver sa précieuse lumière et éteindre la lumière rivale ; les mouchoirs attachés à de longues perches, les boucliers préservateurs, la foule de la rue, les chars de masques et de promeneurs, les escalades de tout genre ; c'est vraiment miracle qu'il n'arrive pas des malheurs. Dans l'appartement qui faisait face au nôtre, le feu a pris aux rideaux, mais a été éteint tout de suite. Il me reste de tout cela mal aux yeux et à la gorge ; un peu de pluie est venue terminer la fête déjà bien avancée. Aujourd'hui, le temps est au froid et paraît remis ; c'est, je crois, surtout pour avoir été admirer le soleil couchant au Pincio, avec Cambis, que je souffre ce soir de la gorge.

Voilà donc le carnaval fini ; après cette licence de la rue va commencer le carême. Il est défendu de faire gras dans les premières salles des restaurants et bientôt ces établissements seront hermétiquement fermés pendant certaines heures de la journée consacrées au catéchisme. Les plus ardentes de ces belles romaines que j'ai vues au Corso ou au fettine, vont mettre la même ardeur à leurs dévotions. Une bonne confession va effacer les plus jolis péchés ; il n'y a ici nulle hypocrisie, c'est la même ardeur et la même passion. Comment ce peuple est-il donc aujourd'hui si abaissé avec des éléments si purs de force et de vie ?

Adieu, ma chère bonne sœur mère, je t'embrasse toi et les nôtres avec le plaisir que je me promets à l'instant du retour. Mille affectueuses amitiés à ceux qui veulent bien ne pas m'oublier.

PAUL.

A M. Sollier.

10 mars Rome 1842.

Mon bon Sollier, je pars décidément le 28 de ce mois, et après m'être arrêté à Avignon quelques jours, je me rends le plus vite possible à Paris. Plus que toi sans doute, je commence à trouver le temps long et à sentir le besoin des amis de Paris. Je ne puis même te cacher que l'isolement dans lequel je vis, surtout pendant mes courses à la campagne, m'est excessivement pénible ; le temps, qui n'est pas à beaucoup près toujours favorable, me fait encore plus sentir l'ennui de cette position. J'ai fait ici une triste expé-

rience; c'est que je n'appartiens plus à tous ces jeunes gens dont beaucoup cependant sont de mon âge ; je n'ai plus leurs goûts, ils m'acceptent, je crois, encore moins. Mon voyage en Italie est, je le sens avec peine, un voyage manqué sous trop de points. Il me faudrait, pour en tirer tout le parti convenable, le commencer à présent et passer ici huit ou neuf mois, c'est ce que je ne puis faire, ni moralement, ni matériellement. Je crois avoir été mal conseillé en choisissant cette époque et surtout en prolongeant mon voyage toujours dans le vain espoir d'un beau temps qui peut encore se faire longtemps attendre aux paysagistes. Il me faut absolument rentrer pour produire et récolter. Ici l'on se laisse trop facilement aller à ce doux farniente qui est la plaie du pays. Pendant que je t'écris, je cause avec Bodinier[1] qui est une preuve frappante de ce que j'avance. J'ai trouvé dans son atelier un tableau commencé depuis quatre ans au moins, qu'il a déjà exposé à Paris et qu'il s'amuse à changer pour obtenir de fort médiocres améliorations. Tous ces artistes romains s'endorment sur leur admiration pour les chefs-d'œuvre et le beau pays qu'ils ont sous les yeux.

J'emporterai de Rome de grands souvenirs, je partirai frappé de la grandeur de ce pays, où il est si facile de tomber dans le faux et la manière. Lorsqu'on parle de cette nature simple et sublime, il est presque impossible de ne pas tomber dans un pathos que bien peu de maîtres ont su éviter et qui, comme je te l'ai dit, est une des causes qui, par opposition, font tomber nos artistes modernes dans une maigreur plus déplorable.

Je suis retenu ici par un petit tableau que j'ai à faire pour un des attachés de l'Ambassade, je ne sais encore si je le ferai ici ou simplement à Paris, surtout si je refais une petite excursion aux environs. Je veux aussi revoir quelques-unes des galeries qui sont à Rome. La semaine sainte, dont les approches attirent déjà tant d'étrangers me retient aussi. Nous sommes en plein carême; aux heures des catéchismes, tous les restaurants, cafés, marchands de comestibles sont fermés, la foule attend à six heures du soir l'ouverture de Lepri, notre restaurateur. Dans ce singulier pays, on affiche la vente des indulgences qui sont d'un bon produit; et l'escalier saint de Jérusalem, qu'on ne peut monter qu'à genoux, est encombré de pénitents. Je ne sais si c'est l'approche du carême qui nous a délivrés des voleurs, mais, il n'est plus question d'eux depuis quelque temps. Je ne vous ai pas parlé de cette circonstance qui pouvait vous inquiéter parce qu'elle était réellement sérieuse ; à mon arrivée ici, les *accidents*, comme on dit à Rome, étaient très fréquents ; c'est-à-dire que tous les trois ou quatre jours on avait une nouvelle histoire de coup de couteau. Mon habitude de rentrer à toute heure du soir m'exposait plus qu'un autre à devenir le héros ou plutôt la malheureuse

[1] Bodinier (Guillaume), peintre, né et mort à Angers, 1795-1872.

victime du moment; mais j'avais pour moi trois choses : ma qualité de Français et les précautions de n'avoir jamais d'armes et toujours au moins deux ou trois écus sur moi. Je dois dire, à ma honte, que je n'ai rencontré que des figures assez étranges qui pouvaient fort bien être des mouchards, mais n'étaient pas des voleurs. Si, au milieu de tout ceci, les églises sont pleines, les madones pompeusement ornées et les restaurants fermés, tu pourras dire à mon frère que jamais les bureaux de loterie ne ferment; les confesseurs donnent, dit-on, les meilleurs numéros pour la loterie qui est une véritable passion chez ce peuple paresseux, superstitieux, et passionné.

Comme je te le dis, je t'écris cette lettre, qu'il me faut vite porter à l'ambassade, au milieu des visites. J'espère cependant que tu pourras la lire et la comprendre; je te parle mœurs de Rome et je cause du Poussin avec Bodinier. Je te dirais à ce propos que je n'ai point vu Planche[1] qui, malheureusement pour moi a passé tout l'hiver à Naples.

J'ai trouvé de très bons moments que je dois à l'amitié de Cambis. Adieu, quand je renoncerai à toute activité, je reviendrai peut-être à Rome vivre de la vie qu'on y mène toute douce et tout endormie. Mais il ne faut pas y attendre le paysage pendant les mois d'hiver.

De Gustave Planche.

Naples, 8 juillet 1842.

Je regrette, mon cher ami, de vous avoir préoccupé de si tristes pensées ; et cependant je ne puis méconnaître la vérité de vos réflexions. Mais j'espère que le travail et le succès appelleront votre attention sur le revers de la médaille. Tout ce que vous me dites sur l'anarchie des arts, sur le Salon, sur le public, sur la multitude des talents secondaires et de pure exécution, sur l'absence générale de grandes pensées, me semble d'une évidence incontestable, mais je veux croire qu'un jour viendra où, sans oublier toutes ces tristes vérités, vous n'en souffrirez plus. Vous n'avez jusqu'à présent que l'estime de quelques esprits sérieux ; il vous manque la consécration de la popularité. Le jour de la popularité viendra pour vous, je l'espère, et relèvera votre courage. Sans renoncer aux qualités poétiques de votre talent, vous pouvez, je n'en doute pas, donner à votre peinture plus de précision et de clarté, en un mot abréger l'intervalle qui vous sépare encore des intelligences communes, et mieux compris, vous serez certainement applaudi. — Donnez-vous encore des leçons à la Duchesse d'O. ? — En écrivant à Barye, je prévoyais à peu près qu'il ne me répondrait pas, et je lui pardonne de grand cœur sa paresse, tout en souhaitant qu'il me réponde. J'ai écrit à Gleyre[2] avec la même pensée, pour Sandeau[3] c'est autre chose ; j'espérais qu'il me répondrait et jusqu'à présent il ne m'a pas

[1] Gustave Planche, critique, 1808-1857.

[2] Gleyre (Charles), peintre, 1807-1876.

[3] Sandeau (Jules), littérateur, 1811-1883.

donné signe de vie. S'il est heureux il n'a pas besoin de se justifier. Le bonheur est oublieux et se passe sans peine des absents. — Je suis fâché de voir que mon frère Charles persiste dans sa sauvagerie. Ses études solitaires le mèneront bien lentement au but, si toutefois elles ne l'en éloignent pas, ce qui est fort à craindre. Il veut apprendre tout par lui-même, afin d'éviter les contrariétés d'amour-propre, et il oublie qu'il a trente-deux ans depuis six mois, et qu'il bégaye à peine la langue qu'il veut parler. Je lui ai dit franchement ce que je pense de cette étrange méthode ; mais je crains que mes conseils ne soient comme non avenus. Cependant je vais recommencer pour n'avoir rien à me reprocher. — J'espère que vous verrez Delacroix et Boulanger, que vous me donnerez de leurs nouvelles et que vous excuserez mon silence auprès d'eux. Malgré ma paresse apparente, j'ai écrit depuis le commencement de cette année dix-huit lettres, dont huit sont encore sans réponse. Pour un homme qui ne sent au bout des doigts aucune démangeaison d'écrire, vous conviendrez que c'est peu encourageant. Au nombre des silencieux se trouvent ma sœur et mon frère aîné. — Ma belle-sœur m'a déjà dit pour mes *portraits* ce que vous me dites, et je lui ai répondu que je ne veux rien laisser faire en mon absence. L'édition publiée en 1836 est tellement criblée de fautes typographiques, tellement différente des feuilles imprimées que j'ai données comme manuscrit, qu'elle est presque illisible. Je vois donc la nécessité de revoir moi-même les épreuves avec une attention scrupuleuse. En outre, il y a plusieurs chapitres que je voudrais enlever et remplacer par des chapitres meilleurs, écrits depuis longtemps et publiés dans la revue, afin de donner au recueil plus d'harmonie et de solidité. Mais à vous parler franc, j'aimerais mieux publier un livre absolument nouveau et fait d'un seul jet. Quelle que soit la valeur des fragments que j'ai publiés depuis dix ans, quelle que soit la sincérité des pensées que j'ai exposées, discutées et soutenues, je sais très bien que le public s'intéresse difficilement à une discussion qui occupe tant de pages, et je pense bien sérieusement à produire mon intelligence sous une forme nouvelle, je veux dire nouvelle pour moi ; car je n'ai pas la prétention de me montrer sous une forme inattendue ; l'événement décidera si c'est de ma part présomption ou sagesse. Je suis prodigieusement las de donner mon avis ; sans savoir si je suis capable de faire autre chose, j'essayerai. Je suivrai en cela le conseil que vous m'avez souvent donné, et dont je n'ai jamais pu profiter faute de loisirs et de liberté. Maintenant le loisir et la liberté sont venus, c'est à moi d'en tirer parti. Je ne suis ni aveuglé par la confiance, ni ébranlé par le découragement. J'envisage avec sérénité toutes les difficultés de l'entreprise et j'emploierai toutes mes forces à les surmonter. Toutefois, j'ai le dessein d'adresser à la Revue quelques pages sur le musée de Naples avant d'aborder le chapitre de ma métamorphose. — Vous pouvez me répondre à l'adresse que je vous ai donnée. Je ne quitterai pas Naples avant les derniers jours d'août, je ne sais pas encore quelle route je prendrai pour aller à Florence. — Adieu, mon cher ami ; n'oubliez pas de me parler des aventures de Robelin[1] il paraît qu'il débute dans *les Amadis*.

Tout à vous,

GUSTAVE PLANCHE.

28. S. Lucia.

[1] Charles Robelin, architecte, né en 1787.

Fragments d'une lettre en partie détruite par de l'eau-forte, renversée pendant la morsure d'un cuivre.

De Gustave Planche.

... Vos reproches m'ont paru bien injustes mais vos plaintes mêmes sont une preuve d'amitié, je ne me sentais pas coupable. — Au lieu de vous en tenir à l'accusation de paresse qui aurait au moins quelque apparence, vous allez jusqu'à me dire que vos amis trouvent mon silence maniéré ; bien sincèrement, je suis un des hommes les plus naturels du monde ; et c'est je pense ma seule originalité. Il m'a suffi d'être moi-même pour sembler singulier. Tant de gens écrivent des impressions de voyage sans avoir rien à dire. Pour moi je regarde, j'étudie, je réfléchis et j'attends que le passé m'invite à parler. Cette heure n'est pas encore venue et je me tais, et je crois bien faire. — D'après ce que me dit Charles, il paraît que vous avez eu à Rome de la pluie et du froid, je regrette bien vivement que vous n'ayez pas vu comme moi Rome et la campagne romaine en mai, en juin, dans toute sa splendeur, en septembre en octobre dans toute sa sévérité ; vous en auriez tiré bon profit. Les Poussin, les Guaspre et les Claude Lorrain. se présentent alors par douzaines à celui qui sait les prendre. Pour moi, je me suis contenté d'admirer, il a bien fallu m'en tenir là puisque je ne sais pas tenir un crayon et qu'il me faudrait plusieurs années pour esquisser raisonnablement un arbre, un terrain ou un rocher. C'est, je l'avoue, un de mes regrets. Le paysage, que j'ai maintenant devant les yeux, a souvent plus d'éclat que le paysage romain, mais il a généralement moins de grandeur. La couleur a moins de simplicité, les lignes moins d'harmonie. Là-bas, on trouvera Nicolas Poussin, ici on trouve Salvator Rosa. — Ne croyez pas, mon ami, que je perde mon temps ; j'étudie beaucoup et depuis mon départ j'ai acquis un grand nombre d'idées nouvelles, sur l'histoire de l'art, sur la littérature italienne. — L'indulgence, vous le savez, est un des premiers devoirs de l'émotion. Je compte sur votre indulgence. — Dites-moi, aussi précisément que vous le pourrez à quelle époque vous m'avez écrit à Rome, pour que je réclame dès en arrivant les deux lettres que vous m'avez envoyées et surtout n'oubliez pas de me dire. . . . . l'égoïsme du rhéteur ressemble à s'y méprendre à la cruauté, je suis bien aise de n'avoir pas à parler de ce livre, car j'aurais trop à dire..... ma franchise semblerait singulière, la vérité serait traitée d'injustice. — Adieu, mon ami, écrivez-moi, et croyez à la sincérité de mon amitié malgré mon long silence.

Tout à vous,

GUSTAVE PLANCHE.

Naples, S. Lucia, 28.

De Gustave Planche.

Florence, 2 octobre 1842.

Tout ce que vous me dites, mon cher ami, sur Delacroix, sur Riesener[1], sur L. Boulanger est déplorablement vrai : pour tenir tête à

[1] Riesener (Léon), 1808-1878, peintre. cousin de Delacroix, *Léda* au Louvre, *Bacchante* à Rouen.

toutes les difficultés de la vie de Paris, pour marcher dans une voie droite et légitime, pour ne pas succomber aux flatteries, pour entendre sans découragement les conseils d'une critique éclairée, il faut une grande force de caractère, une grande netteté d'intelligence. Aujourd'hui, par les journaux, l'on parvient et s'élève plus vite qu'autrefois. L'artiste, s'il n'y prend garde, arrive bientôt à un état de surexcitation fiévreuse. Pour maintenir son intelligence en bonne santé, il faut veiller sur soi-même à chaque instant du jour. Je le sais, et vous le savez aussi : malheureusement Boulanger paraît l'ignorer complètement. Vous n'avez pas oublié combien de fois il m'a boudé pendant des mois entiers parce que, dans l'intention de ne pas le désobliger, je m'abstenais de parler d'une peinture que je trouvais mauvaise. Delacroix a été beaucoup plus tolérant et je crois qu'il a eu raison. L'amitié de Victor Hugo, si toutefois ce mot a un sens pour lui, a été funeste à Boulanger, elle lui a valu trois ou quatre odes assez sonores, et encore son nom n'est écrit en toutes lettres que dans les notes ; sur la dédicace il s'appelle L. B. Mais elle l'a rendu sourd à tous les conseils et l'a empêché de choisir une fois pour toutes une voie dans laquelle il pût persévérer sans retour. Les incertitudes, les oscillations de son intelligence ont quelque chose d'affligeant. Il possède plusieurs des qualités qui font le grand peintre, et il ne sait pas être lui-même. Grand défaut, à mon avis. — Je vous remercie d'avoir visité mon frère Charles. Je voudrais bien le voir renoncer à travailler seul. Je lui ai écrit pour lui démontrer les dangers d'un travail solitaire, et il a paru les comprendre. J'ai prié Delacroix de le voir et toutes mes lettres n'ont abouti à rien. Vous m'obligeriez beaucoup en essayant de l'amener à changer de méthode. — Je suis ici depuis dix-neuf jours seulement, et je pars après-demain mardi pour Venise où je resterai pendant tout le mois d'octobre. Je passerai le mois de novembre à Milan. Les fresques d'André del Sarte à l'Annonziata m'ont particulièrement ravi. Je pense que je ne rentrerai pas en France sans revoir Florence. Quelle richesse, et quelle variété ! depuis Giotto jusqu'à Ghiberti. — J'ai écrit à Bonnaire de Naples. J'écrirai à Chaudesaigues [1] de Venise. Répondez-moi bientôt à Venise, poste restante, et donnez-moi des nouvelles de Robelin Amadis.

Tout à vous,

GUSTAVE PLANCHE.

De Gustave Planche.

Milan, 7 janvier 1843.

Je n'ai jamais songé, mon cher ami, à vous reprocher votre silence. J'attendais sans rancune, sans mauvaise humeur, une lettre de vous. Je vous avais écrit de Florence, en septembre, et vous ne me répondiez pas. Je pensais que le travail vous absorbait tout entier, et je ne doutais pas de votre amitié Je vois avec peine que vous n'êtes guère plus gai, plus content que moi. Ce que vous me dites de notre vieillesse, de nos regrets, pour un passé d'hier, me paraît généralement vrai. Cependant en ce qui concerne mon illustre ami, celui qui a succédé à Shakespeare comme Napoléon a succédé à Charlemagne, je crois pouvoir, sans vanité faire exception en ma faveur ; car je n'ai pas attendu l'indif-

[1] Chaudesaigues, littérateur, 1814-1847.

férence publique pour dire tout haut ce que d'autres pensaient tout bas, pour dire dans quelle estime je tenais cette parole abondante et colorée, qui n'avait d'autre valeur qu'elle-même et qui traduisait si rarement les inspirations du cœur et de l'intelligence. Aujourd'hui que le public, après dix ans d'une prédication assidue s'est rangé à mon avis, je serais presque tenté de dire aux étonnés ce que dit un personnage des *Lettres persanes* à un homme ruiné : vos blés et vos vignes sont ruinés, ce que vous me dites là me fait le plus grand plaisir, car cela me prouve que j'avais eu raison d'affirmer d'après mes calculs qu'il était tombé cette année deux jours d'eau de plus que l'année dernière. J'avais prévu depuis longtemps que mon illustre ami assisterait vivant à l'oubli de son nom; l'égoïsme où il est enfermé, l'ignorance qu'il s'est imposée comme un devoir, ne permettent ni à son cœur ni à son intelligence de se renouveler ; il recueille aujourd'hui ce qu'il a semé. Rossini, Lamartine, Delacroix auront une vie plus longue, parce qu'ils sont faits d'une autre étoffe ; ils ont mis dans leurs œuvres quelque chose d'eux-mêmes. Dans mon séjour à Florence, personne ne m'a parlé de Dumas ; ce que vous me dites de son panégyrique du Duc d'Orléans, mélange de jactance et d'adulation, ne me surprend pas ; il y a longtemps que je ne lis plus ce qu'il écrit. Il a perverti sans retour d'heureuses facultés, qui, surveillées du premier jour, comportaient un meilleur emploi. Je n'ai jamais eu l'occasion ni le désir de connaître le fils aîné du roi ; mais sans le prendre pour un génie surnaturel, j'aime à penser que ces flagorneries et ces vanteries lui inspiraient un profond dégoût. — Vous ne me dites rien de mon frère Charles ; ne le voyez-vous pas quelquefois? Je crains bien que le travail solitaire dans lequel il s'obstine si follement ne le conduise à une éternelle obscurité, à d'éternels regrets. — J'espère que vous surmonterez votre répugnance pour les pattes de mouche et que vous me répondrez bientôt à Milan, poste restante. — Donnez-moi des nouvelles de Boulanger, de Delacroix, de Sainte-Beuve. Robelin a-t-il quitté l'emploi des Amadis ?

Tout à vous,

GUSTAVE PLANCHE.

Au printemps de 1843, un vieil ami et camarade de la première enfance de Paul Huet, Edmond Dionis du Séjour recevait chez lui, à Laval, Mme Sallard et sa fille, amie de sa jeune femme. Dès les premiers jours, Edmond Dionis, qui trouvait cette jeune fille charmante, lui dit en riant : « Je voudrais vous marier, ma femme prétend que vous êtes très difficile, est-ce vrai ? — Je suis très heureuse et ne suis pas pressée. — Ah ! Eh bien, moi je suis pressé, que diriez-vous si je faisais surgir un mari en frappant cette table? » Et il donne un violent coup de poing. « J'ai un ami, peintre de talent, c'est votre affaire, vous aimez la peinture, vous en ferez ensemble. »

Le lendemain matin, le hasard amenait Paul Huet ; il

venait surprendre l'ami, qui la veille, en frappant la table, ne se doutait pas que son évocation aurait cette puissance.

Claire Sallard était la fille d'un ancien officier, neveu de Dalayrac. Brune, des cheveux noirs, de grands yeux, la bouche fine et spirituelle aux coins légèrement relevés, de tournure élégante et distinguée, elle avait vingt et un ans. Paul Huet en avait près de quarante. Il est de suite sous le charme, une voix superbe complète l'enchantement.

De l'autre part, la première impression n'est pas du tout la même, et le portrait piquant, tracé par Mancino dans l'*Art*, commente très bien ce qui a dû se passer dans l'esprit de sa future.

C'est sa belle-mère, femme du reste très supérieure et de beaucoup d'esprit, qui l'accueille avec bienveillance dès le premier abord; mais il doit conquérir sa fiancée, qui avait déclaré, avec cette audacieuse témérité des jeunes filles, qu'elle n'épouserait jamais : ni un veuf, ni un homme petit, ni un homme portant sa barbe, ni un homme à lunettes, ni un homme plus âgé; ni... que sais-je? En un mot, il réunissait exactement toutes les conditions de proscription immédiate !!

Pour cela, il ne fallait pas l'entendre causer, il ne fallait pas le voir dessiner, surtout pour une jeune fille qui elle-même faisait de la peinture.

Pendant le séjour à Laval, on fait une excursion sur les bords de la Mayenne; le soir, il dessine à la plume, de souvenir, toutes les stations de leur promenade. Plus tard, sa femme parlait souvent de ces premières impressions et disait la surprise qu'avait causée à tous, et plus encore à elle-même, cette étrange facilité à retrouver de mémoire tout ce qu'il avait vu en courant, à le traduire avec une rapidité amusante, avec une fidélité telle qu'on aurait pu croire ses croquis exécutés d'après nature.

Conquis à première vue, il ne voulait pas capituler sans se défendre; il entendait conquérir à son tour.

De retour à Paris, il écrit à sa future belle-mère qui répond, puis sa fiancée joint des petits mots aux lettres de sa mère. Le charme de son esprit avait opéré. — Le mariage est célébré au Mans le 21 août 1843.

Jamais union ne fut plus complète, affection plus vraie et plus solide, dévouement plus absolu, plus admirable.

La vie est longtemps dure, des maladies terribles viennent, dès le début, assombrir l'horizon. Cette jeune fille gâtée, fêtée pendant toute sa jeunesse par une mère charmante, devient aussitôt une femme sérieuse, modeste, d'une simplicité excessive, supportant bravement et sans un regret, sans une plainte, les difficultés et les souffrances. Après un été passé à Sarcelles moins d'une année après son mariage, Paul Huet, condamné par les médecins devait repartir pour le midi, perdre sa situation à Paris : leçons, travaux, tout sombrait ! Cette épreuve cruelle fut le lien le plus puissant.

A sa fiancée.

Vendredi 22 juin 43.

Chère mademoiselle Claire, je viens d'écrire à l'amie Lavaloise pour la rassurer sur la constance de mes sentiments qui ne changent pas si vite, soyez-en persuadée. Maintenant que ma lettre est partie, je me reproche de ne lui avoir point cherché querelle sur ce soupçon qui m'offense beaucoup. Je pense heureusement que ma première lettre doit avoir complètement éclairé cette amie et qu'elle a dû vous dire ses inquiétudes calmées. Pour moi, je suis heureux et confiant ; je commence ma lettre aux amis de Laval par leur dire ce que je ne saurais trop vous répéter dans l'espoir d'un peu de réciprocité : c'est que tous les jours j'apprécie mieux et j'aime davantage le trésor que votre bonne mère veut bien me confier. Dites bien à cette seconde amie, que je l'aimerai avec vous d'une affection bien bonne ; faites-lui entendre, je vous prie, combien je suis touché de ne recevoir d'elle que des expressions affectueuses et pleines de confiance, ce sont de ces délicatesses qui n'appartiennent qu'à des cœurs haut placés et que je suis au moins capable de sentir.

Il est décidé aujourd'hui, d'après la dernière lettre de cette bonne mère, que j'irai bientôt vous voir au Mans. Ici ou au Mans, pourvu que ce ne soit pas trop long, cela ne fait rien et j'aurai autant de plaisir à visiter votre habitation de jeune fille qu'à vous

montrer mon atelier; je viens cependant de faire ranger avec soin ce lieu de travail, ce qui n'est pas peu de chose comme vous le verrez bientôt, j'espère.

Je vais vous quitter pour aujourd'hui, je dîne au Marais, je vais mettre des gants et l'habit noir pour me présenter respectueusement devant le frère aîné M. Félix, et obtenir aussi son *agrément*. Il n'est personne qu'on ne redoute dans ma situation, et un frère, aîné par le sexe et mathématicien par état, est une puissance à ménager qu'il faut aborder avec crainte et respect; heureusement qu'il vous a déjà favorablement répondu et que j'ai un protecteur à votre doigt. Pour mon frère, c'est ici, chère mademoiselle, l'occasion de vous dire qu'il vous aime déjà beaucoup et en vérité, il serait bien mal venu de penser autrement. Il vient d'emporter votre précieuse lettre, dont il a fallu me séparer pour quelques heures; c'était pour la montrer à ma sœur qui sera certainement bien touchée de vos bonnes expressions.

..... Je suis content de la détermination de votre jeune frère, j'ai souvent désiré une pareille direction et, avec de la vocation, c'est un choix dont il ne faut pas le blâmer : les arts ont leurs bonheurs, surtout pour l'artiste qui n'a pas à lutter contre les premières nécessités matérielles. L'amour du beau, les sentiments ouverts aux grandes impressions de la nature ennoblissent l'âme et la rendent, je crois, meilleure. Pourquoi ne l'avouerais-je pas, j'aime ma carrière et j'en suis fier. Les forces me manquent peut-être pour toucher le but désiré, mais l'entrevoir est déjà beau, c'est s'initier aux nobles gloires qui ont pu l'atteindre. Vous avez puisé vous-même, chère mademoiselle Claire, à cette source de l'intelligence et du beau. Je ne puis oublier nos impressions partagées devant cette belle nature et n'est-ce pas un grand bonheur de penser que nous pourrons voir et sentir ensemble.

Comme je m'oublie à bavarder...

Je n'attendrai pas plus longtemps pour vous répéter combien je vous aime et désire votre bonheur. Croyez celui qui est pour toujours votre ami.

P. H.

A sa fiancée.

Juin 1843.

Chère mademoiselle Claire, j'ai tant à écrire, à répondre, à m'excuser que je ne sais pas par où commencer.....

Je crois que je n'ai pas encore procédé avec ordre et qu'il faut cependant montrer que j'ai profité. J'étais bien certain que vous et votre mère trouveriez ma sœur une bonne et excellente personne; vous apprendrez à la connaître par ces petits riens qui montrent un noble cœur; car je vous l'ai dit, elle est d'abord peu démonstrative..... C'est quelque chose que des cœurs sincères et affectueux, c'est le seul bonheur vrai en ce monde.....

Vous dire combien je suis touché de vos preuves d'affection, de cette délicatesse inquiète qui veut ménager mon indépendance et ma liberté d'artiste, voilà qui m'est difficile. J'aurai à rendre grâce aussi à cet égard à votre mère ; à vous, je ne vous dirai qu'un mot : c'est que je vous connaissais bien, car j'étais sûr de ne voir jamais en vous la moindre hésitation à ce sujet. Mais soyez tranquille, sans sacrifier l'art, je tâcherai de ne point négliger les intérêts de fortune ou au moins d'existence ; plus tard, nous causerons de cela, maintenant ce que je puis vous dire : c'est que vous et votre mère, vous êtes bonnes, généreuses, et que je vous aime. Ce mot, chère Claire, reportera à vous toutes mes idées de gloire, comme vous voulez bien le dire, toutes mes idées de travail. J'avais besoin d'un but dans ma vie, je l'ai trouvé, merci du fond du cœur !

Vous ne verrez point la vue d'Avignon. Sous vos yeux je commencerai une autre toile avec plus de plaisir, de bonheur, d'intérêt, et cela sera mieux, j'espère. N'écoutez pas trop les feuilletons, aujourd'hui flatteurs, injustes demain, je ne suis à cet égard fier que d'une chose, c'est que vis-à-vis eux, j'ai conservé toujours ma dignité et mon indépendance ; je dois vous le dire, à vous, qui devez m'estimer pour m'aimer.

... Adieu, chère mademoiselle Claire, croyez bien en mon affection. Pour moi, je n'ai jamais été plus heureux, malgré votre petite méchanceté de me priver de toute une page, lorsque vous aviez tous ces bons projets à raconter à l'ami qui vous aime et vous consacre sa vie.

PAUL.

Envoyé dans le Midi et se croyant perdu, il choisit Nice avec la pensée d'y rester près de la jeune femme qu'il y avait laissée.

Il éprouve d'abord une amélioration, mais au printemps de 1845 les chaleurs aggravent son état. Un médecin inexpérimenté lui fait appliquer un moxa, il le supporte plusieurs heures stoïquement ; quand on le relève, il avait une profonde blessure, comme un trou de balle, dont il a gardé toute sa vie la cicatrice. Plus tard, on lui dira que ce remède terrible, si on le risquait, ne devait demeurer que quelques minutes. Sans le hasard qui l'avait fait éteindre et en avait arrêté l'action, la poitrine eût été perforée ; il n'avait pas bronché ! Ce même médecin, ne se cachant pas pour dire qu'il aime mieux l'envoyer mourir ailleurs, conseille Pau.

Paul Huet traverse le Midi, passe par Avignon, où il demeure quelques jours chez de Pontmartin[1], par Montpellier, Toulouse, long voyage par les canaux, arrive à Pau. Dès les premiers jours, il se trouve mieux, voit le docteur Darralde[2], grande célébrité de l'époque, qui déclare qu'il n'a aucune lésion, que c'est une simple congestion au poumon, sans danger sérieux, qu'avec des soins et du repos il sera promptement et complètement rétabli.

Séduit par le climat et les beaux horizons de montagnes, Paul Huet prolonge son séjour pendant deux hivers. Il retrouve Delacroix avec lequel il vit dans une grande intimité. Ils dessinent ensemble, le soir, comme dans leurs jeunes années chez Pierret. Le fils, nu sur une table, servait de modèle[3].

En voyant chaque jour cet intérieur heureux, Delacroix laissait échapper parfois quelques impressions d'un regret attendri.

Le Duc de Montpensier, revenant d'Espagne, passe par Pau. On organise une cavalcade pour aller au-devant de lui et former un cortège à son entrée dans la ville. Paul Huet, comme ancien professeur de la Duchesse d'Orléans, est mis en avant et le soir, au bal officiel donné en l'honneur du prince, Mme Huet est invitée à faire partie du quadrille d'honneur. Ce qui fait aussitôt sensation dans cette petite province !

A M. Sollier.

Nice, 21 décembre 1844.

Mon cher Sollier, je voulais t'écrire depuis longtemps deux mots de souvenir et si j'ai négligé de le faire, c'est que je savais que tu avais de nos nouvelles, et aussi parce que je ne voulais point te faire payer un port de lettre pour le peu que j'avais à te dire. Que t'apprendre en effet : tu sais déjà notre voyage, notre installation et l'arrivée si heureuse du petit bonhomme qui est venu réjouir notre exil. Mon frère, je l'en ai prié, a dû passer

[1] Armand de Pontmartin, critique et littérateur, 1811-1890.

[2] Darralde, médecin qui a fait la réputation des Eaux-Bonnes.

[3] Le fils de Paul Huet avait un an.

chez toi pour te faire part de cet événement, si heureusement advenu et notre admiration pour une si belle œuvre. Nous voulions une fille, c'était l'objet de nos rêves et de nos arrangements futurs ; mais il faut prendre son parti, et le gros gars que nous berçons nous a fait oublier notre jolie fantaisie. Pourquoi avons-nous, au milieu de ces folles joies, tant et de si tristes préoccupations ? Cette santé du père agira t-elle sur cette belle apparence ? Et ce pauvre petit est-il, lui aussi, destiné à souffrir ? J'espère que cette belle poitrine, cet estomac si bien disposé sont, pour cette machine si complète et bien organisée, une assurance d'avenir et de santé. Si les traits du cher petit ne grossissent pas trop, comme je le crains, il sera ma foi un joli homme, comme dit Esther Douhin. C'est maintenant un petit amour d'enfant qui n'a pas encore quinze jours et qui fait non seulement l'admiration de ses père et mère, ce qui est bien juste, mais l'étonnement d'un pays où les enfants viennent très bien et très beaux !

Quelles sornettes, mon cher ami, je viens te conter à propos d'un monsieur si eloigné encore de la conscription. C'est, vois-tu, que je n'ai guère d'autre ouvrage à te montrer; autrefois, je t'aurais parlé peinture, études, nature pittoresque, il me faut presque oublier tout cela, et je voudrais parfois me dire pour tout de bon que j'ai cru être peintre, mais que c'est un vieux rêve ; qu'il faut aujourd'hui me considérer comme un rentier de Saint-Germain-en-Laye, dont la préocupation unique est de guetter le coup de soleil qui doit lui chauffer le dos. Malheureusement, je ne puis même pas vanter le soleil de Nice : depuis quelques jours, il met une modestie à se montrer qui devient ridicule et nous fait chercher le feu de la cheminée. Cela ne durera pas, voilà ce qu'il faut se dire ; ce mois de décembre est toujours ici la mauvaise époque de l'année et il nous faut attendre patiemment le beau Phébus jusqu'au mois de janvier ; époque où nous aurons le droit de nous croire volés complètement si nous ne nous plaignons point de la chaleur... au soleil.

J'ai fait quelques petits croquis au pastel et me suis épris de ce genre facile et commode. Cela va à un amateur comme je vais le devenir ; on fait sa petite promenade et le lendemain on est heureux de tracer un souvenir du beau soleil couchant de la veille avec ces couleurs si fraîches, si mates du pastel. L'huile perfide ne vous joue pas un tour et l'on n'a pas le droit, cette fois, de faire des tons sales. C'est aussi une charmante préparation pour des tableaux, j'entends comme esquisses. Ce genre est fait pour rendre la limpidité, calme et brillante à la fois, des douces vapeurs de l'Italie. Je ne sais cependant si je serais aussi enchanté de ce procédé, si je voulais l'employer à rendre l'âpreté de nos rochers ou le sévère caractère de la campagne de Rome. Son rapport avec le ton de la fresque est bien en sa faveur.

Ah ça, mon cher ami, quand penses-tu venir fonder cette

colonie d'amis qui a toujours fait l'objet de tes rêves. Comme Comairas serait bien ici, si ses fonds ne lui donnaient pas trop d'inquiétudes; des pâtés de foie gras à 1 franc, du vin de dessert à 15 sols et la liberté de jouer aux dominos, dont nous usons tous les soirs. Si toutes ces choses n'ont pas assez d'attrait pour vous, usez encore un peu vos bottes dans votre sale Paris et vous penserez bientôt que toutes ces douceurs de la paresse ont leur prix.

Pour ne pas tout à fait perdre la main, je travaille un peu les jours de fête et les jours de pluie, et peut-être vous enverrai-je mon tableau des rochers, qui peut bientôt être fini. Malheureusement, c'est assez pour sentir parfois la furia me reprendre; je voudrais bien étaler, sur une bonne toile, une pâte généreuse et obéissante. Il faut se rappeler, pour être sage, que cela a été toute ma vie, plutôt un rêve qu'une réalité. Adieu, cher gros, soutiens toujours ta bonne santé. Pour moi, je suis sûr de te conserver mon amitié.

PAUL.

Amitiés à ton fils, ma femme te fait ses compliments et mon fils te présente ses respects.....

A M. Sollier.

Nice, printemps 1855.

Merci, mon cher gros et bon, de ta dernière lettre déjà éloignée. Je voudrais t'écrire plus souvent, mais le temps passe vite, même lorsque l'on ne fait rien, et les amis qu'on laisse derrière soi, qui vous accusent peut-être d'insouciance et d'oubli, ne pensent pas assez que nous avons bien des réponses à faire pour une lettre que chacun nous écrit. J'ai cette habitude de croire qu'une lettre, écrite dans mon centre, s'adresse un peu à tous et je ne réfléchis pas que celles que j'envoie à Mme Sallard lui sont un peu particulières et ne passent pas de main en main comme celles de mon frère. Tu fais trop l'éloge de notre *bonne grand'mère* pour que j'y ajoute rien. J'ai tant de plaisir à lire ses lettres gaies, spirituelles et aimables comme elle, que je me figure qu'elle peut lire les miennes sans trop d'ennui. Je m'habitue à lui donner, en forme de bavardage, le récit de nos observations, récits que je te donnais autrefois et que tu ne regrettes pas sans doute; des histoires de Jésuites, qui ne valent même pas celles de Sue et qui n'ont d'autre attrait que celui de la localité et de l'actualité comme vous dites. Notre vie, plus calme et plus uniforme que la vôtre, n'a rien de bien pittoresque; ma femme se charge de chanter la gloire de son amour d'enfant, et comme je ne peux toujours parler montagnes ou bleu d'azur, je m'amuse de la gentillesse de ces braves gens que vous installez

chez nous. Peut-être bientôt aurons-nous de nouveaux motifs descriptifs, je crains bien qu'il ne nous faille prendre nos vieux sabots et nous remettre en route. Nice, depuis un mois est devenue peu habitable, un soleil enragé et un vent de chien qui se disputent à nos dépens. J'allais fort bien... si ceci ne s'était adressé qu'à moi... mais ma pauvre Claire souffre beaucoup de cette surexcitation printanière ; sa poitrine est en mauvais état, fatiguée à la fois par le climat et les veilles. Tu sais la bonté et l'exaltation de son cœur et je n'ai pas besoin de te dire sa sollicitude maternelle, son inquiétude de troubler mon sommeil. J'ai appelé un médecin, on a beau faire, il faut avoir affaire à ces messieurs ; celui-ci nous engage à nous éloigner pendant l'été de cette terre africaine où tout est arrangé pour l'hiver aux dépens de l'été. La nature se révolte, les arbres poussent en une nuit, les murailles portent des fleurs, on vous tond tout cela comme pré ou comme tête de capucin. Des matinées délicieuses, une atmosphère enchanteresse dont vous n'avez pas d'idée ; à dix heures, un soleil ardent ; à midi, un mistral qui dessèche et qui ne trouve pas un arbre pour lui résister. Notre maison est heureusement assez à l'abri. Outre que nous nous sommes installés pour l'été et qu'il est fort désagréable de perdre son argent, nous regretterons notre installation, notre bois d'orangers inondé de fleurs, nos rosiers qui n'ont à peu près que des roses, et un petit atelier que je viens de louer au fond de mon jardin, qui met toute la vallée à découvert ; de là, je vois toutes les montagnes qui ferment Nice, quelques-unes, plus éloignées encore, et le pays n'a pour ainsi dire pas un petit secret à me garder. — Tu t'étonnes, mon cher ami, qu'au milieu de cette belle nature, je prenne en mépris les indignes menées de messieurs du pont des Arts. Je t'avoue qu'ici on ne devrait pas s'en inquiéter, mais les oublier tout à fait. Certes, je n'ai pas d'admiration pour l'organisation de ce pays que j'habite ; mais quand on pense qu'un pays, se disant le plus civilisé et le plus avancé, souffre de si mesquines impudences, on se demande s'il n'est pas plus sage de suivre non la pratique de Comairas, mais ta sage philosophie.

Vous voilà, à propos, mes chers bons frères les Parisiens, bien *emmuraillés*, ficelés de canons et autres ficelles, contre qui et pour qui ? dis-moi-le, toi mon cher, qui lis cinquante journaux par jour. Pour moi qui n'en lis guère et n'y vois par conséquent que du feu, je me demande si quelques-uns porteront sur le palais Mazarin, et si le roi, dorénavant, se croira assez fort pour faire un nouveau règlement, ou si les canons sont faits dans l'intérêt de messieurs les académiciens. Tu me comprends ! Dieu veuille qu'un jour ceci ne tourne à mal contre personne. Ni contre les gens du pouvoir, que j'aime ; ni contre ceux qui les craignent ; mais je m'aperçois que je fais de la politique et de tous les discours qui ont été faits pour la circonstance, pas un seul ne vaut sans doute le chapitre de Rabelais sur le moyen de

fortifier Paris. A cette époque, le gros et spirituel bon sens servait à quelque chose. Cinquante discours cicéroniens sont aujourd'hui autant de bulles de savon, bien fou est donc qui s'en mêle et veut s'opposer à ces capacités de gros sous. — Notre fils est beau, mon cher, comme un Rubens ou un Raphaël, au choix, car j'ai le malheur, sur ce point comme sur quelques autres, de me trouver de l'avis de Montaigne et de prendre le bien là ou il se trouve. C'est notre avenir, notre politique, et notre œuvre. Que ferons-nous, dis-moi, de ce petit blondin, pour en faire un homme heureux ? C'est beau, un homme à élever, mais c'est difficile. Avant d'y trop penser, je fais sauter celui-ci qui me paraît disposé à aimer toutes les bonnes choses de cette pauvre vie. Je n'aurai pas besoin, j'espère, de lui apprendre à aimer les vieux amis. Tu m'as donné quelques détails sur le Salon qui m'ont fait grand plaisir et qui auraient dû être suivis par d'autres. Tu me parles des dessins de Decamps[1] et me fais bien désirer les voir ; quant à en faire dans ce genre, ce ne serait pas une raison pour avoir du succès ; je me souviens trop bien avoir exposé mes dessins au fusain, et les meilleurs naturellement, chez un marchand de la rue Neuve-Vivienne, qui avait des croquis de *Decamps* dans la même manière, mais très incomplets et bien loin d'une vigueur que Decamps lui-même n'avait pas cherchée mais aurait, me disait-il, voulu obtenir. J'ai vu les amateurs de Decamps s'extasier quand même devant ses dessins et ne point regarder les miens ; c'était mes intérieurs, les grandes figures, etc. ces choses-là se sont vues de tout temps et de tout temps se verront. N'en est-il pas de même pour mes parcs et mes rochers. *That is the question!*

Adieu, mon cher ami, j'aurais voulu profiter de la complaisance de la même personne pour écrire à Comairas, à qui je dois une lettre, etc., etc., *Tutti altri,* mais je te prie encore cette fois d'être mon intermédiaire auprès des camarades.

A M. Sollier.

Pau, 4 novembre 1845.

Il y a bien longtemps que je n'ai reçu aucune nouvelle de toi, mon cher gros, et j'ai l'amour-propre de penser que toi-même, sans doute, tu te plains de mon long silence. Nos voyages sont de fameux déménagements et tu sais ce que sont des déménagements ou des arrangements continuels ; nous sommes bien comme l'oiseau sur la branche, mais à la condition d'être encore le coq plumé de Platon, volatile fort dépourvu et fort empêtré comme tu sais. Enfin nous voilà, après avoir fui du nord au midi, passé du sud au sud-ouest, un peu en ceci le coq de la girouette ; cherchant

[1] Decamps (Alexandre-Gabriel), 1803-1860.

vers quel pôle on peut trouver la santé et cherchant encore ! Nous avons définitivement quitté les Eaux-Bonnes depuis le 28, emportant avec moi une toux que l'usage des eaux et mon séjour dans les montagnes semblaient avoir détruite pour longtemps. Singulière vie, singulier séjour que la vie des eaux. On vient là pour mourir ou pour polker, jouer au lansquenet et avaler des verres d'eau ; on retrouve tout Paris, tout son monde et toutes ces figures que l'on a vues quelque part. Là, vous apprenez ce que c'est qu'une maladie de poitrine, telle mine à faire peur n'a presque rien, lorsque cette grasse et rouge figure est condamnée. On parle politique avec des phtisiques au dernier degré et des jeunes femmes mourantes dansent tous les soirs. J'ai été heureux de retrouver, parmi les vaillants, Delacroix venu là pour un restant de mal gorge ; je ne l'avais jamais connu si bien portant, il a, je crois, pensé à se soigner lorsqu'il était guéri, ce qui, dans tous les cas est une bonne méthode. Les artistes étaient en nombre cette année, et tu as pu voir dans les journaux quotidiens que Roqueplan[1] était de retour à Paris. Lorsqu'il est arrivé à Bonnes on était presque obligé de le porter à l'établissement ; bien des gens prétendent qu'il n'est pas guéri et qu'il a eu grand tort d'aller à Paris ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est parti gros et gras, avec les apparences de la santé, à part ce petit restant de toux perfide et traître.

Il revient à Pau dans trois semaines avec Devéria[2], autre miracle vivant des Eaux-Bonnes. Camille emporte avec lui de jolies petites toiles ; exécution précise, couleur agréable, ce que l'on appelle un *charmant pinceau ;* j'y ai regretté d'anciennes qualités que ne remplacent pas les nouvelles. Du reste, il ne demande de ces panneaux de 18 pouces que 2.500, il me semble que c'est assez raisonnable pour deux petites figures de bergers ou bergères. Il est vrai qu'ils sont tant soit peu à l'eau de rose et que l'eau de rose concentrée n'est jamais d'un trop grand prix dans certain monde. Enfin ! j'en parle un peu comme le renard de la fable et je ferais bien mieux d'avouer, car au fond c'est vrai, qu'une jolie peinture n'est jamais trop payée. Tout cela, réuni à mes vieux catharres, ne m'encourage point trop au travail. Je sais combien dans ces succès il faut faire de part au tendre, au joli et aussi aux journaux, c'est à désespérer et je suis obligé d'avouer (avec tout l'orgueil possible) qu'ils sont trop verts ! Ajoute que le docteur m'a conseillé de suspendre tout travail pendant la saison des eaux ; recommandation presque inutile au milieu de cette population du boulevard de Gand.

Te parler de mon voyage en Espagne est de l'histoire ancienne, puis j'en ai eu de cruelles indigestions. J'ai relu mes lettres

[1] Camille Roqueplan, 1800-1855

[2] Achille Devéria, 1800-1857.

dans les journaux, et je dois avouer que j'ai rougi de mon style, car tout ce que l'on a rabâché là-dessus m'a semblé bien froidasse et bien traînant ; un article de Nestor Roqueplan[1] surtout, notre compagnon de voyage, m'a paru particulièrement ennuyeux. Il est vrai que l'enthousiasme qu'il déployait à Saint-Sébastien devait nous faire espérer quelque chose de moins carafe d'orgeat. Je m'attendais à trouver un vrai matador de littérature. J'étais parti là avec Legouvé, homme bien charmant, qui a su découvrir, pour son propre compte, l'idéal que son père a chanté[2]. Cette bonne famille nous est devenue tout intime et j'espère que les eaux n'en emporteront pas le souvenir. A propos, Planche est donc de retour, j'ai vu son nom par hasard dans un *Charivari* et dans le *Constitutionnel*, je crois. Quel croc-en-jambe a-t-il donc donné à la figure de Marochetti[3] et qu'est-ce que cette figure?

Toi qui vois tout, qui es partout, tu as aussi vu les envois de Rome et les concours ; les prix sont-ils donc si forts, cette année, comme le dit M. Thoré, dans un article où, par parenthèse, il attaque assez vertement cette bonne Académie ! Tout cela devrait bien peu m'intéresser — hélas! Mais enfin on vit encore avec ce que l'on a tant aimé, je ne veux pas dire, bien entendu, ni l'Académie, ni ses concours! Mon frère est dans ce moment en Normandie, je voudrais bien mieux que mon bon frère vînt nous retrouver ; j'ai hâte de le voir et surtout de lui montrer notre petite machine d'homme, ainsi qu'à ma vieille Gauchot. Ma vanité d'artiste est ici complètement satisfaite et je jouis tous les jours davantage en voyant les progrès journaliers de cette charmante et intelligente *figurine*. La bonne et gentille mère en jouit encore plus que moi, et voilà bien des joies pour nous consoler de tous nos ennemis. Pourquoi ne puis-je le peindre, le sculpter, comme c'est joli, un enfant! Je ne vois plus que des François Boucher, des Rubens et aussi des *anges* de Raphaël, car on retrouve toutes les impressions dans ces charmantes natures animées. Adieu, cher bon, crois que l'on ne t'oublie pas et écris-nous. Nous sommes installés fort bien après beaucoup de tribulations, de fatigues et d'ennuis, dans une maison de la *rue Montpensier*, maison du carrossier.

A M. Sollier.

Pau, mars 1846.

Il y a bien longtemps, mon cher Sollier, que je ne t'ai écrit. Je

[1] Nestor Roqueplan, frère du peintre, littérateur et directeur de théâtre, 1804-1870.

[2] Délicate allusion au livre qui a fait la réputation du père d'Ernest Legouvé : *Le mérite des femmes*.

[3] Marochetti (le baron Charles), sculpteur, 1805-1868.

m'étais promis aussi d'écrire à notre bon gros Comairas, mais la raison qui encourageait ma paresse pour l'un était bien plus forte à l'égard de l'autre; et si la correspondance devait servir de thermomètre, on pourrait juger de l'engourdissement que donne la province. Je voudrais cependant te persuader que nous ne sommes pas tout à fait momifiés. L'aspect de nos belles montagnes, malgré la neige qui couvre les Pyrénées, parle encore au cœur du peintre et je ne me suis jamais senti moralement meilleure volonté de rendre mes impressions d'artiste et de féconder mes études passées; cette vie calme a son charme, et si les chemins de fer nous donnaient des ailes pour aller vous voir quelquefois et savoir ce que l'on fait là-bas, j'apprécierais beaucoup ma vie solitaire et campagnarde. Nous avons ici un petit centre d'artistes.

Roqueplan, qui fait avec beaucoup de travail et de temps de charmantes choses, Devéria, échappé par miracle à une maladie de poitrine très prononcée, et Wickemberg [1], le peintre de neige, que le docteur contemple avec autant de surprise que d'admiration.

Lorsqu'il arriva aux Eaux l'été dernier, on lui donnait quinze jours d'existence et le docteur ne comprenait pas comment il se pouvait tenir debout. Buvant des eaux sulfureuses d'une façon effrayante, mangeant comme quatre et se donnant souvent des indigestions, prenant du vin et trois tasses de café à l'eau très fort tous les jours, ce tempérament scrofuleux, poitrinaire se soutient et met la mort en défi. Aujourd'hui l'on commence à dire : Il en réchappera peut-être. Le pays a quelques artistes, ou plutôt quelques peintres inscrits au catalogue que je ne connais pas. Des premiers, c'est Roqueplan que je vois le plus. Camarades d'atelier, nous avons quelque plaisir à nous retrouver, bien que son caractère froid ne soit pas très sympathique. Devéria est tellement original que je ne le recherche pas et qu'il en fait autant. Après avoir donné dans un catholicisme exagéré, il est aujourd'hui quaker protestant, tête ronde, à barbe vénérable. Il porte un manteau grave et noir qui lui donne l'air d'un prédicateur du XVIe siècle. Ces folies religieuses n'altèrent pas cependant son esprit, ni même son bon sens. J'ai, quand l'occasion s'en rencontre, plaisir à causer avec lui, mais nous ne nous cherchons pas. Le fanatisme du bien et du beau m'a toujours tenté et paru respectable, mais le fanatisme religieux n'est point de notre temps et a causé trop de malheurs pour que je ne le voie pas avec plus de pitié que d'estime.

Il n'est question pour nous que d'un voyage à Paris. Nous avons hâte de revoir nos amis et aussi la capitale. Ma femme est pressée de montrer son petit homme, qui est pour elle d'un succès dangereux. Je crains d'un autre côté ce voyage, une

[1] Wickemberg, peintre suédois, mort à Pau en 1846.

Les Rives enchantées (Salon de 1850)

(Toile, 2m10 × 1m50)

absence, même courte, change bien les choses. Nous arrivons avec des illusions qui n'existent plus chez ceux que nous avons laissés. Pressés de les revoir, ils se sont accoutumés à notre absence. La vague, elle-même, plus rapide encore, est déplacée, et je n'entrevois pas sans crainte ces petits froissements qui m'ont causé tant d'ennuis, tant de chagrins. Suis-je déjà mort et d'un autre temps. Irai-je lutter encore avec des coteries dont je n'ai jamais voulu caresser, *quoiqu'on dire*, ni les travers ni les haines? Je lis ici le *Constitutionnel* et j'ai été constamment choqué de la volonté de Thoré à m'écarter pour me substituer son intime *R..*, qui peut me devoir quelque chose, mais auquel je ne dois rien. Tout cela n'est que misérable, je le sais, mais ce sont des coups d'épingle dont je n'ai pas besoin. J'ai assez, Dieu merci, de ma susceptibilité nerveuse et maladive. J'avais cependant voulu te persuader, ces jours derniers, de lui faire voir *le Cavalier* et de lui demander ce qu'il en pensait, en lui rappelant que, moi aussi, j'étais sorti de cette école indépendante des Guérin où il a bien voulu mettre Bonington à ma place. Mais à quoi bon, je connais l'*individu* et je crois plus à sa mauvaise volonté qu'à son enthousiasme. Si ma santé veut bien me laisser tranquille, j'ai encore beaucoup à faire et je puis faire. J'avais pensé surtout qu'il te serait agréable de faire connaître ce tableau qui t'appartient et qui reste enterré. Delacroix a affecté de m'en parler beaucoup aux Eaux-Bonnes, comme pour me reprocher, lui aussi, l'abandon de cette première manière, en même temps c'est à peine s'il a voulu jeter les yeux sur mes dessins d'Italie, qu'il regardait comme ce que j'avais fait de mieux! Voilà l'exposition, heureusement je n'y envoie rien, je pourrai revoir tranquillement la lutte en spectateur désintéressé. Comairas expose-t-il? Vois-tu Lelièvre? As-tu toi-même encore quelques relations avec ce monde artiste de nos jeunes années et de nos premiers enthousiasmes? Porte-toi bien et aime-moi toujours. Ma femme se recommande à ton bon souvenir.

Il fait à Paris l'apparition dont il est question dans la lettre précédente et retourne à Pau. Sa femme, retenue par la naissance de sa fille, ne peut l'accompagner aux Eaux-Bonnes, ce qui donne lieu à une correspondance.

A sa femme.

Les Eaux-Bonnes, septembre 1846.

Je ne sais pourquoi, amie, tu as pu t'étonner si fort en recevant ma lettre. Tu devrais mieux savoir ton ami, faut-il donc te répéter combien je t'aime, amie, comment je t'aime! Je trouve

qu'une lettre est presque un confident indiscret pour une tendresse comme la nôtre. Tu sais ma confiance, mon affection, tout le bonheur que j'ai trouvé ; tu as près de toi deux petites têtes qui peuvent te dire bien plus que mes paroles et je veux garder, pour te les redire encore, toutes mes pensées, toutes les tendresses de mon cœur. Je ne veux pas que nos lettres ressemblent à des lettres de romans, mais qu'elles nous fassent vivre de notre vie, si douce et si tendre à tous deux, et qu'elles ôtent, par leur toucher seul, la première amertume de l'absence.

Si je ne t'écris pas deux ou trois jours, tu sauras que je suis privé et tu m'écriras, toi, n'est-ce pas? Tu me diras si notre petite Edmée embellit. Car tu ne saurais croire combien mon amour-propre de père s'occupe de cela. Crois-tu que c'est signe que j'aimerai moins cette enfant? Il me semble, à moi, que cette préoccupation indique la tendresse que je lui réserve. Embrasse-les bien pour moi, ces deux petits êtres si chers sur lesquels se résument maintenant toutes mes ambitions et toutes mes espérances. René va m'oublier, je le vois déjà dans ta seconde lettre. Je ne sais si je dois vous parler du voyage. Gavelle prétend que c'est une imprudence, qu'il fait trop froid ici pour ta petite fille, pour toi surtout. J'ai trouvé la journée hier bien belle et bien chaude malgré un peu de pluie, et je me disais qu'il n'y aurait pas de danger, puis après je doute, le temps va peut-être changer et s'il arrivait quelque chose? Aujourd'hui, car il est sept heures moins un quart, la journée se prépare plus belle encore. J'ai été travailler hier, j'ai fait un croquis de hêtre qui serait magnifique à peindre ; puis j'ai été à la Cascade pour terminer le bout de croquis que j'y ai commencé, mais la pluie s'est chargée du lavis de cette aquarelle, ce qui a fait une sauce singulière. J'ai senti combien j'étais mal outillé, assis par terre (je t'avais, il me semble, demandé le petit siège) avec un parapluie à la main, *ratatiné* pour protéger ma boutique ; j'étais bien mal à mon aise et je crois que ma passion de travail fait déjà bruit aux Eaux-Bonnes au milieu de tous ces bons à rien qui montent à âne en éperons et pensent à leur effet.

A sa femme.

Septembre 1846.

Je ne sais, ma chérie, si je dois partir, je suis encore dans la même incertitude. Cette fois c'est *votre* lettre qui cause ces perplexités. Cette femme a qui j'écris des lettres si tendres et qui ne sont pas à beaucoup près l'expression de mon cœur ; cette femme dont je relis les petits billets la nuit pour y relire un mot de tendresse, la voilà qui m'écrit qu'elle reçoit les assiduités d'*un ami* de la maison et qu'il est bien temps que je revienne, hélas ! sera-t-il temps ! Chère aimée amie, vos lettres sont bien

folles ; ta lettre est bien gentille et spirituelle. Eh bien, cependant, il y a toujours au fond de ces plaisanteries une idée triste pour une âme tendre et battue comme la mienne. Tu ne sais pas, amie, ce que c'est que le malheur ! Ne le connais jamais. Tu verras quel doute, quelle timidité, il répand dans la vie. Cette idée de te perdre, de te voir un jour fatiguée de notre bonheur, tu sais qu'elle a traversé quelquefois mon esprit. Tu ne sais pas tout le froid qu'elle y répand. Je sens que mon existence tient à la tienne, au bonheur que tu m'as fait, je lui dois la vie bien certainement, mais tu sais à quoi elle tient. Tu me demandais une lettre sur-le-champ, il m'eût été difficile d'obéir à ton *je le veux*. Pour la première fois je me suis un peu éloigné à l'heure de la poste ; j'avais reçu ta petite lettre et je ne comptais pas sur cette joie, tu n'avais pas l'air d'attendre des lettres de Paris et tu ne m'écris pas tous les jours. Pour moi, qui n'ai rien fait ici malgré quelques motifs d'études vraiment admirables et qui me seraient fort utiles, tu sais comment le temps se passe ; la vie des Eaux-Bonnes et les moments qui s'y perdent même avec la meilleure volonté. J'ai été, hier, revoir la grotte Castellane, — bien que l'on ait coupé ces beaux arbres qui accompagnaient si noblement ce site, c'est encore magnifique. J'ai commencé un croquis, bien peu de chose ; il faut s'installer, choisir et s'y mettre. Je comptais retourner aujourd'hui et remettre à mon retour quelques études peintes, car je ne t'ai pas dit encore mon secret, mais je veux partir demain, si je trouve une place, pour aller te voir et t'embrasser, te regarder, voir si tu es bien élancée, embellie, te voir enfin, puisque cela se peut. Si j'étais à cent lieues de toi, que deviendrais-je, amie, et quand je pense qu'on voulait te retenir par égoïsme ! J'ai gardé le silence, mais tu dois sentir aujourd'hui ce que je serais devenu ? Ce petit mot te sera porté par M. W. je crois, à moins, que ce temps atroce de ce matin ne l'empêche de partir, il se met en route avec les G. Cette petite société V. L. est vraiment charmante, il règne une intimité de famille et de bon goût qui met chacun à l'aise. On a joué hier une charade et j'ai partagé les bons rires des enfants. C'est vraiment une bonne chose de s'amuser, et je ne sais pourquoi tant de familles se tuent par l'excès contraire. Je pensais combien ta mère saurait organiser ces charmantes folies et qu'avec notre famille si nombreuse, on pourrait trouver bien des ressources de plaisir intime.

Pourquoi ne puis-je partir de suite, comme je filerais par cette pluie méridionale. Oui, chère petite Claire, mon amie, ma femme, je vais t'embrasser aussitôt que je trouverai de la place, ce qui n'est pas facile, car chacun se précipite. Notre avocat général G. m'a fait un long discours, et, cette fois, il a pénétré mon cœur, non de son éloquence mais par ses raisons. Il ne veut pas que tu viennes, que ta fille vienne. Il craint pour toi un événement ; un rhume, des coliques, la fièvre pour ta fille. Jamais, a-t-il dit, je ne

voudrais à votre place prendre une telle responsabilité, et ma femme serait assez raisonnable pour ne pas vouloir la première une si folle chose. Comprends-tu que j'aie essayé de répondre à cela, moi qui n'ai pas voulu répondre à toutes ses folies de l'autre jour! Seulement, cette fois, je ne dormais pas (c'était avant déjeuner!!!) Mais, amie, je pensais que s'il vous arrivait quelque chose, j'aurais de sérieux reproches à me faire. puisque d'avance m'a dit G., *tout le monde* me condamnait. Je venais cependant d'en parler à M. Darralde chez G. même ; mais ce que c'est que d'écouter avec son cœur, j'ai compris que le docteur ne voyait aucun danger, riait des ménagements extrêmes que l'on prend, lui disais-je, à Paris et t'engageait seulement à sortir un peu avant de te mettre en voiture. G. et sa femme ont entendu tout le contraire. M. Darralde, suivant eux, nous condamnait, seulement, il ne voulait pas se prononcer contre des gens décidés et que cela, *après tout*, regarde. M. Darralde m'a répété que je pouvais me passer des Eaux, que j'étais extraordinairement fortifié depuis mon départ et que Pau me guérirait mieux ma bronchite.

J'aime mieux, après tout, sacrifier même ces études que j'ai tant envie de faire. Si j'en ai besoin, je viendrai passer un jour, ou deux, ou trois, si je ne me décide pas à une dizaine de jours après t'avoir vue. — Ainsi, amie, à bientôt j'espère. Il tonne en diable, voilà un coup qui a dû arrêter subitement cette pauvre petite madame G. C'est une bien charmante femme, très bonne, très aimée à l'hôtel. Je doute qu'ils partent par ce temps et ma lettre t'arrivera par la poste probablement. *Ado*, *ado*, embrasse René, embrasse Katte, j'approuve cette idée comme une révélation ; il me semble que j'y avais pensé, pauvre Katte. Je l'aime ma petite fille, embrasse ces deux chéris.

A toi,

PAUL.

A M. Sollier.

Pau, octobre 1846.

Je croyais presque, mon cher Sollier, recevoir le premier une lettre, je n'ai pu te voir avant mon départ de Paris ; tu étais parti chez Larseneur sans me prévenir de cette escapade, vrai coup de tête pour toi qui doit décider ta carrière de voyageur. Un peu de courage et tu viendras nous voir, passer quelque temps avec un vieux camarade qui aurait tant de plaisir à vous recevoir les uns ou les autres. As-tu des nouvelles de Lelièvre? Vois-tu ce bon gros Comairas? Ah! les voyages, si l'on pouvait entraîner tout son monde avec soi, j'irais au diable de bon cœur. Les nouvelles d'art, les musées, ma chère Bibliothèque me manquent bien aussi un peu. Tu as eu la bonne habitude, jusqu'à présent, de me parler des expositions, des envois de Rome ou des Prix. Je

suis cette année fort en retard, ou plutôt tu es bien en retard avec moi. Prix et envois sont passés, l'illustre Thoré m'a donné des nouvelles auxquelles j'aurais préféré un mot de toi.

As-tu mis le pied au foyer de l'Odéon? J'ai eu le tort de ne pas m'occuper de cette affaire pendant mon séjour; je voulais savoir si cela méritait au bout du compte quelque intérêt pour y envoyer ma matinée de printemps ou peut-être ton tableau, mais je pense qu'aux lumières celui-ci ne ferait pas bien.

Nous avons eu mes beaux-frères pendant une quinzaine de jours, si tu les vois ils te diront que je travaille. Je ne sais si, malgré mon besoin de bien faire, je fais grand'chose de bon, au milieu des cris, des pleurs, des rages, des joies, des vagissements de mes deux moutards, car tu sais que j'ai une grosse petite Claire-Edmée, venue en ce monde avec de beaux yeux. Je ne veux rien dire de sa force; René, qui nous paraissait un arrière-rejeton de Gargantua, n'est qu'un avorton près des enfants du Béarn et même de sa sœur. Il est vrai qu'au lieu de grossir, il reste dans les enfants fins et délicats, bien qu'entrant bientôt dans les enfants terribles. J'ai été te voir le jour de mon départ, tout plein d'un tableau de Rousseau que j'ai trouvé charmant et que tu devrais voir chez l'amateur auquel il appartient. Amateur qui, par parenthèse, devrait bien m'acheter des tableaux, c'est le propriétaire du magasin de nouveautés : Notre Dame de Laurette, magasin que tu dois connaître, demander là le monsieur dont le nom m'échappe avec tous les noms propres les plus illustres. Tu pourrais, en lui demandant à voir ses tableaux, lui dire que je t'ai parlé de son cabinet et de sa complaisance à le montrer : un Ingres, de très beaux Diaz, Delacroix, Géricault, Cabat et Rousseau, etc., annoncent, en charmants échantillons, un amateur tel que nous les aimons. Je m'aperçois que je te parle de Paris et bien peu de mon pays que les pluies obscurcissent. Je quitterai les Pyrénées sans en emporter une étude et cependant j'ai eu, cette année, de beaux motifs et de grandes envies de faire quelque chose d'après cette belle nature toujours si vibrante. La pluie, le soleil, le rhume, m'ont toujours arrêté dans mes bons projets. J'ai été faire une tournée aux Eaux-Bonnes avec mes beaux frères ; c'était après le départ des malades et des médecins et le plus beau moment de l'année, l'automne avait répandu ses palettes d'or et son voile azuré sur cette grande nature. Je serais volontiers reparti le lendemain. Mais le lendemain la pluie eût calmé mes ardeurs dans le cas où j'aurais pu quitter mes hôtes. Nous avons fait, depuis, une partie à l'entrée des montagnes, toute la famille, toute la couvée en était, mais c'était pour manger un pâté, faire rôtir un poulet au bord du précipice, pendu à une ficelle, au milieu des rochers, au feu des bourrées de la montagne. Jamais poulet domestique n'a obtenu un plus beau glacis doré, seule mais belle étude de mon automne, éxécutée avec le vin du pays pour

tempérer la crudité des eaux glacées du torrent. Hélas ! hélas ! et ceci, mon cher, se passait à Bétharram, lieu de dévotion, pieux calvaire, source de miracles !

Adieu, mon cher ami, prie pour moi, mais surtout écris-moi.

Bon Bonjour aux amis,

PAUL.

Rue Bayard, n° 4.

Il revient définitivement à Paris en 1847, après dix ans d'une absence à peine interrompue par de fugitifs retours. — Le Duc d'Orléans était mort, il n'était plus professeur ; la Révolution de 1848 allait mettre l'art dans une situation particulièrement critique, et ce ne sont pas, on l'a déjà vu, les événements de 1851 qui devaient rétablir les affaires de Paul Huet.

En 1848, il passe l'été à Bellevue avec son frère et sa sœur. De cette année, datent des études faites au Bas-Meudon et dans le parc de Saint-Cloud. Une petite vue, effet de pluie, avec le mont Valérien dans le fond, prise à Bellevue, a été exposée et a figuré plus tard à l'Exposition universelle de 1889.

Entre temps il rentrait seul à Paris pour s'inscrire comme volontaire dans la garde nationale, dont il était exempté. Aux journées de juin, sa femme anxieuse l'attendait d'heure en heure pendant trois jours sans aucune nouvelle.

C'est dans cette période qu'il commence à aller souvent l'été passer plusieurs semaines de suite chez des amis dévoués : M. et Mme des Essarts, sur les hauteurs de Guérard, près Crécy-en-Brie. Ses études au bord du Morin et dans les plaines environnantes lui ont souvent servi de thèmes pour ses tableaux. Il y laissait parfois femme et enfants quand ses travaux le retenaient à Paris.

A sa femme.

Atelier, mercredi, 7 h. 1/2, 1849.

Chère amie, je veux avant tout commencer cette journée par

toi. Tu n'as reçu peut-être ma lettre qu'hier matin mardi, le dimanche en est cause. J'avais cependant pris la précaution de porter moi-même ma lettre rue J.-J. Rousseau dans l'espérance d'arriver à temps et beaucoup aussi par un sentiment de souvenir ; je veux parler de ce temps où je t'envoyais, à toi jeune fille, ces longues, longues épîtres, et où je recevais ces réponses qui m'ont fait connaître ton cœur si simple, si pur, et si bon. L'heure venait de sonner à mon grand désappointement.

... Je ne conçois point comment ma première lettre ne t'est pas parvenue. Des Essarts, qui a passé dans mon atelier hier un long et bon temps de flânerie, m'a dit qu'un paquet avait été perdu à la poste, ce paquet doit se retrouver; outre bien des tendresses et des câlineries, faibles expressions de ce que ressent mon cœur, chère amie, je te contais un volume de toutes sortes de choses, les unes qui méritaient réponse peut-être, les autres, pour prolonger ma causerie avec toi et tromper ainsi une séparation qui me paraît à moi fort longue. J'ai déjà eu bien envie de t'aller embrasser, l'espace qui nous sépare est peu de chose et c'est triste de penser qu'une question d'économie est un obstacle. Les amoureux d'autrefois fendaient des montagnes pour se rejoindre, hélas ! nous nous arrêtons devant des gros sols. Les temps héroïques sont passés et cependant nous nous aimons bien je crois C'est qu'il faut charrier droit, comme dit père Plutarque, qui n'est pas plus amusant que sa morale. Nous allons avoir bien des dépenses et ce côté du budget paraît toujours plus clair que celui des recettes. On n'entend à Paris qu'un concert de plaintes, c'est le chant des banqueroutiers, chœur qui occupe une grande place dans le théâtre moderne ; tout cela n'est point rassurant.

Tout le monde n'est cependant pas malheureux, George Sand vient d'hériter de 40.000 livres de rente, dit-on ; elle a fait noblement ses parts : 1o aux Clesinger[1], 1o qu'elle garde pour son fils, 1o qu'elle donne à une nièce qu'elle a adoptée, du consentement de ses enfants et en les prévenant qu'elle serait comptée comme eux dans le partage de son cœur et de sa fortune ; 1o enfin qu'elle a gardées pour elle. Voilà une belle conduite et cela sent l'artiste, n'est-ce pas ?

Un ami très intime, M. Legendre[2], élève de Delacroix et peintre de fleurs, plus tard conservateur du musée de Blois, l'entraîne à Andilly en 1849 ; il y fait des études intéressantes, entre autres, une *Étude dans le bois de la chasse*, exposée l'année suivante au salon de 1850.

[1] Clésinger (J.-B.-A.), sculpteur et peintre, 1814-1883, gendre de George Sand.

[2] Isidore Legendre, peintre, 1811-1878. Salons 1838 à 1872. — *Course de taureau*. — *Picciola*. — *Pavots*. — *Chrysanthèmes*, etc.

C'est seulement en 1850 qu'il vient s'installer à Fontainebleau pour y travailler; à partir de cette époque il y reviendra avec passion, et son admiration pour la forêt ira toujours grandissant. Jusque-là il restait fidèle à ses premières impressions de Compiègne.

Jaloux de son indépendance, fuyant les trop nombreuses colonies d'artistes, il a toujours préféré le séjour de Fontainebleau à celui de Marlotte ou de Barbizon.

A M. Sollier.

Fontainebleau, 18 août 1850.

Il est à peine sept heures du matin, mon cher Sollier, c'est l'heure du facteur, pour répondre à ta lettre, je ne prends que le temps nécessaire d'en donner connaissance à ma femme, je suis tout disposé à te rendre le service que tu demandes.....

Nous avons ici des temps plus supportables qu'à Paris, j'ai pu faire hier ma première pochade dans la forêt, et, excepté vendredi, la parcourir dans bien des sens déjà; je vais aujourd'hui aller à Moret voir un M. Soullier, ami intime de Delacroix et des Pierret, c'est un garçon des plus aimables à qui je promets une visite depuis vingt ans. J'espère que tu ne nous feras pas attendre la tienne si longtemps. J'ai bien pensé aux fleurs, mais je n'ai pu encore les entreprendre, tant que la forêt sera praticable, elles auront probablement tort. Je suis émerveillé de cette forêt de Fontainebleau, qui est bien autre chose que Compiègne par la sauvagerie et la variété. Il n'y manque qu'un torrent quelconque pour rivaliser avec certains beaux endroits du Midi. Je suis déjà capable de te servir de guide et voudrais te donner le désir de hâter ton arrivée.....

Je t'embrasse.

PAUL HUET.

Pendant l'été de 1850, il retourne à Trouville, fait des études dans la vallée de Toucques avec Troyon qui commençait à faire des animaux, passe quinze jours à Mortain; enthousiasmé par ce coin de la Suisse normande, il va jusqu'à Avranches et au mont Saint-Michel, demeure encore quinze jours à Granville où il fait des études de falaises et de vagues qui lui serviront pour ses *Brisants à Granville*. Il est très désolé de la perte d'un cahier de

croquis plein de figures de marins et de pêcheurs, tombé sans doute dans les rochers. Enfin il revient par Le Mans.

La mort de A. Bazin[1] donne lieu à une correspondance avec Sainte-Beuve qui écrivait un article dans ses *Lundis* sur l'auteur du *Louis XIII*.

De Sainte-Beuve[2].

Ce 2 septembre 1850, lundi.

Mon cher ami,

J'ai à écrire quelque chose sur M. Bazin. Je vois, d'après la lettre de faire-part, que vous lui étiez allié[1]. Je voudrais bien avoir de vous quelques renseignements positifs sur sa vie et ses origines, moins pour le dire que pour le savoir : voudriez-vous me donner un rendez-vous pour demain mardi vers 4 heures chez vous, si vous vouliez — ou vers midi chez moi si vous sortiez.

Tout à vous, mon cher ami,

SAINTE-BEUVE.
n° 5, rue Saint-Benoît.

De Sainte-Beuve.

Ce 7 septembre 1850.

Mon cher ami,

J'ai été si absorbé par le travail que je n'ai pu encore vous répondre. Mon article est fini et j'aurais voulu y pouvoir tenir plus de compte de votre désir. Mais quand vous l'aurez lu, veuillez aussi tenir compte de mes raisons.

Je crois en effet que les familles sont ennemies de la littérature. Depuis que je me livre à ce genre de portraits et d'études, je n'ai jamais rencontré que difficultés de ce côté et demande d'*adoucissements*. Or, vous artiste, vous savez ce que c'est qu'un portrait *adouci*.

Cromwell, dont on faisait le portrait, montrait son visage tout plein de verrues et de poireaux à son peintre, et lui disait : « Ah ! ça, vous allez me faire au vrai tout cela, entendez-vous ».

Ce que disait là Cromwell est tout le contraire de ce que disent les familles. S'il y a dans une physionomie un trait saillant, une ride, une gerçure, un tic, il faudrait l'effacer.

Tout ceci est pour vous expliquer le sens de cette parole que j'ai jetée

[1] Anais Bazin de Raucou, historien, 1797-1850. *Histoire de France sous Louis XIII et sous le cardinal Mazarin*, couronnée par l'Académie (le premier prix Gobert décerné). Voir l'éloge de Sainte-Beuve dans les *Causeries du Lundi*, t. II, p. 464-485.

[2] Ces lettres ont été communiquées à M. Léon Séché qui les a publiées dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1908.

[3] A. Bazin était oncle de la femme de Paul Huet.

devant vous l'autre jour. Dans le cas présent, j'avais affaire à un homme d'esprit, ironique, nullement bienveillant. Supérieur par l'intelligence, ayant bien des parties fines et d'autres petites, j'ai essayé de marquer tout cela sans pouvoir supprimer la clé *secrète*, selon moi le principe de son ironie ou du moins le principal ressort. Mais je l'ai laissé encore à demi enveloppé.

Est-ce avec douleur que je pourrai choquer et blesser en agissant ainsi et en ne supprimant pas ce que je crois la vérité ? — Non, mon ami, ce n'est pas une douleur : ce que vous m'avez dit m'a montré assez quels sentiments pouvait inspirer auprès de lui et chez les meilleurs des siens celui qui y répondait si peu. — Homère et Shakspeare n'ont pas de biographie — bien — mais M. Bazin n'était ni l'un ni l'autre : s'il a chance de vivre, il faut pour cela qu'on le dessine de près et qu'on le grade. — Lui-même, quand il a pu faire les biographies de Molière ou de Bussy-Rabutin, demandez-lui comment il s'y est pris et avec quelle précision rigoureuse il a tout recherché et enregistré ! J'aurais voulu avoir le talent singulier qu'il a montré dans ces deux biographies, pour le lui appliquer à lui-même. C'est ainsi, après tout, qu'on honore les gens de lettres ; — il faut les honorer, non selon la charité morale trop fade, mais selon la vérité morale, la seule digne des esprits fermes, des philosophes et des hommes. — Excusez-moi, cher ami, il faut que j'aie eu la conscience bien forte de ce que je faisais, pour ne pas vous céder entièrement et tout d'abord.

A vous,

SAINTE-BEUVE.

De Sainte-Beuve.

Ce 15 septembre 1850.

Mon cher ami,

J'avais besoin de votre témoignage pour être un peu rassuré. Il m'a été très sensible, je vous assure, et j'aurais été vous en remercier si je n'étais occupé comme un ouvrier à la semaine.

Je vous serre la main encore une fois et je vous remercie.

A vous,

SAINTE-BEUVE.

Attiré à Seine-Port par Ernest Legouvé, en 1851, séduit par le charme de ce voisinage, au moins autant que par les bords de la Seine très pittoresques alors, Paul Huet y revient trois années de suite.

Entre temps, il laisse sa femme à Seine-Port pour aller à Chailly faire des études dans la forêt de Fontainebleau.

A sa femme.

De Chailly, 24 octobre 1851.

Il me semble, ma chère enfant, qu'il y a un siècle que je n'ai entendu parler de toi; je ne sais si le temps te semble aussi long,

je devrais pourtant le trouver bien rapide, par le peu que je puis faire ici.....

J'ai, aussitôt mon arrivée, ébauché une grande étude et vu, à côté même, un motif qui me serait bien utile. Le froid, le brouillard, les changements de temps me laisseront-ils la possibilité de tirer quelque chose de tout cela, c'est ce que je ne puis me promettre et j'en éprouve grande impatience. Vers les quatre heures et demie, il m'a fallu quitter hier ! Mais tout n'a pas été perdu ; j'ai visité le vieux Bas Bréau, la partie qui fait face aux gorges d'Apremont, et vu des choses magnifiques au bord de la route. Au coin du carrefour de l'Epine est un motif assez semblable au sujet de mon grand fusain et dont je voudrais bien aussi saisir l'aspect ; mais tout cela est beaucoup, quand on pense que le brouillard se lève vers les midi et qu'en partant de bonne heure on passe son temps à *frottailler* un effet gris que l'on ne retrouvera pas, qu'on gratte le lendemain, ou bien à faire du feu dans la forêt pour se déraidir un peu. — Mais combien je vous regrette cependant et quelles belles promenades ne ferais-tu pas, chère Claire, sous ces tapis d'or parsemés d'émeraudes et de rubis. Il est des moments où cette nature se pare d'une façon si magique qu'on se figure ne l'avoir jamais vue si belle ; rien n'est plus séduisant que d'assister à toutes ces charmantes transformations, la forêt semble échapper au brouillard, et quand elle a étalé toutes ses richesses, la nuit vient lui rendre sa grandeur et sa mélancolie. Malheureusement tout cela se succède avec une telle rapidité qu'on assiste à des coups de théâtre et que l'admiration qui vous saisit laisse bien peu d'heures pour un travail sérieux, suivi et profitable. Ne viendras-tu pas jouir un peu de tout cela, chère chérie amie ? Viens pour la forêt et pour moi aussi un peu. Je vous avais parlé d'une voiture en concurrence du chemin de fer, elle a commencé avant-hier son premier voyage et doit passer bien près de Seine-Port. — Voilà qui serait charmant pour venir tous passer quelques heures en forêt.....

Ne m'oublie pas auprès des Legouvé.....

De sa femme.

A M. Paul Huet, Hôtel du Cheval-Blanc, à Chailly, près Melun.

Seine-Port, octobre 1851.

Ami aimé, quelle journée ! Je l'ai passée tout entière avec les Legouvé qui m'ont entourée de fleurs, de raisins, de bonnes grâces charmantes. Nous avons vendangé tout leur jardin et puis fini par une promenade en forêt. J'ai vu l'horizon lointain de la tienne forêt ; j'ai envoyé dans l'espace un baiser intérieur. Le ciel était beau ! quelle tendresse partout dans cette nature voilée et caressante. La rivière était si vaporeuse que tout paraissait grand. J'aimais ce pays aujourd'hui parce que j'aime ces gens, qui font tout aimer autour d'eux, jusqu'à leur grande, belle et innocente fille qui paraît plus sérieuse qu'elle ne l'est, et qui porte plus

de majesté qu'elle n'en a dans le caractère. Hier quelle journée sombre et triste, un vrai jour de Toussaint, ou jour des morts. J'ai promené nos chéris bien loin, marchant en pensant toujours que je suis heureuse d'avoir le temps de penser que je suis heureuse. A Paris, je n'ai jamais cette liberté. Je suis décidée à jouir de mon bonheur. Je suis embaumée, enchantée de fleurs ravissantes qui me donnent envie de peindre ! Je suis triste de les voir sans toi ; donne-moi un coin pour faire naître des fleurs, c'est ma passion, ce serait mon seul luxe. J'ai mes enfants qui sont bien des fleurs délicieuses ; ils ont des sabots et c'est une folle joie pour eux. J'ai passé la soirée hier chez les Legouvé, ils m'avaient invitée à venir, Mlle Flavie est passée me prendre. J'ai tapissé ; M. Legouvé ne disait pas grand'chose, c'était assez calme. Ils m'ont donné à lire un article de Pelletan sur le livre de M. Legouvé, qui est fièrement bien et qui fait honneur à sa femme, qui a dû lui inspirer cette haute estime pour notre espèce.

Nous irons un jour avec les Legouvé te voir. Je te permets de nous recevoir dignement et je serai enchantée de cette partie. Je t'aime et j'ai beau vouloir te dire quelque chose, je n'imagine rien de plus. Je voudrais bien organiser notre vie pour être ensemble toujours et dans un lieu que tu aimes. Les Legouvé m'ont fait voir une petite maison qui se vendra 3.000 francs. Il y a tout ce qu'il faut ; tu sais que je n'ai pas d'ambition, pas de vanité, ni toi non plus, n'est-ce pas ? de l'air et de la liberté, un abri s'il vient un orage. Les Legouvé jouissent bien d'eux-mêmes, leur malheur paraît adouci, ils s'aiment tant. Ce sont d'aimables gens et bien bons. . . . . On me fait causer un peu ; M. Legouvé m'intimide comme tous les hommes de mérite ; j'aime bien mieux écouter causer, mais je me lance dans l'art. Voilà le brouillard qui t'enveloppe, j'ai froid pour toi, tu ne penses à rien, je ne suis pas là pour te gronder ; souviens-toi de notre premier voyage à Fontainebleau ; pense un peu que je t'aime, que nous t'aimons, et ne te laisse pas souffrir ; écris-moi. Je t'écris entre chien et loup, à l'heure où l'on ne peut rien faire que s'aimer en se regardant auprès du feu. René va bien, il mange, il dort, il est plus en train, nous travaillons à l'heure du brouillard et puis après je le laisse pousser. Edmée est très admirée des Legouvé, ils disaient tout bas tous deux : elle a l'air bon et intelligent comme sa mère ; cela m'a fait un charme pour toi. René doit leur faire mal. Ce n'est pas Georges pour eux, car René n'a rien d'avancé, ni d'extraordinaire, je n'en sais rien faire et je me dis tous les jours que je devrais le faire instruire par un maître. Adieu, je ne veux pas t'en dire trop long, je sais que tu n'aimes pas les longues lettres. Je vais écrire à ma mère. Je t'envoie tous nos baisers bien tendres, mon Paul ami, écris-moi. Que je suis quelquefois joyeuse de n'être plus avare de toutes ces petites dépenses que je craignais souvent et qui portent tant de bonheur. *Addio caro a me.* Je vais lire l'histoire des Mérovingiens de Thierry, puisque je ne sais pas dormir sans toi.

Ta CLAIRE.

A son fils.

Chailly, octobre 5.

Si tu n'es pas content de ta lettre, mon cher aimé René, j'en suis, moi, très content et très heureux ; surtout, puisque d'après

ce que me dit mère, elle est de toi seul et sans *brouillon*. Aussi, bien que pressé d'aller dans la forêt travailler, je veux te répondre, sans perdre un moment et te dire combien je suis fier quand je vois quelque chose de toi qui m'annonce du travail et des progrès. Tes efforts pour bien faire, mon cher enfant, seront toujours la meilleure preuve d'affection que tu puisses nous donner. Quand je m'exprime ainsi, mon enfant chéri, sois sûr que c'est bien ton ami qui te parle et un ami comme tu en trouveras difficilement de meilleur. Mère me dit, mon enfant, que tu lui parles de moi et que tu es son ami en mon absence. J'ai trouvé cela bien gentil, en même temps que bien raisonnable; il faut alors bien travailler, pour pouvoir un jour être un véritable ami pour mère, un ami qui puisse la protéger et remplacer père. C'est pourquoi nous désirons tant te voir devenir un homme, c'est-à-dire instruit et capable de dire et de faire tout ce que ton bon petit cœur renferme. Tu seras aussi le protecteur d'Edmée, et plus tu seras capable de lui être utile, plus tu l'aimeras; c'est parce que tu as besoin de nous, mon cher enfant, que nous t'aimons tant.

Je voudrais bien, moi aussi, mon cher René, être avec toi, avec Edmée, avec mère, avec vous tous ou vous avoir avec moi dans cette belle forêt. Mère aurait bien mieux fait de venir me voir avec vous deux. Mais elle a un devoir à remplir, il faut qu'elle le fasse. Quand j'aurai bien travaillé et fait moi aussi, bien mon devoir, j'irai vous joindre et vous embrasser. Ce sera là ma récompense. Je désire que cela en soit une pour toi. Adieu, je t'embrasse ainsi que Edmée bien tendrement.

A Mme Paul Huet.

Je devrais ne pas t'écrire et j'avais résolu de ne répondre qu'à René qui va rester seul à la maison, mais définitivement, je suis un homme plein de faiblesse et je ne puis laisser partir ce chiffon de papier sans t'embrasser et te pardonner, tout en me réservant de régler nos comptes quand je te verrai. J'ai été vraiment assez indisposé, j'ai encore aux lèvres des boutons de fièvre, mais cela va mieux et le bon air de la forêt va, j'espère, me remettre. Je veux, moi aussi, être bien raisonnable et tâcher de remporter d'ici de bons souvenirs; au moins tu dois penser combien la forêt était belle hier et avant-hier, bien que le brouillard ne se soit levé que vers midi. J'ai, pour me rendre au premier arbre, juste une demi-lieue, ce qui explique comment on va s'entasser à Barbizon. Je vais aujourd'hui essayer d'un gamin, car mal en train comme je l'étais ces deux jours, je n'ai pas eu hier le courage de porter ma boîte. Mon indisposition s'est terminée du reste comme d'habitude et j'espère que je vais en être quitte; si cela n'était pas, ce serait un bon prétexte pour aller t'embrasser. Je vois cependant que tu peux parfaitement te passer de moi, je ne puis t'en dire autant. Adieu, chère amie, je suis déjà bien en retard, je

devrais avoir déjeuné depuis trois quarts d'heure. J'attends une lettre et plus de détails sur votre installation. Mes compliments affectueux ou aimables.

De sa femme.

Seine-Port. Ce matin mercredi, 15 octobre 1851.

Mon cher aimé bon, je prenais cette plume pour te dire bonjour quand j'ai entendu l'*homme de lettres* crier Mme Huet et j'ai couru joyeuse. L'adresse à René m'a fait respecter le cachet, mais son amour de propriété lui ayant fait garder la lettre à lui tout seul, je me suis révoltée et je me suis emparée de son trésor. J'avoue que j'ai cherché les lignes qui m'étaient destinées et je conviens que j'ai bien mérité d'être grondée, je demande pardon bien tendrement. Je vois que tu as souffert et je vais être inquiète. La position de Chailly n'étant pas convenable, je vais te conseiller Barbizon; cette solitude m'attriste pour toi et ne pouvant être là, je te désire quelques humains pour causer ; mon pauvre cher, combien je suis touchée de ta lettre à René, il ne veut pas que je la lui lise.

J'avais bien à te dire des tendresses pour réparer ma sécheresse de l'autre jour; et je t'aurais écrit, même sans attendre ta lettre, quoique je sois une femme d'ordre avant tout. Ma journée d'hier s'est bien passée, ma mère a été heureuse, mon père très aimable, ils m'ont reconduite le soir jusqu'au chemin de fer à huit heures; arrivée à la station de Cesson, pas de voiture pour Seine-Port ! J'ai pris mon parti en brave, et comme le temps était assez beau, malgré les apparences de pluie qui nous avaient réjouis René et moi dans la journée, j'ai crié : Enfants, enfants du courage et j'ai invité tendrement le facteur à m'accompagner ; c'était un brave homme, il nous a beaucoup distraits avec un gros chien, qu'il avait emmené pour nous défendre et qui a chassé un hérisson. Cette lieue, à un demi-clair de lune, s'est faite assez bien ; les petits n'ont pas dormi, ni grogné, et j'ai été très contente de René ; j'ai donné une pièce de quarante sous au brave homme..... Ce retour en plaine à neuf heures du soir n'était pas aussi dangereux que par le brouillard du matin. Tu n'es pas content de moi, je ne soigne pas bien tes enfants. Mon cher aimé, comme je suis triste d'en jouir seule ; toute la journée de lundi j'ai toujours pensé à toi en tirant mes points, sans me reposer ; mais hier, j'ai perdu ma journée, je voudrais si bien que ma broderie fût finie pour la fête de ta sœur que j'en perds mes yeux. J'aime la campagne parce que j'ai le temps de faire quelque chose pour les autres et de penser, ce calme repose ma tête. Il se passe un si grand silence dans cette maison, que le soir, avec Louise, nous avons peur. Je n'ai pas revu les sœurs de Mme Legouvé. J'irai porter ma lettre ce matin, j'espère qu'elle va partir et que tu l'auras ce soir. Je t'embrasse, je t'aime, je t'attends, j'ai besoin de toi, mais je veux m'en passer pour te laisser à tes études. Je suis bien fière de te voir impatient de nous rejoindre. Cette peinture, dont j'aurais pu être jalouse, je voudrais quelquefois maintenant te la faire aimer plus que moi. Les années viennent ; si Dieu nous laisse vieillir l'un près de l'autre, nous garderons toujours notre bonheur, mais les années qui viendront affaibliront tes forces pour le travail et l'art, et je voudrais encore entendre chanter tes louanges ; c'est un doux murmure à mon oreille. Pardonne-moi mon orgueil de femme et de mère, car je sens aussi qu'il y a de l'ambition pour ton fils

dans ce désir d'entendre nommer son père. Je t'aime, c'est tout ce que je sais dire et penser.

A bientôt, n'est-ce pas?

Ta CLAIRE.

J'aime beaucoup mon installation, il ne me manque que toi et des fleurs; apporte-moi des bruyères de ta forêt. En la traversant hier, j'avais le cœur bien triste, je me rappelais nos souffrances de l'année dernière et quelques beaux jours que nous y avons passés ensemble heureux et libres. *Addio... Caro Paolo mio.*

A M. Sollier.

1852.

Cher gros bon, voici plus de six semaines que je me mords les poings; aussi je ne te demande point grâce pour un pauvre aveugle (s'il vous plaît); tu sais la cause de mon long silence, elle serait plus que suffisante pour t'attendrir s'il en était besoin. Toutefois, je ne vois rien de grave dans mon indisposition toute tenace qu'elle paraît. L'ophtalmie est terminée depuis longtemps, il ne me reste qu'un trouble nerveux, fort insupportable, d'autant plus insupportable que je ne puis travailler et que faute d'un point, mes tableaux restent en panne malgré l'heure menaçante de l'exposition. Voilà un hiver bien mal passé. La rougeole pour les petits, une gastrite pour ma pauvre femme, et pour moi une indisposition, bien ennuyeuse pour tous, insupportable pour un peintre. Ne nous plaignons point trop puisque je puis t'écrire et qu'on peut penser comme toujours au malheur plus grand dont on est si voisin. Jouissons du bonheur que nous avons et de celui de nos amis. Tu ne saurais croire combien il nous est bon de te savoir heureux, tranquille et sage là-bas, mon bon philosophe : et quels remerciements nous donnons à l'affection qui te protège et te soutient. Nous avons vu tes enfants, parlé de toi, vu ta petite fille et écouté les projets de Sollier, il espère une recette qui vous rapprochera.

Ta petite fille est une bien charmante enfant; nous sommes allés dimanche pour leur rendre notre visite sans les trouver. . . . . Quelle mascarade que la comédie humaine, les gens sont-ils fourbes, dupes ou méchants? Ils ont souvent de tout cela. Heureusement que d'après mon système, l'échelle a deux extrémités et je crois encore aux bonnes gens, aux amis, à toi, à mon bonheur, à ma bonne femme ; et que de penser que tu es heureux nous réjouit. Je ne crains pas de te parler de ce que j'ai de bon, de ces petits qui donnent tant d'émoi, de ce que j'ai autour de moi d'excellent, fais de même et tu nous feras plaisir. Tu vis en philosophe et en sage, pourtant que tes choux ne te fassent pas oublier que tu as ici de bonnes et vieilles affections.

Je voudrais te parler art, lettres, nouvelles, mais que te dire?

Mon parti est vaincu, jamais tout cela n'a été si mort : la Bourse fait merveille, les ouvriers travaillent, Paris se démolit, les appartements sont hors de prix. *Lambessa* et *Cayenne* se peuplent. La littérature des quatrains même se tait; il y a queue pour être sénateur ou plutôt, pour avoir trente mille francs. Le vieux Isabey est officier de la Légion d'honneur, Lépaulle[1] est premier peintre de l'Impératrice, M. de Morny et Mme Lehon ont gagné dix-sept millions dans ces honnêtes spéculations de crédit foncier et mobilier qui feront la gloire de ce règne : *avec les chemins de fer* dont les concessions portées à 99 ans ont fait la fortune, M. Fould[2] regorge, Sa Majesté paye les dettes de Saint-Arnaud[3]. Si la France n'est pas contente, elle est bien difficile ! Les peintres peut-être ne sont pas contents, mais connais-tu cette espèce ? Si tu la connais, n'en parle pas.

Adieu. Compliments, affection, voilà ce que je t'envoie de vrai et de tous.

PAUL.

Nous le retrouvons à Seine-Port en 1852, il rapporte d'une course à Paris le germe de la rougeole. Le médecin, ne soupçonnant pas la nature de son mal, ordonne un bain frais. — Il le prend heureusement trop chaud, y perd connaissance ; on le retire avec peine, mais couvert de taches rouges. Si l'eau eût été fraîche, comme il était recommandé, il serait resté dans le bain. La convalescence fut longue et pénible.

A M. Sollier.

Seine-Port, 8 octobre 1852.

Enfin, cher bon, me voici à toi : Il n'est pas encore sept heures du matin, mais il est bien dit qu'aujourd'hui je commencerai par faire ce que tous les soirs j'ai le regret de n'avoir pas encore fait : t'écrire, causer avec toi, de ta santé, car Dieu sait comment elle échappe au moment de la plus aveugle confiance ; te parler de ton installation, de ton bonheur surtout auquel je crois maintenant, et que tu mérites si bien. Tu dois être tout à fait établi, inspectant tes terres, toisant tes murailles, récoltant tes fruits, plantant tes choux et les mangeant. Que de petits bonheurs ; et avant tout, celui de t'occuper de l'amie qui t'a

[1] Lépaulle, né en 1804.

[2] Fould, homme d'Etat et financier, ministre, sénateur, 1800-1867.

[3] Saint-Arnaud, maréchal de France, prit part au Coup d'Etat du 2 décembre.

porté son dévouement dans ta retraite et dont l'existence est pour jamais liée à la tienne. Combien je la remercie et l'aime pour ma part, combien je voudrais lui exprimer les sentiments que me fait éprouver son attachement pour toi, attachement dont j'apprécie la délicatesse.

Ma santé est revenue après une convalescence bien longue. Si mes forces ne sont pas ce qu'elles étaient, elles suffisent pour me donner l'envie et la joie du travail ; c'est depuis peu de jours que je l'ai repris, à notre retour de chez nos amis Carnot. Nous avons passé, pour me refaire, une douzaine de jours dans la belle propriété de Presles, chez des amis bien bons. Les enfants s'en sont donné à cœur joie et la grosse a été très gâtée. Quarante arpents de parc, des eaux vives partout, une maison simple, bâtie sur l'emplacement d'un ancien château et habitée par des amis simples eux-mêmes et excellents, qu'on apprécie mieux dans l'intimité.

. . . . . Tu ne reçois pas le *Magasin pittoresque*. Ce recueil a publié un bois d'après mon grand tableau. La gravure est un peu lourde et noire, mais l'article qui l'accompagne est charmant et doit être de la main de Charton [1]. J'ai été sensible à l'attention, à la forme de l'éloge. Legouvé, à notre retour, m'a remis cet article. Nous étions passés à Paris pour retrouver ma sœur et Caroline parties pour aller au-devant de la sœur de Georges Poppleton, dans ce moment à Paris. Cette rencontre nous a causé beaucoup de plaisir, plaisir entremêlé d'une certaine mélancolie de souvenirs. Combien nous parlons de toi ; je pourrais dire presque tous les jours. Il est si triste de s'éparpiller ainsi, heureux encore de ne point se perdre. Aujourd'hui que nous sommes heureux, c'est ce qu'il faut nous garder de faire, si nous pouvons. Adieu, cher bon, amitiés de tout le monde chez moi, les enfants t'embrassent et moi aussi.

PAUL.

A M. Sollier.

1853.

. . . . . Je ne puis te donner des nouvelles de l'exposition ; depuis cinq ou six jours les ouvriers abattent les baraques du Palais Royal (j'ignore si l'on doit dire impérial) qui doit recevoir le prince héréditaire, il était bien juste qu'on mît les artistes à la porte pour un personnage si éminent. En attendant, l'exposition est remise pour un mois, trois mois, ou cinq ans. Comme du temps du Grand, il est question de réformes qui doivent nous atteindre, nous en avons grand besoin, mais quand on promet des réformes on peut à peu près compter sur des

[1] Edouard Charton, avocat, homme politique, fondateur du *Magasin pittoresque*, de *l'Illustration*, du *Tour du monde*, etc.

abus. Lorsque Vauban proposa d'établir un impôt général qui devait dégrever les petits, on laissa les petits et on établit l'impôt de Vauban, parce que le règne de Louis XIV était un grand règne !

J'ai à peu près fini mes trois tableaux pour l'exposition, maintenant qu'elle est retardée je ne serai peut-être point prêt, aussi vais-je me tenir pour averti.

Au Président Petit.

Juillet 1853.

Mon cher Auguste, vous êtes mécontent et vous ne vous expliquez pas ma négligence... J'avais, à l'intention de Grenoble, fait trois petites toiles que je n'ai pas voulu vous envoyer dans des cadres parcimonieux et trop défavorables, et c'est en dépit de tout que je vous ai expédié par conscience et sans doute trop tard, le tableau : *Le chêne de Pau* que vous aviez vous-même choisi et une *étude de la forêt de Fontainebleau.*

J'ai eu beaucoup d'occupations et d'ennuis. Mon tableau des *Marais*, bien que mal placé, a été remarqué et a fini par obtenir au renouvellement une des places les plus en honneur de l'exposition. Malheureusement, il n'en est pas plus vendu, n'ayant pour introducteur aucun grand dignitaire de l'empire, pas même le plus petit sénateur quelconque. J'ai appris hier que quelques membres du jury, — le jury, en général, fait ses affaires plutôt que les nôtres, — voulaient, par *exception*, me faire avoir un renouvellement de médaille. J'ai passé par toutes les récompenses, l'on a, en conséquence, passé outre et je n'ai pas obtenu cette fiche de consolation. Il n'entrait ni dans les possibilités, ni dans nos arrangements d'aller visiter cette année vos belles montagnes, mais vous comprenez combien tout cela coupe nos ailes, malgré le bien grand désir que j'ai de vous aller voir et de présenter ma femme et les deux moutards à ma chère et bonne cousine et à vos enfants, au train des choses, je ne puis prévoir l'époque d'un si grand voyage. La saison d'ailleurs est on ne peut plus défavorable, les bains de mer sont ordonnés à ma femme qui, vous le savez, a été fort souffrante, et à mon petit garçon qui a besoin de forces. Venus à Paris pour nos affaires et l'arrangement de ce petit voyage nous sommes arrêtés par le froid et la pluie.

J'oubliais de vous raconter, mon cher ami, que si le gouvernement de Sa Sublime Majesté Napoléon III Empereur, etc., etc., ne peut acheter beaucoup de tableaux, et en particulier les paysages de votre serviteur ; en compensation, il a été accroché à la plus belle place du salon, contre toutes les règles et les habitudes, au milieu de l'exposition, une croûte informe, recommandée, il est vrai, à notre sublime Empereur par la Grande Duchesse de Bade et que Sa Majesté, dans sa magnificence,

trouvait très naturel de donner 40.000 francs de ce tableau représentant une revue fantastique de Napoléon Ier aux Champs élyséens ; composition pillée de la charmante petite lithographie de Raffet. Le directeur des musées, M. de Nieuwerkerke, a trouvé que dans ce moment de pénurie, c'était bien dur de donner 40.000 francs et a obtenu de Sa Majesté l'Empereur de n'en donner que 10.000 ; il a, de plus, fait mettre au bas du tableau cette inscription à la fois courageuse et impudente : *Exposé par ordre.*

Paul Huet séjourne au Tréport où le costume des pêcheurs avait conservé encore tout son caractère, et en profite pour faire beaucoup d'études de figures. — Son ami Legendre l'appelle à Blois pour quelques jours ; il termine la saison à Seine-Port comme l'indique ce passage d'une lettre à son cousin Petit, du 19 novembre :

« Enfin, dans ce petit pays d'où je vous écris, depuis trois ans, la société intime de Legouvé, de Pelletan[1] et de Jean Reynaud[2] nous a rapprochés de Seine-Port. Ces trois noms doivent vous être sympathiques et vous faire concevoir notre goût. »

A M. Sollier.

Tréport, 14 août 1853.

Il y a bien longtemps, cher vieux bon, que je ne t'ai écrit, encore plus longtemps, sans reproche, que nous n'avons reçu de tes nouvelles. Nous avons pensé un instant en aller chercher; parmi vingt projets, celui d'aller en Bretagne, faire prendre des bains de mer à ma femme et aux enfants, me souriait d'autant plus qu'il servait de prétexte au désir de passer t'embrasser; tu dois penser combien de raisons et bonnes raisons sont venues s'opposer à nos désirs. La raison du plus fort, l'argent, était déjà bien décisive, lorsque la santé de ma sœur, en nous donnant des inquiétudes graves, a décidé après bien des retards pour le plus près. C'est donc d'un petit port assez peu pittoresque, *le Tréport*, que je viens te demander raison de ton silence et réparer le mien en causant avec toi de tout ce qui nous intéresse, de ton bonheur, j'espère, du mien, de l'art, du Salon, de mes ennuis et de tant de choses permises ou plutôt défendues aujourd'hui, que nous aimions tant à toucher ensemble. Tu as dû voir tes enfants,

[1] Eugène Pelletan, écrivain, homme politique, 1813-1884, membre du gouvernement de la Défense nationale.

[2] Jean Reynaud, philosophe, 1806-1863, auteur de *Ciel et terre*.

j'ai vu la gracieuse jeune femme avant notre départ pour Fontainebleau, où nous avons passé un mois avant de venir ici, elle se promettait le prochain bonheur d'embrasser bientôt sa sœur et toi-même. C'est de Fontainebleau que j'ai eu les meilleures nouvelles de mon Salon. J'étais parti assez désespéré de la place éloignée de mes toiles, malgré la bonne volonté apparente et les éloges de la direction, elles se trouvaient perdues dans un immense bazar où, je dois l'avouer, beaucoup de mes amis ne les avaient pas trouvées, je parle même des mieux intentionnés. Au renouvellement, mon tableau des *Marais* a été placé à une des meilleures places du salon carré; et j'ai pu juger, que si cette place lui eût appartenu dès l'origine, mon tableau, malgré la mauvaise volonté et le goût actuel, eût eu un des succès légitimes de l'exposition. J'ai eu la satisfaction de savoir que Delacroix, dans le jury, ne trouvant pas de tableaux dignes de premières médailles, demandait un rappel de médailles exceptionnel pour les gens déjà récompensés et appuyait avec une grande insistance son opinion du mérite de mon tableau. Cette proposition pouvait d'autant moins réussir, mon cher ami, qu'il est bien décidé que notre temps est fini; je représente, pour ma part, le romantisme, dont il n'est plus question depuis longtemps; ma seule consolation est de mourir en bonne compagnie. J'avais quelquefois entendu, dans ma cour [1], la jeunesse traiter Lamartine, Victor Hugo, comme des *pleutres*; en peinture, Géricault et Delacroix de *pas grand'chose*. Mais voici le mot d'ordre donné : il faut un art nouveau à ce nouvel et grand règne et j'ai vu hier dans un journal patentè : *le Pays*, il n'en est plus d'autres ! qu'il n'était plus question depuis longtemps de ces pauvres diables dont on avait fait quelque bruit dans leur temps : *Chateaubriand*, Mme *de Staël*, *Paul-Louis Courier*, *Béranger*; que pour ceux qui vivent encore : par politesse, par un reste de pitié, on peut les ménager pour qu'ils aient le temps d'assister, tout vivants, à leur enterrement; que cette philosophie éclectique (Cousin), cette poésie protestante (Lamartine), etc., était la honte d'un pays catholique et d'un *gouvernement moral*. Voilà où nous en sommes, voilà comment le grand *principe d'autorité* s'y prend pour former l'esprit public ! Dans un style de portière on insulte par ordre les plus belles gloires de la France. Au moment où l'art ne trouve de succès que dans ses tendances les plus matérialistes, on fait, à l'aide de deux ou trois phrases incomprises de de Maistre [2], du catholicisme de tréteaux; et l'on insulte tout ce qui a jeté dans les temps nouveaux un peu de grandeur et de générosité. Pour moi qui n'ai été qu'un soldat dans cette glorieuse phalange moderne, je n'en souffre pas moins de ce que je vois et j'entends.

[1] Paul Huet habitait alors rue du Cherche-Midi 57, une maison où se trouvaient de nombreux ateliers autour d'une grande cour.

[2] Joseph de Maistre, philosophe religieux, 1753-1821.

Je n'ai pas besoin de te dire que je n'ai rien eu d'acheté. Ce gouvernement qui dispose de tout l'or de la France, qui se donne 30 millions de liste civile, qui a dans les mains le jeu de la Bourse et des chemins de fer, n'a pas de quoi encourager les arts, il paye ostensiblement fort cher quelques œuvres, décore les remuants et les populaires et met le reste au bâillon ou à la porte. L'exposition était cependant intéressante, forte comme exécution, aucune tendance à l'idéal ou à la grandeur. Delacroix, plus incorrect que jamais, et aussi coloriste compositeur que toujours, avait l'air d'un vrai barbare, avec son grand style au milieu de cette facilité gracieuse, de ce naturalisme (le mot est à la mode) aimable, qui ne veut ni pensée, ni sujet, ni drame. Le succès du salon a été pour Rosa Bonheur [1], qui a fait une *immense étude* du marché aux chevaux de Paris, et Troyon [2], qui a donné le résultat de ses *belles études* d'animaux.

Il n'a été fait bruit d'abord que des paysages de Daubigny [3] : *deux études de mares d'après nature* et *une étude* de mauvais chaumes. Je puis dire mauvais chaumes, ceci était mauvais en tout; une seule des études était bonne, mais tout cela était bien au-dessous du succès. Français avait aussi *trois* études, trois bonnes choses, dont une certainement très remarquable. Il a été décoré. Quant à l'histoire, au genre historique, au paysage de style, je ne vois pas ce que je pourrais te citer. Quelques peintres de genre, belges, se sont distingués. Je ne vois dans tout cela que de fortes raisons pour ne pas abandonner le genre de style qui m'appartient, mais aussi bien peu de motifs encourageants pour m'aider au travail. Est-ce donc cette raison, ou la paresse naturelle et la pente de l'âge qui m'encouragent à jouir de mon bonheur intérieur, au dessus de toutes ces vanités ! — Mais depuis que je suis ici, je n'ai pu toucher ni brosses, ni crayons; tu auras peine à croire une telle chose de ton peintre ordinaire, du travailleur infatigable que tu connais ; voilà cependant, comme je te le disais plus haut, où *nous en sommes*. Je n'en pense pas moins à toi, mon cher bon, et je ne suis pas seul à le faire, femme, enfants, tout ce qui te regrette, fait des vœux pour toi et ta chère compagne au souvenir de laquelle je te prie de nous rappeler. Je ne sais pourquoi, il me semble que nous devons aujourd'hui avoir une petite place dans son affection.

PAUL.

Tréport, chez la Ve Sire, rue aux Vaches.

[1] Rosa Bonheur, peintre, 1822-1899.

[2] Troyon (Constant), paysagiste et animalier, 1813-1865.

[3] Daubigny (Charles-François), paysagiste, 1817-1878.

A sa femme.

Blois, 1853.

Le temps, depuis mon arrivée, est en harmonie parfaite avec le pays, qui est vraiment laid et maussade, je devrais dire affreux, comme la journée d'hier. Nous avons parlé de toi, des enfants, peinturluré un commencement de nature morte et j'ai visité le château de Blois avec Legendre : l'architecture en est, comme dans beaucoup de nos plus beaux monuments, trop échantillonnée, ce qui, avec la disposition du terrain, donne à l'ensemble un aspect aussi bizarre que pittoresque. La partie Louis XII est très remarquable, surtout dans la cour. La restauration en a été faite avec soin et goût, bien que cela ne paraisse pas suffisant pour établir très haut la gloire d'un architecte et faire pardonner les incongruités de la restauration du Louvre. Je doute fort que la couleur donnée aux fresques intérieures soit la couleur des fresques exécutées sous Catherine de Médicis ; quant aux souvenirs historiques, tu sais ce que valent les descriptions des animaux parlants qui vous conduisent; ce qui paraît probable, c'est qu'il est difficile de bien constater la place où le duc de Guise a été escofié, et qu'on a le droit de choisir entre trois ou quatre portes qui se disputent cet honneur ! Comme dans mon opinion, ces deux coquins historiques se valent bien, la chose me paraît d'un médiocre intérêt et j'aime mieux les charmantes sculptures renaissance exécutées par une main inconnue aujourd'hui et peut-être fort peu célèbre alors. Legendre fait le projet d'aller à Chambord, je désire voir ce château avant de partir et j'aurai grand plaisir à le visiter avec cet aimable compagnon. Mme Legendre est toujours la même, tout occupée de la tenue de sa maison et surtout de l'éducation de sa fille. Mathilde travaille son piano sept ou huit heures par jour ; ce sont les vacances de la fille et de la mère. Je n'ai rien à te souhaiter, tu le sais, chère chérie amie, tu es pour moi la meilleure et la plus dévouée femme rêvée, je te voudrais seulement le flegme de cette charmante et coquette jeune femme qui fait toutes ses petites affaires avec le calme administratif le plus parfait.

Les Legendre m'ont bien déclaré qu'ils ne me laisseraient point partir au bout de huit jours. Je pense cependant être exact à tes instructions et ne pas dépasser ma *permission* ; j'ai trop hâte de te rejoindre un peu et de voir des arbres. Ce qu'il y a cependant de plus beau ici c'est l'ancienne route qui passe devant la porte de cette maison ; il ne reste qu'un très petit morceau de ces ormes antiques, mais ils sont vraiment remarquables.

Adieu, amie, je désire bien recevoir de tes nouvelles, écris-moi et récris-moi, il est fort indifférent que les lettres se croisent.

Ton ami,

PAUL.

Aux Allées, maison du Belvédère.

A sa femme.

Blois, mardi 10 heures et demie du soir.

Nous arrivons du château féerique de Chambord, chère chérie, et je trouve enfin ta lettre tant désirée, malgré les merveilles que vient de m'offrir ce palais enchanté de la Renaissance, malgré un appétit excité par ce retour tardif et dix heures de jeûne, elle était toute ma préoccupation, enfin la voici ! Et j'ai quelque chose de toi, si je ne puis t'avoir toi-même ! J'étais inquiet, agité, mécontent, ta lettre me fait comme un rayon de soleil ; à cette époque de sombres nuages, elle a réchauffé et coloré mon âme découragée. Les plaisanteries ne tarissent pas à ce sujet, le mari et la femme s'en donnent à cœur joie ; si je dois les croire, tu es bien enchantée d'être débarrassée de moi, et tes belles phrases ne sont là que pour la forme ; à ma place, ils sauraient à quoi s'en tenir sur ton compte, etc.. Je voulais t'aller chercher samedi et te ramener lundi matin à Paris, donner ce témoignage de ma sympathie bien vraie à notre pauvre amie de Lumière et te rejoindre ; je ne conçois une absence prolongée loin de toi que si elle peut être utile à mon travail ; malgré les tristes résultats de mes peines, je comprends comme un devoir de donner à l'étude les dernières années de force et d'énergie qui me restent, et de leur sacrifier le seul bonheur, crois-le bien, qui me soit véritable, celui que je goûte près de vous trois, près de toi surtout. Je suis cependant fort gâté ici, comme tu le dis dans ta lettre, et si nous n'avons pas toute la gaieté d'Andilly, c'est que ton absence fait ombre au milieu des aimables folies de mes hôtes. Legendre veut absolument t'écrire pour obtenir une *prolongation de congé*, je ne sais comment il s'y prendra et quelle pomme de discorde il veut jeter entre le mari et la femme, je suis aussi curieux de voir ta réponse et j'ai hâte de la voir ! Je devrais un peu croire les mauvaises paroles qu'on me siffle aux oreilles, sais-tu ? Déjà tu t'arranges pour me laisser ici et ta lettre contient des doutes et des duretés qui sentent plus Fontainebleau que Lumière ; pour moi, je leur ai dit mon avis ; d'un autre côté la saison s'avance malgré ce que tu peux dire, et ce pays est tout à fait misérable. De Blois à Chambord il y a, sous la levée, d'assez jolies oseraies, il faudrait faire deux lieues pour aller les chercher, elles ne valent pas les saules de Seine-Port, en vérité. L'amitié, sous ce point de vue, m'a tendu un véritable guet-apens, et Legendre, qui prétend m'avoir prévenu dans toutes ses lettres que ce pays était affreux ; il faut toute leur amabilité et leur bonne grâce pour faire passer là-dessus ; leur empressement est extrême et je suis honteux de me voir aussi engagé. Legendre *complote* toute espèce d'excursions et est parvenu, non sans peine, à organiser la partie de Chambord. C'est le moment des vacances, les chevaux de louage sont rares et exténués ; nous

avons été obligés hier de laisser notre équipage à deux lieues de la ville et de revenir à pied; ce qui pour toi, ma gitana, eût été une promenade, paraissait un prodige pour cette petite femme si soigneuse de sa beauté, de ses forces, de toute sa personne, et cependant si courageuse pour les devoirs tracés. Sois tranquille, si j'attaque quelquefois ta simplicité trop modeste, je ne la ménage pas de mes feux d'artifice, de compliments et de railleries sur ses grâces vraiment charmantes et sur les panaches dont elle croit devoir les orner. Tu sais combien ils sont gais, aimables et braves; la plaisanterie ne va que jusqu'où elle doit aller.

Pour revenir à Chambord, nous nous sommes mis en route vers les une heure aujourd'hui; à un quart de lieue il a fallu revenir, changer de cheval, tant le nôtre était éreinté et à bout de service : dix lieues à faire, un château magnifique à voir, nous sommes rentrés à Blois silencieux de fatigue et d'appétit. Chambord est un monument que l'Italie peut nous envier; extérieurement, c'est un chef-d'œuvre de grandeur, de magnificence et en même temps de caprice. Malheureusement il a été la proie de plus d'un sauvage, Louis XIV a détruit l'audace du grand escalier et l'a sali de ses mansardes, cet homme fourrait ses perruques partout; le maréchal de Saxe a comblé ses fossés, la Terreur pillé les meubles et les plombs, et le soldat Berthier, auquel le Napoléon l'avait donné en apanage, a détruit le bois et le parc, 7 lieues de bois; cette coupe réglée, cette conquête pacifique lui a rapporté six cent mille francs. Avant de le vendre au comte de Chambord, qui le fait modestement restaurer avec les idées plus justes de ce temps-ci; le château a coûté aux donataires, aux souscripteurs si tu aimes mieux, douze cent mille francs, il faudrait plus de deux millions pour le remettre en etat et le meubler; sa nudité intérieure est tout à fait indécente.

Au président Petit.

Paris, 20 janvier 1854.

Vous avez été bien cruellement atteint, mon cher ami, et j'éprouve un serrement de cœur à vous parler aujourd'hui d'un événement si triste et déjà un peu loin, tant le temps nous emporte même dans nos douleurs. Je sens que je ne puis le faire qu'en touchant des blessures qui ne sauraient être fermées. Je sais combien était tendre l'affection que vous portiez à votre mère. Le bruit de son mérite, de sa forte et maternelle influence m'était parvenu, et je n'avais pas besoin de ces détails pour savoir qu'un cœur comme le vôtre devait être brisé par cette séparation, toute fatale, toute voulue qu'elle est par les lois sévères qui gouvernent toutes choses ici-bas. Si votre âme est faite pour sentir plus qu'une âme ordinaire la grandeur d'une telle perte,

mieux qu'une autre elle est préparée pour la lutte et contre le malheur. Celle que vous regrettez a été la première, je crois, à vous armer contre l'adversité, j'ai entendu parler de son caractère noble et courageux ; puis vous avez autour de vous de bonnes et gracieuses consolatrices, d'aimables et tendres cœurs pour caresser, attendrir, apaiser votre chagrin.

Pendant que je rouvre vos plaies, elles s'entendent pour vous guérir et vous faire sourire au bonheur. Un regard de votre chère femme, un baiser de votre Marie et de ces autres jeunes et frais visages, inconnus ou vagues pour moi, font plus qu'un serrement de main d'un ami; je ne puis cependant m'empêcher de vous offrir toute ma sympathie. J'ai perdu ma mère bien enfant, mon père bien jeune encore, je n'en sens peut-être que plus vivement l'excellence de ces affections protectrices et naturelles ; et c'est l'amour de nos enfants qui nous fait mieux comprendre l'affection pour les pères.

Je ne puis vous parler d'autres choses dans cette lettre : les événements, les arts si singulièrement protégés, dirigés et pratiqués aujourd'hui, me laisseraient de quoi remplir une lettre ; bien des choses d'un autre côté, bonnes pour l'intimité, se risquent peu sous la protection de M. Tayer, le directeur général des postes. Le bruit est plus que jamais à la guerre, les affaires vont mal ou plutôt ne vont pas du tout. Je vous laisse à penser ce que sont les arts au milieu de cette agitation.

Adieu, mon cher ami, nous sommes revenus de la campagne fort tard cette année avec une provision de santé qui s'écoule bien vite sur le macadam de Paris.

PAUL HUET.

A M. Sollier.

Janvier, 1854.

Ça, cher ami, tu es, j'espère, passé à l'état superlatif, impalpable, omnipotent, incarné au Dieu Vischnou ! et tellement absorbé dans les régions supérieures de ta félicité, que du fond de ton extase, et du milieu de tes choux, tu regardes avec profond dédain, si toutefois tu regardes, la pauvre espèce qui grouille, patauge et croit vivre ici, en prenant chaque jour les bains du macadam moral, politique et tristement liquide qui déborde à pleins bords notre pauvre Babylone.

Permets-moi, après un moment de respiration que cette longue période demande, de tourner mes regards vers toi, de te dire que tu nous manques, que ton silence nous attriste ! On te voyait rarement, mais enfin on te voyait. Là-bas, c'est fini ; tu commences à ne plus exister pour nous, ou comme je disais mieux, nous n'existons plus pour toi.

Je voulais t'aller voir : le temps, l'espace, la *raison suprême*

m'ont retenu, privé de ce plaisir. Partie remise j'espère. Quand? Je ne sais.

Les affaires vont mal, les miennes du moins et je ne les crois pas exceptionnelles. Il est vrai qu'un honnête homme, aimant son art et travaillant chez lui, n'a pas beaucoup de chance de fortune. Il faut aujourd'hui être un X***, l'effronté coquin, qui vient de carotter Sa Majesté de dix mille francs en se donnant des airs de Benvenuto Cellini. Tu as vu quelquefois Paillasse ou plutôt Galimafré faisant cours de morale à sa façon, sur la place publique, volant son maître et mettant les doigts dans le fricot. Nous en sommes là aujourd'hui. Quand je dis nous, je veux dire nos grands hommes d'Etat, nos grands artistes, tout ce que nous avons de grand.

L'effronterie est le suprême du jour, à moins qu'on ne préfère la tartufade qui n'est pas non plus sans succès. Aussi, au milieu de tout cela, des grandes présentations, des ballets où les dames à queue paraissent en mousquetaires ou en vivandières, je n'ai pas encore donné une robe à queue à ma femme, mais bien un bel et bon cachemire, oui mon cher, un *de vrai*, l'objet de ses désirs les plus anciens et encore les plus vifs. Un beau matin ou plutôt un beau soir, je suis allé tout droit chez Brousse, A la Caravane. Je le savais un peu amateur, je lui ai proposé un échange, moitié argent, moitié peinture. Accepté, cachemire choisi, échangé. Seulement aujourd'hui le tableau est en vente à la porte du marchand !

Je suis fâché de ne t'avoir pas conté l'affaire X***, d'un bout à l'autre, elle est réelle, très vraie, j'en tiens les détails de bonne source. Il a dit, dans tous les cas, d'assez grandes vérités, je crois, à Sa Majesté sur le personnel qui l'entoure.

Adieu, cher ami vieux, nos compliments les plus affectueux à ta chère compagne.

Je t'embrasse de cœur en mon nom et comme chargé de pouvoirs.

PAUL.

A M. Sollier.

Commencement de 1854.

Vieux bon, je voulais, en te donnant le bon exemple, répondre de suite à ta lettre, piqué d'ailleurs par certain passage, j'avais hâte de relever ta légèreté, le temps m'a manqué.

Comment toi ! campagnard bourgeois, qui n'as plus d'autre affaire que de savourer, à travers tes plates-bandes ou au coin de ton feu, les élucubrations de Girardin[1] ou les sottises de notre ami Dumas, comment lis-tu ta feuille quotidienne, ta presse enfin ! Tu te perds, mon cher ami, la bonne littérature t'échappe;

[1] Emile de Girardin, publiciste, 1806-1881.

certes, si tu négligeais moins ton feuilleton, tu aurais reconnu mon innocence au sujet de cette lettre canard servie à propos d'un poisson d'avril. Comment n'as-tu pas vu que cette réclame de la main de Dumas[1], n'était lancée que pour ridiculiser les réclamateurs, susceptibles des mémoires. Bonnes gens, en vérité, qui s'inquiètent de l'exactitude des mémoires de Dumas et viennent se mettre en travers les plaisirs du public et les blagues de ce farceur spirituel, notre ami. Pour moi, je m'en suis bien gardé, j'ai trouvé que j'en avais assez comme cela, les conseils, non plus que les compliments, voire même les reproches et les hontes ne m'ont point manqué. Tu as eu le courage de m'en écrire, bien des amis n'ont pas osé me parler de cette grosse sottise, mise sur mon dos, et si j'en avais cru Buloz (de la *Revue des Deux Mondes*) j'aurais joint mon procès au sien et attaqué Dumas comme coupable de faux en écriture privée! Il a fallu me consoler avec les gens qui, trouvant la lettre spirituelle, venaient m'en faire compliment, et tout en déclinant la responsabilité, ne pas être trop humilié de cette aventure. Me vois-tu réclamant contre cette réclame et ballotté pendant un mois encore au plus grand amusement du public! Je le pouvais d'autant moins qu'il m'aurait fallu demander l'insertion de ma véritable lettre, car j'avais écrit; comme il y a bien quelque chose de vrai au milieu de toute blague, j'avais en effet écrit à Dumas non pour l'*attaquer, mais pour le remercier* de son aimable souvenir et lui reprocher en même temps son manque de mémoire. Je lui racontais tout au long l'histoire véritable et authentique de l'arête de Trouville! dont il eût pu tirer un bien meilleur parti. Quelque jour au coin du feu, rapprochés du même tison, je te donnerai le plaisir de cette histoire dont le préambule, comme tu vois, est vraiment trop long.

Je travaille, c'est toujours le seul et le grand plaisir de ma vie, à part nos joies de famille. Il le faut, il faut aimer l'art pour lui-même pour travailler malgré les dégoûts, les petites épines du métier. Il est des destinées! la mienne est de conquérir péniblement quelque sérieuse estime et de voir se renouveler sans cesse de nouvelles modes, de nouveaux succès et de nouvelles médiocrités. Bien que j'aie quelque droit de me plaindre, et que l'expérience me montre combien il est difficile d'être honnête homme, consciencieux et d'avoir le succès, j'accepte ma tâche et je veux, autant que mes forces le permettront, me contenter moi-même et faire chaque chose de mon mieux Mon plus grand chagrin est de voir combien l'existence est courte pour poursuivre une idée et qu'avec les difficultés de la vie, difficultés dont j'ai eu ma part, la fin arrive sans qu'on ait rempli sa tâche. Il est, au milieu de tous les écueils, bien difficile de

[1] Voir, pour l'explication de ce passage, la lettre adressée à M. Léon Séché, p. 106.

garder sa fermeté et son sang-froid. Le peintre a besoin de trouver son emploi, et l'accumulation de ses toiles dans son atelier est bien faite pour troubler et donner le doute. Sans ses grands travaux où Delacroix en serait-il? Ceci est une question qu'on peut se poser. Il vient de terminer le grand salon de la paix à l'Hôtel de Ville. Avec une incorrection plus grande que jamais, c'est plaisir de voir combien cet homme conserve sa vigueur et sa nature. C'est toujours, et peut-être mieux que jamais, d'un grand style et d'une belle et harmonieuse couleur. Le fait des grands artistes est de conserver la foi et le naturel des premiers débuts, l'inspiration! et de ne point perdre leurs défauts, on pourrait dire. C'est ce qui a lieu pour Delacroix, pour Ingres, qui lui aussi vient de faire un plafond pour l'Hôtel de Ville, l'Apothéose de Napoléon Ier ! ! ! 80.000 francs ! ! ! Une médaille antique mise aux points comme Ingres seul peut la mettre et peinte avec des couleurs et une gaucherie de gestes, dont il faut lui laisser la responsabilité.

Il y a eu une certaine distribution de largesses impériales dont j'ai été, comme toujours, naturellement exclu. On a fait venir une douzaine des hommes de mon temps, de mon école, Rousseau, Troyon, Français, Benouville[1], Saint-Jean[2], etc., etc. Le ministre d'État leur a donné des conseils, dicté des programmes, fait des discours et les a congédiés. On se croyait volé (par habitude); au bout de huit jours : M. Rousseau une commande de dix mille, M. Français de huit mille, et Troyon beaucoup plus, je crois, n'importe. Delacroix prétend que les opinions légèrement *bouzingotistes* de ces messieurs ont pu les servir. Je crois que certaine adresse, une popularité habilement conquise les servent beaucoup mieux; j'entendais dire à l'un d'eux, qui est certainement le plus fort dans ce genre, parce qu'il n'a pas l'air d'y toucher, et qu'il est avec cela très bon enfant, très aimable et très aimé : qu'il ferait *aujourd'hui un succès à n'importe qui!*

. . . . . Je ne te dis pas un mot de politique, la chose est fort peu intéressante. Jules Janin[3] était arrêté hier, disait-on, pour avoir dit à l'Opéra, en apercevant Fould : « Tiens, voilà celui qui nous envoie des sergents de ville pour nous dicter des articles. » Le fait était vrai. C'est le moyen nouveau employé non pas seulement pour le *premier Paris*, mais pour faire dire telle ou telle chose d'une actrice ou d'une pièce! Ainsi soit-il; tu l'as voulu, Georges Dandin. As-tu entendu les cris de nos sénateurs et de nos députés, cela a dû te réjouir le cœur. Adieu, cher ami, la place me manque, il m'en faudrait beaucoup pour te dire tout ce que j'ai encore à te dire pour toi et ta chère compagne, veuille

[1] Benouville (Jean-Achille), 1815-1891, prix de paysage, 1837.

[2] Saint-Jean, peintre de fleurs, 1808-1860.

[3] Jules Janin, critique littéraire et dramatique, 1804-1874.

bien me rappeler à son souvenir, ma femme se joint à moi et les enfants t'embrassent.

Veux-tu la lettre de *Montalembert ?*

En 1854, c'est encore vers la côte normande, vers la région de la vallée d'Auge qu'il est attiré. Il prend un soir de juillet, dans la cour des Messageries de la rue du Bouloi, la diligence pour Honfleur ; mise sur une prolonge de la ligne de l'Ouest à la gare du Havre, elle roule sur rails jusqu'à Rouen, où une nouvelle métamorphose la replace sur des roues, avec attelage et postillon, on traverse de nuit la vieille ville et la Seine pour se réveiller au matin à Pont-Audemer, où, pendant un relais, il est possible de visiter les vieilles églises et leurs superbes vitraux. Arrivé à Honfleur, il fait une tournée au pied de la côte de Grâce, puis pousse jusqu'à Trouville. La foule élégante, qui a de plus en plus envahi et transformé le petit coin, *découvert* avec Dumas ! le fait fuir. Enfin, deux lieues plus loin, il trouve un refuge dans une ferme, près d'une plage déserte et d'un hameau de deux ou trois chaumières, groupées autour d'un petit clocher, sous le nom de Villers. Il prend pension avec sa famille dans la ferme Fauvel qui existe encore, et pendant plus de deux mois, dans ce trou inaccessible, travaille avec passion au milieu de cette vie rustique. Troupeaux de bœufs, chevaux, porcs, volailles, tout lui sert de modèle, il remplit des cahiers de croquis, fait des études peintes des vieux moulins, des cours plantées de pommiers, des ruisseaux, des masures ; prend des effets de marine sur la plage et dans les falaises des Vaches-Noires, commence avant le lever du jour et finit après la nuit tombée.

Un matin, il est arraché à son travail par l'arrivée de deux Parisiens et une Parisienne, grand événement dans ce désert ; c'étaient Hippolyte Carnot et sa femme, accompagnés d'un ami, M. Dutrône, ancien magistrat protestataire contre le coup d'État, chez lequel ils étaient en

visite au château de Sarlabot, près Dives : « Nous avons eu du mal à vous trouver, dit Carnot, vous êtes bien caché ici, mais nous vous tenons et nous vous enlevons, vous venez avec nous chez notre ami qui sera heureux de vous faire voir son domaine, situé sur les hauteurs de Dives, d'où il domine à perte de vue toute la plaine de Caen, nous ne repartons pas sans vous. »

Pour donner une idée de ce qu'était alors ce pays, aujourd'hui sillonné par les automobiles, la voiture n'avait pu descendre dans la vallée. M. Dutrône avait dû l'abandonner près du château de Villers, à plus d'une demi-lieue dans les terres; il tenait en main son cheval dételé. C'est au milieu des petits ruisseaux ravinés par les orages, à travers les herbages plus ou moins marécageux, qu'il fallait chercher un passage. Aucun chemin pour aller à la mer.

C'est ainsi que Paul Huet voit pour la première fois cette côte de Dives. Après trois jours de fêtes normandes, dîners pantagruéliques commençant à midi pour finir à cinq heures, suivis de soupers de sept à neuf! il déclare que malgré le charme de cette réception, l'amabilité de ses hôtes, il lui faut se retirer et rejoindre son travail; que d'ailleurs, il ne saurait résister à un pareil régime. On ne veut pas le laisser partir, il est prisonnier. Aux pressantes instances pour le garder, il répond que puisqu'il est impossible de partir en plein jour, il se sauvera de nuit. — Le lendemain matin, à cinq heures, il laisse un mot de remerciements à son ami Carnot et à son aimable hôte et part à pied par la falaise de Beuzeval, à travers des éboulements, appelés le *Colimaçon*, qui sont aujourd'hui la ville de Houlgate.

A la fin de son séjour à la ferme de Villers, il a le désir de revoir cette côte de Dives entrevue, de rendre à M. Dutrône une visite un peu correcte pour se faire pardonner son escapade d'écolier. Les bagages sont juchés sur un *banneau* de la ferme, les enfants par-dessus, et par la grève à marée basse, la seule route praticable,

il longe les belles falaises dites les Vaches-Noires. C'est en cet équipage qu'il arrive à Dives et descend dans une vieille auberge pleine de caractère. Malgré son titre pompeusement historique, l'hôtel de Guillaume le Conquérant ne se doutait pas alors, dans sa rusticité primitive, de la glorieuse destinée qui lui était réservée, et Mme Lerémois, la mère du charmant antiquaire, qui a fait de cette maison un véritable musée, était loin de prévoir que sa table recevrait un jour tout ce que la littérature, la politique, l'art ou le théâtre pouvaient avoir de célébrités, et à sa suite tout le snobisme parisien.

De là, Paul Huet rayonne dans tous les environs ; la visite à M. Dutrône amène des relations plus suivies, il fait des études à Sarlabot, à Montdimont, à Trousseauville, études dont il va tirer parti pour ses panneaux décoratifs. L'aimable châtelain, peu artiste mais ardent patriote et philanthrope, a introduit en France une race bovine sans cornes, la race anglaise de Durham ; il fait poser lui-même son taureau noir, donnant à Paul Huet des renseignements précieux pour les proportions particulières à la race, pour les formes qui caractérisent le type.

Dans la vallée de Beuzeval, alors si sauvage et si pittoresque avec ses vieux moulins, il rencontre M. Delise, jeune avocat de Lisieux, qui, plus tard, sera Procureur général à Paris, sous la République, son beau-frère, M. Jouvet, très artiste, faisant un peu de peinture ; ce dernier lui dit qu'il l'a déjà vu à Mortain en 1851, étant avec son ami le peintre Legrain, de Vire. Paul Huet est reçu au chalet, unique habitation alors construite sur la plage. Les soirées se passent en causeries d'art, de littérature. Pendant qu'il dessine ses souvenirs de la journée, on fait de la musique, une très belle voix d'homme complète la séduction. Quand Paul Huet part pour Paris, il est déjà convenu qu'il reviendra l'année suivante dans un logement de douanier pouvant offrir un refuge pour la saison. C'est alors qu'il retrouve M. Legrain, qui devient

l'ami avec lequel il échange jusqu'au dernier jour une correspondance suivie, correspondance qui fournit sur ses impressions d'art, sur ses travaux, ses projets, ses enthousiasmes ou ses découragements, une des notes intimes.

A Villers, un camarade de son fils, Georges Clairin, encore enfant, fait près de lui ses premiers essais de dessins d'après nature.

A M. Sollier.

Paris, 19 octobre 1854.

Comme il y a longtemps que je ne t'ai écrit, cher bon, j'ai commencé à ton intention plusieurs lettres toutes restées en plan; il faut que celle-ci soit plus heureuse, je sais que sans cela ta plume resterait tout à fait muette, heureusement que j'explique ta paresse par ton bonheur et que je lui pardonne, comme un homme heureux moi-même : tout va bien ici, femme, enfants se portent à merveille. Quand je dis ici, la chose n'est pas absolument exacte; nous débarquons de Normandie où nous avons, au bord de la mer, *à l'abri des méchants et des sots,* comme dit Lafontaine, passé deux mois et demi; et à peine sortis des wagons, j'ai conduit ma femme à Fontainebleau, où elle va rester à peu près jusqu'à la fin du mois...

J'ai travaillé en voyage, comme aux beaux jours de la jeunesse, et je prépare pour l'Exposition, dite universelle, trois toiles imposantes par la dimension ! Souviens-toi, cher ami, que tu nous as promis ta visite, j'aurai, au besoin, un lit médiocre à t'offrir.

Me voici donc seul à Paris où, tu le vois, j'ai fort à faire. Je le sens si bien que je ne sais par où commencer. J'ignore quelles sont, je ne dirai pas mes chances de succès, mais même les chances de succès d'une exposition de peinture ouverte à côté d'une exposition universelle de l'industrie, au milieu des fanfares de la garde impériale, de l'inauguration d'un nouveau Paris, et des pompes triomphales de la victoire. Tout cela est commandé pour la même époque, sans compter les surprises. Les Français s'ennuient, on les amuse. Pour les arts, comme ils sont là sous forme de trophées accessoires, je pense qu'ils seront facilement dévorés; sans compter qu'ils offrent peu de dividende et se mettent peu en commandite. Non, non, l'esprit du siècle n'est pas là, il faut en prendre son parti; je le dis, je t'assure, sans trop de mauvaise humeur, le travail seul est un assez bon plaisir et vaut la peine qu'il donne. Je suis heureux, tu le sais; ma femme est toujours la bonne et charmante compagne que tu connais, les enfants poussent à ravir comme de vrais et bons champignons, ils

Photo. Braun et Cie

CALME DU MATIN, INTÉRIEUR DE FORÊT (Salon de 1852)

(Toile, 1m02 × 0m85) (Musée du Louvre)

t'aiment car ils aiment mes amis, mais s'il m'était défendu de travailler, cela me manquerait beaucoup. Sans pouvoir, comme Delacroix que j'admire, calculer toutes mes forces, mes instants, mes plaisirs et ma vie pour le culte de l'art, je suis heureux, tout en jouissant d'autres bonheurs qu'il ne connaît pas, et dont je puis te parler, à toi qui sais en jouir, d'avoir un peu de sa passion et de son amour pour le métier ingrat et perfide après lequel nous crions tant. A qui donc parlerais-je de cette coquette maîtresse si ce n'est à toi, cher ami, à toi qui l'aimes aussi, qui as partagé mes émotions, encouragé mes luttes. Combien je pense à toi, combien tu me manques ! L'amitié est une bonne et sainte chose, à laquelle je ne veux pas plus renoncer. Quelle triste séparation, au bout du compte, que celle qui tient éloignés deux vieux amis comme nous. Je n'ai écrit à personne pendant mon absence et n'ai eu de remords que pour toi, ingrat qui vis dans ton fromage.

Adieu, cher ami, mille respectueuses amitiés à ta compagne, et écris-moi.

Je te parlerais bien, si j'en avais la place et le courage, de mes affaires, de certains mécomptes, de la tenue que je garde, fierté dont on ne me saura aucun gré et qui profite si bien à d'autres. Mais tous ces accidents ont peu d'intérêt, ils rentrent plus ou moins dans l'histoire du monde où le masque de l'hypocrisie le plus sale, le plus connu, le plus traîné, réussit toujours, puis j'ai souvenir de ta dernière lettre et tu croirais en vérité que je prends ces choses plus à cœur qu'elles ne valent et que ma propre dignité ne le permet.

PAUL.

A sa femme.

25 octobre 1854.

Si ce n'était le plaisir que j'éprouve des bonnes nouvelles de ta santé, je me laisserais aller à une disposition assez maussade, et tu risquerais, *ingrate*, comme tu te nommes si bien, de recevoir le contre-coup de mon humeur. J'ai *déclouté* la caisse de Nantes, et la vue de ce capital à fonds perdu est loin de me réjouir. Je viens d'écrire à ma nièce pour lui dire que nous n'irions pas dimanche et je reprends la plume pour toi, qui trouves mes lettres *bâclées* et *peu tendres*, qui ne me répondras pas, et qui reçois de ces lettres, *peu tendres*, tous les jours. Décidément l'homme est bien l'être incompris. N'êtes-vous donc pas contente, belle dame, que je vous tienne si bien registre de ma conduite, que je vous donne le journal de mes heures, que je vous rende compte de tout. Si je n'ai pas parlé de tout ce qui me tenait au cœur et qui y tient bien, c'est que c'était un peu triste pour moi isolé ici ; je puis commencer à le dire maintenant

que la fin approche, mais je tenais à ne pas troubler vos derniers jours de campagne et de famille, chère madame.

J'ai passé la soirée de lundi chez Bixio, il m'avait prêté la dernière revue, que je devais lui rendre de suite : Un article de Planche très beau sur Rubens. Chez Bixio, on accusait Planche de plagiat à propos de cet article. Je ne suis pas Rubens, malheureusement, et ne puis payer de ma gloire le nombre de mes années. Je voudrais avoir comme lui à offrir à ma *jeune femme* une splendeur éclatante. Il y avait entre elle et lui une différence de 36 ans qu'il a su combler par la gloire, il a été comme moi, ma chère, un mari amoureux et heureux. C'est le plus beau point de ressemblance, n'est-ce pas? Il y avait chez Bixio le petit cercle des habitués, cercle qui vieillit et s'endort. Hier, j'ai rediné chez Legendre; pour mettre à profit les derniers jours de liberté que laisse le vieux père, nous n'y avons pas manqué, et pour nous refaire de l'affreux mélodrame de l'autre jour, nous avons été entendre, au Théâtre lyrique, une jolie pièce nouvelle parfaitement montée et dont la musique gracieuse, facile, est charmante. Il nous a fallu même admirer les décors. Naturellement nous avons parlé de toi, j'ai parlé de toi, qui troublais mon plaisir par ta santé. Mme Legendre et tes amis disent tous que tu ne te couvres pas assez. Les trois quarts des maladies, à mon avis, viennent du changement d'air et des impressions qu'on en reçoit. Soigne-toi pour moi, qui ai besoin de toi, pour tes enfants qui en auront plus besoin encore, et crois que je ne puis te dire rien de mieux que ce mot qui sort si bien du fond de mon cœur : je t'aime.

J'ai beaucoup travaillé, aussi n'ai-je vu personne. Je voulais aller chez les Miet voir Zélie. Je voulais écrire à ma tante, à M. Dutrône, je n'ai rien fait de tout cela et toi? A bientôt chère chérie amie, moi aussi je compte les heures. Embrasse pour moi père et mère et comble les petits, je te le rendrai.

A son fils.

Mon cher René, je sais que tu tiens à ce qu'on te réponde. Je ne te promets pas de toujours le faire, mais comme aujourd'hui je veux te recommander de me bien donner tous les jours des nouvelles de mère, je n'y manquerai pas. Tu sais, mon bien cher enfant, que tes lettres me feront toujours plaisir; je veux non seulement être ton bon petit père, mais encore être ton bon petit ami, et sois sûr que tu n'auras jamais de meilleur confident, ni de plus sincère comme de plus indulgent conseiller que moi ou ta bonne mère. Ce que je serai pour toi, tu le seras à ton tour pour ta sœur, dont tu sais être, parfois, le protecteur et l'ami. Plus vous vous aimerez, plus vous vous élèverez ensemble en intelligence dans les mêmes idées, dans les mêmes besoins,

et plus vous serez heureux. Je suis content de toi pour ton travail, cela me fait beaucoup de plaisir. Ton maître te donne des choses faciles, tant mieux si tu les fais bien. Dans la vie, on ne s'inquiète jamais si une tâche, un devoir est facile, mais s'il est bien fait. Adieu, chéri, nous t'aimons bien tendrement et tu sais qu'en parlant de toi ou de ta sœur, en vous regardant, ta mère et moi avons eu souvent les larmes aux yeux.

Ton petit père.

L'Exposition universelle était annoncée pour 1855. Paul Huet, plongé dans le plus grand découragement, n'osait rien entreprendre. Les événements de 1852 ne l'avaient pas seulement atteint moralement, il était encore frappé dans sa carrière ; depuis le coup d'État, ses toiles n'étaient plus achetées par le ministère, il se sentait à l'index et véritablement, comme il le dit lui-même, « proscrit à l'intérieur ». Un jeune artiste, qui eut plus tard quelques succès et un moment de vogue, et qui avait travaillé beaucoup près de lui depuis quelques années, Desjobert[1], dit en feuilletant ses cartons : « Vous qui me prêchez si bien le travail, qui toujours prêchez surtout d'exemple, qu'aurez-vous pour l'Exposition universelle ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas encore commencé une toile exprès ? Voilà l'occasion de vous montrer et de répondre aux injustices dont vous êtes victime. » Et avec une verve charmante : « N'oubliez pas que vous êtes notre vieux chef de file, il ne sera pas dit, je pense, que vous désertez devant l'étranger, etc., etc. » Il fait si bien que Paul Huet, piqué au jeu, tend sur le mur d'une petite chambre de débarras un grand papier bulle sans fin sur une largeur de trois mètres, et trace, en trois ou quatre jours, avec un entrain merveilleux, le carton au fusain de l'*Inondation*, dans lequel la composition est tellement écrite et arrêtée, qu'il n'aura qu'à le reporter sur la toile, exactement de la même taille, pour l'exécution du tableau.

Quand Desjobert revient peu de jours après, il ne peut croire que ce travail, enlevé si vite, ait été commencé

[1] Eugène Desjobert, 1817-1863.

depuis sa dernière visite. Paul Huet ne l'ayant pas fait dans son atelier, il supposait qu'il s'était caché pour le faire depuis de longs jours.

Ce dessin, décalqué sur une toile, fut peint avec la même rapidité et la même verve.

Desjobert, enthousiasmé du carton, avait déjà parlé de l'œuvre, il en parla au fur et à mesure de l'exécution ; quelques artistes vinrent, entre autres Français, qui, prévenu du succès qui semblait se préparer, ne put s'empêcher d'être frappé et d'avouer à Paul Huet que plusieurs l'admiraient assez pour qu'il ait été déjà question de donner au « paysage » une grande médaille d'honneur, afin de la lui attribuer.

Avant l'ouverture des salles, Paul Huet reçut de Delacroix, qui était du jury, la lettre suivante déjà publiée par Ph. Burty dans le journal de Delacroix.

D'Eugène Delacroix.

Ce 21 avril.

Mon cher ami, je crois vous faire quelque plaisir en vous parlant de celui que m'ont fait vos tableaux à l'exposition. Votre grande *Inondation* est un chef-d'œuvre, elle pulvérise la recherche des petits effets à la mode : votre rivière fait également fort bien et ils sont tous les trois placés de manière à ce qu'ils se donnent une vigueur mutuelle. J'espère que vous serez content de ce que tout le monde vous en dira ; car mon jugement est celui que j'ai entendu porter par tous ceux qui vous ont vu.

Recevez, mon cher ami, l'assurance du plaisir que me fait votre succès si mérité et celle de ma vieille et sincère amitié,

Eugène Delacroix.

On trouvera plus loin[1] une autre lettre de Delacroix datée du 17 avril 1857, écrite au moment où le tableau de l'*Inondation* fut acheté pour le musée de Luxembourg, qui vient encore confirmer cette bonne opinion et ces éloges de Delacroix.

A l'heure du vote des récompenses, non seulement la grande médaille d'honneur à donner au paysage

[1] Page 210.

fut passée sous silence, mais après la distribution des premières médailles dont disposait le jury, on s'aperçut avec stupéfaction que Corot, ni Paul Huet n'en avaient. Français, qui était du jury, ne s'était pas oublié, bien entendu ; aussi put-il protester sans danger contre cette malencontreuse distraction, et comme il s'écriait : « Huet, Corot c'est impossible, mon ami Corot, c'est impardonnable ! » — Delacroix, toujours si réservé, ne put s'empêcher de l'apostropher en lui disant : « Monsieur Français ne criez pas si fort, Corot n'a eu que deux voix, celle de Dauzats et la mienne, ainsi vous n'avez pas voté pour lui. — C'est une erreur, on aura lu Court[1] » ! — Delacroix haussait les épaules en lui tournant le dos. Ecœuré et désolé, il arrivait aussitôt chez Paul Huet en sortant de cette séance, lui racontait la scène et ajoutait : « Nous avons envoyé une délégation auprès du ministre pour demander les deux médailles supplémentaires, votées d'acclamation ; si l'empereur ne les accorde pas, je demande pour vous la croix d'officier[2] ».

Le lendemain, la liste officielle paraissait avec quatre noms de plus ; l'empereur avait accordé deux médailles au jury et en avait, de son autorité privée, *attribué* deux autres à des étrangers ; convenances diplomatiques sans doute.

Cette année 1855 est la date la plus importante dans la carrière de Paul Huet, c'est le tournant décisif, c'est l'heure où, affranchi des influences méridionales et repris par la poésie du nord au point de vue de la couleur, mais fortifié par l'étude des grandes lignes italiennes ou plutôt provençales, il marche sûrement et largement dans sa voie jusqu'au bout.

[1] Court (Joseph-Désiré), 1797-1865, prix de Rome, 1821.

[2] J'assistais, tout enfant, à la visite de Delacroix, qui avait interrompu notre dîner de famille, et je le vois encore sur le palier de l'escalier, quand, au moment de quitter mon père, il lui lança les derniers mots au sujet de la croix d'officier. L'a-t-il demandée, malgré la médaille, a-t-il essuyé un refus, précédant de quelques années les ratures impériales ? R. P. H.

La rivière, dont parle Delacroix dans sa lettre, est *le Soleil couchant à Seine-Port*, le troisième est *Environs d'Antibes ;* mais il ne parle pas d'un quatrième mieux placé encore que les autres, puisqu'il l'avait pris pour remplir un vide au milieu de ses propres toiles, dans la salle qui lui était, à lui Eugène Delacroix, spécialement réservée. Ce tableau intitulé : *Fraîcheur des bois*, *Fourré de la forêt*, était considéré par Paul Huet, autant au point de vue de l'exécution que pour la composition et le sentiment, comme l'expression la plus complète de son talent. C'est à l'instante prière de son fils qu'il a consenti à le léguer au Louvre. La toile, avant d'y pénétrer, devait subir une aventure assez curieuse pour être rapportée.

Quand cette donation est annoncée à M. de Nieuwerkerke en 1869, l'accueil est des plus gracieux. — « Nous sommes heureux, dit-il, que Paul Huet ait songé à l'*Administration* (*sic*), les règlements ne nous permettent pas de mettre le tableau de suite au Louvre, il va être placé au Luxembourg et aussitôt les délais expirés, il sera transporté au Louvre. — Monsieur, le cas est prévu, la toile me revient. Mon père ayant déjà trois toiles au Luxembourg, je tiendrai celle-ci à votre disposition pour le Louvre quand vous la voudrez. »

Cinq ans après en 1874, c'est-à-dire bien avant la date réglementaire, deux des tableaux du Luxembourg : *Inondation à Saint-Cloud* et *Calme du matin, intérieur de forêt* entrent au Louvre. La toile en question est aussitôt offerte au conservateur des musées nationaux, M. Barbet de Jouy : « Je dois, dit-il, soumettre la proposition à la commission des musées, elle se réunit ces jours-ci, envoyez le tableau, vous aurez la réponse dans quelques jours ».

Au bout de six semaines, pas de réponse ! nouvelle démarche chez M. Barbet de Jouy : Dans son cabinet, deux tableaux placés sur des chevalets frappaient les regards dès l'entrée : celui de Paul Huet et une vue des

Alpes, de Rousseau. — Silence. — Monsieur, je venais savoir si vous aviez une réponse à me donner au sujet de ce tableau... Est-il accepté ou refusé par la Commission ? — Oh, il est accepté, mais sans enthousiasme ; et pour ce qui est de moi, je dois vous déclarer que je ne l'exposerai pas, je n'ai pas de place... puis... qu'est-ce que ce tableau ?... Ce n'est pas un tableau,... ce n'est pas une étude, on ne sait ; ce n'est *pas composé*... ça a *l'air d'un décor* (*sic*) — puis brusquement, montrant le Rousseau : Voilà un tableau ! — Monsieur (avec un sourire), vous me permettrez, j'espère, de vous faire observer que je ne puis être juge entre Rousseau et mon père ; d'autres s'en sont chargés, pas toujours à l'avantage de Rousseau, mais puisque vous me mettez au pied du mur, que vous parlez de tableau et de composition, j'oserai dire que cette toile de Rousseau, quels que soient ses mérites, a un défaut,... ou une qualité singulière, car c'est voulu pour l'effet ; elle a des premiers plans étrangement noirs et sacrifiés. — Oh ! ils n'existent pas. — Monsieur, je n'osais le dire ; vous vous exprimez mieux et plus franchement que je n'aurais pu le faire ! Mais il n'est pas ici, je vous le répète, question de Rousseau, il s'agit de cette toile et je suis désolé de vous l'avoir présentée et surtout de la voir acceptée, car il est trop tard pour la reprendre, ce que je n'aurais pas manqué de faire si j'avais connu plus tôt vos intentions. — Oh, il n'est pas trop tard. — Comment, je puis encore la reprendre ? — Parfaitement. — Quand puis-je l'envoyer chercher. — On vous la portera, aujourd'hui même, si vous voulez. — Je rentre chez moi. — On vous suit. » Une heure après, le tableau était rapporté par un gardien.

Quelques années plus tard, rencontre de M. Lafenestre : « Quelle est cette histoire, dit-il, on m'a parlé d'un tableau de Paul Huet, destiné au Louvre et mal accueilli, si mal reçu que vous l'auriez repris, est-ce possible ? Je viens d'être nommé conservateur, si vous êtes encore disposé à le donner, moi, je le réclame, je

serai heureux que l'entrée de cette toile au Louvre soit une de mes premières mesures. — Ce tableau est à votre disposition avec tout ce que vous voudrez bien accepter. » C'est ainsi que, sur l'initiative de M. Lafenestre, neuf nouvelles toiles et vingt-six dessins, plus un album de voyage instamment demandé par lui, ont été choisis pour le Louvre et sont allés y rejoindre les toiles du Luxembourg.

Voici, du reste, le jugement de Burty sur le tableau *Fourré de la forêt*, exposé à Lille en 1866 sous ce titre un peu différent : *Intérieur de forêt dans les Pyrénées*[1] :

« Celui-ci est certainement un des chefs-d'œuvre de M. Paul Huet, c'est un tableau déjà ancien sur lequel la pâte a opéré tout son travail, qui est admirablement ensoleillé et qui ne changera pas plus qu'une maïolique qui a cuit au four. C'est un des échantillons les plus sobres et les plus sains de l'école romantique, c'est un coin de forêt plantureux et verdoyant, les rochers disparaissent sous la mousse, les troncs d'arbres lustrés et moirés s'alignent comme les colonnes d'un temple, un ruisseau bondit et écume. Le choix du site est raisonné et le tout est admirablement dessiné et peint; mais ce qui est frappant, c'est le soleil qu'on y sent, les aromes qu'on y respire, les vols d'insectes qu'on y entend bruire, j'allais dire les sonnets qu'on y cueille par gerbes. C'est plus qu'un paysage, c'est un tableau. Dans le musée, le tableau de M. Paul Huet eût été un enseignement, celui de M. Daubigny (*Bords de l'Oise*) ne sera qu'un exemple ».

Ce même tableau, comme on l'a vu, est celui que Delacroix avait choisi pour remplir un vide dans le salon qui lui était réservé à l'Exposition universelle en 1855 et Maxime Du Camp s'exprime ainsi à ce sujet[2] :

« M. Paul Huet a une telle puissance de savant coloris, que ses paysages ont pu affronter sans pâlir le dangereux voisinage des toiles d'Eugène Delacroix. — Son *Fourré de la forêt* déjà exposé en 1852, est un tableau de premier ordre où le peintre a eu à lutter contre des obstacles sans nombre qu'il a su vaincre à force de science..... C'est vrai comme la nature. Qui de vous, après des heures de marche, de soleil et de fatigue, n'a été heureux

[1] *Gazette des Beaux-Arts*, septembre 1866, t. XXI, p. 386.

[2] *Les Beaux-Arts à l'exposition universelle de* 1855, p. 251.

de trouver un abri semblable pour s'y étendre et y dormir à l'aise. »

« On retrouve[1], dit Théophile Gautier, dans le *Fourré de la forêt* cette densité touffue, cette luxuriance de frondaison, cette fraîcheur opaque (*frigus opacum*) dont l'artiste a le secret. »

Est-il besoin, après ces témoignages, de rappeler ce mot d'Ernest Chesneau[2] s'adressant à la jeune génération.

« Le tableau, nous le trouvons toujours chez vos prédécesseurs et maîtres, Paul Huet, Théodore Rousseau, Corot; chez Paul Huet surtout. »

A M. Sollier.

Mai 1855.

Cher bon,

J'ai, en effet, beaucoup travaillé, et fait, dit-on, *merveilles*. J'ai reçu à ce sujet les plus vifs compliments; entre autres une lettre de Delacroix, qui a vu mes tableaux en place et s'est empressé de m'écrire que j'avais fait (*Inondation à Saint-Cloud* 9 pieds sur 6) un *véritable chef-d'œuvre qui pulvérise toutes les petites manières* à la mode (*sic*). Tu vois que voilà un bel éloge et d'une bouche précieuse, mais je ne m'abuse pas trop. Delacroix, Ingres, Decamps exposent, ainsi que d'autres moins effrayants, tout l'ensemble de leurs œuvres ; l'étranger envoie des quatre parties du monde la quintessence de ses chefs-d'œuvre. Voilà plus qu'il n'en faut pour rendre modeste; on n'a pas besoin de se rappeler que dans ce bienheureux pays tout est caprice, mode, intrigue et fausse faveur, et que les étrangers ont toujours une chance de plus que nous, en vertu de ce vieil adage : que nul n'est prophète en son pays. Les arts d'ailleurs, comme toutes les choses d'intelligence, occupent aujourd'hui une bien faible place, et la locomotion, qui sème de l'or et ouvre les palais de la bourse et les temples de la fortune, écrase, dans sa course, tous les pauvres faiseurs de livres, ou badigeonneurs de toiles. C'est curieux, amusant et triste aussi, quoique grand. Nous avons rêvé, prédit des temps nouveaux ; nous avons tous été plus ou moins les prophètes de ce règne des Juifs et du Saint-Simonisme. Voilà que nous y touchons et nous reculons d'horreur, comme, pour ma part, je le pressentais du reste. Tu vas venir voir tout cela qui mérite certes la peine d'être vu. Je compte dans tous les cas sur le plaisir de te voir.

[1] *Les Beaux-Arts en Europe*, 1855, 2e série, p. 155; (voir les articles complets aux Salons.

[2] Salon de 1866, *Constitutionnel*, 5 juin.

Adieu, cher bon, mille compliments pour vous de la part de ma femme. Les enfants se portent bien et t'embrassent.

Tu ne reconnaîtras plus Paris, qui, lorsqu'il n'est pas abattu, a le malheur d'être badigeonné.

Au président Petit.

J'ai été très sensible, mon cher Auguste, à vos bons souvenirs affectueux. La France, en effet, s'est montrée d'une supériorité incontestée, et à une telle distance en général, qu'il eût été difficile de lui disputer le rang qu'elle occupe. Pour moi, mon cher ami, j'ai été heureux dans cette grande bagarre. J'avais, en effet, travaillé avec l'idée ambitieuse de défendre l'honneur national et mon nom sur ce champ de bataille pacifique; et cet orgueil m'a servi, au point de vue de la vanité personnelle satisfaite au moins, car les résultats matériels jusqu'à présent sont nuls encore cette année, quatrième du règne; vous pensez que je n'ai pas le vent de la faveur et que sous ce régime, il règne et souffle mieux que jamais. J'ai reçu au moins de nombreux témoignages de sympathie et je n'ai pas besoin de vous dire que votre souvenir n'est pas celui qui m'a fait le moins de plaisir.....

Le ministre, lui, n'a pas encore fait ses acquisitions, je ne sais quels seront ses choix. On parle de la singularité de goût qui a présidé à ceux du maître et l'on dit seulement que les acquisitions ministérielles seront rares ; comme vous voyez, j'ai cependant encore une faible chance.

En fait d'art et de nouvelles, il est toujours question ici de la destruction des Champs-Elysées au profit du bois de Boulogne et surtout de la spéculation. M. de Morny, dit-on, est acquéreur au nom d'une compagnie; on reprendrait un ancien projet. Le bois de Boulogne deviendrait le centre de la science et des plaisirs. Le jardin des Plantes, métamorphosé en caserne, irait y chercher de l'air et de l'espace pour les animaux. Si, comme le bruit court, Sa Majesté le veut, nous verrons ce projet, qui, à la destruction près des Champs-Elysées, ne manque pas de grandeur, se réaliser bientôt.

Il est question aussi, puisque je vous donne des nouvelles, d'une chose plus grave qui met le conseil d'Etat et surtout (dit-on, toujours) M. Baroche[1] sens dessus dessous, d'une nouvelle des plus singulières, des plus incroyables et des plus impossibles, d'une nouvelle qui ne peut manquer de vous piquer, vous, avocat légiste et président de cour : il est question donc d'un maximum sur les loyers, il s'agirait de diviser Paris par zones et de tarifer les propriétaires suivant les quartiers, l'espace, la hauteur, etc. L'exécution sera difficile, mais le bruit seul a de quoi amuser

[1] Baroche (Pierre-Jules), homme d'Etat, ministre, 1802-1870.

les Français puisqu'ils en avaient besoin, et les propriétaires en particulier. Pour moi, mon cher ami, je prends l'esprit de mon temps et accepte toutes ces singularités comme pluie ou giboulée qu'il plaît au bon Dieu. Définitivement l'amour de l'or et des spectacles est la passion du peuple, le courage est à l'armée, et la servitude dans les mœurs; que votre amitié reste.....

Vale et ama me,

PAUL.

A M. Sollier.

A quoi songes-tu, que deviens-tu? Définitivement mon cher ami, les bêtes t'absorbent, et disposé peut-être à leur trouver plus de raison qu'aux gens d'esprit, tu romps avec Paris, tes souvenirs et notre bruit. Tu aurais peut-être raison si en vérité l'amitié n'était une bonne chose. Il me semble, à celle que nous te portons ici, que tu pourrais en faire quelque cas et ne pas tant la mépriser. Sois tranquille, parle-nous élevage, bêtes à cornes, prairies artificielles, fenaison, nous t'écouterons. Tu parleras à un paysagiste d'abord, puis à des Parisiens qui aiment d'autant mieux la campagne qu'ils en sont loin. Crois-tu que les Géorgiques aient été faites pour des fermiers, par hasard? Le bonheur est parfois égoïste; si c'est cela, je te pardonne et n'ai que le regret de ne pas t'entendre dire que tu es heureux. Si tu as des soucis, des chagrins, ne peux-tu nous les dire et ne sais-tu pas la part que nous prendrons à tes peines. Tu étais, lors de ton court voyage, inquiet de Mme Sollier, et tu sais combien, sans la connaître, nous aimons cette compagne de ta vie. A peine de retour des bords de la mer, l'inquiétude des santés commence ici pour nous. Ma femme, qui rapporte toujours de l'Océan une santé brillante, est déjà atteinte du marasme de Paris.

Tu sais sans doute que j'ai eu ici une première médaille en grande compagnie, fort partagée comme tu as pu voir, et que d'ailleurs j'ai failli ne pas avoir. J'ai reçu à cette occasion force félicitations, plus que la chose n'en mérite assurément, mais les tiennes me manquaient et il faut que je ne sois pas fier pour t'en parler. J'espérais mieux, du reste, et tu connais tellement, mon cher philosophe, la vanité de ces récompenses et le ridicule du choix, que tu as préféré ne pas donner à ta paresse ce prétexte pour nous écrire. J'aimerais mieux t'annoncer, en effet, que mes tableaux sont vendus fort bien et que j'ai à décorer un salon du nouveau Louvre, il n'en est rien encore, hélas! Sa Majesté a fait ses acquisitions que l'on trouve, près de lui, très singulières et que j'approuverai pour ma part d'autant moins que je n'y suis pas compris. J'ai du reste une jolie commande, c'est la décoration d'un petit salon : huit tableaux en hauteur à faire pour un brave et aimable normand.

J'ai vu Comairas un instant à Fontainebleau, où je reste le moins possible quand je ne vais pas pour y travailler; il a gagné ses procès et n'en travaille pas plus.....

Adieu, bien des compliments les plus affectueux de la part de tous, et de ma part amitié quand même.

PAUL.

Sois sûr que tu as raison, et comme toi nous trouvons Paris stupide.

De Ernest Legouvé.

Bravo, cher ami, je suis bien heureux de voir votre nom placé au premier rang. N'est-ce pas un hasard charmant que celui qui met dans la même année mon entrée à l'Institut et votre belle reprise de possession de la renommée. Allons! ferme! Mme Huet doit être bien contente; car ma femme l'est beaucoup ainsi que ma fille : je voudrais bien que ma chère femme fût aussi bien portante que la vôtre, rien ne manquerait à mon contentement : malheureusement elle est toujours bien débile et bien maigre. C'est une cruelle épreuve que cette longue maladie, et où il faut tout son courage pour rester douce et calme comme elle l'est. Nous reviendrons lundi à Paris et nous comptons, parmi nos plaisirs, la joie de vous serrer la main.

A vous de cœur.

E. LEGOUVÉ.

Paul Huet passe le printemps de 1856 sur la hauteur de Châtillon, en un joli coin très boisé avec la vue de Paris dans le fond. Puis il retourne à Beuzeval. Le caractère de ce pays resté sauvage l'attirait. Houlgate était une lande dominée par une avalanche de terrains éboulés, cahotés, en un mot l'entrée du désert, des roches ou Vaches Noires. C'est ainsi que cette vallée sert de thème à plusieurs tableaux de Paul Huet. *Les Vaches Noires* (musée royal de Bruxelles); *Les Falaises de Houlgate* (musée de Bordeaux); *La chaumière Vauquelin* (Mme David d'Angers); *Le moulin à Villers* (M. Jacques Redelsperger), enfin la série des panneaux décoratifs pour un hôtel à Vire.

Mais en 1856, la vallée de Beuzeval est envahie par une épidémie de fièvre typhoïde; sous cette influence, Paul Huet rentre souffrant à Paris, est pris d'une maladie d'intestins, extrêmement grave, qui dure deux ans avec

[1] La lettre n'est pas datée, mais l'entrée de Legouvé à l'Académie est de 1856.

des alternatives de mieux et de rechutes plus terribles. Il est plus de six mois sans pouvoir supporter autre chose qu'une bouillie de maïs ; il mourait de faim ! Son ami, le docteur qui le soigne, sort un jour en jetant le drap sur lui et dit à sa femme en lui serrant la main : « Allons du courage ! » Puis, revenant peu après et n'osant entrer, murmure : « Il est encore là ? » Une lueur d'espoir revient, il ordonne des frictions à l'alcool camphré sur la colonne vertébrale. Sur ce corps décharné, le squelette perçait la peau, chaque vertèbre était à vif, le sang perlait sous la friction et toujours énergique, Paul Huet ne cessait de dire : « Plus fort, frotte donc. — Mais le sang coule. — Eh ! qu'importe, frotte ! » Aussi, quand vint la convalescence et l'heure où il dit à son vieil ami : « Eh bien, docteur, vous m'avez encore sauvé la vie ; j'ai été bien bas ! » — « Mon cher, lui répond ce dernier, je crois vous avoir tiré de très mauvais pas dans deux ou trois circonstances, mais cette fois, je n'y suis pour rien, c'est vous qui, littéralement, n'avez pas voulu mourir ; votre énergie vous a sauvé, moi, je vous avais abandonné. »

Cette maladie le désespérait parce qu'elle arrêtait ses travaux. Les panneaux décoratifs pour la Normandie étaient depuis peu commencés, il était impatient de montrer ce qu'il pouvait faire en ce genre ; à peine remis, il reprend son travail et le pousse, avec un entrain plus jeune que jamais.

Pendant la convalescence, au printemps de 1857, il avait trouvé asile à Lumière, près Crécy, dans la propriété de ses vieux amis Des Essarts.

A M. Legrain.

Dives, 21 août 1856.

Vous êtes parti bien vite, mon cher Monsieur Legrain, et comme un homme bien charmé de fuir la capitale pour retourner à ses moutons ou plutôt à son grand fauteuil et aux petits soins d'une bonne maman. Il y a de l'ingratitude cependant, et sans

trop vous reprocher votre fuite, je dois vous dire que tous ici vous ont vu partir avec regret.

... Après votre départ, j'ai beaucoup travaillé aux panneaux. Jouvet en est enchanté, Dieu veuille qu'il ne se trompe pas ; deux sont aujourd'hui avancés et j'en ai ébauché un cinquième. Nous avions pensé un moment à les aller essayer mais, réflexion faite, tant de difficultés se présentent qu'il nous a paru plus prudent d'attendre que le tout soit terminé. Nous établirons à Paris des conditions factices qui nous permettront d'en faire un peu l'épreuve. Nous voici ici depuis lundi et je n'ai pas encore ouvert un cahier de croquis. Je suis parti de Paris extrêmement fatigué par les chaleurs ; et la fatigue du voyage, le changement de temps m'ont tellement éprouvé que je me crois obligé de ne rien faire encore et de soigner une espèce de bronchite ou de refroidissement dont je suis victime. Vous devriez, si vous avez un peu de courage, venir nous trouver, cette promenade vous ferait grand bien et à nous grand plaisir.

D'Eugène Delacroix.

Ce 13 janvier 1857.

Mon cher ami,

Je vous remercie bien vivement de la marque d'amitié que vous me donnez et vos félicitations me sont bien sensibles. Vous m'affligez en m'apprenant que vous êtes souffrant et même au lit : sans être au lit, je suis à peu près dans le même cas que vous. Depuis près de vingt-cinq jours je n'ai pu mettre le pied dehors ; un maudit rhume négligé m'a interdit toute sortie : cela arrivait doublement mal avec la position de candidat. On a su ma position et grâce à quelques lettres et au zèle de quelques amis, cela n'a pas influé sur le résultat. J'ai trouvé là trois ou quatre personnes qui ont pris ma cause en main avec une chaleur que je n'eusse pu y mettre moi-même assurément; l'assurance de cette sympathie ajoute beaucoup au plaisir de la réussite.

Avant comme après, mon cher ami, et toujours je suis, avec l'estime et la sincère affection que je vous ai toujours portés,

Votre bien dévoué,

E. Delacroix.

A M. Legrain.

7 février 1857.

Mon cher jeune et aimable ami,

Les bons comptes font, dit-on, les bons amis : ce vieil adage me fait peur et je voudrais par respect pour lui et surtout à cause de l'amitié que je vous porte, me mettre un peu en règle avec vous, cela est, je le crains, difficile.

... Vous avez appris que j'avais été malade, sachez donc pour mon excuse, au moins de ces derniers temps, que je suis bien et

gravement malade encore. Le travail, le déménagement de l'atelier, deux mois presque déjà d'une maladie qui s'annonçait depuis les grandes chaleurs de cet été, c'est-à-dire depuis le moment où j'ai eu tant de plaisir à vous voir, et à travailler avec vous dans cette affreuse serre de l'atelier ; des épidémies régnantes partout, et même à Beuzeval, des fièvres muqueuses et typhoïdes, m'ont jeté une mauvaise influence ; j'ai malheureusement une affection un peu chronique des muqueuses de l'estomac et des intestins, et depuis deux mois mes entrailles sont dans le plus déplorable état. Je ne sais, à vous dire vrai, mon cher monsieur ami, comment tout cela finira ! J'ai un grand chagrin de ne pas pouvoir m'occuper des panneaux de M. Adrien ; sa confiance augmente si c'est possible mes regrets. Je la dois surtout, sans doute, à votre gracieuse indulgence et cependant je dois vous dire que malgré ma mauvaise disposition de santé, je crois que ce que vous avez vu a beaucoup gagné depuis mon retour. J'ai cinq tableaux ébauchés dont quatre presque terminés. On m'engage beaucoup à les exposer. Je ne sais même aujourd'hui si ma santé, d'ici à l'exposition, me permettra d'achever le peu qui reste à faire ! Il en est deux que je pourrais exposer dans l'état actuel.

... Je vous remercie vraiment de cœur d'avoir si bien parlé de moi ; bien que je ne sois pas mécontent de mon travail, je n'ai pas la même confiance que M. Adrien et je me demande avec quelque anxiété comment tout cela fera en place, la préoccupation du jour, de la couleur du fond, de l'élégance moderne du salon, le peu de reculé, etc., voilà bien des scrupules qui passent et repassent devant mon exécution, et encore si j'avais la santé ! mais une ulcération des intestins est une chose qui donne de l'inquiétude à un homme qui du reste n'a, au milieu de ses douleurs, éprouvé jusqu'ici d'autre fièvre que celle du travail. Heureux ceux qui travaillent ! J'arrive à cet âge où l'on sent bien vivement le prix du temps et la rapidité avec laquelle il vous échappe. Et vous qui avez repos, tranquillité d'esprit, bonheur incommensurable de la santé, travaillez-vous beaucoup ? On m'a dit, et j'ai reçu cette nouvelle avec grand plaisir et quelque orgueil, que votre voyage à Paris vous avait donné, non pas comme à moi une inflammation, *mais le feu au ventre*. Travaillez, travaillez, c'est, croyez-le bien, le plus grand bonheur. Vous en serez plus heureux et aussi meilleur pour vous, pour ceux qui vous entourent.

Au président Petit.

17 février 1857.

Mon cher ami,

Ne m'accablez pas, je ne serais pas en état de supporter vos reproches...

...Voici plus de deux mois que je suis étendu en victime, soit au lit, soit en chaise longue, sans que je puisse encore me croire en convalescence...

Je ne vous parle pas de mes travaux, c'est, vous le pensez, ce qui me tient le plus au cœur et qui me fait compter les heures de maladie. J'ai laissé de nombreuses toiles en train, un assez beau travail, décoration d'un salon de province qu'il me tarde, si Dieu le permet, hélas ! de reprendre et d'achever. Ne vous étonnez pas de la tournure un peu découragée de cette lettre, elle s'explique, n'est-ce pas ? et j'ai lieu d'être en harmonie avec le temps. Vous avez eu la bonté de vous informer des résultats de mon exposition universelle. Soyez tranquille, tout cela est rentré chez moi. Après un succès, il est vrai, très constaté parmi les artistes, tout le monde s'attendait à de grands et fructueux résultats pour moi. Il ne suffit pas, vous le savez, de faire de bonnes choses, il faut savoir les produire et je ne suis pas à la hauteur de notre temps.

Adieu, mon cher ami.

A M. Legrain.

18 mars 1857.

Je n'espérais pas vous écrire si vite, mon cher Monsieur Legrain, mais je suis si convaincu du plaisir que vous aurez en apprenant que mon *Inondation* va prendre place au Luxembourg, que je veux que vous soyez des premiers à apprendre cette bonne affaire. Je la regarde comme assez certaine pour pouvoir vous en faire part. Une discrétion qui m'était recommandée, je ne sais trop pourquoi, et qui me coûtait je dois l'avouer, m'a empêché de vous remercier de vos bons efforts pour placer ce tableau au musée de Caen. Je puis vous dire aujourd'hui combien j'ai été touché de la chaleur de votre jeune amitié dans cette circonstance. C'est donc le moins que je vous apprenne avant personne que le ministre d'État s'est bien conduit. M. Fould s'est vraiment montré aimable, mais je ne saurais vous dire quel empressement les amis qui ont entrepris cette affaire ont su y mettre. Vous le concevrez par votre propre préoccupation dont je vous remercie de cœur. J'ai eu le bon esprit de ne demander que 6.000 francs, prix qui n'a pas été trop débattu, à ce qu'il paraît, malgré la pénurie du ministère d'État en cet instant, car on l'a jugé convenable et modeste. Je serais donc content, ayant outre cela plusieurs petites choses ; petits tableaux et bois arrivent pour me donner de l'occupation juste au moment où les forces me manquent à mon grand désespoir car, je ne prévois pas l'époque où je pourrai reprendre mes chers panneaux, objet de ma grande préoccupation. Ma santé ne se remet pas, chute ou rechutes viennent incessamment détruire mes forces renaissantes, et j'ai plus maigri depuis un accident survenu il y a une quinzaine de

jours que dans le cours de la maladie. J'attends l'air et le soleil avec impatience et la possibilité d'aller quelque part réchauffer mes pauvres boyaux au soleil. Hélas ! hélas ! que de temps usé en souffrance dans cette pauvre vie où les années arrivent si vite. Profitez de votre bonne santé, usez-en et n'en abusez pas surtout.

Du président Petit.

1857

Mon cher Paul,

Le courrier m'apporte avec le 19e Entretien de Lamartine, de ce grand cœur que j'aime et admire autant que vous pouvez l'admirer et l'aimer, votre bonne et rassurante lettre. Le hasard, vous le voyez, a quelquefois de bien touchantes rencontres.

Je réponds de suite et vais au plus pressé ; et avant tout, votre santé s'améliore, vous reprenez vos travaux, vous préparez votre palette. Dieu soit loué ! Je savais par M. Genets que vous alliez mieux, mais je vois que vous marchez à un complet rétablissement. Recevez-en mes cordiales félicitations.

Je voudrais bien insister de nouveau pour que vous veniez nous voir, afin d'aspirer dans notre belle contrée *l'air pur du sommet des monts*, comme disait, hélas ! ce bon Béranger.

. . . . . .

Notre exposition se prépare ; nous avons reçu *beaucoup* de toiles, mais peu d'œuvres. Cependant il y a un paysage de Diaz, un Dupré ; je ne sais si ces tableaux nous sont adressés directement par les artistes ou par des intermédiaires ; je soupçonne qu'il y a là-dessous un peu de commerce... Nous serions bien heureux d'avoir les petits tableaux dont vous me parlez. L'exposition ouvre le 10 août. (Quelle date ! Dieu me pardonne.) ..... Je vous suis bien reconnaissant de tenir compte de la demande que je vous ai faite d'une petite reproduction de votre *Inondation*. J'espère que votre santé et vos loisirs vous permettront de me l'adresser. Je lisais ce matin encore dans la *Revue des Deux Mondes* un article de Gustave Planche sur le salon de cette année ; il regrette votre absence et rappelle votre *Inondation* en termes qui me font désirer de plus en plus de jouir de cette œuvre. Ainsi pensez à moi.

Je vous écrirai peut-être ces jours-ci. Un artiste de Grenoble, M. Rahould, ira pour quelques jours à Paris ; il serait heureux de visiter votre atelier ; c'est un bon et excellent jeune homme, élève de Coignet.

Recevez mes vives amitiés,

A. Petit.

Au président Petit.

Paris, avril 57.

Hélas ! mon cher ami, M. Genets vous a dit que j'étais souffrant ! je suis malheureusement bien malade, et voici quatre mois, d'une affection d'entrailles, espèce de fièvre typhoïde, dont j'aurai bien du mal à me tirer. Je n'ai pas besoin de vous dire toute la tristesse que cette situation répand sur la maison. Si quelque chose pouvait adoucir cette position, ce seraient certai-

nement les preuves d'affection et d'intérêt qui me sont venues de toutes parts et dont votre aimable lettre est un nouveau témoignage. Je vous remercie de votre vive et chaleureuse sympathie, c'est un bon réconfort pour un pauvre et affaibli malade comme moi, et qui compte, même auprès des tendres soins dont je suis entouré.

Vous apprendrez avec plaisir que mon *Inondation* va sans doute prendre place au Luxembourg par l'intermédiaire de Monsieur Bethmont[1], votre illustre confrère, qui s'est montré très charmant pour moi dans cette circonstance. Cette affaire s'est faite comme par enchantement. M. Fould s'est montré bon prince et je dois dire bon ministre, si, comme tout le monde me le dit et comme je le laisse dire, il n'a fait que justice. Je ne lui en sais pas moins de gré et je voudrais bien que ma santé me permît de lui donner encore mieux raison, ainsi qu'à vous, mon cher ami, qui me gâtez dans votre lettre. Ce n'est pas une des choses les moins douloureuses pour moi que cet abandon des forces qui ne me permet pas de prendre la palette. — Je ne veux pas vous attrister de mes douleurs. Assez autour de moi coulent les larmes et s'alanguissent les âmes.

Votre bien dévoué,

PAUL H.

D'Eugène Delacroix.

Ce 17 avril 1857.

Mon cher ami, je vous remercie mille fois de votre aimable souvenir. C'était à moi, qui commence à me remuer, à m'informer de votre santé. Je vous ai su malade avec bien du chagrin, et l'ayant été moi-même pendant près de quatre mois, je vous ai plaint davantage encore. Quoique convalescent, je ne puis encore travailler, je sors très peu et je n'ai pas repris le libre usage de la parole, la moindre conversation me fatigue et le moindre froid me fait craindre le retour des accidents de la maladie.

Je suis très heureux de voir qu'on a rendu à votre tableau la dernière justice en l'achetant : car, hélas ! les éloges ne suffisent pas. Si j'avais eu un conseil à donner à cet égard, il était à la tête de ceux qui méritaient de figurer dans un musée. Remettez-vous vite en état de nous en faire de pareils. Il faut plus de force qu'on ne l'imagine pour faire le moindre travail en peinture, à plus forte raison quand il faut donner tout ce qu'on a d'expression et d'exécution.

Présentez, je vous prie, mes souvenirs respectueux à Mme Huet et recevez, mon cher ami, les nouvelles expressions de mon bien sincère et vieux dévouement.

E. DELACROIX.

[1] Bethmont (Eugène), bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, homme politique, député, membre du gouvernement provisoire et garde des Sceaux en 1848, 1864-1866.

A M. Legrain.

22 mai 1857.

Cher Monsieur ami, j'espère que vous acceptez mon affection quoique peu ancienne de date, comme bien vraie et bien sympathique, et que dans la triste heure que vous avez à passer vous me permettez de vous presser la main comme un vieil ami.

Je ne chercherai pas à vous offrir des consolations; je sais trop qu'il est des douleurs qu'il faut respecter, sentir, partager, et que des mots même vrais ne font qu'irriter au lieu d'apporter le calme de la bonne intention. J'ai perdu moi-même ma mère trop jeune pour sentir cette perte comme je l'aurais fait plus tard, quand le vide de cette affection bienfaisante m'a fait comprendre tout ce qui me manquait, tout ce qui avait manqué à mon enfance, à ma jeunesse, même à mon âge mûr, alors que j'aurais pu, comme vous, rendre en reconnaissance et en soins, un peu de cette affection maternelle que rien ne peut remplacer : on s'attache par les devoirs comme par l'affection, comme par les soins ; c'est ce qui place si haut l'amour maternel, et ce qui fait que vous-même êtes bien frappé par cet événement dont, par privilège, vous avez encore été frappé plus tard que d'autres. Si j'osais, j'ajouterais que cette mort était inévitable et que, d'après une parole de notre bon Jouvet, le genre d'affection qui emporte votre mère peut faire dire qu'il est heureux, au moins pour elle, que de si tristes jours n'aient pas été prolongés. Courage et force, c'est tout ce qui me reste à vous dire, il le faut, vous êtes homme, et par souvenir, en mémoire de celle que vous venez de perdre, vous en aurez.

Vous avez près de vous des amis, de nobles cœurs je crois, qui vous aiment et vous entourent; leurs soins pourront beaucoup. J'ai su que Mme Emile, cette mère par excellence, vous avait fait du bien en obtenant vos larmes. J'espère que vous ne fuyez pas ces secours de l'affection, je voudrais pouvoir y joindre mes efforts. Si vous voyagez, vous viendrez nous voir, j'ose y compter, je voudrais que ma santé, dont l'état est encore bien triste, me permît de vous aller joindre.

Votre tout dévoué,

PAUL HULT.

A M. Georges Poppleton[1].

Mai 1857

Mon cher Georges,

J'ai sur le cœur une faute bien plus palpable que les crimes imaginaires dont tu demandes pardon; ton inquiétude de néo-

[1] Georges Poppleton, peintre, Salons de 1833 à 1844.

phyte va trop loin et te trouble. Sans être catholique comme toi, ma conscience a lieu d'être moins satisfaite, j'aurais dû de suite répondre à ta lettre, toute de cœur, empreinte d'une vertu nouvelle, et spirituelle comme au temps où tu étais philosophe. Mais aussi tu m'as mis à une singulière épreuve ; je cherche, et je chercherai longtemps encore ce que je pourrais avoir à te pardonner. Je ne vois d'autre coupable que moi, d'autre faute que mon silence que je confesse, et que tu me pardonnes, j'espère. J'ignore tout autant si d'autres parmi mes amis devaient s'inscrire avant ou après toi, mettre à profit la circonstance solennelle qui m'a valu ton bon souvenir et me demander pardon de quelques petites trahisons ignorées ou oubliées; comme tu l'avais prévu, tu as été le premier, et tu es resté le dernier sur cette liste ouverte par d'affectueux scrupules et une délicatesse de sentiments nouveaux. Ce que je puis dire, ce qui est sûr dans ma mémoire, c'est que ce n'est pas la première fois que je te retrouve aux heures d'épreuve; une fois de plus seulement ton témoignage me fait grand plaisir et grand bien. Je n'ai qu'une liste, celle des bons souvenirs, et, sur celle-là, tu peux t'inscrire un des premiers.

Pourquoi ne pas l'avouer? Ma négligence vient peut-être aussi de l'embarras que j'éprouve ; le signe qui nous réunit ne nous sépare-t-il pas? Je me sens un peu intimidé devant l'homme nouveau. Le philosophe dogmatique est souvent entier et dédaigneux, mais au fond, le sectaire catholique se croit seul le droit de fouler la liberté de penser. Je n'ai cependant pas, certes, l'intention d'attaquer tes nouvelles opinions, tu as le courage de les poser et la foi sincère est toujours respectable ; comme tout amour, elle vient du cœur. N'est-elle pas d'ailleurs le bonheur, au dire de tous ceux qui la possèdent? Comment ne pas respecter le bonheur de ses amis? Ce que je te demanderai, mon cher ami, c'est que ta foi, que je crois ardente puisqu'elle a pu te décider à quitter la forme de tes pères, soit toujours bienveillante et charitable. Je conçois les gens qui, croyant à la prière, s'adressent à toi pour arriver à Dieu. La prière, ce cri de notre faiblesse, donne du courage quand elle est personnelle, mais combien elle doit élever l'âme quand elle vient d'un élan de charité vraiment chrétienne! Le catholique maudit souvent, il me semble; les foudres du Vatican, dit-on, écrasent; mais le vrai chrétien prie pour ses ennemis et les embrasse. Quoi de plus beau! Bien que j'aie de la justice de Dieu une idée plus haute, il me semble, en ne la soumettant pas à l'intervention humaine, j'avoue que je sens mon cœur disposé à ces appels vers lui, et que, sans être un croyant, je serai heureux si mon souvenir trouve sa place dans tes prières. Je crois à la force du sentiment, à cette communion des âmes entre elles et avec Dieu. La bénédiction d'un vieillard ne fait pas de mal, disait Pie VII; la prière est dans le même cas, puisse-t-elle me réunir en pensée

avec toi, n'aurait-elle que ce mérite, il ne faudrait qu'y applaudir.

Malgré mon état de faiblesse, j'ai pu assister à la première communion de René, cérémonie solennelle, comme tu l'appelles, et touchante, même pour des sceptiques comme moi. Il est des points où les cœurs se rapprochent. L'humanité est une dans certains moments de communion morale. Le nouvel archevêque officiait pour la première fois à Paris en faveur de ces jeunes écoliers. Un peu faible, suivant moi, en parlant du dogme devant cette réunion de professeurs, sa parole s'est élevée en touchant les devoirs de l'homme dans la société, devant et pour ces enfants qui doivent un jour lutter sur cette mer d'épreuves et faire eux-mêmes la société de leur temps. L'émotion a gagné les cœurs et confondu les âmes et les intelligences. Il y a moins loin qu'on ne pense de l'adorateur de Vichnou à l'adorateur de Jésus, de l'incrédule au croyant; la flamme est la même, bien que les cierges ne soient pas de la même fabrique.

J'ai voulu répondre à ta lettre, te montrer combien je te savais gré d'aborder avec moi tes nouvelles opinions, mais je serais désespéré de me laisser aller à rien qui pût ressembler à de la controverse; reconnaissant Dieu plus facilement si l'on ne me contraint pas à le définir, perdant ma pensée dans son infini, j'admets toutes les révélations et toutes les croyances. Nous avons d'ailleurs tant de sujets qui nous rapprochent, qu'on peut facilement laisser des sujets qui se décident d'autant moins sous enveloppe que l'humanité n'est pas encore prête à les résoudre. Bien des siècles seront oubliés avant la connaissance parfaite du sublime inconnu. Courbons la tête et parlons santé, famille, beaux-arts, nature, sujets toujours vrais, d'autant plus vrais qu'ils touchent tout le monde et parlent le même langage. Je relève pour ma part d'une bien longue et bien douloureuse maladie, triste épreuve adoucie par les tendres soins de ma femme, la science affectueuse du docteur, l'amitié des miens et des amis. Sans être très vaillant, mon état de santé est bien amélioré, j'ai l'espoir que je toucherai encore la main que tu m'as tendue de si loin. Toi-même, mon cher ami, comment vas-tu? Comment se trouve ton aimable et bonne sœur, cette amie dont on regrette tant l'intimité? La chaleur est-elle plus supportable sous vos oliviers, à l'aide de vos oranges et de vos limons, que cette chaleur de Paris qui n'a, pour se tempérer, que les ruisseaux et le coco de réglisse. Il ne me faut pas trop en médire si, comme je le crois, ce temps est favorable à ma convalescence, j'ai soif de la campagne où je devrais être. Retenus à Paris par les études de René, qui nous fait espérer quelques succès, il nous a fallu opérer un déménagement qu'il nous faudra sans doute recommencer dans trois mois; les congrégations sont puissantes et riches aujourd'hui. Est-ce un signe de renaissance religieuse? Je laisse cette question, mais elles envahissent tout le quartier du Luxembourg et M. Ratisbonne

espère bien nous mettre sous peu à la porte, pour le plus grand bien des filles de Sion et de l'Église. Je voudrais te dire un mot de mes enfants qui, à nos yeux paternels, méritent bien un petit article. René aura-t-il sa première couronne? Hélas! notre ambition est de lui voir mériter ce premier témoignage de la vanité humaine, comme prélude à d'autres ambitions. Pour sa sœur, elle se contente, jusqu'à présent, de son prix de catéchisme, prix plus modeste, mais qui a aussi sa vanité.

L'espace me manque pour causer plus longuement avec toi, le Salon d'ailleurs t'intéresse peu, et, par le fait, il est assez peu intéressant pour qu'il soit permis de le passer sous silence. La spéculation en est le premier mobile et les couronnes y sont moins disputées que les billets de mille francs. C'est à qui touchera mieux les faiblesses du public!

Adieu, mon cher ami, rappelle-moi à l'affection de ta bonne sœur, sois l'interprète de ma femme et de ma nièce près d'elle et crois à mon amitié[1].

PAUL HUET.

A M. Sollier.

Juin 1857.

Cher ami, j'ai dû t'écrire, au moins cela était si bien dans mon cœur et dans mes papiers que je crois l'avoir fait. Tu vois donc que ma négligence n'est pas de l'oubli, nous ne pouvons être indifférents l'un à l'autre et nous pensons beaucoup à toi, à vous, dois-je dire; et cependant tu as toi-même été bien lent à t'informer de moi; ta conscience doit te faire croire que je prends ma revanche et satisfais une rancune; mais, comme je te le dis, bien que nos mains se soient serrées pour un long adieu, je ne puis penser que tu m'as oublié soit volontairement, soit involontairement. Tout me fait espérer que nous nous donnerons une main amie encore plus d'une fois. Sans être ce que je voudrais qu'elle fût, ma santé s'est améliorée infiniment; je suis sur pieds, je travaille un peu, j'aspire la vie par ce qu'elle a de bon; en un mot, je ne suis pas encore mort j'espère, pour cette fois, ni pour moi, ni pour les miens, ni pour les vrais amis. Grâces soient rendues au bon docteur dont l'affection plus encore que le talent m'a été d'un si heureux secours; lorsque j'en trouve l'occasion, j'aime à lui payer ce faible tribut de reconnaissance. Une fois de plus, il m'a tendu la main pour me faire revenir de loin. Je connais sa grimace débonnaire, il m'a cru f... perdu et toi aussi!

Je devrais être à la campagne à retremper aux émanations de la forêt ou a l'air vivifiant de la mer ces malheureux organes affaiblis. J'ai tout un vieux cuir à refaire et ce n'est pas facile. Ce qui ajoute encore aux difficultés de la nature, ce sont ces

[1] Communiquée à M. G. Lanoë et publiée dans son *Histoire du Paysage*.

mille riens qui arrêtent la vie ; j'ai fait et défait deux ou trois fois mes préparatifs de départ et c'est encore de mon atelier que je t'envoie de mes nouvelles ; il est un de mes meilleurs abris contre la température tropicale qui favorise les récoltes, et j'espère aussi mon rétablissement. Tout fait espérer qu'on pourra boire aux amis ; j'ai passé trois semaines à la campagne chez Mme Des Essarts, je n'ai jamais vu la nature si belle et si prodigue de belles promesses ; maintenant j'attends les vacances pour emmener avec moi tout mon monde. René marche bien et nous avons quelqu'espoir de succès à la distribution, ni pour lui ni pour moi je ne voudrais être absent.

Ne devais-tu pas venir à cette époque jeter un coup d'œil sur l'exposition ? Je voudrais bien, dans ce cas, que nous ne soyons pas partis. Ce qu'il y a de plus remarquable au Salon, il faut le dire, c'est le local ; s'il n'était pas si chaud, il n'y aurait que des éloges à faire sur le jour, la grandeur et la disposition. Tout le monde peut se dire dans le grand salon ; malheureusement, il n'y a de grand que les pièces, et les peintures les plus grandes seraient celles de Meissonier si Robert Fleury[1] n'avait pas fait un excellent tableau d'un mètre carré ; tableau de genre comme tout ce qui se trouve à l'exposition y compris les batailles officielles et officieuses. Nous sommes en pleine rue Laffitte, devant une foule de tableaux charmants, créés et mis au monde pour lutter avec la crinoline et charmer les sens de l'amateur. Que de talents ! que de coups de pinceaux, comme dit la foule, donnés non pour se faire ouvrir le temple de la gloire, style 1804, mais le coffre-fort de M. Rothschild ou le simple gousset de M. Péreire, raison 1857. On entre au Palais de l'Industrie, on demande au premier gardien : Veuillez m'indiquer le tableau de vingt mille francs de M. Gérôme ! vingt mille ni plus ni moins, par un marchand encore ! ne va pas trop donner là dedans. Talent d'une grande volonté, facture patiente, modelé vigoureux, drame réel sous les costumes ridicules du bal masqué. Est-ce un chef-d'œuvre que cette peinture sèche et sans couleur de l'école Delaroche[2], qui nous donne le spectacle d'une société Mabile s'égorgeant comme des gens comme il faut, au lieu de vider à coups de poings une querelle commencée sans doute à coups de pieds ? Pour moi, je ne puis m'intéresser beaucoup ni aux acteurs ni à l'auteur de ce drame, tout en reconnaissant un talent aussi réel que bien coté à la bourse. Lorsque le peintre n'a plus l'émotion du sujet, cette botte secrète que connaissait si bien son maître Delaroche, il devient, à mon avis, d'une nullité fâcheuse ; si la vogue n'était là pour faire tout accepter, sa peinture passerait inaperçue et surtout inachetée. Il ne me reste plus de place pour causer. Le paysage n'existe que faiblement représenté :

[1] Robert-Fleury (Joseph), 1797-1890.

[2] Paul Delaroche, 1797-1856.

trois paysages d'un grand sentiment de nature par Daubigny, un joli Corot, sur trois très mauvais, une belle nature morte de Courbet, de jolies *Fantasias* Arabes, et voilà bien en abrégé le Salon. Sur ce je t'embrasse au nom de tous et te charge de mes respects près de Mme Sollier. Sois moins long à nous donner de tes nouvelles.

PAUL.

Je m'aperçois que je n'ai pas parlé d'une chose essentielle : notre déménagement, malheureusement suivant toutes les probabilités, provisoire ; ni des élections sur lesquelles tu m'interroges : pour vider cette dernière question, je crois peu à la colère contre Paris et surtout aux résultats de cette colère ; la province est fort divisée et pour que tu n'en ignores, la majorité, dans presque toutes les villes de France, pour ne pas dire toutes, a été pour l'opposition. Les journaux, à commencer par *le Moniteur*, avaient d'abord donné le résultat des votes, ce qui bientôt leur a été justement interdit, la vérité n'étant pas toujours bonne à dire. Quant à ce que feront les membres de l'opposition, malgré tout en si petite minorité, ils ne le savent eux-mêmes, je crois, je ne t'en instruirai donc pas. L'opinion publique est pour qu'ils siègent, le serment leur étant imposé fatalement. On peut donc supposer qu'ils siégeront. Si l'on pouvait tâter sincèrement l'opinion, on trouverait, je crois, que le pouls bat pour la liberté entre une dictature militaire et la dictature des clubs ; on ne veut, au moins dans la moyenne, ni de Lourdes, ni du sabre. — Voilà pour la politique ; le peuple s'abstient, garde sa neutralité, attend le moment de mettre le glaive gaulois dans la balance. En attendant, nous sommes aujourd'hui rue de l'Ouest, 50, dans une maison charmante, convoitée par les Jésuites maîtres d'une grande partie du quartier et qui ne tarderont pas à nous mettre à la porte. Le propriétaire est M. Vavin, homme d'argent, fin matois qui saura les faire payer. Ils payeront, qu'est-ce que l'argent pour les congrégations? Jamais elles n'ont été plus riches, les familles en font les frais. Notre maison est destinée à couver certains héritages, on y met des pensionnaires. M. Ratisbonne, le directeur rubicond et fleuri des dames de Sion, congrégation de juives converties, entretient là certaines âmes ascètes toutes confites en Dieu. On communique au couvent par une petite porte qui donne sur les deux jardins.

Soit adresse, soit calcul ou ennui d'une telle privauté, M. Vavin s'était défait de ces locataires demi séculières, demi religieuses, dont fort innocemment nous avons un peu pris la place ; il s'agit de les faire rentrer et de rentrer en maître soi-même, c'est ce que fera le Ratisbonne, aidé du secours d'en haut et surtout de l'argent des fidèles. Ce à quoi serviront les petites souscriptions de la Propagation de la foi. Le pis de l'affaire, c'est que nous en serons les tristes victimes, que nous ne pouvons, ni n'osons nous

installer et qu'il faudra bientôt regretter notre vue, la dépense et toutes les avaries d'un déménagement. Un coup de maître serait d'acheter la maison et de la faire payer à M. Ratisbonne, mais comment lutter avec Tartufe?

« C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître. » Au fond, Louis (XIV) est pour Tartufe.

Voici donc l'adresse provisoire : rue de l'Ouest, 50.

Il passe encore une saison au Tréport, son ami Legrain vient l'y rejoindre et l'entraîne à Vire.

A M. Legrain.

Tréport, 20 août 1857, rue aux Vaches, chez la Ve Sire.

Je veux m'y prendre au saut du lit, pour vous donner de nos nouvelles et vous presser d'accomplir votre bonne promesse. J'ai tardé plus que je ne voulais, l'encombrement d'une installation n'est pas favorable à l'écriture, meubles et enfants sont un peu sur le dos, tout vous pousse vers la plage, où l'on pense à ses amis, mais où il est difficile de leur écrire. J'espère, cher monsieur ami, que vous reprenez courage, combien je voudrais vous en donner, moi qui n'en ai pas tout ce que je devrais avoir. Venez donc nous rejoindre, nos forces réunies feront quelque chose, vous trouverez des cœurs ouverts, bien heureux de vous avoir; le travail y gagnera tout en étant l'agent principal et le premier réparateur. Je plains pour ma part, les gens qui n'ont pas cette ressource, souvenons-nous tous les deux que nous sommes jusqu'ici des favoris du ciel, nous qui avons une occupation si attrayante, qu'elle est la consolation des mauvais jours et le bonheur encore dans les meilleurs instants. Venez, je serai avec bien du plaisir votre compagnon et si je puis, votre guide et votre soutien. Je compte dans mes succès et mes bonheurs de travail la rencontre des amis de Beuzeval au nombre desquels je me plais à vous placer un des premiers ; puissiez-vous trouver, dans l'affection que nous vous offrons, l'appui dont vous avez besoin aujourd'hui ; tout n'est pas désespéré quand on croit à la sûreté de l'intimité et des bonnes relations. Venez me prendre, les voyages sont d'un bon secours, le déplacement est favorable à ce que j'appellerais la circulation morale. Vous verrez d'ailleurs, et, j'espère, nous verrons ensemble un charmant pays. La vallée d'Arques est une des merveilles de la Normandie, les vieilles ruines de son château une des premières émotions de ma jeunesse, que j'irais retrouver avec plaisir et dont je serais heureux de vous faire les honneurs ; mais vous n'avez pas l'idée d'une Normandie plus normande, d'une richesse de végétation si abondante ; pour moi, qui ai vu des lits de verdures et des eaux transparentes, je

n'ai pas souvenir d'une terre si bien matelassée, plus amoureusement arrosée que les six ou huit lieues qui précèdent Dieppe en venant de Rouen par le chemin de fer. Tréport est, vous le savez, un joli petit port de pêcheurs très pittoresque, très animé par ses costumes et toujours amusant quoique bien gâté par la crinoline ; on y met les enfants de Paris en sevrage et à la sortie de la nourrice on les lance dans la polka et peut-être aussi vers le léger cancan qui les conduit un jour à Mabile ou à la Chartreuse. *O tempora, ô mores!* Suis-je donc devenu bien père noble et bien ganache, puisque tout cet emportement à froid ne m'enthousiasme pas comme toutes les bonnes mères de famille qui se sacrifient en tapisserie derrière des jeunes personnes de six à quinze ans.

Que voulez-vous, j'aime mieux les arbres du vieux parc d'Eu, et après Saint-Cloud que vous n'avez guère vu, vous ne trouverez pas ce château indigne d'être visité. Hélas! peut-être faut-il se presser. Le nouveau propriétaire a déjà vendu le mobilier ! La France est plus riche de six mille francs dans la personne de son monarque, et le beau parc au premier jour sera peut-être livré à la bande noire, ou au moins vendu pour quelqu'établissement industriel, tel que la Chartreuse dont je vous parlais tout à l'heure. Quelle bonne idée de porter cette spéculation en grand au bord de la mer ! Si on pouvait obtenir le privilège d'établir une roulette, quelle fortune ferait l'entrepreneur, homme de génie, qui aurait assez d'argent pour obtenir et monter cette bonne affaire ! Ce n'est pas la nôtre et je compte sur vous pour des plaisirs plus simples, n'y manquez pas et venez me prendre. Ma santé toujours bien délicate a été fort éprouvée du changement d'air, j'espère qu'elle gagnera en force sous l'impression un peu constante de la mer. Je la soigne en ne travaillant pas, pour cela je vous attends, arrangez-vous, d'abord sachez bien que je veux m'emparer un peu de votre personne et vous imposer l'amitié de votre bien dévoué,

PAUL HUET.

De M. Legrain.

Caen, mardi 25 août 1857.

Mon cher Monsieur Huet,

Si je n'étais encore pris par le pied, je serais déjà parti pour vous aller retrouver, mais je souffre toujours beaucoup. Les jours passent sans apporter d'amélioration sensible, je me vois contraint à garder à peu près la chambre, et je voudrais, à force de repos, me guérir pour être en état de faire ces belles promenades dont vous me parlez et qui seraient si bonnes avec vous.

Soyez assez bon, je vous prie, pour me dire à quelle époque vous comptez quitter le Tréport, et je m'arrangerai certainement de façon à y aller passer avec vous les huit derniers jours de votre séjour ; puis, je

vous emmènerai à Vire, où nous serons tous si heureux de vous posséder.

Que votre lettre était excellente, mon bon monsieur Huet, mon bon ami, puisque vous voulez bien que je vous parle ainsi ! Dans la disposition morale où je suis, une lettre comme celle-là fait grand bien et je dois encore remercier Dieu, puisqu'après m'avoir si cruellement frappé, il met sur mon chemin de vraies et franches amitiés. Merci, mon cher monsieur Huet, des bonnes paroles que vous me dites : j'en suis reconnaissant et fier.

Veuillez, je vous prie, me rappeler au souvenir de Mme Huet et embrasser pour moi Edmée et René qui a si bien gagné le droit de jouir de ses vacances.

A vous de cœur,

EDM. LEGRAIN.

A M. Legrain.

Tréport, vendredi, 27 août.

Mon cher monsieur ami, en vous parlant comme je l'ai fait, je n'ai que donné satisfaction à mon cœur et crois bien n'avoir rien dit de trop : heureux, bien heureux si je puis avoir fait un jeune ami . . . . . Ma santé quoique parfaitement remise en apparence, est toujours soumise à bien des incertitudes et des épreuves, mais vous, vous devez avoir envie de mettre à profit votre jeunesse et votre liberté pour travailler et faire les progrès que vous êtes en droit d'espérer et d'attendre. Pour cela, si vous m'en croyez, vous ne resterez pas constamment à Vire ; bien que le séjour en province ne soit pas aussi fatal qu'on se le figure au développement de l'artiste : la pensée y est plus libre, la spontanéité plus naïve et plus facile, le travail plus calme, plus maître de son exécution, plus dégagé de toutes les misères des grandes agglomérations d'individus, de toutes les petites influences de la mode. Mais encore faut-il voir pour se connaître et comparer. Corrège ne sut qu'il était peintre qu'en voyant Raphaël, et les Corrège sont rares. Tous les peintres ne deviendront pas par l'isolement et le simple aperçu des ouvrages de Raphaël, la gloire de Parme comme Allegri. De notre temps Maréchal de Metz[1], talent bien distingué, a su tirer parti de son éloignement au profit de son originalité et l'on peut dire que sa fortune d'artiste n'y a rien perdu. Mais Maréchal n'est jamais resté ignorant de Paris et de ce qui s'y fait. Elève de Paris, il a eu le bon esprit de tout oublier et de tout rapprendre une fois rentré chez lui. C'est ce que plusieurs d'entre nous avons été obligés de faire au sein de Paris même, ce qui est plus difficile peut-être. Pour vous, mon cher ami, vous êtes doué, au milieu d'une nature charmante, et vous n'avez pas à deviner que le travail est le

[1] Maréchal (Charles-Laurent), peintre, né à Metz en 1801.

meilleur soutien, l'art, le plus grand consolateur. Je serais heureux de partager avec vous les prémices de votre belle Normandie, qui est aussi un peu mienne. Jouvet et vous, devez vous souvenir que Claude[1] n'est devenu peintre que vers quarante ans, et que ce n'est guère qu'à cet âge que Poussin, parvenu à grand'peine à Rome, a refait sa manière, oubliant les leçons de Vouet[2] et fuyant les succès faciles de l'école.....

J'attends maintenant votre réponse, votre arrivée voudrais-je dire ; votre lettre décidera de quel côté je ferai voile pour parler la langue du pays. Vous savez tout le plaisir que votre présence fera ici, si vous avez le même plaisir à venir, vous serez ici bientôt.....

A vous de cœur.

PAUL HUET.

A sa femme.

Vire, 25 septembre 1857.

Chère chérie amie, te voilà déjà en retard et moi dans l'inquiétude et avec un mécompte. J'espère que l'embarras de ton débarquement et tant de choses à faire et à défaire ont pu seuls t'empêcher de remplir une promesse à laquelle j'attache, tu le sais, une véritable importance. Après un voyage de sept heures en diligence, pour faire quatorze lieues, qui n'a pas laissé que de faire valoir les chemins de fer, nous sommes arrivés ici hier soir à onze heures : nous avons passé une journée à Caen, soignés par une demoiselle Marie, vraie Gauchot par le cœur et l'affection maternelle de sœur aînée qu'elle porte à notre ami. Nous avons passé une partie de notre journée à voir le musée, que tu connais, je crois, un peu et aussi les prairies et quelques intérieurs de cours d'hôtel très remarquables que nous ne connaissions pas et que peu de voyageurs visitent. Il faudra dire bientôt adieu à ces derniers vestiges d'architecture pittoresque que nos enfants ne verront plus. Je suis très gâté par mon compagnon qui cherche et connaît les moyens d'épargner les fatigues du voyage, mais je me félicite aussi d'être auprès de lui. Sa tête n'est pas encore bien forte pour résister aux souvenirs présents. Comment se plaindre de notre séparation momentanée ! Et cependant, dans ces wagons qui m'emportaient en sens contraire, je disais : ils sont là, ils arrivent et pensent à moi aussi sans doute. A Vire, deux vieilles sibylles qui ont dû présider à bien des naissances et des enterrements dans la famille nous attendaient pour nous recevoir avec le dévouement traditionnel des vieux serviteurs d'autrefois. Je croyais que ces sortes de figures n'existaient plus que dans quelques personnages des romans historiques.

[1] Claude Gelée, dit le Lorrain.

[2] Vouet (Simon), peintre, 1590-1649.

M. Adrien, chez qui nous avons déjeuné, est toujours plein d'enthousiasme en espérance pour mes peintures décoratives. J'ai revu son salon avec plaisir, ma peinture y sera soutenue par beaucoup plus d'or que je ne croyais et je n'ai aucun regret de l'avoir tenue un peu vigoureuse. Je voudrais bien que les toiles ne tardassent pas trop à venir; j'ai hâte de faire la première épreuve et n'aurais-je fait que revoir l'emplacement, mon voyage dans tous les cas ne serait pas inutile. C'est du reste ce que je souhaitais le plus, revoir la place et m'assurer du cadre. Je désire que l'on envoie cela par un roulage au moins accéléré, car je prévois que le temps ici va se passer fort vite, pour la besogne du moins.

Ma lettre va te trouver j'espère à Fontainebleau et non pas t'y attendre, tu voudras bien témoigner à M. et Mme Sallard mon regret de n'être pas avec toi pour les voir ces derniers jours de vacances, regrets qui seront augmentés de beaucoup si tu dois entendre tous les jours la voix de Mme Félix Sallard à laquelle je te prie de présenter aussi mes affectueux respects.

Adieu, je ne sais comment abréger, et cependant il me faut avant de fermer, t'embrasser mille et mille fois ainsi que les deux gâtés chéris,

PAUL.

A sa femme.

Septembre 1857. Vire, mardi matin.

La bien-aimée, je n'ai pu t'écrire hier et tu n'attendais sans doute pas ma lettre : mère, père, belle-sœur, enfants, les uns avec leurs exigences, les autres avec leurs doux chants et leurs caresses. Voilà de quoi te tenir en haleine et faire passer le temps ; tu ne manques jamais d'occupations ! Pour moi quelles que soient mes distractions ici, et bien que le temps passe vite partout, attendre tes lettres et penser à vous, voilà toujours la grande affaire. J'écrirais donc volontiers tous les jours pour me recueillir dans mon affection d'abord et aussi pour réchauffer ton zèle à me donner les nouvelles.

Tu sais que nous étions dimanche à Mortain ; partie charmante malgré le mauvais vouloir du temps qui nous a disputé ses moindres rayons de soleil et gratifiés de quelques ondées. Mme G... m'a demandé de tes nouvelles et reçu avec force témoignages de souvenirs les plus flatteurs pour toi, pour moi, pour les enfants, pour tout le monde. Triomphe réel, tempéré par le cri de la conscience : quatre pensionnaires de plus faisaient bien et feraient bien à la table de l'hôtel de la poste à Mortain. Cette fine mouche conserve encore les traces d'une vieille beauté, rajeunie par une petite fille de trois ou quatre ans, venue après notre départ ! Mme Emile était ravie de ce petit voyage qu'elle

désirait faire depuis longtemps, elle lui avait fait le sacrifice facile d'un dîner et celui plus réel d'une soirée où elle devait se faire entendre. J'avais eu la pensée de jeter pour elle sur un morceau de toile l'esquisse du buisson à la croix du Bourg d'Ault et de lui porter mon improvisation toute fraîche samedi, mon attention a eu d'autant plus de succès, qu'il y a toujours un point faible dans le coin des meilleurs cœurs. Sans le savoir, je caressais un peu la jalousie d'une belle-sœur et excitais l'autre en m'adressant à la délicatesse et au goût de la femme artiste. Le silence de Legrain m'a éclairé; il n'a pas été question le moins du monde de mon cadeau pendant notre pérégrination et je me suis empressé se réparer la chose et de la remettre en équilibre en faisant pour Mme Lenormand, avant notre déjeuner d'hier, un petit souvenir de notre excursion. Je n'ai donc pu hier écrire comme je le voulais ni à toi, ni à Legendre, ni à M. V., auquel je n'ai pas encore répondu. J'y ai d'autant moins pensé, que venant de porter ma tartine et causant bahut, M. Adrien a fait atteler et nous a conduits, M. Edmond et moi, voir un meuble de la Renaissance à trois à quatre lieues de Vire. Ce meuble tout en ébène, à portes sculptées, serait d'un grand prix s'il n'était fort malade, bien qu'il appartienne depuis trente ans à un médecin qui l'a payé 60 francs et en voudrait 700. On se demande de suite si ce brave homme, qui se porte si bien dans cette solitude, soigne ses malades comme ses curiosités. M. Adrien en a offert 300 francs (pour moi), mais la chose n'a pas eu de succès. Je voulais attendre quelques jours pour te donner des nouvelles de ma santé et te dire fièrement qu'aussitôt arrivé ici et à peine reposé de mon voyage, mon affection avait comme par enchantement changé de nature et que j'allais à merveille. Malheureusement, la métamorphose n'a point tout à fait tenu, et ce matin, je suis un peu repris, soit que le froid ait eu son influence, soit le régime des dîners qui, bien que simples et excellents, n'ont pas notre simplicité ni notre excellence patriarcales. C'est dommage; je me trouvais tout rasséréné et les plus beaux projets de travail, parmi lesquels ton image était mêlée, me passaient dans la tête. Il faut croire d'après cela cependant, qu'il peut s'opérer un changement sûr et complet.

Pas de nouvelles des panneaux? J'espérais que mon frère les ayant expédiés de suite me donnerait aussitôt de leurs nouvelles. Je ne voudrais pas les attendre ici, où je ne ferai rien. J'ai retapé en quelques coups un paysage de mon hôte avant de toucher à l'esquisse de Mme Emile, et je crois que si nous arrivons à faire, dans le jardin de cette dame, un bout d'étude d'après un coin assez insignifiant, ce sera la grande affaire de mon voyage. Le pays, bien que pittoresque, ne prête pas à la peinture, les lignes sont ramassées, les arbres plantés en haie, symétriquement distribués; il est d'ailleurs abîmé d'affreuses fabriques. Il

faut ajouter que le temps a changé et que nous sommes, à travers quelques pluies, passés à un froid assez vif. Adieu, amie, je ne fermerai ma lettre qu'après le courrier que j'espère. En attendant, je t'embrasse de mille tendresses, la suite sera adressée à mes deux correspondants.

Je reçois ta lettre à l'instant, mais je pars chez M. Lenormand déjeuner et je vois que je puis me dispenser d'y répondre ; à bientôt, dans ma première je te donnerai des détails sur ma course à Mortain.

A sa femme.

De Vire, jeudi, 1er octobre 1857

. . . . . .

Je t'aime, chère bien-aimée amie, et je sens à ma tendresse pour toi, plus encore qu'à ma passion pour l'art, dont tu ne peux être jalouse, que tout ce qui tient à l'âme ne saurait vieillir. Je vis de ta vie et tu connais ma pensée, sans que j'aie besoin, je crois, de t'ouvrir mon cœur.

. . . . . .

Ah ! pauvre amie, si je n'écoutais que mon cœur, je ferais de mon fils ce que je n'ai pu faire de toi, ce que tu devrais être encore, mon compagnon d'atelier, le successeur de mes idées, l'exécuteur de mes rêves. Mais tu sais qu'il faut aimer les enfants pour eux et les tremper impitoyablement dans les eaux du Styx ; il restera toujours un talon vulnérable.

Tu t'étonnes à propos de la légèreté de ces viveurs que l'on rencontre parfois et tu cherches leur excuse dans leur manque de cœur. La vie est facile, en effet, pour ceux qui n'ont d'amour ni pour le beau, ni pour le bon, de tendresse que pour eux-mêmes, ils prendront de l'art et de l'affection ce qui peut charmer entre deux verres, comme on aime la lumière des bougies dans un festin. Ces méchants sont souvent les plus redoutables, car ils sont méchants sans passion, seulement pour ajouter à leurs plaisirs. En voilà trop sur ce sujet qui ne vaut pas toutes ces phrases.

René me paraît bien sévère en fait de chant, je me laisse cependant aller au plaisir de lui trouver du bon sens et du sentiment en bien des choses ; ce côté de caractère a frappé M. Edmond. Cependant, Mlle... a une belle voix, une charmante méthode et beaucoup de goût. La beauté a son prestige incontestable et tout-puissant, a-t-elle ce feu sacré qui rend belles celles qui n'ont que le sentiment pour se faire valoir ? C'est ce que je ne saurais dire. Mme Emile est loin d'être jolie, mais elle a la grâce du sentiment, la bonté et la distinction d'un cœur artiste, tout le monde l'aime ici, et elle est charmante pour tout le monde ; nous avons dîné hier chez elle, après y avoir déjeuné en famille. Dans l'entre deux, nous avons peint d'après un petit

coin pittoresque de ce nid de fauvettes que tu envierais. Combien de fois ai-je répondu à son enthousiasme pour sa maisonnette de chaume : « Je connais quelqu'un à qui cette suspension ferait bien envie ». L'air, la vue, la campagne et la ville, le calme et le chant font de cette petite retraite un endroit charmant où tu serais à merveille, tu l'as rêvé bien des fois.

Je voulais te parler de Mortain, puisque je te l'ai promis. Deux ou trois vieilles femmes possèdent, par suite d'un procès de famille, quelques toiles de Géricault et quelques centaines de croquis. Tu juges du désir que j'ai éprouvé de jeter les yeux sur ces feuilles perdues de notre grand peintre. Nos démarches, il faut l'avouer, ont été vaines. Ces sorcières, incapables de juger, ni de jouir de ces œuvres que le hasard a jetées dans leurs mains, ne permettent, dit-on, à personne d'y jeter les yeux; au premier jour, le feu, allumé par quelque curé, finira par dévorer ces dessins, sous le prétexte des nudités ou d'autres signes plus ou moins diaboliques ou cabalistiques. Ayez donc une patrie et de la famille, soyez Géricault, pour que le sort se joue ainsi de vos rêves de gloire et de toute votre existence de luttes et de travaux.

Je te remercie des détails que tu me donnes sur ce pauvre Planche ; je regrette de n'avoir pu lui tendre la main dans ses derniers jours, mais au moins je sais qu'il n'est pas mort abandonné de tous. J'ai lu quelques articles sur lui, dans aucun on n'a parlé comme il convient de sa vraie vertu, le désintéressement. Tu sais les deux ou trois faits dont je veux parler.

Adieu, ma bien-aimée amie, bientôt je t'embrasserai ainsi que les deux chers enfants, qui me manquent comme toi ; tout le monde ici parle de vous, de toi surtout et te regrette...

J'espère encore vous rejoindre à Fontainebleau ; si mes toiles étaient arrivées, je serais déjà parti pour vous serrer bien tendrement quelques jours, quelques heures plus tôt...

A sa femme.

Octobre 1857. 1 heure 1/2.

Chère amie, je t'écris du salon de M. Adrien au milieu de mes peintures. Cette caisse si attendue est donc arrivée, déballée, et pendue aux murs dorés de la petite maison. Nous venons de faire l'essai aux lumières, allumées pendant que nous déjeunions. Tout le monde paraît fort satisfait, et pour ce qui est de moi, je suis content de l'effet produit. Aux lumières, les peintures paraissent un peu des vieilles tapisseries ; mais opposées au soleil, il nous a été impossible, je crois, d'en juger la valeur ; au lieu de la lumière éblouissante d'un salon, on avait le jour éteint d'une caverne et j'ai demandé que l'opération fût recommencée ce soir.

Je pense me mettre en route demain matin avec Jouvet, j'irai

Photo Braun et Cie

SOLEIL COUCHANT A SEINE-PORT, Exposition Universelle 1855

(Toile 2.20 × 3) (Musée du Louvre)

sans doute dîner à Beuzeval pour partir, si je puis, vendredi pour Paris. Serez-vous revenus, mes aimés, c'est ce que je saurai en arrivant rue de l'Ouest où je ne comptais pas d'abord m'arrêter. Mon projet était d'aller d'un trait à Fontainebleau vous embrasser au plus vite ; mais ta dernière lettre me donne la crainte de ne pas t'y rencontrer malgré une lettre de Caroline qui me fait part de sa bonne intention d'aller passer la fin de la semaine avec toi. Le temps est incertain, aura-t-elle accompli son projet, aura-t-elle pu s'arracher à sa chapelle et à son banc d'œuvre ? Le temps qui gronde et tempête me donne par ses violents caprices le droit d'en douter. J'aurais cependant eu bien du plaisir à faire avec vous un tour dans notre belle forêt ; quel charmant lieu de rendez-vous, chère amie ! Au moment où j'écris cette ligne, le ciel éclate, les vents se déchaînent, la grêle, la pluie, la tempête tombent, traversent et retentissent. Ce coup inattendu m'inquiète. Pourra-t-on porter ce chiffon de lettre que je t'écris à la hâte et qui sera sans doute le dernier que je t'envoie d'ici ? Pourrons-nous partir demain par ces bourrasques qui font rire en dessous nos manufacturiers. L'on manquait d'eau et bientôt le torrent va remplacer la vapeur, c'est une économie de vingt pour cent ! Pauvre enfant, tu serais manufacturière pendant dix ans, dis-tu ? Pour moi, je ne puis tenir cinq minutes à l'odeur de cette huile bouillante qui me donne le vertige et des nausées, comment ferais-tu ? Et les échéances, les ventes manquées, les ouvriers à conduire ; hélas, la liberté a son prix, l'art et la nature peuvent nous consoler, prenons-en notre parti. Pour le bon M. Edmond, jamais, dit-il, il ne voudrait être dans la fabrique.

Adieu amie, adieu enfants, au bruit de cette grêle, mon cœur se réjouit car je vais bientôt vous embrasser.

Chacun ici s'empresse, amie, de te faire ses compliments et de t'adresser des souvenirs.

Je ne sais pourquoi mon frère n'a pas joint le clair de lune aux autres toiles. J'espère malgré tout qu'ils sont près de vous. Mes compliments affectueux à tous, je t'aime, je vous aime.

PAUL.

A M. Legrain.

Octobre 1857.

Cher monsieur et ami, toute séparation est triste surtout lorsque l'on quitte, comme je l'ai fait, une hospitalité charmante et un milieu d'affection et de bienveillance extrême. Mais ce qui m'a rendu mon départ pénible, mon cher monsieur Legrain, c'est l'état dans lequel je vous ai laissé. Si d'impérieux besoins de cœur et de doux devoirs de famille ne m'avaient pas rappelé, je serais resté pour vous seul encore quelques jours, car il me semblait en vous quittant que je vous laissais moins bien qu'au moment de notre

arrivée, peut-être, est-ce trop présumer de mon influence, mais j'aurais voulu tâcher d'agir sur vous pour vous sortir de vos vapeurs dangereuses et funestes, d'un abandon qu'il dépend de vous surtout de secouer. C'est parce que vous avez du cœur qu'il faut vouloir, et c'est mal aimer ceux dont la mémoire nous est encore si chère, que de céder à des entraînements qu'eux-mêmes condamneraient. Pour bien regretter ceux que nous pleurons, il faudrait se demander comment ils voudraient nous voir, on aime à se persuader que les êtres qui nous ont aimés nous suivent toujours de leur pensée et de leur protection ; et que demanderait une mère, si ce n'est le bonheur de celui qu'elle a élevé et chéri, bonheur que vous saurez, vous, mon cher ami, toujours reporter à celle qui l'a préparé. La vie est sans doute une épreuve, mais une épreuve que notre volonté et notre conscience traversent plus ou moins bien. Croyez-moi, mon cher ami, ne cherchons pas à aller plus vite que le temps, il marche trop vite pour nous et tout moment perdu est irréparable ; ces vérités qui semblent si banales sont les premières oubliées, on ne s'en souvient qu'au moment où le bûcheron veut compter avec la mort. Ce qu'il nous est permis de faire, ce qu'il nous est sage de chercher, c'est de calculer les moments qui nous sont donnés pour accomplir notre tâche. L'art nous offre plus que rien au monde le moyen d'oublier les heures et d'arriver noblement au port. Vous avez tout ce qu'il faut pour y réussir et surtout pour en tirer les fleurs les plus charmantes ; liberté d'action et de fortune, forces de cœur et d'intelligence ; vous pouvez entrer dans la carrière en soldat ou en volontaire, en rapin ou en amateur ; jouissant de ce que vous ferez et de ce que feront les autres, sans déception d'un côté, sans jalousie de l'autre.

Pour moi, quelles que soient les amertumes que m'*a données* mon métier, je m'estime encore heureux d'avoir une carrière où l'on trouve des jouissances inconnues aux plus heureux du monde. Je rabâche sans doute, tout ce que je vous dis, vous le savez mieux que moi, mais pourquoi n'avez-vous pas vous-même plus de volonté soutenue ?

J'aurais dû vous remercier tout d'abord de votre bonne et affectueuse hospitalité, les moments ont été bien rapides pour moi à Vire, je me demande si j'ai pu abréger aussi les vôtres.

Veuillez, quand vous verrez Mme Emile, la remercier plus particulièrement que je ne le fais dans ma lettre à M. Adrien des bons instants qu'elle nous a donnés. Voilà une artiste, un vrai sentiment, une âme douée et sympathique, qui sait communiquer aux autres la flamme secrète. Je désire qu'elle puisse, comme il me semble qu'elle doit le faire, vous entraîner où jamais mes paroles sans doute n'auront la puissance de vous conduire. La musique ainsi comprise est l'art le plus saisissant, le plus puissant sur l'imagination ; en écoutant ces belles symphonies, on rêve mieux peinture.

Au président Petit.

1857.

Mon cher Auguste, je ne puis que vous tendre la main, une main amie bien sympathique à votre douleur. Moi aussi j'ai perdu mon père ! et, bien que je l'aie perdu fort jeune, je sens encore aujourd'hui l'immensité de ce malheur, car j'aimais mon père comme vous aimiez le vôtre, d'une affection aussi tendre que respectueuse, d'une tendresse pleine de vénération. Nous perdons nos meilleurs parents, nos enfants subiront les mêmes épreuves ; cette loi fatale, dont la seule douceur est de n'être pas intervertie, n'en est pas moins affreuse, comme beaucoup hélas ! de celles qui président à notre pauvre humaine nature. J'espère que lorsque vous recevrez ces lignes, mon cher ami, vous aurez déjà subi la douce et bonne influence qui vous entoure et que votre douleur sera au moins adoucie par les caresses de ce jeune monde, que vous aimez comme votre père vous aimait.

A M. Legrain.

6 décembre 57.

Mon cher jeune élève,.....

Vive la peinture, qui dans d'autres moments nous fait damner ; on se fait damner et l'on se damne, vous le savez, pour de charmantes choses. Ce n'est pas trop médire de l'art que de le ranger parmi les choses damnables que vous et M. Adrien connaissez mieux que moi.

Je travaille, malgré tant de dérangements ; le *Clair de lune* fini, le tableau des *Fabriques* (côté de la fenêtre) très avancé et venant assez bien, suivant moi, voilà pour ce qui concerne la ville de Vire et ce que je dois à ses aimables hôtes. Mais vous, *cher maître*, qu'avez-vous fait ? N'est-il donc question que du portrait de M. René, que vous faites bien de conduire à bonne fin, et qui y arrive, à ce qu'on m'écrit. Mais n'avez-vous pas commencé autre chose ? Ne vous avais-je pas commandé une tête par jour, bien attaquée, franchement modelée comme le portrait de Mlle Marie, par exemple.

Il est bien bon, je crois, de faire une étude serrée, comme nous disons nous autres, mais l'étude est surtout dans l'exercice du coup d'œil, dans le grand accent donné à l'œuvre. Ceci est rendu sensible par les copies de l'antique et de quelques grands maîtres ; la copie d'une œuvre médiocre ne laisse rien, la copie d'un antique, pour peu qu'elle soit dans les lignes et l'aspect, fait grand plaisir. Les esquisses, les croquis de maîtres démontrent, vous le savez, encore mieux ce principe, elles offrent ce suc que je vous veux faire donner. Ah, mon cher, si l'on pouvait

refaire son éducation ! Lorsque l'on doit tout, comme moi, à de longues réflexions et à sa propre expérience, il semble que l'on pourrait aller loin et faire quelque chose. Marchez donc pendant qu'il est temps encore, et croyez-moi, car je vous parle comme l'évangile : En vérité ! Vous avez du reste un beau modèle et de quoi faire un chef-d'œuvre, veuillez lui faire mes compliments en attendant ceux que je désire vous adresser à ce sujet.

. . . . . .

Nous sommes, comme on dit en province, au sein des plaisirs, mais près de votre aimable musicienne vous entendez probablement plus de musique à Vire que nous à Paris. Avec nos santés, nos affaires, et notre éloignement, nous ne sortons pas, j'ai entendu cependant Nadaud [1] il y a deux jours et j'ai pu lui dire que j'avais eu un souvenir charmant de sa musique pendant les vacances. J'ai aussi, Dieu me pardonne, été une fois aux Variétés, entendre les chansons de Béranger [2] par Déjazet [3]; n'allez pas là, croyez-moi, à moins que ce ne soit pour voir *le Chevreuil*, jolie petite pièce, ou pour chasser comme moi bien des ennuis. Je voudrais que vous eussiez quelque plaisir à m'écrire comme je l'ai en me recommandant à votre affection.

Votre bien dévoué de cœur,

PAUL HUET.

Les enfants vous embrassent et ma femme vous fait ses compliments affectueux.

A M. Legrain.

16 décembre 1857

Cher Monsieur Edmond, vous parlez de lettres, les vôtres sont charmantes. Votre dernière nous a fait d'autant plus de plaisir qu'il y règne une certaine gaieté de cœur que vous avez dans les bons moments et qui vous va très bien ainsi qu'à vos amis ; écrivez-nous souvent sur ce ton, nous en tirerons un bon profit pour nous-mêmes et l'heureux augure que votre situation morale est meilleure. Prenez le dessus et rentrez dans la vie. Vous avez des amis, faites-le pour eux, ce sera déjà un bonheur.

Je voudrais, comme vous me l'avez dit quelquefois avec une bienveillance qui vous est propre, contribuer par mon bavardage à vous rendre le calme et le repos que je vous prêche. Faites ce que je dis et non ce que je fais, dit M. le curé; aussi c'est moi qui solliciterai votre secours; je ne suis guère en train en ce moment au moins. Le froid remue mes entrailles, et ma maudite

[1] Nadaud (Gustave), musicien et chansonnier, 1820-1893.

[2] Béranger (Pierre-Jean de), chansonnier, 1780-1857.

[3] Déjazet (Virginie), célèbre comédienne, 1797-1875.

affaire mon cerveau, tout cela d'autant plus cruel qu'il s'y joint un grand appétit de peinture. Ma nièce vient de nous quitter avec mon frère, ils vont passer l'hiver à Nice ! Pour nous, nous les regardons faire ; comment trouvez-vous cela ? J'avais envie de vous écrire de venir nous joindre et de partir tous pour la vraie Italie ; nous aurions dit bonjour en passant à ces gens-là, et aurions été voir quel temps il fait à Rome. Au diable les affaires et l'hiver aussi, puisque tout cela est un rêve.....

Je vais commencer les trois derniers panneaux. Si Dieu me prête vie, ils iront, j'espère, assez rondement. Je suis content des esquisses, qui sont toutes arrêtées. Si j'avais le bon esprit de prendre la méthode des maîtres dont aujourd'hui on tient trop peu compte, si je mettais mon esquisse sur du papier bien arrêté, avec figures et principaux détails pour reporter le dessin ensuite au carreau sur la toile, j'irais vite et sûrement. Notre défaut, défaut auquel nous devons quelques-unes de nos qualités modernes, est de trop livrer au hasard, au sentiment. Si vous étiez à Paris, je vous engagerais à aller au Musée (salles des dessins) copier quelques esquisses des maîtres, je vous accompagnerais avec grand plaisir. Je ne connais pas la galerie des dessins de Florence, la nôtre est merveilleuse et dirigée avec goût. Notre Musée, lorsqu'il sera rouvert entièrement, sera vraiment splendide. On vient de livrer au public deux travées de la grande galerie avec éclairage large et doux à la fois, par en haut ; j'espère que les autres ne tarderont pas ; pour moi, c'est une privation de ne pas avoir ma galerie complète et certains de mes maîtres les plus adorés. Je ne sais si je vous intéresserai en vous parlant des palettes de Delacroix, qui font grand bruit parmi quelques artistes. Delacroix a l'habitude de préparer de riches palettes suivant le tableau, le sujet qu'il traite ; il fait des tons, les numérote et en conserve des échantillons sur du papier à peindre. C'est ainsi que l'on fait circuler la palette de *Trajan*[1], la palette du *Christ au jardin des oliviers*[2], etc., etc. Ces tons, suivant moi, sont pour ainsi dire des tons primitifs, qui viennent augmenter les couleurs nombreuses dont ce peintre fait usage. Il cherche, en tons principaux, tous les tons les plus riches qui peuvent se soutenir et aussi faire opposition. De là, on veut voir un calcul beaucoup plus profond et qui tiendrait vraiment du sortilège, on y voit un tableau entièrement combiné dans ses plus minutieux détails, ce qui serait aussi impossible qu'insensé de la part d'un homme qui, il est vrai, raisonne tout ce qu'il fait. Ce système, excellent surtout pour celui qui l'invente à son propre usage, lui procure un succès auquel peut-être le malin artiste a pu quelquefois songer, le succès qu'on obtient en frappant les esprits. Cela n'en est pas moins intéressant à étudier et je tâcherai de m'en procurer une pour l'ana-

[1] *Justice de Trajan*, tableau au Salon de 1840, musée de Rouen.

[2] *Le Christ au Jardin des Oliviers*, Salon 1855, église Saint-Paul.

lyser, je vous en ferai part. Jusqu'à présent, je ne puis y voir qu'une richesse de tons et un soin de préparation et de palette qui laisse bien loin les conseils que j'ai pu vous donner à cet égard et ce que je fais moi-même. Nous avons, vous et moi, beaucoup à gagner à étudier les procédés d'un si habile homme.

. . . . . .

Voici une longue lettre; vous m'en avez demandé de longues, vous voilà puni. Je la termine donc. Je voulais cependant vous parler des études de Troyon qui, cette année, a rapporté une trentaine de toiles couvertes en deux mois. Il en a, dit-on, refusé cent mille francs,... c'est le plus extraordinaire exemple de succès.

Votre tout dévoué de cœur,

PAUL HUET.

A M. Legrain.

Décembre 1857.

Je viens de lire un livre qui correspond si bien à ma fibre, que je ne puis m'empêcher de vous en parler, tâchez donc de lire l'*Essai sur la Révolution* de Lanfrey, car je désire que vous soyez de mon avis. Voilà un jugement sain, fort et fécond sur ce grand drame de 89 qui nous agite tous encore aujourd'hui. L'auteur débute par un coup de plume sur de Maistre et un coup de massue sur Louis Blanc [1]. Le chapitre sur la *Déclaration des droits de l'homme* est très remarquable par la profondeur. Il ne manque à ce livre, parfaitement écrit, qu'un peu de jeunesse dans la forme. La force nécessaire s'y trouve mais on voudrait, il me semble, un peu plus d'éclat dans un tel sujet. Au résultat, livre de fond qui doit rester, qu'il faut lire et faire lire.

Pour parler moins haut, les panneaux sont en bon train, tous sont à peu près aujourd'hui au même point et les derniers, à certains égards, par l'élan et l'enlevé réussissent mieux que ceux que vous connaissez, au moins généralement. Des figures de quelque importance à faire, l'harmonie générale à revoir et je n'aurai plus qu'à les montrer. Viendrez-vous les voir?

. . . . . .

A M. Legrain.

Lundi matin, 4 janvier 1858.

Cher monsieur Legrain, je n'ai pu encore répondre à votre bon souvenir, à ces affectueux souhaits que vous m'envoyez et que je voudrais vous rendre; car moi aussi je les ai pour vous au fond

[1] Louis Blanc, publiciste, historien, homme politique, membre du Gouvernement provisoire en 1848, — 1811-1882.

du cœur. Que cela vous dise mieux que toute parole la différence de cette journée à Paris, avec cette journée à Vire ; journée triste partout, qui là-bas vous appartient, et qui, ici, est livrée à tous. Ne regardez pas encore cette fois, mon cher ami, par le gros bout de la lorgnette. Ce jour est triste pour tous ceux qui ne sont plus enfants ! mais encore pouvez-vous penser à vos amis et me donner une preuve de souvenir que je n'ai pu vous rendre aussi exactement. Ce jour-là surtout, Paris est la grande ville ; celui qui connaît Paris et ne l'a pas vu à cette date, ne le connaît pas encore et ne se figure pas ce tohu-bohu, ce contact des intérêts qui courent et se heurtent, cette fièvre singulière d'espérances spéculatives. On a beau se mettre à l'écart, il est difficile d'éviter cette foule qui se choque et nous choque, nos affections mêmes nous entraînent dans le flot. Pour moi, qui, depuis quelques années, ai le plus possible réduit mes visites et renoncé à cet usage singulier des cartes, excepté pour en rendre, je vous avoue que j'ai encore de quoi me mettre en humeur ces jours-là. Je ne sais si à Vire l'usage des cartes est consacré ; je me dis tous les ans qu'il n'en est plus question que pour les fournisseurs qui cherchent pratique ou veulent se rappeler aux débiteurs retardataires. Hélas, je vois que les gens qu'on ne veut pas voir, les ennemis prudents, les amis dont on ne sait pas le nom et bien d'autres encore sont trop intéressés à ne pas laisser passer une mode de si bon goût.

Un jour que Dumas écrivit quelque part : « Un de mes trois cents amis intimes », il glaça singulièrement mon affection. Que dire de ceux qui ont cinq ou six cents cartes à envoyer à leurs intimités ! Je me tiens heureux de n'être pas de ceux-là et j'espère que vous n'accepterez pas comme des banalités, les consolations et les espérances que je voudrais vous donner. Je voudrais aussi vous envoyer *collectivement* les souhaits que je forme. Je ne peux vous détacher de l'aimable milieu où vous êtes et du petit cercle qui veut bien penser à moi. Soyez mon interprète près de chacun et près de tous...

Il ne faut pas être plus royaliste que le roi, ni plus romantique qu'en 1830. Je suis bien de votre avis, M. Ingres, avec la palette de Delacroix, ne changerait pas beaucoup sa couleur, cependant, puisque vous ne vous rendez pas bien compte de l'importance de ce que je vous ai dit à propos de la manière de procéder de Delacroix, j'ajouterai aujourd'hui, en attendant meilleure explication, que tout sentiment, quelle que soit son individualité, fait bien d'avoir recours à certaines traditions ; que rien ne nous force à faire des tons comme Delacroix ni surtout les mêmes tons, mais qu'il est bon de savoir pourquoi, dans quel but, et d'après quelle méthode il en fait. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à l'école de David, c'est d'avoir enterré toute tradition ; chacun dès ce jour, et c'est la gloire du romantisme, s'est mis à l'œuvre pour la retrouver et en former une nouvelle, tout en laissant au génie,

au sentiment, au simple instinct son initiative. Personne aujourd'hui, certainement, n'a porté la science de la couleur aussi loin que notre grand coloriste et ses procédés sont bons à connaître. Je n'ai pas de place pour en écrire plus long, je ne puis que vous embrasser et vous dire qu'en raison du nouvel an, chacun ici en fait autant.

PAUL HUET.

A M. Legrain.

17 février 58.

Cher monsieur ami,

. . . . . Je lui dois la visite de M. C... le décorateur. Vous vous rappelez que je désirais être en rapport avec cet habile homme qui fournit à juste prix, du Moyen âge, de la Renaissance, du Rococo, le tout en carton pierre, à toute l'Europe indistinctement ; ce qui lui permet de bâtir pour son petit usage des palais en pierre de taille. Je crains qu'il m'ait assez mal jugé, il s'attendait, je crois, à tout autre chose qu'à ce qu'il a vu ; mauvaise disposition, vous savez, pour juger les gens. Il pensait trouver de vieux moules, quelques pastorales Boucher, ou quelques scènes italiennes du théâtre Watteau et a dû, je le crains, prendre mauvaise opinion d'un homme qui cherchait si loin (et si mal peut-être) ce qu'il pouvait trouver tout près, tout fait et bien fait dans les gravures *du temps ;* ma frayeur est qu'il soit parti en disant : Cela est fort bien, mais n'est pas dans *le style*. Je connais ce jargon, témoignage de l'impuissance du *temps* (le nôtre), et vous devez reconnaître à ma colère, combien je l'ai en horreur et en mépris. C'est avec cela qu'on nous fait passer toute cette vieille défroque de pacotille qui ne laissera après elle que la vermine d'un magasin de costumes et les lambeaux de vieilles décorations.

M. Rothschild fait faire chez cet artiste industriel, ou pour mieux dire chez cet industriel artiste, une magnifique décoration Louis XV. Est-ce la faute des artistes, des architectes de notre temps ! de prendre tout fait dans le passé et de copier ainsi le vieux toujours ? Au moins a-t-il le bon goût, que lui permet sa fortune, de faire exécuter en bois au lieu de carton pierre, ces charmantes moulures du XVIIIe siècle ; mais ce qu'il y aura de plus curieux c'est que la direction générale de cette décoration de château est confiée à un peintre intelligent et spirituel, et que nous verrons peut-être dans les panneaux et dessus de portes de pâles copies de ces charmantes peintures de Watteau qu'on ne pouvait imiter de son vivant. Peintures qui se font à l'entreprise aujourd'hui et qui, cependant, ne peuvent encore se mouler comme ces cartons complaisants que M. C... expédie aux cinq parties du monde et enverra dans la lune le jour où les ballons pourront y pénétrer.

Mettez que je m'échauffe peut-être fort à tort, non pas pour la question générale dont j'ai la bêtise, dirait M. C..., de me préoccuper, mais en ce qui regarde mes rapports avec lui; en somme, il a été fort aimable, bien qu'il m'ait paru un peu étranger à la peinture, pour ne pas dire ignorant en fait d'art, et tout à fait renfermé dans sa *spécialité*, son article, dirais-je si j'étais son commis voyageur. C'est un homme fort intelligent, entendant bien, je ne voudrais pas dire son affaire que je comprendrais autrement, mais les affaires que je comprendrais fort mal. Je crois, nous disait-il, qu'il y a des gens qui vendent le nécessaire pour avoir l'ornement. Il ne sait à qui répondre, tant l'amour du luxe et du *paraître* est partout ! Pour le goût, d'ailleurs, il le vend, mais il n'est pas chargé de le donner, ni même de l'inventer ; il m'a néanmoins promis de m'amener quelques-uns de ses clients, de nous aider dans nos recherches sur les moyens de tendre nos toiles et il viendra même, je crois, à Vire les voir mettre en place, ce qui devrait répondre à toutes mes suppositions ; mais j'y tiens et je les crois vraies.

A M. Legrain.

3 avril 1858.

Cher monsieur ami,

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles? Votre silence me fait espérer que vous allez venir vous-même à Paris poursuivre votre débiteur ; si je savais cela, comme je me féliciterais de ne m'être pas encore acquitté, seulement je vous préviendrais, entre nous, qu'il faut vous presser. Vous pourrez trouver votre homme déniché. Il n'est plus question de grippe, d'angine, ni d'épidémie quelconque. Apollon a percé de ses flèches tous les monstres de l'hiver y compris le catarrhe et le rhume de cerveau. Paris est charmant à cette époque et vous êtes encore, vous, mon cher ami, d'âge sensible à cette renaissance du printemps, où la femme refleurit et repique avec les roses. Mais ce n'est pas toute la question : je compte que le parfum de mes huiles et de ma térébenthine a bien aussi ses charmes pour vous attirer, et dans trois mois il faut que je déguerpisse ; Loyola me met à la porte ; mon atelier, où je me trouve si bien installé, va être converti en école des Frères et en salle de conférences pour la Propagation de la foi en faveur des ouvriers enrégimentés. Enfoncé Cabet[1] et Considérant[2]! Les socialistes ont trouvé plus forts qu'eux et j'apporte ma part à l'œuvre. Hélas? ce n'est pas tout à fait de bonne volonté et je crains que cela me soit peu compté dans le paradis des dévots. Quoi qu'il en soit, il faut

[1] Cabet (Etienne), écrivain, auteur de la célèbre utopie communiste, 1788-1856.

[2] Considérant (Victor), philosophe, fouriériste et économiste, 1808-1893.

faire mes paquets, les bons Pères vont le 9 juillet occuper cette pauvre petite propriété qu'ils viennent de payer 3 à 400.000 francs, pour lesquels ils recommencent à quêter de plus belle; il est vrai que c'est pour y bâtir ou ajouter les terrains vastes qui avoisinent, ou pour aller ailleurs fonder une œuvre qui ne sera que la continuation de celle-ci. Pour indemnité, on va venir me tendre l'escarcelle, la bourse ou la vie! y compris la vie future. Je ne voudrais pas plaisanter sur un si grave sujet, d'autant plus que je suis fort vexé, que je ne prévois pas où je vais percher. A quel saint me vouer pour parer ce coup que les saints me portent? Paris devient de plus en plus impossible. Les propriétaires alléchés, posent en principe que la propriété doit toujours gagner et comme il faut vivre vite, gagner vite. Chaque mutation, une augmentation, aussi on ne tient plus à ses locataires, pas plus qu'aux gouvernements; on se figure qu'on gagnera quelque chose à une mutation et c'est bientôt le seul principe qui nous restera.

Vous avez sans doute appris la ruine complète de mon héros, ce pauvre Lamartine. Il avait toujours reculé devant une souscription nationale, il en sentait toutes les conséquences, toutes les incertitudes et le voilà forcé d'y venir. L'empereur lui accorde son patronage et souscrit en tête. Une commission est nommée où se trouvent pêle-mêle des sénateurs et des journalistes, le seul représentant de la presse indépendante est Ulbach[1] de la *Revue de Paris;* M. Renée[2] du *Constitutionnel* est un des membres les plus influents. Vous avez lu sans doute la lettre impériale, ou au moins du ministre de l'Intérieur. C'est un chef-d'œuvre, jamais on ne tua son adversaire de meilleure grâce. Pauvre Lamartine! il était trop grand! — Poète et quel poète! Vous savez enfin, jamais homme ne fut doué à ce degré du don de poésie; de prime saut, il est orateur, historien, homme d'Etat; courage civil, courage militaire, grandeur d'âme, il a tout, il semble en dehors de notre pauvre espèce et le voilà qui tombe comme un épicier. Ah! mon pauvre, mon pauvre ami, quel chagrin cela fait. Que les imbéciles se réjouissent, que les médiocres applaudissent, que les ingrats triomphent, pour moi je gémis de cette position, de cet abaissement d'un grand homme, du plus noble et du plus pur représentant de l'intelligence humaine. Cela, croyez-moi, retombe sur l'humanité, et ceux qui la méprisent, pour lui mettre le pied sur le cou, ont beau jeu en ce moment.

. . . . . Si vous ne m'écrivez pas, c'est que vous allez venir nous surprendre et piocher; on vient d'ouvrir la galerie italienne, les jours bien ménagés ne sont pas encore ce qu'ils

[1] Louis Ulbach, littérateur, 1822-1889.

[2] Amédée Renée, publiciste, 1808-1859, directeur du *Pays* et du *Constitutionnel*, député du Calvados en 1857.

devraient ou pourraient être ; on avait toute liberté, c'est inexplicable; quant aux œuvres des maîtres, elles sont remises à neuf et sortent de chez le dégraisseur. Il y a eu, il paraît, un décret pour les peintures comme pour les maisons. Tous les dix ans on badigeonnera les Raphaël, les Titien, les Léonard, les Rembrandt, etc., etc., comme les façades de nos rues. Vous serez charmé de ce petit travail. Les artistes n'y entendaient rien, ce n'est qu'un pouce de crasse que l'on a enlevé et les glacis et les demi-pâtes des Vénitiens n'étaient que dans leur imagination. Le plus beau de l'affaire, c'est que cela est proprement exécuté par des gens qui ont abattu l'ancienne administration sous le prétexte de suspicion de ce crime. Il n'est que de faire les choses sur une large échelle..., et surtout de pouvoir faire taire les mauvaises langues.

De M. Legrain.

Vire, 12 avril 1858.

Mon cher maître, il y a trop longtemps que je remets à vous écrire ; je veux avant de me coucher vous présenter mes excuses et vous prier de me pardonner mon trop long silence. Ne me gardez pas rancune, je vous en prie. J'ai passé, depuis un mois, de mauvais jours ; j'ai été assailli par une foule de diables bleus, de chagrins et de misères, et j'ai plus d'une fois manqué de courage. S'il m'eût été possible de quitter Vire, où me retiennent quelques affaires criardes, je serais allé me retremper près de vous, sentir vos huiles comme vous dites, et chercher une cordiale poignée de main qu'il me tarde de recevoir.....

Je voudrais bien un peu maudire les Jésuites qui vous prennent maison et atelier. Mais je sens que je ne pourrais le faire aussi énergiquement que vous, et que mes imprécations, inutiles comme les vôtres, vous paraîtraient bien maigres. Je me borne donc à vous plaindre, et sincèrement, d'être forcé de quitter une habitation qui vous allait si bien. Avez-vous en vue un autre appartement ? Pendant qu'il est question de maudire les gens, je m'unis à vous contre les frotteurs du Louvre. On se trouve heureux de n'être pas un maître exposé dans l'avenir à être écuré comme une casserole par quelque directeur de musée. Empâtez ferme, mon maître, et glacez peu, car un jour ou l'autre vous serez frotté ! Quel bête d'animal que l'homme. De toutes parts on entend crier qu'il faut éviter les restaurations aux œuvres d'art, et ceux qui ont crié au meurtre, quand vient leur tour de *conserver* les tableaux, s'empressent de les livrer aux vernisseurs. Il faut avouer que cela n'a rien d'étonnant par le temps qui court : On veut du luxe, mais du luxe pimpant, brillant, de vrai luxe point. On veut se faire admirer des foules et l'on réussit. La foule aime Saint-Jacques la Boucherie remis à neuf, la rue de Rivoli, le bois de Boulogne jardiné et Notre-Dame bariolée : pourrait-elle aimer un Vénitien un peu enfumé ? C'est pour elle que l'on travaille, dût périr la gloire du Titien et de Véronèse. C'est logique. Des rêveurs, cher maître, voulaient élever le peuple à eux, le faire intelligent, épurer ses goûts : le peuple les a reniés. On se fait, non peuple mais racaille pour lui plaire, et il acclame et applaudit. Si encore le musée ne subissait pas les misères du temps !

Mais je vois qu'il paye sa part du tribut général et j'en suis désolé comme vous. Voilà Lamartine qu'on va restaurer aussi. C'est grand pitié. Comment n'a-t-il pas eu le courage de vivre avec 1.000 francs de rente depuis dix ans. C'eût été beau de voir un dictateur descendre du pouvoir et se retirer pauvre à la campagne. Je ne l'accuse pas : il ne le pouvait pas sans doute, mais je le plains du fond du cœur.

..... Vous avez peut-être remarqué, cher maître, que moi aussi j'ai pris ma feuille à contre-sens, comme vous le fîtes l'autre jour. Cela a été involontaire et le hasard seul l'a voulu. Pourquoi ne m'est-il pas donné de vous imiter aussi facilement en peinture.

Adrien, bien que désireux de posséder ses panneaux, me charge de vous dire qu'il vous donne toute liberté, tout le temps de les faire voir et qu'il serait désolé que son impatience vous ravît les éloges qui doivent vous revenir.

Adieu, cher maître, je travaille beaucoup malgré mes diables bleu de Prusse; je ne sais si je fais bien ou mal, mais au moins je passe le temps. J'embrasse Edmée et René. Edmée doit être bien rose par ce printemps. Veuillez me rappeler au bon souvenir de Mme Huet.

A vous de cœur,

Edmond LEGRAIN.

A. M. Legrain.

7 juin 1858.

Cher monsieur ami,

Votre lettre a devancé la mienne, je vous en remercie ; je désirais vous écrire, mais le cœur, vous le dirai-je, n'était pas assez vaillant pour prendre l'initiative...

Je ne sais si c'est sous l'influence de cette crise que je vois mon exposition, comme bien des choses elle me paraît manquée à moitié, pour ne pas dire aux trois quarts. J'ai eu du monde, quelques bons enthousiasmes, un succès près de tous ceux qui ont bien voulu se déranger, mais ce n'est pas encore ce qu'il faudrait pour bien poser et l'artiste et son œuvre. Je suis embarrassé pour vous exprimer ma pensée enchevêtrée entre la modestie et l'orgueil, et surtout bien troublée par l'affliction. J'ai eu des sympathies, les éloges du petit nombre qu'on désire le plus ; mais est-ce là le succès, cela ne rentre-t-il pas dans, ce qu'au théâtre, on appelle un succès d'estime et que j'appellerais volontiers un succès consolateur ? Sans prétendre à ces triomphes à grosse caisse d'Horace Vernet, succès du drapeau tricolore et du troupier français, ou à ces succès *après décès* comme Delaroche, succès de gens comme il faut qui font les choses à la mode, ne pouvait-on espérer quelque chose de mieux que cet enthousiasme à huis clos avec peine enlevé à l'indifférence du temps ? L'indifférence pour tout ce qui n'est pas le dividende est le caractère général de cette époque qui s'endort pour oublier, comme l'esclave antique s'enivrait. Pour constater un succès, il faut qu'il soit de bon goût, dans un certain monde

qu'on appelle le monde, d'aller ou d'être allé, — n'importe où — voir ou ne pas voir n'importe quoi. Alors tout le monde se presse, les journaux parlent et leur critique se fait éloge. Dans le cas contraire, vous l'avez fort bien remarqué (dans cet article du *Constitutionnel* arrivé un mois trop tard), on ne se compromet pas et les mots les plus charmants ont quelque chose de banal et de prudent. Notre Planche n'était ni prudent ni banal.

Pour ne pas démentir ma femme, je vous dirai cependant que plusieurs de ceux dont je désirais le plus l'assentiment sont revenus deux ou trois fois pour compenser tous ceux qui ne sont pas venus à mon invitation ; parmi ces indifférents, je dirai à M. Adrien que son ami M. le bâââârron M... n'est pas venu..... les quelques architectes que j'ai eu l'honneur de voir ont été enchantés. Votre lettre me prouve au moins que ce n'est pas l'indifférence qui vous a empêché de venir nous voir, combien cependant j'aurais eu de plaisir à retravailler un peu avec vous, dans cet atelier que je vais quitter et dont je ne profite guère avec mes embarras d'exposition ; c'est moi sans doute qui vais aller vers vous, je songe à partir bientôt pour placer mon travail, j'espère que vous en serez aussi content cette fois que la première. Plusieurs panneaux de votre connaissance ont gagné, ceux que vous ne connaissez pas vous feront, j'espère, plaisir, ce ne sont pas ceux que Delacroix et autres aiment le moins. J'avais songé à vous écrire à propos de l'exposition de Caen, à vous demander ce qu'il fallait en faire et penser, mais je viens d'apprendre par notre Leharivel[1] qu'elle n'aura pas lieu, faute d'un local, ce qui résout toute difficulté pour moi. Peut-être cela vous permettra-t-il de venir me surprendre et me prendre ici, nous repartirions tous deux avec le bagage. Je commence à désirer les voir installés comme on désire voir terminé l'ouvrage qu'on a le plus de plaisir à faire. Nous nous en irons ensemble demander à Mme Emile la répétition de quelques-uns des morceaux si applaudis dans son concert à bénéfice. Vous n'avez pas besoin de me dire qu'elle a enlevé la salle. Je serais bien heureux d'entendre en petit comité cette bonne musique.

A M. Legrain.

15 juin 1858.

Cher monsieur ami, j'ai besoin de causer avec vous ; je voulais vous écrire depuis plusieurs jours. J'avais juré hier de ne pas passer la journée sans faire cette excellente chose, mais hélas ! c'est l'époque des faux serments, le parjure est dans l'air et cependant nous ne sommes pas au mois de décembre. Celui-ci du moins (mon parjure) est bien involontaire. La chaleur, quelques visites tardives qui m'arrivent encore m'ont empêché.

[1] Le Harivel-Durocher, sculpteur, 1816-1878.

J'étais levé presque à quatre heures pour m'acquitter de mon projet, je me suis mis à ma table devant une des plus belles vues de toutes les villes du monde, la fenêtre ouverte, il faisait doux, frais même, les oiseaux s'en donnaient à tue-tête et je suis resté là jusqu'à près de huit heures, je commence votre lettre. Je n'ai pas besoin de vous expliquer tout ce manège, vous comprenez que je suis livré à mes préoccupations ! D'autant plus triste que je suis seul depuis hier ; et cependant, c'est avec joie que j'ai vu ma femme s'envoler vers l'air pur de Fontainebleau, l'air, il faut l'espérer, ne sera pas plus chargé de chaleur électrique qu'il ne l'est à Paris, il sera moins méphitique sous les grands et solennels ombrages de la forêt.

... J'abuse, n'est-ce pas, de votre bonté, mais que voulez-vous, je compte sur votre amitié pour moi. Je n'ose vous reparler de voyage, vous êtes dans les bâtisses jusqu'au cou, plus attaché que jamais au toit, au sol qui *vous ont vu naître*.

Adieu, cher monsieur ami, à bientôt au moins en lettre ; ne m'oubliez pas près de tout votre aimable monde et surtout ne m'oubliez pas...

Il m'est revenu un vieux camarade, que je n'avais pas revu depuis vingt ans, et qui, sur le bien de mes panneaux, est tombé chez moi hier.

A sa femme.

Juin 1858.

Ma chère amie aimée, j'avais commencé une grande lettre hier, elle n'a pas pu partir ; j'avais du monde chez moi : M. Lemarcy, son ami, puis Préault[1], venu me prendre pour aller au spectacle, me donner à dîner, me payer l'omnibus et même la bière. Il a voulu traiter tout du long. Je suis rentré à près d'une heure du matin et six actes d'un mélodrame en neuf tableaux. Les gens, qui se plaignent qu'il n'y a plus d'émotions, n'ont qu'à aller à l'Ambigu-*Comique* voir — *les Fugitifs*, pièce morale et religieuse avec approbation de monseigneur l'Archevêque. — On y sert deux religieuses qui soignent les vivants, enterrent les morts et donnent la vie éternelle. C'est fort beau. Il y a un fakir qui fait beaucoup de politesse à la religion catholique, ce qui est bien goûté. Le public, je ne savais pas cela, a adopté un petit chauvinisme religieux pour faire pendant au chauvinisme du pompon et de la redingote grise. Je me suis levé un peu tard pour recevoir ta lettre, la lire, et partir pour la Maison dorée, j'ai déjeuné avec le docteur.

Adieu, je t'embrasse.

[1] Auguste Préault, sculpteur, 1810-1879.

A son fils René, âgé de treize ans.

21 juin 1858.

Mon cher enfant, je te remercie de ta bonne lettre et je vais tâcher de trouver mes guêtres pour aller bien vite avec toi en forêt faire la chasse aux vipères. Je voudrais que tu pusses chasser tout de bon, avec un vrai fusil et une vraie marche de chasseur. Tu as besoin d'exercice et de volonté, de volonté en toutes choses. Tu sais combien ta mère te soigne, t'aime, te gâte, dis-toi bien cela et fais aussi beaucoup ses volontés pour lui plaire et la récompenser du mal qu'elle se donne. Tu t'en trouveras bien. Rien n'est plus mauvais que de lutter pour des misères ; c'est un manque de force que la résistance pour des riens. Tu seras surpris de trouver du plaisir à faire ce qui d'abord t'avait semblé monstrueux à entreprendre. Souviens-toi que nous avons toujours compté beaucoup trop sur ta raison, je dois dire beaucoup trop parce que nous avons commencé trop tôt à te consulter. Tu as eu, jeune, la qualité que cela devait développer, *le jugement*, il faut t'en servir, non pas pour lutter, mais au contraire pour faire volontairement ce que l'on t'impose, puisque l'on ne veut rien que pour ton bien. Voilà beaucoup de morale et je ne voulais que te faire des tendresses, et plaisanter avec toi.

A M. Legrain.

Fontainebleau, 4 juillet 1858.

Je suis ici pour quarante-huit heures, pour embrasser les miens et retourner à Paris préparer mon voyage s'il plaît à Dieu. Je tiens à vous écrire, cher monsieur ami, et pendant qu'on est à la messe je choisis un moment et une feuille de papier pour causer avec vous, répondre à votre aimable lettre, vous remercier de votre confiance, vous adresser tous mes vœux et vous demander de vouloir bien vous occuper de mes toiles, qui sont en route depuis deux jours pour leur destination. Je compte que vous voudrez bien assister à l'ouverture de la caisse, qui bientôt arrivera, je pense, grâce à la grande vitesse. Je suis inquiet de leur état de santé, de l'effet qu'elles vont faire et fort confus de n'être pas avec M. Adrien pour les recevoir. Le *Clair de lune* a été détaché de son châssis et je n'étais pas là au moment où la caisse a été fermée pour voir comment cette toile a été traitée. J'ai écrit hier à M. Adrien pour lui faire part de tout cela, le prier de m'écrire et lui dire que j'irais de suite s'il était nécessaire ; que, dans le cas contraire, je lui demandais d'attendre mon retour pour les placer.

J'espérais vous montrer, ainsi qu'à M. Adrien, cette ville et

surtout ma forêt de Fontainebleau, *trahit sua quemque voluptas ;* vous êtes entraîné vers d'autres découvertes, par d'autres projets. Tel que je vous connais, vous ne pouvez en faire que de sages et vous êtes sûr que mes vœux les plus affectueux vous accompagnent partout et toujours. Je m'en rapporte à votre caractère pour être persuadé que vous ne pouvez vous tromper de chemin ayant toujours le cœur pour guide.

Je m'étais fait un plaisir de vous faire les honneurs de ces sauvages et antiques ramées, de vous promener dans ces âpres et magnifiques solitudes. Bientôt ces dômes de verdure, ces sévères Thébaïdes disparaîtront sous la hache des gouvernements, ou pis encore, sous les papiers que la civilisation sème partout avec ses restes de pâtés et ses bouteilles cassées, trace infecte et peu pittoresque ! Où sont, dites-moi les *impressions* devant de pareils témoins ? J'ai encore le souvenir de ces terreurs de jeunesse en pénétrant dans ces sombres taillis qu'on parcourt aujourd'hui en voiture à quatre chevaux, comme le bois de Boulogne. Les bandits traditionnels ont cédé la place aux *gandins* et aux crinolines, entre ces deux extrêmes la poésie a pu à peine fourrer son nez.

Nous allons donc faire un lointain voyage dans les Alpes, voir si la civilisation a de ce côté aplani les sommets.

Un jour, bientôt peut-être, vous connaîtrez toutes ces inquiétudes de la paternité et vous jugerez mieux nos épreuves. Pour des êtres sensibles comme vous, l'isolement et la solitude sont impossibles ; la responsabilité, les soucis de la famille, la charge d'âme deviennent de terribles devoirs, de cruels tourments !...

On m'avait conseillé de mettre les panneaux à l'exposition de Rouen, mais elle n'aura lieu qu'au mois d'octobre et cela m'a paru impossible.

De M. Legrain.

Vire, vendredi 19 juillet 1858.

Mon cher maître. Arrivé depuis hier seulement de la campagne, je viens de voir vos admirables panneaux, et j'en suis ravi. Il est impossible de rêver un ensemble plus complet, plus poétique, plus puissant que cette magnifique décoration. Celui de vos panneaux que j'aime le plus, c'est celui que je vois, et je serais bien embarrassé s'il me fallait faire un choix parmi eux. Vos matin et soir forment un adorable contraste. On entend, dans le premier, les oiseaux chanter leur hymne matinal. Et le château, et le soleil couchant, peut-on rien imaginer de plus fin de ton et de plus distingué de composition ? Cher maître, vous êtes un grand artiste, et ceux-là sont bien heureux qui peuvent posséder de pareils chefs-d'œuvre. Une chose m'a surtout frappé et c'est ce que j'attendais le moins, permettez-moi de vous le dire : vos figures sont magnifiques. Votre barque du phare est belle comme une barque de Delacroix. Vos têtes sont charmantes et d'un caractère puissant. Il y a dans le matin une femme en capuchon rouge et une laveuse magni-

fiques. Si j'écoutais mes impressions, je prendrais toutes vos figures l'une après l'autre et je les louerais sans exception. Vous avez dans l'usine un délicieux groupe d'enfants. Votre magnifique talent se révèle sous une nouvelle face. Aviez-vous jamais fait des figures comme celles-là ? Je ne le crois pas. Dans ce que je connais de vous, rien, sauf les figures de l'*Inondation*, n'est aussi beau. Couleur, vérité poétique, composition, tout est parfait. J'insiste surtout sur les figures, cher maître, car c'est la première fois que j'en vois d'aussi belles. Vous avez dans vos paysages des fonds admirables de transparence et de profondeur ! Enfin vous m'avez fait éprouver aujourd'hui un véritable bonheur artistique. Vous êtes un grand peintre et plus encore un grand poète. Quel malheur qu'une exposition ne se soit pas trouvée en ce temps pour l'illustrer de ces productions qui eussent, je crois, relevé notre école si pauvre, à l'heure qu'il est, de pensée et de composition. Je ne finirais pas, cher maître, si je ne prenais la résolution de m'arrêter et de contenir mon admiration.

Je vais maintenant vous parler un peu de moi, car je sais que vous voulez bien descendre de vos hauteurs pour songer aux misères ou aux bonheurs de vos amis. Donc, je me marie : j'épouse une jeune fille, sœur d'un de mes plus intimes amis, gracieuse et distinguée. . . . Revers de la médaille : On me fait une condition de quitter le quartier que j'habite, et me voilà en quête d'une maison comme un vrai parisien. Oh, je les plains bien les parisiens. Vous voyez que même sans jésuites on n'est pas toujours sûr de coucher chez soi. Par malheur, les appartements à louer sont rares dans notre ville paisible et immobile et je ne sais où donner de la tête, la possibilité d'un atelier me préoccupe surtout. . . . . Il ne m'est encore permis de parler qu'à mes intimes amis du mariage qui m'est promis. N'êtes-vous pas de ceux-là, bon et cher maître ; ne me dites pas, quand mes lettres sont courtes, que peut-être je veux vous prouver que la longueur des vôtres m'ennuie. Cela me fait mal. Si ma lettre finit vite, pensez qu'une préoccupation ou un chagrin me rendent paresseux, et croyez que je suis très heureux quand une lettre de vous, bien longue, bien remplie, vient me donner une nouvelle preuve d'une amitié dont je suis fier.

Veuillez, je vous prie, cher maître, offrir à Mme Huet, l'assurance de ma respectueuse amitié et embrasser René et Edmée pour moi.

Je vous embrasse de tout cœur,

Edmond LEGRAIN.

La montagne était ordonnée : attiré par l'amitié de son cousin le président Petit, c'est vers Grenoble que Paul Huet oriente son voyage.

Il passe six semaines à Saint-Laurent du Pont, fait des dessins importants à Fourvoirie dans le *Désert* de la Grande-Chartreuse qu'il visite, travaille au Bourg d'Oisan, à Séchilienne, à Vizille. Il trouve dans le torrent de la Grande-Chartreuse le motif de son *Torrent dans les Alpes*.

Au retour, il s'arrête pour faire une visite à Lamartine, qui depuis longtemps l'invitait à revenir à Saint-Point.

A son frère.

Grenoble, hôtel Bellemont, quai Créqui, samedi matin, 17 juillet 1858.

Nous n'avons guère eu le temps, mes chers bons, de vous donner de nos nouvelles. Nous partons encore aujourd'hui pour faire en famille une excursion pittoresque dans les environs, et pendant les apprêts du départ et les précipitations de la tasse de café, je vous envoie à la hâte le meilleur de nos souvenirs de voyage, celui qui vous appartient.

. . . . . .

Nous sommes arrivés à Grenoble, mardi vers 5 heures, bien fatigués par la chaleur, mais la bonne réception qui nous attendait était faite pour nous reposer et nous faire oublier les ennuis du voyage.

Les montagnes apparues par un coup de baguette ont produit sur les enfants une vive impression. Le cours du Rhône est beau, même près de la ville, et avant d'avoir atteint ces admirables perspectives de Valence; mais la route, lorsque l'on change de voie pour prendre l'embranchement de Grenoble, devient assez monotone et triste, surtout pour des voyageurs endormis ; on se demande où sont les Alpes, lorsqu'au tournant d'un mamelon on aperçoit, par enchantement, ces vieux géants du monde. René et Edmée ont jeté un vrai cri, un cri parti du cœur ; ils ne se faisaient aucune idée de ces masses éternelles et imposantes. Notre voyage bien combiné s'est bien fait, nous partions à 4 heures de Fontainebleau lundi matin et nous avons eu de 5 heures du matin jusqu'à 11 heures et demie pour voir Lyon.

Je vais être obligé de vous dire adieu, je crains de me faire attendre et crois entendre la voiture qui doit porter tout le monde à Vizille où nous déjeunerons ; il y a parc, château et le reste, au milieu des plus grandes sauvageries alpestres, dit-on...

A M. Legrain.

Grenoble, 24 juillet.

Mon cher monsieur ami, je suis fort mal en train depuis deux jours, et ne saurais mieux faire, pour sortir de léthargie, que de répondre à votre heureuse lettre. Recevez mes compliments bien sincères, partant du cœur pour aller au vôtre ; mon cher ami, personne ne prend plus de part à l'événement que vous m'annoncez et je m'unis de toute mon âme aux vœux que vous allez recevoir. L'isolement, qui ne convient à personne, était encore moins fait pour vous ; vous avez besoin d'échange, il vous faut

aimer autant qu'être aimé et vous trouverez dans une tendresse de tous les instants, dans une confiance réciproque, dans une sûreté d'affection, le bonheur dont vous avez perdu la trace et que vous méritez par toutes vos qualités de cœur et la justesse de votre esprit. Je vous remercie de m'avoir fait part de votre bonheur aussitôt qu'il vous a été permis de le faire ; vous avez bien jugé en pensant que je prendrais à cette nouvelle l'intérêt d'une véritable affection et vous féliciterais d'autant mieux, qu'en vous connaissant je puis complimenter aussi celle qui vous a choisi ; quant aux revers de la médaille dont vous me parlez, je vous avouerai que je le trouve tout autre que vous et j'applaudis de toutes mes forces à ce projet. Vous avez le regret naturel des habitudes et des souvenirs. L'air et le soleil sont des éléments de bonheur qui vous feront oublier bien vite votre maison, commode, mais triste, et plus triste pour vous que pour un autre ; car sans vous l'avouer, c'est par certaine mauvaise influence mélancolique que vous tenez à une maison qui, pour une jeune femme, des enfants et vous-même plus tard, pèserait sur vous des mauvais souvenirs d'un passé dont vous ne devez conserver que les joies de cœur, les impressions de tendresse, les recueillements de reconnaissance.

En voilà bien long, mon cher ami, je suis entraîné par tout ce que vous méritez, par l'intérêt que je vous porte, à vous parler d'une décision bien importante pour vous et à laquelle mon amitié ne peut s'empêcher de s'initier.

Je recule d'ailleurs certains remerciements à vous faire et qui touchent mon amour-propre de trop près pour ne pas me mettre dans l'embarras. Cette charmante musique de la louange est trop douce à l'oreille des pauvres artistes, pour que je ne m'y laisse pas entraîner des premiers. Comment résisterais-je à ce flux d'éloges que vous me prodiguez, plus en ami qu'en critique, n'est-ce pas ? Ma carrière heureusement n'est pas assez brillante pour que je me laisse étourdir par l'enthousiasme de votre amitié. Je crois bien, du reste, et je vous l'ai dit, qu'il y a quelque chose là et que j'aurais pu faire, si, comme me disait Riesener, ce travail des panneaux m'était venu à l'âge où l'on a l'avenir pour soi et devant soi. Je suis cependant bien heureux de votre sympathie ; ne vint-elle que d'un cœur prévenu j'en serais encore assez fier.

Me voilà avec tous les miens au milieu des Alpes, dans un pays des plus grandioses et des plus surprenants. L'aspect de ces géants, apparus comme un coup de théâtre, a fait jeter un cri à mes enfants et cependant dois-je y regretter nos infinis normands, nos vaporeux espaces, c'est ce que je ne saurais encore vous dire ; nous sommes ici en famille, fort gâtés, tout à la santé de René, qui ne peut encore avoir recueilli un grand fruit de son séjour. Nous avons hâte d'échapper aux gâteries qui nous enlacent et d'aller nous installer à Saint-Laurent du Pont, dans

la Grande Chartreuse. C'est là que je compte prendre sérieusement le travail qui m'est, vous le savez, impossible au milieu du monde...

... Vous ne me dites rien des Adrien L...[1] Votre lettre me fait espérer qu'il a reçu le contre-coup de votre enthousiasme et qu'il est content du travail, impatient de le voir en place. Je n'ai pas moins que lui hâte de le voir définitivement placé.

A sa nièce Caroline Richomme.

Saint-Laurent du Pont, dimanche 1er août.

Je revenais ce matin le long du torrent qui conduit à la Grande Chartreuse, pour gagner Saint-Laurent, où nous sommes depuis jeudi soir, et je pensais que, sans doute, je trouverais les lettres que nous attendons depuis notre arrivée à Grenoble. Vais-je avoir ce que nous espérons, me disais-je, de bonnes nouvelles de leurs santés? Comment vont-ils ceux que nous aimons et que nous avons laissés? De vous autres, pas un mot! augurons que vous allez le mieux possible et que la paresse seule nous prive de vos nouvelles. Il y a cependant dans l'attente une certaine inquiétude, que vous feriez bien de faire cesser.

Nous voici donc, au cœur de la montagne, à six kilomètres des Echelles, frontière de la Savoie, à deux heures et demie de cette Grande Chartreuse, objet du pèlerinage ou plutôt de la curiosité de tant de touristes, que nous n'avons pas encore visitée cependant. Les Petit doivent venir pour faire cette partie avec nous; les attendrons-nous pour monter sur les pics où se trouve cette vaste habitation des cénobites? C'est ce que je n'ose dire. Le torrent assez pittoresque invite fort et nous sommes volontiers sur ce chemin. Nous n'avons pas besoin, ma chère amie, de ce monument religieux pour penser à toi, cependant, tu reviens naturellement du cœur à l'esprit lorsqu'une image quelconque du catholicisme s'offre à nous. C'est à toi que je réserverai la description de la Chartreuse lorsque nous l'aurons vue, et nous irons voir certainement avec intérêt ces austères moines, que nous ne connaissons que par les peintures de Saint Bruno[2]. Ce que je puis te dire déjà, c'est que le Révérend Père est ici une puissance et une puissance aimée. Son établissement fait pour huit cent mille francs d'affaires par an, il tient hôtel et vend de la liqueur, si connue sous le nom de la Chartreuse. Le Révérend a offert neuf millions, dit-on, pour rentrer en possession de tous les biens passés à l'Etat à l'époque de la Révolution.

[1] Adrien Lenormand, manufacturier à Vire, propriétaire des panneaux décoratifs.

[2] La vie de Saint-Bruno, suite de 24 tableaux par Eustache Lesueur. Musée du Louvre, provient du couvent des Chartreux de Paris.

Voilà de quoi inspirer le respect, mais ce qui n'y nuit pas, c'est que les *bons Pères* font beaucoup de bien, bâtissent des églises, dotent des religieuses, font entrer des novices dans les séminaires, et il faut ajouter que, lorsque le manque de vocation empêche les néophytes de continuer, ceux-ci savent presque toujours garder la dot et c'est, dit-on, quelquefois un moyen de se la faire donner. Aussi tu serais certainement édifiée de voir comment le dimanche est observé dans les communes qui dépendent du couvent. Il faut ajouter encore que Saint-Laurent, que nous habitons, a un curé capable et un vicaire presque aussi distingué. Claire te dira qu'il parle bien. Voilà, ma chère enfant, pour les nouvelles religieuses auxquelles tu peux prendre quelque intérêt. Je ne te parlerai pas de la Salette. Ce que je te dirais sur le commerce qui se fait là, en concurrence des eaux de la Chartreuse, ne serait peut-être pas de ton goût, bien que pour appuyer mon opinon, j'aie pour moi quatre ou cinq des curés les plus distingués de Grenoble, l'archevêque de Lyon et une condamnation en police correctionnelle. Mais comme je sais que tu n'aimes pas à ce qu'on plaisante des miracles quels qu'ils soient, et que je ne veux pas avoir même l'*air de te taquiner*, je m'abstiendrai. On ne plaisante d'ailleurs pas avec des miracles en bouteilles qui rapportent plus de deux cent mille francs par an et enrichissent un pays. Si je ne t'ai pas parlé du pays lui-même, c'est que j'ai un peu honte de n'en avoir rien tiré et que je crains de le quitter sans grand profit. Il est impossible de voir rien de plus pittoresque. Je connaissais assez les Alpes pour n'avoir aucune surprise, mais c'est toujours un grand spectacle que celui de ces éternels bouleversements. Pourquoi les peintres reculent-ils tous devant ces magnificences? La difficulté de les rendre est sans doute pour beaucoup, mais aussi bien des conditions qui sont en dehors de l'art; un manque de proportions, certaine crudité de couleur, une monotonie dans l'effet des sapins, voilà pour la peinture; ajoutez à cela qu'il faut s'acclimater à un pays moralement et physiquement et que celui-ci, qui fait passer des chaleurs d'Afrique aux neiges de Saint-Pétersbourg, étonne autant les habitudes que les yeux. Nous avons eu d'ailleurs une si aimable réception à Grenoble, des promenades si intéressantes, qu'il était bien difficile de travailler. J'en suis au regret, vais-je faire mieux ici? Je ne sais...

A sa nièce Caroline Richomme.

14 septembre 1858.

Ma chère Caroline,

Bien que nos lettres vous soient certainement communes, je veux cependant t'écrire un petit mot à part, c'est le moins que je puisse faire pour toi. J'ai commencé trois ou quatre lettres à

ton intention, sans pouvoir jamais arriver à donner un corps quelconque à mes bonnes pensées et je voudrais réparer un peu cette faute. Passant continuellement d'une excursion extravagante, quand on la fait surtout dans un but d'étude, à une prostration maladive, je suis arrivé à ne pouvoir remuer ni bras, ni pattes ; heureux d'avoir encore ma main pour t'écrire et te dire que nous t'aimons ici quand même. Est-ce à cette vie de fatigue que je dois le découragement que j'éprouve, ou au pays lui-même qui me va peu ? Je crois que le pays a beaucoup d'influence sur la santé ; et la fatigue, sur l'opinion qu'on peut avoir du pays. Les Alpes, dont tu ne connais que la partie italienne, sont, je le maintiens, plus extraordinaires que belles à peindre. Je parle toujours des montagnes vues de près, dans leurs intérieurs, leurs défilés presque toujours en coulisses. Mais les Alpes du Dauphiné, trop hautes pour être belles, trop grandes pour être vues de si près, ont un inconvénient de plus que celui de lignes fatigantes par leur parallélisme, c'est la couleur. Si le Midi, si la Provence en un mot, que tu aimes tant, manque beaucoup de cette rêverie et de cette douce intimité qui font la beauté des paysages du Nord, il lui est si supérieur par la beauté des lignes, la splendeur et l'éclat de la couleur, la grandeur des spectacles, qu'on peut se prendre d'une grande admiration et trouver les plus beaux motifs d'un tableau ; à Nice, d'ailleurs, on a devant soi de grands et beaux pays. Ici, la vallée que nous occupons a bien assez d'espace aussi pour offrir des vues, comme l'on dit; mais les montagnes, sur lesquelles Saint-Laurent s'appuie, sont de vraies murailles dont la couleur, d'un vert absolu, diminuerait beaucoup la hauteur, si l'œil n'était obligé de la mesurer en se levant sans cesse vers le ciel, si les jambes, surtout, n'en donnaient pas la preuve à chaque petite course? Le torrent qui mène à la Chartreuse est des plus pittoresques, les eaux, toujours admirables dans ce pays, coulent dans de magnifiques rochers ou sous des arbres presque aussi beaux que ceux de Fontainebleau. Malheureusement il est bien difficile de se placer pour prendre la moindre étude. Ce n'est pas d'ailleurs quelque chose d'assez caractérisé pour donner l'aspect du pays, qui manque essentiellement de caractère. C'est cependant là que j'ai porté mes efforts, et c'est là, hélas, qu'à chaque tentative, et je les ai beaucoup répétées, j'ai attrappé d'affreux et dangereux refroidissements et les courbatures qui en sont la suite ; heureux si ma poitrine, bien fatiguée par ces efforts réitérés, n'en porte pas de plus mauvaises impressions.

J'avais, ma chère bonne, promis de te parler de la Chartreuse, mais vraiment comment traiter ce sujet avec toi? Tu voudrais bien, dis-tu dans une de tes rares lettres, me voir un peu moins mécréant, et moi je voudrais te voir un peu plus philosophe, voltairienne même ; ne ris pas trop, et comprends que par là j'entends, un peu plus indulgente pour les opinions des autres,

un peu plus portée à l'esprit d'examen, à l'étude des faits et de l'histoire, sans te souhaiter de rien perdre du sentiment religieux qui fait, dis-tu, ton bonheur et ta joie la plus pure ; suivant moi, cela peut très bien s'accorder. A ce prix, tu serais étonnée de voir que nous serions rapprochés plus que tu ne le crois. Par le fait, il me serait difficile d'avoir une opinion sur les Chartreux et, je l'avoue, surtout avec toi. Peut-être certains hommes ont-ils en effet besoin de cet isolement, que je ne conçois guère, pas plus pour le bonze indien, ou le derviche turc, que pour le Chartreux catholique ; ton appel à la prière de Moïse m'a paru plus spirituel que convainquant. Je crois plutôt que pour juger les moines, il faut se reporter au moyen âge, au temps de leurs institutions. Aujourd'hui nous pouvons encore admirer les ordres utiles à l'humanité, mais il nous est difficile d'admettre les ordres purement ascétiques. Chaque époque a ses refuges et ses nécessités. Pour les Chartreux, qui se font avec leur liqueur quinze à dix-huit cent mille francs, dit-on, par an, qui tiennent auberge et font valoir, il y aurait beaucoup à dire, mais j'admets avec toi, sauf réserve, la nécessité d'un asile pour quelques âmes frappées, pour des repentirs peu intelligents, pour quelques cœurs égarés qui croient trouver un refuge dans le cloître et ses macérations. Tant est que le Père qui nous a conduits paraissait charmé de pouvoir causer avec nous, que nous l'avons trouvé fort aimable et fort empressé à nous initier à l'intérieur du cloître. Le cloître dont une partie est d'une charmante architecture du xve siècle, reçoit le jour sur le cimetière et donne entrée aux cellules. Les Pères ne communiquent entre eux qu'une fois par semaine, ce jour-là, ils vont en promenade dehors, dînent ensemble et se dédommagent du silence et de l'isolement de la semaine. Une cellule se compose : d'un promenoir, d'une pièce d'entrée, d'un petit cabinet de travail, d'une chambre à coucher. Le promenoir, qui a un petit guichet pour recevoir le dîner, prend le jour ainsi que les pièces, sur le petit jardin attaché à chaque cellule et donne issue à l'escalier, qui descend à un bûcher et à un atelier de menuiserie qui contient un tour et un établi : ces deux pièces ont entrée sur le jardin. La chambre contient, en face le lit, une espèce d'alcôve où se trouvent une stalle et un prie-Dieu, c'est là que le Père se livre à la contemplation, principale occupation de ses heures d'isolement et de silence. Chaque porte de cellule est désignée par une devise, presque toujours tirée parmi les plus désolantes de l'Imitation. Je ne sais si cette vie peut être agréable à Dieu, mais je t'avoue, ma chère enfant, qu'elle me paraît aussi ennuyeuse pour celui qui la mène, qu'inutile aux autres. Je viens de relire la vie de Franklin, et suis persuadé que si l'on avait un saint à ajouter au calendrier, on choisirait à notre époque le nom de cet excellent homme et de cet utile citoyen philosophe, plutôt que celui du plus ascétique Père de la Trappe

ou de la Chartreuse ; autres temps, autres exigences devant les hommes... mais assez sur ce sujet, je ne veux pas te blesser, ni même te taquiner ; je te parle comme à une sœur que j'aime et que j'estime. Si l'espace me le permettait, je te donnerais sur les Pères des détails que je réserve à nos causeries. Qu'il te suffise aujourd'hui de savoir que les Pères se portent tous très bien, vivent vieux, sont pour la plupart des ouvriers et comptent parmi eux quelques hommes revenus des vanités du monde. Le plus jeune frère a 18 ans, le père le plus âgé 74 ; il faut être d'une bonne santé pour être reçu et le chant des matines nous a prouvé que les poitrines sont excellentes. Cette vie les engraisse généralement et peu de Pères, d'après ceux que j'ai vus, offrent cet aspect ascétique qu'on imagine toujours. Adieu, chère amie, je crois, malgré ta douce et pure piété, que tu comprendrais que les sites sauvages qui entourent la Chartreuse inspirent des sentiments plus religieux que l'intérieur de ce cloître, d'où les Pères ne sortent qu'une fois par semaine, pour bien babiller entre eux. Il y a au couvent une bibliothèque de livres ascétiques et théologiques, mais les Pères la connaissent peut-être moins de vue que les étrangers. Adieu encore, je t'embrasse de tout cœur, ceux qui sont autour de moi en font autant.

PAUL.

Notre pays est vert comme au printemps, d'un vert éternel, aussi quelles belles promenades et quel étonnement pour les touristes.

De Saint-Laurent du Pont.

... Le découragement que j'éprouve n'est balancé que par l'espérance que j'ai toujours et que tu me connais, d'emporter quelque chose de ce pays, qui tout beau qu'il est ne me va guère. C'est un pays que je ne voudrais pas juger par ce que j'en ai vu, mais que je trouve fait bien plus pour les touristes que pour l'art. Je crois que les Alpes méridionales (d'après ce que j'en connais) sont bien supérieures et tout cela ne ressemble en rien à l'Italie...

Nous partons définitivement de Saint-Laurent mercredi matin ; si mes reins et ma poitrine me le permettent, nous nous mettrons en route par la montagne et, passant par la Chartreuse, nous nous rendrons à Grenoble en deux ou trois jours, c'est-à-dire le plus doucement possible et en faisant quelques croquis, si je puis.

C'est au retour de ce voyage en Dauphiné qu'il se décide à répondre à l'invitation que Lamartine lui avait faite depuis longtemps. Arrivé à Mâcon, il prend une

voiture, qui, passant devant Milly fermé et abandonné, arrive, en contournant le coteau ombragé par une route montante et sinueuse, au château de Saint-Point. Sur la droite de la route, un cheval blanc en liberté dans un pré, est signalé comme étant celui que montait Lamartine en 1848.

La demeure simple, poétique, couverte de plantes, de lianes, est précédée d'un terre-plein, grand espace vide, sur lequel s'avance Lamartine, maigre et ravagé, mais digne et imposant, accompagné de Mme de Lamartine et de Mme de Cessia sa nièce, de beaux chiens gambadent autour de lui; un levrier, au poil soyeux et d'une beauté tout exceptionnelle, est présenté par lui comme un souvenir donné par un chef pendant son voyage en Orient. C'est un spécimen d'une race fort rare dans le pays même et conservée jalousement par quelques princes persans; une exception avait été faite en sa faveur. Il en avait compris la valeur et en paraissait très fier.

Des paons superbes, reste des splendeurs passées, font la roue et donnent une note brillante dans ce milieu austère et recueilli.

Au dîner, les chiens entouraient les convives. — Mme Huet, sollicitée par l'un d'eux, le caresse; pendant ce temps le premier morceau servi dans son assiette, disparaît enlevé par un compère qui, rejoint aussitôt par son complice, va partager avec lui la proie dans un coin; Mme Huet, un peu saisie hésite; aussitôt M. de Lamartine souriant la prévient que c'est le tribut levé sur toute personne s'asseyant pour la première fois à la table de Saint-Point : — « Vous pouvez être sûre qu'ils ne recommenceront pas demain. » — En effet, les jours suivants, non moins aimables pour quêter une aubaine, ils se gardent de la prendre.

Dans la soirée, Lamartine aborde le sujet de sa situation lamentable, désastreuse, expose sa ruine complète, irrémédiable, annonce la vente de ses biens par autorité de justice, l'arrivée des huissiers pour le lendemain matin,

la saisie et l'affichage à la porte ; paroles d'autant plus impressionnantes qu'elles étaient exprimées par cette noble figure sur un ton grave, posé, pénétrant, avec une élévation et une noblesse d'expression remarquables, une grande dignité triste et mélancolique. Tout en maudissant le destin et l'ingratitude des hommes, il semblait un Dieu dictant les arrêts de la fatalité.

Profondément ému et secoué d'une véritable douleur, Paul Huet, retiré dans la chambre qui lui était offerte, s'empresse de déplorer avec sa femme leur indiscrète arrivée dans un moment aussi néfaste, et songe à la nécessité de se retirer dès le lendemain matin, afin de ne pas prolonger un séjour qui trouble encore plus cet intérieur brisé.

Lamartine travaillait le matin ; levé avant le jour, il restait invisible et ne descendait que vers midi pour le déjeuner ; à partir de ce moment, il était libre et se donnait à tous.

Mme de Lamartine et Mme de Cessia avaient déjà calmé les scrupules et le trouble de Paul Huet et de sa femme, les avaient tout au moins rassurés quant à l'imminence des événements redoutés. Mais, quand le Dieu apparaît, c'est dans un rayon de splendeur, souriant, rajeuni ; il établit avec emphase son bilan : — « J'ai passé la nuit à faire des comptes, à aligner des chiffres ; je vends tout, Milly d'abord, tout, les meubles, — suit une énumération, — ce tapis, — et il frappe du pied en disant un chiffre ; — mais les murs de Saint-Point me restent et j'ai encore un million liquide ! »

Pendant le déjeuner il ne tarissait pas. Mme de Lamartine, silencieuse, jetait de temps en temps un regard vers Paul Huet, qui, plus triste peut-être que la veille, sentait plus cruellement encore l'abîme insondable creusé sous les pas de ce génie inconscient.

Après le repas, Lamartine montre son cabinet de travail situé dans une tour du château, cueille lui-même une fleur et donne une gerbe de plumes de paons à la

fille de Paul Huet qu'il avait vue en ramasser une.

Dans l'après-midi de ce même jour, ou le lendemain, on descendait dans la vallée pour faire le tour du château à une certaine distance, afin d'en contempler l'aspect sous ses diverses faces. Au moment de partir, Mme de Lamartine, qui ne pouvait venir à cette promenade, prend Paul Huet à part et lui demande de veiller, s'il est possible : « Il est si bon, je redoute les rencontres. » — A peine sorti, Lamartine était arrêté par un paysan qui semblait le guetter de loin, l'entretien se prolongeait, l'homme était obséquieux, Lamartine paraissait bon prince. Enfin après une station un peu longue, il rejoignait en s'excusant : — « Ce brave homme est un de mes voisins ; gêné en ce moment, il me demandait de lui acheter son champ, je n'ai pu lui refuser ce service; l'affaire est conclue, pour dix mille francs. » — Et un peu plus loin, il montrait un bout de terrain inculte paraissant sans aucune valeur.

Paul Huet, qui avait senti l'impossibilité d'intervenir, eut l'impression que ce ne devait pas être la première fois que ce terrain était ainsi acheté, qu'il avait dû, avec bien d'autres, être payé plusieurs fois déjà. On sentait l'ignorance absolue de la valeur de l'argent, le vertige du grand seigneur, vivant dans un rêve avec l'insouciance d'un enfant.

Paul Huet faisait un bout de croquis, simple trait de la silhouette du château flanqué de ses deux tours; puis on rentrait en passant par la tombe où Mme de Lamartine, inconsolable dans sa douleur, venait chaque matin pleurer sa fille comme au premier jour. Cette souffrance était toujours telle qu'elle l'exprimait dans cette lettre écrite douze ans plus tôt.

De Mme de Lamartine.

Je vous prie d'offrir mes compliments et mes félicitations à Mme Huet sur la naissance de votre enfant. C'est la plus grande joie de la vie. Je ne dis pas le plus grand bonheur, car de passer sa vie avec celui qu'on aime par-dessus tout, est en fait le bonheur le plus grand ; mais l'en-

fant est le complément si indispensable de ce bonheur-là, que lorsqu'on l'a eu et qu'on ne l'a plus, tout bonheur a fui. Lorsqu'on est jeune on conserve l'espoir de revivre encore dans un autre enfant, mais lorsque le temps a enlevé cette dernière espérance, il y a une sorte d'isolement dans le cœur d'une mère qui augmente avec l'âge. C'est le contraire des autres blessures que le temps cicatrise, celle-là se creuse toujours plus.

Soignez-vous, monsieur, et agréez l'assurance de mes sentiments bien distingués,

Mme de LAMARTINE

Nous causons souvent de vous avec votre ami M. Decaisne.

19 février 1845.

Enfin l'école, fondée par elle, était proche, où, après sa visite quotidienne, elle allait se consacrer à l'éducation des enfants : — « C'est ma seule joie maintenant en ce monde, de m'occuper de ces enfants, disait-elle, et encore cette joie est bien troublée par mes inquiétudes pour l'avenir. Où serai-je demain, que deviendra cette œuvre après moi ? »[1]

On conçoit quelle profonde impression de tristesse et de mélancolie Paul Huet emportait en quittant Saint-Point, où il avait été si heureux de pouvoir venir rendre hommage au poète dans son cadre intime. Rentré à Paris, il recevait, peu de temps après, cette lettre, cri sublime de souffrance et de révolte.

De Lamartine.

Mon cher Huet, vos deux mots m'ont bien touché, j'attendais un calme pour vous le dire.

Ma femme à l'agonie vingt-huit jours de suite. Mieux.

Valentine à la mort vingt-trois jours. Moins de danger.

Notre ami et médecin mort en neuf jours chez moi.

La femme qui le servait, morte de fatigue et de chagrin.

Une servante admirable, devenue folle subitement après la mort de son maître.

Moi, fort souffrant de corps et de cœur, allant d'un lit à un cercueil.

Pendant ce temps-là, vingt huissiers à mes portes et pas un acquéreur pour mes dépouilles !

[1] Ai-je besoin de dire que ce récit est autant le résultat de mes impressions personnelles que le reflet des conversations de mon père. J'étais présent lors de cette visite à Saint-Point et, sans parler des notes que j'ai prises sur l'heure, j'étais à l'âge où de pareils faits se gravent pour jamais dans le souvenir d'une façon indélébile.

R. P. H.

Voilà le bulletin.

Vous avez beau dire, allez, la France est une vilaine patrie et j'aurai la consolation de mourir en la maudissant ! [1]

Mais on y a de bons amis et vous en êtes. Adieu,

LAMARTINE.

D'Eugène Delacroix.

Ce 13 octobre 1858.

Mon cher ami, vous faites confusion dans le souvenir qui a pu vous rester de mon procédé pour mater. J'emploie tout simplement de la cire et de l'essence rectifiée fondues ensemble à froid ou au bain-marie ; mais, chose essentielle, j'ai ce mélange sur ma palette au moment où je peins et j'en prends à chaque touche pour mêler aux tons ordinaires. Vous n'obtenez aucun effet ou plutôt cet effet est très désagréable quand vous passez cette drogue sur le tableau achevé.

Haro a une espèce de cire qu'il passe sur les tableaux pour les mater après coup : mais ce procédé mate très irrégulièrement, de sorte que vous n'obtenez plus, même en plus faible, l'effet de votre tableau. Vous concevez que si, en peignant, vous matez vous-même, vous tenez compte dans l'exécution des couleurs qui perdent plus que les autres à être matées et vous renforcez en conséquence. L'opération faite ensuite donne un très mauvais résultat et je vous en parle pour l'avoir essayé.

A votre place, je vernirais mes tableaux : ils valent bien la peine qu'on cherche le jour pour les voir ; autrement vous aurez un résultat louche et qui ne sera avantageux ni pour vous ni pour les personnes qui possèdent vos tableaux.

J'espère que le séjour que vous faites à la campagne vous fait du bien : pour moi, c'est mon grand remède. Maintenant je suis très occupé de ma chapelle Saint-Sulpice [2] qui avance et ne me fatigue pas autant que je l'aurais cru.

Adieu, mon cher ami, recevez l'expression de mon bien sincère dévouement.

E. DELACROIX.

Au président Petit.

9 novembre 1858.

Mon cher Auguste,

... Malgré votre juste passion pour vos montagnes, vous goûteriez bien de même la modeste Normandie ; si elle ne touche pas

[1] Dans le XXIe entretien du *Cours familier de littérature*, t. IV, p. 161, Lamartine, dans un article sur Béranger, dit à propos de ses funérailles du 16 juillet 1857 et de l'enthousiasme populaire :

« Ah ! quel peuple ! On peut le maudire pour ses inconstances, mais il faut l'adorer pour ses fidélités et pour ses retours ! Qu'on dise ce que l'on voudra, l'âme de cette terre est mobile, mais c'est une belle âme parmi toutes les âmes populaires de l'antiquité et du temps présent. On peut se plaindre quelquefois d'y vivre, mais il faut se féliciter au moins d'y mourir ! »

[2] La chapelle des Saints-Anges à l'église Saint-Sulpice.

au ciel, elle atteint aussi l'infini par la mer et je crois l'âme de Marie et la vôtre, mon cher Auguste, capables de sentir les beautés de l'Océan. Je voudrais bien voir comment Marie comprendrait cet horizon mystérieux qui emporte la pensée bien plus loin que ces pics magnifiques, dont elle est si enthousiaste. Je ne sais, mon cher ami, si je pourrai tirer parti de ces merveilles de votre nature alpestre si particulière ; à peine si j'ai pu la bien comprendre, malgré toute l'impression qu'elle a faite sur moi. Mais pour rendre ce beau pays, s'il peut se rendre, il faut y vivre longtemps, peut-être aussi ne pas le voir de si près ; car vous avez beau dire, je le crois hors de proportion ; non seulement l'homme n'est plus rien, mais vos sapins de deux cents pieds disparaissent comme des brins d'herbe, l'Oisans[1] seul me laisse une vive impression et le désir de revoir ces merveilles avec vous...

... Je vous embrasse et je vous aime,

PAUL.

Au président Petit.

31 décembre 1858.

Mon cher bon, ou plutôt mes chers bons, car c'est à vous tous aujourd'hui, plus qu'un autre jour encore, que je veux envoyer ce souvenir de bonne tendresse. Bien que nous n'ayons point besoin d'aucune date précise pour penser à vous, instinctivement on est disposé à s'embrasser avec une plus vive émotion à ce moment où l'on remonte l'horloge, et ce n'est pas pour céder à l'usage que des cœurs attachés et inquiets échangent les vœux les plus tendres et les sentiments les plus affectueux. On se compte, on serre les rangs, et, de loin comme de près, on sent l'émotion et la douce étreinte. Nous vous embrassons *du meilleur*, croyez-le bien. Si les souhaits peuvent quelque chose, vous serez heureux...

Je puis ajouter à ces vœux le désir que nous avons de vous voir et de vous embrasser. Il n'est pas possible que nous oubliions les moments passés ensemble, vous nous avez trop gâtés ! et nous les comptons parmi les bons jours de notre vie d'affection. C'est lorsque l'on vieillit, que l'on sait, mieux que jamais, que les seules joies véritables sont dans les attachements sûrs et solides. La jeunesse épanche le trop-plein de son cœur ; mais nous, mon vieil Auguste (c'est de moi vieux que je parle), nous nous réchauffons aux bons foyers d'affection et de vieille amitié ! Si je suivais mon penchant, je vous écrirais plus souvent, hélas, les bonnes choses sont celles qu'on sait le moins se donner. Je ne suis pas un homme de plume, je m'acoquine à mon chevalet, pendant que Claire s'attelle aux enfants. Les jours passent dans

[1] Le Bourg-d'Oisans près Grenoble.

le travail et la fatigue, le découragement est trop souvent au bout, pour se trouver bien en train de communiquer à ceux qu'on aime les impressions pénibles, les tristes pensées et quelquefois de trop vrais chagrins. La mort, cette brutale insensée, a enlevé en cinq ou six jours un ami de René ; elle traîne avec cette cruauté inexorable, que je connais trop bien, le jeune et charmant cousin à Cannes où il est allé chercher quelques derniers rayons du soleil. Voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit et ce dont je ne voudrais pas vous attrister. Sans compter une lettre navrante de Lamartine, devant laquelle tombent les petits ridicules dont profitent trop bien ses ennemis. — Certes, c'est un singulier spectacle de voir ce grand poète demander pardon d'avoir publié quelques vers dans sa jeunesse et dire qu'il n'est qu'un homme d'État, qu'un homme d'affaires ou au moins le premier marchand de vins de la France. Le malheur, l'injustice et l'ingratitude égarent ce grand esprit, qui pourrait certes parler de plus haut à la France, et dire qu'elle n'a pas pu le suivre, parce que poète, il la menait trop haut pour elle. C'est la pourriture seule qui l'a détachée de l'héroïsme et c'est cette pourriture qu'il veut à tout prix retenir. Il n'y parviendra pas, lui moins que personne, et déjà il jette cette poussière au vent comme une malédiction qu'il jette au pays : « Vous avez beau dire, m'écrit-il la France est un affreux pays et je n'aurai de consolation que de mourir en la maudissant. »

Vous le voyez, mes chers amis, malgré moi, lorsque je voudrais vous parler de choses riantes, d'affections, d'enfants et d'aimables espérances, je tombe dans les tristes réalités; mais la neige nous entoure, ce ciel gris et souffreteux a son influence et vous devez vous-mêmes en recevoir, malgré vos belles montagnes, plus d'une triste impression.

Je termine en me rappelant à ceux de vos amis qui veulent bien se souvenir de nous et en vous embrassant de cœur comme j'ai commencé,

PAUL.

A M. Legrain.

4 janvier 1858.

Mon cher ami, vous êtes heureux : soyez-le le plus longtemps possible, et ce sera toujours court; jouissez de cette félicité nouvelle qui vous a rendu la santé, bien plus encore que l'air natal. Tout ce que nous avons pu dire de votre charmante compagne, nous l'avons senti et pensons n'avoir rien deviné que de juste et de vrai. Pour moi, je n'ai que trop l'occasion de comprendre le prix de la santé, ce seul bien qui me manque et dont l'absence détruit autour de moi et en moi le bonheur dont tous nous pourrions jouir : travail, tranquillité d'esprit, confiance dans l'avenir, quelle nomenclature dépend de cet état suprême,

autour de nous tout ce qui nous aime souffre de notre souffrance et ce n'est pas la plus petite douleur de la maladie. Si vous attribuez à l'air natal votre guérison subite, pour moi, c'est depuis que j'ai remis le pied dans ce sale pays qui m'a vu naître, comme disent messieurs les poètes, que je vais de mal en pis et tellement que je crains de retomber dans l'état ou j'étais il y a deux ans. Mais c'est mal à moi d'attrister vos beaux jours. Je dois m'empresser de vous dire que je vais mieux, qu'il faut espérer que bientôt j'aurai repris « le cours accoutumé de *ma modeste vie* », je dis modeste vie, car pour des exploits il n'y faut plus compter. Si l'âge des héros est passé pour tous, je ne puis avoir la prétention de le faire renaître. Je ne puis cependant ne pas m'affliger de la privation de mon atelier. Vous savez combien j'aime le travail, le Salon approche et les années ne me laissent pas beaucoup de temps à perdre, vous voyez, mon cher monsieur Legrain, qu'on a encore des illusions !

Pour revenir à des choses meilleures, êtes-vous installés, avez-vous placé Mme Legrain dans un nid de son goût ? et jouissez-vous du plaisir de dépenser tout votre savoir faire à l'embellissement de votre cher coin ? Le bahut fait-il bien ? les tableaux sont-ils placés, l'atelier prêt, terminé, occupé, et la couleur des rideaux plaît-elle à Madame ? Votre vue doit être bien triste et je ne veux vous en parler, cependant tout est beau sous l'impression du bonheur, et ce grand horizon doit encore parler à votre cœur...

Vous êtes ou vous devrez être si occupé que je ne vous parlerai de rien ; vous avez avec vous, en ce moment, plus de poésie que l'on n'en publie en bien des années...

A vous de cœur,

PAUL HUET.

Le médecin voulait m'envoyer dans le Midi, mais je crois qu'aujourd'hui, il me renvoie à Pâques ou à la Trinité, c'est-à-dire au printemps, alors seulement il exigera mon départ pour la campagne.

Au président Petit.

29 janvier 59.

Cher ami, vous sentez bien que je voulais vous écrire, que l'entrain seul m'a manqué. — Depuis mon retour de Normandie, je traîne une vie triste, sans ressort et sans force. Comme tous les malades, j'attends le soleil du printemps, qu'on me montre en espérance comme un joujou dont on flatte les enfants. J'espérais pouvoir vous écrire que tout cela était fini, que je travaillais, vivais, marchais comme le premier venu ! Mais il n'en est rien ; ma passion du travail n'avance pas d'une seconde l'heure de la délivrance. Je ne prends pas toujours mon mal en patience et

Photo. Braun et Cie

INONDATION À SAINT-CLOUD, Exposition Universelle 1855

(Toile, 2m55 × 1m60) (Musée du Louvre)

c'est pourquoi je tardais à vous écrire ; à quoi sert d'attrister des amis ! qui, eux aussi, ont leurs tristesses !... Hélas ! j'écrivais tout à l'heure à un vieil ami : j'ai beaucoup travaillé et peu récolté... J'ai été sobre toujours et j'ai toujours eu des maladies d'entrailles et d'estomac, ainsi va le monde ! ...Je n'aurai donc rien de nouveau pour le Salon, mon cher Auguste ; le propriétaire des panneaux me permettra-t-il de les exposer, c'est ce que je ne saurais dire encore. Mais combien j'ai admiré la naïveté de votre amitié lorsque vous voyez déjà le succès assuré de ces toiles et que vous parlez de la grande médaille d'honneur à propos de ces décorations. Comment, mon cher ami, un homme de votre expérience, président s'il vous plaît d'une Cour Impériale, peut-il s'égarer ainsi ? Si ce n'était votre affection qui vous aveugle et pour laquelle je voudrais vous embrasser, je rirais un peu à votre *barbe*, car vous en portez, monsieur le magistrat[1]. Hélas ! ne savez vous pas ce que c'est que les comités, les autorités, rivalités, les grands mots de peintre d'histoire, les jalousies d'artistes, etc., etc. Je n'ai pas la prétention d'avoir fait des chefs-d'œuvre, mais vous voyez que, fussent-elles des chefs-d'œuvre, mes peintures ne seraient pas encore si près du triomphe. J'ai une santé bien appauvrie, le travail, la lutte, les maladies, voilà sans doute bien des causes de mon état de souffrance ; mais ne puis-je pas dire encore que je m'en vais un peu du mal des Robert[2] et des Donizetti[3] et de tant d'autres qui n'ont pas su vaincre. Sans rêver la grande médaille à propos de mes panneaux, j'ai le regret d'une vie manquée, des travaux que j'aurais pu faire et qui m'étaient, je crois, légitimement dus si les choses dans ce monde marchaient comme elles doivent marcher. Pardonnez, mon cher ami, ces tristes plaintes échappées à un malade qui voit en noir ; un peu de santé, le premier rayon de soleil, la force de reprendre la palette et je vous écrirai avec de nouvelles illusions et un nouveau courage. J'aspire à vous revoir tous, à revoir aussi votre beau pays dont je n'ai rien su tirer que le souvenir des bons moments passés près de vous...

Lamartine est venu me voir deux fois pendant ma maladie, il avait repris quelques illusions, prétendant que de tous côtés, il reçoit, surtout parmi *les petits*, les plus nombreuses marques de sympathie. Sur 400 habitants d'un village de l'Aisne, plus de 360 ont apporté leur petite souscription, aussi ne peut-il pas désespérer de ce beau pays de l'Isère si patriote et si poétique, il sait

[1] Le président Petit portait la barbe en pointe et ne rasait que ses moustaches.

[2] Léopold Robert, peintre et graveur, né en 1794, s'est suicidé à Venise le 20 mars 1835.

[3] Donizetti (Gaetano), compositeur italien, 1797-1848, est mort fou.

qu'il a, dans ce coin de la terre nationale, des amis comme M. Petit, etc., etc. Quand vous verrai-je, mes chers amis?...

... Nous vous embrassons de cœur,

PAUL.

Au président Petit.

Avril 1859.

... *Alea jacta est!* J'ai donc envoyé les panneaux à l'exposition et, faute de mieux puisque je n'ai pu travailler de l'hiver, sept petites toiles accumulées depuis plus ou moins de temps et terminées pour la circonstance. Ce n'est pas sans inquiétude qu'on lance ses pauvres toiles dans cet océan. 8.000 tableaux présentés! L'on parle de quelques très belles choses.

Il paraît, mon cher ami, que la souscription Lamartine est abandonnée définitivement à Grenoble; c'est au moins ce que me disait notre poète avec une triste amertume, dimanche dernier. Il voit arriver le moment où ses propriétés vont être dépecées à vil prix, et où lui-même sera obligé de s'aller cacher dans quelque village des environs, ou même en Angleterre!

De E. Delacroix.

Ce mercredi, juin 1859

Mon cher ami, j'apprends en rentrant que vous avez pris la peine de passer. Pardonnez-moi; depuis quelques jours je me suis trouvé forcé d'être presque toujours hors de chez moi et j'ai négligé malheureusement de répondre à votre lettre si amicale et si chaleureuse. Je me le reproche d'autant plus qu'il y était question d'affaire. Je vous remercie bien de me remonter un peu sur l'effet de ces pauvres tableaux que j'étais presque aux regrets d'avoir exposés; au reste, je devrais être habitué à cet effet de presque toutes mes expositions. Soit le contraste de mes tableaux avec les autres, soit toute autre cause, telle que l'absence de vernis, il y a toujours une sorte d'hésitation à les approuver même chez mes amis ou ceux qui ont l'habitude de ma peinture : à plus forte raison chez les gens qui ne jugent que sur parole, ou qui préfèrent à tout, les tons fraîchement vernis et criards de beaucoup de peintures toutes fraîches.

Je crains que le prix que je veux avoir de mes tableaux n'effarouche votre amateur : Ce prix, qui est un peu au-dessus de ceux que je demande ordinairement, tient au désir que j'aurais, pour des choses que je regarde comme un peu réussies et qui m'ont donné beaucoup de peine, d'avoir un prix au moins égal à celui que les marchands obtiennent des amateurs : je ne les céderai que moyennant 4.000 francs pour chacun.

Je vous prie donc de croire à mon regret, si ce prix dépasse ce que peut mettre votre ami : Peut-être, dans d'autres ouvrages, moins importants relativement, trouverai-je à le satisfaire en lui vendant quelque chose au même prix que je fais à des marchands.

Voilà bien des paroles pour une affaire d'intérêt. Ce qui m'a charmé

dans votre lettre, c'est d'y voir votre partialité pour moi, qui me flatte et qui m'honore encore plus.

Je n'ai pas encore osé aller au Salon par la crainte de m'y voir : de sorte que je ne peux pas vous parler de vos beaux panneaux. L'effet m'en a suivi longtemps après la visite que je leur fis chez vous l'été dernier. Je ne doute pas qu'on ne les estime à leur valeur, c'est-à-dire très haut.

Je vous serre bien la main en attendant le plaisir de vous voir,

E. Delacroix.

Dans le journal d'Eugène Delacroix on trouve, à la date indiquée ici, c'est-à-dire l'été précédent, ce passage où il parle évidemment de cette visite :

13 avril 1858.

« J'ai été à trois heures chez Huet. Ses tableaux m'ont fort impressionné, il y a une vigueur rare ; encore des endroits vagues, mais c'est dans son talent. On ne peut rien admirer sans regretter quelque chose à côté. En somme, grand progrès dans ses bonnes parties. En voilà assez pour des ouvrages qui restent dans le souvenir. Ce qui m'est arrivé pour ceux-ci. J'y ai pensé avec beaucoup de plaisir toute la soirée [1]. »

Cette note prouve combien Delacroix était sincère quand il faisait un compliment à son ami. Les termes de la lettre et ceux du journal intime sont presque identiques; d'une part : « l'effet m'en a suivi longtemps après la visite que je leur fis chez vous l'an dernier », de l'autre : « ses tableaux m'ont fort impressionné, il y a une vigueur rare,... en voilà assez pour des ouvrages qui restent dans le souvenir. Ce qui m'est arrivé pour ceux-ci. J'y ai pensé avec beaucoup de plaisir toute la soirée » [2].

[1] *Journal d'Eugène Delacroix*, t. III, p. 323.

[2] Je ne crains pas d'aborder, sans aucune hésitation, un point un peu délicat. Ce *Journal de Delacroix* contient une boutade de mauvaise humeur qui a, paraît-il, fait à la mémoire de Paul Huet le plus grand tort auprès des amateurs : elle se trouve à la page 377 du tome II, datée du 18 juin 1854. Burty l'a relevée lui-même, en publiant à côté la lettre de Delacroix à Paul Huet du 24 avril 1855, c'est-à-dire presque de la même époque ; mais il suffit de lire ce qui précède la boutade, pour l'expliquer et la comprendre : « 18 juin. A huit heures, chez Durieu ; jusqu'à près de cinq heures, nous n'avons fait que poser... Huet m'a mené chez lui : je m'y suis aperçu que j'avais *oublié mes lunettes*, et je suis revenu, *tout courant et fatigué*, les

L'année précédente, évidemment avant la visite du 13 avril, Huet avait reçu cette autre lettre qui donne l'impression de Riesener, transmise par Delacroix.

De E. Delacroix.

Ce 10 mars.

Mon cher ami, je regrette beaucoup de vous avoir manqué ; vous me trouveriez surtout vers deux heures ; au reste, voilà plusieurs jours que je me propose d'aller vous voir ; Riesener m'a parlé de choses très belles que vous avez en train que je voudrais que vous me montriez.

Ma santé se soutient grâce à des précautions assez minutieuses : Le repos à propos est le meilleur remède. J'espère que vous n'êtes pas mécontent de votre état et je le désire bien.

A vous de cœur,

E. Delacroix.

A M. Legrain.

Avril 1859.

Mon cher ami, après avoir commencé et recommencé dix fois à vous écrire, sans parvenir à pouvoir ou à vouloir vous envoyer mes épîtres, — trop tristes témoignages de mes souffrances, car je ne voulais pas attrister vos heureux jours ; — il faut bien, cette fois, que je me décide à vous dire combien nous vous remercions de votre aimable souvenir. Si j'attendais, comme je le voulais, mon parfait rétablissement, j'attendrais trop longtemps. Depuis votre passage si court à Paris, où vous nous avez fait entrevoir en jaloux votre jeune femme comme une de ces charmantes apparitions qu'on voudrait retenir et fixer, notre vie a été traversée par tous les ennuis imaginables ; cet hiver si doux et presque italien nous a été funeste à tous, malades les uns ou les autres ou les uns et les autres ensemble, tourmentés de tracas, de misères, d'inquiétudes et de souffrances, comment écrire, ennuyer ses amis de ces sottes confidences ?

... Pour moi, vous le savez, j'ai passé l'hiver sinon dans mon lit, au moins comme un vieux podagre, les pieds enchaînés et la tête assez libre pour souffrir de l'impossibilité de songer au moindre travail. C'est à grand'peine si, à force de volonté et au dernier moment, j'ai pu terminer quelques petits tableaux pour

reprendre au *septième étage* de Durieu. » Et l'homme nerveux, exaspéré (et sans lunettes) d'ajouter : « Ce pauvre Huet n'a plus le moindre talent... »

Comme ceci montre la justesse de cette note de Meissonier, qui pourtant, lui, n'était pas un nerveux comme Delacroix : « Il y a des jours où l'on ne peut rien goûter, d'autres où tout vous enivre. En fait d'art, tout dépend de la disposition intime que nous apportons devant les choses. » (Gréard. *Souvenirs de Meissonier*, p. 186.)

faire cortège aux panneaux que M. Adrien, vous le savez, a eu la complaisance de nous expédier. Encore ma femme, peu confiante en moi, prétend-elle que j'aurais bien mieux fait de faire l'économie de mes forces et surtout de mes cadres pour ces petites toiles! A-t-elle raison? Je dois le craindre. Comment feront les panneaux eux-mêmes dans cette mer immense de l'exposition? Que vous êtes heureux, vous, cher ami, de n'être pas obligé de vous jeter à la nage au milieu de ce pêle-mêle du Salon et de prendre un bain dans cette infecte purée de peinture! Songez qu'il y a 8.000 présentations! Les pauvres hameçons, que j'ai lancés là-dedans, seront sans doute perdus. J'espère que vous viendrez cependant voir tout ce tapage. Votre santé a été excellente et comme doit être la santé d'un jeune marié, il faut espérer que Paris cette fois ne vous éprouvera pas.

Je ne vous ai pas encore parlé de vos ambassadeurs, c'est par là que j'aurais dû commencer. Tudieu! quelle noble idée ils donnent de la *cour* qu'ils représentent; je n'ai vu que Dumas, fraîchement débarqué du Caucase dans son magnifique costume oriental, qui puisse rivaliser avec ces gaillards-là de fraîcheur et de rotondité. Merci, merci surtout du souvenir qui vous a suggéré l'idée de nous envoyer ces beaux normands...

Adieu, mon cher ami, pensez toujours à nous et sans nous donner des preuves aussi palpables, écrivez-nous quelquefois un mot d'amitié, vous ne sauriez croire combien cela fait plaisir aux pauvres souffreteux.

. . . . . .

Votre tout dévoué.

PAUL HUET.

A M. Legrain.

9 mai 1859.

Mon cher ami, depuis ma dernière lettre, voici la première minute dont je puis à peu près disposer; tout fatigué, mal en train que je suis encore, je veux vous la consacrer et vous dire au moins que je pense à vous. Sans entrer dans les tristesses de santé et d'affaires, nous venons d'être pris par d'aimables et bons cousins de Grenoble que nous aimons et dont nous avons dû presque exclusivement nous occuper. Le père et la fille, charmants tous deux (dans leur genre), malgré leur amour de la peinture, ne venaient pas à Paris pour travailler et faire des études dans mon atelier, ceci pour rappeler nos bons moments passés ensemble. Le père est un président de cour dont la gravité est fort douce et fort aimable, la jeune fille un type italien sévère et pur, elle aurait sans doute votre préférence sur le président fort beau aussi. Quoi qu'il en soit, j'ai dû les promener et l'exposition, comme vous pensez, a été le but obligé de nos excursions; ne viendrez-vous pas la voir?.... Paris, vous le savez, est

toujours bien séduisant au printemps, tout paré de jeunes femmes et de fleurs, c'est le moment d'y ramener Mme Legrain. Je voudrais, en vous parlant du Salon et de toutes les coquetteries qu'il renferme, exciter votre activité et vous donner pour venir ici le désir que j'ai de vous y voir. Que ne vous ai-je écrit le jour de l'ouverture sous l'impression des premières agaceries de cet art singulier, corrupteur et corrompu! Malheureusement je suis, pour vous en parler, un peu à bout de cette pacotille en plein air qu'on appelle l'exposition de peinture et de sculpture. C'est un bazar oriental fort séduisant le premier jour et qui fatigue bientôt comme les plus jolis kaléidoscopes. Je suis mal venu aujourd'hui pour vous parler de tant de talents, d'efforts et d'éclats; j'en ai été ébouriffé d'abord et j'en suis revenu presque aussi vite, deux torts sans doute. Venez juger la question. Pour moi, je me sens peu à l'aise au milieu de cette peinture troussée, vernie, lustrée. Vous avez vu quelque pauvre diable entrant dans un salon avec un pantalon trop court et des gants dépareillés; il vaut mieux quelquefois que les gens qui sont là, mais il ne s'y trouve pas mieux pour cela; c'est moi-même, mon cher ami, je me sens dans mes petits souliers. J'ai eu beau faire, je ne sais pas mettre un faux-col comme ces gens-là; mes cadres sont mesquins, ma peinture un peu sauvage, malgré sa volonté d'être aimable. J'entends dire : ce tableau a été payé 10.000 francs, celui-ci 12.000, on veut 20.000 de cet autre, car c'est le critérium par excellence, et je me cacherais ne trouvant pas trop le moment de donner une valeur raisonnable à la mienne. Si j'étais classique, je vous dirais que le Parnasse est une boutique, où le sieur Apollon ne tient plus sa lyre, mais des bank-notes et des espèces bien plus sonnantes.

J'avais, pour le placement de mes panneaux, des promesses sur lesquelles je me suis paisiblement endormi et je dois croire qu'ils ont été placés à bonne intention. Que voulez-vous, ma susceptibilité d'auteur n'est pas satisfaite; ils ne sont pas dans une place à succès, trop loin, trop dans l'ombre quand ils ne sont pas en plein soleil. Pas de chance! De là un peu d'oubli, bien que des gens, bienveillants sans doute, les remarquent, dit-on, quand même.

Delacroix dont vous vous inquiétez, je pense, a envoyé sept ou huit petites toiles, trois ou quatre sont peut-être de trop; mais malgré tout, ces petites toiles sont encore les seules grandes de l'exposition, et comment ne pas tenir compte de la vraie grandeur; aujourd'hui, où est-elle?

Nous allons avoir une exposition des œuvres de Scheffer : c'est mardi ou mercredi l'ouverture, quelle que soit l'opinion sur ces artistes, ce rassemblement des œuvres d'un artiste célèbre, qui n'est plus, aura toujours un grand intérêt. Avant de fermer cette lettre, je veux vous dire que nous venons de louer un petit pied à terre, aux moulins de Châtillon. J'espère que vous n'avez

oublié ni ce petit pays, ni cet endroit, nous y avons fait un bout d'étude ensemble.

Il passe l'été à Fontenay-aux-Roses sur le plateau des moulins, en un point occupé aujourd'hui par la redoute et qui domine toute la vallée d'Aulnay. Il avait devant sa fenêtre une vue superbe s'étendant jusqu'à la forêt de Fontainebleau, en un horizon au delà de douze lieues. Il y fait de nombreuses études, surtout des études de ciels, puis à l'automne il va passer quelques jours à Fontainebleau et chez ses amis, à Lumière, entre Guérard et Crécy-en-Brie.

Au président Petit.

Fontenay aux-Roses, Juin 1859.

... Nous voici aux moulins de Fontenay, aux quatre points cardinaux, exposés à tous les vents, sinon à l'air de vos montagnes; de Paris à la distance d'un omnibus, l'air est excellent et vous savez qu'en miniature et sans comparaison aucune, les environs de Paris sont charmants.

... Ce n'est probablement pas cette année que j'irai demander à vos montagnes pardon de mes irrévérencieuses restrictions ou plutôt de mon impuissance devant leurs grandioses, leurs gigantesques disproportions. Combien, cependant, ne devons-nous pas être attirés vers ce beau pays, que vous seuls rendez charmant, et où l'on a une si fidèle mémoire; dites à tous vos amis, mon cher Auguste, que je suis tout fier du souvenir qu'ils veulent bien me garder. Je ne vous parle pas des miens ici, j'aurais voulu vous les faire mieux connaître; si peu qu'ils vous ont aperçu, soyez sûr que vous avez su gagner leur sympathie; j'aurais désiré seulement que quelques-uns d'entre eux fussent en position de vous être aussi utiles qu'ils sont agréables. Malheureusement pour moi-même, ce n'est jamais ce que j'ai cherché dans mes relations; je me suis toujours laissé diriger, trop exclusivement peut-être, par la sympathie; et, mettant trop de fierté à rester indépendant dans mes amitiés, c'est surtout lorsqu'ils étaient au pouvoir que mes amis eux-mêmes m'ont peu vu. Si vous étiez resté quelques jours de plus, mon cher Auguste, vous auriez vu l'exposition de Scheffer. Je sais combien ce talent, tout de sentiment, vous est sympathique. Marie surtout eût pris grand intérêt à cette exposition. Ary Scheffer est vraiment le peintre des femmes; praticien timide, il a touché mieux que personne, certaines grâces et certains secrets du cœur féminin. C'est dans les sujets à sentiment qu'il est vraiment supérieur à

lui-même ; sa timidité de pinceau sied à la timidité sentimentale qu'il traite et je comprends mieux que bien des artistes *ses succès* de cœur ; ceci au point de vue de l'art. Je n'ai rien à vous dire, mes chers amis, de mes propres affaires. Je ne sais trop ou en est l'exposition. La guerre lui donne le dernier coup de pouce. Ces deux arts qui vivent souvent l'un de l'autre ne peuvent cependant aller bien ensemble, et quelque sympathique que soit celle-ci, elle traîne comme tant d'autres, et plus que d'autres peut-être, trop de fléaux avec elle. Pour des nouvelles, vous en savez autant que nous ; on chante victoire à Paris et l'on illumine à Vienne. J'avoue cependant que je suis de ceux qui font des vœux sincères pour la délivrance de ce beau pays, presque compatriote du nôtre, et au moins, dans ce cas un frère aîné, bien dépossédé de son droit d'aînesse. Je n'ai pas lu le livre d'About[1], mais je vais le lire ; on a été ici plusieurs jours sans le saisir et je crois bien que la tolérance sera grande.

Au président Petit.

10 juillet 1859, Fontenay-aux-Roses.

Vous vous plaignez du temps, mon cher Auguste ; avez-vous donc quelque chose de pareil à cet air mat à tuer des hirondelles au vol, qui doit, hélas ! abattre comme des mouches ceux de nos pauvres blessés dont on s'inquiète le moins. Voici la paix, dit-on, Dieu soit béni ! en attendant, que de souffrances et comment se plaindre ! et cependant il faut que ce soit vous pour que j'aie le courage de m'arracher à ma torpeur et morale et physique. Je suis prisonnier de cette lourde chaleur, ce n'est pas là l'air de vos montagnes. J'ai certain scrupule en vous écrivant : vais-je vous communiquer cette peste d'abattement, d'ennui, de découragement qui me gagne et fait gangrène ? Nous vieillissons, comme vous dites, et c'est plus qu'un mal, c'est un crime qu'on se pardonne peu et que les autres vous pardonnent encore moins. En pressentant le terme, nous sentons que nous devenons et que surtout on veut nous rendre de plus en plus étrangers à ce qui se passe. Au sol fraîchement remué, il faut des pousses nouvelles. C'est ce que sait notre nouveau seigneur et maître qui, de tous les hommes de sa génération, n'aime et ne veut souffrir que lui. En vous contant tout cela, je suis sans doute sous l'influence de cet affreux sirocco qui m'ôte toute force pour gagner le bois voisin et me ramène fatalement à ce triste : — à quoi bon ! — sans issues. Il y a si longtemps que je roule inutilement mon rocher de Sisyphe, que je me sens un peu battu et abattu. Je dois vous dire, et je n'ai pas besoin de votre bonne lettre pour savoir tout

[1] Edmond About, littérateur et publiciste, auteur de *La Question romaine*, 1828-1885.

l'intérêt que vous prenez à tout ceci, qu'en fait de *justice* ou de *faveur*, (le premier mot est de vous) je n'ai pu obtenir qu'on *donnât plus de pente* à mes toiles... Lorsque votre lettre nous arrivait, j'étais à Paris ; j'y allais prendre connaissance de quelques revues, et de l'article de M. Tardieu [1] qu'on m'avait déjà dénoncé. M. Tardieu, qui a de tout temps suivi mes travaux, et a toujours été de velours pour moi, est le fils du graveur de l'Empire. Comme vous, mais sans y attacher peut-être autant d'importance, j'avais remarqué l'oubli et l'abandon de la presse, aussi ai-je porté de suite ma carte à Tardieu, et j'ai eu le plaisir de le voir en personne. C'est certainement un des critiques les plus sérieux, au moins à ce qu'il m'a semblé. Outre, me direz-vous, que je suis payé pour cela, je sais trop malheureusement comment *fait la jeune critique*. Un feuilleton est une chasse réservée où elle fait son métier de rabatteur à tant la ligne. Peu lui importe de tirer au hasard aussi bien sur le moineau franc que sur le coq de bruyère : Je ferai le Salon mieux que personne cette année, disait M. Chose du *Siècle*, car je n'y mettrai, j'espère bien, pas les pieds. Il y parut, et pour la morale je vous dirai que celui-là aussi m'a été favorable [2] : sur *l'étiquette du sac* sans doute.

Sous l'influence de ce ciel orageux, que ne dirait-on pas et de l'art et du reste ? Le danger n'est pas, cher ami, de trop oublier les premières impressions de la jeunesse, mais de trop se persuader que tout était *bien mieux de notre temps*. Vous avez autrefois été très sensible aux délicatesses de Scheffer, vous le seriez encore. Cependant, vous jugeriez peut-être plus sévèrement sa peinture qui a vieilli, et que les artistes ont toujours trouvée incertaine et doutant d'elle-même. Les femmes ont fait son grand succès et le soutiennent encore. C'est un grand bonheur de les avoir pour soi, aussi voudrais-je bien conserver ma bonne petite place près des chères cousines . . . . . Pour Anna, cette température italienne doit lui donner la réalité de ses rêves ; elle doit causer avec le Dante et se promener avec le Tasse sous les ombrages de la villa d'Este. Félicitez-la bien de ma part de ses études d'italien . . . . . Pauvre Italie, vous devez l'aimer, en effet, et comme un artiste et comme enfant. Pour nous, notre compte est fait, nous pouvons prévoir ce que nous allons gagner à tout ce sang répandu. Pour elle, *chi lo sa !* peut-être lui prépare-t-on quelque petite guerre civile et Dieu sait qu'on n'aura pas grand mal à trouver le prétexte, si l'on veut d'une façon ou d'une autre remettre la main dessus. L'Empereur rentre, dit-on, ce soir à Paris, sans *tambour* ni trompette, mais repart, dit-on, pour Fontainebleau attendre son entrée triomphale ! Que sera-t-elle, grand Dieu, quand on pense au départ. Les journaux

[1] Voir plus loin au Salon de 1859 un court extrait de cet article.

[2] Voir *Le Siècle* du 7 mai 1859, Salon par Louis Jourdan.

anglais eux-mêmes n'ont-ils pas déclaré qu'il avait dépassé les plus grands hommes de l'antiquité. Veulent-ils fasciner l'aigle et détourner son vol ? Connaissez-vous cette caricature anglaise d'un figaro couronné, qui vient de faire la barbe à l'empereur de Russie, savonne l'empereur d'Autriche, fait asseoir le roi de Prusse, qui attend son tour pendant que la petite Victoria entr'ouvre la porte et demande si, à elle aussi, on peut mettre la serviette. — Nous nous inquiétons de l'état de l'art, de l'abaissement des lettres, du mépris de la morale et de la philosophie, et les pauvres peuples sont taillés, découpés, mis en sauce comme le dernier des civets ! Tout est dans tout, dirait M. Jacotot[1] — Pourquoi prenons-nous souci de toutes ces choses et ne nous contentons-nous pas du soleil couchant et de la symphonie en *La?* Peut-être parce que l'un ne peut aller sans l'autre.

... De trois ou quatre cent mille francs d'entrées et de loterie, il ne m'est, pour ma part, revenu la moindre parcelle. A qui cela profite-t-il? Demandez-le à l'administration et à M. de Morny qui, dans la commission de la loterie, a remplacé M. M... Avec un habit brodé, des panaches, des titres et de gros appointements, on est capable de tout, et Morny plus que personne. Aussi n'a-t-il fait ni mieux, ni plus mal que M..., mort d'apoplexie, disent les uns, à la suite d'apostrophes assez vives, suicidé, disent les autres ; dans ce cas, le chagrin que lui donnaient ses 7 ou 8 millions serait cause de cette fin. Le Morny a ajouté, de son cru, un choix de quinze à vingt toiles qui augmentent d'autant les chances de votre loterie ; puissiez-vous gagner les mieux payées et vous en défaire au prix d'acquisition.

A M. E. Legrain.

10 et 11 juillet 1859, Fontenay-aux-Roses, aux moulins.

Mon cher ami, je ne vous ai pas félicité à propos de *la bonne nouvelle*, j'avais cependant fort à cœur de vous dire tout le plaisir que m'a donné ce bonheur qui suit et devait suivre l'autre. Je ne sais ce que j'ai attendu ; nous avons eu ici une série de temps orageux, et depuis, de telles chaleurs, que tout courage m'a manqué ; ajoutez à cela toutes les épines d'un métier dont vous n'avez que les roses et vous comprendrez que j'aie voulu ménager votre susceptibilité et votre repos. Nous sommes installés à nos moulins, et malgré cette situation aérée nous ne sommes pas sans tendre nos langues altérées vers les bocages de votre Normandie et les brises de la mer. Cette chaleur m'ôterait tout courage si je n'avais déjà l'accablement que donnent le mécompte et l'ennui. Je suis mécontent de moi et des autres à l'exposition ; je sens qu'il arrive un âge où il est plus difficile

[1] Jacotot (Jean-Joseph), auteur de la méthode d'enseignement universel dite méthode Jacotot, 1770-1840.

que jamais *d'ameuter* le public. Depuis notre souverain maître jusqu'au plus petit administrateur ou critique, tout le monde veut *se faire des jeunes amis* et inventer des nouveautés. Je trouverais, tout cela assez juste, si c'était appuyé sur une justice immaculée, une jeunesse enthousiaste, des talents originaux et certains. Je suis, me direz-vous peut-être, passé à l'état de Cassandre ; mais en vérité je *vous le dis*, je ne puis rien voir de tout cela. L'art est un point d'appui pour les uns, la canne de M. de Balzac, un joli petit métier pour les autres ; la grande affaire est de savoir se faire des amis, débiter des *coq-à-l'âne* et appartenir à une petite Eglise. De toutes les vertus nécessaires, je ne sais même pas fumer une pipe. Je vois bien que je ne pouvais faire mon chemin et que je suis trop heureux d'avoir obtenu la place que j'ai conquise avec peine ; et encore bien des gens l'envient, à ce que vous dites. Enfin, voilà l'exposition fermée et je vais pouvoir rendre incessamment mes toiles aux chers Adrien que je remercie de cœur de leur complaisance. Malgré tout, je ne me reproche ni les dépenses, ni les épreuves faites ; peut-être sans cette guerre en aurais-je déjà recueilli quelques fruits qui peuvent venir encore. Je ne puis dire que vous avez bien fait, mon cher ami, de ne pas venir voir l'exposition, puisque nous aurions eu le plaisir de vous avoir un peu. Je comprends trop que vous ayez été retenu, mais jamais Salon ne m'a plus attristé, ni fatigué ; il semble que, ne sachant à quel gibier s'adresser, les artistes tirent aux moineaux. Pour le public, il juge une œuvre d'art à peu près comme une nouvelle forme de crinoline, mais certainement avec plus d'indifférence ; si ce métier ne soutenait une bonne administration et des habits brodés, je crois qu'il n'en serait plus question, et pendant que l'Angleterre organise partout des écoles avec une volonté incroyable, on ne serait pas fâché d'étouffer ici les nôtres.

Vous savez ce que je pense de notre système académique, si destructeur de tout sentiment artiste, et soutenu ici, parce qu'il représente l'unité et la centralisation systématique et qu'on croit l'avoir à ses ordres comme quatre hommes et un caporal. C'est cependant le dernier refuge : par cette raison reprendra-t-il un peu de vie ? Comme en toutes choses, du reste, l'administration, heureuse de représenter l'opposition, tient à se dire plus avancée que MM. de l'Institut. C'est, au pacifique, la représentation de la guerre de l'Indépendance et, quelque valeur qu'on puisse attacher à l'art et aux artistes, cela ne coûte si cher ni en hommes, ni en argent. En voilà bien long sur mon dada, pardonnez cet épanchement d'un ami qui, de retour à une bonne période de santé, a besoin de dépenser un restant d'activité et ne trouve d'autre moyen que de vous ennuyer de toutes ces balivernes. Il y a longtemps cependant que je sais le peu de profit des doléances ; le moindre grain de mil qu'on pourrait tirer de son cru vaudrait infiniment mieux. Malheureusement, je suis à bout de cet art sans but ; je n'ai même plus d'entrain pour faire des études d'après

nature. Il est vrai, comme je vous l'ai dit, que nous avons ici une chaleur ultra-italienne et que tout porte à s'étendre sur l'herbe et à répéter en chœur : A quoi bon ! à quoi bon ! à quoi bon !

J'espère que plus sage, vous savez jouir en paix de vos félicités. Vous allez connaître les joies de la paternité, bonheur si vanté et toujours bien au-dessus de tout ce que l'on a pu en dire. Plus que personne vous saurez saisir ce moment suprême où celle que vous aimez le plus au monde vous donnera, vivante, le premier anneau qui relie, à l'éternel infini, l'homme et l'aimée du cœur. Ne vous faites pas cependant trop d'illusions ; ce bonheur a aussi ses inquiétudes, les nôtres ont été souvent bien vives.

Au président Petit.

16 septembre 1859.

Cher ami Auguste, voici la saison finie, car les jours passent vite, même les jours ennuyeux. L'année dernière, je m'en voulais, à pareille époque, de revenir sans avoir su tirer parti de votre beau pays, sentant mon impuissance, écrasé sous ces formidables débauches de l'éternel artiste, qui, lui, peut tout se permettre . . . . . Depuis quinze jours, j'ai repris un travail suivi et sérieux, et quel travail ! Tous les jours je vais à Paris retoucher les épreuves, subir les épreuves, devrais-je dire, des photographies de mes panneaux. Cela me donne du mal et, je le crains bien, ne me donnera que de tristes résultats. Je vois les choses en noir devant ces noires reproductions ; mon Salon a été nul ; voici deux ans de souffrances, l'âge arrive, comme vous me le dites, dans votre dernière lettre, et bientôt il ne faudra plus compter que sur les rhumatismes et autres distractions qui couronnent les jours vertueux de la vieillesse . . . . . Sur cette limite si difficile à passer pour les femmes et pour les artistes... je vous l'avoue, cher ami, j'ai grand peine à m'habituer à l'idée... de ne pouvoir plus mettre sur la toile les quelques pensées que j'ai encore vives et claires dans le cerveau : deux années de souffrances m'ont rendu bien timide et craintif et, outre le besoin que j'aurais de travailler pour les miens, ce n'est pas là tout à fait vivre pour un artiste. Ne vous étonnez donc pas si, parfois déjà, je vous ai écrit quelques phrases découragées. A qui m'ouvrirais-je, d'ailleurs, sinon à vous qui sentez si bien, et qui m'aimez, j'espère, beaucoup. Ne démentez pas cela, mon cœur ne veut pas vieillir et l'affection que nous vous portons à tous ne peut changer...

Certes, il est facile de s'enthousiasmer pour le courage militaire et les fatigues du soldat, mais il est d'autres courages qui n'ont pas le prestige de l'uniforme et qui méritent bien plus. Le courage militaire est une chose qu'on ne peut admirer en France, et nous savons à quoi servent les rentrées prétoriennes. Le

militaire tue pour avoir un grade et des honneurs ; quant à l'amour de la liberté, c'est une bagatelle à la quelle il ne pense plus en mettant le pied à l'école militaire ; lorsqu'il y pense, c'est pour mettre la liberté à la queue de son cheval. Cela ne saurait avoir rien de personnel, même à M. L. qui peut faire exception dans l'armée, mais les exceptions sont bien rares ! Que notre chère M. entende Lamartine sur ce sujet.

Tout à vous,

PAUL.

Au président Petit.

Paris, vendredi, septembre 1859.

Pour vous rassurer et répondre en même temps à votre seconde et à votre première lettre, ami Auguste, je vous dirai que vous êtes toujours bien bon et que tous nous avons été touchés de votre excellente affection. Vous vous moquez de mes humeurs noires, vous blaguez un peu mon spleen et vous avez raison. Hélas, vous le faites avec art, vous prenez les mitaines du cœur, les faits n'y vont pas avec tant de précautions...

Pour en revenir à votre lettre, cher ami, je ne crois pas vous avoir dit combien elle est de tous points charmante. C'est un vrai bonheur et qui compense de bien des petites choses, croyez-le, de se laisser aller à toutes les gâteries de votre affection. Voilà *ce que je comprends* encore et qui ne laisse ni doute, ni trouble. Il n'en est pas ainsi de la gloire, dont vous me parlez en beau et noble langage. Vous devriez bien me dire votre opinion sur cette divinité douteuse que j'aime, tout *inglorius* que je suis, et surtout sans savoir ce qu'elle est. Vous me mépriseriez moins peut-être, ou plutôt vous auriez plus d'indulgence pour mes gémissements inutiles, si je vous disais qu'en mon âme et conscience, la vraie gloire n'est pas tant le bruit que l'expansion la plus complète de la pensée et la satisfaction de soi-même ; et je crois que si vous examinez un peu mes plaintes, vous verrez que les obstacles à la création les excitent bien plutôt que le succès, dans le sens qu'on attache vulgairement à ce mot. Mais votre lettre, cher ami, me prouve que vous en savez plus long et en parlez mieux que moi sur toutes ces petites misères de notre temps rabougri... Songez combien il y a longtemps que je lutte et si personne a mis plus d'obstination que moi dans cette vie de bouchon de liège, toujours renfoncé et toujours à la surface. Merci, cher bon, de vos cris d'encouragements, ils ne seront pas, j'espère, inutiles ; permettez seulement au cheval tant soit peu de race de piaffer, s'il se sent arrêté dans la carrière.

... Vous savez combien de choses l'homme domine dont le cœur est blessé, vous sentez tout cela et comme homme de cœur et comme artiste, car vous êtes tout cela, monsieur le président !...

La dernière livraison de Lamartine est très belle ; je voulais

vous en parler : l'illustre poète est à Mâcon, c'était une bonne occasion pour lui écrire...

A son fils

Fontainebleau, 10 octobre 1859.
Lundi, de mon lit.
(Ce qui excuse mon griffonnage)

Mon cher enfant. Mes journées se répètent et se ressemblent beaucoup ; prendre une tasse de thé, emporter son déjeuner dans le sac et aller, en courant, s'installer dans un coin du Nid de l'aigle ou du Charlemagne pour faire, au plus vite, ce que je pense utile à mes projets pour retourner plus vite encore vers vous ; voilà mes journées de tous les jours. J'aurais donc pu en passer un sans vous écrire, mais j'ai tenu à répondre à ta bonne petite lettre dont, je veux te l'avouer, j'ai été bien content. Tu vois, ami, que ce n'est pas difficile d'écrire surtout à ceux qu'on aime et qui vous aiment. Pour moi, j'ai grand plaisir à vous dire à tous que je pense à vous, encore plus à recevoir quelques bonnes causeries de mes adorés. Je suis bien seul sans vous, et vous ne pouvez beaucoup m'envier, ni me reprocher le temps que je passe loin de vous. Quand tu sentiras et comprendras mieux toutes choses, tu verras qu'il est pénible de ne point remplir la tâche de sa vie comme on le voudrait, et si les voies de l'art te sont plus ouvertes, tu te rendras compte que pour l'homme qui désire arriver à la réalisation de ses rêves, il est dur de ne pouvoir exprimer sa pensée faute de travail et combien alors les entraves à l'exécution sont pénibles. A ton âge, la vie à l'air, l'expansion avec des amis et tes retours vers nos tendresses doivent te suffire ; mais j'espère cependant te voir désirer avoir un but dans ta vie. Tu nous as entendu souvent dire combien étaient malheureux et nuisibles, en général, ceux qui n'en avaient pas. Voilà bien de la morale, prends-la comme une bonne causerie de la forêt. Je tâche d'oublier que je ne vous ai point là, et pourquoi mon Dieu, ne vous ai-je pas? ce serait si bon de voir, de sentir, d'admirer ensemble ; le cœur s'ouvre devant ces sublimités de la nature tantôt sauvages, tantôt sévères ou mystérieuses. On éprouve un sentiment vraiment religieux, car on ne l'analyse, ni on ne le raisonne ; il vous pénétre avec l'air qu'on respire. Tu as été privé de la petite partie du déjeuner Saint-Cloud ; le pire de l'affaire, c'est qu'une indisposition en était cause. Je connais ta raison pour dominer ces petites contrariétés, et je suis sûr que tu as compris le chagrin de ta mère et aussi celui de ta sœur dans cette circonstance ; ils t'ont vite dédommagé. Dis à ta mère, combien je l'aime, elle qui vous a donnés tous deux à toutes nos tendresses. Embrasse bien Edmée pour moi de tout mon cœur et du tien. J'ai été très heureux de ce que tu me disais de ses

petits soins pour toi ; aime-la, cher bon ; aimez-vous, aimons-nous dois-je dire. C'est le vrai bonheur.

Ton père,

PAUL HUET.

Je vais avec Barye voir Decamps qui a encore un enfant bien malade ; ce serait le troisième qu'il perdrait en peu de temps. Nous irons donc en forêt plus tard.

A Victor Pavie.

Paris, le 6 novembre 1859.

Mon pauvre ami,

Vous venez de perdre votre père ! Moi, j'ai perdu le mien, j'avais alors dix-sept ans, et je sais encore ce que c'est.

Il est des amis qui sont séparés non seulement par l'éloignement, mais aussi par un long silence. A certaine heure, une mauvaise nouvelle, le glas de la mort, qui s'entend de loin, leur rappelle que quelqu'un de cher souffre et pense à eux ; ils sentent alors qu'ils s'aiment. Pour ne pas vous l'écrire, mon cher ami, mon affection, vous n'en doutez pas, n'en est ni moins vive, ni moins sûre. On n'oublie pas un noble et chaleureux cœur comme le vôtre. Tel que je vous connais, vous deviez être un vrai fils pour celui que vous venez de perdre et il devait vous aimer comme vous m'avez dit que vous aimeriez vos enfants. J'ai bien pensé à vous. J'aurais voulu vous voir, non que j'aie quelque chose à vous dire, on ne dit rien dans ces circonstances, mais je vous aurais serré la main.

Je sais, du reste, que vous avez un courage chrétien qui n'est pas donné à tout le monde. J'espère que, dans cette circonstance, il vous donne un appui que je n'ai pas, et que je ne saurais vous offrir. Je ne puis que vous témoigner et mon affection et ma sympathie, ainsi que celle de tous les miens.

Adieu !

PAUL HUET[1].

A M. Legrain.

8 novembre 1859.

Cette lettre, mon cher ami, doit-elle vous porter mes plus heureux compliments ? D'après ce que vous me dites, vous attendez d'un instant à l'autre ce trait d'union qui doit encore resserrer votre bonheur ; mes vœux, croyez-le, ne lui manqueront pas, mais il a, sans mon secours, de bons génies qui présideront à sa naissance ; tout ce que sa charmante mère peut lui donner et ce que

[1] Publiée par Henri Jouin, *loc. cit.*, p. 282.

je vous connais de cœur. Vous allez éprouver une joie que les mères seules, dit-on, comprennent, mais que j'ai la prétention d'avoir goûtée et que vous sentirez aussi, si je vous connais bien. Le premier cri de ce petit être est d'une fière éloquence pour ceux dont il résume toute la tendresse ; et l'amour est exprimé là tout entier, comme il ne saurait l'être ailleurs. Je sais que vous avez fait merveille dans vos fêtes et, comme Giotto [1], peint toutes les bannières de la cité ; c'est la vraie peinture. J'ai regret de n'avoir pas vu tout cela, j'aurais applaudi avec plaisir à vos succès. Notre splendide ami [2] a donné une fête particulière qui, dit-on, a écrasé la grande; il a eu la bonne et délicate grâce de me dire que sa fête eût été trop belle si ses toiles eussent été de la partie. Je conçois combien il a dû les regretter, je n'ai pas besoin d'en être l'auteur pour cela. Vous m'avez fait de toutes ces merveilles de bien modestes récits et vous en étiez, il me semble, tout l'ordonnateur. C'est une bonne idée que ces solennités provinciales ; peut-être avec le temps en résultera-t-il quelque profit pour l'art, mais il faudra terriblement vous travailler, messieurs des départements, pour vous dérouiller, et l'on peut mourir rien qu'en regardant la tâche. Et Paris, où va-t-il? Hélas !

. . . . . Pour en finir avec les santés, je vous dirai que j'ai employé l'été à réparer la mienne ; que je suis aussi bien que possible, sauf les années qui viennent et qui me disent : Travaille, travaille, tu n'as plus que quelques jours comptés...

... Je n'ai rien fait et j'ai le plus grand désir de faire, malgré les : A quoi bon? Tous les peintres n'ont pas à se plaindre. Gudin [3] a une propriété qui lui revient à 200.000 francs, dont on lui offre, dit-il, deux millions. C'est à Beaujon.

A M. Legrain.

19 novembre 59.

Cher ami, pour s'être fait attendre, nos compliments ne seront, je l'espère, ni moins bons, ni moins bien reçus. Votre lettre, qui portait avec elle le parfum de votre bonheur, a mis à nous parvenir un temps que ne perdraient pas les mauvaises nouvelles. Jetée au moulin vide de maître, votre lettre nous a été rapportée par le meunier lui-même, ne pensez donc pas, mon cher ami, que votre joie n'a pas eu ici son retentissement. Nous pensons bien à vous, à votre chère femme, à votre existence toute nouvelle ; que la vapeur nous emporte, il est une poésie du cœur que la civilisation détruira difficilement et, tant qu'il y aura des enfants, les pères la goûteront et seront encore enfants de ce côté.

[1] Giotto (Angiolotto di Bondone dit), peintre florentin, 1266-1336.

[2] M. Adrien Lenormand, qui avait commandé les panneaux décoratifs.

[3] Théodore Gudin, peintre de marines, 1802-1880.

De tout temps, du reste, il y a eu, à côté du torrent, des anses où certains esprits peuvent s'arrêter. Vous êtes de ceux-là et aussi celle que nous tous aimons ; la vie serait bien amère pour nous autres, si nous n'avions pas de ces joies du cœur, et, après vos tristes épreuves, ce renouvellement vous était bien dû ; puissiez-vous en jouir longtemps sans les inquiétudes inséparables de toute grande affection....

Au président Petit.

Novembre 59.

Mon cher Auguste, voilà un terrible événement, et vous avez dû, en effet, éprouver une grande secousse[1], donnez-nous de vos nouvelles. Pour le Luxembourg, on en a été véritablement quitte pour la peur. Les peintures de Delacroix dans la bibliothèque l'ont bien échappé, c'eût été un vrai malheur, à mon avis. C'est toujours Abel de Pujol[2] qui est victime ; pour celui-ci, c'est peut-être une chance. Il est des ouvrages qui gagnent à n'être connus que par mémoire, ainsi le Gustave Wasa d'Hersent[3], mauvaise peinture d'une jolie composition, bien gravée par Dupont. Qui ne soutiendrait que c'est un chef-d'œuvre malheureusement perdu dans le pillage et l'incendie du Palais royal, comme le *Testament d'Eudamidas*, du Poussin, dans un naufrage. Vous n'avez pas vu, je crois, la coupole de Delacroix : cet événement vous donnera le désir de la voir à votre prochain voyage ; croyez que cela en vaut la peine. Pourquoi, dites-moi, vous, cher ami, dont le jugement mérite d'être consulté, pourquoi tant de peintures médiocres gagnent-elles à être gravées, pourquoi de belles choses, des chefs-d'œuvre presque, ne peuvent-ils pas soutenir cette épreuve? Quand vous serez revenu de vos angoisses, sorti de votre drame, pensez-y... Je viens de rencontrer Michelet arrivant de la campagne, sa jeune femme et lui-même ont été toujours souffrants, ils viennent cependant du midi, de Bordeaux. Louis XIV n'en va pas moins faire ses grandes entrées et nous pourrons assister tout à l'heure au petit coucher du grand roi. Je m'en promets de belles et vous ? Adieu, mon cher ami...

Au président Petit.

Mardi, 27 décembre 59.

Vous me demandez, mon cher Auguste, comment il se fait que je vous imite dans votre paresse à nous écrire ? Je n'en sais vrai-

[1] Après un accident de feu.

[2] Abel de Pujol, peintre d'histoire, 1785-1861.

[3] Hersent (Louis), 1777-1860.

ment rien ! nous avons tant de bonnes choses à prendre chez vous, que ce n'est pas celle-là qu'il me faudrait aller chercher. Je n'ai pas même pour excuse ce manque d'occupation forcée qui vous fait, dites-vous, oublier jusqu'aux devoirs. Je me suis donné tant de tâches que je ne sais par où commencer. Puis c'est de plaisir qu'il s'agit ici, chose qu'il faudrait ne pas laisser échapper, et rare chez nous ; après celui de recevoir de vos nouvelles, de savoir comment se comporte, par ces tempêtes, ce petit coin où votre tente est plantée, d'apprendre qu'on nous aime toujours dans ce bon petit milieu, celui de vous dire que nous vous aimons beaucoup, arrive naturellement ; il n'y a que le temps de vous le dire qui manque. Projets, plaisirs, devoirs, tout cela passe ici comme des ombres, on n'en peut rien saisir que le regret. Le temps emporte notre pauvre plume comme le reste. Si ce n'est le temps qui l'emporte, c'est donc le diable.

Je ne sais si nous irons jamais à Dijon, mais si passer sa vie au coin du feu sans voir personne, se *recroqueviller*, s'acoquiner dans l'intérieur de famille est la vie de province, nous sommes de vrais provinciaux. Cette vie de Paris qui enflamme l'imagination des provinciaux est bien changée, sans doute, car il faut terriblement chercher pour y trouver ce courant magnétique, ce choc électrique des intelligences, cet échange puissant d'idées, de systèmes, de contradictions, dont vous parlez ! Tout cela est aujourd'hui de l'ancien régime et porte des ailes de pigeon. La vie est bien encore à Paris, car les voitures y écrasent tous les jours quelqu'un et l'on se bat pour entrer à la Bourse, mais les idées se cachent et ceux qui les possèdent n'ont pas trop l'air de vouloir s'en dessaisir. Voilà, direz-vous, de la misanthropie, et je retombe dans mes découragements. Que voulez-vous, mon cher ami, comme tous *les vieux*, je dénigre le temps présent et cependant si j'allais jamais en province, j'aurais certes très souvent la fièvre du désir, la nostalgie de ce Paris que j'abîme aujourd'hui. Le livre de Michelet vous a fait plaisir et à moi aussi ; pourtant, il me paraît, vous le dirai-je, un peu faible, et je le mets au-dessous du livre de l'*Amour*, devrais-je me compromettre ! Il n'en est d'ailleurs qu'un appendice charmant et plein de grâces, mais un peu vieilli ! Lamartine, que je n'ai vu qu'une seule fois par ces temps désastreux, a fait de beaux articles sur Thiers[1] ; mais pourquoi cette conclusion sans conclusion ? En poésie, en histoire, en politique et même en critique, il semblerait que M. Lamartine ne peut ni résumer, ni conclure, ni se décider. Dans une charmante étude sur Horace[2], il y a certaines *avances* que j'aimerais mieux ne pas voir, l'article dût-il ne pas exister ! Je suis déjà bien assez affligé pour ce grand homme de ses continuels

[1] Examen critique de l'*Histoire de l'Empire*, par M. Thiers. *Cours familier de littérature*, t. VIII, p. 81, 44e, 45e et 46e entretiens.

[2] *Cours familier de littérature*, t. VIII, p. 337, 47e et 48e entretiens.

appels de fonds, qui ne seront jamais les derniers. Le découragement est certes une triste chose, mais il y a une chose plus triste que le suicide : c'est l'abaissement. Je n'ose, après cela, mon cher ami, vous parler d'un livre qui va trop bien peut-être à mes tristes instincts : avez-vous lu le livre de Lanfrey[1] ? Avez-vous lu les lettres d'Everard? Le découragement au moins n'a jamais su prendre une plus belle attitude, des expressions ni plus fières, ni plus nobles. Ce livre, dont la première édition est épuisée, est aussi attaqué qu'il est applaudi; il donne un rude soufflet à tous les demi-ralliements, à toutes les mesquines et honteuses lâchetés qui n'ont pour excuse ni la franchise, ni la nécessité. L'on s'occupe, en un mot, de ce livre autant qu'on peut s'occuper aujourd'hui d'une œuvre d'esprit. M. Dargaud[2] vient de publier l'histoire de la liberté religieuse. Malheureusement, quand on écrit l'histoire de la liberté, il semble qu'on prononce l'éloge d'un mort sur son tombeau. Si la liberté n'est pas morte, elle est bien malade, ses héritiers ne sont pas, je pense, pressés de la rappeler à la vie, et pour le public, il y a longtemps qu'il ne demande pas le bulletin de sa santé. Le livre de M. Dargaud a du succès, je ne l'ai pas lu, l'auteur me donne ses petits volumes, mais la liberté religieuse en aura six, je crois; je les lirai cependant et avec intérêt. Bien que je sois un sauvage, ma femme, vu mon admiration pour l'auteur des lettres d'Everard, a accepté pour moi une invitation : je dîne jeudi avec le jeune et beau désespéré, et si je n'étais pas si pressé de vous écrire, j'attendrais pour vous dire si cet Adolphe de la liberté a perdu l'appétit.

Je vous ai parlé, cher Auguste, de la *Forêt* dont il était question pour votre musée de Grenoble, absolument pour l'acquit de conscience ; j'étais persuadé, comme Claire, que votre administration aurait de bonnes raisons pour ne pas faire cette folie, vos conseillers municipaux doivent dire : cette bêtise ; qu'il n'en soit plus question.

A vous de tout cœur,

PAUL HUET.

Du président A. Petit.

Grenoble 31 décembre 1859

Mon cher et bon Paul, ma femme et mes enfants vous ont écrit ces jours-ci et ils ont dû vous adresser de ma part tous les vœux d'amitié pour le renouvellement de l'année; mais je m'en voudrais de ne pas vous envoyer un souvenir tout particulier, en réponse à votre bonne lettre. Ce n'est pas que je n'y trouverais matière à vous gronder sur

[1] Lanfrey (Pierre), écrivain, homme politique, député, 1871. Sénateur inamovible. 1828-1877.

[2] Dargaud (Jean-Marie), littérateur et historien, 1800-1866, auteur de *Marie Stuart*, de *Jeanne Grey* et ami de Lamartine.

cette misanthropie qui se réveille toujours en vous et vous aiguillonne sans cesse. Que vous souffriez des misères de ce temps, que vous rêviez pour la France ce bonheur et cette grandeur artistique, littéraire et intellectuelle, et cette dignité morale qu'elle n'a pas, faute de liberté, je le comprends et sur ce point comme sur bien d'autres je sympathise avec vous. N'accusez pas *votre vieillesse*, comme vous le dites plaisamment, de vous faire dénigrer le temps présent; c'est votre cœur, ce sont vos sentiments toujours jeunes qui parlent en vous. Mais que faire? cher ami; la masse, le gros de la nation, le *profanum vulgus* accepte ce qui est; pour eux, tout cela est le beau, le bien, le vrai. Votre individualité protestante et gémissante, les quelques âmes d'élite qui répondent çà et là à la vôtre sont l'honneur et l'espoir de ce temps d'épreuve; elles nous préparent, elles nous conservent l'avenir; mais aujourd'hui que faire, sinon laisser passer l'ouragan et se réserver pour de meilleurs jours! En attendant ce moment qui arrivera, soyez-en sûr, rasséréne z votre âme, *sortez du tems et du changement*, comme dit Bossuet dans ce style et cette langue inimitables, et prenez-vous-en à ce qui est impérissable, donnez cours à votre imagination, fixez sur la toile vos nobles pensées. N'avez-vous pas à votre disposition, soumis à votre pinceau créateur, un talent éternellement jeune et beau, inépuisable dans sa force et sa richesse, et reflétant, par la présence et l'action de l'homme, les sentiments les plus élevés et les plus hauts ?... La nature s'offre à vous ornée de charmes toujours nouveaux, tantôt gracieuse et coquette, tantôt sublime et d'une majesté sauvage et fière, là éclatante et forte à l'air libre et pur des monts, ici mystérieuse et tendre à l'ombre des bois, partout et toujours entraînante et ne sachant rien refuser à qui sait l'aimer et la comprendre! aimez-la donc cher artiste, soyez vainqueur. Elle vous livrera ses secrets et, de son sein, s'échappera pour vous l'*Idéal!* Voilà votre mission; achevez de la remplir. On est, sinon toujours, le plus souvent du moins, maître de sa destinée.

Ce que vous me dites de Lamartine, à propos de son écrit sur Horace, m'a troublé, je vous l'avoue. J'avais lu avec plaisir ce dernier entretien; je n'y avais remarqué *aucune faiblesse* indigne de notre poète. Votre lettre m'a fait relire ce cahier. Ne vous êtes-vous pas mépris, mon cher ami? Il fallait bien peindre Horace tel qu'il était, acceptant avec l'indolence de son caractère la tyrannie, assez douce pour lui, d'Auguste. Mais de là à l'approbation d'un tel *ralliement*, il y a loin et je n'ai rien vu de pareil dans cet écrit. Au contraire, la fin me semble un énergique démenti à une telle appréciation! Hélas! il faut bien le dire, notre poète chéri oublie trop ce qu'il se doit à lui-même et aux admirateurs de son talent, par ses éternelles demandes d'argent; plaignons-le de cet abandon de sa dignité. Ici du moins il s'adresse au pays, à ses amis, à ceux qui sympathisent avec son génie : il a pu croire ne point déroger et ne faire appel qu'à d'autres lui-même; ne l'accusons pas, sans de fortes preuves, de s'abandonner au vainqueur du jour. Je crois, malgré vos craintes à cet égard, qu'il est resté pur sous ce rapport.

Je n'ai point lu le livre de Lanfray. Je l'ai demandé à mon libraire qui doit me le faire venir. Je le lirai certainement avec intérêt, et j'attends avec impatience le récit de votre entrevue avec ce jeune René politique. Notre époque est-elle destinée à voir renaître ce vague de l'âme, ces désespoirs qui ont marqué les premières années du XIXe siècle après nos commotions politiques et sociales? Cela n'aurait rien d'étonnant; ce serait, suivant moi, un bon symptôme; on n'écrit pas sur de pareils

sujets quand on n'espère pas quelque chose de mieux et quand on ne sent pas en soi vivre et frémir quelque puissant ressort.

A M. Legrain.

5 janvier 1860.

Mon cher ami, vous nous avez donné d'heureuses étrennes : c'est réconfortant de vous entendre redire combien *la vie vous est bonne !* Votre joie se communique, car elle est de bon aloi, elle vient du cœur et l'on se sent heureux avec vous. Votre souvenir de fin d'année nous a été bien sensible, nous vous avons trouvé heureux même dans cette circonstance, puisque vous pouviez nous prévenir ; mais vous nous excuserez, vous connaissez Paris, ses coups de coude, les importuns, les connaissances, les prétendus devoirs, choses, gens qui vous poursuivent, qui courent, se cherchent avec l'intention de ne se point rencontrer, et qu'on voudrait maudire, le jour où l'on voudrait embrasser ses amis ! Mais ne maudissons personne, assez de gens s'en chargent ! Souhaitons-nous tous ce que nous pouvons souhaiter à de vrais cœurs amis, à vous la continuation, le développement de toutes ces bonnes tendresses qui ont rouvert votre cœur à la vie et vous font respirer le bonheur. Vous avez en ce moment une petite despote, une petite fée mignonne, qui vous tient et vous gouverne ; tout en ne parlant pas, elle commande déjà très bien, en entendant parler d'elle, non pas seulement par son père. Il faut croire que les vraies amitiés sont favorablement écoutées là-haut, espérons donc encore que tout ce que nous formons de vœux sera bien entendu, que cette jolie machine, ce charmant petit miracle de votre union va se développer comme la rose au printemps. Il me semble qu'en formant des vœux pour cet objet mignon, je ne puis rien souhaiter de mieux pour la mère et pour vous...

...Jouvet est en humeur de gâteries, et tout ce qu'il me dit du salon de M. Adrien prouve qu'il voit un peu tout en beau lorsqu'il s'agit de peinture, mais j'en fais ma part, et je vous engage à en faire autant ; la louange d'un ami est double et je suis heureux que ce travail fasse plaisir à ceux pour lesquels il a été fait.

Vous me demandez des nouvelles de la brochure : penché sur le berceau de votre fille, est-ce là que vous rêvez à la question italienne ? aux guerres religieuses et civiles ? Hélas ! le monde n'est pas près d'appartenir aux sages. Mais vous savez trop bien ce que je pense là-dessus, pour que je veuille m'étendre et risquer de me faire mal voir des charmants yeux de Mme Legrain ! Pour l'auteur de la brochure, il a lancé là un boulet qui pourra bien ne pas s'arrêter de si tôt et rebondir assez pour lui faire attraper quelque éclat. Si ce n'est nous, nos enfants en verront encore, et de belles, mais je prie avec vous pour la paix du monde et la conservation des tableaux italiens, Dieu les préserve de la

guerre et des guerres de fanatisme, ils ont déjà assez des conservateurs de musées!

A M. Legrain.

23 février 1860

... Vous me demandez des nouvelles de l'exposition du boulevard des Italiens, j'y suis allé deux fois, mais fort tard et par un temps des plus obscurs ; je puis vous dire cependant qu'elle est, comme vous le pensez, fort intéressante par la revue rétrospective des talents les plus saillants de notre époque ; les amateurs ont fourni le contingent, l'exposition porte leurs noms ; et c'est pour cela que j'y suis fort mal représenté. Vous savez que ma peinture a peu cours chez ceux de ces Messieurs qui font la bourse des tableaux ; je ne sais par quelle fatalité, ou quelle faute, mais c'est un trop véritable fait qui pèse sur moi de bien des façons. L'organisateur de cette exposition s'est adressé au secrétaire de la Duchesse d'Orléans, qui, n'ayant plus grand'chose, me l'a renvoyé, c'est ainsi que j'ai pu avoir à cette galerie le grand carton de mon *Inondation* et la forêt dont vous avez, je crois, fait une esquisse ; celle-ci ne se voit pas, mais pour le carton, fort bien placé, il a eu ce grand succès d'estime dont je dois, à ce qu'il paraît, me contenter. La critique de l'*Illustration*, qui dans tous les temps a fort peu parlé de moi, n'en a pas tenu compte. Ce qui est toujours hors ligne, à mon avis, ce sont les Delacroix : La *Barque de Don Juan*, l'*Hamlet* (du Duc d'Orléans) et, pour les amateurs, ce sont une douzaine de Meissonier, véritables miracles d'adresse, de finesse, et des Decamps toujours très forts ; le réaliste Courbet y est représenté par deux très belles toiles, les paysagistes à la mode y font moindre figure, et laisseront là quelques feuilles de leur couronne. On ne sait pas si cette exposition ne cache pas quelque mystère, on prétend que le gouvernement cherche un moyen de renoncer aux expositions ou au moins à n'avoir plus que de grandes expositions à fracas, très éloignées. Je n'en travaille pas moins. J'ai sur le chevalet un tableau dont je voudrais envoyer l'esquisse à votre compatriote, je suis son débiteur et je crains qu'il n'ait une bien mauvaise opinion de votre serviteur. J'en aurai cependant encore besoin pendant quelque temps.

. . . . . .

Au président Petit.

Mars 1860.

Mon cher bon,

C'est trop bête de se dire tous les jours, matin et soir, qu'il faut et qu'on va vous écrire, de n'en rien faire et de se priver

ainsi de vos lettres qui nous font tant de plaisir, de vos nouvelles dont nous avons besoin. Comment cela se fait-il ? Le diable, qui sait tant de choses, et pave, dit-on, l'enfer de bonnes intentions, vous le dira mieux que nous qui n'y comprenons rien.

Ne viendrez-vous pas cette année, nous voudrions y compter ; nous ne pouvons vous offrir qu'un bien petit coin, du moins vous savez avec quel bonheur nous vous verrons l'accepter. C'est de l'égoïsme de vouloir vous mettre si mal pour vous avoir avec nous, mais vous devez comprendre cet égoïsme-là, et faire quelque sacrifice pour le satisfaire. A Paris, malheureusement, il faut se plier en deux et quelquefois en quatre. Enfin si Marie ou Anna veulent se contenter d'un coin dans la maison de Socrate, moins Socrate, nous serons, je le répète, heureux d'y faire tenir des amis si chers ; nous rêvons les instants trop courts que vous pouvez nous donner.

Que faites-vous, que dites-vous, mon cher ami, de tout cet encombre politique ? Cet imbroglio doit-il finir par un drame ou un vaudeville ? Le pape prouve, une fois de plus, qu'on ne meurt pas facilement. Edmée nous disait, il y a quelques semaines, qu'il était excommunié, et nous de rire de cette vérité naïve. Si notre Majesté arrive à bon port dans tout ce qu'elle entreprend, elle aura, quoi qu'on fasse, un grand nom dans l'histoire ; pauvre histoire ! nous pouvons dire en terme de peintre, que nous l'étudions d'après nature. L'humanité me paraît définitivement remplir le rôle de l'écureuil dans sa petite machine tournante ; comme l'écureuil elle croit faire quelque chose, hélas !

Voulez-vous de mauvais vers sur Lacordaire et l'Académie ? On veut bien les dire de Viennet[1] ces bouts rimés, n'en croyez rien.

Pour soutenir le siège apostolique :

Un cénacle ultra catholique	Montalembert, Falloux, Dupanloup.
Assisté d'un fils de Calvin	Guizot.
Et d'un groupe voltairien	Thiers, Mignet, Rémusat.
Que guident un néochrétien	Villemain.
Un philosophe fantaisiste	Cousin.
Va faire un académicien	
D'un capucin socialiste	Lacordaire.

Si les vers ne sont pas bons, la clef n'est pas difficile, je ne sais pourquoi je vous la donne. En attendant on s'occupe du procès Dupanloup, ceci est pour amuser le parterre. Puisque vous lisez, mon chez ami, voici un livre sérieux, auquel mon beau-frère a mis la main, *Quinze ans du règne de Louis XIV*[2].

[1] Viennet (Guillaume), poète classique, 1777-1868.

[2] *Quinze ans du règne de Louis XIV*, 1700-1715, par Ernest Moret, mort avant d'avoir achevé son ouvrage qui fut terminé par un ami, Edmond Sallard, plus tard député de Seine-et-Marne (Provins).

C'est bon, — très bon, il me semble, bien que cela soit toujours de l'histoire classique, l'épopée des petites boucheries monarchiques. — Loin de là et cependant un livre intéressant : *La liberté religieuse, histoire des guerres du XVIe siècle* par Dargaud : but moral et drame pathétique, plein d'intérêt. Michelet pioche, *soupèse* Louis XIV à sa manière. Nous attendons avec impatience ce grand tableau du plus grand des coloristes, et je me figure que nous ne serons point trompés dans notre espérance de plaisir; c'est si bon de voir ces grands messieurs dans les coulisses et sur la scène en même temps. Si ma femme vous écrit, elle vous parlera sans doute de Mme Hugo, avec laquelle j'ai dîné; l'exil au moins ne la fait pas maigrir. Michelet nous dirait qu'elle nous a montré un beau spécimen de la viande anglaise — voilà bien du bavardage, et je veux cependant mieux que cela, c'est-à-dire vous embrasser tous de cœur bien tendrement et surtout vous dire à bientôt.

Du président Petit.

Grenoble, 3 avril 1860.

J'aurais dû répondre de suite à vos charmantes et pressantes lettres, cher Paul, mais une mauvaise nouvelle est toujours assez tôt annoncée et reçue : nous n'aurons point le plaisir de vous voir pendant les vacances de Pâques. Plusieurs raisons s'y opposent. Si je vous disais la première, vous me dispenseriez de vous énumérer les autres. Et cependant le vide qui se fait sentir dans mon escarcelle n'est pas le seul obstacle à ce voyage.

. . . . . .

Ma cousine a donc, elle aussi, payé son tribut à la souffrance! Je vous plains, mon cher ami, d'être toujours dans les angoisses et les petites misères de la vie. Vous méritez si bien tous de parfiler des jours d'or et de soie, au lieu de ce chanvre triste et raboteux qui fait la trame de notre vie! Vous, du moins, vous avez échappé cet hiver à la rude étreinte du mal et je vous en félicite bien cordialement. Vous paraissez content de vos travaux, c'est pour moi la preuve que la santé est revenue et avec elle le calme, le rassérénement de l'esprit et la vigueur de la conception. Qu'est-ce donc que cette œuvre dramatique que vous avez jetée sur la toile? Mon imagination trotte et s'ingénie à trouver le sujet que vous avez choisi. Je ne vous interroge pas, cher artiste; je ne veux point soulever le voile qui dérobe sans doute un chef-d'œuvre et me garde une agréable surprise. Courage donc cher ami! de la persévérance et le succès ne se fera pas attendre.

Vous êtes menacé (agréablement, je l'espère) de quelques visites dauphinoises. M. Crépu, que vous avez vu chez moi, doit aller à Paris bientôt. Il y serait déjà sans la maladie de Bethmont, qui vient de nous être enlevé si cruellement..... C'est une grande et belle intelligence, un noble cœur et surtout un bon caractère qui vient de s'éteindre. Les hommes de cette trempe sont rares dans tous les temps, et surtout dans le nôtre. M. Crépu ira certainement vous voir; c'est un homme de goût et qui apprécie beaucoup votre talent. . . . . .

Je ne connais point les deux ouvrages dont vous me parlez et que je lirai avec plaisir quand je pourrai les trouver dans nos cabinets littéraires, où les livres sérieux et utiles sont rares. Je viens de lire, dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, un article de Michelet sur la *Brinvilliers*. C'est sans doute un chapitre détaché de son volume de Louis XIV. J'attends avec impatience l'œuvre principale.

Voilà donc la Savoie réunie et Anselme Petetin[1] décoré. Est-ce là tout le prix qu'il retirera de ses brochures, ou l'avant-coureur de grâces plus amples et plus lucratives? *L'Indépendance* a annoncé plus d'une fois que la préfecture de Chambéry ou d'Annecy lui était réservée. Nous verrons bien!

Que M. Petetin se rende possible, et qu'il prête à l'administration française l'appui de son talent, cela n'a rien qui étonne; depuis longtemps, je crois, il sympathise avec les idées gouvernementales de l'Empire. Mais que Lamoricière, à peine rentré d'exil, aille offrir son épée au Pape, cela est-il croyable? Que va-t-il faire dans cette... fabrique d'excommunication et contre qui s'apprête-t-il à combattre?... *Le Charivari*, sous ses allures plaisantes, a dit une chose bien sérieuse; c'est qu'il est difficile pour quelques hommes *de se résigner à planter des choux!*

Voilà un beau passé bien vite effacé!...

. . . . . .

Adieu, laissez vite mon bavardage et retournez à votre chef-d'œuvre. Puisse la certitude de vous savoir aimé de nous, vous inspirer une ardeur nouvelle et vous faire donner quelques coups de pinceau plus brillants encore.

Tout à vous de cœur,

AUGUSTE PETIT.

Irez-vous à la réception de Lacordaire[2] à l'Académie? Ce sera curieux d'entendre Falloux[3] faisant l'éloge de la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville[4]!... Vous verrez qu'il se dira plus démocrate que ce dernier, quoique ce ne soit pas beaucoup dire.

Dites-moi pourquoi notre Lamartine se croit obligé de consacrer trois entretiens à Mme Récamier[5]. Franchement, c'est trop; en parler une fois, c'était bien; mais revenir sur cette énigme, cette équivoque femelle, à quoi bon?...

Au président Petit.

5 avril 1860.

Mon cher Auguste,

... Je travaille beaucoup et j'entreprends quelque *commerce:* il m'est arrivé des *bois* pour le *Tour du monde* de *Charton* et si je

[1] Anselme Petetin, publiciste et administrateur, 1807-1873, préfet de la Savoie, 1860, conseiller d'Etat, 1862.

[2] Lacordaire (le Père), prédicateur, brillant orateur, 1802-1861.

[3] Falloux (comte de), promoteur de la loi de 1850 sur la liberté de l'enseignement, 1811-1886.

[4] Tocqueville (Alexis de), publiciste et homme politique, 1805-1859.

[5] *Souvenirs de Mme Récamier*, *Cours familier de littérature*, t. IX, p. 5, 49e, 50e et 51e entretiens.

puis réussir dans cette petite entreprise, ce sera une ressource que la peinture ne donne pas. Je n'entrerai pas dans d'autres détails sur ce chapitre, vous me feriez la leçon sur ce que vous voulez bien appeler mes découragements misanthropiques, puis je n'ai pas le temps, car je veux que ce petit mot parte *au jour d'aujourd'hui.*

Nous avons enterré ce pauvre Bethmont hier, la cérémonie a été touchante, et c'est une consolation ! Pour moi qui ne connaissais cet homme de bien que par un service rendu[1], j'ai eu les larmes aux yeux en voyant ces hommages unanimes, rendus à une vie pure, à une grande carrière hautement et simplement parcourue. Je veux croire que sa mémoire restera aussi intacte, et que les respects qui l'ont accompagné le suivront. Du reste cette vie brillante et glorieuse, certainement enviée, cachait bien des misères; bien des gens s'étonneraient si l'on disait devant eux que ce fils de meunier, parvenu si haut, est mort à peu près de chagrin !

... Pour moi j'ai été à merveille cet hiver et j'ai profité de ce bon temps pour beaucoup travailler; j'espère encore vous montrer un tableau à peu près terminé. En attendant, je vous embrasse au nom de tous et tous de cœur.

Vale, valete et nos amate

PAUL.

Au président Petit,

Mai 1860.

Mon cher Auguste, Claire, qui a mis six semaines à parfaire son épître, me met *la plume* sous la gorge et veut que j'ajoute deux mots à tout ce qu'elle vous envoie pour nous d'affections et de tendresses. La tâche est douce et cependant j'ai si peu de temps pour tout ce qu'il me semble avoir à vous dire, que je voudrais me récuser. Ma vie, en ce moment, est celle d'un cheval à la roue, je tourne ma meule les yeux bandés et c'est à peine si j'ai le temps de vous embrasser, c'est trop ou trop peu, je voudrais m'échapper avec vous en liberté, vous parler et de Rome et de Paris, et de Michelet et de Pelletan, et de ceci et de cela; surtout de votre bon ami M. Crépu, si charmant à voir aujourd'hui où les hommes de bon sens ne sont pas communs, et surtout parce qu'avec lui nous retrouvons un peu de cet air des montagnes, qui nous remet au milieu de vous.

Pourquoi Pelletan s'en prend-il si durement à Béranger, voilà je crois une des préoccupations de votre dernière lettre ? L'orgueil

[1] Bethmont (Eugène), s'était entremis près du ministre des Beaux-Arts et avait réussi à faire acheter par l'Etat le tableau de l'*Inondation de Saint-Cloud* de Paul Huet.

perdit, dit-on, l'ange des ténèbres, et, si vous avez vu Pelletan, sa ressemblance avec Satan a dû vous frapper tout d'abord ; ce qui fait que bien des femmes le trouvent séduisant... C'est ce type d'origine et de race. Les dames ont toujours eu, depuis la mère Eve, un certain goût pour le diable. Le nôtre, assez bon diable, et meilleur qu'il ne paraît, n'a d'autre idée, je crois, que de jouer un rôle. Il donnerait son âme, s'il pouvait encore en disposer, pour le plus mince des paradoxes ; puis, quand ce cigare est à sa bouche, la fumée l'enivre, il va diriger l'opposition, moraliser, épurer son parti et chercher la force dans le plus petit nombre possible qu'il pourra diriger, commander, veux-je dire. En ce moment, il a fort à faire, l'exécution de Guéroult[1] le préoccupe presque autant que celle de Béranger ; tout ce qui, de près ou de loin, lui paraît flairer la poudre impériale, sentir la sabretache, chanter la gloire et la victoire, lui devient ennemi et l'empêche de dormir. Parmi ses armes de guerre j'admire cependant son petit engin de Louis XIV[2], vous avez lu ce petit pamphlet je pense, vif, amusant et serré, qui garde la place à côté du livre de Michelet, livre décousu de pages très belles. L'introduction m'a surtout fait grand plaisir. Je suis prévenu et pour le livre et pour l'auteur, nous dînons chez lui demain jeudi, et, vous ne le direz pas à Pelletan qui ne pourrait nous le pardonner, avec Guéroult, la bête noire de Pelletan.

Votre chère Italie m'intéresse plus que tout ce bruit littéraire. Un ancien zouave, aujourd'hui ouvrier au faubourg Saint-Antoine, demande si les amis de la liberté ne peuvent pas aussi offrir leur sang à la cause des peuples, puisque les amis du pape lèvent librement des armées ; dix mille sont prêts, dit-il, à partir avec lui. Le faubourg Saint-Germain, lui, répandait hier soir le bruit de la ruine de l'expédition ; Garibaldi était fusillé et Nino Bixio[3] noyé avec son navire coulé à fond. Apprendre cette nouvelle et courir chez le frère de Nino était une même chose ; Bixio n'était pas chez lui, mais ce que je puis vous dire, c'est qu'on ne sait rien encore et que les partis font courir les bruits les plus contradictoires...

Lamartine prétend réussir dans son entreprise de librairie, il en disait autant dans ses malheureuses tentatives de souscription ! Il est très malade de ses rhumatismes. Pelletan est comme un chat en rage depuis ses articles Béranger. Michelet rajeunit, sa jeune femme lui fait boire l'élixir de vie.

[1] Guéroult (Adolphe), homme politique, publiciste, 1810-1872. Saint-Simonien, directeur de *La Presse* ; fondateur de l'*Opinion nationale* ; député, 1863.

[2] *Décadence de la Monarchie française.*

[3] Nino Bixio, amiral italien, frère d'Alexandre Bixio.

Au président Petit.

20 mai 1860.

... Pauvre Bethmont, je n'ai pas attendu cette circonstance pour sentir cette perte. Il y a quelque temps que nous avons eu le plaisir de voir M. Crépu, son digne ami, je suis peu sorti et ne l'ai rencontré qu'une fois chez les Carnot. Je ne sais si sa haute raison s'est beaucoup accommodée de toutes les conversations panachées de ce salon. Vous saurez son opinion. Tous les esprits du reste sont tendus aujourd'hui vers l'Italie. Garibaldi est un héros fort indépendant de la mode et devient une grande figure. Votre cœur demi-italien doit palpiter. Pour les nôtres, ils vont au-devant de cette terre, mère de l'art et du génie moderne, encore quelques années de vie et nous assisterons à de grandes choses bien imprévues.

A M. Legrain.

12 juin 1860.

Vous me gâtez beaucoup, mon cher peintre, et je suis vraiment embarrassé devant tous les éloges pompeux que vous voulez bien donner à ma toile, je veux dire à mon esquisse; je crains que, chez vous, l'ami ne soit plus juge que l'artiste; après tout, la louange pour venir de l'affection n'en est pas plus désagréable, et je mentirais si je n'avouais pas ma faiblesse à votre endroit; vous êtes bon, sincère (bien qu'un peu peintre et normand), et en faisant la part du cœur, ce qui reste de votre lettre est encore très bon à prendre, et je vous en remercie. Je désire, un jour ou l'autre, être aussi heureux à votre intention; ne me demandez pas, quand? Je vois la vie m'échapper, de mes dix doigts fermés, sans que j'en puisse saisir un instant; vous le voyez, mon cher ami, au retard que je mets à vous écrire...

Je savais que vous aviez fait le portrait de Mme Emile, et qu'inspiré par l'émotion du moment, vous aviez réussi. Voilà ce que je sais par d'autres que vous. Permettez-moi de penser que vous avez mis dans cette tête souffrante, abattue par les douleurs et physiques et morales, autre chose qu'une ressemblance purement matérielle, on ne l'eût point trouvée ressemblante.

Il faut être bien dépourvu à Vire pour que M. votre beau-frère consente à perdre son temps devant un de mes panneaux. Je suis tout fier de l'enthousiasme qui a pu lui donner un pareil courage, j'y suis peu accoutumé ici, où l'on court dans les musées après les œuvres de succès et d'exécution. Dites-lui, dans tous les cas, que la nature vaut mieux que tout. Je crains bien, par parenthèse, que ma nouvelle œuvre ne me donne pas plus de popularité; ce n'est pas avec cela qu'on peut espérer *allumer la rue Laffitte*. Ne vous désespérez pas, mon cher ami, de *peignotter*

en province, la fenêtre fermée et la fenêtre ouverte, vous avez de beaux modèles et de saintes inspirations ; ne me mettez pas sur l'art, Poussin, le goût moderne, le progrès infini, etc., je remplirais ma lettre de sottises et je désire la finir par les meilleures choses du monde, les plus vraies, bien que les plus anciennes, les expressions du cœur...

PAUL HUET.

... Une autre fois, je vous parlerai peinture, ce que je ne puis faire sous le coup de vos compliments et avec mes dispositions.

De M. Legrain.

Vendredi soir, 24 juin 1860.

On dit dans notre Vire, mon cher maître, que lorsqu'on parle des gens, les oreilles leur *tintent*. S'il en était ainsi, de deux à cinq heures aujourd'hui, un gentil petit bourdonnement vous eût averti que l'on s'occupait de vous sur la terrasse fleurie de la Besnardière. . . . . Nous avons causé de vous, de nos regrets à la pensée que vous ne feriez point une pointe cette année jusqu'à nous. Nous avons encore parlé de votre belle esquisse que Mme Emile connaît et admire aussi.

A propos de cette esquisse, mon cher maître, cessez de m'accuser de flatterie, je vous en prie. Ce que j'ai écrit après l'avoir vue, une première fois, je l'écrirais encore aujourd'hui parce que je le pense : Il me semble que jamais paysagiste ne laissa couler plus de poésie sur deux pieds carrés de toile. Si mon amitié et ma sympathie pour votre genre de talent me grossissent, comme vous le prétendez, le mérite de votre œuvre, je puis du moins vous affirmer que mes éloges ont été sincères.

N'aurais-je pas cependant lieu de les regretter un peu si vous aviez pu croire que ma louange de *Normand* cachait un désir d'obtenir à mon tour quelque belle chose de vous? Je vous suis reconnaissant de la gracieuse promesse que vous voulez bien me faire, mais je vous en supplie, croyez bien que ma louange était désintéressée. Vous avez assez fait pour moi : Vous ne m'avez refusé ni conseils, ni études. Vous m'avez donné par-dessus tout une affection éprouvée, et je n'ai rien à vous demander que la continuation de ce bon sentiment qui m'est précieux.

J'avais oublié de vous parler de votre magnifique dessin publié par *l'Illustration*. Je vous avais reconnu avant d'avoir lu votre nom. *L'Illustration* aura-t-elle souvent de ces bonnes fortunes?

Qui donc vous avait parlé du portrait de Mme Emile? On le trouve, il est vrai, ressemblant, mais quand je le regarde, je crains toujours d'être resté trop au-dessous de la tâche que j'avais acceptée. Si c'était à recommencer, je ferais autre chose.....

Je m'acharne après un intérieur d'hospice que j'ai entrepris. Du noir et du blanc, et puis encore du noir et du blanc, c'est bien difficile à harmoniser.

Ne nous oubliez pas près de Mme Huet. Dites-lui le bon souvenir de Clotilde et mon attachement respectueux, embrassez pour moi Edmée et René et croyez-moi à vous de cœur.

EDMOND LEGRAIN.

Au président Petit.

7 juillet 1860.

Cher Auguste, vous parlez chefs-d'œuvre avec la facilité que vous mettez à tout ; vous m'envoyez des bonbons comme à un enfant gâté et boudeur qui a besoin d'encouragement, c'est le privilège des artistes d'être traités en enfants ! Pour notre société, si grande *utilitaire*, nous sommes en effet des enfants qui n'avons su, ni prendre, ni faire un état ; elle continue la famille et gémit ; heureuse quelquefois, lorsqu'elle est fatiguée de nos gentillesses, de se débarrasser de nous par un morceau de sucre, ou *quelque chose de pis*. Mettez-vous à ce point de vue, mon cher ami, et vous aurez l'explication de bien des choses.

L'art est aujourd'hui une parade, qui sert quelquefois à amuser le public, dans l'occasion, à défaut d'une petite guerre en Orient ou en Italie. Il sert aussi à donner quelques bonnes places à de braves gens, qui ont la bonne intention de ne point les remplir, mais de se faire payer. Ne cherchez pas autre chose.

Est-ce une bonne chose de réduire le nombre des admissions ? Je n'en sais rien moi-même ; encore moins ceux qui viennent de faire décider la question. Ce qu'ils savent mieux, c'est qu'un plus grand nombre de tableaux à placer leur donnerait plus de peine, et ni plus ni moins de *gratifications*. Que je vous admire de prendre feu à propos de ce livret d'exposition : *Trahit sua...* Mon cher président vous êtes un peu des nôtres, votre toge, malgré toute sa sévère grandeur, cache un cœur d'artiste. Prenez garde ! C'est sans doute pour cela que nous sommes si vivement entraînés vers vous ! Mais les autres ! Vous ne vous doutez pas du peu que cela pèse aujourd'hui. Je voudrais d'autant mieux vous tenir dans mon atelier, cher ami, que ce serait vraiment bien pour moi et pour moi seul ; nous tâcherions d'arrêter cette débâcle qu'on appelle la vie, par nos bonnes causeries de cœur, en repassant toutes ces espérances, toutes ces folies qui amusent l'artiste, et lui font faire quelquefois de grandes choses, malgré l'opinion de ces messieurs...

Nous faisons tous les plans possibles pour aller chercher de l'air. Invité, depuis je ne sais combien d'années, à aller dans la Creuse, par deux femmes charmantes d'environ cinquante à cinquante-cinq ans que j'ai laissées tranquillement vieillir, je ne sais si j'irai encore cette année, malgré mes engagements. Claire devait aller à Fontainebleau... et je crois qu'elle va aller s'installer à Falaise dans un coin d'habitation que nous offre notre cher docteur. J'ignore si, une fois là, je la laisserai pour aller voir si la Creuse l'emporte sur le Grésivaudan ; n'en dites pas trop de mal, puisque vous connaissez le parti que George Sand en a su tirer. En attendant, *je vais revoir ma Normandie* qui en vaut bien aussi la peine, croyez cependant que j'aimerais mieux,

la grandeur et les beautés à part, le pays où je vous trouverais tous. Vous me demandez des nouvelles de Lamartine, il va mieux, je ne l'ai pas vu depuis une huitaine, il commençait à descendre un peu le soir.

... Je vous écris au milieu des arrangements du départ. Il paraît décidé que nous allons tous à Falaise chez un ami, passer un mois, six semaines, pour aller de là à Fontainebleau...

Au président Petit.

Juillet 1860.

Cher ami, j'espère bien que vous n'aurez ni mes tourments, ni mes inquiétudes. Vous m'avez vu, comme Cimon l'Athénien fendre mon bois et souffler le feu, mais hélas ! j'ai bien d'autres chats, et plus qu'il n'en fallait pour la peinture assez difficile par elle-même, vous pouvez le croire...

Vous voulez des nouvelles politiques, en voici : Lamartine va mieux et restera encore à Paris environ trois semaines, un mois. — Gortschakow [1] a demandé des explications à M. de Montebello [2] sur les menées des agents français en Pologne. Il lui a été *carrément* et très résolument répondu que les prétentions de la Russie en Orient n'auraient de satisfaction que lorsque la Pologne serait constituée en royaume, non seulement indépendant, mais fort ; et que, sur cette question, on avait l'appui actif et décidé de l'Autriche qui voulait elle-même cette barrière.

Les affaires de Garibaldi vont assez mal ; des renforts lui arrivent, mais il ne faut pas qu'il compte le moins du monde sur les Siciliens. Ils préfèrent les coups de bâton d'un roi, qui leur laisse leurs mulets, à toutes les promesses d'une liberté qui se résout pour eux dans la conscription et des emprunts. Les deux espèrent et se remuent. L'unité italienne est bien difficile, même provisoirement.

Montanelli [3], qui avait voté contre l'annexion et avait laissé sa popularité dans ce vote, redevient très populaire. *Anexandre Legrand* savait, dit-on, d'avance que cela serait impossible et ses menées tendent peu à rendre la chose possible. Qu'est-ce, dit-on, qu'un homme qui a des généraux et des ambassadeurs dans tous les partis ? M. de Goyon [4], général Lamoricière [5], etc.

Je ne sais plus que penser de la République américaine ; mais

[1] Gortschakow (Alexandre), diplomate russe, 1798-1883.

[2] Lannes, duc de Montebello (Napoléon-Auguste), pair de France à quatorze ans, en 1815, ambassadeur, ministre, sénateur sous Napoléon III, 1801-1874.

[3] Montanelli, homme politique et littérateur italien, 1813-1862.

[4] Goyon (comte de), général, 1802-1870.

[5] Lamoricière (Louis de), général et homme politique, 1806-1865.

si tout ce que l'on dit des désordres, de l'outrecuidance et des vices de cet état modèle est vrai, il n'a pas quarante années d'existence; cette porte ouverte à toutes les misères lui a apporté tous les vices.

(Lamartine disait hier soir : Au fait! qui donc achète de la peinture? Je connais et j'ai connu tant de gens riches et je n'en ai pas vu acheter.)

Paul Huet passe trois mois à Falaise dans la propriété de son vieil ami le docteur, travaillant toujours avec le même acharnement malgré une saison constamment pluvieuse. Il fait des études dans les environs : à Guibray, de vieilles maisons; à Marie-Jolie, des ruisseaux; à Pont-d'Ouilly, les bords de l'Orne; dessine le vieux château, l'église, les portes de la ville; remplit de croquis, d'aquarelles, de dessins à la plume, au crayon, ou au fusain un cahier, qui, réclamé plusieurs fois avec instances par M. Lafenestre pour le musée du Louvre, se trouve placé dans les réserves des dessins. — Il va à Vire voir son ami Legrain et termine sa saison en passant une quinzaine à Beuzeval, où il jette la première esquisse du tableau des *Falaises de Houlgate* et fait des études qui lui servent plus tard pour ce tableau.

Le *Bocage normand* est aussi un souvenir de Pont-d'Ouilly.

Au président Petit.

13 août 1860.

Mon bon Auguste,

... Hélas! s'il ne fallait que les eaux du ciel pour guérir, comme tout le monde se porterait bien! c'est la France entière que le *Bon Dieu* met au régime hydrothérapique, avouez qu'il donne un peu dans les systèmes; lui aussi se laisse influencer par la mode! Je parle ainsi parce qu'il en est, je pense, à Grenoble comme à Falaise, comme à Paris; la France est inondée, le soleil a la pituite, il a trop pompé, le malheureux, la maladie des pommes de terre. Je vous écris par une pluie battante qui va cesser pendant cinq minutes pour recommencer de plus belle. Je le crois bien que vous devez en avoir de belles cascades! Vous parlez de ces belles eaux à en faire venir l'eau à la bouche, comment ne m'avez-vous pas fait voir Allevard et ce torrent de

Le Vieux Chateau féodal (Normandie légendaire)
Panneau décoratif (Salon de 1859)
(Toile, 1m93 × 1m10)

Bréda! Vous me donnez tous les regrets du monde, surtout quand je pense que j'aurais pu voir toutes ces magnificences avec vous tous. Vous me dites plus prévenu que je ne le suis pour la Normandie et contre les montagnes. C'est à vous, cher ami, que ce discours s'adresse; j'ai d'ailleurs une faiblesse pour les belles eaux, c'est ce que j'aurais voulu voir dans vos pays et c'est justement ce que je n'ai point vu. C'est aussi ce que j'aurais voulu faire, il me semble que je sens, au contraire, assez ces eaux impétueuses ou calmes, pour essayer de les rendre. Vous parlez du reste de ce beau torrent de façon à donner tous les regrets... J'ai un reconnaissant souvenir pour votre pays, j'aurais voulu y retourner et pour moi et pour Claire qui s'y est si bien trouvée. Ce n'est pas tout à fait par un goût exclusif que j'ai choisi cette belle Normandie que vous ne connaissez pas, que j'irai dans cette belle forêt de Fontainebleau que je souhaiterais vous faire connaître et que vous raillez si bien.

... Je voudrais vous donner des nouvelles de Paris, que vous aimez; je ne les sais que par ricochet. Le discours latin de l'année, de Nisard[1], était l'éloge de Jérôme, il a, dit certaine opposition dont il faut se méfier, été fort mal reçu; plusieurs lauréats de l'année dernière (le fils d'Haussonville[2]) se sont retirés et l'élève *Richard* de Charlemagne a improvisé une satire adressée à son camarade Duvergier de Hauranne[3]. Cette pièce a paru dans les journaux anglais, voilà des cancans de peu d'importance, et le résultat : que les deux élèves Duvergier et Richard seraient renvoyés du collège. La circulaire du ministre contre les conspirations papistes devrait, il me semble, faire bon effet. Mais je ne sais si vous avez pris garde à un discours d'un monsieur P***, qui, tous les ans, donne ses conseils, ses encouragements et les récompenses aux artistes, et qui vient de présider la distribution du Conservatoire. Ce beau M. qui, à 25 ans, a été nommé conseiller à la Cour des comptes, qui est aujourd'hui secrétaire général au ministère d'Etat, etc., etc., et dont le principal titre est, dit-on, d'avoir deux pères, parle admirablement du labeur, des privations, des luttes que les artistes doivent chercher et subir, pour gravir ce sentier de la gloire et de la fortune, etc. Figaro, où es-tu?

Adieu, mes chers amis, je vous embrasse,

PAUL.

Au président A. Petit.

12 octobre 60.

Vous savez, mon cher ami, que si les arts donnent de grandes

[1] Nisard (Désiré), littérateur, 1806-1888.

[2] Gabriel comte d'Haussonville, de l'Académie française, né en 1843.

[3] Ernest Duvergier de Hauranne, homme politique, 1843-1877.

jouissances, des voluptés intellectuelles qu'on ne peut trouver ailleurs, ils laissent aussi bien de l'amertume. Je les crois, du reste, très malades; dussé-je exciter votre généreuse colère, il me faut avouer bien des découragements qui m'empêcheront de pousser René dans cette voie où je serais si heureux de le conduire. S'il ne tourne pas vers les écoles, qui, en ce temps, excitent le plus l'ambition, je le dirigerai peut-être vers l'architecture qui n'est pas aujourd'hui un art, mais est au moins un honorable métier que la peinture ne peut être qu'en se désavouant...

Lorsque vous verrez René, vous trouverez un homme, le voilà plus grand que moi, ce qui ne le fait pas bien grand, et la barbe lui pousse au menton; et cependant, lorsqu'il faudra qu'il se décide, peut-être cette rage de bâtisse, qui nous fait penser aujourd'hui à l'architecture, sera-t-elle passée. Ce qu'on appelle des progrès, ce ne sont que des caprices. Les hommes me font l'effet de sortir d'une ornière pour rentrer dans une autre. Je voudrais avoir une foi vive dans l'avenir; les instruments qu'emploie la Providence m'empêchent-ils de voir la grandeur du nouvel édifice, je ne sais, mais sans regret pour le passé, je doute de l'avenir. Vous êtes sans doute plus heureux que moi, mon cher ami, vous jouissez, je l'espère et je le souhaite, complètement de la résurrection de votre *patrie maternelle*, et le fait est qu'on ne peut rester indifférent à des événements aussi grands qu'imprévus. Garibaldi, qui fait bien quelques sottises, surtout lorsqu'il nomme mon ami Dumas directeur général des musées de Naples, n'est pas un homme de ce temps-ci. C'est bien un de ces héros légendaires qui laissent des traces singulières et fantastiques dans la mémoire des peuples. Comment le passage de votre empereur ne vous a-t-il pas été au moins assez favorable pour vous donner un petit bout de ces rubans que les plus belles filles de Grenoble, si j'en juge par le charmant échantillon que je connais, ont prodigués à Leurs Majestés. J'espérais mieux que cela et je comptais au moins que cette petite distinction vous rattacherait à autre chose de meilleur. Vous n'avez donc pas d'espérance, mon cher ami, ou laissez-vous, vous aussi, sommeiller toute ambition? On n'est pas ambitieux pour soi, mais pour les siens. C'est ainsi du moins que je le comprends, pour vous comme pour moi. Je ne sais au juste quels sont vos titres, mais je sais que vous venez après le premier président, je connais votre distinction, votre caractère et instinctivement je sens qu'il y a de l'injustice à ne point penser à vous, nous y pensons tant!

Je rapporte peu, bien peu de mes vacances. Nous quittons un pays de marécages, qui, cette année, a été presque impénétrable. Tout y était sans ombre, comme sans lumière, on aurait pu y faire de la peinture chinoise, moins l'éclat des couleurs, et l'étrangeté physionomique. Adieu, mon cher bon, il me reste peu de place, juste assez pour me recommander au souvenir de ceux de

vos amis qui veulent bien se rappeler de nous. Je vous embrasse de cœur.

Au président Petit.

16 novembre 1860.

Amicus amicis,

Comment, mon cher bon, nous laissez-vous sans nouvelles ? Voici l'hiver, c'est-à-dire la rentrée, le travail, la souffrance. Nous ne pouvons être de ceux qui vivent sur le : *Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ;* nous en avons besoin, c'est bien assez de l'éloignement, de la distance ; les lettres ne changent pas le chiffre des kilomètres, et cependant elles semblent le diminuer, c'est encore une façon de se voir, puisque les cœurs parlent et s'échangent...

. . . . . Puis Dieu est grand ! A propos de Dieu, que faites-vous de son grand vicaire ? Dans les changements opérés aux Tuileries on a placé deux sphinx égyptiens à la porte pour remplacer les lions de Barye ; n'est-ce pas bien l'enseigne de l'établissement ? C'est à se demander si le Maître les a fait mettre là avec intention. Il est impénétrable ! Pour l'expliquer, il faut s'en rapporter à la fameuse brochure, et encore ! Politiquement parlant, lui seul est libre en France, aussi quel talent pour amuser son public ! Paris a des changements de décorations à vue, mais la scène se passe toujours trop devant des casernes. La caserne sera définitivement l'architecture du temps et le style Napoléon III. C'est le seul côté de l'art qui préoccupe ce tout-puissant : *laisser un style.* Malheureusement, ce grand politique ne sait pas qu'on ne peut décréter un style, même en changeant la forme des crinolines et des tuniques militaires. Quoi qu'il fasse, le style dans l'art va toujours s'amoindrissant, la force du pouvoir, si incontestable, ne peut créer des Michel-Ange, et dans sa région, on ne les aimerait guère ; les mièvreries font fortune, et l'art a, comme la banque, besoin de faire fortune. Il veut plaire et ne plaît pas trop. Si j'osais, je dirais qu'il se fait mépriser ; sans doute parce que je pense qu'il fait beaucoup pour cela.

Comment vous parler de moi, de ma petite besogne après cette sévérité ? Je voudrais cependant, mon cher ami, que vous ne jugiez pas trop cette sévérité comme l'effet de la bouderie et d'une mauvaise humeur d'incompris ; cela peut se dire, mais cela n'est pas. Comme tous, je veux de temps en temps tendre la main à la fortune. Hélas ! il y a longtemps que je reconnais qu'elle a peur de moi, elle prend mon geste pour une offense et me rend un soufflet que je ne lui ai pas donné. Je veux vous dire cependant que j'ai terminé mon tableau et je ne suis pas assez modeste pour ne pas en espérer au moins une chose : l'estime de quelques amis. Voilà la vraie gloire et la grande consolation : faire de l'art pour soi et pour quelques-uns est encore un bonheur ; lire une belle page, penser à ceux qui vous aiment, voilà ce qui fait passer sur

bien des choses. Je ne vois pas le monde, notre monde moderne, en beau. Je voudrais prendre les lunettes des hommes de progrès, elles ne vont pas à mes yeux. La cause de l'Italie est bien belle, elle est juste, elle est noble, je regrette de rester froid devant le spectacle de son émancipation. Certes, lorsqu'on l'aura délivrée du soldat autrichien, du confesseur, du sigisbée et même de ce miracle de saint Janvier, ce sera fort bien ; mais, voir le palais Pitti remplacé par une caserne, le Duc de Florence par un Haussmann [1] ou un Saint-Arnaud [2] quelconque, la *faenza* par la faïence de la rue Saint-Denis ne sera pas très gai ; nous sommes loin aujourd'hui de la Révolution française, qu'en a-t-on fait? Faut-il là-dessus s'en rapporter au *Moniteur*?

De M. Legrain.

Vire, 17 décembre 1860.

Je suis bien en retard avec vous, mon cher maître, et je ne veux pas différer davantage à vous écrire. Si j'ai été un peu paresseux à votre endroit, c'est que j'ai eu de vos nouvelles successivement par Henri, par G. et enfin par Adrien. Notre gros ami est revenu enchanté de votre tableau . Cela ne m'étonne guère.....

Si vous êtes resté dans les données de votre esquisse, votre tableau doit être magnifique. A-t-on jamais dramatisé à ce point le paysage? Mes souvenirs (il est vrai qu'ils sont bornés) ne me rappellent rien de semblable et, si je ne me trompe, il faudrait que le public des expositions eût l'épiderme bien endurci pour ne pas se sentir remué par votre œuvre.....

J'ai fait un portrait de conseiller en cour impériale : tête vulgaire mais énergique et largement modelée, costume superbe de forme et de couleur, cela m'a beaucoup amusé. Puis selon votre conseil, j'ai repris mon intérieur d'hôpital sur une toile nouvelle et je m'en trouve bien. J'obtiens le même effet avec une pâte moins désagréable. Leharivel est venu à Vire quelque temps après votre départ. Il m'a laissé une épreuve photographique de la petite vierge qu'il exécute en marbre.

... Dieu veuille que cette amélioration continue et que vous puissiez, en toute liberté de cœur et de corps, mettre au jour les belles choses que vous sentez..... Croyez-moi toujours à vous de cœur,

Edmond Legrain.

Du président Petit.

Grenoble, 20 février 1861.

Mon cher Paul, vos lettres deviennent rarissimes ; il y a un siècle que je n'ai reçu de vos nouvelles ; ne comptons donc pas entre nous et n'écrivons pas pour *répondre*.....

[1] Haussmann, préfet de la Seine, 1809-1891.

[2] Saint-Arnaud (Armand Leroy de), maréchal de France, exécuteur du Coup d'Etat du 2 décembre, 1801-1854.

Pour moi, mon cher ami, j'ai dû aller dans le monde officiel, mais j'ai rempli ce devoir de position dans les limites les plus étroites, les plus strictes.....

Je m'éclipsais bien vite et rentrais au logis de plus en plus étonné du vide de ces réunions et des lieux communs de paroles qui s'y débitent. A part trois ou quatre maisons, où l'affabilité, la grâce des maîtres de la maison répandent du charme sur toute la soirée, que dire de la plupart de ces fêtes?...et quel fruit peut-on retirer pour l'esprit et le cœur de ce pêle-mêle de gens indifférents les uns aux autres et qui portent sur la figure et sur leurs sentiments un masque perpétuel? La tristesse et le désenchantement sont au bout de ces réunions bruyantes. Heureusement quelques bonnes et franches visites d'amis, comme Michal-Ladichère[1] et Charransol, viennent rétablir l'équilibre et remonter le moral. Vous nous manquez toujours, cher Paul, dans ces rares et intimes causeries; nous aurions tant à dire de vous, des vôtres, de vos travaux, de vos contentements d'artiste ou de *certains désespoirs* pour lesquels j'aurais une gronderie toute prête, pourquoi sommes-nous si éloignés! Je ne sais plus ce que vous faites, je ne vois plus de vos œuvres, je n'ai même pas l'espoir de vous voir de sitôt à votre atelier, tranquille à votre chevalet, tirant de votre palette et répandant sur la toile des rayons d'or, des gerbes de lumière et tous les trésors d'une imagination toujours jeune, et puisant dans sa tristesse même un charme plein de poésie et de sympathie. Je ne vous verrai point au Salon de cette année. Il faut y renoncer; il faut se priver, cette fois encore, des jouissances de la quinzaine de Pâques si vite écoulée à Paris et des moments passés près de vous, à votre foyer hospitalier! Ici rien! ni musique, ni peinture, ni les illusions du théâtre. Je ne vois rien, n'entends rien : la vie végétative et rien de plus! Ah! mon cher peintre, que vous seriez aimable et mille fois remercié *in petto* si vous vouliez m'envoyer une esquisse, une pochade, *une pensée* jetée sur toile large comme la main, mais pour moi, grande, profonde par le sentiment qui s'y trouverait et que je saurais bien y lire, soyez-en sûr! Surtout, n'allez pas dire : *à quoi bon*, cela *ne vaut rien*, ce n'est pas la peine!... Songez que je ne demande qu'une chose, entrer en communication de votre pensée, et admirer ensemble la nature dans le petit coin ombragé, mystérieux, mélancolique où vous me feriez pénétrer avec vous. Allons, vous me devez bien ce dédommagement pour les plaisirs que je ne pourrai goûter près de vous. Deux ou trois coups de votre pinceau savent dire tant de choses!

. . . . . .

Que dites-vous de *la Mer* de notre cher historien Michelet? Il y a toujours de l'imagination et de *l'image*, mais c'est bien au-dessous de l'*Insecte* et surtout de *l'Oiseau*. Et puis franchement il voit *l'amour partout et toujours*: le rapprochement des sexes se présente un peu trop sous sa plume, ses tableaux ne sont pas toujours chastes. On dirait d'un vieillard qui ne peut prendre son parti de n'être plus jeune et qui recherche des gravures un peu libres. Comment ne sent-il pas que sa dignité comme homme et comme écrivain ne peut que perdre au retour de ces idées et de ces images? C'est fâcheux.

Adieu, mon cher ami, nous allons assister bientôt à la discussion de

[1] Michal-Ladichère (François-Alexandre), magistrat, homme politique, avocat à Grenoble, né en 1807. Membre de l'Assemblée nationale en 1871.

l'adresse, cette dernière brèche faite au pouvoir temporel du pape. Nous aurons sans doute le coup de boutoir de Dupin[1] au Sénat et l'insidieuse adresse de Billault[2] à la Chambre. Il sera curieux de voir le premier essai de discussion aux Chambres, depuis l'établissement de l'Empire, tourner contre la papauté ; la brochure de Laguéronnière[3] fait assez prévoir le résultat, par cela même qu'elle ne conclut pas.

Adieu, nous vous embrassons tous de cœur ici vieux et sincères amis,

A. Petit.

Mes respectueux compliments et mes vœux de santé et de bonheur à Lamartine quand vous le verrez.

Au président Petit.

Paris, 24 février 1861.

Cher bon, vous m'avez prévenu deux fois : je suis bien en retard, et je voulais vous écrire ; vous me demandez quelque pochade, depuis longtemps je projetais pour vous un petit plat de mon métier. Je ne sais comment vont les choses. Je travaille beaucoup, énormément ! et ma tête travaille plus que mes mains, que ma volonté. Rien ne se fait, rien ne *réussit, rien n'aboutit*; les lettres sont les premières en souffrance ; vous devez savoir que lorsque je ne vous écris pas, c'est une privation que je m'impose ; je voudrais vous voir tous, et c'est une façon de tromper doucement cette espérance que de causer avec vous la plume à la main.

... Nous serions si heureux de vous serrer la main au passage, de vous garder dans notre coin quelques instants, dans le demi-jour de notre intimité et l'égoïsme de notre affection . . .

. . . Nos lettres, mon cher Auguste, ne peuvent être bien gaies, ni bien sereines ; depuis que l'un et l'autre nous échangeons nos pensées, l'histoire des santés occupe, hélas ! une place un peu trop grande dans la correspondance ; tout s'en ressent, et je crains, pour ma part, de vous communiquer un peu de notre noir quand vous espérez de nous un moment de soulagement à vos propres tristesses, lorsque je voudrais vous égayer des petites histoires qu'on attend toujours d'un Parisien, d'un artiste, le Parisien n'est pas toujours gai, ni l'artiste : toujours fou ; malheureusement, c'est presque le contraire qu'il faudrait dire. Les Lantara[4] et les A. Dumas eux-mêmes ont peut-être bien aussi, leurs revers, etc. Ce n'est certes pas là le type par excel-

[1] Dupin aîné, jurisconsulte, homme politique et magistrat, 1783-1865.

[2] Billault (Auguste), ministre d'Etat, 1805-1863.

[3] Dubreuil-Hélion, vicomte de Laguéronnière, publiciste et homme politique, 1816-1876, rédacteur en chef de *La Presse*, conseiller d'Etat, sénateur.

[4] Lantara, peintre paysagiste, 1729-1778.

lence, malgré les bons instants que ces rieurs, que ces parfaits diseurs de rien nous font passer ! L'artiste est plus souvent une de ces sensitives maussades qui ne trouvant pas leur place en ce monde, gênent les autres ; voilà pourquoi je crains souvent, moi-même, de vous apporter le reflet de mes élucubrations et de mes mécomptes...

... Puisque nous voici dans les *Beaux-Arts*, il faut aussi vous parler un peu de cet atelier que vous voulez bien aimer et que je voudrais voir réchauffé par votre regard ami. — Trois tableaux sont sur chevalet et prêts pour l'exposition, il ne reste guère qu'à couper les câbles pour les lancer dans cette mer inconnue, agitée, sans fond, pleine d'ennemis et de corsaires. Faites des prières aux pieds de la Madone, cela leur servira à peu près comme au pape, le pauvre homme ! C'est bien la peine, dites-moi, d'instituer un nouveau culte, un nouveau dogme ! C'est vraiment en politique, en religion surtout que les amis d'hier sont les ennemis d'aujourd'hui.

A M. Legrain.

26 mars 1861.

Mon cher ami... Qu'il soit bien entendu que si je vous ai fait quelques objections à propos de votre aimable proposition de me prendre pour maître, ce n'est nullement parce que j'y vois le moindre inconvénient personnel autre que de blesser gratuitement deux hommes qui doivent avoir légitimement cette prétention. De mon côté, je n'ai nullement renoncé à l'enseignement de l'art, ni la prétention d'avoir des qualités personnelles qui ne puissent se transmettre. Je vous dirai même à ce sujet et ceci n'a pas rapport à vous, que pour certains artistes, et entre autres Desjobert (pour ne pas le nommer), j'ai été très blessé qu'après leur avoir rendu de vrais et utiles services, ils aient été prendre d'autres patronages que le mien. Desjobert a travaillé dans mon atelier, avec moi dans mes voyages, je lui ai ouvert mes cartons, et pour avoir la voix de Français il a pris, lors de l'Exposition universelle, le titre d'élève de Français ajouté au nom d'Aligny dans l'atelier duquel il avait étudié et duquel il tient encore. Il n'en est pas ainsi pour vous, je ne vous ai été utile en rien et je vous le répète : ce que vous savez, c'est à vous que vous le devez, très peu à vos deux maîtres et rien à moi, qui, en toute occasion, vous serai agréable autant qu'il me sera possible.

Attendant des amis, j'ai fait transporter votre tableau à l'atelier, je l'avais déjà montré à quelques personnes. Je m'empresse de vous dire qu'on le trouve unanimement bien et que Préault disait à l'instant : que les faiseurs, Beaume [1], par exemple ne faisaient pas mieux. Espérons donc que tout ira bien...

[1] Beaume (Joseph), peintre, 1796-1885.

Tâchez de lire ce chiffon que je n'ai point le temps d'écrire.

Tout à vous de cœur,

PAUL HUET.

Au président Petit.

24 avril 1861.

Mon bon Auguste. Vous voilà donc avec un nouveau M. le Premier ; malgré vos tristes prévisions, nous avions voulu conserver jusqu'au jour du *Moniteur*, l'espoir de vous voir à un poste dont vous êtes, nous le croyons, digne ; vous vous méfiez trop, je crois de votre origine. Est-elle une mauvaise note, ou une recommandation ? C'est, par le temps qui court, ce qu'il serait difficile de savoir. L'obstacle pour vous n'est point, je le crois, et je le crains, dans vos antécédents, dans vos opinions; allons au vif, il est dans votre caractère. Le gouvernement est, mon ami, plus que vous dominé par son origine : il a, je le crois, comme de plus mauvais gouvernements, le sentiment de ses intérêts; il comprend le besoin de se relever dans l'opinion, de s'entourer de gens honorables et d'une capacité reconnue, d'apaiser les partis. Il y a mieux; il semble aujourd'hui deviner où est sa vraie force, ou du moins comprendre où sont ses plus grands ennemis, ceux qui ne lui pardonneront jamais d'appartenir, quoi qu'il fasse, à la Révolution. Mais son origine l'enchaîne à un personnel qui le tient à l'étroit et éloigne les hommes d'un caractère éprouvé. Vous n'avez près de ce personnel ni gages, ni amitiés, ni intérêts surtout. Jamais la faveur n'a été plus vénale, n'a plus dépendu du népotisme, des intérêts de coteries, de l'influence féminine. Les exemples abondent, et l'art de parvenir pourrait s'enrichir des plus curieuses histoires. J'en pourrais citer, et des meilleures, si l'art de conter de nos spirituels aïeux m'était donné ! Ce n'est ni le moment, ni l'occasion, je ne crains pas de faire rougir la magistrature, mais nos lettres vont à la famille, aux jeunes et charmantes cousines, qui n'ont pas plus les oreilles de Mme de Sévigné que je n'ai la plume de Rabutin. Ces histoires qui faisaient rire nos pères sont le châtiment des petits-fils; elles donnent l'humiliation et non la grosse joie.

Quelques mots de l'estime que vous portait l'ex-Premier qui vous quitte, m'avaient fait espérer mieux et je veux croire qu'à travers cette sale poussière qui vous barre aujourd'hui le passage vous serez un beau jour, mon cher ami, reconnu pour ce que vous valez et appelé à votre place.

... Pour clore ce bulletin un peu long, je vous dirai, mon cher ami, que Claire, à la suite de toutes ces épreuves, n'est pas bien vaillante et que j'ai eu un étourdissement assez grave pour penser que c'était un avertissement du ciel. Je ne me suis cependant pas encore confessé malgré les poursuites de ma nièce, la

bonne Caroline, qui *veille au salut* de toute la famille ; en attendant, nous dînons demain avec l'auteur du *Prêtre*, de *la Femme et de la Famille* [1], nous voudrions bien vous voir avec nous. La verve de ce cher et vieux philosophe est aussi vive qu'intarissable ; et ma foi, parbleu ! Il faut pardonner un peu à tant de jeunesse !

Je n'ose vous dénoncer la brochure [2] ; vous connaissez ces deux feuilles qui font, depuis quelques jours, tant de bruit. Tout le monde ici l'a lue, la lit, la fait lire ; c'est l'histoire du moment. Elle est terrible, il faut l'avouer. Ce qu'on y voit de plus clair, c'est qu'elle décidera le gouvernement dans ses entreprises italiennes. Puisse cette espérance se réaliser. Car je vous avoue que cette grande œuvre me touche, dans ce temps de petites choses. La religion remise à sa place, renvoyée au fond des consciences, désarmée pour le mal et l'intrigue, fortifiée pour le bien, moralisée en un mot, voilà un fait qu'il serait beau de voir, si cela est possible ! Ce qui n'est pas moins beau et ce qui paraît plus facile, n'est-ce pas la reconstruction de ce grand peuple italien auquel nous tenons par tant de côtés ? Vous qui êtes à moitié italien, vous devez, il me semble, vous préoccuper plus que personne de ces questions.

Mes tableaux sont envoyés, *pendus*, dit-on, et dit-on aussi, bien placés, les premiers bruits leur sont favorables, espérons donc ! Pas trop cependant, car j'ai, pour ma part aussi, eu tant de déceptions que je ne veux pas trop escompter ces rumeurs favorables.

Je ne vous parle pas de votre commande, mon cher ami, j'ai jusqu'à présent eu trop à faire pour penser à l'esquisse que je désire vous offrir ; j'ai travaillé énormément dans ces derniers jours, et depuis, j'ai un petit arriéré d'affaires qui m'a, jusqu'ici, empêché de m'occuper de plusieurs choses semblables à la vôtre, que je rêve d'accomplir...

Je voudrais vous donner une idée du tableau dont Claire vous a parlé, pièce importante de mon affaire ; il est bien difficile de décrire un paysage.

(*Ici un croquis du Gouffre*).

Comprendrez-vous mieux cet informe croquis ? Je le souhaite. Vous y voyez : un gouffre, l'abîme si vous voulez, c'est sans doute le nom que je donnerai au tableau. Les figures doivent faire comprendre qu'un accident, un malheur est arrivé. Le public, j'entends même le public artiste, n'aime plus guère ces grandes compositions, comment acceptera-t-il celle-ci ? Dieu le sait ! *Dio lo sa !* et cependant le sujet n'est peut-être pas encore le plus sombre de mes deux tableaux principaux ; j'ai repris les

[1] Jules Michelet.

[2] *Lettre sur l'Histoire de France*, par le Duc d'Aumale.

arbres battus par la mer, un temps de chien et des chiens d'arbres ; vous comprendrez encore moins celui-ci, mais vous devinerez qu'il est peu fait pour les dames à ombrelles, et que cette pluie qui tombe si dru pourrait bien me retomber sur le dos.

Je vous écris à la hâte, mon cher ami, vous le devinez à tout cet affreux décousu. Je suis, vous le voyez, dans une espèce de fièvre, de précipitation, fort inquiet comme d'habitude et comme un homme payé pour cela ; je voudrais vous parler de tous les vôtres mieux et plus longuement, un peu des miens et de Michelet et de sa *Mer* et de votre Italie et du discours Napoléon ; c'est bien des choses pour si peu de temps, d'espace et tant d'intérêts. Vraiment, il est bon de vivre pour les curieux et Lamartine ne pourrait plus dire : la France s'ennuie. Vous, mon cher ami, qui n'avez pas d'exposition, parlez-moi de tout cela entre deux audiences comme vous savez en parler et contentez-vous de toutes les tendresses que je vous envoie pour vous et les vôtres. Je suis d'ailleurs obligé de m'arrêter comme vous voyez.

(Ces derniers mots débordent sur un croquis de la *Marée d'équinoxe*).

Au mois de mai, il perd en quinze jours son frère et sa nièce, les derniers représentants de cette nombreuse famille ; ses lettres sont l'écho de sa douleur. Il va chercher à Sèvres, sur les hauteurs de Bellevue, le calme et le repos, pour rétablir sa santé ébranlée par les chagrins.

De sa fenêtre, il avait une vue superbe sur les coteaux du parc de Saint-Cloud ; il en fait plusieurs études.

Au président Petit.

Paris, 24 mai 61.

Mon bon Auguste, j'étais sûr que nous vous aurions près de nous aux mauvaises heures. Merci de cette main qui vient serrer la mienne. Oui, mon ami, j'ai un profond chagrin, les avertissements ont beau se faire entendre, c'est dans ce triste moment qu'on sent l'intensité de la douleur et le vide d'un ami perdu. Mon frère était un véritable ami, ou plutôt, comme vous dites, un véritable père par son dévouement et son orgueilleuse tendresse pour tout ce qui m'appartenait ou venait de moi. Mes enfants l'aimaient passionnément, et cette affection, on n'avait pas eu à la leur apprendre : il était bon pour eux. Votre lettre nous a fait tout le bien qu'elle pouvait nous faire dans un pareil moment. Merci de vos bonnes sollicitudes, merci...

La résignation, si on ne la puisait dans les affections qui nous entourent, dans les devoirs qui nous réclament encore, on la trouverait, je crois, dans le mal lui-même, dans le fait qui nous frappe avec une si brutale vérité en menaçant ce qui nous reste.

Au président Petit.

Paris, 6 juin 61.

Mes bons amis, nous avons bien besoin de vos témoignages d'affection ! Rien ne saurait vous peindre notre accablement et notre douleur. Claire et moi sommes changés, maigris et affaiblis plus que par six mois de maladie. Du courage il nous semble que nous en avons, nos forces seules nous trahissent, et nous disent ce qui nous manque d'énergie pour la résistance. Nous ne pensons plus, nous ne mangeons plus, et cependant voici déjà huit jours que ce dernier et fatal événement nous a frappés, au moment, il est vrai, où nous étions déjà si cruellement éprouvés. Tout a été cruel, la maladie, les circonstances, la fin ! Cette pauvre maison est à jamais fermée pour nous, et me voilà faible et *vieux*, le dernier et le seul de cette famille qui m'a élevé et que j'ai élevée. Si vous n'étiez si loin, nous aurions été nous-mêmes, mon cher Auguste, chercher un abri sous votre amitié et un peu de vie à l'air vif de vos montagnes. J'ai bien compris, cher bon Auguste, votre élan vers nous, et sans vos devoirs, je n'aurais pas été surpris de vous voir arriver près de nous. Vous êtes un de ces grands cœurs qui attirent et attachent, vers lesquels on se penche dans les moments de faiblesse et que la main cherche dans les nuits douloureuses et obscures de la douleur. Je pense avec peine au contre-coup dont votre tendre Marie a pu être frappée et ne m'étonne pas qu'elle ait deviné, sous l'enveloppe un peu trop froide de notre Caroline, une âme sympathique à la sienne. Certes, si le Ciel ouvre ses félicités promises aux vertus de l'abnégation, de la piété la plus pure et de la plus chrétienne charité, la pauvre enfant est heureuse aujourd'hui, en communication continuelle avec l'Infini ! Comme vous, mon cher ami, je crois que personne n'est mieux préparé à ces grandes clartés du Ciel que ces âmes délicates et aimantes, éprises de la perfection ; mais nous qui restons au milieu de nos faiblesses et de nos doutes, nous sentons plus vivement les douleurs de la séparation et les difficultés de la lutte. Ces amis qui nous quittent semblent nous attirer et nous avertir de séparations plus douloureuses encore. Vos lettres, mes chers amis, sentent tout cela, le disent mieux que moi, avec une plus délicate réserve, car les faits se présentent à nous avec une telle brutalité qu'il n'y a plus de ménagements possibles de notre côté ; la réalité nous frappe et nous écrase.

A M. Legrain.

7 juin 61.

Mon cher ami, je n'ai pas répondu à votre lettre; le billet noir, qui a dû vous parler déjà de l'étendue de nos malheurs, doit vous le faire comprendre. C'est à peine encore aujourd'hui si je peux tenir une plume; nous sommes dans un anéantissement douloureux qui ne nous permet ni de penser ni d'agir. Ma nièce a suivi mon frère de quelques jours; elle était la sœur de la jeune femme que j'ai perdue, la dernière d'une famille à laquelle je tenais par tous les liens les plus tendres de la parenté la plus proche, de l'alliance et de l'affection. Mon frère, ma sœur m'avaient un peu élevé, j'avais élevé ces enfants *tous disparus* comme un frère aîné peut le faire, c'est trop, n'est-ce pas! et vous, si bon, vous devez comprendre l'état où nous sommes. Une maladie de six mois ne laisserait pas plus de ravages après elle; il nous faut en appeler à toute notre énergie morale pour ne pas céder à cette affreuse mort, qui semble nous inviter à suivre ceux qu'elle entraîne devant nous, nous sommes épuisés de douleur, d'émotions et de fatigue.

Vous ne vous attendez pas que je vous parle du Salon, à peine y ai-je mis les pieds, mon frère tombait malade le jour de l'ouverture!

Vous êtes bien placé, votre tableau fait fort bien, aussi bien que tableau puisse faire dans ces salles affreusement éclairées. Vous m'avez, je crois, parlé critique dans votre lettre, je n'ai pas lu deux feuilletons; le premier que j'ai lu m'aurait ôté l'envie sans doute d'en lire un second, si j'avais été en état de le faire.

Il y a eu ici cependant un cours où un M. Deschanel[1] a commencé la critique du Salon; on en dit le plus grand bien; ce cours aussi a été de suite fermé par mesure de police, j'aime à croire que c'est à cause des grandes chaleurs.

Viendrez-vous à Paris? Nous aurions bien du bonheur à vous voir. Si vous ne craigniez les sombres tristesses, il y aurait quelque charité de votre part à venir nous tendre la main; dépêchez-vous, dans ce cas, nous avons hâte de fuir ce foyer de malheur. Il est cependant probable que nous ne nous éloignerons pas, et que c'est dans les environs que nous irons chercher un peu d'air et beaucoup de calme, si nous pouvons trouver ces deux biens pour remettre nos esprits et apporter un peu de distraction à nos cœurs; je ne puis dire d'oubli, à mon âge on n'oublie pas...

Adieu, et soyez heureux, vous le méritez, mais ce n'est pas toujours une raison.

Votre affectionné

PAUL HUET.

[1] Emile Deschanel, littérateur, critique et homme politique, 1819-1904.

A M. Legrain.

18 juillet 61.

Mon cher artiste et plus cher ami...

J'ai quelques bois à faire pour Hachette. J'ai fait quelques essais de gravure pour un procédé qui permettrait de substituer la gravure à l'eau-forte à la gravure sur bois. L'inventeur a trouvé le moyen, par la galvanoplastie, de mouler la gravure en saillie et d'établir des clichés qui peuvent s'imprimer, comme la gravure sur bois, par le procédé et avec l'ensemble typographique. Cela, comme vous pouvez le supposer, ne manque pas d'intérêt, la difficulté sera encore cette fois dans le goût et les habitudes du public. J'aurais voulu m'occuper des expositions de province, d'une exposition à Saint-Pétersbourg à laquelle je suis convié, le temps passe et je suis pour tout en retard. Vous me demandez des nouvelles de l'exposition, je puis vous dire, avec quelque plaisir obscurci de mécomptes, que le ministère a acheté ma *Grande Marée*. Pour des croix d'officier, il faudrait être probablement plus de ce monde que je n'en suis. Mes amis, et vous êtes du nombre, j'espère, me font plaisir en pensant à moi, mais le pouvoir n'y pensera pas beaucoup, je crois ; il y a dix ou quinze ans que les hommes de mon époque, qui ont apporté quelque peu du leur à notre triste métier, ont eu cette distinction : Isabey, Roqueplan, Cabat, etc.

Je crois pouvoir dire que j'ai fait dans ma partie plus que cela *comme initiative ;* l'Exposition universelle était une belle occasion pour me faire ce plaisir, mais j'ai, je pense, montré trop de maladresse en ne sollicitant pas une faveur et en attendant une distinction légitime ; mon tour est passé et mon seul regret est de ne pas laisser quelque œuvre meilleure. Ces sortes de distinctions comptent peu dans les œuvres d'un artiste. Gudin est chamarré et n'en est pas plus grand peintre. Je vous remercie toujours, cher ami, de votre bonne pensée. Vous-même auriez pu prétendre à une mention.

. . . . . .

Au président Petit.

Sèvres, 1er août, maison Gauthier, 1861.

... Nous avons loué une petite bicoque à Bellevue, charmant pays et bien nommé ; nous avons, de nos fenêtres, une vue presque italienne. Ne riez pas, je connais vos préjugés à propos des environs de Paris. Ils sont charmants, gracieux, délicats comme les natures parisiennes et quelquefois grandioses. Que je voudrais pouvoir vous les montrer ! Mais je crois encore plus facile d'aller vous voir, à Allevard. Les eaux sont-elles définitivement

aussi belles que vous me le disiez ? Vous les avez revues, et vous devez mieux savoir à quoi vous en tenir ; vous ne désirez pas plus que moi les voir ensemble. Comment, mon cher ami, avez-vous eu un congé si court ?

Vous me demandez des nouvelles du Salon ; j'y ai eu du succès, mais toujours ce succès d'estime fort peu fait pour satisfaire complètement. J'y ai vendu cependant une toile assez importante [1]. Je voudrais que ce tableau pût aller à Grenoble, à votre musée, il vous ferait penser quelquefois à moi.

J'aurais bien voulu vous avoir hier, et j'ai songé à vous en voyant de la peinture et de la vraie peinture! Delacroix a ouvert à ses amis sa nouvelle chapelle de Saint-Sulpice, la chapelle des Saints-Anges : Un plafond, deux tableaux ; *Héliodore chassé du temple*, sujet si magnifiquement traité par Raphaël, est non moins bien traité par notre cher maître moderne ; peinture d'un grand style, d'une couleur magnifique et d'une originalité singulière, tout y est. Je vous en reparlerai, mais je veux toujours vous envoyer ce mot de tendresse pour vous et tous les vôtres.

PAUL.

A M. Legrain.

29 août 1861. Sèvres, rue des Binelles, maison Gauthier.

Mon cher Legrain, une palette à faire, un voyage à Paris, du monde qui m'arrive, une correspondance d'affaires qui me met en retard avec tous mes amis, voilà bien des motifs à vous présenter pour m'excuser de ne vous avoir pas encore remercié de la belle photographie de Mme Emile [2]. Ce charmant souvenir d'une femme qu'on ne peut oublier, que nous aimions avant de nous intéresser à sa santé, nous a fait, je n'ai pas besoin de vous le dire, le plus grand plaisir.

Moins fin sans doute que l'original, votre portrait est ressemblant, surtout par l'expression délicate et profonde du modèle. Vous deviez partir pour Beuzeval et rejoindre, dans ce petit foyer de l'amitié, cette chère jeune femme qui est allée demander autant je pense à l'affection des siens qu'à l'air de la mer, un remède à ses maux. Son courage, son énergie morale, devraient avant tout la guérir ; elle me semble admirable de volonté résignée. Elle est du nombre, du reste, de ces esprits élevés qui, plus près que les autres de l'Infini par l'enthousiasme, la pureté de l'âme et la finesse des sens, ne craignent pas la mort. L'art la soulève entre ciel et terre, car c'est vraiment une belle âme d'artiste, vivant dans des régions meilleures que les nôtres...

[1] *La marée d'équinoxe* (Musée du Louvre).

[2] Mme Emile Lenormand, mère de René Lenormand, le compositeur.

... J'ai vu dernièrement de belle et bonne peinture. Delacroix a terminé sa chapelle de Saint-Sulpice. Vous avez pu apprendre cet événement par les journaux entre un procès en cour d'assises et les nouvelles de Saint-Cloud. J'avoue que, pour moi, la découverte d'un bel ouvrage d'art m'intéressse autant que ces grands intérêts, voire même que de plus grands événements. Je voudrais vous parler de ces ouvrages d'un grand artiste, mais tout ce que je pourrais vous en dire ne saurait sans doute vous en donner une idée. Les critiques, par leurs belles descriptions, peuvent donner ou ôter le désir de voir une œuvre d'art, mais je crois que, si on ne la connaît pas, ils peuvent en donner une bien fausse idée. Ce n'était pas peu de chose, il faut le dire cependant, de peindre le châtiment d'Héliodore, après Raphaël, et des trois peintures de Delacroix, c'est certainement la plus remarquable. Il est entré en lutte avec le maître italien, armé de ses seules qualités. L'Académie, ni l'âge, il faut le dire, n'ont enlevé à ce fameux vénitien des rives de la Seine, rien de sa verve, ni de son originalité primesautière. Ce tableau, le meilleur incontestablement des trois, et que j'aime à croire un chef-d'œuvre dans son genre, m'a reporté par l'émotion aux jeunes sensations du massacre de Scio — 1827 ! !

Au président Petit.

5 septembre 1861.

Vous êtes en vacances, mon cher ami, et j'espère que vous en profitez autant qu'il vous est permis de le faire. J'aurais voulu, croyez-moi, aller vous voir cette année et vos montagnes aussi, bien que vous m'ayez posé comme un ennemi de vos pics terribles et pittoresques. Je n'ai pu me remettre au travail, ceci est mon plus grand désespoir et je voudrais pouvoir demander à n'importe quelle contrée un peu de mon entrain habituel.

Avez-vous lu le numéro de Lamartine sur Rousseau? numéro qui fait grand bruit ici. Que dites-vous de cette sortie, non sur la politique du *Contrat social*, ni sur les sentiments d'amour paternel du philosophe de Genève, mais de la sortie du poète sur le droit d'aînesse[1], et l'on peut dire de la violence si peu dans les habitudes du noble critique? Je prends donc les choses de ce monde encore à cœur, puisque je n'ai pu lire, sans chagrin, cet exposé de doctrines d'un ancien président de République, qui témoigne du rôle qu'il aurait pu jouer sous Charles X. Ce malheureux homme de génie, Coriolan à l'intérieur, me fait l'effet de ces lions qui rugissent dans la cage étroite où ils sont enfermés et broient de rage le premier objet qui tombe sous leurs puissantes griffes.

[1] *Cours familier de littérature*, 66e entretien, § 22 et suivants, t. XI, p. 469.

Pour petite pièce, nous avons eu le discours de Courbet, le réaliste, au congrès d'Anvers. Ce discours m'a consolé de n'être pas allé prendre une part de la noble hospitalité des Anversois, hospitalité grandiose à ce que l'on dit. C'était une belle occasion de voir les magnifiques peintures de l'école flamande, et vraiment Courbet aurait mieux fait d'étudier un peu les Snyders et les superbes Rubens qu'il avait le bonheur d'avoir à côté de lui.

Mais je vous parle de cette pasquinade comme si vous aviez remarqué cette histoire dans les journaux ; probablement vous avez passé cela avec tous les faits divers. Vous ne pouvez, comme moi, rougir de ce paillasse, qui ne perd aucune occasion de faire sa réclame. Il a pourtant du talent.

Nous sommes très inquiets des pauvres Carnot. L'aîné des fils [1] est revenu ou plutôt a été rapporté de Marseille où il était allé en mission, comme élève ingénieur des ponts et chaussées, dans un état misérable. Vous vous rappelez sans doute que ce jeune homme distingué a eu une fièvre typhoïde à l'école.

...Pour vous, ne nous oubliez pas et à bientôt, en lettre, hélas !

PAUL.

A Mme Auguste Petit.

Décembre 1861.

Voilà René, mon élève ! décidé à faire de l'art et prenant à cœur et à grand entrain, pour lui du moins, cette grande entreprise. On se flatte toujours dans *ses petits*. Je veux croire qu'il a dans son organisation nerveuse un côté artiste : l'observation, le coup d'œil, un certain esprit critique et l'amour des choses grandes et nobles. Je crains que ce soit un faible bagage pour se présenter dans la société moderne, mais il faut en prendre son parti et rester fier devant tous ces hommes d'argent, plus ou moins réussis, qui tiennent le pavé aujourd'hui.

L'art donne de grands tourments, mais aussi de belles et grandes jouissances, de nobles consolations. Claire parle sans doute longuement des concerts populaires où l'on vient de livrer la grande musique aux oreilles de la multitude. C'est magnifique, nous avons joui avec un bonheur qui eût été complet si Auguste et vous tous eussiez été là avec nous.

Adieu,

PAUL.

Du président Petit.

31 décembre 1861.

Mon cher Paul, voici un petit mot à la hâte pour vous dire tous les vœux que nous formons pour votre bonheur à tous et vous assurer de

[1] Sadi Carnot.

notre vive tendresse. Vous avez passé une année bien douloureuse et vous savez la part que nous avons prise à vos chagrins. C'est une poignante chose, lorsqu'on avance dans la vie, de voir le vide s'élargir autour de soi, mais ce doit être une consolation pour vous de savoir combien ceux que vous avez pleurés sont regrettés, et d'avoir la certitude qu'ils jouissent dans une autre vie de la récompense due aux cœurs aimants et dévoués.

Vous avez une tâche bien douce maintenant et qui est au niveau de votre caractère et de votre talent : celui de relever le courage de ceux qui vous entourent, et de diriger dans la bonne voie un fils bien né et qui ne pourra certainement que suivre vos leçons et envisager l'art du point de vue élevé où vous l'avez étudié avec passion pendant une vie agitée. Vous avez eu, comme tous les grands artistes, vos moments de découragement et d'ennuis, et des mécomptes inséparables des caprices du jour et de la mode; mais vous laisserez un nom; tout en cherchant des voies nouvelles, vous êtes resté fidèle à la tradition et vous formerez un des anneaux de cette chaîne glorieuse des représentants du beau. L'art a son unité, comme la littérature, comme la jurisprudence; nous sommes tous, à des titres divers, des ouvriers dans ce grand travail humain; nous apportons humblement, modestement, notre pierre à l'édifice toujours en construction, toujours inachevé; heureux ceux qui, comme vous, verront leurs noms sauvés de l'oubli et leur part de labeur appréciée de leur vivant!

Dites à ma bonne cousine de prendre courage et d'envisager la vie et ses devoirs de mère et d'épouse avec la force qui convient à son esprit et à son bon cœur; je suis persuadé que sa santé s'en trouvera bien. S'il ne s'agit que des vœux bien sincères pour relever la santé, elle peut compter snr un prompt et complet rétablissement.

... . Il faut, malgré votre défense, que je vous parle encore de votre beau tableau. On vient le voir et l'admirer. MM. Rahoult[1] et Ravanat sont venus plusieurs fois l'étudier, et leurs éloges répondaient bien au plaisir que je ressentais en contemplant ce beau site et cette vigoureuse nature. Merci encore une fois de ce charmant panneau !...

Pour vous, mon cher ami, et les vôtres, vous êtes sûr de ma vieille et constante amitié. Tout à vous,

A. Petit.

Au président Petit.

2 janvier 62.

A nous deux, mon cher Auguste, que j'aie donc un bon moment au milieu de tous ces ennuis, de toutes ces courses, de toutes ces visites, de toutes ces débâcles de jour de l'an ; que je vous embrasse vous et les vôtres avec tendresse et bonheur. Vos lettres indulgentes et bonnes nous ont fait bien plaisir à tous. Le cœur y est éloquent comme la plume.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher ami, combien le travail souffre lui-même au milieu de tant d'autres souffrances : les

[1] Rahoult (Diodore), peintre, né à Grenoble en 1819, mort en 1874; décorations d'églises et peintures murales au musée de Grenoble.

procès,[1] les affaires, la santé, voilà plus qu'il n'en faut pour couper les ailes d'un vieil artiste comme votre ami ; ajoutez un ciel qui nous met dans les limbes et n'éclaire bien que les gens qui ont des lanternes à leurs carrosses. Je vis dans de beaux rêves que sans doute cette demi-nuit favorise. Je suis bien content, mon cher Auguste, que la toile que je vous ai envoyée vous fasse plaisir. C'est un succès pour moi que ce succès de l'amitié et je ne puis m'empêcher de croire mon tableau meilleur ; — puisqu'il vous plaît, il ne pouvait être mieux placé et sans savoir quand nous pourrons le revoir, je serai bien heureux de retrouver les gens qui, en toutes circonstances, exercent une si aimable *hospitalité*.

...Je n'ai rien à vous dire, cher ami, des choses de ce monde. La politique se borne à quelques coups de poings donnés ou reçus au parterre de l'Odéon, affaire de boutique, je crois, plus que de patriotisme ou d'élan vers la liberté. Quel singulier temps où tout ce qui est sentiment généreux s'abaisse ou descend ; en même temps que les grandes fortunes, l'insolence des écus s'élève à des proportions inouïes ! — Troubles et ténèbres partout autour de nous, sortira-t-il de là une civilisation magnifique, ou sera-t-on englouti dans le plus épouvantable cataclysme ? Ce qui donne raison aux faiseurs, c'est que le temps seul donnera le mot de l'énigme et qu'à la postérité seule appartient la louange ou les reproches ! — *L'âne vous ET moi* serons morts — ont dit La Fontaine et Louis XV.

Je suis forcé de vous quitter, mes chers amis, que ce ne soit pas sans vous embrasser tendrement et faire pour vos santés à tous, pour votre bonheur en particulier, les meilleurs vœux du cœur. Personne ne peut prendre plus d'intérêt à vos joies ou à vos peines.

PAUL.

Tout le monde vous embrasse.

De J. Michelet.

17 janvier 1862.

Mon cher monsieur, que je suis heureux de votre souvenir ! Vous me rendez l'aimable nord, autrement dit : les *rayons et les ombres*. — Dans ce palais de la lumière où tout sèche depuis huit mois, on se meurt faute de pluie.

Ici comme là, je me consume de travail. — Vous aurez le 30 la terrible fin de *Louis XIV*. Peut-être un volume en avril. — Cette rapidité croissante amuse et attriste. Demain on aura passé !

Non, sans amitié cependant. Voilà ce qui est solide, ce qui nous reste, j'en suis sûr, dans *nos prochaines étoiles*, que l'on voit ici chaque soir.

[1] Héritage de son frère qui avait prêté de l'argent à un ami pour lui rendre service et qui soutenait, d'accord avec cet ami, depuis plus de vingt ans, une série de procès pour rentrer dans les fonds engagés.

Cette pensée m'est présente, m'accélère. Je crois fermement que, pour l'avenir, nos amitiés et nos œuvres, ce sont *nos raisons d'exister* (*causas vivendi*).

Je vous embrasse et serre la main à votre charmante femme, dont les yeux sont plus brillants que les étoiles d'ici.

J. Michelet.

D'Eugène Pelletan à Mme Paul Huet.

Chère madame. Voici deux places que je vous prie d'accepter. J'espère que vous voudrez bien aller me voir pendre en place de Grève. Rien n'est agréable comme ce supplice de nos amis.

Mille et mille poignées de main à Huet; je tombe à vos genoux pour vous demander l'absolution la veille de ma mort,

Eugène Pelletan.

Au président Petit.

26 mars 62.

Mon cher Auguste, un peu de paresse, beaucoup d'occupations, encore plus d'ennuis, voilà comment je remets de jour en jour à vous écrire, à vous demander de vos nouvelles, dont nous avons bien besoin, à vous donner des nôtres, qui en ce moment ne sont pas tout à fait satisfaisantes . . . . . Ici, la vie est passée à l'état de grande machine ; on se revoit au bout de vingt ans en se demandant des nouvelles de la veille, on ne sait beaucoup et qui meurt et qui vit. Voici les deux Scheffer[1] effectivement disparus. Henry, esprit faible, était l'ombre bien affaiblie de son frère, fantôme un peu lui-même. Je le voyais quand par hasard nous nous rencontrions, et pour bien des gens, la seule surprise de la mort, c'est qu'ils le croyaient mort en même temps que Ary. Ainsi va la vie !

Pour Pelletan, il subit sa peine depuis trois ou quatre jours et je vais aller lui faire ma visite. C'est, il me semble du reste, une très faible blessure pour le métier qu'il fait, et je pense qu'il fera tout au monde pour se parer de sa cicatrice. Pour ce qui est de sa vente, Pelletan n'a point de fortune, mais heureusement pour lui, sa bourse ni sa bibliothèque ne souffriront beaucoup de cette spirituelle alternative : payer en livres ou en argent. On a porté à la salle des ventes une cinquantaine de mauvais bouquins. « Combien ces quatre volumes ? Il y a marchand à 10 francs, — 50 francs, — 10,50, — et non, imbécile, 50 francs, — 50 francs répète le crieur, ébahi, — 100 francs, — 200 francs, — 400 francs, — 500 francs. Adjugé à M... une grammaire de Lhomond, les Racines grecques et la charte

[1] Henry Scheffer, 1798-1862.

constitutionnelle de 1830 pour 500 francs. — En 17 minutes, on a couvert près de 3.000 francs d'amende et de frais et la vente a été *remise* à *une vacation très prochaine*. Il y en avait bien pour 15 francs disait en sortant l'expert naïf.

Pour notre cher poète, je n'ai pas encore, je l'avoue à ma honte, envoyé ma souscription, car cela me gêne en ce moment ; je le regrette et je veux le faire tous les jours, bien que je ne puisse lui pardonner la faiblesse étrange de ses honteuses réclames. Pour moi, cet homme a été le plus grand homme du monde : Orphée domptant les bêtes féroces et bâtissant des villes par le prestige et l'enchantement d'une parole divine. Orphée n'est plus, les bacchantes l'ont tué, il ne reste plus que l'élève de Girardin ! Tout cela, mon cher ami, vous le voyez, est assez triste. La dignité n'est plus de ce monde, vous et moi sommes assez fous pour tenir encore à ce pauvre vêtement. Pour le poète, il la met tous les jours et remet aux annonces, sans se faire le moindre scrupule de la vendre plusieurs fois. Il était au-dessus de tous et à la grande joie de ses ennemis, il s'est mis de niveau. J'en éprouve pour ma part un véritable chagrin, encore un dieu tombé, et celui-là sans laisser au monde une parole fortifiante. Pour Renan, qui renie à son cours le vrai des chrétiens avec une singulière impudence, il a été sifflé et par la société de Saint-Vincent de Paul, plus puissante qu'on ne pourrait le croire, et par une jeunesse qui, dit-on, a la prétention de se réveiller ; pour cela, elle fait beaucoup de bruit ! C'est, paraît-il la même coalition qui avait déjà sifflé About à l'Odéon. Vous assurer qu'il n'y a pas sous tout cela quelques petites ficelles, c'est ce que je ne saurais dire.

Vous achetez souvent les nouvelles publications ; avez-vous lu, mon cher ami, le 1er volume (en deux parties) des Mémoires sur Carnot par Carnot (fils) ? Lisez cela et vous y prendrez, je crois, un vif intérêt. La seconde partie de ce 1er volume est entièrement remplie par le Comité de salut public. L'auteur aborde avec une grande franchise et son honnêteté habituelle les profondeurs de cette forge mystérieuse et formidable où se battait le fer qui devait tuer l'ancien monde et fonder le nouveau. Tout cela aura pour vous, je pense, un grand intérêt. Ici, rien de mesquin, peu de détails personnels, rien, dans la description des luttes intérieures, qui détruise la grandeur du sujet et le développement de la lutte révolutionnaire. Carnot paraît ce qu'on le croyait : honnête homme, grand génie militaire, on le découvre un noble écrivain. Ou je me trompe, ou vous aurez du plaisir à lire ce volume. Les seuls véritables événements se sont passés à la Chambre. Vous connaissez comme moi, mieux que moi, les discussions de l'adresse à propos du libre-échange. On n'est trahi que par les siens. L'impression causée par cette tempête est assez profonde ; elle est toute naturelle, car la gêne des affaires est générale et trop vraie.

Je me suis remis au travail, je ne sais encore ce qu'il en sortira, vous savez qu'au moins chez moi l'intention est bonne, mais jusqu'ici, la paix intérieure si nécessaire à la production, manque au travail, nous avons eu et nous avons encore presque toujours quelque chose : des chagrins, des maladies, et des affaires. A ce propos, mon procès, puisqu'il est devenu mien, aura cela de bon qu'il me conduira peut-être près de vous ; si je suis forcé de me rendre dans le Midi, je ne manquerai pas d'aller vous embrasser tous. Grenoble, cette fois, sera bien sur mon chemin...

Adieu, mon cher Auguste, je vous serre tendrement ; à vous aux chers vôtres. Voici une longue lettre à déchiffrer que pour moi je ne veux point relire, car il faut qu'elle parte et que j'aille voir mon prisonnier.

PAUL.

Il passe à Meudon la saison d'été ; des études au *Bas-Meudon* préparent son tableau, aujourd'hui au musée de Montpellier.

L'Exposition universelle[1] le décide à faire le voyage de Londres pour voir l'école anglaise réunie à cette occasion dans une section rétrospective. Il retrouve tout l'enthousiasme de sa jeunesse devant le *Gué* et l'*Ecluse* de Constable, admire tout particulièrement le talent, si personnel et si original d'Hogarth[2] et est charmé par l'élégance facile, la distinction, l'éclat et la virtuosité des portraitistes.

Autour de Londres, il visite Hampton-Court, Windsor, Kew, va à Twykenham chez le Duc d'Aumale et à Tum Bridge Wels où il rend visite au Comte de Paris, arrivé la veille d'Amérique, où il avait pris part à la guerre de Sécession.

Il pousse une pointe jusqu'à l'extrémité du Cornwall, voit la cathédrale de Salisbury, le camp romain d'où Constable a pris un de ses tableaux, Exeter, Plymouth, et sa merveilleuse rade, Penzance, la pointe de Land's-End, visite des mines de cuivre, des pierres druidiques,

[1] Son tableau de l'*Inondation de Saint-Cloud*, très bien placé dans la galerie de la section française, sur un pan coupé à la cymaise, se voyait de toute la galerie et eut un réel succès.

[2] Hogarth (William), peintre anglais, humoriste, 1697-1764.

traverse tout le comté de Cornwall pour rejoindre l'embouchure de l'Inn et Ilfracombe sur le canal de Bristol. Tout en courant, il rapporte de nombreux croquis. Il avait fait des aquarelles à Exeter, à Penzance, à la cascade de Lydeford, au bord de l'Inn, etc.

A l'automne appelé à Apt par des affaires, il en profite pour faire des dessins et surtout des aquarelles, très audacieuses de ton, qui peuvent faire penser aux impressionnistes, dont il n'était pas question bien entendu à cette époque.

A M. Sollier.

Meudon, le 29 juin 1862.

Mon cher Sollier,

J'aurais dû t'ecrire, répondre à ton aimable et bonne lettre pleine de gâteries, de vieille et indulgente amitié. Je l'aurais déjà fait sans cet entraînement des jours et des semaines, qui te fait mettre, à toi-même, tant de distance entre les nouvelles que tu nous envoies à grand'peine. Depuis ta dernière lettre, j'ai constamment été poursuivi par les préoccupations de mes affaires, et bien qu'un peu décrassée aujourd'hui, ma plume doit encore avoir certaine odeur de procédure peu digne d'être présentée à mes amis. Tu feras bien de passer ma lettre au vinaigre, comme on le fait de celles venant des pays où règne la peste. Il n'en est pas de plus grande que celle des procès : d'autant plus dangereuse qu'on peut y prendre goût et s'y acharner; malgré toute mon horreur, je sens que j'ai en moi assez de sang normand pour me laisser aller à cette horrible passion qui a pour soutiens et pour prétextes le droit, la justice et l'honneur et pour excitants : l'intérêt et l'orgueil.

Si l'on dit vrai, je vais enfin sortir de ce trou à fumier, l'on me fait espérer justice aux droits de mon pauvre frère, mort quelques mois trop tôt pour voir la fin d'une affaire qu'il poursuivait depuis vingt-deux ans. Je ne croirai moi-même à cette conclusion si attendue que lorsque tout sera terminé et que nos adversaires auront, après *nous avoir payés*, laissé écouler le temps prescrit de nous susciter quelques nouveaux *incidents*. J'attends ce moment de paix avec impatience; moralement et matériellement l'*intérieur* s'en trouvera bien. Dans ces débats acharnés, les petites luttes intérieures ne sont point les moins sensibles, et les femmes en général, il faut le dire, sont peu faites pour les affaires. Elles se jettent entre les combattants par dévouement, vous entourent de leurs bras par tendresse, et vous font recevoir, par amour qui se sacrifie, tous les coups de vos adversaires. Tu

as dû voir souvent cela en action. Pour moi, engagé par devoir envers les miens et envers mon frère, j'ai dû suivre cette affaire avec la fermeté que donne le bon droit, malgré les ennuis et les dégoûts de toutes sortes. Heureusement, tout n'est point laid dans notre laide humanité et j'ai, pour tenir tête à de tristes avoués, à la mauvaise foi des adversaires et peut-être de nos mandataires, le dévouement même de l'ami qui a compromis mon frère dans cette suite désastreuse de ventes, de liquidations et de procès dont, après tout, je ne verrai peut-être pas la fin moi-même, mon pauvre frère croyait toujours la toucher. Voilà le procès ! et les processifs ! On le dit trop autour de moi, je me le dis encore plus, la peinture vaudrait mieux. Je vois filer mes dernières années sans les mettre à profit pour l'art ingrat que j'aime et qu'il faut bien aimer pour lui seul aujourd'hui. C'est un plaisir, un bonheur pour moi de voir qu'à longue distance de temps et de lieu, tu peux prendre encore intérêt à mes chères occupations. Jamais on n'a fait au fond moins de cas de l'art et de la peinture en particulier ! Mon pauvre ami, nous en sommes les derniers *voltigeurs*. Il s'agit bien de cela aujourd'hui ! Et cependant jamais on n'a tant écrit, tant paru rendre hommage à sa dignité, à son influence ; les grands mots ne manquent pas, on fait d'Ingres un sénateur de quatre vingt-deux ans et l'on emploie L. Muller[1] et pis encore, à décorer les monuments et les boudoirs, les églises et les mauvais lieux. L'art de peindre n'est rien, mais l'art de se produire est tout. Il faut plaire au caporal parvenu, au préfet, ou à la femme de chambre. Ces gens-là ont, forment et tiennent le goût, chacun ou chacune ayant le sien. Nous sommes en dissidence à propos de ce pauvre Corot que tu attaques, parce que là où je verrai quelque chose de simple, de sincère et d'élevé, j'en saurai gré, et ne demande pour moi que cette justice. On me trouve peu lorsqu'il s'agit de commandes, de travaux ou de récompenses, mais encore ai-je cette consolation que lorsqu'il s'agit de représenter l'art national on m'accorde une place. J'ai eu cette chance à l'Exposition universelle, je l'ai, à ce qu'il paraît, à Londres, où mon tableau de l'*Inondation*, que la commission a envoyé (je n'ai point voulu m'en mêler), est bien placé et a, m'ont dit plusieurs personnes, un *véritable succès*. En sortira-t-il quelque chose ? *J'en doute :* — La satisfaction d'avoir fait le mieux possible qui, en ce monde, est la première en toutes choses.

Où tu nous donnerais raison, c'est dans la petite installation que nous avons cette année. *A ton image nous cultivons nos choux*, et Claire est heureuse de cette vie de campagne. Ne viendras-tu pas nous voir dans cette petite retraite ; à cinq minutes de Paris, Meudon, rue *des Jardies*. Meudon, célèbre par son curé ;

[1] Muller (Charles-Louis), peintre, membre de l'Institut, 1815-1892. *Appel des dernières victimes de la Terreur*.

les Jardies, par la propriété que Balzac avait eu le soin de bâtir sans escalier, à cette fin qu'on en parlât : et de fait, nous en parlons. Tu serais bien reçu là, tu peux m'en croire, et nous aurions un arriéré que des lettres, même les plus familières, ne sauraient liquider. As-tu lu *les Misérables* ? Tu dois être en avance sur nous. *Tu vis pour vous*, et nous, nous sommes ici continuellement assiégés, d'amis quelquefois, d'importuns souvent, ceci est de tous les temps et contraire à la lecture, au travail, aux vrais plaisirs et même aux vrais amis. Nous ne connaissons de ce roman, qui a déjà le tort de vouloir être une pyramide, le colosse de Rhodes ou le mont Athos, que le premier volume. Comme toujours des pages magnifiques, un peu de fatras et des choses de mauvais goût. J'en suis fâché pour Hugo, qui, non content de se couronner lui-même de lauriers, veut prendre les petits bouquets de liserons de ses confrères. Je ne puis souffrir les scènes d'étudiants récoltées dans les ateliers, péniblement traînées et au-dessous du talent du grand poète élégiaque et non réaliste. Réaliste ! nouveau nom, aussi bête que celui de romantique, avec lequel on nous poursuit depuis trente ans, sans en savoir autre chose que c'est une injure ou un moyen de démolition ! Les *honnêtes gens*, c'est-à-dire ceux qui veulent faire leurs affaires, ont toujours su employer ainsi une petite nomenclature et la mettre à leur usage, à défaut de talent. Que répondre à un monsieur qui fait de la peinture, soi-disant religieuse, en pillant les peintures de Fiesole[1] ou les fresques de Pise, quand il ne remonte pas aux Byzantins, lorsque devant une peinture il jette ce mot, romantique ! Socialiste est du même effet, il n'y a plus qu'à fuir et se cacher. L'empire, auquel il faut du nouveau et qui ne vit que de vieux, empoigne cela ; pour lui, romantique veut dire libéral, orléaniste ; il envoie les savants faire des fouilles à Athènes, et dans le fond de l'Asie, fait bâtir une maison romaine et disserter sur Phidias. Tout cela ressemble au brouet des Spartiates qui empoisonnait Mme Dacier et son hélléniste époux[2], mais donne jusqu'à présent un triste mouvement à l'art français. Du romantisme, puisque romantisme il y a, on a pris deux petits côtés, l'archaïsme et l'étude matérielle et étroite de la nature. Si tu vivais à Paris, tu verrais ces deux systèmes vivant côte à côte en plus ou moins bonne intelligence, criant sur les toits qu'ils ont tout inventé, et détruit tout ce qui les a précédés ; tout cela pour obtenir une chapelle, attraper une commande et surtout le public. C'est un assaut de savoir faire, les plus habiles obtiennent des audiences, c'est le comble de la réclame, etc., etc., qu'ajouter ? Sinon de te répéter qu'aujourd'hui il s'agit moins d'avoir du talent que de persuader qu'on en a, moins par ce qu'on fait que par ce qu'on dit, ou fait dire.

[1] Fiesole (Fra Angelico da) peintre toscan 1387-1455.

[2] André Dacier, philologue, 1651-1722 ; sa femme, hélléniste, 1651-1720.

Ce bavardage t'amuse-t-il? J'en doute, tu n'y verras que le résultat de mécomptes, l'effet d'une vieillesse grondeuse, car hélas! nous y touchons, nous y sommes. C'est aujourd'hui, c'est moi qui t'en avertis, c'est aujourd'hui ma fête; ce n'est plus mon pauvre frère que l'on vient fêter, mais ton vieil ami qui se figure toujours avoir vingt ans et ne veut croire à sa vieillesse; c'est qu'en vérité, on reste jeune par le cœur et que notre vieille amitié ne vieillit pas. Il n'y a que lorsque nous nous regardons qu'il faut bien reconnaître ces barbes blanches, ces cheveux appauvris et le reste, comme dit La Fontaine toujours jeune et qui commença sa carrière d'écrivain à près de quarante ans. Tâchons d'être jeunes, après tout, aux yeux de ceux qui nous aiment et laissons faire le temps et Dieu. Ta santé est bonne, toujours excellente, si j'en crois ta lettre et surtout ta dernière visite, tu as le bonheur en toi, et autour de toi tout va bien; je fais des vœux pour que cela dure ainsi longtemps. Je n'ai plus de place que pour t'embrasser, toi et les tiens, au nom de tous.

PAUL.

A sa fille.

De Londres, vendredi 18 juillet 1862.

Chère amie Edmée,

Je n'ai pu te remercier de ta petite lettre et te bien recommander de ne pas oublier de nous en écrire d'autres. Ce sont les voyageurs qui ont besoin d'avoir des nouvelles du foyer où tendent, malgré les curiosités du voyage, leurs meilleurs regards. Vous voyez que nous remplissons nos devoirs de touristes en conscience, même un peu trop bien; si ta pauvre mère était avec nous, elle brûlerait encore mieux bien des choses qui ne nous intéressent qu'à moitié et que nous regardons aussi souvent en courant. Nous avons vu hier les diamants de la couronne à la Tour de Londres. On dit que les femmes ont un grand attrait pour ces magnifiques verroteries. Celles-ci ont passé sur des têtes charmantes, destinées quelques jours plus tard au billot. L'histoire d'Angleterre est pleine des drames de Barbe-bleue; aussi montre-t-on, à côté de ces bijoux, qui valent quelque chose comme soixante-quinze millions, les haches, les chaînes et billots qui ont servi à beaucoup de beaux messieurs et de belles dames du temps passé, dont tu feras bien de lire l'histoire. M. Dargaud[1] en prépare un épisode des plus intéressants. Pour toi, tu aimes les fleurs et n'as pas ces tentations, ni ces dangers à craindre. Embrasse tendrement ta chère maman pour nous et réserve pour ton petit père une part de tes bonnes et meilleures caresses.

[1] Auteur d'une *Histoire de Jeanne Grey* et d'une *Vie de Marie Stuart.*

A sa femme.

Mercredi, juillet 1862.

Chère chérie, nous voyons tout à la course et c'est souvent malheureux. Windsor, que nous avons visité hier, est une merveilleuse féerie du moyen âge. Pour nous rendre au chemin de fer qui conduit à ce magnifique château, nous avons parcouru, dimanche, de très beaux quartiers de Londres. Nous sommes malheureusement partis tard, notre intelligent et aimable cicerone est aussi un peu par trop voyageur, c'est-à-dire flâneur. Nous voulions voir quelques boutiques, acheter des guides et choisir les albums anglais dont nous désirons faire provision; nous avons mis, à parvenir au chemin de fer, un temps que nous aurions bien fait de consacrer à voir l'aspect pittoresque de ce prodigieux ensemble de citadelles, de châteaux forts, de donjons qui forment à eux seuls une ville militaire du XIIe ou XIIIe si parfaitement conservée. La chapelle, qui peut être du XVe, est Renaissance anglaise, ne manque pas de caractère et complète ces gigantesques constructions. C'est véritablement la première journée d'étonnement. Nous avons, cependant, dimanche, vu les magnifiques cartons de Raphaël qui méritent à eux seuls un voyage. A Windsor, nous avons vu la collection complète des tapisseries des Gobelins, d'après l'histoire d'Esther et quelques autres tapisseries de la même manufacture non moins remarquables par la conservation et la richesse. Mais ce qu'il faut noter, c'est le salon des Van Dyck. Vingt-deux Van Dyck des plus magnifiques, portraits des roi, reine et grands seigneurs en costumes élégants de Charles Ier. On ne peut rien voir de semblable ailleurs, je pense; toutes les qualités du peintre et de l'admirable portraitiste se trouvent réunies dans cette collection; on voudrait s'en pénétrer et s'en nourrir pour emporter le plus possible avec soi de l'impression ressentie et la communiquer aux autres. La galerie des Lawrence, très remarquable certainement, mais qui vient, malheureusement pour la comparaison, presque immédiatement après, reçoit un contre-coup fâcheux de ce redoutable voisinage. L'époque élégante, les costumes nobles et somptueux que Van Dyck avait à représenter, peuvent entrer peut-être pour une certaine part dans l'effet de la peinture. Il y a des choses et des hommes qui ont leur bonheur, le bonheur d'arriver à temps et au complet. Nos habits noirs ou les costumes de carnaval des chevaliers de la Jarretière étaient une difficulté de plus pour Lawrence qui est un habile homme et un grand physionomiste. Il n'a pas les mêmes armes et il vient après.

On ne peut venir à Windsor et ne pas désirer, lorsqu'on est paysagiste surtout, voir le Virginia Water (Eaux de Virginie); il fallait, pour cette satisfaction, faire une course de huit à neuf milles anglais que nous avons entreprise à travers l'aimable et

gracieuse forêt de Windsor, qui n'est toujours qu'un parc admirablement peigné, car tout ici est parc ; routes, cimetières et forêts sont tenus mieux que nos jardins les plus froids. Aussi, malgré le charme d'une suavité de fraîcheur sans exemple, et que nous sommes heureux de saisir au passage, même en France dans nos années humides, finit-on par éprouver un certain ennui de ces chênes si bien portants, de ces prairies si propres, etc.. Il faut, pour rejoindre une partie de la forêt qui rappelle de loin la forêt de Compiègne, parcourir une allée de trois milles au moins d'ormes aussi beaux que les beaux arbres de Saint-Cloud, un peu moins élancés. Les eaux de Virginie, que nous avons eu quelque difficulté à gagner, sont très belles : elles forment un lac d'environ sept milles de tour (trois milles font presque une lieue française) ; cette promenade un peu longue, protégée par un soleil anglais qui brille à travers les brouillards de M. de Vendôme, s'est terminée par un dîner que nous avons été trop heureux de trouver à l'extrémité du lac. Voilà le tracé de notre conduite d'hier mardi, ma chère amie, qui te dira que nos santés semblent remises des épreuves du mal de mer. J'ai sentimentalement cueilli une petite fleur sur les tapis moelleux qui bordent les eaux de Virginia Water, en ton souvenir ; je l'ai donnée à René qui va sans doute la mettre dans cette lettre avec un mot de sa main. Nous attendons ce matin de vos nouvelles avec impatience, le retard, occasionné par l'observation du dimanche, a dû te donner de l'inquiétude et nous sommes impatients d'avoir de vos nouvelles. Je vous embrasse toutes deux du plus fort de ma tendresse.

A sa femme.

Exeter, mercredi à 4 heures 1/2, juillet 1862.

Deux mots de mon lit pour ne point te laisser sans nouvelles aujourd'hui. Si la chose est possible, nous serons dans quelques heures à l'extrémité ouest de l'Angleterre et nous aurons parcouru, à la course n'est pas assez dire, mais avec la rapidité de la vapeur, la plus grande largeur de ce pays. Il faudrait plus de temps pour trouver dans ce voyage l'intérêt qu'on y vient chercher, et il faudra que la pointe de Plymouth, ce petit Finistère de l'Angleterre, nous offre de grandes beautés pittoresques pour expliquer ce voyage que nous aurions pu faire quelques jours plus tôt ou quelques jours plus tard en train de plaisir. C'est sur les murs d'Exeter que nous avons vu que les Anglais, eux aussi, exerçaient cette sorte de spéculation, pour aller visiter le pays dont ils font le plus de bruit.

Jusqu'ici, route monotone, Normandie un peu proprette et n'offrant pas sur le parcours les grandes lignes de la vallée de Rouen, ni les accidents pittoresques des bords de la Seine. Quelques belles églises, de jolis détails dans le paysage de plus en

plus vert et printanier et, malheureusement pour des voyageurs, arrosé trop régulièrement par les soins de la Providence. Nous vous avons dit quelques mots de Salisbury et de son gigantesque clocher que les habitants comparent au clocher de Strasbourg. Exeter possède aussi une belle cathédrale, gothique anglais, magnifique vaisseau. Les églises, en ce pays, ont d'assez pauvres façades ; celle-ci, cependant, ne manque ni de beauté, ni d'expression. Une galerie crénelée, soubassement d'une très belle rosace, donne au monument un caractère original. L'argent va vite aux tours de roues des wagons, et je me prive d'acheter les photographies des monuments que nous voyons. Ce serait le seul moyen de les classer dans sa tête. Je suis du reste retourné hier soir par une pluie serrée, froide et persistante, d'un caractère bien anglais, pour acheter une photographie de l'Hôtel de Ville, très réussie. Mais les boutiques étaient, comme nous devions le craindre, fermées. Le dimanche fermées, il n'est point *honorable* de se présenter avant dix heures dans un magasin, qui, lorsqu'il se respecte, ne fait aucune affaire six heures sonnées. Je dirais que le parc de cette ville offre de très beaux arbres, si ce n'était un lieu commun. Les arbres sont toujours magnifiques en Angleterre et l'Angleterre, d'ailleurs, n'est définitivement qu'un grand parc anglais soigné dans les plus petits détails. La nature y prête et les ingénieurs ont passé par là. La plus grande ambition des nôtres n'est-elle pas d'arriver à cette perfection et de faire la barbe à toute la végétation française ? La mare de Ville-d'Avray, par exemple, est une imitation anglaise. Allons-nous voir des rochers de jardins anglais, espérons le contraire, ô mon Dieu ! La mer n'entend pas qu'on touche à son domaine et les Anglais savent ce qu'ils doivent à cette divinité bienfaisante, qui fait un grand peuple de ce pauvre peuple dépossédé. C'est ici qu'on sent mieux encore ce que je vous ai souvent répété, combien la France est favorisée. Beautés pittoresques de tous genres, des variations extrêmes depuis les plaines de la Flandre jusqu'aux pics des Alpes et des Pyrénées, des produits variés infinis. Ici, nos fleurs de jardins viennent en serre, et à part le bœuf et les pommes de terre, *rien ne vient, qu'en bateau* et de chez nous. Ce qui est naturel à ce pays, c'est la tenue extérieure, le sentiment de sa valeur et de sa dignité, le respect de la liberté, et, par conséquent, du bien commun. Un fait particulier et qu'il faut que je vous signale, c'est l'extrême propreté des latrines de chemin de fer ; jamais les Anglais ne se permettraient ce mot. Il ne concevraient jamais Cambronne. Sur la porte qui conduit à l'utile séjour on lit : Gentlemann. On sait ce que cela veut dire et l'on trouve des lieux à l'anglaise aussi tenus que ceux de toute propriété particulière. C'est un bien commun, et lorsque l'on compare une telle chose avec les indignes cloaques de nos monuments publics, on est vraiment surpris et l'on explique certaines qualités civiques d'un plus haut intérêt. Mais ne vous fiez

pas à cela ; pour le confort, les Anglais ont plus l'apparence que la réalité. Ne levez aucun tapis, la moindre baraque a son tapis d'escalier. Ils vivent mal, mangent sans serviettes, se bourrent de viandes lourdes et s'épuisent de thé, nourriture qui ne *laisse pas mourir de faim*, comme tu le crois pour nous, mais qui est fatigante et insupportable pour des estomacs français, délicats et gâtés par le choix, la variété et les précautions. La graisse est ici le sublime de la viande et reparaît sous tous les aspects, aussi favorise-t-on les produits monstres et ne connaît-on, en fait de pâtisserie délicate, que le plum-pudding.

Je voulais vous écrire deux mots, car je calcule un peu mon dernier quart d'heure ; je vous quitte pour tâcher de ne pas le perdre, si bien employé qu'il soit avec vous et je vous embrasse aussi fort que vite.

PAUL.

Un produit merveilleux de ce pays et qu'il faut décidément reconnaître, ce sont les femmes et les enfants, d'une beauté délicate et charmante sur des traits d'une grande pureté. Voilà pour les consoler de manger de mauvais pois crus, faute de beurre dans un pays de pâturages, et de ne connaître que dans les contes de fées la couleur des vins de France. C'est avec de l'affreuse eau-de-vie de pomme de terre que s'enivrent certaines de ces créatures de keepsake si fines et si éthérées.

A sa femme.

Liskeard, juillet 1862.

Nous brûlons la moitié de nos courses ; et cela non seulement dans la partie la moins intéressante, mais depuis que nous sommes dans le véritable Cornwall, pays vraiment pittoresque, l'ancienne Bretagne qui est à l'Angleterre ce que la Bretagne française est à la Normandie. C'est à Exeter que la nature prend un caractère plus prononcé, plus grandiose ; on croit entrer dans un pays de montagne, mais ne vous y trompez pas, les montagnes ici ne sont que comparatives, rien qui rappelle des Alpes, et d'ailleurs on est bien vite persuadé qu'il n'en est rien. Des détails charmants, une fraîcheur inouïe, expression générale de toute l'Angleterre et beaucoup de rapports avec la Normandie et l'entrée de la Bretagne, voilà ce que vous trouverez. Peut-être, si l'on pénétrait dans l'intérieur, découvrirait-on cette petite Suisse que l'on est surpris de trouver vers Mortain. Ce qui est vraiment beau près de Plymouth, ce sont les eaux de la rade qui, s'étendant dans l'intérieur des terres, forment des espèces de lacs d'une grandeur imposante. Déjà, en sortant d'Exeter, nous avions aperçu la mer et vu des bords marécageux dont la couleur émeraude était d'un incomparable effet. J'ai, je crois, parlé d'Exeter, de son

église, et de son Hôtel de ville, petit monument de la Renaissance qui ne manque ni de caractère, ni d'élégance. Plymouth est un admirable port militaire, les rades et les canaux s'y multiplient, et la marine anglaise se montre dans toute sa force ; de vastes chantiers de construction, une citadelle formidable, un phare en pleine mer, sentinelle avancée, et une marine aussi belle que nombreuse donnent la force et la puissance de l'Angleterre. C'est très beau et, dans mes souvenirs, bien supérieur à Toulon. Il y manque seulement, au point de vue qui nous préoccupe particulièrement, les montagnes qui couronnent le port français. Plymouth doit être, du reste, toujours en fête, et nous avons été assez heureux pour y surprendre une régate brillante, la foule, le vaisseau contenant les juges de la joûte, toute une flotte pavoisée.

La route n'a plus bientôt de remarquable qu'une certaine âpreté et l'aspect des établissements de mines de cuivre. Les mines se serrent et se rapprochent aux environs de Ture. Penzance, dernier but de notre excursion, est un charmant port. C'est de là que l'on part pour voir les *merveilles* du Cornwall. Le lendemain de notre arrivée, nous avons, à l'aide d'une voiture, fait une grande excursion et visité les rochers âpres et célèbres de cette dernière borne de l'Europe. Une auberge s'intitule à l'extrémité : Le premier et le dernier hôtel de l'Angleterre. De Penzance même, dans la rade, s'aperçoit le mont Saint-Michel anglais qui ne peut se comparer à celui d'Avranches ni comme position, ni comme grandeur, ni comme architecture. Nous n'avons vu ni l'un, ni l'autre, notre Bretagne, mais le peu que nous avons pu entrevoir, ce qu'en dit notre compagnon de voyage nous fait croire qu'avec beaucoup de ressemblance, elle ne le cède en rien à ce pays, en beautés romantiques et sauvages. Nous avons malheureusement vu, avec notre rapidité habituelle et le désir de rentrer près des nôtres le plus tôt possible, cette suite non interrompue de rochers battus par la mer, ces grottes fantastiques qui devaient parler si puissamment à l'imagination jeune et vierge des anciens bretons. Mill-bay est un des plus imposants sites parmi ces lieux merveilleux. Commencée au Logan-Rock, à la (Roche branlante), notre excursion, pédestre dès ce moment s'est terminée vers Land's End (la fin de la terre, Finistère) ; nous sommes rentrés harassés de fatigue et la tête confuse de ces flots nacrés, de cette mer immense de l'Atlantique, de cette suite un peu trop répétée de rochers singuliers et sauvages et surtout les jambes dans l'estomac. Aussi avons-nous le lendemain renoncé à aller voir la pointe de Lizard, près du mont Saint-Michel. Nous nous sommes mis en route et à jeun, pour aller visiter des pierres druidiques et une fontaine célèbre où les jeunes filles vont chercher un mari dans le mirage des eaux malheureusement à peu près taries. Notre course n'a pas été, à beaucoup près, aussi heureuse, et notre fatigue aussi bien récom-

pensée que la veille. Rentrer à l'hôtel, payer une note anglaise après un déjeuner dînatoire et reprendre le chemin de Plymouth a été aussi vite exécuté que résolu ; c'est donc de Liskeard que je vous écris, c'est de Liskeard que René reprend à peu près ces notes en formes de lettre. Je lui cède la place, car je suis obligé d'abréger mon récit déjà trop long. Plus que vous, nous comptons les heures du retour.

Il est quatre heures et demie, je quitte ma lettre violemment

Logan-Rock (la roche branlante) à la pointe du Land's End.
Dessin de Paul Huet.

pour vous dire que nous allons être un peu à la merci des voitures et des routes de traverse, dans un pays sauvage ou au moins arriéré et montagneux, qu'il nous faut gagner Ilfracombe où nous espérons trouver vos lettres, et que de là à Londres, la route sera encore longue pour rattraper les chemins de fer, regagner Londres, le saluer d'un dernier regard, faire une dernière visite à qui de droit s'il est possible. Si les lettres étaient par trop impatientes, malgré la fatigue un peu trop extrême, nous irions d'un trait droit vers vous vous embrasser.

Nous prenons le chemin de fer jusqu'à Portsmouth où nous entrons dans les terres.

A sa fille.

juillet 1762.

A Edmée,

Ma chère enfant chérie. Puisque René veut bien me laisser un

peu de place, je vais en profiter pour te remercier de ta lettre et te demander si ton écriture, dont tu accuses ta plume, ne vient pas de ton bras éclopé. Cela me tourmente un peu, malgré vos certificats d'amélioration. Ta pauvre mère nous a écrit des lettres peu raisonnables et assez inquiétantes pendant notre excursion, nous les avons reçues un peu comme des coups de fouet sur la tête des chevaux ; aussi avons-nous beaucoup couru et pas du tout travaillé. Quelques lignes que j'aurai du mal à mettre en ordre, si je veux amadouer les éditeurs. Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, aussi, dans ma carrière, n'ai-je jamais considéré les grandes excursions que comme une satisfaction donnée à l'imagination et à la curiosité. Compter sur mes dessins serait donc, pour vous, refaire l'histoire du pot au lait, tu pourrais écrire au laid. — Tu as été, je le vois, charmante pour ta mère et tu as un peu adouci les vides de sa pauvre âme en peine ; tâche de la soutenir encore deux jours et tout ira bien. Je ne veux pas penser à mon voyage à Apt, qu'il faudra cependant faire et qui, au moins il faut l'espérer maintenant, aura son utilité. Je pensais que ton grand-père resterait avec vous, mais je vois que notre jardin et vos présences ne lui ont point fait oublier les treilles de Fontainebleau. Fais en sorte, au moins, de retenir grand'mère, elle et toi vous êtes pleines de jeunesse et saurez bien faire attendre encore ta pauvre mère deux jours. Irrévocablement notre arrivée aura lieu, au plus tard samedi, et comme nous sommes aussi pressés que vous, peut-être vendredi. Je suis obligé de te quitter et n'ai plus qu'à vous embrasser.

A Sainte-Beuve,

août 1862.

Mon cher Sainte-Beuve.

Je voudrais pouvoir vous serrer les mains. C'est seulement hier que j'ai lu votre *Lundi* sur Delécluze [1] ; article charmant, plein de votre éclat, frappé avec la finesse délicate et pénétrante que vous savez mettre à vos moindres écrits. Le public, j'espère, comprendra enfin votre magot. Satisfaction de cœur, bonheur que laisse une justice bien faite, bien et spirituellement rendue, un avant-goût du plaisir des dieux ; voilà ce que je vous dois.

Oui, mon cher ami, le règne de cette influence, à la fois pédante et délétère, a pesé comme une calamité pendant plus de quarante ans. Petite vanité satisfaite, beaucoup de bêtise et pas de cœur, font les longues années. Pendant plus de quaraute ans cette larve, posée sur les feuilles des *Débats*, a, de sa bave, taché, flétri, sali tout ce qui était fleur, tout ce qui pouvait être un fruit. J'accorde d'après vous, à M. Delécluze, qu'il *était* plus bête que

[1] Article du 11 août, sur Etienne-Jean Delécluze t. III, des *Nouveaux Lundis*, 4e éd. p. 77.

La Cathédrale, panneau décoratif (Salon de 1859)

(Toile, 1m93 × 1m10)

méchant et qu'il suffit d'arracher à cet affreux bourgeois son bonnet de coton. S'il s'était borné, comme certains de ses confrères d'une haute notoriété, à reprocher à Napoléon d'être un soldat, à Lamartine d'être un poète, je crois que je lui pardonnerais de grand cœur, mais j'avoue, à ma honte, combien j'ai désiré souvent qu'un pied généreux écrasât cette loche inutile et malfaisante. Quel coupable que celui qui aurait pu faire tant de bien et qui n'a fait que du mal !

La plus grande gloire de M. Delécluze sera certainement d'avoir pu occuper votre plume pendant si longtemps. Je ne puis voir en cet écrivain qu'un vieillard envieux, pressé de venger l'impuissance du jeune et paresseux Étienne. Je comprends votre *embarras* en parlant d'un homme qui n'a jamais rien su parce qu'il n'a jamais rien compris. Citer, vous le savez mieux que moi, mon cher ami, n'est pas savoir. La critique, comme je la conçois et comme vous la faites, est une noble mission, un sacerdoce ; pour dicter des conseils, il faut avoir le droit de parler haut et de haut; derrière Sainte-Beuve, montrer Joseph Delorme.

Vous dites, mon cher Sainte-Beuve, que le jeune Étienne a négligé de nous transmettre ce que David lui adressait de conseils et de vérités; vous aimez les anecdotes, elles sont nécessaires à vos récits, permettez-moi d'en rappeler une assez curieuse. David, *faisant le tour de son atelier* et disant *à chacun son mot*, s'adresse au jeune Étienne : « Tu es riche toi, tu ne travailles pas toi, tu ne seras jamais un peintre, ça se voit, mais tu es un bavard, et toi, Etienne, tu seras un critique !

Cela voulait dire dans la bouche du maître, un mauvais critique, et *jaloux à tort et à travers*. Voilà l'avenir d'Etienne : artiste manqué, critique par impuissance et jalousie, écrivain diffus, bavard, volant avec sa plume la réputation qu'il ne peut gagner par sa palette, incapable de développer un germe fécond, de tendre la main aux faibles, d'applaudir les forts, d'éclairer le public, parlant de Michel-Ange en méconnaissant *Jéricho* ; dépourvu du don si précieux d'admirer et n'ayant que le plus affreux des pédantismes, le pédantisme de l'ignorant et du bourgeois.

Vous accordez quelque talent d'écrivain à M. D., que ce soit le résultat de votre indulgence ou un respect imposé par la vieillesse, je me tais, le maître en fait de style a prononcé; j'avoue cependant mon dégoût et mon ennui pour ce style lourd et vide. Mlle de Liron, la fille aux habitudes, qui s'applique un collégien, encore enfant, dans ses nuits d'insomnie, m'a paru quelque comparse négligée par l'auteur de *Faublas*, et le *sujet* d'un assez mauvais livre, qu'une sensiblerie inspirée par l'époque d'Ourika fait passer. Ajoutez, si vous voulez, la curiosité qui s'attache toujours à de pareils sujets et vous expliquerez, il me semble, le petit succès d'un sujet égrillard traité par un vieux libertin. Mais ce que je veux bien établir, c'est que l'élève de David, le conservateur des bonnes doctrines, n'a jamais su tracer

un trait, n'a de sa vie compris une ligne, lui le grand défenseur de la ligne. C'est qu'il n'a jamais été plus peintre de genre que peintre d'histoire et que les deux tableaux dont vous parlez, exposés récemment chez Martinet, sont une preuve irrécusable de ce que j'avance. Jamais il n'a été tenté une imitation plus bête, plus informe, plus ignorante des spirituels et vaillants croquis de Carle Vernet. Malheureusement, je suis trop juge et partie pour vous parler de ce pauvre homme dont je vous fatigue, vous qui venez déjà de vous imposer la lourde tâche de l'étudier.

J'aurais mieux fait, cher ami, de vous dire en mon nom et au nom de bien des souffrances, combien je vous remercie des mots chaleureux qui nous relèvent après tant d'années.

Je vous embrasse de cœur [1],

PAUL HUET.

De Sainte-Beuve.

Ce 8 août.

Cher ami, j'ai reçu cette admirable eau-forte : me voilà avec mon rêve de forêt devant les yeux, la forêt prochaine, et la forêt lointaine et fuyante : la pensée s'y joue dans la réalité. J'irai vous remercier dès que j'aurai quelque répit. Ce que vous me dites de Delacroix m'inquiète : quel esprit charmant et quelle droiture dans un talent immense ! Nos premiers rangs sont bien entamés.

Ne parlons pas de la bête morte [2], *morta la bestia, morto il veneno.*

A vous,

SAINTE-BEUVE.

A sa femme.

Mardi matin, septembre 1862.

Me voici, chère aimée, chez nos aimables amies, dans la vraie Creuse, et je t'écris en vue des Pierres Javotres, berceau de la *Jeanne* de George Sand. J'ai trouvé, comme tu penses, l'accueil le plus charmant dans cette gracieuse et poétique habitation, qui serait un peu ton rêve, château, manoir ou domaine, c'est simplement une belle et bonne vieille maison, à la fois large et modeste, où l'on vit au milieu du fermage ; d'un aspect riant, et d'une tranquillité un peu sévère. Un bel étang, un petit jardin à la française, un beau bois, un riche potager, voilà pour les yeux, le cœur et l'estomac. Jamais d'orgue de Barbarie ! que Mme de Mabru regrette, je soupçonne quelquefois. Des voisins un peu éloignés, la *Revue des Deux Mondes* et le journal le *Siècle*, voilà

[1] Lettre publiée par M. Léon Séché dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1908 et qu'il présente ainsi : C'est une des plus belles que je connaisse ; elle a le style, elle a la flamme et cette noble indignation qui, le cas échéant, fait la prose, tout aussi bien que les vers.

[2] En marge de la main de Paul Huet. Delécluze.

la nourriture spirituelle, ce qui pourrait être bien juste, si Mme de Mabru ne s'occupait pas beaucoup, je crois, de son exploitation agricole. Il est bien heureux cependant que ces représentants de l'intelligence pénètrent jusqu'ici; nous sommes dans un pays passablement arriéré, et pour tout dire, les lettres restent à Boussac vingt-quatre heures sans être délivrées. J'en frémis d'horreur... une lettre parviendrait aujourd'hui plus promptement à Bruxelles ou à Turin qu'au centre de la France (c'est à n'y rien comprendre); et puisque messieurs les journaux s'occupent des facteurs ruraux, voici un détail qu'il serait bon de leur faire connaître, en admettant toutefois que l'administration puisse être touchée d'une réclamation des journaux. C'est à l'Empereur qu'il faudrait s'adresser pour que sa main généreuse ait l'occasion d'accorder un *nouveau bienfait!* J'espère donc, ma toute bonne, que tu ne seras pas trop inquiète si cette lettre éprouve un retard. Tu vois qu'en vrai mari, et même en mari qui a passé l'âge des Joconde, je crois encore tes yeux un peu humides au surlendemain du départ. Je suis d'ailleurs le plus à plaindre, et n'ai jamais mieux senti que sans vous tous, c'était l'*isolement!* Sans revenir cependant sur mes aimables hôtesses, qui veulent faire de moi un véritable *Vert vert* et m'accabler de soins et de gâteries, je dois te dire que j'ai été fort heureux en compagnons de voyage : A peine assis dans mon coin, Victor Borie[1] me tendait la main, M. Baudrillart[2] se faisait reconnaître par des témoignages affectueux et M. Payen[3], en compagnie d'un journaliste et d'un autre jeune savant (autre savant n'est pas pour le journaliste), s'asseyait à côté de moi. Tout ce monde se rendait à la Motte-Beuvron, où Sa Majesté *payait* à dîner à l'occasion d'un grand concours agricole. La conversation a été vive et charmante; il y a, dans un certain monde à nous, une communauté d'idées fortifiantes qui, malgré les petites divergences de détail nécessaires, établit bien vite un lien d'affection et de parenté. Tout ce monde m'a quitté avant Vierzon où j'ai passé notre tunnel[4], plein pour nous de souvenirs. Après Bourges, et surtout à Saint-Amand, le pays devient charmant, l'on suit les bords du Cher, jusqu'à Montluçon, et tout ce qui appartient au département de l'Allier porte l'empreinte d'une belle et large nature; malheureusement j'avais, pour suivre les rives gracieuses, un jeune officier de cavalerie, échappé de Saint-Cyr, à moustaches cirées,

[1] Victor Borie, économiste et littérateur, né en 1811, rédacteur à *L'Agriculture pratique*.

[2] Baudrillart Henri, professeur au Collège de France, économiste, 1821-1894, de l'Académie des Sciences morales et politiques, rédacteur aux *Débats*, à la *Revue des Deux Mondes*.

[3] Payen (Anselme), chimiste, 1795-1871.

[4] Tunnel construit par son neveu, René Richomme, ingénieur des ponts et chaussées.

capables, comme celles de l'empereur, de porter Garibaldi d'un côté et le roi de Piémont de l'autre[1]. Tomber de M. Payen et compagnie à cet étourneau vainqueur qu'attendaient à Montluçon deux princesses, déguisées sous le nom de parentes, la chute était un peu vive. Heureusement ai-je trouvé à Montluçon un bon lit apres souper, dans lequel je me suis fourré, sans trop m'inquiéter de mes trois voisin et voisines, qui venaient de dîner à côté de moi et de demander deux chambres dans le même hôtel ; cette petite histoire a déjà mis l'éveil dans le paisible manoir du Boucheroux, et l'on s'est bien promis de savoir quelles sont ces deux (peu) belles inconnues qui attendaient à l'hôtel de France le *capitaine Phébus* T... ou de T... avec lequel j'ai voyagé.

Adieu, écrivez-moi, vous me ferez grand plaisir, *j'ai besoin de savoir ce que vous faites et ce que vous devenez...*

Tu vois que nous sommes dans un pays sauvage, je voudrais avoir *Jeanne* pour la relire sur place. Le paysage y est certainement *plus beau que nature.*

A sa femme.

Vendredi matin, 26 septembre 1862.

... Je pars demain matin, ma chère amie, je prends la voiture de Boussac à Montluçon, que j'attends au passage, vers les dix ou onze heures, et par le chemin de fer de Moulins, Saint-Etienne, et Lyon je gagne Avignon où je serai dimanche soir ; c'est donc à Apt maintenant que j'attends tes chères lettres... J'ai hâte d'être à Apt... et de travailler un peu ; je n'ai pas voulu déployer ici les affaires de peinture, pour faire une pochade ou deux, sans un intérêt précis et vraiment intéressant, le pays n'est cependant pas dépourvu, il a, comme je vous l'ai dit, un certain caractère. — J'ai visité avant-hier les fameuses Pierres Javotres avec le voisin de ces dames, un M. Monmont, qui revenait de chez George Sand. Il a été complaisant et m'a conduit, dans son tilbury et sous un gros manteau, à travers les plus affreux chemins pour une voiture, jusqu'au sommet de la montagne où George Sand a placé les plus charmantes scènes de *Jeanne*. Les Pierres Javotres sont des granits grisâtres, qui rappellent quelques pierres de Fontainebleau ; je n'ai pas besoin de dire que Fontainebleau est beaucoup plus beau. Nous avons vu, du reste, ces beaux fonds de l'Auvergne, du Limousin et du Berry, —, car de cet endroit, on domine tout le pays, — sous les nuages et à la lueur des éclairs. Le soleil couchant nous a salués d'un dernier éclat fantastique et nous avons pu rentrer sans être noyés, ce que nous pouvions craindre. Hier, promenade

[1] Allusion à une caricature de l'époque.

avec Mmes de Mabru et Beaulaton, et un bout de dessin de la maison qui, du côté de l'arrivée et sous son aspect le plus modeste, est vraiment pittoresque. Ce n'est pas là travailler, et j'aspire à causer un peu sérieusement avec cette belle nature de Apt pour voir si je suis encore bon à quelque chose et un peu autre *qu'une vieille ganache.*

J'ai lu presque trois volumes des *Misérables*, où j'ai trouvé comme dans les premiers, de magnifiques pages ; le sixième volume est très amusant et très dramatique ; c'est une histoire de voleurs qu'on ne peut quitter et qui doit donner la chair de poule à bien des femmes. Malheureusement on trouve toujours trop de fumier ; il a beau être retourné avec une fourche d'or, c'est une mauvaise litière, et je crois impossible de laisser certains volumes à portée d'une jeune fille ; les larmes qu'elle peut verser à la fin n'effaceront pas les mauvaises pages et l'impression putride de quelques endroits. C'est malheureux, car ce livre restera, par la peinture historique de certains moments de 1830, d'un intérêt très grand de souvenir et de curiosité et par des pages vraiment émouvantes. On ne jouit point seul de ses lectures, à la campagne encore moins ; je voudrais, mes amis, vous avoir avec moi.

Adieu, je vous confonds dans ma tendresse et mes baisers.

A sa femme.

Nîmes, jeudi soir, octobre 1862.

J'ai reçu vos lettres, mes chers aimés, je vous remercie, bien qu'elles soient trop courtes ! Un exilé comme moi, qui n'a ni meilleure distraction, ni même aucune autre, est bien heureux de recevoir des nouvelles, de revivre avec les siens aimés. Me voici donc cloué à Nîmes jusqu'à la semaine prochaine...

Une plus aimable rencontre, c'est un jeune inspecteur des domaines, qui est venu se mettre à ma gauche. Il nous a rencontrés à Mortain à la fameuse table, il y a de cela onze à douze ans ; il a beaucoup demandé de vos nouvelles et se souvenait surtout de ce petit garçon qui parlait comme un homme et racontait l'histoire du ramoneur (Pierre et Pierrette sans doute) de la charmante Mme Montgolfier et de son amie Belloc [1].

J'avais le projet d'aller ces deux jours au Pont du Gard, l'incertitude du temps, tantôt froid, tantôt chaud, nous donnant tous les tons du Midi, vent, gelée, soleil et bourrasques ; la crainte aussi de m'éloigner et le peu d'entrain que j'éprouve m'empêcheront peut-être de bouger. Les alentours de Nîmes sont ingrats, c'est la laide Provence, qui quelquefois l'est complètement.

Les Michelet sont toujours les mêmes, admirables d'élan et

[1] *Pierre et Pierrette*, par Louise Sw. Belloc, 1849, prix Montyon. Jules Renouard et Cie, rue de Tournon, 6.

d'affectueuse et prévoyante sympathie, je suis touché toujours par cette amitié qui ne se rencontre que dans les grandes et généreuses natures.

. . . . . .

Vendredi.

Vous enverrai-je cette lettre, oui sans doute, puisque la voilà faite, et qu'elle me vaudra une réponse. Je suis curieux de savoir si je serai aussi content que Pils, mon cher ami, du reste, tu vas malheureusement avoir le temps de faire deux autres figures avant mon arrivée ; dépêche-toi de savoir faire bien une figure, mais, contrairement à l'opinion des ateliers, souviens-toi qu'il y a bien autre chose à savoir. Apprends à bien voir et à exprimer des croquis, la nature et l'antique dans ce qu'il a de grand.

Votre ami.

A sa fille.

Nîmes, Dimanche, octobre 1862.

Je ne puis, mon Edmée, prendre tes reproches au sérieux ; ta mère les relève justement, et pour moi je craindrais plutôt d'écrire trop et de vous faire payer le plaisir que j'éprouve à causer avec vous. Au lieu de vous charmer, je vous trouble, car vous parlez, il faut bien le dire, de calme et de sang-froid comme des gens qui se jettent par la fenêtre pour crier au feu. Les dernières lettres de ta pauvre mère, qui ne manque pas et ne manquera pas de me dire qu'elle est bien sage, m'ont tourmenté. Nous n'avons plus, du reste, une longue séparation, tout va forcement finir lundi ou mardi au plus tard, et, comme vous me le demandez je serai vite en route. Je n'aurai plus à vous rendre compte de toutes les oscillations de cette ennuyeuse affaire, qui n'est, à mes yeux, que la dernière spéculation d'intrigants secondaires et de bas étage. Donnez vos dîners bien vite en mon absence, je serai plus avec vous et c'est, tu peux le croire, chère enfant, après quoi j'aspire. Tu dois voir qu'on est bien un peu ensemble de loin, mais que ce n'est pas la même chose. Ne demande pas, ma chère Edmée, ne demandons pas aux amis plus qu'ils ne peuvent donner. Quelle part voulez-vous, l'une et l'autre, mes bien chères, que l'on prenne à une séparation momentanée ; les amis ont leurs affaires comme nous avons les nôtres. Lorsque Keller[1] reste seul pendant les voyages en Angleterre de ceux qu'il aime sans doute aussi beaucoup, nous ne nous troublons pas le moins du monde de cette séparation qui peut être bien pénible pour lui. Quant à ces petits commérages qui se passent

[1] Emmanuel Keller, peintre, né à Troyes. Salons 1838 à 1848.

autour de vous, tu as plus de bon esprit qu'il n'en faut pour rester supérieure à tous ces propos de pensionnaires. N'est-on pas heureux d'opposer à toutes ces petites misères les généreux élans des Michelet ; combien ceux-ci témoignent, par là, leur grande supériorité. Pensons aussi que *les méchants* ne le sont peut-être que parce qu'ils sont malheureux. Puis, sont-ce des amis, tous ces personnages de rencontre, qui vous prennent comme ils vous quittent? On fait peu d'amis dans la vie, voilà pourquoi il faut quelquefois pardonner un peu à ces vieilles amitiés qui en ont couru avec nous les chances. Tout, entre nous, pour nous, contribue à une bonne, tendre et profonde affection, voilà pourquoi nous nous aimons si bien. Je suis heureux, ma chère enfant, de l'affection si vive que tu portes à ton frère. Vous entrez dans la vie et rien ne saurait mieux vous y guider, ni vous soutenir ; et cependant, plus tard, vous aurez d'autres affections plus proches et votre amitié, sans cesser, vivra de sacrifices. Mais je m'aperçois que je vais, comme dit ta mère, faire des maximes à extraire pour les bonbons de jour de l'an, malheureusement j'ai oublié de les mettre en vers. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire : que dans ce petit exil vos lettres, mes seules distractions, ont été un grand bonheur.

Adieu et à bientôt. J'espère que votre temps sombre ne vous fait pas voir tout en noir. Tu n'es pas d'étoffe à faire un misanthrope. Vous prenez, je le vois, des leçons de danse chez l'aimable et douce Mme Croiset, ce n'est pas, je suppose, pour engendrer trop de tristesse et de mélancolie.

Adieu, je t'embrasse tant que je peux, embrasse bien ta mère pour moi et soutiens-la de toute ta tendresse.

A son fils.

Nîmes, lundi matin, octobre 1862.

Mon cher René, tu es un aimable garçon d'avoir trouvé un moment pour m'écrire, je vois avec bonheur que tu travailles, que Pils est content de toi et toi de toi-même, il faut profiter de ce bon moment, tu vas partir peut-être, car les grands progrès se font, je te l'ai toujours dit, par saccade et soubresaut. Comment as-tu trouvé le temps de ranger ces livres!... Vous avez des journées bien sombres pour le travail, d'après ce que vous me dites et ce que je suppose ; on ne peut s'en douter ici, le ciel a toute sa clarté s'il n'a pas l'intensité d'azur qu'on aime avoir dans le Midi. Vendredi à 3 heures, je suis parti pour le pont du Gard, voulant mettre à profit deux jours à peu près d'attente inutile. Le mistral, un mistral de vrai, des plus terribles, m'a balayé ; je suis revenu samedi coucher à Nîmes où je n'étais pas fâché de faire une visite hier à M. P... et puis j'ai beau faire, il m'est difficile en ce moment de m'éloigner des

affaires. . . . . Aujourd'hui, sans doute, le sort en est jeté. Je n'ose plus vous en parler, car je vois que ce trouble, que je voudrais supporter seul, est bien augmenté par la distance. Cependant mille chances contre une, dit Maître Boissier ; cela doit donner de l'espoir, et lorsque je vous transmets ces nouvelles, je ne crois pas troubler ta pauvre mère si bonne, si passionnée dans ses tendresses. Puisque tu es la tête forte de la maison, je te la recommande, mon cher ami, en fait j'ai beau avoir confiance, on peut avoir un malheur, mais un malheur qui ne me serait pénible que pour vous.

J'ai trouvé le pont du Gard toujours beau malgré la saison ; cependant il est trop tard pour travailler en cet endroit qui est loin d'avoir la splendeur du Var et de Nice. J'y ai rencontré un nommé Lanoue [1] dont tu as vu au salon des *Campagnes de Rome* à l'huile et au pastel. Il est là seul, et trouve son exil, *sans parents, sans amis, sans femme* [2], comme chante Edmée, aussi doux que possible ; il compte rester là encore une huitaine de jours, pour terminer des pastels, trop achevés (comme il le dit lui-même) ; il faut dire qu'avec ce mistral, il fait dans ce courant du Gardon un froid épouvantable et que, dans ses huit jours, il aura du mal à trouver peut-être quelques heures...

A son fils.

Nîmes, mercredi 13 novembre 1862.

. . . . . .

Je viens de passer l'après-midi chez M. Numa Boucoiran. C'est une ressource ! J'ai beaucoup pensé à toi, mon cher René. Boucoiran m'a montré des calques magnifiques, d'après les dessins qu'il a faits pour la copie de Michel-Ange de Sigalon ; tu sais, ou tu ne sais pas que Boucoiran [3] était l'élève et l'ami de Sigalon, il a aidé beaucoup celui-ci dans ce grand travail ; bien des parties entières sont de lui, et après la mort de Sigalon, il a été chargé de terminer cette commande. Ces calques ont été pris à la glace et retouchés avec un soin extrême. M. Boucoiran voudrait trouver un graveur capable de les reproduire. Ce serait un service à rendre à la jeunesse de l'école, qui va à Rome (quand elle y va) avec un petit ponsif honnête et modéré de figure académique, qui lui donne bien tard l'idée d'un style semblable ; l'habitude est prise, aussi vont-ils à peine voir la chapelle Sixtine. Je ne sais, du reste, si les estomacs français sont capables d'accepter une science si vigoureuse et des partis pris

[1] Lanoue (Félix-Hippolyte), peintre, 1812-1872, prix de paysage, 1841.

[2] Rôle de Marthe dans Faust, acte III scène du jardin.

[3] Né à Nîmes en 1805, collaborateur de Sigalon de 1833 à 1837.

si violents. Les femmes, il faut bien le dire, malgré l'opinion que Mme Pelletan aurait de moi si elle m'entendait, se voileraient double, pour ne pas dire qu'elles n'y comprennent rien. J'ai arpenté la ville en plusieurs sens, visité l'église de Questel, cette charmante *copie* des petites basiliques italiennes du XIIe siècle. Les peintures de Flandrin qui ornent le chœur sont complètement dans ce style, notre architecte a dû être content de ce travail qui n'écrase rien. C'est un affadissement de la frise de l'église Saint-Vincent de Paul. Au jour du jugement dernier, si chacun reprend ce qui lui appartient, il ne restera pas grand'-chose à ces messieurs.

Je suis logé au Luxembourg... Vue sur l'esplanade en face du palais de justice, au fond des arènes, et au milieu de la place une fontaine avec un énorme groupe de quatre ou cinq figures de Pradier[2]!

Au président Petit.

1er janvier 1863.

..... J'aimerais mieux vous parler peinture, musique, de ces arts que vous aimez et comprenez si bien tous et vous surtout, mon cher ami, doué d'une voix rare que vous avez eu le tort de négliger et sans doute de perdre. Si l'époque n'est point tournée vers l'art, il faut au moins que certaines âmes élevées lui conservent un culte secret. — Que voulez-vous? Je parle avec quelques droits, malgré les vents les plus contraires, je travaille, et plus j'avance, plus j'aime cet art que je vois finir, lui aussi. Je crains pour René de mauvais jours ; ah ! jeune homme, quel métier vous entreprenez là ! disait Charlet il y a déjà quelque vingt ans, au bas d'un de ses charmants petits chefs-d'œuvre.....

Ne parlez pas de moi, mon temps d'arriver est fini ; dans les arts plus qu'ailleurs, il faut savoir saisir la corde et ne point la lâcher. Je n'ai jamais su faire mes affaires et n'apprendrai guère aujourd'hui. Une fierté maladroite, un mouvement de timidité un peu orgueilleuse, l'orgueil, vous le savez, marche volontiers derrière la timidité, a indisposé contre moi une des rares influences qui me veulent quelque bien, et j'ai su, d'un homme bienveillant, me faire un ennemi que je sens d'une façon indéfinissable comme certain air qu'on ne touche pas. Je ne puis aujourd'hui que demander assez de calme et de santé pour mettre à profit les dernières années qui me restent et ne point souffrir d'une persécution qui se fait sentir dans les petites occasions. Ce qu'il faut surtout, c'est la santé, le bonheur de ceux qui nous entourent. C'est là, mes chers amis, ce que nous vous souhaitons à tous du plus profond du cœur, en vous embrassant tendrement comme on vous aime.

PAUL HUET.

[1] Pradier (James), sculpteur, 1792-1862.

A M. Sollier.

Paris, 3 janvier 1863.

Mon cher ami, voilà donc le résultat de vos belles promesses : 1863 ! et pas un mot de toi, ni de ta chère compagne depuis votre bonne et aimable visite, si pleine d'espérances et d'affectueux engagements. Je ne sais si je romprai ce silence ; quoi qu'il advienne, je veux vous envoyer les souhaits que nous formons tous les jours pour votre bonheur, pour l'accomplissement de vos espérances, l'entière satisfaction de vos désirs, puisqu'il faut toujours désirer quelque chose en ce monde.....

La peinture languit bien sous un pareil souffle, et le temps si contraire à vos arbres fruitiers, ce temps, qui nous prépare quelque plaie d'Egypte l'été prochain, ne nous est pas plus favorable. Paris est dans les aqua-tinta d'Hugo qui vient de publier, avec accompagnement de grosse caisse, les élucubrations fantastiques de ses rêves comme peintre. Je n'ai point encore vu ces planches et j'en parle d'après Quasimodo — je n'ai lu que huit volumes sur dix, des *Misérables*. Il y a plus de création dans les types que je ne le pensais d'abord dans cet *arlequin* — j'entends par arlequin ce potage si bien décrit par Balzac, où l'on trouve toutes sortes de choses, même un vieux soulier — des pages admirables, des situations dramatiques et poignantes, des caractères bien trouvés ; l'agent de police, par exemple, type très original et vigoureux, mais pas un livre.

Pourquoi te parler de tout cela ? Tu es, mon cher ami, cent fois plus au fait que nous ; tu vis et nous courons.

. . . . . .

Adieu, mon cher ami, reçois, ainsi que Mme Sollier, mes vœux les plus chers. Toutes *ces feuilles* qui tombent : tous ces *désenchantements* qui arrivent ne diminuent pas la foi que j'ai en ton attachement, et surtout celui que je te porte,

PAUL HUET.

A M. Sollier.

16 janvier 1863.

Comment te remercier, mon cher bon, de ce magnifique cadeau ? Je voudrais inventer quelque chose qui pût te faire plaisir pour te prouver combien je suis sensible à cet aimable souvenir. Je n'aurais pas osé te rappeler cette promesse, me reprochant déjà de t'avoir mis sur la voie. Plus j'avance dans la carrière, plus je suis épris de ce talent merveilleux. Charlet est un de ces heureux privilégiés doués en naissant. Voilà le vrai dessinateur ! homme du vrai style, car il n'en a pas la prétention. Jamais je n'ai été plus frappé de la vanité de certains efforts. La

maladie de faire de l'effet appartient à notre époque. Je sors de l'exposition du prince Demidof[1], ce prince trop riche fait argent de sa collection ou d'une partie de sa collection, on dit que c'est pour se passer la folie (et celle-là est réelle) d'acheter la maison Pompei du prince Napoléon, cette grande bêtise d'un homme d'esprit. A part deux admirables dessins de Géricault, de délicieuses aquarelles de Bonington, franches, loyales, coulant (*comme les Charlet*) de bonne source, j'agirais peut-être bien comme le prince russe, et ferais comme lui beaucoup d'argent, puisqu'on veut bien en donner, de cette trop célèbre *Stratonice* et même des Decamps, *la Mâchoire d'âne de Sanson* et un certain nombre de grandes et belles aquarelles. Dieu me garde de nier l'immense talent de ces œuvres, mais elle sentent trop la manière, et en vérité, comme le Misanthrope : « J'aime mieux ma mie, ô gué ! J'aime mieux ma mie ! » — dans des sens trop opposés, ces deux œuvres sentent l'enclume et la réclame. Il ne faut plus penser au *Poussin*, au *Testament*, à *l'Esther*, à *l'Enlèvement des Sabines*, etc., ces œuvres si fortes, si *antiques* de sentiment, si simples de conception ; on ne pourrait souffrir un instant ces gestes de pantomimes, exagérés pour faire comprendre toutes les finesses de l'auteur. Je ne parle ni de la peinture, ni de la couleur de la *Stratonice*, rien que d'y penser cela fait grincer des dents ! L'œuvre de Decamps veut, au contraire, être trop coloriste et ne l'est guère plus que l'œuvre de M. Ingres ; paysage faux, verdâtre, cette belle composition, vigoureuse certainement dans le style, perd son effet par l'*immobilité* de la peinture. Je ne sais si ce mot te rend cette peinture de Decamps où tout paraît taillé dans la muraille. Les belles aquarelles, elles-mêmes, exposées à cette vente, perdent par une richesse de tons inopportuns ; il n'est pas un vêtement de singe qui ne contienne toutes les laques, non de la palette, mais de la chimie, rouges, jaunes, vertes, tout cela tapé, retapé, regratté, rempâté, avec une habileté, *un talent*, des ressources dont on regrette l'emploi. La *Stratonice*, achetée à la vente de la Duchesse d'Orléans quelque 45.000 francs, a la prétention d'atteindre les 100.000. Voilà comment nous procédons aujourd'hui ! et dire que j'aime mieux ces belles lithographies de Charlet ; il faut que *le vrai* soit bien fort, ou mon goût bien dépravé. Trouver quelques défauts à des œuvres qui se vendent si cher ! Dieu sait cependant que j'aime mieux admirer ; quel bon plaisir l'on éprouve à aimer une œuvre, à entrer dans la vie même de l'auteur. N'est-ce pas un ami ? — Tu vois que moi aussi, je mets bien des restrictions à d'anciennes admirations, qui cependant n'ont jamais, de ma part, été sans réserve.

Quant à Lamartine que tu traites fort mal et qui prête mal-

[1] Demidof (Anatole), duc de Santo-Donato, épousa la princesse Mathilde, fille de Jérôme Bonaparte, 1813-1870.

heureusement à toutes les attaques par ses malencontreuses spéculations, sa mendicité déplorable, comme tu le dis à la suite de tous, il a été si malheureux, on a été si injuste à son égard, qu'il faut lui pardonner bien des choses. Il n'a pas voulu être le plus grand homme du monde, mais il reste toujours un homme bien extraordinaire. Quand je le vois, je suis, je l'avoue, de suite sous le charme. Il est doué par les fées, et d'une bouche divine sortent, comme dans les contes de Perrault, des perles et des diamants. C'est une grâce inimaginable que la parole de ce poète ; puis il a soixante-treize ans ! Rappelle-toi ces singuliers moments, où la société des décembristes acclamait le président, et avec quel fier dédain l'homme, abandonné après de si grands services, passait sous le silence de la foule. Je ne l'excuse pas aujourd'hui, mais il a dû bien souffrir et penser que la France ne méritait guère qu'on jouât pour elle aucun rôle, surtout celui de la pauvreté, qui est ce qu'elle dédaigne et méprise uniquement aujourd'hui.

Tu te plains du temps : que dirais-tu, cher ami, de celui de Paris, et si tu étais peintre surtout ! Après la sévérité que j'ai montrée pour deux œuvres célèbres, je n'ose parler de ce que je fais ; il y aurait peut-être plus d'orgueil à ne pas le faire. Je sais d'ailleurs quel intérêt d'*ami* tu portes à mon travail. J'ai repris ma *Marine* (ce naufrage dont, je crois, tu as vu l'ébauche) sur une plus grande toile ; elle est fort avancée et a été très vite en considérant les difficultés que donnent ces temps ténébreux. Jamais je n'ai vu, je crois, un hiver pareil. Sans que nous soyons malades, nos santés se ressentent de cette humidité constante. Si cela se prolongeait, on verrait, comme en Angleterre, la pendaison devenir à la mode et *bien portée*.

Adieu, ami, mes respectueux et bien affectueux compliments à ta chère et digne compagne. Ma femme a écrit, je crois, quelques mots à Mme Sollier pour excuser mon retard. Merci encore de ton cadeau pour moi et pour René, dressé à aimer Géricault, Delacroix, Charlet et tous ceux que nous aimons — à bientôt et de cœur.

PAUL HUET.

Tu sais par les journaux que la *Stratonice* a été adjugée 92.000 au Duc d'Aumale ; ce nom proclamé a excité de vifs et nombreux applaudissements, comme il y en a toujours du reste, lorsqu'il se fait des prix si énormes. Trois ou quatre cris de « vive l'Empereur ! » ont protesté.

De M. Sollier.

Saint-Germain du Val, 22 février 1863.

Mon cher ami, en allant à La Flèche hier, la buraliste du chemin de fer m'a remis un petit colis dont le contenu, comme tu penses, nous a

fait bien plaisir. Tu ne faiblis pas, c'est toujours le même style et la même vigueur d'exécution. Nous sommes allés passer huit jours à Laval où nous avons bien pensé à toi; il y a de beaux motifs le long des bords de la Mayenne tout encaissée de carrières de marbre. Je ne sais si tu connais cette contrée, mais il me semble qu'il y a de quoi faire; il est vrai que si tu exprimais tout ce que tu as dans ton cerveau, il te faudrait vivre des siècles pour le mettre à exécution. J'espère que René continue à faire des études, et toi, que prépares-tu pour l'exposition? Il paraît que cette fois on ne pourra en produire que trois.....

Je ne sais pas comment M. Ingres n'est pas mort de joie. 92.000 francs une de ses œuvres et sénateur par-dessus le marché; je ne conçois pas plus le Duc d'Aumale que celui qui a poussé l'enchère contre lui. Passe pour Decamps, il y a de la fantaisie et un certain charme dans ses œuvres et cependant on dit qu'elles ne gagnent pas à vieillir. Nous sommes ici sous l'émotion de l'œuvre dernière d'Emile Augier : *le Fils de Giboyer*, qui a été reçue, comme partout, avec enthousiasme. Nous l'avons vue à Laval et il faut que cette œuvre tranche bien dans la plaie qui nous ronge, pour qu'elle ait eu ce succès, car c'est assez pitoyablement joué; il n'y a qu'une scène au monde où on puisse en jouir complètement.

Il y a évidemment lutte entre le progrès représenté par 89 et les droits de l'homme, et l'éteignoir clérical représenté par le Pape; je crois que tout est là : l'Empereur a beau reculer, il faudra en finir; les prêtres le sentent bien. A mesure que l'éducation se propage, la jeunesse leur échappe, nous le voyons bien chez nous. Depuis seulement que nous sommes ici, dans un pays essentiellement catholique, les jeunes gens qui n'avaient que dix ans en ont vingt aujourd'hui; ils n'acceptent pas tout sans examen, aussi notre pauvre curé, un vrai prêtre, ne demande qu'à prendre sa retraite et à laisser de plus jeunes continuer une tâche qui est au-dessus de ses forces.....

Je crois que vraiment toutes les religions s'en vont; elles ne sont plus à la hauteur des connaissances qui nous éblouissent depuis quarante ans.

A bientôt, mon cher ami, nous vous embrassons tout de cœur.

Tout à toi,

SOLLIER.

Du président A. Petit.

Votre exposition doit avancer. Il me semble que vous devez être content de vous. Vous avez travaillé avec une ardeur, un entrain de bon augure; votre cœur est trop jeune, votre amour de l'art trop vif, trop éclairé, pour que vos toiles ne portent pas la saisissante empreinte de l'émotion qui vous aura inspiré cette grande scène de *Sauvetage au bord de la mer*. Quand verrai-je cette belle page? Prendra-t-elle place au Luxembourg en face de l'*Inondation?*...

Qu'est-ce que ce portrait de Lamartine qu'on distribue chez lui aux souscripteurs de ses œuvres? Je ne suis pas souscripteur de cette dernière et grande édition. Mais j'ai celle de 1849-1850. Ne puis-je avoir quelque droit à ce portrait?...

Adieu, tout à vous,

Auguste PETIT.

8 mars 1863.

La dernière visite de Delacroix à Paul Huet eut lieu à son atelier de la rue d'Assas le samedi 28 mars 1863. Tout ce qui touche à cette grande personnalité a un tel intérêt que je transcris ici les notes suivantes prises aussitôt son départ avec une absolue naïveté[1].

Les conseils à Paul Huet, les théories sur la dégradation de la lumière, les confidences sur sa façon de composer ne révèlent rien de très nouveau, mais comme l'époque de cette visite est très antérieure à toutes les réclames impressionnistes, luministes, pointillistes ou autres, il n'est que juste de rendre à César ce qui appartient à César et de montrer que ces questions préoccupaient Delacroix, qu'il les étudiait :

— Delacroix entrant : « J'ai vu Dauzats hier, il sortait de chez vous enthousiasmé de vos toiles, il m'a dit qu'il préférait votre tableau[2], même à l'*Inondation*. Je serais volontiers venu avec lui. Vous voyez, je n'ai pas tardé, me voici. »

Il s'assied en face du tableau des *Falaises de Houlgate* auquel Paul Huet était en train de travailler.

« Oh, que c'est original, c'est très bien, etc... Vos silhouettes de falaises sont superbes, mais elles ne sont pas assez nettement arrêtées. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, mon cher ami, votre carrière eût été tout autre, si vous eussiez voulu vous donner la peine de faire attention à ces choses de transition. Ce n'est rien, mais cela donne un fini nécessaire.

« Votre cadavre est un peu blanc, la mort est toujours couleur de terre; il n'y plus de transparence et les ombres sont fortes : vous ferez bien de le glacer. C'est peu de chose et votre tableau gagnera. Sans vouloir faire attention à ce *bon public*, il faut dire que la scène n'est pas très gaie; elle sera moins cruelle si votre

[1] J'étais présent lors de cette visite, et j'ai noté la conversation dès le départ de Delacroix. R. P. H.

[2] Dauzats a demandé la toile pour le musée de Bordeaux, sa ville natale. Voir sa lettre du 6 septembre 1863, p. 355.

cadavre est un peu dissimulé dans la demi-teinte.

« *Le Bas-Meudon*[1]. Oh ! quel heureux contraste ; c'est très gai de lumière, plus fait ; vos transitions sont ici mieux ménagées, vous voyez comme cela fait bien.

« Et le troisième, cette *vue de Normandie ;* près de Falaise, dites-vous, c'est la vraie Normandie. Votre ciel est superbe et votre fond, à gauche, ravissant, vous avez fait une étude d'après nature ? »

Paul Huet : — « Non, il pleuvait à verse quand j'ai vu ce motif, et bien que j'en aie fait, vous le savez, par tous les temps, je n'ai pris ce jour-là qu'un bout de croquis, un trait, j'ai fait l'esquisse aussitôt rentré. Mais vous connaissez mes études, cette armoire en est pleine, et ces cartons ! Ce n'est que comme cela que l'on apprend et toujours. »

Delacroix : — « Oui ! On apprend sans cesse, sans quoi on ne vivrait pas. — S'il fallait toujours faire la même routine, autant se brûler la cervelle tout de suite.

« D'après de récentes observations, je crois pouvoir établir, en principe, que la transition d'une ombre au clair est toujours séparée par une ligne bleue, mais bleue, très bleue, indigo enfin, pour les chairs surtout. Voyez à la lampe, vous aurez l'exagération du phénomène et vous en jugerez plus facilement. L'ombre, après cette ligne bleue, devient d'un violet foncé, et dans les ombres des chairs, la ligne bleue est encore séparée de la lumière par un ton rose rouge, causé par la transparence du jour qui glisse sur la peau et la traverse même.

« Voici une nature morte, un lièvre, il est d'un beau ton, le rappel des blancs de la queue est très heureux, les pattes sont très bien, le couteau aussi.

« La difficulté pour ces natures mortes est la composition, parce que tout doit être éclairé suivant le même jour et c'est fort difficile, ne pouvant avoir tous les

[1] Musée de Montpellier.

objets à la fois! Je ne sais comment faisaient Chardin et tous ces gens-là ; ils devaient avoir des objets factices, ou je ne sais quoi, pour se rendre compte d'avance de l'effet des ombres et de l'arrangement. »

Paul Huet : — « Vous ne trouvez pas que le couteau à manche de cuivre, étant jaune lui-même, fasse mal si près des tons jaunes et roux du lièvre. Je crains qu'il ne lutte trop avec les tons du ventre de la bête? »

Delacroix : — « Non, au contraire, ce cuivre a des brillants qui font très bien. Dans un tableau, il faut des brillants et c'est ce que je cherche toujours. Il faut sur le premier plan, soit de la vaisselle, soit des pierreries, enfin un éclat, un collier par exemple, je cherche souvent à placer un collier. Le brillant c'est la vie ; on n'en met jamais assez. — Voyez sur les mains les brillants sont de toute nécessité. « Eh bien, dans vos paysages vous devez chercher cela et vous le cherchez, c'est plus difficile à trouver, il est vrai. »

Paul Huet : — « Aussi a-t-on dit qu'il n'y avait pas de paysage sans eau. C'est notre plus grande ressource. »

Delacroix : — « Oui, mais comme un paysage est joli dès que vous avez ce reflet ; soit un ciel, soit un fond se reproduisant dans ce miroir. Voyez votre rivière, là, dans ce *Bas-Meudon*.

« Les blancs sont très rares dans le paysage ; vous avez une maison, mais c'est une œuvre humaine, puis les maisons vraiment blanches sont des exceptions ; vous avez un nuage blanc, mais d'un blanc bien modifié, une carrière, mais c'est rare et rarement bien blanc : il n'y a que l'eau qui vous donne des brillants et du blanc par les reflets. »

Un carton est ouvert, Delacroix y prend une gravure qui s'y trouve, c'est un Charlet : *La Garde meurt et ne se rend pas.* — « Voilà un chef-d'œuvre, quelle composition! Pour moi, je mets cela à côté de Raphaël, de

Rubens, de tout ce que l'on voudra. Est-ce que vous avez une collection suivie. »

Paul Huet : — « Non, mais j'aime beaucoup les œuvres de Charlet. J'ai trouvé celle-ci tout récemment, je l'ai achetée parce que c'est un souvenir. Je la voyais sur les boulevards en sortant du collège. Je ne connaissais rien, mais j'étais passionné pour ces lithographies ; c'est à elles que je dois ma vocation de peintre. »

Delacroix : — « Ah ! Je ne savais pas ce détail, mais ce que je sais bien, c'est que moi aussi je courais après ces estampes ; il est vrai que, ayant quelques années de plus que vous, je les ai toutes vues paraître.

« J'avais traité ce même sujet. C'était un cavalier démonté qui avait le pied sur son cheval mort et qui refusait de se rendre... Oh ! c'était bien mauvais, mais le motif aurait prêté. Je publiais ces dessins pour vivre, j'en tirais quelqu'argent. J'ai bien fait, sans l'avoir jamais vue, le portrait de la femme d'un ambassadeur turc alors à Paris, ainsi que le portrait de M*** sans l'avoir vu davantage. Je l'avais fait ressembler, sans le vouloir, à Guérin. Tout cela a paru deux ans avant les premières lithographies de Charlet, qui sont de 1822.

« Aujourd'hui les jeunes gens ne veulent plus entendre parler de Charlet, on n'en veut plus. C'est pourtant un homme d'un grand génie, pas deux têtes dans tout son œuvre qui se ressemblent. »

A propos de l'inspiration et de la façon dont une composition trouve sa formule définitive dans le cerveau de l'artiste, Delacroix, l'homme au génie si fécond, ajoute cette curieuse confidence : « Jamais une idée ne me vient tout d'une pièce et d'un jet spontané ; toujours ma pensée emprunte son point de départ à une chose vue, à une vision perçue, fût-ce une image à un sou, une gravure d'Epinal informe. De là, elle voyage à perte de vue, et je n'ai pas besoin de vous dire que le but atteint n'a rien de commun avec le point de départ. Mais ce point n'en a pas moins existé. »

Après ces notes, il est intéressant de citer une lettre de Delacroix adressée à Gustave Planche, elle complète et corrobore étrangement les confidences de cette causerie intime avec Paul Huet.

Eugène Delacroix à M. Gustave Planche,
103, hôtel du Midi, rue de la Harpe.

28 mai 1831.

Ce n'est pas ma modestie, mon cher ami, qui m'empêche de vous faire un croquis de mes œuvres : C'est l'impossibilité, absolue pour moi, de refaire une chose déjà faite. Je me suis tué pendant une demi-semaine pour faire une *Liberté* pour Mesnier et j'ai été obligé d'y renoncer, tant mon instinct me rend cette besogne nauséabonde. J'ai un à peu près de croquis fait par un polisson qui est à la disposition de Tony, quand vous le voudrez.

Je compte envoyer le *Quentin*, si vous trouvez un homme de bonne volonté pour en faire un à peu près, de grand cœur. Je n'aurai pas le temps, je pense, de mettre ma bataille.

Pour vous prouver ma bonne volonté, je vous ferai tout ce que vous voudrez en fait de vignette, excepté ce que j'ai déjà mâché une fois.

Vos livraisons ont été portées négligemment. J'ai entendu parler de gens qui avaient souscrit et n'ont rien reçu ; d'autres, chez qui on n'a pas fait toucher la souscription.

Dites-moi ce qu'il faut que je fasse de mon croquis de *Liberté* : s'il faut l'envoyer à Tony sur-le-champ ?

Je me tiens toujours confus et reconnaissant de la façon dont vous me traitez. Hélas ! j'ai grand besoin de compensation à l'ennui qui me ronge. Tout le monde, la peinture, les hommes et moi-même, tout cela m'ennuie. Donnez-moi un désert et faites-moi l'amputation de ce qui me reste d'amour-propre, je serai trop heureux dans ce monde.

Tout vôtre,

EUGÈNE DELACROIX.

A M. Legrain.

2 avril 1863.

Vos tableaux sont très bien, surtout l'intérieur. Ce qui tue votre portrait, c'est un fond chocolat détestable qu'il serait facile de modifier avec du courage. C'est-à-dire : prendre le chemin de fer et venir deux jours ici pour peindre un quart d'heure. La tête est bonne, fine d'expression et ressemblante.

Je suis très fier d'un tel élève qui devient mon maître.

. . . . . .

PAUL HUET.

Au président Petit.

Avril 1863

Mon cher Auguste, j'ai envoyé mes toiles, je puis régler mes affaires et surtout me livrer un peu à mes amitiés ; c'est à vous tout d'abord que je pense...

Vous vous intéressez toujours à mes travaux, mon cher ami, et je vous en remercie ; cette pensée qui m'accompagne part chez vous autant du cœur que de votre goût délicat pour l'art lui-même que vous aimez aussi passionnément. Oui, j'ai envoyé mes toiles, peintures barbares et grossières, à côté des jolies choses qu'on nous donne aujourd'hui. Au moment de se lancer dans cette aventure d'une exposition, l'on hésite comme l'homme plongeur qui se jette à l'eau. Nous avons en peinture des gens d'une habileté pratique singulière. C'est fort joli et très laid, mais effrayant de propreté. En allant me placer à côté de ces toiles si vaporeuses et si tendres, je me sens comme un homme crotté dans le salon d'une duchesse. On peint aujourd'hui comme Mme de Guyon[1] écrivait, mais pour dire moins qu'elle encore. Le pinceau a un moelleux et un fini qui donnent aux sujets les plus légers, aux portraits les plus engageants, quelque chose de vaporeux, de tendre et de mystique, qui permet à toutes ces peintures d'entrer, dans les plus discrets boudoirs, se placer entre un crucifix et les *bréviaires* les plus légers. C'est l'époque, et pour réussir il faut en être[2].

Je me console en ayant quelquefois Caton pour moi contre les dieux du jour. Mes peintures, cette année, ont fait faire la grimace à quelques amis, mais trouvé grâce devant quelques-uns des juges que j'aime le mieux. Je désire, si vous venez, mon cher bon, qu'elles soient de votre goût. Je dois vous prévenir, mais je crois que ma femme vous en a parlé, que ma toile importante n'est pas très aimable. La suite d'une grosse marée sur les côtes sauvages de Dives, au pied des sévères falaises des Vaches Noires. J'ai

[1] Mme Guyon, mystique. *Doctrines quiétistes*, 1648-1717.

[2] Il est intéressant de rapprocher de cette lettre ce passage d'une lettre de Constable, page 78 de la traduction, par Léon Bazalgette :

« ... Croyez-moi, mon cher Fisher, je ne serais pas loin de me trouver mal en chemin quand je suis là debout devant mes grandes toiles, si je n'étais pas remonté et encouragé par votre amitié et votre approbation. J'ai peur maintenant (pour ma famille) de ne jamais faire un artiste populaire, un peintre pour messieurs et pour dames... »

Plus loin, à la page 218, Leslie dit avoir trouvé cette remarque parmi ses notes : « Mon art ne flatte personne par l'*imitation*, il ne sollicite personne par le *voli*, il ne chatouille personne par la *petitesse*, il est sans *sucreries* ni *fadaises*, comment alors pourrais-je espérer être populaire ? »

Et page 228 : « ... John Chalon a répandu un bruit sur mon compte qui m'est revenu de deux ou trois côtés différents, à mon grand avantage, à savoir qu'il m'avait réellement vu en main quatre petits pinceaux de martre et que je m'en servais *bona fide* pour peindre... »

eu encore cette année l'entêtement des figures, et voulu ajouter à l'expression dramatique du paysage l'expression des figures. J'ai introduit là un noyé, sujet d'horreur pour les femmes de goût qui sont venues voir mes tableaux, et sujet de drame intérieur, bien que Claire soit plus effrayée de la critique que du sujet.

En voilà bien long, mon cher ami, sur un tableau dont on ne parlera peut-être pas ; le silence du public va-t-il mettre, hélas ! tout le monde d'accord ? Je n'aurais pour me consoler que les quelques enthousiasmes que j'ai recueillis[1].

Avec cela, un bord de la Seine aimable et agréé de tout le monde poli ; puis un bocage plus disputé par tous ceux surtout qui ne connaissent pas la nature plantureuse, surabondante, veloutée de la verte et humide Normandie.

A M. Legrain.

21 avril 1863.

Mon cher ami, j'ai vos reçus, vos tableaux sont donc arrivés en bon état. Plusieurs les ont vus qui ont été fort satisfaits, entre autres M. Marcille[2], amateur et connaisseur; Delacroix lui-même a été content de vos peintures et (pour vous consoler d'un voyage si désagréable et que nous n'avons pas su rendre moins pénible) a trouvé que le fond du portrait faisait à merveille : le fond, chose importante (ceci dit pour ma défense personnelle). Lorsque je vous verrai, puisque vous nous donnez l'espoir que vous saurez affronter un séjour qui vous est si dangereux, je vous dirai la partie critique; elle vient surtout d'un ami plus difficile et fort entiché des principes Corot, dont il s'est tardivement fait l'élève. Chennevières[3], vous savez, je crois, est venu pour me voir et malheureusement ne m'a point trouvé. J'aurais désiré qu'il vît chez moi vos toiles et les miennes ; c'est une triste chose de jeter ses malheureuses productions au milieu de l'horrible mêlée des envois de l'exposition. J'ai aperçu quelques toiles, l'abomination de la désolation dans les termes de l'Ecriture et, à côté, des peintures d'un onctueux suave et doux qui dépasse

[1] Dans un article paru dans le numéro de la *Patrie* du 13 avril 1878, signé des initiales M. de Th., la citation de ce passage de lettre, prise dans la brochure de Burty, est accompagnée de cette note :

« Tout le caractère de l'homme, tout l'œuvre du peintre, œuvre sévère, hardi, consciencieux, qui ne flatte aucune tendance du jour, qui ne pactise avec aucun succès éphémère ou de mauvais aloi, tout Paul Huet est dans ces lignes. »

[2] Eudoxe Marcille, amateur distingué, possesseur d'une très belle collection d'œuvres de Prud'hon.

[3] Le marquis de Chennevières, écrivain, inspecteur des Beaux-Arts, conservateur au Louvre.

toutes les ineffables tendresses de Marie Alacoque. Le pinceau trouve le moyen aujourd'hui, par le fini et l'extrême moelleux des passages de transporter le spectateur dans les mystiques et vaporeuses écoles du Sacré-Cœur, c'est plus joli que nature et plus laid, mais quelle figure doit-on faire en pareille compagnie! Ici comme ailleurs, on sent qu'on est hors l'Église et de mauvais ton. Il faut en prendre son parti et porter courageusement sa blouse ou sa vareuse.

. . . . . .

Adieu, mon cher ami, faites part à votre chère femme des compliments qu'ont reçus vos peintures et croyez tous les deux à nos sentiments d'affection.

PAUL HUET.

J'ai eu pour ma part, il faut bien vous le dire, quelques enthousiastes. *Victrix Diis*, etc.

C'est en 1863 qu'il va pour la première année à Chaville, où il fait des études aux étangs : ainsi qu'à ceux de Ville d'Avray, d'où Corot a tiré ses meilleures inspirations, (avant leurs *embellissements* par les ingénieurs). Paul Huet prend dans la partie restée un peu pittoresque, le motif de son tableau *Soirée d'été*, *les Baigneuses*, dont il a fait une eau-forte.

Il apprend la mort de Delacroix et prononce sur la tombe de son ami quelques paroles d'adieu, expression de son admiration enthousiaste ; elles sont d'autant plus appréciées par les amis et admirateurs du maître qu'elles venaient avant le triomphe remporté par l'exposition et la vente de l'année suivante.

A l'automne, il va passer quelques jours à Saint-Maclou chez un ami M. A. Vauquelin, il fait des études à Honfleur, puis à Houlgate.

A M. Sollier.

Mai 1863.

Mon bon Sollier,

Qu'il y a longtemps que je ne t'ai écrit, qu'il y a longtemps que nous n'avons reçu de vos nouvelles! Que sont donc devenues ces belles promesses de correspondance! N'est-ce donc pas

assez que la mort éclaircisse les rangs, emporte les amis, faut-il que l'éloignement, l'absence fassent le désert autour de nous? Il est des amis oublieux, j'ai renoncé à toute correspondance avec eux; c'est ce que je ne puis faire avec toi, qui ne m'as jamais tout à fait délaissé. Nous avons eu beaucoup d'ennuis, ce dont on n'est pas pressé de faire part à ceux qu'on aime ; passe pour les chagrins, mais les ennuis, chacun a assez des siens !...

Pendant ce temps, ou à peu près, Paris nommait ses députés, tu sais comment !... Que dit-on en province de cette tenue des Parisiens? Partout du reste, l'opposition a offert au gouvernement une minorité qui peut passer pour une énorme majorité ! Telle est ici l'impression. Pour passer à un autre ordre d'idée : j'espérais d'autant plus te voir à cette époque que nous sommes en pleine exposition, et que tu as pris plus ou moins la bonne habitude de venir à Paris vers le mois de juin. Si l'exposition ne t'attire pas, j'espère qu'elle ne sera pas pour toi un prétexte à ne point venir ; je lui en voudrais d'autant plus. Je viens de l'écrire à un ami tout à l'heure : C'est une triste chose de vieillir, on perd non seulement amis et famille, mais les illusions; tout change autour de nous, ce que nous aimions est oublié, au moins en tient-on peu compte ; au vide des amis se joint le vide de la pensée ; je me fais peu, pour ma part aux tendances du moment, à cet art coquet, coquin, sans grâce, d'une habileté pratique dépourvue de sentiment, cœur de courtisane, c'est directement à la bourse de l'amateur que l'artiste s'adresse. Il y a longtemps que les marchands sont dans le temple, mais depuis que l'exposition s'est éloignée des vieux maîtres pour passer au palais de l'industrie, il n'y a plus de temple, ce n'est plus qu'un bazar. Objets parfaitement confectionnés, poli précieux, vernis parfaits, rien n'y manque, pas même les annonces des journaux, car la critique n'est plus qu'un moyen au profit de qui sait la tenir. Cela est si vrai, que le public prévenu ne tient même plus aujourd'hui compte de celle qui veut être sérieuse. Que de talents, que d'intelligences cependant dans cette exposition ! Le nombre des habiles est vraiment considérable. Aussi suis-je par moments tenté de me frapper la poitrine et d'attribuer à l'âge ces impressions moroses, ces blâmes surannés. La sculpture, plus encouragée du gouvernement, a conservé au moins l'apparence d'un grand art. Elle se cramponne à la tradition et donne raison aux écoles. Si les convictions lui manquent, si elle a peu la vie de l'âme, l'étude de chefs-d'œuvre de l'antiquité y supplée, et des talents vraiment remarquables ont donné, cette année encore, de belles réminiscences du passé. Les gouvernements qui bâtissent ont besoin de la sculpture et l'encouragement qu'elle reçoit est pour beaucoup dans ces efforts. C'est là, d'ailleurs, que l'on sent combien la peinture est un art plus intime, plus moderne, ayant besoin de spontanéité, traduisant l'expression plus directe de l'artiste et aussi de son époque. Les imitations des vieux maîtres, en

peinture, ont toujours quelque chose de guindé et d'ennuyeux ; c'est pièce fausse, qui sonne faux. Tel l'art allemand, malgré les hommes distingués qui le représentent. C'est une espèce de défi et de reproche lancés au public par des âmes grandes et désespérées, qui sentent l'impuissance de leurs efforts. Ni Géricault, ni Charlet ne procédaient ainsi, ils portaient la lumière avec eux. Je ne sais si c'est vieillir, mon cher ami, mais de plus en plus j'aime ces grands artistes, et regrette qu'on ait si vite quitté le sillon qu'ils ont tracé. Malheureusement rien n'est impuissant comme les regrets. Delacroix est un artiste d'un autre âge pour la génération présente.

Nous sommes à Chaville, près de Versailles, dans un recoin un peu sec. Ecris-nous, donne-nous de tes nouvelles et rappelle à ta chère compagne, que nous avons trouvée si distinguée de cœur, qu'elle a promis de répondre aux sentiments affectueux que je me charge de renouveler ici.

Mes respects à Mme Sollier.

Tout à toi,

PAUL HUET.

A M. Legrain.

10 juin 1865.

Mon cher ami. Je voulais vous écrire, cela depuis à peu près l'ouverture du Salon, non pour vous en parler, car ce qui m'a peut-être retenu, c'est la conviction où j'étais que malgré la terreur que Paris vous inspire, vous ne pourriez résister à venir voir cette année l'exposition. Vous l'avez à peu près annoncé et je comptais profiter d'un voyage qui ne serait pas fait pour moi. Je ne sais si vous avez beaucoup lu de critiques, si l'on parle de peinture et d'exposition à Vire ? L'art de la peinture est tellement devenu manufacturier, il atteint si bien les progrès de la confection que je ne m'étonnerais pas qu'on s'en occupât dans une ville comme la vôtre, plutôt qu'au centre de l'*intelligence* et des *académies*, où l'on a bien autre chose à faire.

Je ne veux point médire des académies, bien que peu menacé d'en être ; ni même de mes confrères, mais il faut cependant, mon cher ami, que je vous dise un peu ma pensée puisque je m'avise de parler de cette exposition à laquelle nous contribuons l'un et l'autre. Ma pensée, c'est qu'il est triste de vieillir, les amis disparaissent, les choses changent autour de vous, on a beau se sentir l'âme jeune et se croire de ce monde, on est presque un étranger dans un monde nouveau ; l'art, cette expression de la pensée, se modifie, venu de l'âme, on le croit éternel et cependant il est le plus vite emporté dans les époques critiques et de décadence. Non seulement il se modifie, mais il s'éteint et meurt ; assistons-nous à cette agonie ? Je ne saurais le dire, bien que j'en sois tenté. J'entends tellement parler de

progrès ! Je suis tellement témoin d'une habileté générale pratique que je suis tout prêt à m'accuser et à attribuer à l'âge morose les erreurs d'un jugement suranné. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce que nous aimions, on paraît ne plus beaucoup en tenir compte et que nous n'aimons guère les tendances d'un art devenu une monnaie de circulation, depuis le boulevard des Italiens jusques un peu au delà Notre Dame-de-Lorette.

Que je n'aille pas au moins vous détourner de votre voyage par cette boutade d'humour, venez voir par vous-même, mon cher ami, ces choses charmantes, qui toutes ont ce charmant vernis féminin : — le désir de plaire. — Nous serons d'ailleurs heureux d'avoir le sentiment naïf d'un homme moins soumis à ce régime.

... Ce qui me paraît le plus fort aujourd'hui ou au moins cette année, c'est la sculpture ; renfermée dans les limites de la tradition académique, la sculpture, en s'immobilisant un peu, paraît avoir donné raison aux écoles ; elle a trouvé le moyen de reproduire, dans des types connus, de belles réminiscences d'un passé qui avait en plus la vie de l'âme. C'est quelque chose ! Mais enfin, c'est beaucoup aussi de voir de grandes traditions se relever. La sculpture doit, je pense, cette supériorité aux encouragements qu'elle reçoit, on ne peut tout à fait la réduire à la proportion des statuettes ; et des gouvernements qui bâtissent sentent le besoin de cette magnifique ressource de décoration. Si plats que soient nos monuments, ils ont besoin de sculpteurs. Il y a donc tout à dire sur cet art moderne sans conviction, qui, ne sachant trouver sa voie, se rattache au passé et trouve, à défaut d'inspiration, de beaux souvenirs qu'il jette avec impuissance au public comme un reproche et un regret...

J'ai vu les dessins de monsieur votre beau-frère... ils sont bien faits, mais qui ne fait bien aujourd'hui, surtout dans ce maniement du fusain ? Il y a aussi une trop grande inexpérience des premières conditions d'un tableau : le manque d'*agencement* dans les lignes, mais rien là n'est fait pour le décourager, à peine a-t-il étudié ! Il lui faut des points d'appui, qu'il les prenne dans les maîtres et *surtout dans la nature* ; il se préoccupe trop, je le crains, des *petites* productions modernes. Vous lui direz, de tout ceci ce que vous jugerez à propos. Nous vous embrassons...

Au président Petit.

2 juillet 1863.

Mon bon ami,

Êtes-vous remis de vos dernières secousses ? Êtes-vous plus rassuré sur ces santés si chères des êtres bien-aimés qui vous entourent ? Nous sommes impatients de vos nouvelles.

... Si je ne vous écris point, mon cher Auguste, c'est qu'il me faudrait répondre à vos préoccupations si vives par le récit de

nos petits ennuis et de nos mesquines misères ; bien peu de chose que ces petites épines devant les chagrins passés et les menaces de l'avenir ! Il vient de disparaître du théâtre humain un des plus nobles représentants de notre chétive espèce. Jean Reynaud[1] le philosophe, l'auteur de *Ciel et terre*, ce livre un peu bizarre, témoignage d'une science immense unie à l'imagination la plus grande ; Jean Reynaud, que nous avons tous connu, est mort pour prouver une fois de plus que la force physique, protégée de la force morale, est impuissante devant le destin. Reynaud était, du reste, de ces hommes qui n'ont point d'âge et qu'on voit toujours jeunes. Le front superbe, la tête haute, dénonçant son immortalité par son regard ; Reynaud semblait dominer le sort comme les hommes. Il portait la puissance avec lui et bien des gens, le croyant fatalement destiné au pouvoir, ont été très étonnés du rôle modeste et secondaire qu'il a joué dans nos événements. Ceci s'explique par un mot : Il était aussi ferme dans les principes de l'honneur que dans sa foi politique.

Nous avons perdu, vous le savez, Mme de Lamartine il y a quelques jours. C'est une perte aussi que cette femme excellente ; je n'ai point vu Lamartine depuis, mais, à part le trouble nouveau que cet événement peut jeter dans ses affaires, je ne crois pas que la perte de Mme de Lamartine altère en rien sa puissante sérénité.

Vous m'avez demandé quelques causeries sur le Salon, mon cher ami, jusqu'ici je me suis senti peu d'humeur à parler de cette lutte de petits intérêts plutôt que d'art. Jamais le nombre des talents qui s'adressent au public n'a été plus réel et plus considérable. La moyenne de l'exposition est très forte et doit satisfaire la statistique ; quant aux qualités réelles de la peinture, de la grande peinture surtout, vous pensez qu'elles sont toujours bien rares, plus rares que jamais pouvez-vous dire. Ne vous fiez ni aux réclames, ni surtout aux couronnes d'or qui tombent sur le succès. Toutes ces *Vénus*, pleines de suavité et de talent, sont faites pour des boudoirs, je doute que jamais elles trouvent un temple. La peinture anecdotique est en grande recherche et en grand succès ; le fini, le soin, les intentions spirituelles, les tours de force, d'adresse et de minutie font les succès de ces compositions destinées à la photographie et à la gravure populaire. Le savoir-faire, qui dirige la vie, dirige aujourd'hui le goût et il faut reconnaître le triomphe de tant d'habileté.

La *peinture refusée* est, comme on devait s'y attendre, parfaitement ridicule, peut-être cependant y a-t-il, dans tel tableau, de plus véritables instincts de peintre que dans telle autre toile, qu'on couvre de billets de banque. Cette confusion, qu'il faut reconnaître, est triste pour un peintre. Le genre que j'appellerais, *Folie dramatique*, et qui fait la fortune des théâtres, a, au

[1] 1806-1863.

Salon, d'admirables représentants : *le Saltimbanque* de Knaus est charmant d'exécution, le peintre de Dusseldorf prouve que les Allemands savent rire et faire rire avec infiniment d'esprit et de finesse. Je ne sais, mon cher ami, si ces détails peuvent amuser vous et les vôtres. Je sais votre amitié et vous me demandez quelques nouvelles de ma sauvage peinture ; elle est bien barbouillée auprès d'œuvres si propres ; elle a, comme presque toujours, un succès d'estime près certaines gens, qui prétendent tenir plus au fond qu'à l'habit, mais de succès populaire, il n'y faut pas compter. Pour le succès de coterie, nous vivons trop en nous, trop retirés du monde pour y prétendre ; de temps en temps seulement, je sens les coups mystérieux que portent certains amis ou certains confrères. La presse m'a été généralement, je crois, favorable ou au moins indulgente pour ma qualité de vétéran, titre peu flatteur qu'il faut cependant fièrement porter. Le *Constitutionnel* m'a fait deux articles, la *Revue des Beaux-Arts* m'a été, je crois, très favorable, je ne l'ai point encore lue. Mais si vous pouvez vous procurer le n° 267 du jeudi 25 juin 1863 de l'*Univers illustré*, vous trouverez un charmant article d'un M. Rousseau[1], que je ne connais nullement, et qui m'a traité mieux qu'en ami. Le petit préambule sur le paysage, qui sert presque uniquement à développer l'éloge que M. Rousseau va faire de ma peinture, est admirablement fait et très finement senti.

Bien entendu que je ne vous ai point parlé de gens qui mériteraient d'être cités, je ne puis, en vérité, avoir la prétention de vous mettre au courant du Salon. Je dois cependant, puisqu'il me reste quelque espace, vous parler des peintures de Fromentin, un peu recherchées sans doute, mais dignes cependant du charmant écrivain.

... Nous vous embrassons de cœur.

D'Hippolyte Carnot.

Presles, 8 juillet 1863.

Mon cher ami. La mort de Jean Reynaud nous a bien tristement affectés, et en même temps frappés comme un coup de foudre, quoique la gravité de son état nous fût bien connue. La veille, j'avais été appelé auprès de lui par dépêche télégraphique ; mais, dans la journée, une consultation du médecin avait été si rassurante que j'étais reparti le soir, croyant le danger très ajourné, si ce n'est presque enrayé. Jean Reynaud est mort le lendemain matin, et la lettre d'Henri Martin, qui me l'annonçait, portant une adresse fautive, ne m'est arrivée que trois jours après. J'ai su la nouvelle par Sadi qui, se trouvant à Paris le lundi, alla, sans rien savoir, à la maison où notre ami n'était déjà plus. Mme Reynaud a été admirable de courage et de dévouement. Nous faisons là une

[1] Voir plus loin aux Salons, p. 517.

grande perte. M. Nefftzer[1] m'a demandé un article, que je me suis empressé de lui envoyer et qu'il a mis hier soir dans le *Temps*. Je suppose que Legouvé fera autre chose que les quelques mots, excellents d'ailleurs, qu'il a mis dans le *Siècle*, et je pense qu'Henri Martin ne se taira pas non plus. Un pareil homme ne peut s'en aller sans adieu.

Je vous remercie de tout ce que vous me dites au sujet de mon livre; je vous en remercie d'autant plus que je vous sais à la fois ami sincère et bon juge en matière de goût. Or, dans un travail de ce genre, on est sûr de soi quant à la vérité des faits, on n'en est pas sûr quant à la manière de les présenter. Etre ennuyeux en disant trop, ou sec en n'osant pas dire assez, c'est le double écueil. J'ignorais que le *cousin Jacques* eût été lié avec votre famille; j'en aurais causé avec vous. J'ai souvent entendu parler de lui dans la mienne, où l'on avait conservé bon souvenir de lui, quoiqu'il fût un peu fatigant.

Notre jeune couple est pour quelques jours à Fontainebleau, et le frère est parti pour sa tournée d'Allemagne; de sorte que la table ne se compose que de trois personnes.

Il n'y a rien encore d'arrêté sur le voyage à Limoges, qui se ferait avant la fin de ce mois, mon beau-frère le marin devant venir au mois d'août avec sa famille et rester jusqu'au 15, fête de la grand'maman. Après le départ de cette colonie, nous nous proposons de vous envoyer une sommation amicale, à laquelle j'espère bien que vous ne résisterez pas. Nous nous inscrivons d'avance pour éviter d'autres projets.

Salut affectueux à Chaville de la part de Presles. Je vous serre la main bien cordialement.

CARNOT.

A M. Legrain.

Samedi 18 juillet 1863.

Mon cher ami, vous êtes bien fier! Peu de peintres, que je sache, regrettent l'acquisition de leurs œuvres : et le grand désespoir de Géricault était de ne pouvoir débiter un pouce de sa peinture ; il regrettait, avec quelque raison, cette dernière épreuve, l'acquisition étant à ses yeux le plus bel éloge qu'on eût pu faire, et je ressens un vrai plaisir en vous adressant mon compliment. Je sais que l'enlèvement d'un ouvrage auquel on consacre ses soins, cause toujours un certain souci; nos enfants sont des enfants perdus ; une fois sortis de nos mains, Dieu sait ce qu'ils deviennent et quelle obscure destinée les attend! Je parle ici pour moi, mais rien n'encourage mieux la production, croyez-moi. Vendez donc, mon cher ami, et dépêchez-vous de mettre une autre toile sur le chevalet. Cette dernière prouve déjà plus d'expérience, vous ferez mieux encore, et d'autant mieux peut-être que ce moyen de comparaison ne sera plus sous vos yeux. Ce point éclairci, le plus difficile est de vous dire ce que vous devez demander de votre tableau. Vous me rirez au nez, si je vous assure qu'en ceci, je n'ai nulle expérience. Telle est cependant l'exacte vérité ; singulière marchandise que la nôtre! qui ne peut avoir cours!

[1] Publiciste, fondateur et rédacteur en chef du *Temps*.

singulier métier où chaque peintre a ses prix, et n'est jamais coté ; où l'estime, cependant, s'appuie sur le tarif. Pour réussir, sachez vendre très cher. Dites qu'on s'arrache vos tableaux et au besoin faites-les disparaître : si vous les vendez bon marché, dites qu'on les a achetés un prix exorbitant, au-dessus de vos espérances ! Comment voulez-vous que je sache ce métier ? Je ne suis pas juif, ni même marchand chrétien, qui ne le cède guère. Votre homme est-il riche ? très riche ? Est-il généreux, est-il avare ? Tenez-vous si peu à vendre que vous puissiez risquer une grosse demande ? Est-il assez comme il faut, assez bonhomme pour dire : Je puis donner cette somme ? C'est un peu à vous-même de résoudre ces questions, cependant, en thèse générale, on peut sans hésitation demander d'un premier tableau, tel que le vôtre de 1.200 à 2.000 francs, c'est donc à peu près à 1.500 francs que s'arrêterait mon conseil.

Dans la position où vous êtes, il ne serait ni bon, ni bien de le donner à trop bon marché.

... Mon tableau de Houlgate était commandé... Nous avons ici la chaleur des tropiques, et pour logement à la campagne, une cloche à melons qui a l'avantage d'être très accessible à la moindre humidité, aussi le travail est-il un travail de nègre, c'est-à-dire fort nul ! J'entends parler des nègres tels que Dieu les a faits.

Les journaux m'ont, je crois, en effet, été généralement sympathiques. Malheureusement, dans les journaux d'art les coteries dominent, et vous savez que j'aime mieux fuir au loin que d'approcher ces lèpres.

. . . . . .

Paroles prononcées sur la tombe de Delacroix le lundi 17 août 1863.

Messieurs,

« Les morts vont vite ! » Ce mot de Gœthe, que Delacroix répétait dans la première jeunesse et sur la tombe de Géricault, son guide et son ami, nous est sans cesse cruellement rappelé.

Quel vide autour de nous ! Tous se pressent : hier, David, Scheffer, Delaroche, Decamps, Vernet ; aujourd'hui, celui qui nous était si cher, Delacroix, nous est enlevé, alors qu'avec autant de modestie que de grandeur, il se reposait de la gloire par de nouveaux travaux. Car cet infatigable jouteur ne s'est jamais reposé avant ce triste jour. Le travail, pour lui, était le premier bonheur ; l'art, son unique passion ; passion à laquelle il a tout sacrifié : les plaisirs du monde, où son esprit charmant lui assurait les succès brillants et faciles ; les joies de la famille, qu'il comprenait avec l'intelligence d'un grand cœur. Comme Michel-Ange, il disputait les heures qu'il fallait dérober à son art jaloux.

Pourquoi ne pouvons-nous le rappeler parmi nous ! Nous tous ici, Messieurs, qui sommes réunis pour rendre les derniers hommages à cet homme éminent, nous éprouvons combien sont fortes les affections qu'inspire le génie. Si le talent fait des envieux, le génie fait des amis, et tous nous sentons le vide immense que va laisser après lui l'homme qui, pendant tant d'années, nous a donné de si vives et de si belles émotions.

Et cependant, il sera toujours avec nous, il vivra plus que jamais dans ses œuvres, cet homme qui, du premier coup, a frappé le sol de son empreinte et assuré sa gloire par une personnalité si tranchée et si vigoureuse.

Penseur profond, peintre admirable qui prend sa place près de Paul Véronèse et de Rembrandt, à côté de Gœthe et de Byron, Delacroix est du petit nombre des artistes qui caractérisent une époque et s'en emparent ; il restera une des gloires de notre France.

Il m'est impossibls d'entreprendre ici l'histoire de cette vie si remplie, d'étudier ces œuvres si variées qui portent toutes l'empreinte du maître, la griffe du lion, et par leur nombre nous révèlent l'étonnante fécondité de quelques anciens.

L'esprit juste de Delacroix l'a tenu en dehors des petites querelles d'école. Il ne rayait aucun mot du dictionnaire et ne rejetait pas plus l'imagination que l'étude, la couleur que le caractère et le dessin. Il ne se demandait pas s'il était spiritualiste ou réaliste ; il voulait émouvoir et charmer, il savait que l'âme seule arrive à l'âme, et qu'on doit toujours dire le vrai. De là, cette foule de toiles si passionnées où la couleur n'est qu'un moyen de plus d'arriver à l'expression ; de là ce génie vigoureux, inventif et original, qui se révèle dans les décorations de nos monuments, aussi bien que dans les œuvres de moindre dimension.

L'originalité de Delacroix est de celles qui semblent toutes naturelles, car c'est un des caractères saillants du génie de se manifester sans effort et sans manière. Je n'ai pas parlé de l'écrivain, de l'administrateur ; partout Delacroix a porté un esprit juste, une droiture et une fermeté inébranlables.

Mais s'il m'était possible, combien je serais heureux de parler de l'ami, de l'homme privé, toujours d'une grâce, d'une bonté charmantes.

Il appartenait à d'autres voix que la mienne de se faire ici l'interprète de cette profonde douleur, et surtout le juge de ce beau talent ; mais, fier et reconnaissant d'une amitié qui, pendant quarante ans, ne s'est jamais démentie, j'ai cédé à l'entraînement du cœur et essayé de vaincre l'émotion de ma profonde douleur, pour adresser à celui que j'ai si bien aimé et si bien senti un dernier et solennel adieu[1].

[1] M. Maurice Tourneux a donné ces paroles dans son volume intitulé

De L. Riesener.

Beuzeval-sur-Mer, ce 21 août 1863.

Mon cher ami, comme vous devez le penser, j'ai lu avec recueillement ce que vous avez dit sur la tombe de Delacroix et je dois vous témoigner combien ma femme, moi et mes filles nous avons été émus à cette lecture.

Tout ce que vous avez dit est vrai, fortement senti et exprimé avec une modération dans les termes qui donne un tour distingué aux sentiments les plus sympathiques.

Les amis de Delacroix sont bien heureux, mon cher ami, que vous ayez ainsi exprimé leurs regrets et leur admiration, si heureusement et d'une manière si conforme à leur pensée qu'il semble, en vous lisant, que l'on eût écrit la même chose que vous.

Voilà, mon cher ami, ce que j'ai sur le cœur, ce que je tenais à vous dire, et je pense que notre ami, s'il a pu vous entendre, vous aura remercié.

Je vous embrasse. Tout à vous,

L. Riesener[1].

De Mme L. Riesener à Mme Paul Huet.

22 août.

Mon mari m'avait dit, bien bonne et chère madame, l'impression profonde qu'avait fait le discours de votre cher mari. — J'avais hâte de le connaître, mais ce n'est qu'hier soir qu'on a pu me le donner, et je tiens à vous dire que nous en avons tous été touchés aux larmes ; non seulement nous, mais mes filles, mais notre ami M. Labbé, mais Belly[2] et sa femme qui ne connaissaient pas l'illustre objet de nos pleurs. C'est que le sentiment de ce discours est exquis, et l'expression d'un rare bonheur. C'est que l'éloquence du cœur s'y trouve jointe à la plus haute éloquence de l'esprit et du style. — Ce que je vous dis, chère madame, n'est pas seulement mon sentiment, c'est celui de tout le monde et l'âme de notre ami, n'en doutez pas, sera satisfaite de cet hommage si éloquent, rendu à sa mémoire. Béranger assurait que la puissance du style de Mme Sand tenait principalement à l'admirable justesse de ses épithètes. En cela, M. Huet s'est montré maître à tous. Je voudrais les reprendre une à une, ces épithètes si justes, si fortes qui révèlent l'homme d'un mot, et avec une si suprême délicatesse, mais il faudrait copier le discours tout entier.

Enfin, chère madame, si peu intéressante que puisse être pour un

Eugène Delacroix devant ses contemporains : il les présente ainsi à la page 21 : « ... aussi la majeure partie des assistants sut-elle bon gré à Paul Huet de prendre la parole immédiatement après M. Jouffroy. Cet adieu vibrant et chaleureux n'a été imprimé que dans l'*Opinion nationale* et dans l'*Artiste;* je suis heureux de contribuer à remettre en lumière cette généreuse improvisation. »

[1] Le peintre Léon Riesener était le cousin de Delacroix.

[2] Léon Belly, peintre orientaliste, portraitiste, 1827-1877.

homme du talent de M. Huet l'opinion d'une infime parcelle de la foule, j'ai voulu vous la dire et mon admiration, parce qu'elles sont sincères et que, vous connaissant tous pour des êtres de qualité supérieure et vous aimant de tout mon cœur, j'ai été plus sensible qu'une autre au succès haut placé de votre mari. Ne peut-on pas, d'ailleurs, être inhabile au bien dire et sentir vivement le *beau*, le *bien*, le *vrai?*

Nous sommes tous fort souffrants, mon pauvre mari maintenant a un sujet de chagrin trop grand et trop durable qui rendra lourdes toutes les heures de sa vie.....

Je vous serre les mains bien affectueusement à tous

LAURE.

De Léon Belly.

De Houlgate.

Votre lettre, mon cher monsieur, m'a fait le plus vif plaisir, car outre le témoignage d'un souvenir plein d'affectueux intérêt, j'y trouve un encouragement bien précieux et un éloge tout à fait sensible. Vous savez assez ce que valent l'éloge ou le blâme de la critique et de la foule pour vous rendre compte du prix que j'attache à votre suffrage et combien je suis touché de la bonté que vous avez mise à me le faire connaître; c'est surtout dans un temps comme le nôtre, où il semble que l'autorité en matière d'art soit tout à fait méconnue, où les succès se font et se défont suivant la fantaisie d'un public ignorant et présomptueux, qu'on a besoin de l'appui des hommes de talent et de savoir. C'est là que se trouve aujourd'hui la *Direction des Beaux-Arts*, et non ailleurs. — Les artistes le sentent bien et un mot d'approbation bienveillante comme celui que vous avez bien voulu m'envoyer donne plus de courage que toutes les récompenses de l'administration et les éloges des feuilletons.

C'est à Houlgate que m'est parvenue votre lettre. J'y suis avec ma femme, jusqu'à présent plus occupé à respirer et à regarder qu'à travailler. La mer est d'une beauté si calme et sereine qu'elle n'inspire que des idées de repos. Cependant, j'ai découvert dans le fond de la vallée de beaux arbres et des eaux limpides courant tantôt sombres sous d'épais feuillages d'aulnes, tantôt comme de l'ambre liquide dans des rives plus ouvertes glissant au soleil sur un lit de cailloux d'or. C'est de ce côté que je vais me mettre à travailler, réservant la mer pour les jours de mouvement dans le ciel. Votre *Orage sur la plage de Villers* est bien saisissant. C'est vraiment la mer furieuse se mêlant au ciel dans cette monotonie terrible qui semble ne pouvoir cesser. C'est vrai, c'est poétique, inspiré. Vous ne me dites pas si vous pensez à venir cette année dans ce pays que vous semblez aimer, car vous l'avez souvent visité. Je me rappelle tous vos paysages des côtes de Normandie. Je serais très heureux de vous retrouver et de vous exprimer encore de vive voix toute ma reconnaissance pour votre indulgente sympathie. Je vous serre bien cordialement la main en vous priant de croire aux meilleurs sentiments de votre tout dévoué,

L. BELLY.

De Sainte-Beuve.

Ce 23 août.

Cher ami, j'ai fait votre cadeau, et il a été reçu comme il le méritait. On a admiré particulièrement les fonds : pour moi j'en admire tout.

Votre discours sur cette tombe[1] a été très bien, touchant, élevé, et d'un ami qui parle d'un de ses pairs. Oh! diantre! Comme les premiers rangs sont tombés! Nous arrivons en ligne. A nous les balles! Travaillons jusqu'au bout, et faisons feu jusqu'à la dernière cartouche.

A vous de tout cœur[2].

SAINTE-BEUVE.

A M. Legrain.

27 août 1863.

... J'espère, mon cher ami, que votre trio charmant a passé vaillamment et plus glorieusement que nous par-dessus ou par-dessous ces abominables chaleurs; pour ma part, je ne suis point brave et mon malheureux estomac est bien en déroute depuis quelques jours. La mort de Delacroix, sa maladie n'ont pas, bien entendu, amorti les douleurs physiques, c'est une grande perte pour tout le monde et pour moi en particulier, qui ai suivi avec l'admiration du cœur cette grande existence. C'est un homme qui ne sera pas remplacé et dont la perte sera de jour en jour de plus en plus sentie. L'Académie, elle, est débarrassée d'un poids, et bien que Delacroix n'ait jamais répondu aux attaques qui l'ont poursuivi que par ce sourire complaisant et railleur que nous connaissions, sa présence ne pouvait se pardonner ; un des membres les plus infimes a été chargé de lui donner le coup de pied de l'âne.

... J'ai prononcé quelques paroles sur la tombe de Delacroix ; je ne sais pourquoi, je ne voulais pas vous en parler. J'ai été assez heureux en m'acquittant de cette pieuse tâche et je reçois de tous côtés des félicitations auxquelles je ne m'attendais guère. Vous le trouverez dans le *Moniteur* du lundi 18, je crois, si le cœur vous en dit.

Au président Petit.

Mardi, août 1863.

Cher bien bon. Si j'avais dans le sein même de l'Académie, un ami aussi chaleureux, un cœur aussi prévenu, je pourrais, certes, prétendre, avec quelques années devant moi, et un savoir-faire

[1] De Delacroix.

[2] Communiquée à M. Léon Séché et publiée par lui dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1908.

Le Gué et la Chaumière, panneau décoratif (Salon de 1850)

(Toile, 1m93 × 1m10)

que je n'ai pas, forcer ces portes qui six fois se sont refermées sur Delacroix. Mais personne, dans cette boutique jalouse et étroite, ne vous ressemble et ne veut penser comme vous. Bien que profondément touché de ces élans d'affection, si sympathiques et sincères, je n'ai pu m'empêcher de sourire de votre naïveté. Pauvre ami ! Vous vivez loin du théâtre de nos coteries. C'est beau, à notre âge, de voir avec les yeux du cœur. Mais il faut avouer qu'ils n'y voient pas d'assez près. Vous ne soupçonnez ni l'étroitesse, ni les liens de camaraderie de ce corps usé, vivant de vieilles idées qu'il ne sait même ni suivre, ni rajeunir. Ces quelques paroles, dites sur la tombe de Delacroix, qui n'ont d'autre mérite que d'être senties, comment avez-vous pu croire qu'elles pourront préparer, toucher ces têtes de bois, ces âmes desséchées ? Dites au moment où l'Académie des beaux-arts fait donner, par un de ses membres les plus médiocres, le coup de pied de l'âne à ce lion couché dans la poussière, comment n'avez-vous pas compris que je donnais de moi la plus mauvaise note. Ma modestie me tient, heureusement elle-même, en garde contre de fâcheuses démarches, et je crois que je n'irai jamais me heurter contre les chevaux de frise de la *soupe à l'oignon*[1]. Un jour je vous conterai ce que c'est que cette puissance de la soupe à l'oignon, qui, depuis tantôt soixante ans, recrute dans les prix de Rome, les sculpteurs, les peintres, les musiciens et les graveurs de notre Académie. L'Ecole d'Athènes suivra l'Ecole de Rome dans cette belle tradition. L'Académie française se recrutait chez Mme Récamier, et maintenant elle est descendue de l'appartement de cette belle dame à la sacristie ! Pour faire rentrer cette soupe dans le gosier de messieurs de l'Ecole de Rome, il faut une popularité comme celle de Vernet, l'autorité de Ingres, des succès de monde, comme ceux de Delaroche, une puissance d'artiste comme celle de notre ami. Delacroix, sans l'Exposition universelle, n'eût pas été nommé, c'est ce qu'il me disait en causant peu de temps avant sa maladie, à propos de *ma candidature que je lui posais impossible*. « Je ne serais même plus nommé aujourd'hui ; tout tient, me disait-il, à une chance, à un joint. » Ce joint, pour moi, ne viendra jamais. Vous trouvez quelquefois un fond de découragement et de tristesse dans mes lettres ; ce n'est pas la perte de ces succès, que je suis loin de mépriser, qui en est cause, mais le manque d'occasion de me produire. Je suis resté en route, la santé, un genre ingrat, les préventions, qui s'attachent à un novateur, bien des chagrins m'ont arrêté Tout ardent que j'aie été à la lutte, j'ai souvent fait défaut, et je touche à la vraie vieillesse sans avoir donné ce que je pouvais donner, au moins me le semble-t-il ! Que voulez-vous, mon cher ami, je n'ai point le droit de me plaindre : j'ai fini par fixer le bonheur autour de moi, j'ai trouvé dans ma vie de

[1] Dîner mensuel des anciens élèves de l'Ecole de Rome.

fécondes et solides affections, je jouis de votre amitié avec épanouissement et reconnaissance, il m'a été donné de voir et de sentir la nature avec des yeux ouverts et sensibles à toute beauté ; moins que personne j'ai le droit de me plaindre et je saurai me passer des honneurs qu'il faut aller chercher par de plats moyens qui ne sont pas en mon pouvoir. Je jouis plus qu'un autre de certains petits bonheurs. — J'ai véritablement été heureux d'avoir osé prendre la parole dans cette dernière circonstance et de n'avoir point laissé le public sur l'impression du discours de M. Jouffroy[1]. J'ai été plus heureux encore que ces quelques mots, que j'ai tenus dans une *grande modération*, aient été jugés dignes de celui qui en était l'objet. Votre approbation, comme en toutes circonstances, m'a été sensible et bonne...

Je vous envoie, mon cher ami, l'épreuve d'une eau-forte que je viens de faire pour la Société des aquafortistes, vous avez peut-être acheté cette collection, généralement un peu barbare jusqu'ici, et faite pour dégoûter plutôt que pour répandre le goût d'un genre intime et charmant, dont le premier mérite est dans la délicatesse et le sentiment. Il y a là cependant quelques hommes de talent et le titre par un M. Jacquemart[2] est fort remarquable.

J'ai reçu tout à l'heure une lettre bien charmante de Sainte-Beuve, à propos de mon pauvre discours. Mes amis me gâtent et, comme au *Bourgeois gentilhomme*, ils finiront par me persuader que j'ai fait de la prose.

A M. Sollier.

Chaville, août 1863.

Mon cher ami, je suis, encore une fois, le vrai coupable ! Je m'étais, d'après tes derniers reproches, promis de ne plus être en faute et je reconnais que c'était encore à moi à t'écrire. J'ai pourtant plaisir à le faire, tu es depuis longtemps le seul ami[3] avec lequel j'entretiens une ombre de correspondance et c'est bon cependant d'échanger quelquefois sa pensée.

Voilà donc le peintre du Dante sous son linceul ! pauvre Delacroix ! Je l'ai suivi pendant sa maladie, mais n'ai pu lui dire un dernier adieu, retenu ici par une indisposition qui, depuis la triste cérémonie, est devenue plus grave. On est venu m'annoncer sa mort, et je n'ai pu trouver que l'être inanimé. J'ai embrassé cette tête pleine de génie naguère, et j'aurais voulu avoir ma palette pour conserver un souvenir de ce masque, beau comme celui de Géricault. Je n'aurais pu le faire et je n'ai pas eu à lutter

[1] Jouffroy (François), sculpteur, 1806-1882.

[2] Jacquemart (Jules-Ferdinand), graveur, 1837-1880.

[3] Le seul ami du petit groupe de la première jeunesse.

contre les impressions douloureuses d'une telle épreuve. Il avait défendu qu'on retînt rien de ses traits après sa mort. Ni la photographie, ni le moulage n'ont tenté de le reproduire. Son service a été une véritable manifestation. La foule était immense à l'église de Saint-Germain-des-Prés, il a, de là, été conduit au Père La Chaise, où comme dernière épreuve, il a été lu sur sa tombe deux discours, si l'on peut appeler cela des discours; l'un par un sculpteur, l'autre par un paysagiste ! Après un M. Jouffroy, sculpteur, qui doit son entrée à l'Institut à une petite figure gracieuse (*Le secret à Vénus*), j'ai dit moi-même quelques mots. M. Jouffroy a cru pouvoir se permettre de traiter lestement le plus grand peintre de cette époque, le plus grand peintre peut-être de toute l'école française. Si j'avais prévu cette pierre jetée sur un tombeau par la médiocrité jalouse et poursuivant le génie dans son dernier asile, j'aurais dit beaucoup plus, mais je tenais surtout à être bref dans une circonstance où je croyais que les plus beaux parleurs se disputeraient la place. Je n'avais préparé quelques mots que par prévoyance, et j'ai eu à me féliciter de n'avoir point laissé partir cette grande ombre sans un adieu profondément senti.

Depuis cette triste cérémonie, je ne vaux pas grand'chose.

De A. Dauzats[1].

Artonne, 6 septembre 1863.

Mon cher Huet, je me reprocherais doublement mon silence envers toi; d'abord pour ta cordiale invitation à la suite de ma maladie, ensuite parce qu'après la perte de ce cher Delacroix que nous déplorons l'un et l'autre, j'ai lu avec un sentiment de consolation, dans les *Débats*, les bonnes paroles d'adieu que tu as prononcées sur la tombe du grand artiste, notre ami, et que je voulais te dire merci pour nous tous.

Comme toi, j'aimais l'artiste et l'homme et je me rappelle, avec un sentiment de douce mélancolie, les bonnes causeries qu'il m'a été donné d'avoir avec lui, aussi profitables pour mon intelligence que pour mon art. On ne meurt pas tout entier, ni pour toujours; il me tarde d'être de retour à Paris pour aller à la Bibliothèque de la chambre des Députés, au Luxembourg et au Sénat, revoir ces belles pages si vivantes et si émues.

. . . . . .

J'ai vu avec infiniment de plaisir que ma demande de ton tableau pour le musée de Bordeaux avait réussi et j'en suis heureux à tous les points de vue[2]. Mes compatriotes, pour qui tu n'es pas un inconnu, sauront apprécier ton ouvrage et je vais recommander au directeur du musée de le bien placer.

Si tu recevais cette lettre en temps utile, tu pourrais m'écrire à Artonne, par la Charité (Nièvre).

[1] Adrien Dauzats, peintre, 1804-1868. Voyages en Égypte, en Asie Mineure, en Algérie, etc.

[2] Voir le récit de la visite de Delacroix, du 28 mars 1863, p. 334.

J'ai lu le nouveau règlement sur les expositions annuelles ; à côté du Jury électif, que j'approuve, de la nomination des présidents par les membres de chaque section, etc. je ne puis m'empêcher de regretter que les attributions du jury soient trop restreintes et de remarquer l'embarras de la rédaction sur la somme approximativement semblable à celle des recettes de l'exposition qui sera employée en acquisitions d'œuvres d'art ; que le jury ne soit pas consulté sur ces acquisitions, c'est un tort, il n'y aura aucun contrôle possible.

Mes affectueux compliments à ta femme et à tes enfants, à toi de cœur,

A. Dauzats.

Du président A. Petit.

Septembre 1863.

Mon cher ami, merci de votre lettre intime et charmante. Je vous gronderais pour vos éternels désespoirs et vos plaintes des injustices du sort et des hommes à votre égard, si vous ne mettiez pas tant à nu, devant moi, votre âme tout entière.

Merci de vos bonnes confidences, mais laissez-moi vous dire que vous ne connaissez pas toute la force de votre œuvre et ce qu'il contient de sympathiques expressions. Les talents comme le vôtre seront toujours l'objet des discussions passionnées. Les œuvres généralement acceptées sont celles qui ne portent ombrage à personne et par lesquelles on ne craint point d'être dépassé ou écrasé, celles qui se tiennent dans un niveau moyen.

Vous n'en êtes pas là, Dieu merci : persévérez donc, et laissez-moi penser encore que la succession de Delacroix sur les hauts sièges de l'Institut n'est point une impossibilité pour vous.

A Victor Pavie.

Septembre 1863.

Mon cher Pavie,

Oui, la mort de Delacroix est un grand motif de douleur ! A part la perte immense que tous doivent ressentir et que votre âme élevée et digne éprouve mieux que personne, je perds un ami, un guide, ma boussole. C'est un point d'appui qui manque désormais à ma vie, déjà et si souvent éprouvée. Une sympathie des plus ardentes m'unissait à ce talent aimanté et m'attirait par les affinités les plus sensibles. Je ne vous ferai pas, mon cher ami, l'éloge de Delacroix. Vous aimiez comme moi ce vif génie et cet homme charmant, mais vous avez pensé à moi dans cette circonstance et je vous en remercie. Tous nous avons bien besoin de nous serrer les coudes, comme dit la vieille garde ! Les rangs s'éclaircissent terriblement et le chef, au moins le mien, est tombé. Que voulez-vous ? Qui n'ambitionne cette mort qu'entoure une auréole de gloire ! Pour moi, je ne regretterais point la vie, si je pouvais laisser aux miens un si grand exemple et un si beau nom. Ne parlons point des attaques, mon cher ami ; le génie, en

prenant son vol, marche toujours sur quelque serpent. Ne nous étonnons pas d'entendre siffler autour de Delacroix les vipères et les envieux. Le monde, hélas ! serait renversé s'il n'en était pas ainsi. Nous sommes d'ailleurs d'un pays où la gloire, au moins celle qui se fait sans tuer des hommes, se paye de cette façon. Nous détruisons nos monuments pour avoir le plaisir de les restaurer et nous élevons toutes les médiocrités pour abaisser le vrai mérite, quitte à faire d'une tombe un piédestal. Le Sueur meurt aux Chartreux et l'on recueille pieusement quelques-unes de ses toiles perdues et lacérées.

J'ai prononcé sur la tombe de Delacroix quelques paroles. J'ai trop craint peut-être d'être long; mais, timide naturellement, je me sentais bien modeste : je comptais que quelque Mérimée ou quelque Thiers prendrait la parole et je tenais à me renfermer dans la modestie qui m'appartient. Il n'en a pas été ainsi, et sans moi, personne ne prenait la parole après le discours de cet enfant terrible et perdu de l'Académie [1].

PAUL HUET.

A M. Sollier.

Septembre 1863.

Mon cher Sollier.

Deux mots : ma femme voulait écrire à ton aimable et charmante compagne et ne l'a pas fait : on croit avoir du temps à soi et je ne sais comment il passe.....

Je te parlais aussi de la mort de Delacroix dans ma lettre; cette perte est immense et généralement bien sentie ; pour moi, cet événement m'a causé un grand chagrin. Je ne voyais pas Delacroix bien souvent depuis longtemps, mais cette intimité de tous les jours, que nous avions perdue, avait laissé les traces d'une bonne et sincère affection. Je l'ai vu plusieurs fois pendant sa maladie et tous deux nous sentions notre attachement. C'est un point d'appui qui manque désormais à ma vie, car je sens combien de plus en plus nous marchons dans le vide au milieu de ce monde nouveau.

Adieu, ami, je me fais l'interprète des miens près de Mme Sollier et t'envoie mille amitiés,

PAUL.

Je suis peu vaillant depuis ces grandes chaleurs, l'estomac est

[1] M. Henri Jouin, en publiant cette lettre, l'accompagnait de cette note : « Retenons de cette page le parfum d'attachement sincère qui s'en dégage. *Le Sueur* n'est pas mort aux Chartreux, mais Paul Huet est paysagiste. Ce n'est pas un érudit. Au surplus, de plus avisés que lui ne pouvaient pressentir, en 1863, les découvertes de Jal dans les *Archives de la Seine*, dont le résultat ne fut connu qu'en 1872. » *Henry Jouin, loc. cit.*, p. 298.

toujours battu en brèche et, la vieillesse aidant, tout cela ne s'annonce pas bien. Je vais mieux cependant depuis deux jours.

A Paul de Saint-Victor.

6 octobre.

Je viens de lire avec un bonheur extrême vos beaux articles sur Eugène Delacroix. L'admiration sincère, généreuse, enthousiaste, est vraiment une bonne chose. On est heureux de la sentir en soi et chez les autres. Delacroix a eu une grande part dans ma vie d'ami et d'artiste, c'est peut-être ce qui me donne le droit, monsieur, de vous remercier en mon nom et au nom des amis du grand homme.

Si j'ai quelquefois négligé de vous remercier de votre indulgence pour mes œuvres, je ne veux pas non plus rester le dernier à vous féliciter de votre beau travail. Vous avez la forme et le fond ; vous parlez de l'art en homme qui connaît les mystères du temps de Delacroix, en penseur qui pénètre l'âme et le cœur. Vous avez des mots de flamme et de lumière. « La peinture de Delacroix — dites-vous, — est raisonnée autant qu'inspirée. La main fougueuse de l'exécuteur obéit, en lui, à la réflexion du penseur. » C'est le secret de son génie, c'est l'homme lui-même, supérieur à son temps, à l'esprit de secte et d'école, que vous peignez par ces traits qui abondent, en vingt endroits de votre éloge. Pourquoi les citer ? Vous en savez mieux que moi la valeur et la portée, car vous en parlez en homme sûr et pénétré.

Je suis vraiment heureux de cette justice un peu tardive rendue à ce noble génie. La pierre du tombeau est souvent le premier piédestal en l'honneur d'un grand homme. Vous y placez la statue, monsieur, taillée de main de maître ; oui ! j'applaudis et m'unis de sympathie.

Recevez, monsieur, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments les plus distingués [1],

PAUL HUET.

A sa femme.

Houlgate, novembre 1863.

Chère Madame,

Il paraît que vous boudez votre pauvre mari ! plus que cela !

[1] Cette lettre, écrite à Paul de Saint-Victor à propos des articles publiés dans *La Presse* des 4, 8 et 13 septembre 1863, a paru (p. 25) dans le volume intitulé : *Eugène Delacroix devant ses contemporains*, par M. Maurice Tourneux, qui dit, en parlant de ces articles : « Cette brillante promenade à travers la partie la plus importante de l'œuvre de Delacroix fut, avec l'étude de Baudelaire, le premier examen sérieux consacré à l'artiste au lendemain de sa mort. Aussi l'un des plus vieux amis de Delacroix, émule et compagnon de ses luttes, Paul Huet, adressa-t-il à Saint-Victor la très belle lettre inédite suivante, dont je dois la copie à l'obligeance de M. Alidor Delzant, l'un des exécuteurs testamentaires littéraires de l'éminent styliste.

que dans vos charmantes lettres *pleines d'humour*, que *vous seule savez écrire* de ce *style imprévu, bondissant*, qui dénonce trop bien le lait que vous avez sucé, par ces soubresauts capricants, vous en faites les frais à vos amis! que vous mériteriez *bien mignonne, ma mie!* que je me laissasse aller de mon côté aux coquetteries de ce joli pays; le soleil, lui aussi, boudait un peu depuis huit jours, son aspect triste me rappelait à mes devoirs d'époux et de père, et voilà qu'il se pare, à mon arrivée, de son éclat oriental, jette sur cette belle vallée sa poudre d'or et l'enveloppe dans un voile transparent et magique. Tout prend de la grandeur, et la nature vous attire par ses infinis brillants et poétiques, c'est le moment des peintres, *saisissez vos pinceaux! Mesdemoiselles, voici l'effet*! Mais quelle faiblesse, hélas! pour vous punir il faudrait aussi punir ces deux petits, qui n'ont pas manqué de m'écrire et de s'inquiéter de ce pauvre père absent. Puis, faut-il avouer ma faiblesse, je me punirais moi-même, *ingrate!* Comment? me sachant éloigné, perdu au milieu de ces crinolines de province, traîné à ces dîners, en laisse, attaché par un cordon à la petite madame, ne m'as-tu pas consolé par tes tendresses. Sais-tu, c'est que tu n'étais pas contente de toi, que tu n'as pas fait ce que tu avais l'intention de faire et que tu n'as été préoccupée que des malheureux dîners que mon infortune va t'imposer. Ils ne sont pas digérés, ceux-là! Moi, bonhomme, je m'inquiétais de ton inquiétude, je trouve moyen de t'écrire sur du papier emprunté, je cours à chaque bureau, j'interroge chaque facteur, et pour tout cela madame boude, parce que, n'ayant *absolument* rien de bien *particulier* à lui dire, je ne crois pas devoir séparer dans mes lettres une réponse collective, à ces bonnes lettres collectives, image d'une trinité mystique, dirait ma belle-mère!

Il faut entendre un jeune époux de vingt-six ans parler des femmes, qui ont leur dignité, leur personnalité, leur privauté et surtout *leur jour* et *leur salon!* — « J'espère vous voir? Vous savez que je reçois tel jour, je compte donner quelques dîners, j'espère bien vous avoir, vous m'amènerez votre mari...? » — « Mon mari, allez à ***, vous ne pouvez faire autrement, nous avons été trop invités. » — Et tu crois que je ne serais pas mieux avec vous tous, en vérité, c'est mieux savoir son monde. Mon jeune mari voudrait bien, lui, être quelquefois en liberté, prendre ses jours de congé, comme il dit, mais il a devant lui, et au-dessus de lui de grands exemples, et l'amour conjugal pratiqué par son beau-père et par nous, ce n'est pas, à ce qu'il paraît, peu imposant.

Assez sur ce ton, j'ai eu grand plaisir, crois-moi, à retrouver les Jouvet, Mme Jouvet est toujours charmante et pleine pour toi de tendresse, regrettant que tu ne sois pas ici. Elisabeth est une grande fille qui porte très bien une jolie tête chinoise.....

Les Riesener sont incomplets. Mme Riesener, fort malade des nerfs, a laissé mari et grande fille pour aller retrouver dans *le*

calme de Paris sa mère un peu souffrante, j'y déjeune ce matin. — J'aurais bien des choses à te dire, beaucoup à te demander, mais je veux remettre à Paris ou plutôt à Chaville nos explications et notre raccommodement ; en attendant et sans faire *d'avances*, je suis obligé de te dire que je t'aime aussi tendrement que jamais et aussi faiblement peut-être.

Il me semble que René va bien, je suis heureux de lui voir quelque entrain, puisse-t-il donc réussir. Adieu, à bientôt.....

Ton vieux mari, toujours pour toi jeune de cœur.

As-tu vu Mme Chesneau? As-tu écrit à Mme Michelet? etc., etc..... Je devais déjeuner à dix heures, on s'est mis à table à près de midi. Comment travailler avec cet aperçu de tant de choses et de tant d'amis. Ah! nos bonnes campagnes en commun dans des lieux déserts!

A M. le comte de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts.

Monsieur le comte,

Vous n'avez pas besoin de mon assentiment pour avoir pleine conscience du bien que vous venez d'accomplir. Votre nom, désormais, est attaché à une grande et glorieuse réforme. Dans le rapport[1] qui vient de motiver le décret de l'Empereur sur l'Ecole des Beaux-Arts, tout est dit, prévu, sondé, conclu avec une parfaite connaissance des vices et des besoins de l'institution et la plus admirable fermeté.

Mais, Monsieur le comte, j'ai cru devoir, dans ce premier moment d'étonnement et de surprise, vous adresser ma part de reconnaissance et de félicitations. Si ces grandes mesures soulevaient quelques oppositions, j'ai voulu vous donner l'assurance que les applaudissements les plus vifs, que les vœux les plus sincères ne vous manqueraient pas et vous suivraient dans votre généreuse et libérale entreprise ; plus libérale, plus radicale que personne n'eût osé l'espérer.

Rien de plus faux, de plus singulier que l'institution du prix de Paysage. Ce genre relève essentiellement du sentiment individuel. La suppression du prix, des ridicules concours, était indispensable. Comme paysagiste, j'applaudis de toutes mes forces et sans réserves.

L'Ecole doit un enseignement élevé, général, que tous doivent suivre : elle fait des peintres, la direction des esprits crée des genres.

L'Université donne un prix d'honneur au discours latin, et ne couronne ni les *Méditations* de Lamartine, ni les *Chansons* de Béranger.

Que les paysagistes suivent l'Ecole; que les *peintres d'histoire* étudient la belle et grande nature : tous y gagneront.

[1] Ce rapport était l'œuvre de Viollet-le-Duc.

Voilà, je crois, Monsieur le comte, ce que vous avez admirablement compris. Un mot sévère cependant semble vous être échappé, mais connaissant trop la largeur de vos opinions, votre bienveillante sympathie pour tout effort généreux, je ne puis penser que vous ayez voulu retirer au paysage tout droit, tout espoir aux encouragements.

Dans ces dernières années, en rendant à l'individualité plus d'indépendance et d'initiative, en mettant l'artiste en communication avec les grands spectacles de la nature, en retrempant l'imagination aux sources du vrai, dans le silence du sublime infini, ce genre, qui depuis J.-J. Rousseau semble la plus vive expression de la poésie moderne, aura peut-être, plus qu'on ne pense, préparé les esprits aux réformes si necessaires que vous venez d'accomplir, avec autant de grandeur que d'amour du bien.

Que d'excuses je vous dois, Monsieur le comte, je me suis laissé entraîner sur un sujet que vous avez approfondi. Mais mon fils veut choisir la carrière des arts, et je suis plus heureux qu'un autre de cette réforme qui va faciliter ses études. Je n'aurais pas osé, je n'aurais pas voulu lui faire suivre les *dangereuses avenues* de l'ancienne Ecole.

Veuillez, Monsieur le comte, avec mes félicitations, recevoir l'assurance respectueuse des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et obéissant serviteur,

PAUL HUET.

A M. Sollier.

Jeudi, 18 octobre 63.

. . . . . .

Je t'ai écrit, je crois, mon cher bon, depuis la mort de Delacroix, qui a fait un grand effet et m'a été fort sensible. Comme aux funérailles des anciens, on se bat sur son tombeau. Tu lis, je pense, les journaux comme on les lit en province, mieux qu'à Paris où nous ne les lisons point du tout. Tu as dû voir, dans le *Moniteur* de dimanche, le coup porté à l'Institut, *classe des Beaux-Arts !* Comme dirait notre Charlet : La boutique est enfoncée, le *Berzuinguin* l'a mise sens dessus dessous ; cette Ecole de Rome, si fatale à l'art français, vient d'être *repic* et *capot*. Le rapport de Nieuwerkerke est admirablement *dressé*, pointé, chargé ; il porte coup. Le monstre ne s'en relèvera pas et, ma foi, morte la bête, mort le venin. Le décret qui reconstruit cette mécanique est vraiment très libéral, mais comme nous vivons dans un temps de singulières confusions, je suppose que c'est au nom de la liberté qu'on va l'attaquer. Il faut dire que la forme est un peu rude et que M. le gouvernement ne prend pas des mitaines. En ce moment, ces gens sont étourdis du coup

reçu à la tête, mais quand ils reviendront un peu à la vie, je suis persuadé qu'ils auront, comme Polichinelle, de la rancune ; ce sont, en vérité, des esprits mal faits. On voulait, avant les deux dernières élections, me pousser à me mettre sur les rangs ; mon bon sens joint, je dois le dire, à quelque modestie, m'a empêché de faire cette sottise. De telle façon que la position donnée, j'aurais été battu, honni des deux côtés. Je ne t'explique pas cette affaire, les journaux t'en diront plus que je ne pourrais le faire sur ce chiffon de papier où j'ai à peine la place de vous embrasser.

T'ai-je dit, mon cher ami, que Delacroix avait pensé à moi, et m'avait laissé un souvenir de sa précieuse affection, il m'a gâté. Il aimait Charlet autant que nous deux, il a fait, tu le sais, un article sur cet artiste original, maître plein de génie que bien des gens, prétendus connaisseurs, ne connaissent pas, ou du moins n'apprécient pas. Delacroix avait une assez belle collection, qu'il cherchait à rendre complète ; c'est cette collection qu'il m'a laissée, et de plus, à partager avec trois autres personnes, les dessins, pastels, etc., de *M. Auguste*[1], ainsi que les esquisses de Poterlet qu'il avait en assez grande quantité et qu'il estimait à leur valeur. Je suis très fier de cette bonne pensée, de cette preuve d'amitié du cher maître ; je regrette cependant qu'il n'ait pas joint à cela le moindre croquis de sa main. Je compte bien, il est vrai, me donner quelque chose à sa vente, mais un souvenir plus intime n'aurait pas retenu l'ambition que j'ai de poursuivre quelques-uns des magnifiques dessins qu'il laisse et qui le feront connaître de ses amis et de ses ennemis sous un jour nouveau. Comme tous les grands coloristes, c'est un dessinateur, dessinateur plein de vie, de mouvement, de tournure et de style. Chaque trait est de flamme et porte l'empreinte de la passion. On fera cette vente dans le mois de janvier ; si tu devais faire le voyage de Paris, tu devrais tâcher de venir à l'époque de la vente dont je t'avertirai

Adieu, cher bon, que dis-tu du discours de ton Empereur et de la lettre aux frères couronnés ; c'est drôle, mais il va bien, et peut-être le verrons-nous mettre l'Angleterre et la Russie dans le même sac que l'Ecole de Rome, mais aussi peut-être sera-ce le contraire ! Hélas ! nous sommes au spectacle et cela pourrait bien ne point finir par un mariage. Je vous embrasse toi et ta chère compagne, comme vous le méritez et comme, je pense, tu le permets ; je le fais pour moi et pour tous.

P. H.

[1] Voir les articles de M. Charles Saunier dans la *Gazette des Beaux-Arts*, année 1910, t. I, p. 441 et t. II, p. 51 et 232.

Au président Petit.

12 novembre 1863.

Mon cher Auguste,

Suis-je coupable ? je le crois ; au désir de vous écrire, au besoin de causer avec vous, il me semble qu'il y a des siècles que je ne vous ai écrit, des siècles que nous n'avons eu de vos nouvelles. Commençons par là : comment allez-vous ?... Ici, nous allons passablement, vieillissant plus ou moins, les jeunes croyant la vie sans limites, les vieux trouvant le temps passé bien court, hélas! et mesurant avec effroi celui qui peut rester, si encore il est accordé. Que de pertes de tous côtés quand on avance !

... Voici, mon cher Auguste, Delacroix remplacé à l'Institut. Ai-je bien fait de ne point me mettre sur les rangs, je le crois, bien que mon nom ait été mis en avant en certain lieu influent. La foule des inconnus s'est précipitée pour remplacer le grand peintre, et l'Académie a choisi le plus obscur ; comme je vous l'avais prédit, elle l'a été prendre parmi les convives *Romains*. Le sieur *Hesse*[1], que vous ne connaissez certainement pas, l'oncle d'un Hesse[2], qui n'est pas sans talent pour avoir fait les *Funérailles du Titien*. Le sieur Hesse, qui depuis son prix de Rome, a exposé peut-être deux ou trois œuvres inaperçues, remplace le peintre de la Chambre des députés, de la Bibliothèque du Sénat, etc. Qu'aurais-je été faire devant cette boutique de parti pris ? Au lieu de faire des visites, j'ai couru la campagne. Vous savez, je crois, que nous avons été passer une dizaine de jours chez nos amis Carnot et de là revoir la forêt de Fontainebleau, que vous ne connaissez pas et que vous ne connaîtrez peut-être jamais. Dans quelques années, le progrès aidant, elle sera taillée, tondue, alignée, ni plus, ni moins que le bois de Boulogne. Quel bonheur pour les bourgeois de Paris, qui, tous les dimanches, vont déjà manger leur pâté sous un chêne druidique lorsqu'ils trouveront des chaises en fer et des allées sablées ! O silence, ô chers réduits, où vous chercher ? En quittant Fontainebleau, j'ai cédé facilement à l'invitation d'un jeune ménage ami et j'ai été passer en Normandie une douzaine de jours. Vous savez ce que sont devenues les plages les plus sauvages. Vos montagnes, envahies par les touristes, vous le disent assez ; il faut que la nature soit bien forte et bien fière pour conserver son caractère devant ces profanes ! J'ai rapporté quelques études. Voici l'hiver, chacun rentre ou est rentré. Michelet, revenant du Midi, aspire Paris, le dévore des yeux et du cœur. « Que c'est beau Paris ! » a été

[1] Hesse (Nicolas-Auguste), 1795-1869.

[2] Hesse (Alexandre-Jean-Baptiste), 1806 1879. Membre de l'Institut en 1867.

son premier bonjour. Ce n'est pas à Montauban, ni à Saint-Jean-de-Luz, qu'on trouve la Bibliothèque, nos musées et le reste. C'est de là cependant que notre auteur a rapporté son volume : *La Régence*. L'avez-vous lu? « La mère en permettra la lecture à sa fille » n'est pas l'épigraphe qu'il a dû mettre en tête du volume, mais à part quelques pages qu'on voudrait retirer et qui semblent ne rien ajouter à l'histoire, quel talent, quelle profondeur de vue, quelle perspicacité étonnante pour expliquer un fait, en tirer les conséquences. Quel génie, en un mot, divinatoire et sûr, pour montrer, *déshabiller* un homme, une action, donner la philosophie de l'histoire. Le jugement sur Law, le portrait du Régent, la critique de *Manon Lescaut*, me paraissent des chefs-d'œuvre. Surtout cette appréciation, si juste suivant moi, du roman de l'abbé Prévost, qui relève la moralité un peu trop douteuse de ce volume original et si remarquable.

Malheureusement, si l'on est effrayé de certains passages présents, avec Michelet on est déjà inquiet de l'avenir. Que nous dira-t-il à propos de la Pompadour, de la Du Barry et du Parc aux cerfs? Que saura-t-on des Tuileries en 1804, 1810, 1860, etc.? Il n'est pas mal de faire parler les murs, mais tout le monde ne doit pas écouter ! Que dites-vous, mon cher ami, du discours de votre Empereur ? Je sais qu'on peut tout dire d'un discours de la couronne ; je n'ai point lu les journaux, mais celui-ci me paraît fort habile et au demeurant, cette lacération publique des traités de 1814 est un grand fait. L'Europe, qui les a elle-même si bien déchirés, verra-t-elle ici une descente sur le Rhin ? Je n'en sais rien, mais ce que l'on peut penser, c'est que l'histoire a sa justice et que les peuples ne doivent jamais désespérer. Adieu, cher ami...

J'ai pu voir les cartons de Delacroix, qui laisse des dessins admirables.

A M. Legrain.

12 novembre 1863.

Mon cher ami, vous êtes un Normand, vous vous excusez de votre trop long silence et au fond vous accusez ma paresse, voilà le vrai ; le vrai encore, c'est que vous avez raison et que je suis prêt à en faire l'aveu. Que voulez-vous *le temps emporte ma paresse !* C'est la romance qui le dit. Pour moi, je sais que le temps manque à toutes choses, aux meilleures surtout. J'ai fait cependant de grandes enjambées ; de Chaville j'ai été revoir ma Normandie en passant par Fontainebleau, les chemins de fer ont donné des bottes de sept lieues à tout le monde, mais n'ont pas allongé le temps, ni garni toutes les bourses. J'aurais bien voulu, puisque j'étais en train, sauter jusqu'à Vire, c'était impossible cette année, et j'ai été fort heureux encore de voir un instant Mme Adrien chez nos bons Jouvet, chez lesquels j'ai passé trois

jours. Que n'étiez-vous là, mon cher ami, mais vous démarrez bien plus difficilement que moi, non seulement vous avez de douces chaînes qui vous retiennent au port, mais votre santé s'oppose à votre départ. Je vois avec plaisir que vous travaillez, ne vous inquiétez pas des *on dit* à propos du sujet que vous traitez ; s'il vous convient, vous le rendrez bien et alors il plaira aux autres. Je vois, du reste, que vous êtes voué aux religieuses. N'allez pas, j'espère, donner ce goût du cloître à votre Elisabeth, je m'y oppose ; comme sa mère, elle sera faite pour faire le bonheur de quelque brave garçon ; du reste, si elle déchire les livres d'heures, elle n'en prend pas le chemin ; ne nous effrayons donc pas trop d'avance ; autre preuve, c'est qu'elle ne pose pas et malheureusement il y a toujours un peu de pose dans ces vocations. C'est bien difficile, n'est-ce pas, mon cher ami, un portrait d'enfant ? Cela demande une étude naïve, plus naïve encore que toute autre chose, et il faut cependant enlever, saisir ce charme incertain de l'enfance si insaisissable. Évitez trop de pâte, pour commencer surtout ; caressez de la brosse, comme vous le faites du regard, cette jolie figure de votre enfant. J'ai vu ce matin quelques cartons de Delacroix, le maître laisse d'admirables dessins, je voudrais que vous vissiez l'exposition de cette vente qui aura lieu dans le courant de janvier. J'ai reçu un aimable et bien cher témoignage de son affection.

Quelques personnes voulaient me pousser à me mettre sur les rangs pour son héritage à l'Institut. Bien qu'il en ait été question en haut lieu, j'ai eu la sagesse de m'abstenir et j'ai bien fait. L'Académie a été prendre le plus obscur de ses pensionnaires de Rome. Vous avez dû savoir, mieux que moi sans doute, qui ne lis pas les journaux, quelle masse d'illustres inconnus s'est présentée pour prendre la place du grand peintre, c'est à crever de rire. Mais heureusement que l'Institut est aussi incorrigible dans cette circonstance, elle avait un vieux talent à récompenser, un vieillard de quatre-vingts ans, le bras droit de David, Rouget[1], qui l'a aidé dans ses grands tableaux et a, lui-même, fait dans ce style, vieilli il est vrai, des toiles remarquables. Bien entendu, l'Institut, qui pouvait par ce moyen sortir d'affaire, s'est bien gardé de le choisir. Connaissez-vous M. Hesse ? — Celui qui a fait les *Funérailles du Titien* ? — Non, l'oncle ! Vous ne connaissez ni l'un, ni l'autre ; bien entendu, c'est l'oncle que l'on a nommé, c'est tout ce que je connais de ses œuvres, et tout ce que je puis vous en dire, prix de Rome des plus médiocres et parfaitement inconnu.

... *Vale et Valete,*

PAUL HUET.

[1] Rouget (Georges), 1784-1869. 2e prix de Rome, 1803.

Au président Petit.

Jeudi, 18 novembre 1863.

... Un autre événement[1] ! Pour nous, mon cher ami, toute une Révolution de Juillet ! C'est à n'y pas croire. Vous avez lu le *Moniteur* du dimanche 16, je le pense du moins. Que dites-vous de ce coup de Jarnac ! Ai-je bien fait, dites-moi, de ne point me présenter devant cet aréopage, qui m'aurait ri au nez ; mais qui rit le dernier aujourd'hui ? Lisez ce rapport, mon cher ami, il est admirablement bien fait et, mieux que tout ce que je pourrais vous dire, il vous donnera la clef du mystère. J'ai cru devoir en écrire à M. de Nieuwerkerke[2]. Car son décret sera bien attaqué. Voyez la situation ! Jamais mesure plus libérale, et c'est au nom de la liberté que l'on va attaquer ce décret. Avec une innocence bien impardonnable à mon âge, je me suis avisé de parler avec certain abandon de ce coup de pied dans le bas du dos donné à la classe des Beaux-Arts devant, ou plutôt à M. Patin[3], doyen de la faculté des lettres, examinateur de René ! J'ai trouvé tout l'Institut irrité, offensé par le décret et peut-être regardant tout autour, l'œil inquiet, si ce coup n'allait pas atteindre toutes les classes.

Voilà Pelletan remis en question et perdant, outre les frais de mise en scène, les appointements courants ; c'est fâcheux, et je ne vois pas ce que le ministère gagnera à l'irritation causée par ce coup de cravache avec la réélection, je crois, presque assurée. Après cela, la préfecture en sait peut-être plus que nous à cet égard.

... Vous m'avez demandé plusieurs fois, mon cher ami, ce qu'était devenu mon tableau des *Falaises de Houlgate*. Ne vous ai-je pas dit que cette toile avait été demandée pour le musée de Bordeaux ? Je suis content du sort qui lui est réservé, bien que le jour soit exécrable dans cette galerie. Vous parlez, mon cher ami, comme le ferait Mme Sand de ces pauvres enfants perdus que nous lançons dans le monde et que nous perdons de vue aussitôt. Il est vrai que c'est réellement triste ! Delacroix devait laisser au Musée une magnifique esquisse de son plafond du Louvre et le portrait de sa sœur par David, portrait en pied, un des plus beaux de David. Un monsieur lui écrit qu'un de ses tableaux est dans la pauvre église de sa commune, fort endommagé par l'humidité du lieu, et perdu s'il ne porte un prompt remède. Delacroix remercie cet admirateur de son talent et ce vigilant ami, et de suite écrit au ministère pour avoir son tableau, se

[1] La réforme de l'Ecole des Beaux-Arts.

[2] Voir la lettre à M. de Nieuwerkerke plus haut, p. 360.

[3] Patin (Henri), professeur. Etudes sur les *Tragiques Grecs*. 1793-1876.

chargeant de le restaurer, moyennant qu'il sera retiré de ce lieu malsain et funeste. Pas de réponse. Delacroix vend de suite l'esquisse et lègue le portrait de David à la famille de son beau-frère, à la condition que jamais il ne sera donné au Musée. Voilà l'intérêt, mon cher ami, que l'administration, la plus *éclairée*, porte aux pauvres œuvres d'un grand peintre. Que voulez-vous ? Mes *Arbres battus par la mer*[1] sont chez le ministre d'état, l'administration peut les retirer ; j'ai demandé, dans ce cas, qu'on envoyât le tableau à Grenoble, mais il est probable qu'on ne fera pas plus attention à ma demande verbale qu'à la représentation écrite de Delacroix.

Adieu chers amis...

PAUL.

A M. Legrain.

30 décembre 1863.

Je vous la souhaite bonne et heureuse ainsi qu'à tous les vôtres que j'embrasse au nom de tous.

Mon cher ami, il y a trois semaines que ma femme s'était chargée de vous écrire et de vous remercier de votre bonne et excellente lettre. L'amitié a donc aussi ses flatteurs ! Je ne mérite sans doute point la centième partie de toutes ces bonnes choses que vous dites si bien, et, traître que vous êtes, avec une simplicité qui les ferait passer tout droit...

Je me suis beaucoup occupé aussi, faut-il vous l'avouer, des grandes affaires académiques qui sont aujourd'hui sur le tapis et partagent avec la Pologne l'attention des gens qui lisent les journaux. J'ai pris feu pour cette question qui était une des idées fixes de ma jeunesse et que je ne croyais jamais voir aboutir, surtout de la sorte ; l'Académie, il faut le dire, a été traitée de main, non de *pied* de maître, il faut avouer qu'elle le méritait. Vous ne connaissez point le fond de cette affaire, mais vous savez de quoi elle est capable ; je ne pense point, surtout après ce qui se passe, qu'elle soit mieux disposée à m'ouvrir jamais ses portes. Heureusement, comme vous savez, je n'y pense guère ; si vous avez lu le rapport du surintendant Nieuwerkerke, et après lui, la réponse de Beulé[2] dans la *Revue des Deux Mondes*, vous devez être édifié sur l'état moral de cette boutique.

Je vous écris au milieu des miens qui me parlent de vous et de votre charmante femme, je n'en perds pas la tête et me rappelle ce que vous dites de votre atelier. Je vois avec plaisir que les nonnes, tout en allant à la queue leu leu et doucement, font leur chemin, et que surtout vous êtes très satisfait du portrait de

[1] *Marée d'équinoxe aux environs de Honfleur ;* aujourd'hui au Louvre.

[2] Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

votre chère Marguerite. Vous êtes heureux, je n'ai jamais pu obtenir que mes enfants posassent deux minutes; la mère avait trop peur que je leur jetasse un sort. Vous avez un sentiment délicat qui doit vous faire réussir le portrait ; amenez celui-ci avec toute la tendresse qui vous anime...

Du président Petit.

Janvier 1864.

Mon cher Paul,

Voici une photographie qui me semble reproduire l'un des deux petits tableaux dont vous me parlez dans votre dernière lettre : *l'Entrée par la route d'Uriage de la petite ville de Vizille.* Est-ce bien là le motif dont vous m'avez montré une esquisse à l'aquarelle, au retour d'une excursion à Vizille et à Séchilienne? Si j'ai gardé bon souvenir de votre dessin, cette image, que je vous envoie, pourra peut-être vous donner une idée plus complète du site. Le tunnel est manqué, on devrait apercevoir l'extrémité s'ouvrant sur le vallon de Vaulnaveys à Uriage.

Je lis un nouveau volume qu'Ernest Chesneau vient de faire paraître chez Didier : *L'art et les artistes modernes.* Vous y êtes nommé plusieurs fois et notamment aux pages 167 et suivantes. Tout ce que j'entends dire de vos *Falaises d'Houlgate* me donne de plus en plus le désir de connaître cette œuvre. Mais quelle apparence que je puisse jamais aller à Bordeaux?

Ceci n'est qu'un très court souvenir pour vous et les vôtres. Je vous écrirai bientôt. Nous entrons ici dans les plaisirs du carnaval.

Quand donc votre éternel procès de Nîmes vous ramènera-t-il en Dauphiné? Faudra-t-il qu'Anna et moi nous allions vous relancer à Paris, pendant les courtes vacances de Pâques, imitant en cela Mahomet, puisque vous ne pouvez vous décider à venir à nous?

Tout à vous de cœur,

Auguste Petit.

Au président Petit.

25 janvier 1864.

Mon cher Auguste,

Je reçois votre charmante photographie, le cœur touché. Vous êtes vraiment bien aimable de penser ainsi à moi et d'une façon si délicate encore. Malheureusement pour moi, mon siège est fait. Vous connaissez cette mauvaise excuse de feu l'abbé de Vertot, à laquelle ma paresse est heureuse de recourir. Le fait est qu'il est bien tard pour faire les changements que pourrait entraîner ce témoin irrécusable que vous faites comparaître pour me confondre, ou au moins pour m'inquiéter. Ma vue, il faut que je vous l'avoue, n'est guère une vue ; mon croquis d'après nature n'a été, comme presque toujours, qu'un motif à variations et ne m'a servi que pour me rappeler au *naturel.* Il est certain que si

j'éprouve devant ma toile le trouble qu'inspire toujours, à son auteur, un ouvrage terminé, ce trouble est plus grand devant l'image de la réalité. Votre photographie est un miroir mis à côté du souvenir. Après quelques essais, j'ai cru, par exemple, devoir supprimer rien que le château de Vizille, c'est-à-dire ce que demanderait tout d'abord l'amateur à la nature et à sa reproduction. J'ai tout sacrifié à la ligne et au pittoresque, ai-je eu tort ? Ai-je eu raison ? c'est ce que vous me direz bientôt, car nous regardons votre lettre comme un billet à échéance ; vous n'attendrez point cette fois la Trinité, et à Pâques vos deux lits seront prêts ; petits lits, petites chambres, maison de Socrate, bien remplie quand vous y serez, mon cher ami, car vous savez comment on se tasse à Paris où le terrain se vend si cher au *mètre*.

Votre lettre est arrivée pour me guérir complètement d'une grippe déplorable qui, depuis plus de vingt jours, me retient au gîte. Tout Paris tousse et crache, comme dirait Pelletan, la France a le rhume de cerveau...

Il y a fort longtemps, mon cher ami, que je voulais vous écrire. Vous causez bien, j'aime vos lettres, et vous êtes du très petit nombre de ceux qui excitent la confiance et appellent le trop-plein de la pensée et du cœur. Si je ne m'ouvre pas plus souvent, c'est que le temps me manque, c'est que je vieillis, que je suis maussade et triste et ne veux pas vous entraîner dans mon sombre, vous avez bien assez du vôtre, mon cher ami.

Venez donc que nous tâchions de secouer les années, que nous retrouvions un peu ensemble les bonnes joies du cœur, les rêves souriants du passé...

Lisez-vous toujours ? Avez-vous lu : *le Maudit*, qui fait fureur ; en savez-vous l'auteur ? Est-ce bien l'abbé Michon ? l'abbé Carron y est-il pour quelque chose ?

Vous savez combien j'avais pris à cœur nos affaires de l'École. Cette question, je l'ai vu par vos lettres, vous est tout à fait étrangère ; ne la jugez pas au point de vue de Pelletan bien plus enragé que personne contre les Académies, et qui lance un mot contre la mesure dans son discours sur la Commune de Paris. Si vous voulez être bien au fait, lisez les articles de Chesneau, de Saint-Victor, et le rapport de Nieuwerkerke et la réponse du maréchal Vaillant[1]. Jamais on ne dira plus, ni mieux et c'est assez intéressant pour piquer votre curiosité.

Eh bien ! mon cher Auguste, voilà donc notre pauvre Pologne à bout de forces et de courage. Si j'en juge par les injures des misérables journaux qui l'insultent et lui crachent au visage, elle est perdue ! Je ne puis m'empêcher d'en concevoir un grand chagrin et une sorte d'épouvante. Ces gens qu'on égorge et qu'on appelle assassins ! N'est-il pas triste de ne pouvoir les secourir.

[1] Maréchal Vaillant, 1790-1872. Sénateur, ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts.

Cette aventure, puisque aventure il y a, ne valait-elle pas mieux que les guerres de Mexique et de Chine, ces fantaisies ruineuses de l'autre monde?

Adieu, cher bon, je vous embrasse tous tendrement et à bientôt.

Malgré le mauvais état de sa santé, un instant très ébranlée, Paul Huet suit avec passion l'exposition et la vente de l'atelier de Delacroix. Il est heureux de ce triomphe posthume si retentissant, qui est la consécration éclatante de cette belle carrière, objet de l'admiration de toute sa vie.

Au président Petit.

Paris, mardi 16 février 64.

Mon cher Auguste,

Je vous ai envoyé la notice d'Eugène Delacroix, sans y joindre un mot de lettre, par la triste raison que j'étais dans mon lit. J'ai été fort malade depuis une quinzaine de jours et je suis encore fort souffrant. Je ne sais quel nuage a passé sur Paris à certain moment, mais beaucoup de personnes ont, dit-on, été frappées ; pour moi, j'ai éprouvé d'atroces convulsions d'estomac, qui laisseront peut-être de longues traces de souffrances. Je me suis cependant levé pour aller voir l'Exposition de peinture du grand artiste dont vous voulez recueillir un souvenir. J'ai supporté aussi bien que possible cette *imprudence* et j'espère pouvoir me traîner à la vente. Mon ambition est aussi de courir les chances de l'enchère et *d'avoir mon petit morceau*. Comme vous probablement, je serai forcé de me réserver pour les dessins, qui, du reste, seront plus intéressants encore que les peintures ; nous serons donc *concurrents*, mon cher ami, et je vous avoue que je suis si embarassé pour moi-même que votre commission m'épouvante un peu, je dois vous l'avouer. Cette vente, on peut le prévoir et c'est l'opinion des experts, sera des *plus singulières* et *pleine de soubresauts*. Telle chose poursuivie ira peut-être à des prix impossibles et un moment après, si l'on sait saisir l'occasion, il y aura un lot avantageux. Vous me parlez, cher ami, de quelques centaines de francs, je voudrais que vous puissiez préciser un peu vos intentions et me dire jusqu'à quel point vous me laissez carte blanche. Rien n'est plus ébranlant qu'une vente; pourrais-je d'abord la suivre? C'est ce que je ne saurais encore bien assurer. Comme je vous le dis, je le désire et surtout pour les dessins, vers lesquels je serai, comme vous, obligé probablement de me rabattre complètement. C'est cependant une der-

nière occasion et je désire, dans l'intérêt de René, en profiter pour lui laisser des souvenirs d'un talent merveilleux qui ne se retrouvera certainement plus, ni peut-être n'aura de longtemps rien qui puisse le rappeler. La peinture féminine nous envahit et si notre époque, dont Delacroix est le vrai représentant, n'a pas *assez osé*, que sera donc l'art énervé de l'avenir !

La peinture est seule exposée en ce moment, deux salles contiennent à peine ces richesses et quand on pense qu'il n'y a là que *les éléments* de tout ce que Delacroix a exécuté, on est confondu. Bien entendu que je ne parle pas des *six mille* dessins qui vont suivre. Il faut dire que Delacroix a eu l'esprit de tout conserver et que bien peu de ses études ont été éparpillées sur la route. Ce qui frappe surtout dans ces esquisses, c'est l'accent nerveux, vif, continu, qui ne cède jamais, dans cette carrière remplie, ni à la mode, ni aux influences ; jamais accent ne fut plus sincère. Beaucoup d'incorrections, bien entendu, avec un grand sentiment de dessinateur ; bien qu'on en dise, Delacroix est un dessinateur, si le dessin est destiné à *exprimer*. Grande tournure, merveilleuse invention, la passion dans la forme comme dans la couleur, Delacroix est l'artiste moderne par excellence et non un professeur de dessin qui cache l'impuissance et la médiocrité par la rhétorique.

Il est bien à regretter que vous n'ayez pu venir à Paris à ce moment. Outre ses œuvres, Delacroix avait lui-même acheté un certain nombre d'études de Géricault, parmi lesquelles il y a trois ou quatre morceaux des plus intéressants.

Les artistes surtout se précipiteront et lutteront sur ce terrain de la vente, il faut bien vous tenir pour prévenu que c'est plutôt une vente d'artiste qu'une vente d'amateur.

Adieu, cher ami, embrassez bien pour nous tout ce qui vous entoure[1].

PAUL HUET.

A M. Legrain.

Paris, 18 février 64.

Mon cher ami, j'espère que vous ne m'en voulez point du retard que j'ai mis à répondre à tous vos bons souvenirs...

Je sors de mon lit après de longues souffrances. La vente de Delacroix m'a fait faire un effort et des imprudences, dont jusqu'ici heureusement je ne me trouve pas trop mal ; j'ai pu, lundi matin et mardi avant le public, aller visiter avec soin cette merveilleuse collection des études du maître. Quand on pense que dans trois salles, l'on a seulement exposé les esquisses qui ont servi à l'exécution de tout ce que cet homme a répandu avec

[1] Communiquée à M. Léon Séché et publiée par lui dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1908.

profusion dans le public, et que la semaine prochaine on aura près de 6.000 dessins à voir, on reste vraiment ébahi et stupéfait. C'est la flamme ardente de l'incendie qui sort de tous côtés et vous gagne, flamme vivifiante, qui transporte et communique le feu sacré. Je regrette que vous ne puissiez voir cette exposition qui, du reste, a le plus grand succès. Je suis la vente et j'ai assisté hier, sans trop de fatigue, à la première lutte passionnée des enchères avec des intentions dangereuses pour un père de famille ; j'ai résisté aux tentations et je crois bien que je ne pourrai me donner un souvenir de cet illustre ami ; d'après mon relevé, la première vacation a produit, pour 81 esquisses ou tableaux inachevés, 84.816 francs. Le légataire universel et exécuteur testamentaire, usant de son droit, avait retiré pour lui le morceau capital, la magnifique esquisse du plafond d'Apollon qui serait, dit-on, allée à plus de 20.000 francs, on dit que c'est avec terreur que ce pauvre homme, qui est déjà fort riche, acceptait le testament et ses charges ; il a, outre les droits et frais, une centaine de mille francs à payer ; si la vente se soutient sur ce début, on peut dire qu'il fera de 300 à 400.000 francs. Je ne sais, mon cher ami, si ces détails vous intéressent, mais je suis tellement plein de ce sujet que je me figure que vous pouvez prendre quelque plaisir à en entendre parler. Un jeune homme de ma connaissance, un peintre, pardieu, s'en est donné pour 16.000 francs. Il faut dire qu'il a pour ce prix six morceaux importants qui seront, sa vie entière, une grande leçon.

....Comment répondre au milieu de tout cela à ce que vous me demandez sur mes travaux? Pour moi, il me faudrait vingt ans de moins et de la santé pour faire sortir un peu de tout ce qui me trouble le cerveau. Que voulez-vous, mon cher ami, il n'est pas donné à tout le monde *d'aller* à *Corinthe*. Pour vous, qui êtes jeune, tâchez de ne point avoir la migraine et de travailler, le travail étant à mes yeux un des meilleurs moyens d'assurer le bonheur.

Au président A. Petit.

21 février 64.

Cher ami,

Je ferai de mon mieux, mais ne puis répondre de rien ; le feu est aux enchères, l'enthousiasme va croissant, la mort, une fois de plus, donne raison à l'absent ! On s'est disputé les moindres toiles,.... la vente des dessins ira au moins aussi loin, l'exposition est magnifique et l'on commence à proclamer hautement que Delacroix est un grand dessinateur. Les imbéciles ont attendu pour cela l'exhibition d'une copie de Raphaël, excellente en effet. Pour comprendre que cet homme est un génie supérieur, il a

fallu tenir en main la preuve qu'il était capable de faire un devoir *de troisième.*

La séduction de l'exposition de dessins est irrésistible, il faut que les plus rebelles admirent cette fléxibilité de talent qui passe de la grâce la plus charmante, de l'exécution la plus adroite, à la grandeur du style, au nerveux de l'exécution et à la beauté sublime du caractère et de la forme.

J'ai noté pour moi la première pensée des *Anges terrassant Héliodore* croquis à la mine de plomb, et je compte pousser ce dessin jusqu'à 200 francs. Je pense, ou du moins j'espère l'avoir, mais certainement il y aura concurrence [1].

Au président A. Petit.

Février 64.

Mon cher Auguste,

Je suis humilié profondément. Malgré mon peu de forces, car j'ai éprouvé une vive secousse que je ne sais à quoi attribuer, si ce n'est à la mauvaise saison et aussi à *la vieillerie*, j'ai, matin et *soir*, assisté à la vente de Delacroix. J'ai suivi avec une constance inébranlable les péripéties de ce beau succès et je n'ai su, ni osé prendre ma part, et encore moins la vôtre. Dans la vente de la peinture je me suis, dans mon inexpérience, laissé aller à cet emportement du *jeu de l'enchère.* Car véritablement il y a toujours un peu du tapis vert dans cette affaire. Pour notre vente, elle a été, comme on dit ici : l'*exaltation* De Lacroix, et si, à la vente des dessins, j'ai été *liche* pour moi, j'ai été peureux pour vous devant des gens décidés à *pousser* en avant et ayant pour cela l'artillerie nécessaire : argent en poche. J'ai d'autant moins osé pour vous, mon cher ami, que j'ai vu que vous aviez fait certains rêves. Votre discernement vous avait bien servi dans la désignation des lots que vous m'aviez indiqués, les amateurs devaient suivre les dessins de vente sous verre et, comparativement, ils n'ont pas toujours payé plus cher ; mais vous aviez pensé, et vous deviez d'autant plus le croire qu'il en avait été question, que l'on ne diviserait point les lots et que lorsque l'on annonçait tant de feuilles ; *Dante et Virgile*, par exemple, ensemble et détails de la composition : 40 feuilles, — *Etudes pour la galerie d'Apollon* : 50 feuilles. — On aurait de quoi choisir, et comme vous me le dites dans votre lettre, être généreux envers des amis. Il n'en a pas été ainsi, tous ces lots ont été divisés et subdivisés. Ce dernier, par exemple, a été partagé en onze *chemises* taillées avec art : Un bon dessin (d'artiste) entouré de quelques croquis par trop insignifiants pour compter beaucoup, les deux ou trois belles pièces à part.

[1] Communiquée à M. Léon Séché et publiée dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1908.

A propos de ce carton, le peintre Chenavard me proposait le matin d'acheter à plusieurs tout l'ensemble. Il estimait à peu près 1.500 francs au plus, le tout a été à 1.900 ! et cependant, en réfléchissant, c'était une assez bonne idée ; mais l'enchère eût été plus haut !

Vous voyez, mon cher ami, combien nous sommes distancés. Avec 600 francs, vous espériez deux lots d'histoire et des animaux. Eh bien, j'ai cependant, dans ce lot, poursuivi un dessin jeté admirablement, mais à peine indiqué du char d'Apollon et des quatre chevaux, jusqu'à 190 ou 195 francs, décidé, si vous ne le preniez pas, à le garder, mais je n'ai pas osé mettre sur l'enchère de 205 francs, prix auquel il a été adjugé. Le suivant un peu plus terminé, mais moins beau à mon avis de beaucoup, a été adjugé 260 francs, c'était une répétition du premier et à 190 francs, j'ai regretté le dernier qui représentait un grand groupe de figures du même plafond.

J'ai, pour mon compte, acheté le dessin dont je vous ai parlé, une répétition du n° 299 : *Héliodore chassé du temple* s'est vendu 1 500 francs, la portion inférieure 580 francs et ma répétition, sur laquelle j'avais eu la chance de mettre la main, la considérant comme meilleure bien qu'elle n'ait pas eu les *honneurs du verre*, m'a été adjugée à 285 francs. — Lorsque je la désignais à l'expert, pour lui demander à quel prix je devais espérer l'obtenir, il me dit que je devais l'avoir pour 100 à 140 francs alors qu'on espérait déjà faire beaucoup d'argent, et j'étais, je crois vous l'avoir dit, décidé à aller jusqu'à 200 francs, ce que je n'aurais pas osé faire pour vous. L'opinion de beaucoup de personnes est, que plus tard, il se trouvera certainement des occasions plus avantageuses. Des amis, demi-étrangers aux arts, il est vrai, ont jeté les grands cris au prix de mon dessin et cependant je le regarde comme très avantageux par cette seule raison, qu'artistiquement parlant, je l'estime mieux que la composition principale qui a été adjugée au prix de 1.500 francs. Cependant, mon dessin n'aura, près du public, jamais la même valeur. Je désirais ardemment des animaux et pour vous et pour moi ; je crains bien de ne pouvoir en obtenir. Pour mon compte, j'ai poussé le n° 213, études peintes de lions sur la même toile presque en grisaille, jusqu'à 1.100 francs, il a été adjugé à plus de 1.180. Je l'ai abandonné dans l'espérance que j'aurais plus d'avantage à attendre les dessins. Claire vous a donné, je crois, les prix des lions (dessins) vendus. Non seulement les prix m'ont paru inabordables pour ma bourse et la vôtre, mais un jeune amateur de ma connaissance, qui a acheté à la vente pour plus de 35.000 francs, était décidé à acheter les plus beaux à peu près à n'importe quel prix. Comment lutter avec de pareils adversaires? Me laissera-t-on glaner quelques croquis des n° 485-486 ? C'est ce que je n'ose espérer ! A bientôt.

A M. Legrain.

1er mars 1864.

Mon cher ami, je ne suis point encore très vaillant malgré ma barbe plus blanche que celle d'Henri IV. En retard avec vous, je le suis vis-à-vis les autres et moi-même ; je ne pourrai sans doute point exposer, et malgré mes intentions très modestes, c'est toujours pour moi une contrariété de ne point paraître à l'heure de la bataille.....

Vous êtes arrivé à un niveau de force qui vous permet d'être, vous-même, le meilleur juge de ce que vous devez faire et je suis persuadé que votre tableau de cette année sera meilleur encore que le dernier. Vous ne pouvez avoir perdu et vous avez plus d'expérience maintenant. Bien que mon atelier soit abominablement encombré, si vous préférez me faire voir votre envoi à l'aise et chez moi, je suis et serai toujours heureux de me mettre à votre disposition — vous pourrez peut-être l'envoyer directement à l'Exposition, — le tableau n'aurait pas ces marches et contremarches qui ont, il faut l'avouer, de grands inconvénients. Mais aussi vous ne pourriez que le recommander directement à M. de Chennevières, qui porte un intérêt particulier à ses compatriotes ; pour moi, je crains de n'avoir point aujourd'hui grande influence ! Depuis qu'il est au Luxembourg, il devait venir me voir et n'est pas venu, il est devenu l'intime et l'*alter-ego* de Français, qui voulant entrer à l'Institut se cramponne aux gens utiles et a tous les défauts nécessaires pour favoriser son entrée. Vous savez combien et comment je me suis tenu éloigné de toute coterie ; en vieillissant, mon horreur pour ces sortes de manèges, si perfectionnés de nos jours, n'a fait que croître et embellir.

Je n'ai point le temps de vous parler de la vente de Delacroix, vous êtes en ce moment trop occupé de vos affaires. Je suis sûr cependant que vous apprendrez avec plaisir que tout s'est passé à la plus grande gloire de cet artiste éminent. Bien des gens ne le connaissaient pas et ne soupçonnaient point cette force. Ajoutez à cet éclatant succès la puissance de l'entraînement, l'opinion fanatique des moutons de Panurge et vous vous formerez une faible idée de cette vente fantastique qui ne se représentera de bien longtemps.

A M. Sollier.

6 mars.

Mon cher ami, depuis votre départ, nous n'avons reçu aucune nouvelle de vos santés, de votre réinstallation dans votre retraite, de vos souvenirs de Paris ; on a bien besoin, cependant, de sentir dans les rangs éclaircis *les coudes au corps*, suivant l'expression

des vieux de la vieille de Charlet. Depuis et presque aussitôt après ton départ, j'ai été gravement indisposé et plus d'une douzaine de jours au lit, suite de contrariétés, des intempéries du temps ou plutôt des *vilenies* de la vieillesse qui me gagne. J'ai été pris par une crise nerveuse de l'estomac des plus cruelles. J'ai pu me relever pour me traîner à la vente de Delacroix. Je faisais bien triste figure le jour de l'Exposition ; on a été, il faut le dire, plein de bonnes volontés pour moi, et j'ai pu suivre avec une grande constance presque toutes les péripéties singulières de cette bataille aux enchères. Rien de plus énervant cependant que cette lutte des enthousiasmes et des écus. Je ne sais si l'on a vu, même à la vente de *Girodet*[1], de telles passions soumises au coup de maillet du commissaire-priseur. Mais de bien longtemps, j'en suis certain, on ne verra une pareille vente. Les journaux ont dû te transmettre des nouvelles de cet enthousiasme qui a produit ce que l'on apprécie le plus aujourd'hui, la seule preuve admise de nos jours de la capacité et du génie, un magnifique résultat d'argent, pas bien loin, je pense, de 400.000 francs qui vont aller, après les frais payés, s'engloutir dans la poche d'un ami, riche de 80.000 livres de rentes et qui ne s'attendait guère, le pauvre homme, à ces résultats. Delacroix avait, dit-on, pris la précaution d'établir, que, si les legs n'étaient point couverts par la vente, on *rapporterait* ; mais que si elle produisait un chiffre supérieur et inattendu, il serait fait un nouveau partage au *marc le franc*. Le notaire, dit-on (je n'en veux pas prendre la responsabilité), ami du légataire universel, a fait rayer à Delacroix mourant cette dernière condition, sous prétexte de difficultés possibles ; et c'est ainsi que cette fortune, qui devait en grande partie aller dans la bourse de Riesener, est allée dans celle d'un ami qui n'en a pas besoin, mais qui y tient d'autant mieux. Le côté plaisant de cette triste affaire, c'est que jamais homme n'avait moins compris ou, pour mieux dire, plus détesté le talent de Delacroix, que cet ami privilégié et *choisi*. La gloire de Delacroix semble avoir gagné à cette dernière exhibition que lui-même a voulue. Il allait bien à ce terrible lutteur de se mesurer encore une fois avec le public. On a trop tenu peut-être à montrer surtout la flexibilité singulière de ce talent varié et fécond. Il a tout abordé. Tu connais sa supériorité dans l'étude des animaux, il excelle dans le paysage à l'aquarelle, toutes les femmes voulaient avoir des études de fleurs, il a mis une certaine coquetterie à exiger la vente de quelques portraits ; mais sa supériorité est certainement dans les grands sujets, les compositions dramatiques et les projets de décorations. J'aurais voulu qu'on mît ceux-là plus encore en évidence. Le légataire s'est adjugé (suivant son droit de choisir deux tableaux) une

[1] Girodet-Trioson (Anne-Louis Girodet de Roussy), peintre, 1767-1824. Prix de Rome, 1789, *Sommeil d'Endymion*. Académie des Beaux-Arts, 1815.

esquisse du plafond d'Apollon (qui serait, lui disait-on, montée à 20.000) que d'abord Delacroix comptait léguer au musée, legs que dans un moment d'humeur, un peu trop légitime, mais qui retombe en définitive sur lui comme sur nous, il a rayé de son testament, ainsi que la donation d'un portrait en pied de sa sœur par David, qu'il a légué à la famille de son beau-frère.

Il faut l'avouer, mon cher ami, j'ai fait quelques *belles* folies à cette vente où tout s'est vendu, presque tout du moins, fort cher. J'ai *peu de choses et l'ai payé.*

Voilà bien des nouvelles. Dans quelques jours, aux vacances de Pâques, nous aurons le cousin Auguste Petit et sa fille Anna ; il m'avait chargé de commissions à la vente, car le cousin n'est pas italien pour rien et est enthousiaste ! Malheureusement je n'ai point osé opérer pour lui et il faut dire qu'il m'avait singulièrement renseigné, se figurant qu'il aurait des lots de 17, 25 ou même 50 feuilles à la fois, voulant les meilleures, etc.

Peut-être y aura-t-il, comme le prétendent les ennemis de Delacroix, qui sont furieux comme des taureaux piqués par des picadors, diminution dans les prix, le contraire de la vente si modeste de Géricault.

Mais je n'ai plus de place pour vous embrasser et vous demander de vos nouvelles ce que je veux faire de tout cœur,

PAUL.

A M. Legrain.

14 mars 1864.

Mon cher ami, je n'ai pas eu un moment hier pour vous dire que votre caisse est arrivée en parfait état et que j'ai vu vos tableaux.

Vos religieuses sont d'un excellent sentiment, d'un bon effet et je vous fais compliment sincère de ce tableau bien conduit et d'une bonne harmonie. Sera-t-il d'un grand intérêt pour le public, c'est ce que le public seul pourra vous dire.

Le portrait est moins satisfaisant, l'effet paraît trop, la couleur est un peu cherchée et prétentieuse avec quelque lourdeur. Je ne veux point vous dire qu'il n'a pas vos qualités ; l'expression, bien qu'un peu trop indiquée et par conséquent vieillissant et alourdissant le modèle, est d'une charmante intention. Puis, il faut le dire, rien n'est plus difficile que de peindre ces fleurs fugitives de l'enfance. Il faudrait, comme le papillon, ne les toucher que du bout de l'aile ; mais hélas ! qui donc a des ailes ! bien que plus jeune, beaucoup plus jeune que moi qui vieillis beaucoup, nous pouvons avouer que ni l'un, ni l'autre nous n'appartenons à la race diaprée des Lépidoptères.

Pour parler plus simplement, pour réussir dans ces sujets, il faut un talent immense et les maîtres les plus forts ont souvent échoué.

Vous êtes plus heureux que moi, qui n'ai point terminé et qui mettrai la dernière touche sur le dos de mon commissionnaire.

Votre portrait est peut-être ce qui réussira le mieux. Voilà seulement ce que je veux vous dire avant de fermer cette lettre.....

Quant à être mon élève, il est trop tard pour vous en dédire, l'engagement est pris une première fois pour toujours.

PAUL HUET.

Au président Petit.

15 mars 1864.

Mon cher Auguste. Pourquoi donc ce silence ? Tous les jours nous demandons : ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Ni Anne, ni Anna[1] ne nous répondent.

Ma femme voulait vous réunir lundi prochain aux Michelet et n'ose les inviter avant d'avoir de vos nouvelles.

Je vous laissais pressentir, mon cher ami, dans ma dernière lettre, une acquisition magnifique ; par une circonstance singulière, je suis possesseur aujourd'hui du *Cromwell* de Delacroix et d'un espèce de *Saint Paul renversé de son cheval*. J'ai fait l'acquisition de ces deux belles aquarelles moyennant finances et *échanges*, mais tout en prenant l'engagement de garder le *Cromwell* pour moi, j'ai fait la réserve de pouvoir vous céder le *Saint Paul ;* et je crois que, si ce dessin vous convient, vous aurez là un très beau spécimen de Delacroix, satisfaisant l'artiste et l'amateur. L'échange *me regardant*, je pourrai vous céder ce dessin à un prix dont il faudra garder le secret.

Je viens de recevoir une lettre de Sollier, auquel vous avez écrit directement. Ne vous a-t-il donc point répondu, qu'il me charge de sa réponse ? Il est très paresseux et s'en remet à moi qui compte les instants. C'est samedi que j'envoie mes deux toiles à l'Exposition ; ne les verrez-vous pas ?

Sollier ne peut se procurer aucun billet du Conservatoire, les abonnés ne lâchent point leur place même à l'agonie, dit-il ; il a, lors de son voyage à Paris, obtenu *un* billet qu'un exécutant lui avait cédé, faveur dont les musiciens ne peuvent jouir (en payant) *qu'une fois* tous les trois ans. Mais il vous dit, ce que je vous aurais dit moi-même, que vous aurez, pour vous consoler, les concerts *Pasdeloup*[2], qui sont pour le Conservatoire un sujet légitime d'inquiétude et de jalousie. Seulement vous entrerez facilement et vous *payerez* beaucoup moins cher.

Nous attendons l'heure de votre arrivée avec impatience.....

[1] Seconde fille du président Petit.

[2] Pasdeloup, créateur des concerts populaires.

A M. Legrain.

21 mars 1864.

Mon chez ami,

Il a été convenu avec M. de Chennevières, que j'avais vu deux jours avant pour lui recommander, sur les instances de Mme de L... qui ne marchande pas avec ses amis, votre beau-frère M. du Parc ; il a été convenu, dis-je, que si votre portrait éprouvait un échec, il aurait la complaisance de le retirer, mais que nous devions toujours le faire passer au jury pour la satisfaction de ceux de vos amis qui savent que vous l'avez envoyé.

Je crois donc que tout est pour le mieux dans le meilleur des *mondes possible* et qu'il nous faut accepter jusqu'à concurrence d'un meilleur.

Selon les apparences, le Salon sera moins nombreux cette année que l'année dernière, et je n'ai entendu parler d'aucun morceau important. Comme toujours, les journaux citent quelques noms de connaissance ou recommandés qui leur tombent sous la plume, mais qui n'indiquent absolument rien.

Vous me demandez complaisamment ce que j'envoie moi-même? Deux toiles à peu près toutes deux de la grandeur de mon *Chemin normand* (du pont Douilly) exposé l'année dernière : *l'entrée de la petite ville de Vizille* dont vous voulez bien vous rappeler et *un torrent dans les Alpes*. Ces deux tableaux sont les résultats de mon voyage dans le Grésivaudan qui aurait dû m'inspirer de plus grandioses conceptions.

Le torrent est d'un effet bien sévère, et je crains qu'il soit sévèrement accepté. La porte de Vizille, que j'ai beaucoup travaillée, paraît plaire, mais je suis si peu goûté du *public* que je ne veux pas non plus en trop espérer.

A vous de cœur,

PAUL HUET.

Courbet a envoyé *deux femmes* qui seront mises à la porte par M. le curé ou le commissaire de police. J'ai aperçu aussi une *Almée* du sieur Gérôme qui sera reçue, mais qui, en vérité, mériterait bien le même sort.

L'un et l'autre, il faut le dire, ont fait dans des genres très différents de bien mauvaise peinture. *Vale.*

De A. Dauzats.

Paris, 6 avril 1864.

Cher ami, j'ai vu avec bien du plaisir la cour de ferme que tu as envoyée à l'Exposition cette année[1]; en me rendant au jury. Ce tableau a appelé mon œil par une irrésistible sympathie.

[1] *La porte de la route d'Uriage, à Vizille*, au musée d'Ajaccio.

C'est certainement une de tes bonnes pages.
Quand nous mettons-nous en mouvement pour les plaques projetées[1]?
Mes compliments bien affectueux, je te prie, à Mme Huet.
A toi de cœur,

A. DAUZATS.

A M. Sollier.

Paris, 17 avril 1864

Cher Sollier. Près d'un mois qu'Auguste Petit vient de passer à la maison avec sa fille, ma belle-mère qui lui succède pour cinq ou six jours, et que nous possédons encore en ce moment, voilà de quoi expliquer mon silence et, j'espère, l'excuser. Si je ne t'ai pas écrit, ce n'est pas faute de penser à toi, ni même d'en parler; le président, qui ne s'étonne de rien et qui s'étonne de tout, trouverait très naturel que le Conservatoire donnât une représentation pour lui tout seul, et ne comprend pas comment ton séjour à Paris ne coïncide pas juste avec son voyage dans la capitale. Bref, il aurait voulu te voir, a beaucoup parlé de toi et se rappelle à ton souvenir. C'est un grand enfant gâté, un bon chien un peu levrier que M. le président; ayant envie de tout ce qu'il voit, il éparpille un peu à l'aventure et pour peu de chose le fond de sa bourse et oublie en partant la moitié de ses petites affaires; avec cela toujours bon, facile, aimable, aimé (comme un enfant gâté), ne sachant trop ce qu'il veut, si ce n'est de l'avancement que nous voudrions bien lui voir, qu'il mérite et dont il a besoin avec ses quatre filles; quatre filles! C'est beaucoup pour un homme seul. La mienne grandit et déjà il faut prévoir l'instant où nous aurons à la marier!

La vente de Delacroix, sur laquelle tu voudrais avoir des détails, a donné au légataire universel, à peu près 360.000. Il y a quelque chose de vrai dans ce que tu avances, qu'on ne peut être l'ami de celui dont on n'aime pas le talent. Quoique bien absolu par la formule que tu lui donnes, cet axiome est vrai dans son principe, surtout lorsque le talent est, comme chez Delacroix, l'âme même de l'homme. Celui-ci, d'ailleurs, n'entendait pas raillerie à ce sujet et dans le fond ne pardonnait guère aux ennemis de sa peinture. Avec son esprit, il a dû faire exception pour un ami de collège, un homme du monde qui avait eu le mérite, mérite précieux aux yeux de tout le monde, de réussir et de se faire, dit-on, 80.000 livres de rentes. Ce dernier ne devait pas beaucoup parler peinture, mais sans doute il connaissait les bons placements et ne voyait son ami que comme un homme d'une grande réputation qu'il devait se déclarer incapable de comprendre. Delacroix aimait les hommes habiles, et *croyant* l'être, a choisi, pour mener à

[1] Il était question de mettre des plaques commémoratives sur la maison où était né Delacroix et sur celle où il était mort.

bien son dernier appel devant le public et surtout pour parvenir à payer les legs de son testament, plus un homme d'affaires peut-être qu'un ami ; au point de vue moderne, il a parfaitement réussi et il faut le dire, heureusement l'honneur de l'artiste n'en a point souffert ; bien des gens qui regardaient Delacroix comme un coloriste, lorsqu'ils consentaient à reconnaître en lui les dons de la couleur, le proclament aujourd'hui un grand dessinateur. J'ai, comme tout le monde, payé fort cher quelques lots que l'enchère fiévreuse m'a fait adjuger, et j'ai eu la chance d'avoir, à des prix très modérés vraiment, mes meilleures acquisitions ; j'aurais du reste, payé le tout un prix assez élevé sans un hasard singulier qui m'a fait tomber entre les mains, presque pour rien (comparativement), un des beaux dessins d'amateur adjugé au prix de 1.100 et quelques dizaines de francs ; ce dessin, à moins d'un revirement dans l'opinion, doit un jour valoir plus que toutes mes acquisitions. C'est le sujet de *Cromwell* traité par Delaroche et refait par Delacroix, après une conversation que nous eûmes ensemble au sujet de l'œuvre qui avait eu un si étrange succès. Cette aquarelle, achetée par un Anglais, a été si bien dépréciée par le *sieur Goupil*, *éditeur* des œuvres de Delaroche, que l'Anglais s'est empressé de jeter ses acquisitions au premier venu. Un jeune homme ayant acheté pour plus de 40.000 francs de peinture à cette vente se trouvait là, chez Goupil ; et comme j'avais favorisé ses enchères, il a eu l'amabilité d'acheter pour moi cette excellente chose 400 francs ; il a bien voulu me céder aussi une aquarelle moins faite, de la même source, pour Auguste Petit, qui, malgré le prix modeste de 200 francs, n'en a pas été, je crois, très satisfait. J'avais poussé à son intention et en désespoir de cause quelques lots de croquis, mais en voyant sa piteuse figure devant ces acquisitions un peu chères, j'ai cru devoir ne souffler mot et les garder pour moi. La merveille de mes acquisitions est un dessin de *la partie inférieure de l'Héliodore* de Saint-Sulpice, croquis de maître à la mine de plomb, qui se peut comparer avec les plus beaux dessins des grandes écoles. Je l'ai payé quelque chose comme 280 francs, c'était, certainement le plus beau des dessins attribués à ce sujet, heureusement il n'avait pas été mis sous verre. Le pareil, inférieur à mon avis, s'est vendu plus de 500 francs et la composition entière, à laquelle je préfère mon dessin, a été achetée 1.560 francs pour le Duc d'Aumale. J'ai donc acheté, comme tu vois, quelques lots de croquis (fort chèrement payés), ce dessin de *Cromwell*, plus une figure académique très belle, deux chevaux (étude qu'on peut croire de Géricault), des costumes grecs, et une toile sur laquelle sont divers fragments tels que des chevaux, une tête et une petite figure académique, des lots modestes (hélas) ! J'espère bien, du reste, que tout cela sera en ordre lorsque tu viendras à Paris et que j'aurai le plaisir de te le faire voir.

Delacroix était bien loin de prévoir l'issue de sa vente. Je ne

sais si je t'ai dit, d'après certains bruits, que *le notaire* avait fait rayer un article du testament exigeant un nouveau partage entre certains héritiers dans le cas d'un succès dépassant ses prévisions. Le légataire universel lui-même n'avait accepté que sous bénéfice d'inventaire. La vente de Géricault a été loin d'obtenir ces magnifiques résultats ! mais aussi dans quelles proportions les prix ont-ils monté !

Nos santés sont assez florissantes en ce moment...

Qui t'aurait dit jamais, mon cher ami, que ton ami Paul ferait partie d'un jury pour juger les concours préparatoires de l'École ! *O tempora !* je souhaite de tout mon cœur que nous puissions relever sa faiblesse et son épuisement.

Adieu, ami, tout le monde t'embrasse et vous embrasse.

Tout à toi,

PAUL HUET.

L'aquarelle du Cromwell devant Charles Ier, dont il est question dans cette lettre, intéressait d'autant plus Paul Huet qu'en la voyant à la vente il s'était aussitôt souvenu d'une conversation avec Delacroix à propos de Delaroche : d'accord tous deux sur la pauvreté de sa peinture et la sécheresse de son exécution, ils rendaient hommage à ses qualités de compositeur, dans la *mort du Duc de Guise*, par exemple. Mais comme Paul Huet témoignait sa surprise de l'étrange succès du Cromwell qui lui semblait une grave erreur : « Vous avez raison, dit Delacroix ; le fait historiquement est apocryphe ; mais ce n'est pas une raison pour qu'un peintre, séduit par le sujet, ne se livre pas à son imagination pour l'interpréter ; il doit du moins s'efforcer de le comprendre et de le représenter dans des conditions qui le rendent vraisemblable. Le tableau de Delaroche est un non-sens. Il est évident que Cromwell ne serait jamais venu de propos délibéré, et poussé par je ne sais quelle curiosité malsaine, cynique, soulever le couvercle du cercueil de sa victime, *comme celui d'une tabatière*.

« Il est permis de supposer que, sachant bien le corps de Charles Ier déposé dans le palais, mais ignorant dans quelle partie des appartements, Cromwell soulève une portière qui retombe derrière lui et se trouve subitement

en face du cadavre. Il hésite, se trouble, se découvre involontairement, et, fasciné par le spectacle de ce dénouement du drame qu'il a vécu, ne sait ni avancer, ni reculer. — L'endroit est calme, silencieux, enveloppé d'ombre et de mystère ; le cercueil posé à terre est resté ouvert ; le cadavre dans son linceul tranche par la blancheur avec tout ce qui l'entoure ; la tête rapprochée, mais séparée du corps par une ligne sanglante, et frappée par un rayon discret, s'enlève en lumière... »

Développant ainsi peu à peu sa pensée, Delacroix poursuit dans les moindres détails, son étude du sujet. Et quand Paul Huet voit plus tard cette aquarelle, il lui est impossible de douter un seul instant qu'elle n'ait été le résultat de leur conversation.

Ceci vient encore à l'appui de cette curieuse confidence de Delacroix disant que ses compositions avaient toujours comme point de départ une chose vue, sur laquelle il brodait indéfiniment.

A M. Legrain.

Mai 1864.

Mon cher ami, j'allais vous écrire quand votre lettre nous est arrivée. Je vois que vous aviez pris vos mesures pour être plus promptement averti que je n'aurais su le faire ; mon temps est tellement pris que je ne fais pas, à beaucoup près et surtout à heure fixe, ce que je voudrais. J'ai vu avec plaisir que votre beau-frère était reçu comme il le désirait ; je n'ai pu encore remercier M. de Chennevières qui s'est montré charmant en cette circonstance. Le jury, du reste, a été d'une excessive indulgence et plus que jamais vous auriez eu le droit de crier à l'injustice si M. du Parc avait été victime. Je vous l'ai dit, d'ailleurs, le jury croit, avec quelque raison, devoir se montrer un peu dur pour les dessins en général et les fusains en particulier, genre facile et déjà trop envahissant, cultivé, avec succès ma foi, par des *amateurs titulaires des plus beaux noms.*

Si monsieur votre beau-frère veut arriver, il faut qu'il fasse de la peinture et cela, comme je le lui ai dit, dans l'intérêt même de ses dessins.

Votre lettre m'annonce votre visite à Paris, mon cher ami, et ce n'est pas ce qui m'a fait le moins de plaisir. Vous viendrez vous voir au Salon où votre tableau est fort bien placé et fait

très bien, mais au moins nous profiterons de la circonstance et nous aurons, j'espère, le plaisir de vous tenir aussi quelques bons instants. Vous excusez M. du Parc du titre d'élève de M. P. H. qu'il a bien voulu prendre. Je suis persuadé que de lui-même il ne l'aurait pas fait sans m'en parler, mais je ne saurais le reprocher à Mme de la Renaudière qui, en effet, ne m'en avait rien dit, et qui a laissé le livret nous faire cette surprise...

A M. Sollier.

24 juin 1864.

Cher ami, tout en me disant que tu es bien revenu des choses d'ici-bas et en particulier des pauvres illusions qui nous attirent encore, nous autres, pauvres diables, aux expositions, j'ai entretenu jusqu'au 15, jour de la fermeture, la fausse espérance de te voir prendre ce prétexte pour venir à Paris. Aujourd'hui, il n'est plus permis d'en douter, nous ne te verrons pas. Tu restes dans ton bonheur, vrai fromage que tu fais bien de ménager. J'aurais eu cependant grand plaisir à te voir, à peine t'apercevons-nous dans tes rares apparitions, et sans faire de la mélancolie, ne pouvons-nous dire qu'il faut compter désormais ces bons moments. Je viens d'écrire à Comairas, me répondra-t-il? Je le crois, mais il n'est guère dans nos habitudes d'échanger notre correspondance. Je lui demande de ses nouvelles, car il vient d'être malade. Comairas languissant et traînant la patte, voilà qui ne va pas et ne peut se comprendre. Je sais que depuis trente ans sa bonne constitution et son excellente mine l'inquiètent et le tourmentent. Mais le voilà pâle et tiré, et l'on me dit que ce gros corps s'allonge et maigrit, c'est à mon tour de m'inquiéter. Je sais cependant qu'il termine son palais, la villa Trépiani, qu'il doit léguer à la ville de Fontainebleau, ne demandons pas : *Pourquoi bâtir à cet âge?* Tu vois qu'il a son idée du lendemain, et je suis heureux de penser d'ailleurs, qu'avec sa bonne constitution, avant de donner son nom à quelque rue de sa ville d'adoption, il jouira pendant plus de vingt ans encore et de sa construction et de l'idée qui le soutient.

Ma femme a dû vous écrire et vous donner des nouvelles de l'Exposition, qui, cette fois, m'a été favorable. Grâce à mon tableau de genre (cette porte de Vizille que tu m'as vu commencer à Meudon), admirablement placé dans le grand Salon, j'ai eu ma part de succès, le tableau a été acheté par le Ministère dès les premiers jours, et il s'est fait dans la presse un retour en ma faveur, malgré les efforts d'une coterie inexplicable en tête de laquelle il faut, je crois bien, placer le peintre Français qui veut absolument faire rayer mon nom. J'ai, cette fois encore, triomphé de ce qu'on appelle ici la conspiration du silence, système organisé à l'égard de certaines gens qui déplaisent, qu'on craint et

Photo. Braun et Cie

GRANDE MARÉE D'ÉQUINOXE AUX ENVIRONS D'HONFLEUR, réplique du tableau de 1839 (Salon de 1861)

(Toile 1m80 — 0m95) (Musée du Louvre)

qu'on veut faire disparaître. Système que l'on sait fait pour le peuple aimable et léger dont nous avons l'honneur de faire partie ; tu sais aussi bien que personne qu'il lui faut tous les jours un renouveau, nous sommes de vrais Athéniens, sauf le goût de l'art que nous n'aurons jamais. Dans une vingtaine d'années, nous pouvons être au-dessous de messieurs les Anglais, si dans ce pays, si extraordinaire par ses ressources et ses individualités, quelque génie particulier ne relève point les esprits. La somme de talents, le nombre d'intelligences, la dépense d'esprit sont extraordinaires, malheureusement tout cela est subordonné au goût de *M. Worth* [1] ou de *telle* autre modiste. Claire m'a fait une ennemie mortelle de ma belle-sœur (la jeune), à laquelle déjà je n'avais point assez fait de compliments sur sa peinture, en lui disant que j'attribuais à l'envahissement de l'art par les femmes, le mauvais goût et la fausse direction. Ce n'est point juste, car, que de choses à ajouter à cela. Ne sommes-nous pas bien loin du temps où l'on fait dire à Michel-Ange que la peinture à l'huile est bonne pour les femmes.

Je t'écris de Paris où je viens au moins tous les mardis faire acte de présence et attendre les visites et les lettres à l'atelier ; tu sais que nous sommes à Chaville, dans un de ces hameaux parisiens où le caquetage du voisinage n'est interrompu que par le bruit du chemin de fer ; nous habitons une maisonnette, qu'on appelle un château, le château de Nemours, Dieu me pardonne, c'est un vrai château de cartes, grand comme la main, la maison voisine, qui peut contenir à peine un *demi-monde* et son chien, a une pièce d'eau, c'est une cuvette à piston qui donne un jet magnifique et non continu de deux pieds de haut, le progrès !

De Frédéric Villot, conservateur au Musée du Louvre.

5 juillet 1864.

Mon cher Huet. Je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre parce que je ne viens pas très régulièrement au Louvre, étant assez souffrant. Je ne puis me remettre du crachement de sang qui a failli m'emporter l'année dernière, et, malgré toutes mes précautions, je compte peu sur une guérison. Toute la question pour moi est de moins souffrir et non pas de ne point souffrir.

Je ne puis vous donner de renseignements positifs sur la maison où Delacroix est né. Delacroix avait deux antipathies insurmontables, bien étranges chez un pareil esprit. Celle de la jeunesse, dont la vue lui était odieuse, il le disait hautement ; et celle de parler de son âge, ou de tout ce qui touchait à sa naissance, quoique en ce qui concernait son âge, ce fût le secret de polichinelle.

Pendant plus de trente ans d'une extrême intimité, de causeries interminables, à la ville, à la campagne, dans un voyage où nous sommes restés longtemps en tête-à-tête dans une baraque de pêcheur,

[1] Le couturier Worth.

au bord de la mer, il m'a raconté à maintes reprises sa vie, ses aventures, ses désirs, ses idées, sur l'art, etc. J'ai écrit une foule de ces conversations au moment même ; mais, en ce qui touche sa naissance, le lieu précis où il est venu au monde, sa discrétion a toujours été grande. J'ai eu beaucoup plus de détails sur sa famille à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, par ma mère, qui avait vécu intimement avec sa sœur, Mme de Verninac, un frère mort jeune, et la famille Riesener. J'ai oublié beaucoup de ces petits détails, ayant négligé de les écrire, parce qu'alors, en Delacroix, l'artiste m'importait plus que l'homme, et que j'aimais mieux, avec lui, causer art que biographie.

La seule personne qui eût pu écrire une vie de Delacroix, c'était Pierret. Il ne l'avait pas quitté depuis le collège et il savait ce que personne ne sait maintenant.

Quant à moi, depuis 1827 jusqu'en 1856, j'ai vu Delacroix presque tous les jours. Il a fait chez moi plus de 300 dessins (que je possède) et nous avons vécu fraternellement, jusqu'au moment où un mauvais génie, qui avait intérêt à l'isoler, est parvenu à le détacher de moi. Je n'ai absolument rien à me reprocher; j'ai fait mon examen de conscience au moment de sa mort et ma conscience est tranquille.

Plus tard, si ma santé et mes travaux me le permettent, je viderai mes cartons et mes souvenirs; je dirai alors ce que je pense de ce grand artiste, avec impartialité. Maintenant, je laisse faire les plus pressés, les amis de la dernière heure, ceux qui l'ont peu et même ceux qui ne l'ont point connu. Que d'amis intimes il a eus et que je n'ai pas vus chez lui une seule fois en trente ans! Cette amitié et cette admiration posthumes doivent vous faire sourire comme moi, car vous ne devez guère plus que moi vous étonner de grand'chose.

Et nos in Arcadia! traduction libre : nous avions de la barbe au temps où ont paru le *Massacre*, *Sardanapale*, etc.

Tout à vous,

F. Villot.

Riesener ne peut-il vous renseigner sur la maison où est né Delacroix?

Au président Petit.

Chaville, près Versailles, 29 juillet 64.

Mon cher Auguste, plus je vieillis, moins je me rends compte du temps. Où donc est l'âge où l'on en était si riche ? Où, à côté des heures bien employées, on avait des moments à perdre, du temps de trop ! Temps où les projets s'accumulaient, où rien ne semblait impossible, où plaisirs et travail trouvaient leur place. Est-ce illusion ? ou simplement comptions-nous moins avec l'avenir ? J'admire les hommes qui cumulent fonctions sur fonctions, obéissent aux exigences du monde, aux entraînements de la famille et trouvent encore le moyen d'accomplir leur œuvre personnel. Ils sont bien rares, et cela se conçoit. Le fait est que, depuis un mois, j'ai vécu de bonne volonté et serais bien embarrassé de résumer mon travail. Je n'ai pas encore répondu à quatre ou cinq lettres fort pressées et particulièrement, mon

cher ami, à la vôtre à laquelle je voulais immédiatement répondre... Nous sommes installés à la campagne, je crois que ma dernière lettre était déjà datée de ce petit pays de Chaville ; type charmant des environs de Paris, où il pousse, malheureusement pour le pittoresque, autant de chalets que d'arbres ; je me trompe, car on abat beaucoup pour faire place à toutes ces petites niches bourgeoises, qui, sur un terrain vendu au mètre, occupent trente pieds carrés et offrent salon, cuisine, chambre de maître, etc., et pas un coin pour cacher le balai ou les souliers. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'on est là fort peu confortablement pour travailler. Il est rare que la proximité de Paris et le besoin d'air et de locomotion n'attirent point de nombreux visiteurs; parmi ceux-ci, le cœur a son choix, mais il faut tous les recevoir, et le travail ou les affaires, qui sont une excuse à Paris, ne suffisent pas ici pour mettre à l'abri... Tous les jours, je rêve un départ et ne sais trop comment diriger ma saison. J'attendais des nouvelles du Midi qui pouvaient tout d'un coup me forcer à aller à Nîmes. Il y a si longtemps que je désire connaître le comté de Foix et ce coin des Pyrénées Orientales, que j'avais *conspiré* une course à travers les départements du Centre, les Cévennes, Nîmes et l'Ariège, pour revenir vous serrer la main à tous au passage du retour. Tout cela est bien loin. Claire, que ses souvenirs de jeune fille et les invitations les plus pressantes rappellent du côté de la Sarthe, a le plus grand désir de voir la Bretagne et nous pousse vers la Loire et le Morbihan. Si je suivais tous mes projets, je serais en ce moment à Bruxelles et Anvers; il y a trente ans que tous les ans je me reproche de ne point connaître Rubens, Rembrandt, etc., à leur foyer. De tout cela, on pourrait conclure, mon cher ami, que nous aurons bien du mal à démarrer, que les voyages sont bien chers en famille, ou qu'il est bien dûr de se quitter à notre âge, et qu'il y a de l'ingratitude à ne point jouir simplement de ce que Dieu vous a mis sous la main.

Je ne sais rien des *récompenses* du Salon dont vous voulez bien me parler, avec tous mes amis qui se trompent comme vous à mon sujet; erreur de cœur dont je vous remercie. Ce que je sais, c'est que ces sortes de distributions sont bien plutôt des faveurs que des récompenses, et qu'aux yeux de personne je n'ai droit à ces faveurs, que je ne ferai pas un pas pour les obtenir et que je ne connais ni aide de camp, ni femme de chambre. Quant aux récompenses, vous voyez vous-même, par ce que vous me dites, combien on est peu d'accord sur ceux qui les méritent. L'opinion de votre M. le conservateur m'est fort indifférente, il m'a tout l'air d'un sot ! Mais les sots sont souvent en majorité quand il s'agit d'accorder ou d'obtenir ce qui devrait être la part du travail et du mérite. Pourquoi, par exemple, ce monsieur est-il conservateur de votre musée ? il est plus sûr que probable que c'est parce qu'il n'a rien fait et ne sait rien ; cela n'est

jamais compromettant. « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint », est encore aussi vrai qu'avant la Révolution. Et les principes de 89, sous lesquels nous avons le bonheur de vivre, n'ont rien changé à cela. Adieu, pourquoi, une fois en train, mon papier se refuse-t-il au plaisir que je prends à bavarder avec vous...

Paul Huet fait une tournée rapide en Belgique, ce voyage depuis longtemps rêvé, pour admirer chez eux les maîtres flamands, les inspirateurs de sa première vocation de peintre; il gagne la Haye et Amsterdam pour voir Rembrandt. Charmé des bords de la Meuse, du bois de la Haye et de Schevening, ses lettres à sa femme sont l'écho de ses impressions.

Au retour, il emmène sa famille à l'entrée de la Bretagne, visite Rennes, Saint-Malo, Dinan, remonte la Rance, dont il est enthousiasmé, retourne au Mont Saint-Michel, à Avranches, à Granville, à Mortain, ce petit coin de la Suisse normande qu'il affectionne tout particulièrement, à Vire où il retrouve le peintre Legrain et ses amis des Vaux de Vire.

A sa femme.

Anvers, 22 août 64.
Fête de Téniers, de Rubens, grande kermesse pendant huit jours

Chère fillette et toi amie. Nous recevons vos lettres et nous vous répondons de suite. Je t'embrasse d'abord, toi, ma chère enfant, c'est ta fête et je suis content de te savoir bien remise ; c'est cependant aussi un anniversaire, ma chère petite, pour ta mère et pour moi, anniversaire que nous fêtons toujours ensemble; c'est, je crois, la première fois que nous nous trouvons séparés, — nous ne le sommes pas de pensée. — Nous sommes ici en grande fête aussi, grande kermesse! l'anniversaire de la fondation de l'école de peinture [1]. Nous mangeons du Rubens en veux-tu en voilà, l'enthousiasme est à son comble et nous en avons notre bonne part. Les belles flamandes courent les rues dans les costumes les plus frais et les plus parisiens, charmantes et plus éclatantes encore que leurs costumes ; mais le vrai Rubens que nous dévorons, nous allons le chercher dans les musées et les églises. Dans les églises, on les dérobe à la vue

[1] 1664.

comme fruit défendu, non cependant par peur du péché, mais pour faire venir les gros sols. Jésus chassait les marchands du temple, oui! c'était avant la Révolution, aujourd'hui on le fait *marchand*.

Quelle peinture et comme on voudrait la voir, elle est aussi belle que la peinture moderne des bons Anversois est détestable, les misérables! Ce sont les seuls qui ne comprennent pas le génie de leurs maîtres ; leur peinture le dit du moins, et pourtant quelle fête de la peinture! des arcs de triomphe, une joie enivrée, glorieuse; par toutes les rues, des fleurs, des bannières. Les noms de Rubens, de Téniers inscrits partout au milieu des tentures et des fleurs. Pourquoi n'ai-je point le temps de vous parler de cet enthousiasme de ces froids flamands, de cette gloire nationale si unanimement sentie et qui ne s'adresse qu'à une palette, immortelle il est vrai.

En voyant le défilé de toutes ces corporations, René a dû vous dire que j'avais reconnu Robert Fleury, membre de l'Académie d'Anvers ; car s'il n'y a plus de grands peintres à Anvers, il y a des Académies et des peintres qui se détestent comme s'ils avaient du talent. Le pis, c'est que nous avons voulu assister au couronnement des vainqueurs ; l'estrade académique était adossée à un magnifique Rubens : l'*Adoration des mages*, ces superbes figures sortaient de la toile pour jeter leur regard méprisant et dédaigneux à tous ces faiseurs de discours.

Nous avons bien pensé à toi à l'église Saint-Paul ce matin, ma chère Edmée, où nous avons entendu ta belle musique de Saint-Roch admirablement exécutée.

J'ai pour plume une épingle ; les lampions ne sont pas allumés et le soleil a reçu son éteignoir, adieu[1].

A sa femme.

Anvers, mardi 23 août.

Chères aimées, je vous remercie toutes deux de votre exactitude ; c'est une preuve d'affection qui devient un bon soutien au pauvre voyageur dans les *mauvais jours*. La kermesse est noyée dans des torrents de pluie. Les tentures, les bannières ne sont plus que de tristes oripeaux, *vanitas vanitatum !* ce qui veut dire que nous avons pataugé des églises au musée, du musée aux églises. Adieu le feu d'artifice et les cavalcades auxquels nous ne tenions guère. Vive toujours Rubens, qui est ici dans toute sa magnificence, qui est toujours en fête. Nous aurions pu, en prévoyant le mauvais temps, partir peut-être aujourd'hui ; mais il fallait partir à midi, c'était trop tôt et nous n'aurions pas eu vos lettres. Plus tard, il nous est difficile de voyager la nuit,

[1] Communiquée à Ernest Chesneau et publiée en partie dans *Peintres et statuaires romantiques*, p. 45.

nous allons entrer en plein *hollandais*, et déjà ici, il y a des imbéciles de flamands qui n'ont pas pu apprendre le français pour nous recevoir. Vous nous demandez des notes, mes chères, les guides vous en diront bien plus que nous ne saurions le faire. Les dictionnaires d'anecdotes donnent de l'esprit à bien des gens, les guides font le fond de bien des voyageurs; demandez à notre ancien compagnon D... ! Tu as raison, ma chère amie, de regretter pour nous le voyage en huit jours qui te sert en ce moment de bréviaire ou de cuisinier bourgeois; il nous serait très utile; nous sommes obligés de faire, d'après notre gros volume et l'indicateur belge, des travaux encyclopédiques, qui pourtant ne nous conduiront pas à l'Académie des inscriptions. Mais que de science je pourrais développer dans cette lettre si je savais utiliser tout ce que ce volume m'apprend en littérature, en histoire, en géographie, et en bien autres choses. Que j'aime mieux garder ce que j'ai vu pour vous en parler entre nous quatre comme je sais le faire alors. Le plus grand plaisir des voyages n'est-il pas d'en parler, et d'en parler à ceux qu'on aime surtout? Tout ce que je puis te dire, c'est qu'en voyageant, les préventions s'arrondissent comme les cailloux qui roulent ; les gens que je vois ont leurs défauts, et les cris de ces bons buveurs de bière, qui hurlent pour se mettre en train, ne sont pas toujours de mon goût ; en masse ils valent peut-être bien nos français. Ne va pas lire : ils volent moins que nos Français, je n'en sais encore rien, mais je le crois, c'est une de mes expériences de voyage qu'on vole beaucoup en France. Je ne puis m'habituer à payer dans les églises à chaque rideau qu'il faut faire lever, et cependant je dois avouer que, pour nous, nous avons eu la chance de tirer assez bien parti de la situation et que nous avons eu affaire avec des sacristains complaisants. L'on copie dans quelques-unes de ces églises les tableaux de l'illustre maître, et, d'après les indications de l'un de nos bedeaux, nous avons pu revenir contempler plus longtemps une des plus belles toiles de Rubens dont j'ai fait une esquisse à Pau d'après une copie de Roqueplan, copie ou esquisse qui rappelle véritablement bien le tableau.

A sa femme.

Scheveningen, La Haye, 25 août 64.

Nous ne pouvons t'en écrire bien long, chère amie, je t'écris debout, dans le bureau du chemin de fer américain qui conduit de La Haye au petit port de mer de Scheveningen que nous allons voir à notre arrivée ; nous comptons consacrer la journée de demain à visiter le musée et les collections particulières. Nous avons parcouru un pays extrêmement original ; la Hollande proprement dite est une Normandie plate, quelque chose comme

les prairies de Caen. Mais les bords de la Meuse, que nous avons suivis en bateau à vapeur, correspondant du chemin de fer, sont extrêmement pittoresques et d'une grande originalité ; cette suite non interrompue de moulins hollandais lancés dans l'air, pressés les uns contre les autres comme une sorte de forêt fantastique et baignés par les flots, ont un effet très inattendu. Le temps est toujours à la grande pluie et dans ce pays nous sommes littéralement entre deux eaux. — Je vous ai dit, je crois, comment les fêtes populaires d'Anvers avaient été interrompues par les ouragans qui ont jeté arcs de triomphe et décorations par terre. Nous avons vu pourtant, avec un véritable intérêt, ces fêtes populaires, ces marches et contremarches des sociétés de métier qui font la joie de tout le monde ici, et qui ont si épouvanté nos imbéciles de bourgeois de Paris. Cette race cependant, on le voit, est bien facile partout à mener.

Il faut affranchir tes lettres, sans cela vous nous coûterez un franc cinquante, tout est très cher. Ecris-nous, du reste, maintenant à Liège.

Adieu.

A sa femme.

La Haye, jeudi soir, 25 août 1864.

Il ne me reste plus rien à dire, je crois, après ces détails que René vous donne; cependant, je veux vous embrasser, toi particulièrement, ma chère fillette, dont c'est la fête, et fête qui se passe sans nous. Je veux aussi présenter mes affectueux compliments à ta grand'mère qui sans doute est en ce moment avec vous. La Belgique est un pays qu'elle aimerait. Les catholiques, qui se débattent en ce moment, y sont comme le poisson dans l'eau et me paraissent toujours en fêtes et en fonctions ; les formes religieuses y sont un peu italiennes et, comme l'art flamand si exubérant dans ses beautés, elles se ressentent de l'époque de décadence qui a suivi l'explosion magnifique de la Renaissance et du protestantisme. Les églises y étalent un grand luxe et une mise en scène théâtrale d'un effet presque irrésistible. La peinture, la musique, de belles voix, l'encens et les fleurs viennent prêter leur appui à la religion qui déploie, dans des édifices chargés de sculpture, la grandeur et le luxe du culte romain. C'est ainsi que ces jours de fêtes, les madones de toute grandeur, qui se trouvent à tous les coins de rue, sont chargées de fleurs, d'ornements, de peintures improvisées pour la circonstance et deviennent, depuis le pavé jnsqu'au toit, de véritables monuments. Le soir, tout cela est illuminé, la foule s'amasse et ce peuple si calme se précipite, se foule, et échange des coups de poing pour se donner une joie qu'on sent n'exister ni dans ses habitudes, ni dans sa nature. C'est en opposition sans doute à ce *luxe* catholique, que certaines pauvres âmes exaltées ont cherché dans

les rigueurs du cloître un abri et des macérations. Le béguinage pique votre curiosité. Nous avons regretté de ne pas arriver au moment des offices et de ne point entendre ces pauvres filles chanter en s'accompagnant sur l'orgue. Il doit y avoir là de belles voix. On n'est pas encore en Allemagne, et cependant il semble que l'on est chez un peuple bien plus musicien et amateur de la musique que chez nos Français du Nord. Mais le béguinage, tel que nous l'avons vu, n'inspire que de tristes réflexions sur le sort des femmes obligées à chercher dans une étroite prison un abri contre la misère et les rigueurs d'une société qui ne sait ni les protéger, ni les nourrir. Du reste, vous pouvez vous figurer une espèce d'hospice comme notre maison des Incurables. Le béguinage de Gand, qui passe pour le plus curieux des Flandres, est une petite ville proprette, silencieuse, où tous les murs sont peints à la chaux, où le pavé en briques est admirablement entretenu ; toutes les habitations se ressemblent, aucun bruit n'y pénètre, aucun bruit n'en sort, sur chaque porte est inscrit le nom du saint qui donne son nom au couvent, et au-dessous : couvent de trois personnes, couvent de six, etc. On y fait des travaux de femmes et surtout de la dentelle. Une personne chargée de vendre fort cher, mais, dit-elle, au plus juste prix, les ouvrages de ces recluses, vous reçoit dans une petite pièce où, moyennant *la pièce* toujours prélevée en toutes circonstances, on peut voir un prétendu Raphaël et quelques autres peintures de même force et d'égale authenticité. Je ne sais quelle impression vous auriez à la vue de ces misères morales si admirablement organisées, pour moi, vous savez d'avance que j'ai dû sortir de là promptement et avec une profonde tristesse. Ce système, qui se réduit à une prison à vie est à mes yeux révoltant. Que de sourdes passions, que de regrets, que de désespoirs peut-être, dans ces murs impénétrables ; sur la porte il faut écrire : Sans espoir.

Nous partons d'ici à deux heures et sans avoir rien fait ; il faut convenir que cela n'est pas facile. Vents et marées sont contre nous, à chaque instant il pleut, mais la rapidité du voyage, le siège qui nous manque, le froid aussi qui se fait sentir rendent la chose à peu près impossible. Adieu, nous vous embrassons tendrement une dernière fois [1].

A sa femme.

Amsterdam, samedi 27 août 1864.

Chère amie, un mot ce soir avant de nous mettre au lit ; nous sommes un peu fatigués sans avoir vu autre chose cependant que le musée où les Rembrandt nous ont retenus et captivés.

[1] Communiquée à Ernest Chesneau et publiée dans *Peintres et statuaires romantiques*, p. 46.

Comme exécution, on ne peut rien voir de plus merveilleux que les syndics de Rembrandt et sa *Ronde de nuit*, (je conserve le titre consacré, bien que l'on ait mis deux siècles à reconnaître la bêtise de cette dénomination. — Un tableau qui fait face à celui-ci est un phénomène de talent, mais dépourvu complètement de génie. Van der Helst a dû troubler autant la tête de Delaroche que Rembrandt celle de Delacroix et de Poterlet. Je laisse, du reste, à ton fils, le compte rendu de ses impressions.

Amsterdam compte trente à quarante mille juifs, et les plus juifs ne sont pas ceux qui en portent le nom; nous resterons ici le moins possible, la vie, qui doit être assez raisonnable dans toute la Hollande, est difficile aux étrangers. Ce sont des gens de passage qu'il faut exploiter et l'on presse l'éponge avec une rare impudence. Nous sommes peu affriandés, en dehors les galeries, par ce que l'on nomme les curiosités locales. On les voit généralement par acquit de conscience et pour dire qu'on les a vues. La peinture même de second ordre finit par fatiguer étrangement l'intelligence et troubler la vue. La dernière étape en chemin de fer nous a d'ailleurs bien lassés. Tout ici, même les beaux bois de La Haye, comme dit Maxime Du Camp, repose sur pilotis et je crois que les soubresauts des dernières stations viennent de ce mode forcé de construction, rien n'est plus énervant.

Nous avons eu le malheur de céder à la règle en allant visiter le Palais-Royal et je dois dire que nous avons été parfaitement volés, non seulement à propos du pourboire (à peu près 2 fr. 50 qu'il faut donner et qu'on vous *demande*), mais par les misérables décorations intérieures qu'il faut avaler. L'architecture, cependant, a une véritable grandeur, sans cela on pourrait dire, comme le Gascon, qu'on n'en voudrait pas pour ses écuries; des meubles de l'Empire restés depuis le règne de Louis-Bonaparte; des pendules du Boulevard et des tapis de la rue Saint-Denis. Nous commençons donc à tourner avec plaisir les yeux sur la route de Liège, c'est-à-dire à nous rapprocher de vous. Demain nous tâcherons d'expédier le *Musée zoologique* qui nous attire médiocrement, persuadés qu'il est bien loin du *Jardin du Roi*, et surtout les galeries particulières. Nous mettons à notre retour à vous parler de toutes ces merveilles de l'art hollandais qui finit par fatiguer par sa perfection même. Bien entendu, je mets à part de ce mouvement d'humeur Rembrandt et un petit nombre de peintres doués du génie de l'art.

...Je cesse; René, qui voulait écrire, ajoutera un mot demain : il est au lit et j'ai hâte d'en faire autant. Je vous embrasse.

Canaux, canards, canailles. Quand Voltaire résumait ainsi par ces trois mots la ville d'Amsterdam, il avait compté avec les hôteliers et les domestiques de place.

Au président Petit.

Vire, 5 octobre 65.

Mon cher Auguste, deux mots en courant pour vous expliquer mon silence : parti de Paris il y a une quinzaine de jours pour rejoindre ma femme au Mans ou plutôt dans les environs du Mans, votre lettre, arrivée à Paris quelques minutes après mon départ, me suivait en voyage et ne nous est parvenue qu'en route. Depuis, nous avons, en aventuriers, visité Saint-Malo, Dinan, Avranches, Granville, Mortain et enfin gagné Vire, où nous voulions, avant de continuer un voyage qui devait se poursuivre jusqu'à Cherbourg, voir les amis que nous avons ici. Nous sommes tombés en pleines noces de Gamache, bal, dîners pantagruéliques....

Ce que vous ne savez pas, d'ailleurs, c'est que nous avons, moi et René, couru la Hollande et la Belgique. En moins de quinze jours, nous avons dévoré du Rubens et du Rembrandt et malgré la quantité et la qualité, nous n'en avons pas eu de trop. A peine revenus, je suis allé seul passer trente-six heures à Compiègne pour m'occuper un peu du travail que j'espère avoir et qui n'est pas signé, les deux vues du château de Pierrefonds. Cette restauration est admirable, mais, pendant qu'on restaure Pierrefonds, on abandonne le Mont Saint-Michel qui n'est pas moins intéressant. Je voudrais pouvoir vous parler, mon cher ami, de toutes ces merveilles, le seul instant qu'il me soit permis de vous donner dans cette course échevelée est bien disputé, on parle autour de moi et l'on m'interpelle....

Au président Petit.

Chaville, 26 octobre 64.

Mon cher Auguste,

Pour le coup, nous voici rentrés. Nous avons, Dieu merci, beaucoup couru cette année! trop pour le travail, trop pour les affaires et les amis. Je suis en retard avec vous, en vérité j'aurais eu bien du mal à vous écrire pendant que j'étais en route. Quel plaisir cependant, cher ami, n'aurais-je pas eu à vous parler des chefs-d'œuvre que nous avons été voir, en courant, il est vrai, mais que nous avons dévorés des yeux du corps et de l'âme, René et moi. Vous n'avez vu ni la Hollande, ni la Belgique. Combien vous auriez de jouissances intellectuelles, mon cher ami, en voyant Rubens et Rembrandt chez eux. Nous possédons, certes, la plus belle galerie du monde : tous les maîtres, et ces deux grands hommes particulièrement, y sont admirablement représentés, mais en voyant Rubens à Bruxelles et surtout à Anvers,

sa ville natale, il y a je ne sais quelle saveur délicate, quelle communication violente qui vous enlève et vous ravit.

Si je ne vous ai point écrit devant ces chefs-d'œuvre, ce n'est pas, je n'ai pas besoin de vous le dire, faute de penser à vous. Vous êtes artiste par le cœur et vous avez avec les maîtres cette parenté de l'âme qui fait qu'on leur appartient par quelques liens chers et secrets. Il me semblait que la santé de votre chère Marie se trouverait bien à ce régime et qu'il saurait mieux réussir que tous les remèdes de la médecine à cette chère enfant. *La Leçon d'anatomie*, *la Ronde de nuit*, *l'Assemblée des notables*, de Rembrandt, sont trois merveilles. Tout a été dit sur ces tableaux et tout reste à dire. Les critiques qui en parlent me paraissent pour la plupart ne pas les comprendre. Ce sont des raisonneurs qui veulent à tout prix renchérir, trouver du nouveau, disséquer le sentiment comme si la flamme pouvait se tranchelarder, se couper par morceaux. Laissons faire les chimistes, il est des choses qu'ils n'atteindront pas. Dieu merci ! Rembrandt, Rubens, Rembrandt surtout sont faits pour les peintres ; il faut avoir mangé de la couleur pour jouir complètement de *la Ronde de nuit*, par exemple. Voilà pourquoi tous les critiques s'amusent à lui préférer la *Leçon d'anatomie*. J'aime mieux les deux. Mais pour eux, ils préfèrent, bien qu'ils n'osent ouvertement le dire, la peinture de Van der Helst, qu'on oppose à Rembrandt. La dispute, vous le voyez, n'est pas d'aujourd'hui. Van der Helst a son chef-d'œuvre vis-à-vis la *Ronde de nuit*, c'est quelque chose. Tableau admirable sans doute, mais du Delaroche de ce temps, si l'on ose introduire Delaroche en cette compagnie.

On dit que la *Ronde de nuit* est mal exposée. N'en croyez pas un mot; on lui prépare un musée, une galerie, une muraille, une place d'honneur ! tant pis ! La *Ronde de nuit* est par terre, on entre de plain-pied dans le tableau, les personnages vont se faire place et vous écarter pour passer, et pour des peintres donc, voir cette palette de près, cette couleur qui coule comme la lave et illumine la pièce. Voilà qui fait plaisir, plaisir ! quel mot, qui transporte, mon cher ami ! Nous avons cependant chez nous de bien grandes choses et la Hollande n'a pas en petits Rembrandt des tableaux comme le *Menuisier* et les *Disciples d'Emmaüs*, etc. Pardon, cher ami, j'ai rempli mon papier de ce verbiage et je n'aurai point de place pour vous parler de notre voyage en Normandie, où j'ai conduit tous les miens ; la nature, elle aussi, est bien belle !

. . . . . .

Toto corde,

PAUL.

Au président Petit.

Paris, 16 novembre 1864.

Mon cher ami,

Je vous ai écrit il y a peu de jours pour vous donner avis de notre retour à Paris, aujourd'hui je dois vous annoncer mon départ pour Nîmes ! Vers samedi ou dimanche, je me mets en route..... Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que ce voyage m'apporte de tourments et d'ennuis ; je quitte des travaux arriérés sur lesquels je m'étais jeté comme un affamé. Un secours véritable pour moi, c'est de penser que j'irai vous serrer la main et causer avec vous.

Je vous ai jeté quelques phrases sur mon voyage en Belgique et en Hollande, ce singulier pays dont on a tant parlé et dont on parlera longtemps encore. Rien d'étrange comme cette terre factice et transparente. La couleur, d'une vivacité extrême, reçoit les doubles reflets de l'eau et du ciel ; la lumière traverse les objets et donne à ces belles prairies toujours mouillées une vivacité charmante, une légèreté inaccoutumée qui surprend. Une multitude de moulins battent incessamment des ailes pour soutenir au-dessus de l'eau cette terre créée par la main patiente et volontaire de l'homme. On se demande comment tant d'obstination ! et si l'énergie ne pourrait trouver ailleurs d'aussi grandes richesses sans une lutte si terrible et des dangers si menaçants. Mais je dois dire que nous étions tout aux galeries. L'art occupe une grande place dans ces pays marchands ; ils sont fiers de leurs artistes et, tous les ans, la Belgique a quelques prétextes pour fêter ses héros pacifiques et rappeler sa vraie gloire. Anvers, quand nous sommes passés, fêtait la fondation de son école, et nous avons dû à cette circonstance de voir librement les galeries nationales. Toutes les corporations étaient en l'air et la vieille liberté se donnait licence. Les rues étaient partout tendues, et de dix en dix pas, des arcs de triomphe, dans le style de Rubens et variés à l'infini, rappelaient les noms des artistes célèbres de la région. Quelques écussons témoignaient la reconnaissance du pays pour Carnot et sa défense en 1814. — A la suite de cette excursion trop rapide, j'ai conduit tous les miens en Normandie où des invitations pressantes les appelaient. Nous avons rencontré, j'ai oublié de vous le dire, votre ami Assolant[1], qui, comme nous, visitait en touriste le Mont Saint-Michel, cette autre merveille de l'art et de l'architecture audacieuse.....

Adieu, mon cher ami, je vous quitte aussi brusquement que je vous ai pris, car je ne sais où donner de la tête avec les travaux, les correspondances d'affaire, les jurys et le départ.....

[1] Assolant (J.-B.-Alfred). Elève de l'Ecole Normale, professeur d'histoire ; journaliste et romancier, 1827-1886.

De Viollet-le-Duc.

3 février 1865.

Cher monsieur, je pense que les sympathies d'opinions qui nous unissent vous rendent indulgent et que vous voyez les choses en beau. Il faudra bien combattre pour tuer encore *le ver* de notre temps : la routine pédantesque, bâtarde des talons rouges et perruques de Louis XIV. Nous sommes vieux et nous ne verrons pas la fin de ces luttes. Heureusement, derrière nous, il se dresse peu à peu une jeunesse sournoise et sérieuse qui donnera du fil à retordre aux derniers restes de l'Académie et qui enlèvera probablement et définitivement la grande perruque dite immortelle.

C'est dans ces sentiments que je me dis, mon cher confrère en sympathies, votre tout dévoué,

VIOLLET-LE-DUC.

Et votre Pierrefonds, qu'en faites vous?

Au président Petit.

Février 1865.

Vous avez cent fois raison, mon cher Auguste, je devrais toujours avoir un quart d'heure à vous consacrer. C'est le moins que je puisse faire pour vous tous que j'aime, pour moi-même qui ne veux pas que vous m'oubliiez. Je voudrais pouvoir vous donner de longues heures, mais en effet je travaille avec férocité. Cette préoccupation du travail écrase un peu trop tout le reste. Vous savez tout le temps que j'ai perdu en voyage ; *quand la bise fut venue* j'avais devant moi l'époque fatale, bien fixée et à courte échéance. Je me suis précipité sur ma toile avec l'ardeur que vous me connaissez, ardeur qui me soutient dans la poursuite de je ne sais quelle chimère, dont nous autres, pauvres fous d'artistes, nous avons besoin pour vivre. J'arriverai et je commence à voir clair dans mon affaire. Bien? *That is question.* J'en suis à ce moment où le travail avance et où les yeux commencent à se troubler. Je sais que je ne serai jamais populaire, ni même passablement adopté par ce monde des amateurs, monde bourgeois s'il en fût. On parle beaucoup aujourd'hui grandeur de toute espèce, mais toute tentative empreinte de grandeur est toujours fort mal vue ; en fait de grandeur, le public ne comprend guère que la grande tournure d'un cocher de grande maison élevé sur son grand siège. Ceci n'est point pour médire de mon temps; les talents abondent, courent les rues et l'on ne saurait se figurer les efforts de nos jeunes artistes pour captiver les bonnes grâces de la bourse. Jamais l'art n'a déployé ni plus de grâces, ni surtout plus d'adresse. Lorsque je reviens de voir quelque exposition moderne, j'en suis stupéfait. L'homme, qui fait une omelette cent pieds au-dessus du Niagara, n'est pas plus adroit, mais il

est plus extraordinaire et je crois vraiment que le public a raison de le préférer.

Excusez-moi donc, mon cher ami, et devinez au milieu de quelles pensées je vis, vous ne vous en doutez pas, je vous le répète, vous qui vivez de cette douce vie de province, avec trois jours sur six pour vous reposer des fatigues de ce haut fauteuil présidentiel :

« Où toujours le sommeil vous verse ses pavots. »

et vous ne pouvez vous en douter.

Plaisanterie à part, je voudrais de tout mon cœur que l'on ne vous y laissât pas dormir trop longtemps. Vous semblez désespérer de la première présidence, et pourquoi ? Que ne puis-je quelque chose pour vous, si je puis, dites-le-moi, malheureusement, je crois qu'il faut que les influences viennent de plus haut, ou au moins de plus près.....

A M. Legrain.

11 mars 1865.

Mon cher ami, je suis surpris de n'entendre point parler de vous, êtes-vous donc déjà passé à l'état de député, empaillé dans les douceurs du centre, ou bien l'élection se passe-t-elle à Vire comme en Angleterre, et avez-vous été tué d'un coup de poing de votre ami Adrien, qui doit les donner proprement quand il s'en mêle. Que de suppositions me laisse votre silence !

J'espère que rien de tout ce qu'on peut craindre n'est arrivé, et que, les pieds dans vos pantoufles, vous menez fièrement de front la politique et la peinture comme feu Rubens. Il est temps de songer à nous envoyer vos tableaux, vous ne tarderez pas, je pense, à nous donner avis de leur départ. A propos, il ne faut pas, mon cher ami, que j'oublie de me recommander à vos bonnes grâces, quand vous serez dans les honneurs, vous pourrez m'oublier. Souvenez-vous que je ne suis pas un vil courtisan de la fortune, un *bas flatteur* du pouvoir, mais je veux cependant vous rappeler que le premier je désire saluer le futur député, qui sait ? le futur ministre, car avec toutes les qualités que vous apportez, il faut s'attendre à tout. Pas de zèle et ne rien dire, voilà les premières qualités d'un homme d'Etat; ajoutez, mon cher ami, le physique de l'emploi : une démarche grave, maintenue par un ventre un peu prédominant, convient très bien : ne pas marcher est mieux encore. Quoi qu'il en soit, je fais des vœux bien sincères pour votre succès; mais méfiez-vous de votre rival; il boit bien et assommerait un régiment; évitez de vous trouver *sous sa coupe*.

Pour moi mes affaires personnelles me suffisent, j'ai bien du mal à les bien faire et à conduire ma peinture. A mon retour du Midi, je me suis heureusement jeté comme un affamé sur les cou-

leurs et j'ai mangé de la palette avec rage ; si bien qu'aujourd'hui j'ai terminé et puis attendre quelques jours en pleine liberté l'heure fatale. Je compte envoyer vers le 16 ou le 17, si cela est possible ; je veux vous donner cet avertissement. J'ai déjà un vieil ami, qui, de Manosque (Basses-Alpes), m'envoie deux tableaux. C'est un gaillard de soixante-six ans qui débute au Salon, aussi se dépêche-t-il.

Je ne saurais vous dire si mon tableau sera de facile digestion pour le public, c'est une de mes grandes toiles ; aujourd'hui on doit faire des panneaux microscopiques qui puissent entrer dans la bourse des amateurs. Il faut une certaine manière gracieuse et jolie dont la charmante exposition de la rue de Choiseul donne les plus sincères spécimens. Je suis grave et sauvage comme à mon ordinaire, ce qui va fort peu à la jeunesse dorée et aux chignons à crinolines qui représentent aujourd'hui le goût, et le dirigent. Pardonnez-moi d'entrer dans ces détails, je sais que vous portez assez d'intérêt à ma fortune d'artiste pour vous en inquiéter. Quelques amis paraissent enthousiasmés, mais souvent les vrais amis s'abusent et les autres vous déchirent d'autant mieux qu'ils se disent vos amis. Nous avons tant d'indépendance ! D'ailleurs ne doit-on pas tenir compte de l'opinion de chacun et de ce côté, il faut s'attendre à tout.

« Je m'y connais, au moins mieux que vous en peinture religieuse, me disait une de mes cousines ; je crois, je pratique et vous êtes un mécréant. »

Un savant voulait voir sur ma toile la couleur locale et réclamait la flore du pays sur mes montagnes les plus éloignées, et la couleur des différents marbres sur les pierres de mon torrent. Quel métier ! mon cher ami, mais ne vous découragez pas, si vous l'aimez, cela suffit. L'art est une maîtresse : qu'importe l'opinion, si on l'aime !

Il existait autrefois une charge charmante que racontait admirablement Emile Deschamps[1], un des poètes du cénacle romantique ; David faisait la leçon au fameux Baour[2] : « Imbécile, disait-il, quel bel art tu possèdes, tu ne sens pas tout ce qu'il a de ressources, le nôtre est si borné, si renfermé dans des conditions étroites. J'ai des beaux amants à faire, je veux les placer dans des belles Alpes ; des Alpes, toi, si tu avais su jamais ce que c'est que l'amour et les amants, tu pourrais décrire des Alpes merveilleuses, gigantesques, et faire des amants de six pieds, mais nous, tu ne me comprendras pas, imbécile (imbécile est le refrain adressé à Baour Lormian), mais nous, il nous faut faire de beaux amants et

[1] Emile Deschamps de Saint-Amand, poète romantique, 1791-1871. Fondateur avec V. Hugo de la *Muse française*.

[2] Baour Lormian, poète et auteur dramatique, 1770-1854, auteur de : Le classique et le romantique, « satires assez niaises contre le romantisme naissant », dit Larousse.

de toutes petites Alpes, ou de grandes Alpes et de tout petits amants, etc. etc.» Racontée avec la voix bien rendue des deux interlocuteurs, cette charge était admirable. En vous la racontant, je prends la place de Baour, mais au moins suis-je décidé à apprendre la Géologie et la Botanique.

Adieu, j'attends des nouvelles de vos tableaux et de votre élection, quel que soit l'élu, le triomphe sera pour nous. Veuillez, en attendant, présenter nos plus affectueux respects à Mme Legrain.

Tout à vous,

PAUL HUET.

A M. Legrain.

17 mars 1865.

Mon cher ami, votre tableau est-il mieux, moins bien que celui de l'année dernière? C'est assez difficile à dire; il a d'autres qualités, beaucoup d'air, de lumière, de l'aspect, tout cela est bon, surtout pour des expositions. Cependant, au dire de la majorité, puisque c'est aujourd'hui sous ce régime que nous vivons, il est moins intéressant et a moins d'harmonie. Maintenant, voici la critique du professeur : Toujours de l'incertitude dans vos tons gris que vous auriez bien fait d'étudier d'après nature, pas assez d'étude dans la physionomie, le caractère particulier et personnel de vos nonnes, voilà ce qui ôte de l'intérêt à votre tableau. Ne me dites pas que vos religieuses sont aussi indifférentes, c'est possible; mais c'est ici que je dirai : il faut les voir et les faire autrement; n'en déplaise à messieurs les réalistes, il faut chercher la réalité, mais ailleurs que dans l'indifférent ou le commun. Présentez-moi la vie religieuse avec ses expressions d'extase, de piété ascétique, de désespoir profond et rentré que donne cette vie cloîtrée, fermée à tous les désirs du dehors, labourée par toutes les passions des communautés jalouses, étroites, abruties, inoccupées, etc., etc., tout cela, autant, bien entendu, que le comporte une toile de l'importance de la vôtre, assez grande pour que le peintre puisse indiquer l'accent, serait-ce celui de M. Biard[1] ou de Gresset[2].

Je me serais bien hasardé à vous glacer quelques voiles un peu trop vifs, mais cela eût été insignifiant, m'eût entraîné trop loin peut-être, et j'ai préféré me renfermer dans une discrétion plus convenable.

Voilà, du reste, assez de pédantisme, aussitôt votre caisse ouverte, j'ai écrit à Mme de Larenaudière; connaissant sa flamme pour tous ceux qui l'intéressent, j'ai pensé vous être agréable; elle est venue de suite; elle est du nombre de ceux qui préfè-

[1] Biard (François-Hugues), peintre, 1798-1882.

[2] Gresset, poète, 1709-1777, auteur de *Vert-Vert*, du *Méchant*, etc.

rent votre exposition dernière, puisque vous me demandez l'opinion. L'exposition de M. votre beau-frère la préoccupe surtout, je l'ai engagée à écrire à M. de Chennevières pour moi, je n'ai pas l'influence à beaucoup près qu'elle me suppose. Je me réserve d'ailleurs pour le placement de votre tableau, bien que je sois souvent mécontent de la façon dont on traite les miens. Pour la réception, il est entendu à mes yeux que vous n'avez rien à craindre; il n'en sera pas ainsi d'un ami qui, de Manosque, Basses-Alpes (250 lieues), m'envoie deux toiles qui seront certainement refusées. C'est ici qu'il n'est pas très agréable d'être correspondant. Voilà un homme de soixante-six ans qui s'avise de se jeter dans cette bagarre où il n'a que faire. C'est ce que je lui ai écrit, avant la réception de sa caisse, heureusement !

... A vous de cœur,

PAUL HUET.

Je suis heureux d'avoir un post-scriptum à vous écrire; M. Reizet, le conservateur des estampes et je crois aujourd'hui conservateur de la peinture, sort de mon atelier d'où je vous écris. A part les réserves d'expressions et de types dont je vous ai parlé et qu'il a faites, il a été très content de votre tableau. Bien entendu, il n'est pas le seul et plusieurs artistes de ma maison, qui l'ont vu, m'ont paru très satisfaits.

Adieu, pardonnez-moi le décousu de ma lettre trois ou quatre fois interrompue.

A son fils.

22 avril 1865.

Mon cher René, ta mère aura dû te dire déjà que vous n'aviez pas eu de raison de débuter par une pareille course. Il faut ménager sa monture et ses jambes, même lorsqu'on doit passer à la révision. Ton numéro t'appelle, c'est mardi 9 mai que tu iras passer sous les lunettes de messieurs du conseil de révision. Huit heures du matin. J'arrive moi-même d'un fameux conseil de révision. Nous avons été trois heures et demie à examiner vingt figures, non positivement plus belles les unes que les autres, mais ici les heureux sont ceux qui sont pris. Si cela t'intéresse, voilà les heureux, ton ami Regnault est le premier.

1. Regnault, élève de Cabanel.
2. Chabot, élève de Gérôme.
3. Girard (Firmin), élève de Glayre.
4. Machard, élève de Signol.
5. Peslin, élève de Cabanel.
6. Moreau, élève de Pils.
7. Jackson de la Chevreuse, élève de Gérôme.
8. Jacquet (Gustave), élève de Bouguereau.
9. Blanc (Joseph), élève de Cabanel.
10. Humbert, élève de Cabanel, Picot.

La vente de Delacroix a été misérable. Petit a racheté l'esquisse[1] 6.000 francs. La famille, frappée douloureusement, harcelée aussi peut-être par certaines clameurs de l'opinion, a, dit-on, de tout cela par-dessus la tête et ne veut même plus entendre parler de l'inauguration du monument. C'est M. Rivet[2] qui sera chargé de cette affaire et qui continuera la publication sur Delacroix et sa correspondance. J'ai eu l'occasion, au sujet de ces affaires de vente, de voir Andrieu[3], ce jeune homme gagne tous les jours dans mon esprit. Il est nourri à bonne école, et est un infatigable travailleur. Il est à ses cartons tous les jours jusqu'à onze heures du soir. Je lui ai manifesté ma sympathie et mon désir de le voir. Comme tu es le but qui me fait agir, j'ai pensé qu'il te serait utile. Il a mis noblement à ma disposition une foule de calques d'après notre cher maëstro. Comment les dessins de Delacroix ne perdraient-ils pas *sur la place*, il y en a beaucoup sur papier végétal, et les calques, par une main habile, exercée à sa manière, sont de vrais fac-similés. J'ai rencontré Pils[4] au musée mercredi, je venais de te quitter. Il m'a parlé de toi avec satisfaction; il a, comme moi-même, constaté ton inégalité, et la nécessité pour toi de changer de travail. J'ai été d'autant plus satisfait que tu sais combien je suis persuadé de l'avantage d'un changement de travail et de la force qu'on en peut tirer. Nous causerons de tout cela souvent encore j'espère, mon cher ami. Serre la main pour moi à tes amis. Nous t'embrassons bien tendrement. Tu ne nous as pas dit combien devait durer ton absence. Ta mère, Edmée te le dit, je crois, ira t'embrasser demain.

A M. Legrain.

Samedi 7 mai 1865.

Mon cher ami, vous êtes bien placé et votre tableau le mérite, j'ai bien dit un mot à M. de Chennevières à cette occasion, mais je pense qu'il a eu plus égard à la justice qu'à mes faibles recommandations. Faut-il vous dire que vous allez devenir populaire, je vous envoie un mot de M. Bingham qui doit faire penser que vous êtes sur la voie ; vous n'ignorez point le succès de ce monsieur qui réussit admirablement les photographies d'après les tableaux.

[1] Il s'agit de l'esquisse du plafond d'Apollon cédée aussitôt au musée de Bruxelles. — Voir les lettres du 18 février et du 6 mars 1864, p. 371-377.

[2] Rivet (Jean-Charles), baron, 1800-1872, homme politique, député. Auteur d'une proposition (proposition Rivet) tendant à conférer à M. Thiers le titre de président de la République.

[3] Andrieu (Jean-Pierre), élève d'Eugène Delacroix, 1821-

[4] Pils (Isidore), 1815-1875. Prix de Rome, 1838. *Rouget de l'Isle*, au Louvre, *Bataille de l'Alma*, à Versailles, etc.

J'ai pensé qu'il vous serait plus agréable de répondre vous-même. Réclamez pour vous quelques épreuves.

Vous me demandez, je crois, dans votre lettre, que je n'ai pas sous la main, si le troisième larron, mis en avant pour la grande médaille, ne serait pas par hasard votre serviteur ? Détrompez-vous, j'ai reçu officiellement les plus vifs compliments du jury, où j'ai peu d'amis, mais personne n'a songé à me mettre en avant ; dans ces sortes d'affaires, la camaraderie fait le principal. Il en a fallu une bien vigoureuse pour pousser un paysagiste à ce point ! Le *Constitutionnel*, que vous citez et qui m'a montré une si aimable sympathie, les remet lui-même à leur place ; lisez-le avec un peu plus d'attention qu'on en met à lire un journal, et vous devinerez certaines énigmes. Pour votre ami, on sait qu'il aime son art, vit en silence, un peu fier, ce qu'on ne pardonne pas ; un peu ambitieux de gloire, on lui fait des compliments ; de quoi se plaindrait-il, on le laisse dans son coin où viennent le trouver de bonnes amitiés comme la vôtre. Un vrai bonheur, une grande ambition serait de voir les succès arriver à mon fils. Je lui prodigue les coups d'éperons à ce pauvre garçon, peut-être trop ; comme toutes choses, les conseils sont bons, pas trop n'en faut. Je ne le quitte pas des yeux, vois ses figures et lui sacrifie même mon titre de maître ; à l'Ecole, il est l'élève de M. Pils, peintre d'histoire. Qu'il réussisse, voilà l'essentiel, je vous remercie de l'intérêt que vous lui portez. Cela ne pouvait lui manquer et ne lui manquera pas.

Votre lettre me fait espérer votre visite, vous faites bien ; au morale et au physique, il vous faudrait plus d'action ; j'admire tous les jours comment vous pouvez faire votre peinture dans ce coin perdu (au point de vue de l'art), et cependant, ce qui tue aujourd'hui l'art et les artistes, c'est ce froissement continuel ! Les talents les plus forts ont bien du mal à ne pas s'arrondir, à ne pas se polir comme les galets. Venez à Paris, mais si vous faites provision de quelque chose, n'emportez le succès de personne et encore moins le succès du moment ; cela dure chez nous deux ou trois expositions.....

Tout à vous,

PAUL HUET.

Au président Petit.

12 mai 1865.

..... Il est question de détruire notre Luxembourg au moins en partie ; M. Haussmann n'y va pas de main morte, il sait ce qu'il fait. Son seul regret, disait-il à M. de Gisors, l'architecte du Luxembourg, c'est de n'avoir point fait raser les thermes de Julien, qui l'ont forcé à briser la ligne du boulevard Sébastopol. Vive la ligne droite. Je voudrais bien la voir appliquer au moral.

C'est de Paris que je vous envoie mes amitiés, l'Exposition

m'y appellera souvent ; j'ai travaillé comme un nègre pour y arriver et aujourd'hui la critique et les amis me travaillent, et me travaillent d'autant plus que mon tableau [1] a eu grand, très grand succès devant l'administration et le jury. Mais notre métier est si singulier, si livré aux bêtes, aux faiseurs, aux médiocres et aux intrigants que je pourrais, de ma lucarne où je reste retiré, vous en conter de belles, si je ne vous entendais dire déjà que je suis toujours mécontent. Il est vrai que je dédaigne trop toutes les petites menées souterraines, pour songer seulement à les parer et que je me contente de les mépriser fort..... Je fais des vœux pour tous.

Adieu mon cher ami,

Amo vos et me amate,

PAUL.

Au président Petit.

16 juin 1865.

Mon cher ami,

Pour commencer par le vrai commencement, je veux vous dire que j'ai pu rejoindre l'arrêt que vous avez rendu dans l'affaire Armand. De notre campagne, bien que nous ne soyons pas loin de Paris, la chose n'était pas facile, la fortune m'a bien servi. Cela m'a paru parfait. La gazette dite *Des Tribunaux* qualifie l'arrêt d'admirable et j'espère, en effet, qu'il vous fera grand honneur. Plaise à Dieu qu'il vous mène vers votre but et rappelle vos droits. Mais hélas, homme de justice, vous savez mieux que personne ce que souvent valent les droits ! Enfin, mon cher ami, votre mérite est et doit être de plus en plus constaté ; vous êtes aimé, vos chefs de file veulent vous servir et proclament l'estime qu'ils ont pour vous, ne désespérez donc pas. Vos dernières lettres, et je parle aussi de celles provenant des chères vôtres, étaient empreintes d'une tristesse profonde qui devient l'apanage des honnêtes gens. Ce temps pourrait facilement mener à la misanthropie, il faut s'en garder. Je connais cette pente ; mais il faut songer aux plus malheureux que nous, il y en a !.....

Vous êtes bien aimable de penser toujours à mes expositions. En effet, mon cher ami, mon tableau a été fort *goûté* des hommes compétents, le jury n'a eu que des éloges pour moi, et lorsque je dis : *que* des éloges, je m'entends ; lorsqu'il a été question des récompenses, je disparaissais. C'est la règle ; nos artistes ne se donnent plus, comme les Italiens du XVIe siècle des coups de couteau, mais ils s'entendent très bien aux petites perfidies. C'est le progrès. — N'entamons pas ce chapitre, il me donnerait de *l'humeur* et c'est avec de l'*humour* qu'il faut parler de ces petites

[1] *Le Gave débordé*, musée de Montpellier.

misères. Il faut d'ailleurs prendre sagement son parti, je ne serai *jamais populaire* et encore moins *un homme d'affaires*. Vous parlez des journaux mon cher ami, je fais près d'eux si peu de démarches que moins que personne je puis m'en plaindre. *Le Pays, le Constitutionnel, le Petit Journal, le Grand Journal*, ont été très charmants pour moi. *Le Pays et le Constitutionnel* surtout, en annonçant le jour de l'ouverture et en bons et excellents termes des articles complets lorsque viendra le paysage. Mais, croyez bien que je suis très heureux avec mon indépendance, d'avoir quelques sympathies dévouées. Quand on sait comment se cuisinent la plupart de ces articles, on y tient peu. Le jury appartient à un petit nombre d'amis qui se tiennent et qui ont *leurs électeurs* de cafés. Les articles se confient à de jeunes audacieux qui servent leurs amis et rien que leurs amis. Comment, c'est à un président de Cour qu'il faut apprendre ces sortes de choses ! Eh, mon Dieu ! les hautes Cours ont aussi des coulisses. — Je suis heureux pour vous de la nomination de M. Chevalier comme procureur général, vous voilà en pays de connaissance, le beau-frère de M. Millevoie doit arriver prévenu et vous appréciant déjà. Courage donc. Il vous faut, comme à moi, cher ami, que les choses viennent de plein droit et toutes faites. En 1836, j'étais en concurrence contre B^el^ pour la place de conservateur à Rouen. « Quelles sont les habitudes de votre adversaire ? me disait Sainte-Beuve. — Mais son beau-frère est directeur du théâtre et tous les soirs B. est dans les coulisses. — Votre affaire est perdue, me dit Sainte-Beuve, vous ne serez jamais de cette *franc-maçonnerie des portes secrètes*. » Toujours les coulisses, mon cher ami, et cependant je n'ai pas profité.

Que dites-vous des grèves ? Que pensez-vous de ces progrès Saint-Simoniens, car je tiens à mon dire, c'est le Saint-Simonisme qui gouverne. Peut-être n'est-il pas, pour les vrais apôtres, parfaitement orthodoxe ; mais rien en ce monde n'arrive tout d'une pièce ; et après deux mille ans, on n'est pas bien d'accord sur la morale du Christ et surtout sur les dogmes venus à sa suite. Le fait est que les intérêts gouvernent et comme le demandaient *les pères*, la Sainte-Blague est parfaitement pratiquée. Si je vois des jeunes critiques de vingt ans, *qui nihil alienum putant*, parlant aussi bien astronomie, hydrographie, mathématiques, que danse et musique, que philosophie ou peinture ; je vois des hommes politiques chargés de faire les lois, qui s'intéressent plus aux voleurs qu'aux honnêtes gens. A vrai dire, je n'aime pas beaucoup cette philanthropie à effet ; ces questions sont bonnes, mais à leur place. Si l'on abolit la peine de mort, et même peut-être avant, il faudra songer à se défendre soi-même. Le vol s'est fait une bonne petite place dans les mœurs. Les domestiques sont impossibles et les marchands en prennent à cœur joie. Il n'y a plus rien à dire ; faits consacrés, comme dit M. Guizot, positions prises sont respectables ! Mais ce qui n'est pas encore

tout à fait admis, c'est le vol avec effraction, cela viendra, enfin autour de nous chacun se munit de revolvers. Plusieurs maisons du voisinage, entre autres l'habitation d'Hetzel, ont été complètement dévalisées. J'ai proposé à Hetzel de faire dire dans les journaux à messieurs les voleurs que désormais nous étions armés *jusqu'aux dents*. Mais les malins savent tout et c'est lorsque vous n'êtes pas chez vous qu'ils arrivent. Ne sont-ils pas d'ailleurs protégés par de grands exemples; le tout est de réussir et de faire dire : Il a su faire ses affaires. George Sand, dans un article nouveau (*Sylvestre*) nous promet l'âge d'or, initié par un *dictateur*, pionnier *intelligent* du progrès. En attendant, il n'y a plus de fiacres dans la capitale du monde civilisé. Les cochers *font grève!* et veulent 40 sols. C'est trop juste, mais j'aimerais mieux, vieille croûte que je suis, la liberté et la concurrence établissant naturellement la valeur des choses. Passons-nous de fiacres et allons à pied. En attendant, je vous aime et vous embrasse tous de cœur. Le progrès, pour moi, c'est la poste me donnant ou vous envoyant des nouvelles en quelques heures.

Quant à la morale, c'est bien elle qui fait grève,

PAUL HUET.

Appelé à Pierrefonds par les études dont il avait besoin pour l'exécution du tableau qui lui était commandé, *Pierrefonds restauré*, Paul Huet y passe quelques jours. Puis il fait en Bretagne un voyage d'excursion un peu rapide, visitant Rennes, Vitré, Carnac, Quimperlé, le Faouet, où il voit le pardon de Sainte-Barbe, Rosporden, Concarneau, Pont-Aven, Quimper, Audierne, la pointe du Raz, où il rencontre quelques camarades de son fils, Clairin, Butin, Jadin, fils de son vieux camarade, Mouillard. Il est accueilli et fêté par ces jeunes gens, qui le retiennent trois jours à la baie des Trépassés, là il retrouve un peu les impressions de Land's-End en Cornwall. Il revient par Douarnenez, rencontre Jules Breton, tout jeune encore, et gagne Brest par Châteaulin, la rivière et la rade.

A Quimperlé, il avait descendu la Laita de très grand matin jusqu'au Pouldu, avait vu le lever du soleil sur la forêt envahie par les eaux de la grande marée; le soir, en remontant avec le flot, il voyait le coucher de soleil sous les futaies. Cette impression venant rajeunir et com-

pléter ses souvenirs de Hollande, fixera la composition de son dernier tableau dont la première pensée lui avait été inspirée par un souvenir du Bois de La Haye.

Tout en courant, il fait quelques études, beaucoup de dessins et de croquis de figures.

A sa femme.

Pierrefonds.

Ma chère amie,

Tu as raison sans doute de me gronder, et d'ailleurs que dire à une femme qui commence par déclarer que la chose lui manquerait ; discuter avec elle les qualités du calicot comme toile de peinture, ou faire valoir des économies que je voudrais lui voir dépenser à sa toilette : temps et peine perdus; il vaut mieux t'embrasser, toute noire que tu veux être, et avouer que ces voyages de cinq ou huit jours sont fort insignifiants, si l'on prétend les mettre à profit pour une récolte d'études impossibles. J'ai hésité beaucoup à faire venir ce qui me manque. Cela eût été facile et bien le premier jour, mais vraiment, plus on attend et plus on doit hésiter. Chaque jour ne doit-il pas me rapprocher de toi, et de vous tous ; ferais-je beaucoup plus et beaucoup mieux par ce temps incendiaire, qui semble devoir vous faire éclater comme le canon de midi au Palais Royal. Il faut en prendre son parti. Venir ici par ce temps de canicule pour choisir des études, voir le pays, savoir à quelle heure on travaillera, etc., tant d'inconvénients de toutes sortes dans un si rapide voyage, il faut, comme tu dis, se soumettre à la force supérieure et baisser la tête comme devant sa femme le fait un mari convenable et bien élevé. Le temps passe avec une rapidité effrayante, cela devient chez moi une monomanie de me plaindre des tours qu'il nous joue, et vraiment, c'est alors qu'on se prend à regretter les heures d'éloignement et de séparation. Je vois, du reste, que les distractions ne vous manquent pas et que tu tiens à Chaville une cour qui doit te consoler de mon absence. Il me reste à être fier de voir qu'au milieu de ces hommages, tu as le temps de penser à ton pauvre absent.

As-tu écrit à Auguste et envoyé ma lettre? Je ne puis guère lui écrire d'ici, il me faut toute la tendresse de cœur que j'ai pour vous, pour remplir, à cette heure de la plus grande chaleur, huit pages qui vous sont adressées ; le matin seul est un peu supportable, à peine rentré pour le déjeuner qui se prolonge, il faut subir une chaleur particulière à ce pays, à la fois humide, orageuse et lourde. Viollet-le-Duc, que j'ai vu hier et avec lequel j'ai passé la soirée, le trouve bien plus agréable à l'automne ; ce qui m'étonne, car ce pays, — et c'est là une de

ses particularités remarquables, — est environné d'étangs plus ou moins pittoresques qui doivent être très beaux en septembre mais qui devraient, ce semble, être fiévreux. Il prétend le contraire et donne le pays comme beaucoup plus sain à cette époque.

J'admire René d'aller à l'école par ce temps et cependant je vais encore, par pure conscience, tâcher de monter à mon poste ; voici deux jours passés sans avoir eu ce courage. Tu sais que je suis sur un des plateaux qui dominent le château, à peu près aussi à l'abri du soleil que la pudeur des statues des Tuileries sous leur feuille de chêne. Cette comparaison est inspirée par l'ouvrage que tu tiens de Mme X, ouvrage dont tu ne me dis pas le titre, mais qui, au nombre de ses feuilles, paraît manquer de celle en question. N'est-ce pas là ce qui va le mieux au cœur et à l'esprit de Mme X. ? Que de feuillets elle tourne pour arriver à celui-là ! je m'en signe pour elle.

Si tu n'as pas plus à me dire, que dirai-je donc, moi, de mon exil. Je lis cependant un journal et je vois que Jadin pourrait bien avoir raison. Je reste persuadé d'ailleurs que l'Empereur a dû être frappé de l'effet de la nouvelle qu'il avait fait afficher et qu'on a prise pour la paix.

Lord Stanley a fait un discours à la chambre très favorable à l'Angleterre et peut-être peut-on espérer que l'alliance de ces deux messieurs pourra valoir la vie à quelque cent mille hommes. Heureux peuples ! Avant cela, il faut savoir comment enlever le *Prussien* de l'Autriche et à quel prix. Les aiguilles à découdre vont plus vite que les métiers à coudre, à ce propos en achètes-tu une ? Mon compagnon m'attend, il veut absolument, le malheureux, se dévouer et venir griller avec moi au soleil de Pierrefonds, vrai soleil de juillet, sauf les résultats. Notre besogne ne fera pas, hélas ! révolution.

Adieu, mille baisers tendres et à bientôt.

A son fils.

Cher enfant, je te remercie d'avoir pensé à m'écrire ; moi aussi, crois-le bien, je pense à toi, et beaucoup ! C'est une si grande affaire de se créer une carrière ; et lorsque la carrière choisie est celle des arts, une si rude entreprise, un succès si douteux, un bonheur si disputé, qu'il est permis de s'inquiéter ; permis à un père surtout qui voudrait aplanir la route dont, mieux que personne, il connaît les difficultés et les détours. Ton admiration pour Géricault me fait d'autant plus de plaisir que tu me parais le comprendre et ne pas t'arrêter aux effets d'une force toute personnelle qui ne serait rien sans cette fermeté, cette justesse de dessin dont tu parles. Cette surprise que cause Géricault, Michel-Ange l'a causée avant lui, et lui-même prévoyait qu'elle perdrait la génération qui voudrait le suivre sans le comprendre.

C'est une justice qu'il faut rendre à notre époque, qu'elle a tout vu, qu'elle s'en remet beaucoup à la nature et en appelle aux sentiments personnels. Beaucoup, il est vrai, proclament cette maxime sans la suivre, mais elle domine les forts et rallie tous ceux qui veulent ne se pas trop égarer. C'est peut-être tout ce qui reste de 1830, mais il faut le conserver. Tu ne parais pas content de ta figure; après celle-ci une autre meilleure, et cependant je suis content de l'éloge que Pils t'a fait. La distinction, dont il parle, tient à la nature même, et par l'étude des maîtres et de l'antique, tu peux beaucoup la développer et la diriger. Il me paraît difficile que tu n'arrives pas à l'exécution, puisque dans tes premières études elle te semble facile et toute naturelle. Tu as dû avoir bien du mal, du reste, à travailler à l'atelier cette semaine, la chaleur doit y être extrême. Je n'ai pas pensé à faire faire des panneaux et ce moyen était en effet fort simple; mais j'avais avec moi une planchette et du papier à peindre. Tu sais déjà, par expérience, comment le temps passe et comme il est rare que cette ambition de tout faire, lorsqu'on entreprend une course de huit ou dix jours, puisse trouver sa satisfaction. Voir, choisir et faire, voilà une grande affaire en si peu de temps, surtout lorsqu'une chaleur si exceptionnelle vous coupe bras, jambes et le sommeil. Je ne vois pas qu'il soit indispensable que tu ailles chez M. Rivet avant moi ; je compte ne pas tarder à aller chez lui à mon retour, si tu es de force à y aller seul, tu feras cependant bien. Je pense que vous lui avez, les uns ou les autres, dit que j'étais absent et non encore de retour. Je me suis chargé de tes compliments pour M. Beauvais[1] qui n'y manque pas ; je t'embrasse bien tendrement.

Ton père,

PAUL HUET.

A sa femme.

Pierrefonds.

Chère chérie amie,

Je vous en écrirai bien peu ; je ne sais comment le temps passe, définitivement il est plus court pour les vieux. Rien de mes projets ne va au gré de mes désirs ; une chaleur impossible ou des orages dont je n'ai point à vous parler ; d'après le journal, ils tiennent de bien près à ceux qui viennent de fondre sur Paris et tombent ici à l'heure même où je me rends sur mon terrain. J'éprouve plus que jamais que passer en courant dans un beau pays peut plaire à l'imagination, mais ne remplit guère les cartons. La forêt est pourtant charmante, et si l'on pouvait en jouir ensemble, avec le calme d'une installation, j'y trouverais

[1] Beauvais (Armand), paysagiste, né en 1840.

grand plaisir à rendre ces tendres mystères des hautes futaies qui ont, dans cette verte forêt, un charme particulier, mais pour toutes choses, il faut prendre son élan. Comme pour la musique, (Edmée comprendra cela), il faut préluder par des accords et des gammes. J'ai à peu près terminé mon grand dessin, c'est l'essentiel, j'aurais voulu y joindre encore quelques études peintes pour plus de renseignements de tons. Vous savez comment j'ai échoué au commencement, et voilà pour finir que le temps se met de la partie. Il a fallu ces deux derniers jours plier bagage, grand train, pour ne pas faire du lavis à trop grande eau. Je ne sais si j'aurai plus de chance aujourd'hui, le ciel est encore menaçant, et je crois aussi qu'il prélude par des notes incertaines et vagues à la grande exécution que nous avons eue ces deux derniers jours. Je n'ai aucune envie de lutter avec cette *furia* céleste et désire bien plus me rapprocher de vous, qui semblez si bien, si j'en crois mon cœur, me désirer. Je serais d'ailleurs bien peu peintre, si avec mes impressions, mon dessin, l'esquisse qui est à Paris, je ne venais à bout d'un tableau que j'aurais pu faire sans cela. J'aurai sans doute, d'ailleurs, l'occasion de revenir pendant l'exécution, si alors nous ne sommes pas en plein hiver, car en vérité les hommes calculent toujours sans les saisons.

A M. Sollier.

Juillet 1865.

A propos, je m'aperçois que je n'ai point répondu à la dernière flèche que tu m'as tirée avant de fermer ta lettre. Tu as cependant touché juste et nous avons encore au cœur les affaires du Luxembourg. Nous parlons bien, n'est-ce pas, du Luxembourg de nos fenêtres. Non seulement la ville de Paris va embellir ce vaste jardin à sa façon et réduire la pépinière en casernes et en rues nouvelles ; mais notre propriétaire va bâtir dans son jardin et sur la nouvelle rue Bonaparte. A sa place, je ferais sans aucun doute comme lui ; à la nôtre, cela n'est pas moins désagréable, et nous voyons déjà le moment de déménager. Je veux croire avec toi le Paris nouveau une merveille, mais je suis de ceux qui pensent qu'une ville n'est pas seulement faite pour des millionnaires et qu'il n'est pas bon de faire tout à la fois, ni pour la santé, ni pour les fortunes. Les palais du boulevard Malesherbes sont à louer et ont déjà ruiné bien des spéculateurs en passant d'une main à une autre. Chaque bouleversement est accompagné d'une épidémie, et en fait d'architecture, l'improvisation n'est pas possible. Le Louvre est terminé (extérieurement), les galeries le seront bien vite, mais peut-être eût-on bien fait de méditer un peu plus les projets. En fait d'art, le temps, tu le sais, ne fait rien à l'affaire. Tu vois que j'aurais beaucoup à répondre. Je n'ai pas, comme tu parais le croire, de parti pris, mais je suis

loin d'admirer sur parole. Dans un temps comme celui-ci, il faut d'ailleurs baisser la tête et accepter. On a fait une pétition pour la conservation du Luxembourg, je ne l'ai point signée. Au point de vue de l'intérêt, ces changements à vue me seront peut-être ou ruineux ou favorables. *Chi lo sa!* Personne ; en tout, les enjeux sont ouverts.

Je suis très fatigué, j'arrive de Pierrefonds où, en plein soleil, j'ai fait, pendant les grandes chaleurs, des études pour une vue du château restauré, qui m'est commandée. Cette restauration sera admirablement faite par Viollet-le-Duc. La restauration a fait de grands progrès, c'est, hélas! l'art d'aujourd'hui. Cette bagatelle coûtera bien, je pense, une quinzaine de millions ; ce sera beau et fera la fortune du pays. L'Empereur en fait un Windsor et aura là sa galerie d'armures du musée rétrospectif. La collection est admirable et riche.

A M. Legrain.

Mercredi 12 septembre 1865.

Mon cher ami,

La vieillesse, que tout le monde veut atteindre et qu'on souhaite ardemment à tous ceux qu'on aime, est cependant une assez vilaine chose. Je commence à la voir de tout près! Votre ami se fait vieux et ne vient à bout de rien, pas même de répondre aux bonnes lettres qu'il reçoit. Ne m'accusez pas, je suis toujours aussi sensible à vos témoignages affectueux et les vieilles douleurs qui donnent de l'inertie à mes membres n'ont nullement encore refroidi le cœur. Le dirai-je ? Si belle que soit cette survivance intérieure, il y a quelque chose de triste à ne plus pouvoir tenter tout ce que l'on sent et tout ce que l'on désire.

Je ne sais si c'est l'impatience hâtive d'une vie qui se précipite, il me semble que je n'abats plus la besogne comme autrefois...

... Avec la singulière folie des bâtisses de l'administration municipale, on se demande ce que Paris peut devenir d'un instant à l'autre ; par ce système de reconstruction générale, veut-on ruiner la propriété ou la mobiliser, c'est ce que personne ne saurait dire ! Bien des gens se ruinent en ce moment, et l'abolition de l'héritage et de la propriété, sous le voile de certaines réformes excellentes peut-être, se prêchent publiquement, ouvertement. Mais passons, mon cher ami, que je n'aille pas avec vous tomber dans l'économie politique! Laissons au temps et à Dieu le soin de dégager tous ces mystères. L'homme ne sait jamais bien à quoi servira le filet dont il tire les mailles.

J'ai beaucoup travaillé cet été et avancé, je le crois du moins sans en être bien sûr, un tableau qui m'est commandé et que je veux mettre à une des expositions prochaines : *Le château res-*

tauré de Pierrefonds. Je veux y joindre le pendant, les ruines dont j'ai les études depuis trente-cinq ans au moins ! J'avais espéré mettre ces tableaux de dimension moyenne, à l'Exposition universelle, mais les conditions sont si peu réglées qu'il est difficile de savoir ce que sera cette exposition et ce que l'on pourra y présenter. Singulière idée d'abord, d'avoir réuni l'exposition des arts à l'industrie, en soumettant surtout la direction à l'ingénieur Le Play, homme purement industriel, qui doit avoir une estime médiocre pour les arts réputés inutiles. M. Le Play [1], a réservé une toute petite place pour les tableaux. Ceci servira de réponse à tout ! Pas de place !

A M. Legrain.

Chaville, 19 octobre 65.

Cher ami, vous êtes cent fois bon et je reconnais votre cœur. Mais est-il bien possible d'aller quatre, quatre, y songez-vous ! chez des amis, porter le mauvais air que nous pouvons transporter dans nos poches, dans nos malles, au fond de quelque soulier ? Y avez-vous bien réfléchi ? Pour nous, cela nous paraît impossible à accepter et nous vous remercions. Que va durer cette aimable peste ? Quelle espèce de visite va-t-elle nous faire ? Il est bien difficile, avouez-le, de quitter ses affaires, son chez soi, de rompre avec tout, lorsque l'on est chef de famille, et cela après une absence déjà longue. Nous arrivons de Bretagne, fort contents du pays, très mécontent de moi. Je veux dire que j'ai vu cette vieille curiosité avec grand plaisir, mais en courant comme un vrai touriste, c'est-à-dire ne rapportant rien de bon, d'utile à mon métier, ni même à personne. Beaucoup de fatigue dont nous nous ressentons encore et les souvenirs d'une chaleur qui eût été mieux placée en Afrique ou au moins en Sicile. Je ne puis regretter d'avoir été jeter un coup d'œil sur cette vieille Armorique qui s'en va, comme le reste ; les filles n'épousent plus, sans faire la condition que le prétendu abandonnera le *Bragou-Bras*, c'est-à-dire les vieilles culottes Louis XIII qui donnent à ces gaillards l'air de princes et nous font, sous nos tuyaux de poêle, encore plus paltoquets ; il était temps d'aller les voir, dans trois, quatre ans les vieux bretons seront des sans-culottes. Ils mordent à la plus grande ambition moderne, un pantalon et un petit lopin de landes qu'ils entourent bien vite de cailloux. La propriété fait l'homme libre, c'est déjà quelque chose d'avoir six pieds de terre pour se faire enterrer. Ils seront sans costumes, sans culottes allais-je dire, mais maîtres chez eux. Oui, c'est quelque chose.

Comme peintre, j'aurais beaucoup de regrets, mais les peintres, eux aussi, s'en vont comme le reste, ils font place aux philolo-

[1] Le Play (Frédéric), économiste, 1806 1882.

gues, aux archéologues, aux grécologues et pantologues de récente et envahissante invention. J'admire la science comme un ignorant, je fais grand cas des savants, mais il ne faut abuser de rien ; et nous avons un par-dessus le marché de pédants que j'enverrais quelquefois au diable. C'est une invasion de choléra. On ne sort pas des thèses, des hypothèses et des antithèses sur le monde antique, et on ne s'occupe pas des vivants, si ce n'est pour les perdre et les décourager. Vous connaissez la fable de l'astrologue qui tombe dans un puits, c'est fait d'après nature et bien plus de notre temps. On aura le dernier mot sur la philosophie de l'art grec, mais on ne connaît rien des procédés de Paul Véronèse ou de Rubens, petites gens dont il ne faut plus s'occuper, ils n'ont pas la ligne !

On nous fait espérer que le choléra sera moins tenace, moins féroce qu'aux autres apparitions ; qu'en sait-on ? Au moins les médecins, cette fois, ont-ils l'esprit d'avouer qu'ils n'y comprennent rien. Pas le plus petit mot ! si ce n'est qu'il est contagieux, qu'il est venu de l'Inde, a fait explosion à la Mecque, s'est délecté à Constantinople, réjoui à Marseille, a suivi la ligne du Rhône en épargnant Lyon, la ville catholique, et qu'enfin *des fugitifs*, avis pour vous, mon cher ami, nous l'ont apporté de Marseille aux Batignolles. Voilà la science, qu'en dites-vous ? Grand bien nous fasse et que Dieu nous bénisse, mais vous voyez que nous ne pouvons aller chez vous.

Nous allons pendant une quinzaine encore rôder aux environs de Paris, aller chez quelques amis qui sont sous la même influence et puis il faudra rentrer. J'ai hâte, vous le savez, de mettre à profit les derniers jours que Dieu me donne. L'art est mon fagot et lorsque la mort paraît, je la prie *poliment* de faire encore une fois ma palette.

A M. Sollier.

Je voudrais bien savoir, mon cher ami, si ma recommandation près de M. Rathery, inspecteur des finances, a été de quelque avantage pour ton fils ; je suis surpris de n'avoir à ce sujet aucune nouvelle, d'autant plus que tu aurais pu m'écrire pour m'écrire. La recommandation a été faite en temps opportun et à mes yeux favorable. M. Rathery allait se marier, se mariait, était marié, et dans cette lune de miel encore à son premier croissant, il me semblait fort bien disposé à faire des heureux du reflet de son bonheur. Je sais que ta paresse est bien grande et que les crises électorales, qui doivent mettre la ville de La Flèche en mouvement, sont plus que suffisantes pour absorber le peu de moments que tu pourrais consacrer à un ami. Notre avoué, M. Garnier, a eu à ce qu'il paraît plein succès. Tu as dû, en homme d'ordre, travailler à cette élection, traversée dit-on par de sourdes et mesquines menées de M. le Maire. Voilà les nouvelles qui doivent

donner bien de l'occupation à la ville de La Flèche et qui retentissent jusqu'à Chaville. Quel joli sujet que des élections municipales pour un romancier ou mieux pour le théâtre. L'on dit que tout a été fait, je n'en crois rien, il y a toujours matière à rire si l'on veut s'amuser. C'est l'humeur du spectateur qui fait le tableau. Rien n'est nouveau sous le soleil, mais le soleil est toujours beau et nos successeurs croiront l'admirer mieux et autrement que nous. Il n'est plus question de faire des femmes douces, modestes, laborieuses, attachées à la maison, l'âme intérieure du foyer. Nous avons des femmes artistes d'un grand mérite : Rosa Bonheur étale sa croix sur son bavolet et Mme Sand pourrait porter le ruban en bandoulière, s'il n'y avait pour cela des porte-coton, des chambellans et des généraux ; bientôt nous aurons des femmes avocats, des femmes médecins, des femmes députés ; c'est à qui fera passage à ces dames. Vive le progrès ! Molière est décidément une ganache : Ceci s'imprime, il ne faut qu'attacher le grelot. Notre ami Pelletan, fort galant homme et homme fort galant, vient de publier le premier volume d'une trilogie sur ce sujet : La femme, le père et l'enfant. La femme, sous le nom de mère pour ne pas faire tort à M. Michelet, ouvre la marche naturellement ; ce n'est plus une affaire de chevalerie, mais de supériorité. Cependant il est fort peu question, dans ce livre, de la mère, de ses devoirs, de ses bonheurs, du grand rôle qu'elle joue. Livre plein de talent, de bonnes intentions, qui mènera bien des femmes au diable et avant à Charenton. Trois folles sont venues dernièrement lui apporter une colonne de Juillet couverte du haut en bas de devises, citations de notre auteur. Elles étaient vêtues en hommes, et sous des barbes postiches auraient pu remplacer Tom Pouce luttant contre son caniche. C'est admirable, tant de talent pour arriver à de si beaux résultats. Une chaîne d'or pour faire voler un hanneton. Tout le monde ici va passablement bien, depuis les grandes chaleurs j'ai seul été poursuivi par des douleurs, névralgico-rhumatismales fort pénibles. Je ne sais si les médecins découvriront jamais un moyen de guérir les rhumatismes, mais une main de femme douce et légère pourrait sans doute beaucoup pour cela.

Une chose bien en progrès, ce sont les coteries artistiques ; tous les jours une brochure nouvelle nous apprend la découverte d'illustres peintres méconnus ; je viens d'en lire une des plus cocasses intitulée *Place aux jeunes*. Où sont les jeunes ? Il est vrai que je dois nécessairement être vexé, car l'auteur ne m'a pas fait l'honneur de me nommer. Je crois, à vrai dire, que ce doit être un paysagiste et le paysage est si fort ! si jeune !

Adieu, mon cher ami, mes respects affectueux à Mme Sollier.

PAUL HUET.

A M. Sollier.

Il y a bien longtemps, cher ami, que nous n'avons échangé de nos nouvelles. Parmi les vœux que je forme pour vous et que je vous envoie, je souhaite moins d'interruption dans notre correspondance ; de moins loin on ne sait qui meurt ou qui vit. — Je viens de perdre un ami de quarante ans. Bixio [1], qui tant de fois a bravé la mort, nous a été enlevé en quelques jours. Revenu tard de la campagne et d'un long voyage en Bretagne, voyage fait en famille, je me suis renfermé, calfeutré, faisant le mort, pendant que les autres mouraient, cela pour me mettre tout entier au travail. La première fois que j'ai mis le nez dehors, c'était pour dire à Bixio : me voilà. Je l'ai trouvé, mais à l'agonie et n'ai pu le voir ; le surlendemain nous suivions en foule le cercueil d'un libre penseur. Tout cela à ma porte, alors que les journaux en parlaient et que tu savais toi-même sa maladie.

Pendant que je me plains de ton silence, il me vient en mémoire que tu lis fort mal mes lettres ; tu préfères tes feuilletons et tu as raison ; mais en fait, j'ai droit de me plaindre. J'ai fait quelques plaisanteries fort innocentes, ce me semble, sur l'*émancipation* des femmes et tu m'envoies à ce propos un pavé sur la tête. Qu'a donc de commun ce que je disais du livre, ou plutôt à propos du livre de Pelletan, et messieurs les compositeurs d'imprimerie ? Dieu me garde d'empêcher les femmes d'entreprendre tous les métiers du monde, soit même le métier de monter la garde, malgré ma répugnance pour les Vésuviennes et les Amazones. Mais avant tout, je voudrais qu'elles fussent mères de famille, élevassent leurs enfants, fissent la soupe à leur mari, moyennant que ceux-ci tailleraient de la besogne, feraient bien moins le lundi, fêteraient beaucoup moins les autres saints de leur calendrier social. Quant aux femmes de génie, libre champ, elles sont comme les hommes de génie fort rares. S'il s'agit de cordons, les dames aiment tellement les rubans que je leur laisserais volontiers part entière. Puis après, je me permettrais une réflexion : c'est que les arts, les lettres, déjà envahis par la foule des médiocres, gagnent peu et gagneront peu à l'envahissement des femmes. Sans être aussi rude que Joseph de Maistre [2], comme lui, j'ai peu vu d'Homère, de Michel-Ange, de Newton parmi les femmes. Les femmes sont charmantes toujours quand elles le veulent, elles écrivent et causent d'une façon charmante, un peu plus haut elles perdent généralement leurs grâces et ce don de plaire qui est leur naturel et leur attribut. Deux puissances s'entendent aujourd'hui surtout pour corrompre le goût : les femmes et les criti-

[1] Bixio (Jacques-Alexandre), savant et homme politique, 1808-1865.

[2] Maistre (Joseph-Marie, comte de), homme d'État, écrivain, philosophe, 1753-1821.

ques, autorité malheureuse, influence perfide, la corruption y est attachée. Cela ne veut pas dire que je prétends le moins du monde fermer les carrières à ce sexe irrésistible, je le voudrais que je ne le pourrais et si je disais semblable sottise, Mme Sollier ne me le pardonnerait de sa vie, et elle aurait raison. Les femmes, peu propres aux grandes entreprises, priment dans la musique d'exécution. Pour le reste, je ne demande que ce que je demanderais aux hommes, un goût inné, la vocation irrésistible, la passion qui compte aujourd'hui bien peu chez toutes les agréables personnes qui font de l'art un métier, une ressource, une contenance, une vanité. Ne vois rien de personnel en tout ceci, je te prie, ma pensée est plus haute. Dans ce siècle de défaillances et de dorure Christofle, je fais bon marché de ma personne, mais je subis trop l'influence de ce temps misérable pour ne pas quelquefois en *médire*. Admirons le reste, à la bonne heure, plus tard on verra ce que devient l'échafaudage.

Voilà qui dépasse son but, qui dit à certains égards plus que je ne voudrais dire, et n'est pas d'ailleurs à sa date. Oublie cette tirade sur l'envahissement du métier, d'autres ont mieux dit que moi. Lis Taine, par exemple ! Au lieu de tout ce bavardage, reçois mes vœux pour toi et ta chère compagne, ils sont sincères et ardents.

Nous allons passablement ; pendant une huitaine, nous avons fait une petite succursale des cliniques en grève. Que dis-tu de ce gâchis? Admires-tu, comme tout Paris, cette folie d'avoir relevé, puni de peines inquisitoriales les folies de la jeunesse après boire ; tout le monde est indigné de ce coup abominable frappé sur des gamins qui, dans trente ans, iront peut-être à confesse. Faut-il rire ou pleurer ? Le fait est que personne ne doit résister sous ce grand règne.

Puisque tu lis, lis donc les études de Quinet sur *la Révolution*, beau livre, malheureusement livre d'un misanthrope désespéré, qui arrive, je crois, à tout autre conclusion que celle qu'il désire.

Adieu. Je vous embrasse de cœur tous les deux pour la fin de cette année et le commencement de la future ; les miens se joignent tous à moi.

PAUL HUET.

René va bien dans ses études, on dit qu'il sera peintre. Quel mystère dans l'avenir de ce métier !

A Mme Michelet.

1865.

Chère Madame, je réclame ma part du collectif, je veux prendre à la lettre ce mot charmant : « *Lisez nous quand je dis je,* » et y répondre directement. Il y a trop longtemps d'ailleurs

LE GOUFFRE, paysage composé. (Carton au fusain pour le tableau exposé au Salon de 1861)

(1m07 × 0m78.)

qu'on ne vous dit pas de ma part, ce qu'on pourrait cependant vous dire bien mieux que je ne saurais le faire. Tant pis pour vous, chère madame, malgré ma paresse et ma timidité, singuliers défauts à mon âge, je me risque. Je ne suis pas très sûr de faire de la prose, mais si la prose vient toute seule pour dire : Toinette, mes pantoufles ; peut-être saurai-je vous dire en deux mots combien tous deux je vous aime et vous admire. Chez vous, d'ailleurs, le génie, ni l'esprit n'effacent nullement la bonté. Vous savez lire dans les cœurs comme dans la nature, et vous saurez traduire et bien interpréter mes intentions. Vous me croirez facilement quand je vous dirai combien vous nous manquez. Un voyage avec vous serait un rêve. Vos lettres sont attendues et disputées. Nous serions heureux de lire avec vous ce grand livre que vous avez sous les yeux et que vous entr'ouvrez. Nous venons de Bretagne, beau et mélancolique pays qui vit, triste et sauvage, replié sur lui-même, du souvenir de sa tradition. Si l'on veut recueillir quelque dernier témoignage de ce vieux passé celtique, il faut se presser. Tout s'en va, même la Bretagne ! La terre elle-même changera bientôt d'aspect, le diable jette ses flammes par les naseaux terribles des machines à vapeur. Dans trois ou quatre ans peut-être, on ne trouvera plus un de ces costumes qui donnent à ces sauvages aux longs cheveux l'apparence, la fière tenue des grands seigneurs. Ils ont la bonté de nous craindre comme des fils du démon. Ce qu'ils comprennent bien, c'est la propriété : posséder est leur grande ambition. Une motte de terre, un lopin de lande fait leur bonheur. Dès qu'ils en sont maîtres, ils l'entourent de murs en cailloux et disent : Ce champ est à moi ! La propriété c'est le vrai chemin de la liberté ; ils le prennent et le trouvent doux, s'inquiétant peu si le diable y est pour quelque chose et entre avec eux.

Que de souvenirs à rapporter, que d'observations à faire pour ceux qui savent voir et regarder ! J'envie les savants, une note leur suffit. D'un regard vous auriez pénétré cette vieille civilisation armoricaine. Nous avons beaucoup couru, beaucoup vu ; il ne me restera rien de ce beau voyage. Je n'ai su ni faire, ni rapporter une étude, mais il nous reste à tous de grandes fatigues et le souvenir de chaleurs tropicales. Nous avons nargué le choléra, vous savez qu'il est ici ! Les médecins disent parfaitement comment il est venu, par où il a passé, où il s'est arrêté, même de quelle couleur il est. Mais ce qu'ils savent bien mieux, c'est qu'ils ne savent pas ce que c'est, ni comment on le soigne, encore moins comment on le guérit. Situation cruelle, qui fait que nous vous souhaitons et ne vous souhaitons pas, que nous voudrions vous presser de revenir et que nous vous engageons à rester au loin, à l'abri du fléau, dans vos belles et pures montagnes. Restez-y, mais pensez quelquefois à nous et souvenez-vous qu'ici, vous êtes aimés.

M. Quinet vient de publier sur la Révolution un magnifique

fragment ; vous le connaissez sans doute, certainement dois-je dire. Nous sommes pénétrés de ce beau morceau. Quinet est de la grande famille, de la vôtre enfin ; dites, si je me trompe? La revue publie en même temps des vers de Victor Hugo. Malheureusement, c'est trop fort pour nous ; nous demandons la traduction. Son cheval est par trop un mulet indéchiffrable. Pégase a jeté le grand poète par terre et ne lui a laissé que cette triste monture.

Adieu, chère belle madame, et pardon de cette longue lettre, elle est d'un écolier à sa première visite, il ne sait comment rester, ni comment partir ; je n'ai su ni commencer, ni finir. Veuillez recueillir mes profondes et respectueuses affections. Il est bien entendu aussi que c'est à vous deux que je m'adresse.

PAUL HUET.

Au président Petit.

8 décembre 1865.

Mon cher Auguste,

Puisque votre démarche ne vous laisse ni regret, ni repentir, je n'ai rien à dire ; et cependant, en ami, je ne vous l'aurais point conseillée. Je m'étonne un peu qu'un grave magistrat cède si facilement, dans cette circonstance surtout, à un mouvement emporté. J'espérais que vous aviez passé sur moi, fort innocent, votre première irritation Je n'étais pas trop content, mais je me suis gardé de vous répondre. Vous revenez facilement. Vous êtes persuadé, j'en suis convaincu, que j'ai fait pour le mieux mais que je ne pouvais pas grand'chose. Il n'en est pas de même pour ceux qui peuvent tout !

Votre légitime mécontentement vous a fait mal interpréter quelques mots de ma lettre écrite à la hâte, et bien éloignés d'une mauvaise intention. Lorsque je vous conseillais d'attendre la bonne occasion de donner à ces gens-là un nouveau témoignage de votre valeur, je n'avais certes pas voulu mettre en doute vos droits à la position que vous demandiez. Votre ambition me semblait modeste pour vos années de service. Mais, mon pauvre ami, vous êtes, je le vois, encore bien jeune puisque vous pensez que les droits acquis passent avant tout, c'est le contraire qu'il faut croire ! M. Baroche[1] sait tout cela, mais comme c'est certainement un homme d'esprit et qu'il connaît les hommes, bien qu'il soit lui-même un grand exemple de ce que peut la *fortune*, j'espère qu'il aura compris ce qu'il y a de noble dans votre *premier mouvement* et jeté votre lettre au panier. Cependant ce

[1] Baroche, homme politique, 1802-1870, ministre de Napoléon III. Président du conseil d'Etat.

serait une exception ; non seulement sous le régime de l'absolu bon plaisir, mais sous tous les régimes, les puissants veulent que l'on plie ; eux-mêmes se courbent !

Certes, il n'est pas entré dans ma pensée de vous dire de rendre des services et non des arrêts, j'ai joué sur les mots et voilà tout.

Vous vous êtes trop pressé, mais avec moi cela n'a aucun inconvénient ; je voudrais qu'il en fût ainsi partout. Vous savez de reste que les pouvoirs veulent dans les hautes fonctions et dans les postes importants surtout (comme Lyon) des hommes à leur discrétion. C'est sous ce faux prétexte de dévouement que les habiles, les intrigants et les plats se glissent et arrivent. Et la faveur, et le népotisme, les comptez-vous pour rien ? Cela n'a pas d'opinions. Croyez que dans toutes les carrières les hommes droits, consciencieux, ont lieu de se plaindre. J'ai voulu quelquefois m'épancher avec vous, vous dire ce qu'est notre *métier*, et avec raison, vous m'avez fait voir qu'il y a mieux à faire.

Vous savez que si j'étais quelque chose ou quelqu'un pour ce monde officiel qui ne connaît que ses appétits, je ferais tout mon possible pour vous être utile.

M. Michelet passe l'hiver à Hyères. Je n'ai pas le temps ni l'humeur aujourd'hui de vous parler du voyage en Bretagne. J'avais d'abord besoin de parler de vous et de vos contrariétés. Je travaille beaucoup et je suis très en retard ; après le grand voyage nous avons fait quelques visites, chez un beau-frère menacé d'être aveugle, puis chez notre amie Mme Des Essarts où je comptais rencontrer son frère Paul *Lenormant*[1] que je tenais à retrouver. Il venait de partir et je ne l'ai vu qu'à son *cabinet*.

Votre procureur général est bien aimable de ne point m'oublier ; veuillez lui dire encore combien je regrette de ne l'avoir point rencontré. Embrassez bien les vôtres et recevez nos plus affectueux compliments ; j'attends l'éloge que vous avez prononcé en pleine Académie.

Il est bien difficile de voir l'artiste sous l'étudiant, mais René va bien, je suis content, il faut voir.

Tout à vous,

PAUL.

Au président A. Petit.

Décembre 1865.

Mon cher ami, j'ai revu M. Lenormant, il y a deux jours, et si j'avais eu le moindre espoir à vous donner, je n'aurais pas, malgré mes embarras de toutes sortes, perdu un moment pour vous écrire. Les mauvaises nouvelles parviennent toujours assez vite. Bien que le résultat qui vous concerne soit prévu, j'éprouve un

[1] M. Paul Lenormant était secrétaire général au ministère de la Justice.

véritable chagrin à vous en parler. Vous aurez du mal, il me semble, d'après ce qui se passe et ce que j'entrevois, à parvenir à Lyon. On m'a laissé penser que le ministre lui-même était dépassé, fort ennuyé du nombre des concurrents, qui s'est encore augmenté depuis ma dernière lettre, et en tout cas décidé à céder à la cour de Lyon. Vous devez ce me semble avoir quelque aboutissant dans cette circonscription. Je crois que vous n'êtes pas assez au courant de ce qui s'y passe et, comme toutes les belles âmes, trop en dehors des moyens souterrains. Je voudrais pouvoir quelque chose. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir je mettrais mes forces et mon amitié à votre disposition. Je désire pour vous l'occasion de vous distinguer ; elle peut encore s'offrir cette année, ne la négligez pas. Il vaut mieux parvenir par cette belle et noble porte du mérite personnel qui, dans tous les cas, est à la fois une vengeance et une consolation. Votre affaire Armand n'a pu être oubliée. Je sais que l'on aime mieux les services que les arrêts, mais peut-être trouverez-vous honorablement le moyen de rendre les deux en même temps.

Dites-nous, mon cher ami, si vous avez près de vous la famille Michelet. Nous sommes un peu étonnés du choix de cette résidence. Vos tentures de neiges semblent peu faites pour l'organisation susceptible et délicate de la charmante femme que vous allez avoir dans vos murs. J'espère pour vous que ce climat dur mais tonique lui convient, et que vous pourrez mieux connaître ces deux personnes supérieures ; ne négligez pas, mon cher ami, cette bonne occasion. M. Michelet a un cœur à la hauteur de son génie et, au milieu de tant d'études sévères et de cette étonnante production, il trouve le moyen d'être utile, serviable, excellent pour tous.

Mme Michelet sera très contrariée par le dernier décret. Il nous fait bondir... Notre Luxembourg va être dépecé, détruit, anéanti ; le plus beau jardin de Paris doit fournir 15 millions à M. Haussmann, le décret devait paraître ! Il a paru en un tour de main. C'est comme si l'on râflait vos montagnes. Espérons que le quartier y gagnera d'une autre façon, mais il me semble que le jeu est un peu vif et qu'on joue à coup sûr sur les fortunes privées d'une façon étrange et folle. Paris crèvera d'embonpoint.

Je me sens encore fatigué de mon voyage et ahuri de ce que j'ai fait, de ce que je fais, de ce que je veux faire, triste chose de se faire vieux et de le sentir. Ce qui vous étonnera, mon cher ami, c'est l'admirable verdeur de Michelet ; quelle singulière et vigoureuse jeunesse sous les années ! Vos montagnes, sous leur blanc manteau, ne sont ni plus vigoureuses, ni plus vivantes. De leur neige sort tous les ans une sève plus forte et plus jeune. Adieu.

Mille amitiés,

PAUL HUET.

De Sainte-Beuve.

Ce 29 décembre 1865.

Cher ami,

Je retrouve ces beaux ombrages des *Bords de la Seine*, j'imagine, que j'avais déjà admirés. Vous me direz où vous avez pris ce point de vue ; mais l'essentiel est cette grandeur de vue, cette magnificence de la saison vaporeuse et automnale, ces plans si larges s'étageant et s'enfuyant comme aux yeux de la rêverie. Votre originalité est là et j'en possède, grâce à vous, un merveilleux spécimen.

Merci, cher Huet ; j'irais, dès aujourd'hui, vous remercier si je n'étais retenu attendant, pour une indisposition, le docteur.

Je présente à Mme Huet mes respectueux hommages, et à vous mes vieilles et reconnaissantes amitiés,

SAINTE-BEUVE.

A M. A. Vauquelin.

Paris.

Cher Monsieur et jeune ami,

Il faut mettre toute chance à profit. Un commencement de rhume me retient aujourd'hui auprès du feu, je suis heureux de vous consacrer une heure de ce triste dimanche ; il me permet de causer avec vous et de vous demander, comme je l'ai fait pour votre excellent beau-père, pardon d'un silence trop prolongé mais involontaire. Encore si j'avais gagné quelque chose à ce mutisme forcé ! Ce serait au moins une petite indemnité dans le système des compensations. Mais rien ne se fait ; un sort semble jeté sur moi ; affaires du dehors, affaires du dedans, rien ne marche, rien ne s'achève. Pour la peinture, il faut avouer que le temps n'y est guère, j'entends, non le temps moral qui pourrait peut-être se présenter à la pensée, mais le temps nébuleux et sombre des *Frimaire* et *Nivôse* qui tiennent ce que leur nom promet. Nous sommes en Laponie, éclairés dans nos tanières par la lumière d'une lampe à l'heure de midi. Jugez ce que devient le paysage avec ces obstacles. *Pierrefonds*, fort avancé, n'est point terminé. Je suis dans les ennuis de l'architecture, armé de l'équerre et du compas, n'ayant point voulu recourir à d'autre aide que René ; il me faut prendre et reprendre à l'infini, pour accuser et dissimuler tour à tour. Ces instruments devraient être familiers à tous les peintres, mais l'éducation moderne est si bien mesurée que les peintres sont aussi étrangers à l'art des *Ictinus* et des *Vignole* que les architectes à l'art des *Zeuxis* et des *Véronèse*.

Et vous, cher monsieur, que faites-vous de vos brosses ? Pensez-vous au Salon prochain ? *La muse a-t-elle déposé son baiser sur votre jeune front ?* Vous êtes encore à l'âge des faveurs et des

inspirations, vous regardez devant vous et nous autres n'avons plus que le souvenir du passé, toujours ou presque toujours accompagné de regrets. O vieillesse si tu pouvais ! O jeunesse si tu savais ! Vous ne vous doutez pas de la rapidité du temps et combien arrive vite le moment où l'on se dit : j'aurais dû faire ! Vous êtes doué, profitez de vos belles années et des dons du ciel. Je suis effrayé en pensant aux vingt-deux ans de René, et plus encore pour lui peut-être que pour moi je vois avec inquiétude sa frêle barque entraînée par le courant.

Dites-moi que l'ami Legendre travaille ; je pense tous les jours à lui et voudrais le voir reprendre goût à ses occupations habituelles. L'art, à tout prendre, est un grand compagnon et, dans l'isolement du cœur, un vrai consolateur. Il peut tromper les ambitieux, mais soutient les affligés ; poussez-le par l'exemple. Legendre est d'ailleurs d'un bon conseil, et travaillant avec lui, vous trouverez, s'il reprend plaisir au travail, d'autant plus d'appui pour vous.

Je me recommande au souvenir de votre charmante femme dont je ne vous demande pas des nouvelles, elle va bien ainsi que ses chers enfants : ces dames, qui lui adressent tendresses et compliments, ont reçu il y a peu de ses nouvelles.

Adieu, cher monsieur, veuillez accepter mes plus affectueux compliments et souhaits,

PAUL HUET.

A M. Legrain.

6 février 66.

Cher ami,

Je quitte la palette pour vous remercier, sans trop tarder, de votre aimable souvenir ; définitivement vous rétablissez en notre faveur certains droits d'un régime que l'on croyait aboli depuis *les glorieuses déclarations de principes de 89!* Prenez garde, vous allez nous convertir et déjà la vue de ces nobles compatriotes nous fait penser que nos pères (ceux qui recevaient) avaient de bonnes raisons pour maintenir prébendes, redevances et autres choses plus gracieuses encore. Le seul tort que vous avez, c'est de ne pouvoir les accompagner, c'est vous que nous voudrions recevoir et fêter.

Vous me parlez d'un tableau qui ne *vient pas* et qui vous met l'âme à l'envers. Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites à ce sujet, l'artiste se décourage facilement, avez-vous retourné votre toile pendant quelques jours ? Refait une ou deux esquisses pour vous rendre mieux compte des difficultés ? Enfin pris toutes les précautions nécessaires en cette circonstance ?

Vous prenez vos sujets sur nature, vous vous aidez, je pense,

beaucoup de la nature pour exécuter vos ouvrages, on ne se trompe guère avec ces moyens. Je n'ai rien vu et j'en suis fâché, je vous aurais peut-être remonté !

Vous pensez que j'ai suivi la vente Troyon et que j'ai fait là de belles et nombreuses acquisitions dont vous me demandez compte. Cette marchandise, bien qu'*abondant sur la place*, n'est pas faite pour moi. Je voudrais, certes, posséder quelques-unes de ces belles et faciles études, mais je n'ai fait que paraître un instant à la vente, me gardant de la suivre pour ne pas être trop tenté, ou me donner trop de regrets. Voilà de la peinture agréable et facile. Troyon est *enfourneur* de petits pains toujours réussis, il ne faut pas les voir cependant en aussi grande quantité. Pâte délicieuse, habileté extraordinaire qui devient un peu commune à la fin et trop regardée. Les études de paysage étaient plus variées et charmantes de facture et même d'impression. Tout cela a été disputé entre gens ardents et riches, richissimes qui font aujourd'hui les ventes, plus la mode et *le beau temps*! Il avait de charmants spécimens des œuvres de camarades, je n'en étais pas, car je ne suis d'aucune église, vous le savez, chose mauvaise à la vérité et dont je ne puis me défaire. Un ciel, étude à peine frottée, mais d'une admirable indication il est vrai, s'est vendue disent les uns : 6 les autres 10.000 francs, voilà ce qui s'appelle un succès ! qu'en dites-vous ?

Adieu, mon cher ami, je vous quitte, car je n'ai pas un instant à moi. Je travaille et prépare une toile un peu grande.

A M. Sollier.

Février 1866.

Mon cher vieux, bien que toujours courant et fort pressé, je veux te déclarer que je peux me plaindre de tes longs silences, mais qu'il n'entre nullement dans ma pensée de compter tes lettres. Je t'écris pour t'écrire, causer avec toi, tromper les distances et obtenir de tes nouvelles. C'est en vieillissant que les séparations paraissent plus pénibles, elles sont plus amères encore lorsqu'elles divisent au bout d'un certain temps les opinions et les esprits ; cela doit arriver et arrive. Je n'ai pas la prétention de croire que mon époque, comme l'on dit, a trouvé le dernier mot et que tout ce qui se dit et se fait n'est que le radieux développement de ce que nous avons rêvé, dit ou voulu. Seulement, tout en reconnaissant de plus en plus le fatal enchaînement des choses, je suis de mon âge et tiens à ne pas suivre les yeux fermés les nouvelles générations qui nous succèdent. En beaucoup d'endroits, je les juge comme on nous a jugés sans doute, comme un peu folles et aveugles ; et cependant c'est une justice qu'il faut leur rendre : elles parlent de *mon temps* avec une certaine piété filiale qui ne manque pas de grandeur et qui

est surtout remarquable à côté des rasades et des petits verres qu'on leur sert sous le nom de progrès, de développement humanitaire, etc., etc. Je te trouve fort jeune et fort heureux du reste, si tu peux prendre, avec l'enthousiasme de tes vingt ans, tout ce qui se débite aujourd'hui sur le marché de l'intelligence. Je ne puis goûter toutes ces folies et, par nature, je déteste toute espèce de charlatanisme et de charlatans ; mais moi aussi j'aime la jeunesse et reconnais que malgré la pipe et l'absinthe, à côté du *réalisme* et de l'amour immodéré de l'argent, on trouve encore des fraîcheurs qu'on aime à respirer. N'est-ce pas d'ailleurs à côté de nous qu'ont pris naissance tous ces systèmes qui me paraissent aujourd'hui plus ou moins ébouriffants et singuliers, exploités surtout par le charlatanisme et le besoin de dire ou de faire autre chose que son voisin? Ajoute, pour ma satisfaction et notre bonne entente, que je reconnais, au milieu de beaucoup d'absurdités, beaucoup de bien et de vrai à recueillir. Nous avons trop demandé la liberté, trop combattu pour elle, pour ne pas écouter nos successeurs.

Voilà une bien longue réponse à deux mots de ta dernière lettre et tu dois trouver que pour un homme qui n'a pas le temps d'écrire, j'écris bien longuement. C'est qu'en effet, mon cher ami, j'y prends plaisir, même malgré toi qui parais éviter la discussion et te contenter de me blaguer comme un sage qui veut ne point se laisser troubler dans ses contemplations. A propos de contemplations, si je trouve qu'on ne fait plus beaucoup du Lamartine ou du Hugo, la petite littérature d'atelier est quelquefois bien vive et amusante. Le fils de Droz[1] (le sculpteur que tu as connu, je pense, et un de nos plus anciens camarades de pension à Lelièvre et à moi) Gustave Z[2] vient de publier un petit volume charmant que je t'engage à lire. Ce livre n'est guère que la réunion d'articles tirés de la *Vie Parisienne*, revue qui s'adresse au (demi) monde, qui défraye aujourd'hui romans et théâtre et donne le ton aux femmes qui veulent être le monde honnête, le monde, enfin! Ce garçon qui faisait de la peinture médiocre et s'était avisé d'imiter — à l'huile —. le peintre des bergers de la rue des Lombards : (Hamon), a trouvé, — à *l'encre*, — une couleur charmante et fraîche fort inattendue. Je t'engage, toi qui lis tout, à lire cela ; c'est un écrivain qui s'est révélé, dans un petit genre il est vrai, s'il y a des petits genres dans la réussite et le succès mérité. Le range-t-on parmi les réalistes ou autres, je ne sais, mais c'est vif, très amusant et *écrit*, sans que j'aie envie de le classer. J'ai dit tout à l'heure, littérature du demi-monde, mais ce sera lu par le vrai monde fin connaisseur et distingué.

[1] Droz (Jules-Antoine), sculpteur, 1804-1871, fils de Jean-Pierre Droz, graveur des monnaies.

[2] Gustave Droz, romancier, 1832-1895. *Monsieur, Madame et Bébé*, *Autour d'une source*, etc.

Ma femme, qui demande à qui j'écris, me recommande de ne point l'oublier et d'envoyer à Mme Sollier ses souvenirs les plus affectueux et aussi à toi-même. Adieu, mon cher ami.

Barye[1] se présente à l'Institut ou plutôt ses amis le présentent. L'Institut aurait besoin de quelques nominations semblables. Bien entendu, dans la mesure de mes forces, j'ai poussé à la roue, malheureusement je ne peux pas beaucoup près de l'illustre corps.

Au président Petit.

Février 1866.

Mon cher Auguste,

J'espère que vous êtes tout à fait revenu à votre beauté primitive et que votre belle tête de magistrat et d'aimable ami a retrouvé sa grâce naturelle et immaculée. A qui diable cette vilaine maladie va-t-elle s'adresser! C'est bien le cas de dire que rien n'est plus respecté dans ce temps de misères et d'incrédulité. Avez-vous au moins fait vacciner autour de vous les jeunes et charmants visages plus menacés (on devrait le croire du moins) et encore plus intéressés à préserver leur beauté?.. *L'enfant* va bien, il marche et marchera j'espère. Ce n'est pas peu de devenir un peintre, ils ont beau vivre par certains côtés plus longtemps que bien d'autres, ils devraient vivre deux cents ans, ce ne serait pas trop que la première partie pour apprendre et la seconde pour produire. Les dithyrambes plus ou moins élégiaques sur la rapidité du temps seront de mise et les pauvres peintres ne seront pas les derniers à dresser leurs plaintes vers le ciel. C'est surtout en cette saison... qu'on s'aperçoit du peu qu'on peut faire. Vous voyez, mon cher ami, que je n'ai pu vous écrire ; depuis un mois je dispute mon travail... aux jours sombres et obscurs, sortira-t-il quelque chose de ces ténèbres? Espérons-le et puisque, en vrai Dijonnais, vous trouvez le moyen, du fond de vos montagnes, de vous intéresser à nos arts, faites des vœux pour moi et soufflez dans mes voiles. Je voulais faire un pendant à mon *Inondation*, mais je me suis trompé de mesure et mon tableau aura, tant en largeur qu'en longueur, environ 25 centimètres de moins, peu importe s'il est bon, n'est-ce pas?

Si j'étais à la mode, ce serait le moment et l'à-propos de mourir ; quelqu'un, qui a trop bonne opinion de moi, me recommandait d'y songer; la vente de Troyon a fait quelque chose comme 4 à 500.000 francs ; par le temps qui court c'est la vraie gloire. J'ai vu les expositions fort intéressantes, mais j'ai à peine mis le pied à la vente pour avoir moins de tentations et de regrets. Les gens, qui jugent et achètent, forment un monde à part, fort mé-

[1] Barye, 1795-1875, élu à l'Institut en 1868.

prisant et dédaigneux. S'il passe un chef-d'œuvre, on dirait que ce sont eux qui l'ont fait, qu'eux seuls peuvent le comprendre et le désigner. Singulière petite espèce que la nôtre et dans cette petite espèce que de diminutifs !

PAUL HUET.

Au président Petit

24 mars 1866.

Mon cher Auguste,

Mon *Salon* est en effet terminé, mes tableaux partis ; j'espérais que le premier moment de liberté vous serait consacré et que je ne me laisserais point prévenir par votre lettre. J'ai gardé tant de choses à faire que je suis plus occupé, plus pris que pendant les dernières heures de mon travail d'exposition. Croyez bien que ce n'est pas la paresse qui m'a empêché. Je ne sais guère ce que c'est que la paresse et je n'ai pas besoin de vous dire combien nous pensons à vous. Nous ne vous savions cependant point si malade. Il paraît que cette petite vérole, qui atteint les rois, frappe fort sur les présidents ; je vous en veux un peu de l'avoir passée à tous les vôtres, et cela, malgré nos recommandations de revaccinage, mesure essentielle, enfin !..... Nous avons eu l'honneur de recevoir M. et Mme B. Ce sont des gens charmants et vous pensez qu'il a été beaucoup parlé de vous. Si vous devez espérer quelque chose auprès *des puissants* de la terre ou au moins du ministère, il me semble que mieux que personne M. B., qui paraît avoir pour vous force estime et véritable amitié, peut agir et voir. Je ne sais, en vérité, sur quoi vous appuyez ce que j'appellerais à mon tour vos préventions sur *quelqu'un* qui ne peut en avoir d'aucune espèce contre vous, à moins que des ennemis (et l'on en a toujours) n'aient adressé sur votre compte des rapports intéressés ou perfides. Vous avez tort, permettez-moi de vous le dire, de vous faire sur une personne, que je crois des plus bienveillantes et des plus honorables, des idées fausses qui *vous montent et vous animent*. Voilà ce que j'appelle des préventions et des préventions dangereuses dans une tête ardente et méridionale, que je tiens pour un peu trop italienne et artiste peut-être ; ce passage de votre lettre m'a fait de la peine. J'ai cru y deviner des dispositions fâcheuses pour votre intérêt. Vous êtes aimé et, plus encore, estimé comme homme excellent et homme de talent. Mais je vous l'ai dit, vous êtes par cela même porté à blesser des petites natures. Je sais par trop d'expériences personnelles combien la plus petite supériorité, bardée d'honneur et de dignité, inspire de haine mesquine, de jalousie étroite. Vous m'avez souvent reproché mon espèce de misanthropie, mes plaintes et mes vaines accusations. Vous avez eu cent fois raison, car tout cela n'empêche rien et ne peut

qu'affaiblir. Il faut ou marcher avec le monde, consentir à user de ses moyens, ou se renfermer comme vous le faites, j'en suis sûr, dans votre devoir et votre dignité. Le jour de la justice arrive, ou s'il ne vient pas, on peut au moins regarder les autres en face. Puisque vous lisez les journaux et me parlez de la presse, voyez le discours de M. Braun que *le Siècle* dit plein de calomnies. M. Braun ne dit pas toute la vérité ! Voilà ce que je pense. Félicitez-vous, mon cher ami, de n'avoir pas dans vos hautes fonctions affaire avec ce personnel. J'ai au moins la conscience, lorsque j'obtiens la sympathie des journalistes, de la devoir à mes efforts et à ma persévérance ; on ne saurait croire de quelles intrigues bêtes les journaux sont entourés. Pauvre humanité ! on demande la réforme des abus : — c'est pour en créer d'autres. Je suis cependant loin de me plaindre de la presse, je lui dois beaucoup peut-être, mais toutes les questions ont deux faces ; j'ai bien plus à me plaindre des gens de mon métier. C'est souvent là qu'il faut regarder. Croyez-vous que vos compétiteurs, pour Lyon, par exemple, aient dû vous ménager ? Je n'en sais rien, mais on peut supposer bien des choses chez ceux qui veulent arriver. Je suis seulement persuadé qu'en vous en prenant à un homme que je tiens pour bienveillant, vous faites fausse route, et je crois devoir vous en avertir ; pardonnez-moi si mon amitié m'entraîne trop loin. En attendant, vous avez en ce moment mieux à faire, soignez-vous, achevez, mon cher ami, de vous remettre en pleine santé et en état de reprendre les hautes fonctions que vous remplissez si bien, j'en suis sûr.

.....Après ces tristes et cruelles épreuves, vous devez éprouver un grand bonheur et comme une sorte de renaissance. Le premier bonheur, celui que nous goûtons ici, est de se sentir tous ensemble.

Adieu, mon cher ami, mille tendresses à toutes les chères vôtres.... quoi que vous en disiez, je vous quitte pour m'acharner au travail ; c'est là qu'est pour un artiste la *vérité* et les meilleures joies.

PAUL HUET.

A M. Legrain.

14 avril 1866.

Mon cher ami, j'attendais de meilleures nouvelles ! La mort de votre vieille et fidèle Marguerite a dû vous être bien sensible. Rien n'est plus respectable qu'un pareil attachement. C'est, en effet, une parente et une bonne parente que vous avez perdue ; tous les parents ne donnent pas de si beaux exemples, nous avons compris votre chagrin et nous y prenons part, quatre-vingt-neuf ans offrent aussi un chiffre rare, il faut bien le dire.

Je n'ai aucune nouvelle des dessins de M. votre beau-frère, je

n'ai pas davantage reçu une lettre de lui ; veuillez lui dire qu'il ne me doit aucun remerciement et que je suis, de cœur, disposé à lui être agréable autant que cela dépendra de moi. J'ai été fort embarrassé dans le choix de ses dessins ; tous les trois sont bien faits, mais effectivement un peu monotones. Le petit, que j'ai laissé de côté, m'a paru manquer complètement de perspective. C'est un genre ingrat et un peu limité si l'on n'use pas de toutes ses ressources. Le jury est et doit être sévère et je voudrais avoir de ses nouvelles. Vous avez, du reste, dans Mme de la Renaudière, une amie ardente et d'un zèle éprouvé.

M. du Parc est reçu, j'ai retardé ma lettre pour avoir des nouvelles à vous transmettre. Je suis fâché que vous n'ayez pas envoyé votre contingent habituel, j'ai attendu votre caisse malgré l'avis que vous m'aviez donné. C'était bon pour vous de poursuivre ; il faut surprendre le public ou le tirer longtemps par l'habit, il est à la fois fantasque et animal d'habitude ; si vous pouviez lui faire croire un jour que votre tableau est acheté 40.000 francs, prix courant des grands faiseurs, votre fortune serait faite. Il est vrai qu'on ne réussit pas à tous coups. Le fameux Gérôme vient d'avoir son jour de malheur.

Vous avez peut-être vu aux Champs-Elysées un charmant hôtel Renaissance, sur l'emplacement de l'ancien Jardin d'hiver. C'est l'hôtel d'une dame qui fait grand bruit et qui a tout pour en faire ; ancienne maîtresse de H... (ne montons pas plus haut), elle s'appelle aujourd'hui Mme de Païva. Elle est la femme légitime de l'ambassadeur portugais et fait bâtir aux frais d'un richissime Prussien sa charmante habitation, qui reviendra, dit-on, à dix millions. Depuis quelques années, nous sommes dans le royaume des fées ; certaines dames ont des marraines qui, moyennant remise, font pleuvoir les millions. L'escalier de ce palais est incrusté de lapis lazuli et de malachite : « Ainsi que la vertu, le vice a ses degrés », a dit Emile Augier en montant les marches de ce palais enchanté.

Les peintres les plus en vogue, ceux qui savent, comme ces dames, faire beaucoup de bruit, sont chargés de la décoration intérieure ; tout naturellement le fameux Gérôme, qui fait la peinture d'ivoire que vous savez, a été choisi pour exécuter un panneau. Gérôme est le gendre de Goupil, le riche éditeur de gravure, homme très entendu en affaires. « Combien prendras-tu à la Païva ? dit Goupil à son gendre. Elle est riche, très riche, il ne faut pas donner ce tableau à moins de 40.000 francs. — Très bien, je me laisse faire, va pour 40.000 francs. » On dit le prix à l'architecte qui le trouve un peu salé, mais qui en fait son affaire. Il va chez la princesse : « Belle dame, vous allez avoir vraiment une habitation royale, les travaux avancent, tout est digne de vous, vous avez heureusement choisi les plus illustres artistes du temps qui rivalisent de zèle et de goût ; dois-je vous prévenir qu'un palais de prince doit aussi entraîner des prix princiers.

Ces messieurs sont un peu chers, pas trop certainement pour leur mérite, mais le nom, le talent! le génie! tout se paye. — Mais enfin, monsieur? — Madame, M. Gérôme croit être modeste en vous demandant pour un chef-d'œuvre 40.000 francs. » Madame se lève, sonne, fait atteler, arrive chez Gérôme, comme elle entrait autrefois au bal Mabille : « Comment, monsieur, 40.000 francs, y songez-vous? Vous croyez que je me laisserai faire, je me suis laissé faire trop souvent, Monsieur, assez désormais. — Mais madame je ne suis nullement embarrassé, M. *Gambard* m'en offre 45.000. — Gambadez, Monsieur, tant qu'il vous plaira, je m'en moque, vous m'avez déjà fait payer horriblement cher mon portrait, une horreur à mettre au grenier, gardez peinture et portrait, celui-ci par-dessus le marché et adieu. »

Moralité : Ne prenons jamais 40.000 francs pour un de nos tableaux.

Et à mon tour adieu, meilleure santé,

PAUL HUET.

A propos, il paraît que M. Païva, l'ambassadeur, réclame; il n'a rien de commun avec la Païva en question, elle serait beaucoup trop vieille.

Au président Petit.

Paris, 22 mai 1866.

Oui, mon cher Auguste, le diable a jeté un sort sur moi. Je ne viens à bout de rien. Les heures sont des minutes, et doubles les affaires. Dites-moi pour quel but en conscience! Oh! si l'on savait comment piochent ces pauvres artistes, dans cette cage roulante d'écureuil, qui, fixée à son axe, les tient pleins d'illusions à la même place jusqu'à ce que mort s'en suive, au grand plaisir du public, je l'espère! Hélas! nous croyons marcher à la gloire! Qu'en dites-vous, mon cher ami? Vous qui êtes pour nous plein d'indulgence et de sympathie. Hélas! du fond de votre bonne, douce et grasse vie de province, qui a dû, je pense, depuis longtemps vous rendre force et santé, vous nous accusez de paresse, d'indifférence, d'oubli. Vous ne connaissez pas cette vie de Paris, pressée, haletante, barbare, où tout se touche, où l'on ne touche à rien; vous l'avez vue en passant, et pour aller à l'Opéra! Et cependant nous ne pouvons nous passer de ce foyer brûlant, destructeur, impossible. Michelet, malgré tous les matériaux qu'il avait emportés, a eu bien du mal à écrire son premier volume de Louis XV à Hyères, d'où il revient. Il faut coûte que coûte passer à ce creuset, y repasser sans cesse, sur le feu dévorant. Paris change chaque jour. Le droit au travail élève partout des palais pour une bourgeoisie menacée qui souffre et ne pourra payer, ce semble, d'aussi somptueuses demeures; à moins que

tout le monde ne devienne des Pereire et des Mirès[1] ! Qui se trompe, qui trompe-t-on? Le temps le dira. La foule rêve un âge d'or qui pourrait bien être l'âge de fer. Si l'on trouve peu d'auxiliaires aujourd'hui, dans l'avenir on aura peut-être en face des ennemis, le fer contre le fer, dit Ovide. En attendant, personne ne veut travailler, ni servir; l'existence est de plus en plus difficile pour celui du moins qui n'a pas des millions à répandre. Ce mot de millions tourne toutes les têtes, il semble que l'on n'a qu'à allonger la main pour les prendre ; c'est ce qui fait qu'on veut les prendre et non les gagner. Les plus sages et les plus honnêtes espèrent, comme Arlequin, gagner à la loterie sur un billet qu'ils n'ont pas pris. Les habiles dansent sur la corde tendue et se cassent le cou. Les artistes eux-mêmes font de grands efforts vers ce mât de cocagne offert à la cupidité ; au Salon, dont j'aurais dû vous parler tout d'abord, chacun veut attirer les regards ; on saute pour le roi de Prusse, ou pour Mme de Païva. Nous tombons au coco sculpté, avec boutique et fanfare à la porte. On fait annoncer la vente de son tableau pour la simple bagatelle de 40.000 francs dans l'espérance d'en vendre un autre à moitié prix, et avec perte ! Quelques Crésus donnent avec facilité du reste 10, 15, 20.000 francs d'un caprice et ne donneraient pas 500 francs d'une œuvre d'art. Tout cela trouve des journaux, des annonces, des compères et des casques Mangin !

Vous allez dire, mon cher ami, que je suis bien toujours ce frondeur mécontent, cet injuste boudeur ; hélas! probablement je ne suis que vieux; triste chose de vieillir, de croire qu'on aurait pu faire et que tout vous échappe, qu'on n'est plus de ce temps et que ce qu'on avait cru faire, fonder, n'est plus même compris. Mon tableau cependant a le *succès* (puisque succès se dit) auquel je puis prétendre, succès d'estime, qui se soutient et gagne des adversaires. Je n'ai jamais, avec mon genre, pu prétendre au succès *de vogue*, celui que rêve et réclame Mlle Rosa B. le verre à la main. Mais vous ne connaissez pas sans doute l'histoire du dîner donné à sa décoration[2]. En fait, mon tableau est bien placé, apprécié et peut-être acheté, mais comme il est considéré comme une œuvre sérieuse et supérieure au Salon, plus mal payé que tout autre. René a, vous le savez, mon cher ami, exposé un essai. J'espère que l'année prochaine il n'exposera pas et préparera quelque chose de sérieux.

Beaucoup de nouveautés. Lisez-vous les articles de Taine sur l'Italie? Les derniers sur Venise sont fort beaux. Malheureusement cet homme nous dit trop bien pourquoi nous ne pouvons

[1] Mirès (Jules-Isaac), banquier, 1809-1871.

[2] Au banquet donné en l'honneur de Mlle Rosa Bonheur, un convive porte un toast à sa gloire. — Prenant son verre, elle répond : « Si vous entendez par là le succès dont on jouit de son vivant, j'accepte ; mais s'il s'agit de cette réputation posthume dont nous ne tirons ni satisfaction, ni profit, je ne m'en soucie en aucune façon. »

rien faire, il ferait bien mieux de prendre le drapeau et de crier : En avant! Ne serait-ce pas mieux pour un professeur de l'Ecole des Beaux-Arts? Un siècle qui a vu David, Gros, Gros! Géricault, Delacroix, peut espérer mieux que les bibelots tant vantés. *Mozart*, remis à l'Opéra avec pompe et chanté délicieusement au théâtre lyrique, prouve qu'on aime toujours la bonne musique.

Adieu, cher ami,.....

Vale, valete.

PAUL.

A M. Legrain.

11 juin 66.

. . . . . .

Vous me parlez de mon Salon avec ce constant et affectueux intérêt de votre amitié pour les choses qui me concernent ; c'est bien à vous et je vous remercie. S'il était facile d'être content des autres et jamais de soi, je devrais être satisfait cette année. Bien placé, il me faut croire à ce succès d'estime qui est mon lot ; à part les inimitiés invincibles, on me fait la place bonne, prix de persévérance peut-être? Je reçois à l'instant un journal qui m'appelle le *vieil ami* de Guérin et de Gros et parle avec attendrissement de mes cheveux blancs ; prenons ce que l'on veut bien me donner. Un homme, sachant si peu faire des concessions, vivant si en dehors des coteries et des puissances, doit savoir se contenter. Faire mieux mes affaires, il faut y renoncer, un ami de Guérin et de Gros doit être de son âge et ne peut se corriger. Il paraît que je ne sais même pas vernir mes tableaux à propos et parer ma marchandise! Jugez lorsqu'il s'agit de battre la grosse caisse. Le fait est que mon tableau[1] est triste, bien qu'on le trouve jeune ; triste surtout au milieu des devantures de boutiques, des feux d'artifice et des incendies qui l'entourent. Cet effet de brouillard, par trop hollandais, dont je l'ai enveloppé, plaît peu aux spectateurs et les porterait au suicide. Ils aiment mieux les belles couleurs roses et le gris perle des tendres biches, le seul qui puisse se porter. Quel singulier métier que celui-ci et quel plus singulier peuple d'amateurs ; sait-il ce qu'il veut? j'en doute. Parlez-moi des critiques! Les meilleurs sont ceux qui nous disent pourquoi l'art est muet, mais pas plus qu'à Lucinde, ils ne sauraient lui rendre la parole ; ces messieurs parlent d'or presque comme des livres, et ne savent pas le premier mot de ce dont ils parlent. Quand ils disent les exigences de l'art, les belles qualités des maîtres, les magnificences des grandes époques, le diable en personne ne ferait une plus belle leçon de philosophie ; mais aussitôt qu'ils aperçoivent la moindre étincelle,

[1] *Le Bois de la Haye.*

soyez sûr que les premiers ils mettront le pied dessus. Plaire à ses ennemis? Grand Dieu! Il est déjà bien difficile de contenter ses amis; une chute leur est si agréable! Plaire à soi-même? Hélas! Vous qui avez mordu à ce terrible fruit, vous savez, dans le désert qui nous est fait, quelles inquiétudes nous nourrissons! J'ignore comment vous avez su que j'avais exposé un malheureux petit bouquet. Vous auriez dû me dire où vous aviez fait cette découverte. Voulant user de mon droit, j'ai en effet envoyé une fleur offerte à ma fillette le jour de sa naissance. Ses amies lui donnaient un bouquet, j'ai voulu lui faire le mien. Mais en voilà bien long sur ce sujet, mon ami, je voulais vous parler non de moi, mais de ce Salon, vrai cabinet de curiosités, collection de bibelots; l'art tourne au bric à brac et plus, à la marchande à la toilette. Discours de vieux peut-être, mais qui vous aime vous et les vôtres comme un jeune...

PAUL HUET.

Sainte-Beuve à Mme Paul Huet, à Chaville (Seine-et-Oise).

Ce 4 juin 1866.

Madame, je suis touché comme je le dois d'un témoignage si amical de sympathie : nous avons besoin plus que vous ne le supposez d'être encouragés et soutenus dans ce travail de chaque jour : il nous est doux de sentir des intelligences amies, et particulièrement de les trouver là où nous avons nous-même des admirations à placer. Je me rappelle le premier jour où je visitais Paul Huet dans son atelier proche l'École de médecine : que d'années écoulées, que de vicissitudes depuis lors! Notre amitié a résisté, et nous n'avons cessé, chacun dans son ordre, de travailler et de lutter! Ces souvenirs, dans leur sévérité même, ont leur douceur.

Il me sera bien cher, Madame, et bien précieux, en lui donnant la main, de sentir désormais une autre main toucher la mienne. Agréez, je vous prie, et partagez avec lui l'expression de mes sentiments les plus dévoués et les plus profonds[1].

SAINTE-BEUVE.

Du président A. Petit.

Grenoble, 18 juin 1866.

Mon cher ami, je relis votre spirituelle dernière boutade, et j'admire la jeunesse, la verdeur, la grâce de votre esprit qui, souvent morose et grondeur, frappe avec beaucoup de justesse sur les travers, pour ne rien dire de plus, de notre époque de transition; époque inquiète, agitée, où s'élabore avec hardiesse et trop peu de prudence peut-être un avenir que bien des gens redoutent, où s'agite le crible où passera, après bien des oscillations, la fine fleur du *socialisme* (pourquoi reculer devant le mot, quand la chose est partout?) et où sera retenu, pour

[1] Communiquée à M. Léon Séché.

être jeté aux immondices, ce qu'il y a d'indigeste, d'impossible, d'illibéral et contre nature dans ce système. Cet avenir, que j'espère toujours, tant me sont chères mes anciennes aspirations (mes illusions, si vous le voulez), vous et moi nous n'en verrons poindre que l'aurore. D'ici là, bien des fortunes scandaleuses s'élèveront et s'écrouleront; bien des luttes seront soutenues pour le triomphe du juste et du vrai; mais le pouvoir, porté par le suffrage universel de plus en plus éclairé, devra s'exercer forcément au profit d'une démocratie intelligente, honnête, et des idées civilisatrices. En attendant, nous n'avons, dans notre modeste position, qu'à suivre le précepte du grand Corneille, *faire notre devoir* et *laisser faire aux Dieux*.

Vous poursuivez le vôtre, mon cher ami, avec une ardeur, une persévérance dignes d'éloges et de succès. Vous ne seriez pas l'artiste que chacun proclame, si vous ne cherchiez encore plus que vous n'avez trouvé déjà, si vous n'aspiriez pas à plus haut qu'où vous êtes arrivé. Cette *certaine idée* qui était en Raphaël, et qui doit faire le tourment de l'artiste, du poète, de l'écrivain, sera-t-elle jamais satisfaite?... Heureux celui qu'elle obsèdera sans cesse! Il tendra ainsi de plus en plus à la perfection de son art. Suivez donc *votre idée* et ne vous préoccupez pas des déviations des autres...

Qu'avez-vous donc fait aux critiques de l'art pour qu'ils gardent vis-à-vis de vos œuvres une réserve aussi injuste?... J'ai vainement cherché, dans la *Revue des Deux Mondes*, votre nom au compte rendu du Salon par Maxime Du Camp, et dans plusieurs journaux. Il a dû se trouver sous la plume d'Ernest Chesneau, mais je n'ai pas le bonheur de lire le journal de M. Boniface; il m'a fallu attendre jusqu'au 10 de ce mois pour lire dans *la Presse* quelques lignes de Paul de Saint-Victor[1], sur votre grand tableau et sur la poésie et l'émotion que vous savez répandre sur vos toiles. — Quelques mots de votre dernière lettre me font penser que votre tableau de la *Haye* a été acquis. Est-ce par l'Etat, et puis-je espérer le voir au Luxembourg, ou ira-t-il orner quelque collection particulière? Je regretterais qu'il eût reçu cette dernière destination, car je ne connaîtrais pas cette œuvre, et je maudirais encore plus les impérieuses nécessités qui m'auront empêché, cette année, d'aller vous voir pendant l'ouverture du Salon.

A M. Sollier.

Octobre 1866.

Mon cher ami,

Comment allez-vous? On s'inquiète de vous; les lettres, nos lettres si tu veux, deviennent de plus en plus rares et tu sembles brouillé avec Paris, où nous pensions vous voir. Triste chose de vieillir par ce temps maussade trop en harmonie avec la vieillerie. Je suis de ceux qui désirent voir le soleil à la dernière heure. Au printemps, j'ai fait une apparition à Fontainebleau où j'ai trouvé Comairas toujours malingreux et mécontent, mécontentement d'un homme qui ne fait rien et ne sait que faire. Corot, son

[1] Paul de Saint-Victor, critique littéraire, 1827-1881.

intime depuis la mort de Decamps, m'a donné il y a quelques jours, accidentellement, de ses nouvelles ; à soixante-dix ans, Corot a des rhumatismes, première atteinte à cette santé inébranlable ! Lelièvre[1], venu à Paris pour consulter, est reparti sans nous voir, Dionis, de plus en plus grondeur et toujours excellent, aurait grand besoin d'air et de repos et ne peut s'arrêter. Voilà, mon cher ami, le bulletin du vieux groupe dont tu es toujours, j'espère, le plus solide et vaillant représentant, la colonne la plus inébranlable. Je serais fâché cependant de ne point avoir de vos nouvelles et de ne point savoir comment vous vous comportez dans ce charmant abri où vous vous confinez. Croyez qu'il y a encore, de par le monde, des amitiés fidèles. Te donner des détails c'est te dire, mon cher ami, qu'on compte aussi sur toi. L'écho d'une aimable sœur nous répète une fois par an les mêmes nouvelles de G. Poppleton. Georges pratique en conscience, entend la messe tous les jours à six heures du matin, est le premier à courir après vêpres et complies, ne manque pas un sermon, et quitte seulement le livre d'heures ou l'Imitation, pour manier, comme saint Joseph, la scie et le rabot. Cette santé chancelante, si usée, se maintient par la sainteté de l'âme et l'exercice modéré du corps. Hélas ! et dire qu'un tel exemple ne nous profite pas. Peut-être à cet égard me donnes-tu un démenti, peut-être as-tu fait de ton manoir une chapelle dont tu es le vrai desservant. Lorsque je t'ai vu, tu sais comment j'ai été pris par le calme de ce charmant hermitage où ta philosophie semblait si bien encadrée. Et cependant, je t'ai toujours vu si bien au fait des petites choses de ce monde, que je doute beaucoup de ta conversion. Tu es moins isolé, dans ton isolement, que nous à quatre lieues de Paris, dans cet atelier de la famille où tout le monde travaille. La plus grande distraction vient du rossignol de la maison. Je voudrais vous faire entendre la voix d'Edmée qui a pris un bon développement de soprano sonore, vibrant et cristallisé. Je l'avoue, j'en jouis avec bonheur et cependant non avec égoïsme, je serais heureux de vous la faire juger. Je travaille toujours comme un homme à la tâche et qui compte les heures d'un travail à livrer. C'est qu'en effet, il faut compter le temps aujourd'hui, on dit que je travaille trop, ce qui peut se dire dans un temps où personne ne veut plus travailler. J'ai été et je suis encore éprouvé par des troubles nerveux, des espèces d'étourdissements qui pourront bien me jouer un tour. On veut attribuer ces indispositions à trop d'assiduité ! et les ans donc ? Les enfants vont bien, la mère heureusement mieux qu'elle n'a été depuis longtemps. Edmée chante encore pour chanter, et René, devant le grand cordon de route qu'il voit devant lui, comme tous les jeunes gens, trouve qu'il aurait tort de se presser et flâne un peu trop le long du chemin.

[1] Lelièvre (Charles-Jean-Baptiste), peintre de portraits, salons de 1831 à 1848.

Voilà bien en détail, mon cher ami, des nouvelles de nos santés à tous? Que t'écrire de mieux! Je suis toujours en retard avec toi des choses courantes, tu restes plus jeune que moi avec le présent. Le présent toujours jeune et que je commence à calomnier peut-être, mais qui tous les jours me semble se séparer davantage. Et cependant, mon cher ami, le soleil est toujours pour moi aussi merveilleux, les femmes aussi charmantes et l'amitié aussi douce. Plus que jamais, je crois qu'il est des choses qui ne vieillissent pas, et ce sont surtout les bonnes.

Adieu, mon cher ami, mes compliments les plus affectueux à ta chère compagne; tous les miens se joignent à moi.

PAUL HUET.

A M. Legrain.

30 décembre 66.

... Les difficultés de la domesticité, qui de plus en plus *refuse*, comme on dit au turf. Par quoi la remplacera-t-on? dites-le-moi si vous avez le secret; je veux bien rêver un état où tout le monde aura cent mille livres de rentes, mais comme messieurs les réformateurs me prouvent qu'il y aura toujours des sots et des imbéciles, j'en doute et ne vois pas ce que les pauvres diables gagneront à laver la vaisselle dans un phalanstère. Je me trompe fort, ou il y aura toujours certains pots normands à vider et des gens pour cela. Que les races ne soient pas condamnées à perpétuité, voilà, sur ce point, ce qui est consacré et heureusement bien consacré. Les pauvres vieux libéraux sont fort arriérés! et dire que dans notre jeunesse nous avions cru que nous ne pourrions jamais l'être. Hélas, me voilà pour mon compte dans les ganaches, et pourtant, mon cher ami, jamais âme ne s'est plus débattue dans une vieille machine. Je rêve, à mesure de la diminution des forces, des travaux d'Encelade; hélas, les Dieux jaloux n'auront pas besoin de l'Etna pour m'écraser; le plus petit caillou aura raison de moi; un rhume de cerveau et nous ne sommes plus braves, mon cher ami, une colique et nous entrons dans l'immortalité. Ce qui veut dire que nous sommes... *fichus*.

Adieu, en attendant, travaillez, le travail est un bon gardien et une belle illusion, cela remplit la vie, console de bien des choses et n'empêche pas d'aimer ses amis de tout cœur.

. . . . . .

A M. Léon Gauchez.

8 janvier 1867.

Monsieur, Je ne sais comment découvrir l'auteur anonyme chargé dans la *Chronique internationale* de la critique de l'Expo-

sition de Lille. Pardonnez-moi, monsieur, si je m'adresse à vous pour aller à sa rencontre ; sans mon absence de Paris, je n'aurais pas attendu si longtemps pour vous demander de vouloir bien, en ma faveur, trahir cet incognito et me faire connaître à qui je dois le témoignage d'une vive et bienveillante sympathie dont j'ai été touché.

Si vous ne pouvez me répondre, soyez, monsieur, mon interprète auprès de M. R. S..., l'auteur des articles sur l'Exposition de Lille et recevez l'assurance de mes sentiments distingués[1].

De Mme Michelet.

Hyères, 1er février 1867.

Chers amis,

Quelle bonne fête nous avons eue hier soir en recevant ces trois lettres toutes chargées de tendresses et de vœux. — Comme je me sens fière d'être ainsi favorisée de notre cher et grand artiste. Oh! pour lui, quelle apothéose dans notre cœur! — Mon mari va prendre la plume, je me tais, n'osant plus rien lorsqu'il parle; mais je pourrai bien doubler la signature ?

J'ai été d'autant plus heureuse de cette aimable visite, que je me sentais un peu prise de mélancolie, par suite de ma mauvaise santé. Vous m'avez fait oublier ces petites misères dont nous sommes trop esclaves. — J'ai revécu au milieu de vous, à la fois sous le charme et l'entrain de la vie.

Ce matin, je vous relis encore, le ciel est splendide, le mistral s'est apaisé, mon mari est charmant, je me sens aimée, je ressuscite.

Vous avez raison, ma chère Edmée, de vous envelopper de vos mousselines blanches, c'est le nuage qui fait valoir la beauté. Je voudrais être plus près de vous et compléter votre toilette, de nos lianes souples et amoureuses. Leurs amitiés iraient si bien à vos vingt ans.

De Jules Michelet.

Je me permets, mademoiselle, d'interrompre ma femme, à ce mot, et de vous dire que je vous vois aussi dans ce nuage, vous admire, vous suis de mes vœux paternels! Puisse !... Mais si je ne m'arrêtais ici, mes vœux seraient si longs que je ne pourrais dire ce que j'ai sur le cœur, *pour vous, madame*, qui nous dites ces choses aimables et tendres, — et pour vous, cher monsieur! Vous me traitez trop bien au sujet d'une lettre qu'on ne devait pas imprimer. Je n'en rétracte pas un mot, mais cela a paru à mon insu, trop tôt. — *Artiste* veut dire *créateur*. Si Cousin[2] eût été vraiment artiste, il faudrait s'incliner. Mais c'était *un metteur en œuvre*, ingénieux, adroit et charmant — charmant, n'eût été son emphase et sa solennité, demi-hypocrisie qui me faisait hostile. — Avec cela, tel quel, j'aimais cette figure, l'une des principales de l'époque. J'ai été attristé de voir révélé, si vite, ce sentiment sincère, qui pouvait rester intérieur.

[1] Publiée dans l'*Art*, t. XLI, p. 53.

[2] Victor Cousin, philosophe, homme politique de l'école spiritualiste.

Vous l'avez compris, j'en suis sûr. *Entre nous, nous nous entendons.* Je vous serre tendrement la main,

J. MICHELET.

Au président Petit.

Février 1867.

Mon cher Auguste,

Que dites-vous de ce long silence. Pour moi, sans trop m'informer à qui la faute, j'en accuse tout le monde et *moi-même*. Croyez bien que ce n'est pas la promesse d'une lettre, que votre chère Anna a si souvent annoncée, qui a retenu ma plume ; je n'ai à cet égard ni susceptibilité, ni rancune ; je vous aurais écrit depuis longtemps si le diable ne s'en était mêlé. Je n'ai ni liberté de temps, ni liberté d'esprit. Le progrès est-il parvenu à diminuer les heures en augmentant Paris ? Le progrès joue de si singuliers tours ! Quel signe de décrépitude, mon cher ami, de douter de toutes ces choses qui ont bercé notre jeunesse ! Je vois toutes ces merveilles du jour d'un œil terne et le dirai-je : mécontent. Il ne faut voir ni les décors, ni les bayadères de trop près et trop souvent. On parle beaucoup de personnalité et d'individualisme, mais je sens trop qu'on vit pour moi et que je n'ai ni le temps, ni la force de faire ma partie dans ce tohu-bohu de commande, qui renverse les maisons, tranche les montagnes, et par des coups de baguette construit des palais, sans architecte ! Paris est plus étrange et plus nouveau aux yeux d'un Parisien qu'aux yeux d'un étranger ; tous les jours je me perds dans des quartiers que j'avais revus la veille tels qu'ils étaient dans mon enfance, et l'on peut assurer sans se tromper beaucoup, que dans six mois il n'existera pas une maison ayant vu deux générations. Tout cela peut être magnifique, et inspirer beaucoup de tristesse. La vie allait ce me semble assez vite déjà. Il y a longtemps qu'on l'appelait un rêve ; aujourd'hui, on pourrait dire que c'est une hallucination étrange qui passe rapide comme l'éclair, ne nous laissant la possibilité ni d'agir, ni de penser. On parle de millions comme autrefois de pièces de dix sols et l'on se demande comment on vivra au milieu de ces millionnaires de hasard qui se pendent sur leur coffre-fort. Il me faut, sous ces impressions, préparer mon Exposition universelle et l'Exposition annuelle, car nous aurons deux Expositions ! Qui oserait dire qu'on n'aime pas les arts aujourd'hui !

... Cette vie dont dépendent aujourd'hui toutes les existences viendrait à manquer, on se demande quelle serait la liquidation de ces dernières années ! Il y a quelques jours, le *Lion*, disait-on, était malade et déjà les braves mettaient le nez dehors pour voir s'il était temps de donner la dernière ruade. Le fait est qu'il y a un sourd mécontentement qui ne demanderait qu'à se faire jour.

... *Les Michelet* partent demain pour le Midi et retournent à

leur coin d'affection, dans cette belle vallée d'Hyères aux chênes verts. Mme Michelet est souffrante et fort changée. Malgré le succès de son petit volume [1], elle part fort triste et jetant un regard plein de regrets sur ce Paris dont je viens de médire, mais où elle a ses amis et un théâtre. Avez-vous lu ce petit volume qu'elle laisse derrière elle ? Ce n'est certes pas un livre fait pour des enfants, mais peut-être bien une leçon pour les mères, et dans tous les cas, les souvenirs bien sentis d'une enfance opprimée et malheureuse. Je ne sais si, comme bien des gens le prétendent, elle eût mieux fait de ne le point écrire, pour moi, je le trouve plein de cœur et d'attrait; la souffrance du cœur inspire toujours une grande sympathie et les efforts de l'imagination, le travail de l'intelligence chez un enfant, bien étudiés et bien peints, ne peuvent manquer d'intérêt.

Adieu, mon cher ami, embrassez tous les vôtres pour nous.

PAUL HUET.

Avant six mois nous aurons la guerre, l'Allemagne ne parle de rien moins que de reprendre l'Alsace et la Lorraine et peut-être de venir à Paris. J'ai à ce sujet de singuliers détails. Je crois au moins qu'on saurait les recevoir d'une fameuse façon.

De Sainte-Beuve.

Ce 5 mars 1867.

Cher ami. Pavie m'a appris que vous aviez été malade. J'y ai bien pris part, et je vois avec bonheur que vous êtes mieux.

Je ne sais rien de rien sur le point que vous me touchez. Que me parlez-vous des Dieux! Je n'aurai point l'insolence de dire que je n'en connais pas, mais je dirai je ne les vois pas. Une démarche de vous pour cette succession [2] mettrait l'Académie dans son tort : je crois, à vue de pays, que ce serait le plus sûr résultat.

J'offre à Mme Huet mes reconnaissants hommages, et à vous, tous mes vœux pour la santé et toutes mes amitiés,

SAINTE-BEUVE.

D'Ernest Legouvé.

Cher ami, vous aurez vu dans les journaux que l'élection Brascassat est ajournée à six mois.

Il est possible et probable même, à ce qu'il paraît, qu'il y aura d'ici là une vacance nouvelle dans la section de peinture.

[1] *Les Mémoires d'un enfant.*

[2] Il s'agit de la succession de Brascassat à l'Institut. Jacques-Raymond Brascassat, peintre de paysages et d'animaux, 1804-1867. Prix de Rome de paysage. De l'Académie depuis 1846.

M. Beulé[1] compte proposer, si cela arrive, de nommer deux paysagistes, vu l'éclat et le nombre des artistes qui aujourd'hui se distinguent dans ce beau genre. Vous avez de nombreux concurrents ; Français et Fromentin augmentent la liste. On parle aussi, je crois, d'Aligny ; ce qu'il faut, c'est faire voir vos tableaux du Luxembourg le plus possible aux juges. J'y ménerai Beulé. Nous resterons lundi soir à la maison, si vous voulez venir, vous nous ferez plaisir.

Bien à vous,

E. Legouvé.

A M. Legrain.

13 mars 1867.

Mon cher ami, si je n'ai pas lieu d'être très fier de ma santé, qui, par ce temps diabolique, ne se remet point très vite, je puis me dire très heureux et très satisfait d'un élève aussi charmant que vous.

... Il me semble difficile que votre portrait, bien qu'un peu lâché, ne soit pas admis et remarqué pour certaines distinctions ; je vous demande pardon d'y avoir mis quelques touches ; mais l'habit de cet élégant jeune homme était trop négligé, et j'ai craint que cela lui fît tort pour rentrer au Salon. On a dû vous dire, du reste, que j'avais fait mon possible pour me tenir dans vos données, me contentant de donner littéralement un coup de brosse à ce costume ; véritables fonctions de valet de chambre.

. . . . . .

Vous avez su que j'avais eu une espèce de coup de sang qui m'avait, comme mon patron saint Paul, foudroyé et jeté bas de mon dada, c'est-à-dire de mon chevalet. La différence, c'est que mon saint a reçu en tombant tous les rayons divins et que je n'ai recueilli de mon coup de foudre que la nuit la plus obscure. J'étais seul, et lorsque j'ai pu retrouver mes sens, je suis heureusement parvenu à me traîner jusqu'à ma porte pour l'ouvrir et appeler du secours. Comme tout cela s'est passé sans aucune congestion, nous devons espérer que je serai bientôt remis et des remèdes violents et de rhumatismes et des grippes qui ont profité de la circonstance.

. . . . . .

Mes meilleures amitiés.

Paul Huet.

A M. Léon Gauchez.

Monsieur, j'aurais mauvaise grâce à résister à vos aimables flatteries. Si la louange est un appeau au son duquel se laisse prendre notre pauvre vanité, je ne puis me défendre de reconnais-

[1] Beulé (Charles-Ernest) archéologue, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts 1826-1874.

sance pour la sympathie bienveillante que vous m'avez témoignée. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, ce qui, jusqu'à présent, m'a empêché de me joindre à votre grande association : la triste expérience !

Dans les généreuses années de la jeunesse, j'étais un des plus ardents à concevoir et à proposer de pareilles entreprises. Que sont devenus ces embryons de sociétés fraternelles ? Des fœtus avortés avant les premiers mois. C'est que l'art est délicat, très en dehors des choses ordinaires de la vie et d'une susceptibilité difficile à comprendre. Ce qui fait la fortune de tous, en général, cause sa ruine. Pour réussir, les associations veulent le nombre, l'art vit d'exceptions et dans un certain sens est l'ennemi de la foule.

Ajouterai-je, Monsieur, que j'ai tous les défauts qu'entraînent ces conditions que je prête à mon métier ! Pour lutter, je me suis toujours tenu dans le silence et l'ombre, loin de ces ateliers de courte échelle où se préparent les succès. On prend facilement au mot les gens qui ne demandent rien. On les estime et on les laisse.

Vous voulez, Monsieur, me tendre la main et vous vous offrez à moi d'une façon toute chevaleresque, pour m'introduire dans votre société. Je cède facilement à de si gracieuses avances. Tout ce que je souhaite, c'est que vous en tiriez vous-même satisfaction[1].

Au président Petit.

24 mars 67.

Cher ami,

Vingt lettres commencées témoigneraient de mes bonnes intentions, croyez que je ne vous oublie pas. L'enfer, direz-vous, est pavé de bonnes intentions, le ciel et l'amitié exigent davantage. J'ai été très souffrant, accablé de soucis et d'affaires et fort peu en train de colporter à mes amis mes humeurs maussades et mes tristes impressions. Dans la jeunesse, la maladie est encore la lutte, pour les vieux, c'est le coup de grâce, voilà le décourageant ! Vous avez été mis au courant de mes accidents et je vous en tiens quitte ; j'ai beaucoup tourmenté les miens et aujourd'hui les miens veulent me mettre en *lisières ;* bientôt l'on me donnera une bonne pour me conduire au soleil en douillette de soie. Sous ma *vieille guenille*, je veux cependant croire encore à la jeunesse du cœur et voilà comment je me révolte. Qu'est-ce donc que la vie sans les ardeurs de l'amitié et les joies du travail ? Faut-il s'en aller sous le triste coup des illusions perdues ? Ce qui se passe autour de nous est bien fait pour produire ce découragement, qui n'est plus exclusivement le fardeau de la vieillesse, mais la plaie d'une jeunesse épuisée. Ce qui semble le plus

[1] *L'Art*, t. XLI.

singulier, le plus inexplicable aux hommes de notre âge, qui ont vu tant d'événements, c'est le peu de foi, c'est ce manque d'ardeur en toutes choses de la jeunesse actuelle. Les faits politiques sont graves, l'inquiétude est grande et manifeste, mais ce que je trouve bien plus grave, bien plus inquiétant, c'est cette lâcheté morale générale, symptôme d'une prompte décadence. Quand tout le monde tire à soi, on est bien sûr qu'il ne restera bientôt plus que des débris.

Voyez, mon cher ami, malgré moi je parle comme la vieillesse chagrine. Mais vous-même ne vous êtes-vous jamais inquiété des opinions libérales de votre jeunesse, j'entends de leurs résultats : les casernes de M. Haussmann et les émeutes de Roubaix !

Vous avez vu les séances de la Chambre et l'incohérence de tous ces beaux discours. Pour moi, je l'avoue, je goûte peu le discours de Thiers. Thiers me paraît le vrai ministre de l'Empire ; c'est un élève de Talleyrand qui n'a pas su changer à temps les galons de son habit. La séance où Jules Favre [1] et Rouher [2] ont parlé a été des plus violentes, et les journaux vous ont très mal donné la violence des invectives : « Vous vous êtes traînés dans des flots de sang, criait Pelletan. — Vous avez, avant le 2 décembre, baisé la semelle de mes bottes pour obtenir une place » criait le calme Carnot à Rouher, etc. Jugez du reste.

Si vous voulez des nouvelles : E. Ollivier [3] touche au ministère; Rouher emploie son immense talent à se maintenir en équilibre ; dans les bureaux assemblés pour nommer la commission pour la liberté de la presse, Ollivier a échoué à une voix contre le candidat de la majorité : — Savez-vous pour qui vous avez voté ? a dit aux *deux* membres de l'opposition le président du bureau d'Ollivier : — « pour le candidat de l'empereur, le membre de la majorité donnera, ou au *moins est invité* à donner sa démission ; l'empereur tient beaucoup à ce que E. Ollivier soit nommé par son bureau membre du comité ». En fait de révolution, les Français *de la rue de Richelieu*, vont jouer *Hernani ;* le séquestre est levé.

J'ai été si souffrant... que je n'ai pu aller rendre ma visite à votre cher et charmant président M. B... Je tâcherai certainement de réparer cette faute involontaire. Soyez assez bon, mon ami, pour présenter mes premières excuses. Mais à quoi n'ai-je pas manqué ! Ce pauvre Ferdinand de Lasteyrie [4] parti immédiatement après

[1] Jules Favre, homme politique, avocat, 1809-1880. Député, chef du groupe des Cinq. Vice-président du gouvernement de la Défense nationale, ministre des Affaires étrangères ; de l'Académie française, 1868.

[2] Rouher (Eugène), homme d'Etat 1814-1884, avocat, député 1848, ministre 1851, président du Sénat 1869.

[3] Emile Ollivier, avocat, homme politique, 1825. Ministre de l'empire libéral.

[4] Lasteyrie du Saillant (Ferdinand-Charles-Léon, comte de), archéologue et homme politique, 1810-1879, député, aide de camp de Lafayette en 1830.

la mort d'un fils pour aller en Amérique sauver dans le Sud une partie de la fortune de sa femme, rentrait, il y a quelques jours, pour conduire cette dernière au tombeau. Victor Lefranc[1] vient de perdre une fille adorée de quatorze ans, ce que je pourrais vous compter de malheurs serait terrible. Il m'est triste de terminer ma lettre par cette sombre revue.

J'espère au moins que vous êtes toujours de plus en plus satisfait de la santé des chères vôtres.

A bientôt et adieu, embrassez-les bien pour nous tous et donnez-nous de vos nouvelles.

PAUL HUET.

Au président Petit.

16 avril 67.

Mon cher Auguste,

Pâques est dans cinq jours ! Que faites-vous donc, ne prenez-vous point vos vacances ? Ma femme, ce me semble, vous a offert son pauvre gîte. Vous devez être impatient de voir cette Exposition universelle qui amène l'Europe à Paris, avant que l'Europe ne se déchire ! Rien, il est vrai, n'est complètement achevé pour recevoir les visiteurs, et peut-être faudra-t-il encore un mois pour que tout soit terminé. Au point de vue pittoresque, cette Exposition sera curieuse et originale. Pour les ignorants, qui, comme moi, sont peu soucieux d'étudier les merveilles de l'industrie et ses machines, qu'ils ne peuvent, ni apprécier, ni bien comprendre, l'Orient étalera ses richesses et ses plus pompeuses fantaisies. Il est déjà curieux de voir une mosquée à côté d'une chapelle évangélique, une boutique catholique à côté d'une boutique protestante, délivrant toutes deux leurs prospectus et leurs petits sermons. La synagogue et le temple égyptien coudoyant tout cela, ayez donc des opinions bien arrêtées ! Et cependant, hélas ! qui dit que dans peu de temps nous n'aurons pas nos guerres sociales et religieuses. Avant que l'orage éclate, ne voulez-vous pas venir nous voir, nous serions heureux, vous le savez, de vous offrir une hospitalité bien étroite, que le cœur seul peut rendre supportable ; les santés des chères vôtres doivent vous laisser plus de liberté d'esprit et d'action et vous avez, ce semble, toujours une fille au moins pour vous accompagner.

Je ne vous renouvellerai pas mes excuses, mon cher ami, j'ai été accablé d'ennuis et d'affaires, et si je ne vous ai point écrit, c'est que cela m'a été impossible. J'avoue que je suis du nombre, déjà grand, de ceux qui entrevoient un triste avenir. Peut-être mes intérêts *bourgeois* troublent-ils ma vue ; que voulez-vous ? J'entre dans cet âge où l'on n'est plus compris, où l'on comprend peu les nouveaux arrivants. Si j'entreprenais ce sujet, mon cher

[1] Victor Lefranc, avocat, homme politique, ministre 1809-1883.

ami, je n'en finirais pas et je désire tellement vous envoyer mon meilleur mot d'amitié et de souvenir que je veux en rester là pour que ma lettre puisse, s'il se peut, partir aujourd'hui.

Nous ne savons guère ce que nous ferons cette année, fuirons-nous cet envahissement pacifique des étrangers, irons-nous faire un voyage au loin pendant qu'on se pressera ici, je ne saurais le dire et c'est pour cela que je voudrais vous engager à venir de suite.

Adieu, mon cher ami, écrivez-nous.

A M. Léon Gauchez.

9 mai 67.

Monsieur, j'ai reçu des nouvelles de votre exposition et aussi des vôtres, je pense : un mot dans la *Chronique internationale* qui peut être de vous, et dont je remercie l'aimable auteur.

C'est cependant une lettre de M. Blangis[2] (à propos du démêlé Gudin) qui m'a fait prendre la plume. L'auteur, M. Dorçay, auquel je voudrais pouvoir serrer la main, a fait un charmant et spirituel à-propos dont je le remercie vivement. Les trois lignes de Gustave Planche sur la distribution des médailles en 1831 semblent écrites aujourd'hui ! Elles disent, mieux que tout ce qu'on pourrait dire, les luttes qu'il m'a fallu soutenir. Je vous ai raconté, Monsieur, les péripéties malheureuses de mon placement à l'Exposition universelle. On pouvait prévoir dès lors ce que seraient les médailles.

Un tel gâchis fait passablement scandale et je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'en pense. Malheureusement, les coquins savent que le bruit passe et que le butin reste ; à côté de la médiocrité triomphante, il y a le vrai mérite qui couvre et fait passer !

J'ai vu, avec quelque surprise, que votre Exposition se composait au moins autant d'anciens tableaux que de tableaux d'artistes vivants. Sans y voir beaucoup d'inconvénients, on se demande si ces vieux et ces jeunes ne se nuisent pas réciproquement...

PAUL HUET.

Êtes-vous aussi malheureux qu'ici ? Il ne s'est vendu, dit-on, absolument rien depuis l'ouverture des deux Expositions. L'industrie seule occupe les esprits et les emporte.

De M. Léon Gauchez.

Ce 10 mai 1867.

Cher monsieur,

Il ne faut jamais remercier à propos de ce qu'imprime la *Chronique*.

[1] *L'Art*, t. XLI, p. 55.

[2] Pseudonyme du paysagiste Daliphard.

On n'y dit que ce que l'on sent et ce que l'on pense. On ne fait donc que remplir un devoir d'honnête homme. — Et cela porte en soi sa récompense...

Quant à ce que je pense du jury et de tous les jurys, et des récompenses, et de M. Théodore Rousseau et de ses exploits actuels, le n° 20 de la *Chronique* vous l'aura appris. Pour moi, pour tous mes amis, pour toutes les natures vaillantes, — et il y en a plus que vous ne le croyez, monsieur, ce qui vous arrive a pour unique résultat de grandir l'admiration que m'a toujours inspiré votre talent et le profond respect que je ressens pour votre caractère.

Aidez-nous un peu et laissez nous faire et on ne dira bientôt plus seulement feu Gudin ; — la bande entière des faiseurs impudents y passera tour à tour. — Aucun d'eux ne perdra rien pour attendre — mais la lutte à laquelle notre petit groupe s'est énergiquement voué exige que nous trouvions soutien et concours chez tous nos adhérents, chez tous ceux qui approuvent notre œuvre.....

L'exposition ici est réellement brillante et les ventes marchent *bien*. — J'ai tout lieu de croire que les *Falaises de Houlgate* vont être vendues.

Les directeurs voulaient prendre votre charmant *Matin* pour la loterie hebdomadaire, mais c'est forcément une question de prix et, quoique le vôtre soit très raisonnable, ils ne peuvent aller au delà des entrées du samedi pour leurs achats.

Ecrivez-moi aussi souvent que vous le pourrez, monsieur. C'est une vraie joie pour moi de vous lire et surtout ne vous excusez jamais.

C'est M. Dorçay qui vous remercie, mon cher monsieur, et qui se permet de vous serrer respectueusement la main et de vous prier de présenter ses compliments sincèrement affectueux à monsieur votre fils.

LÉON GAUCHEZ.

P.-S. — N'exposerez-vous pas à Londres ?

Au président Petit.

Chaville, 7 juin 67.

Pardon, mon cher ami, d'avoir tant attendu pour vous remercier de vos bons et chaleureux témoignages de sympathie. J'avais commencé une lettre pour vous immédiatement après la réception de la vôtre. Une fois qu'une lettre commencée est restée là, inachevée, coupée, je ne saurais la reprendre : les impressions sont promptes, et dans le cas présent, il est mieux peut-être que j'aie laissé passer quelque temps sur la première colère. J'aurais pu sans doute vous ennuyer par quelques sorties fort inutiles à propos de choses qu'il est mieux de laisser de côté ! C'est ce que demandent en général nos ennemis, mais sans réfléchir que nous y trouvons notre compte. Je m'aperçois, et c'est là le triste, que de moins en moins je suis de ce temps-ci. Ma génération est déjà loin et, pour les échantillons qui subsistent encore, on trouve qu'ils durent trop longtemps, le passé devient une contradiction, et toute contradiction est un reproche. L'ambition de toute puissance nouvelle est de marcher dans son ensemble et son unité ;

jusques aux coups de coudes, que je reçois dans la rue, tout me paraît avoir un caractère nouveau, voire même un fort vilain caractère. Que voulez-vous, mon cher ami, il en a été ainsi toujours et sans doute nos enfants devenus vieux regretteront le temps passé. Aujourd'hui, nous devons avouer que ce moment a sa grandeur, demandez à ceux qui s'enflamment aux merveilles de l'Exposition universelle, et à cette foule extraordinaire qui se précipite sous les pas de ces empereurs et rois réunis. Aucun, de tous ceux qui sont là, ne se doute guère probablement du mouvement philosophique et social qui les emporte vers un inconnu! Ils pensent simplement à goûter à toutes les *chopes* et toutes les cuisines de l'Exposition, en s'embarquant pour aller vers des Indes nouvelles plus imprévues que l'Amérique, qui sert aujourd'hui de boussole à tous ces ambitieux. Une pyramide, représentant la masse d'or arrachée à la Californie, masse de trois à quatre milliards, ne sert pas moins à griser les visiteurs de cette grande foire du XIXe siècle. Que voulez-vous que les arts deviennent dans cet entraînement Phalanstéro-Saint-Simonien! Les artistes sont devenus des commerçants de bas étage, des montreurs d'ours annoncés à grosse caisse, des escamoteurs habiles, qui ont leurs compères. On ne parle plus (et pour des drogues souvent) que de prix de 50, de 100.000 francs. Pour faire aller ce commerce, il faut des annonces, du bruit, des médailles, des journaux, des tours de passe, etc., comme pour la Revalescière et autres industries; et au bout du compte que de talents, que d'efforts pour faire cet affreux commerce!

N'avez-vous donc pas envie, mon cher ami, de venir, vous aussi, jeter un coup d'œil sur ce volcan en ébullition? Je ne sais si tout vous charmerait; pour nous, nous serions bien heureux de vous voir. Peut-être enfin, quoique ma lettre ne soit pas de nature à vous donner beaucoup d'espoir, auriez vous quelque intérêt à vous montrer en haut lieu; bien que *du temps passé*, vous êtes et paraissez jeune pour un magistrat, et dans ce monde il faut se montrer. Je regrette de n'être pas plus encourageant, mais je ne puis dissimuler que je suis encore meurtri; il ne m'appartient pas de pleurer une médaille, bien que mes prétentions allassent à la grande; le plus cruel, c'est l'escamotage de mes tableaux. Quand on veut tuer un homme, rien n'est plus facile et l'on fait disparaître les pièces du procès; c'est le côté odieux de mon affaire, côté encore inexplicable pour moi. Cela doit-il amener la compensation dont vous parlez, je ne sais; il y a onze ans que j'ai été porté tous les ans, il en est question cette année comme les autres. Qu'attend-on de moi, rien sans doute. Dans tous les cas, il faut dire que lorsqu'une chose n'arrive pas à son temps, elle perd beaucoup de sa valeur; on se replie sur soi-même et c'est ainsi, mon cher ami, que vous me semblez faire. Combien je pense à vous, cependant, et combien je voudrais vous voir arriver à la réalisation de votre légitime ambition. Il

ne s'agit pas pour vous de la satisfaction d'une vanité d'artiste bien au-dessous des conditions de l'art, disons-le bien haut, mais de la récompense que méritent vos longs services, de l'intérêt de votre famille.

A vous de cœur,

PAUL HUET.

A M. Legrain.

21 juin 67.

... J'étais bien sûr, mon cher ami, que votre bonne sympathie ne me manquerait pas ; vous deviez être un des premiers à protester en ma faveur. Que voulez-vous, on ne peut tout avoir ; mériter une chose et l'obtenir ce serait trop, et là vraiment serait l'injustice.

Il y a quelque quarante ans que j'ai entendu prêcher, chez mes amis de la rue Taitbout[1], qu'on ne tenait pas assez compte des grandes facultés de l'intrigue et du savoir-faire. Que le bien ne se faisait jamais que par le mal, ou du moins bien souvent. Ces grandes vérités ont fait leur chemin, et Dieu sait qu'elles sont admirablement appliquées.

Hélas ! mon cher ami, une seule chose m'humilie, c'est que les forces me manquent, et que je me sens, pour cette fois, un peu vaincu, non par l'outrage et l'indignité, mais par ce manque de force. Cette loi, que je m'étais faite de marcher droit à travers les obstacles, n'a pu me protéger et je sens qu'il faudra faire place bientôt aux bateleurs, aux arracheurs de dents, aux grippe-soleil, les véritables grands hommes de ce temps-ci.

Non, mon cher ami, il ne m'appartient pas de regretter, encore moins de quêter une médaille qui, dans ma conscience, m'était due, mais ce qui m'a véritablement froissé dans ce qui vient de se passer, c'est le déni de justice le plus odieux qu'on puisse imaginer, la suppression de mes tableaux à l'Exposition universelle. La veille de l'ouverture, sur les huit tableaux que j'avais envoyés et qui avaient été, semblait-il, acclamés par le jury, un seul était placé. Sur ma protestation et la mise en demeure de me renvoyer le tout, on en a fourré cinq dans des hauteurs infinies pendant que le jury qui devait se décerner les récompenses était admirablement placé.

Et dites après cela qu'il y a une presse, une critique des beaux-arts et même une administration protectrice, qui, en effet, est de tout ce monde, ce dont j'ai le moins à me plaindre.

Non, mon cher ami, ne parlons pas de tout cela ; le scandale qui en est résulté, scandale bien vite éteint, est une faible consolation que je dois accepter. Vivre de l'estime de quelques gens

[1] Les Saint-Simoniens.

de bien, c'est à cela qu'il faut réduire l'ambition. Quand j'ai commencé ma carrière, tout le succès que je recherchais était près de quelques hommes d'un vrai mérite, je croyais que c'était le seul et unique moyen d'arriver à une gloire durable.

Pardon, mon cher ami, c'est trop remuer toutes ces ordures ; parlons famille et amitié, personne ne sait mieux que vous toucher le vrai bonheur, c'est au foyer que vous l'avez trouvé, c'est là qu'il est...

. . . . . .

Donnez-moi des nouvelles de vos portraits ; chacun ici vous envoie amitiés et compliments.

22 juin 1867. — A cette lettre prise et reprise, permettez-moi, cher ami, d'ajouter quelques mots sur l'événement littéraire qui remue encore tout Paris. J'ai conduit tous les miens à la représentation d'*Hernani*, et ce n'est pas sans émotion que j'ai assisté à la reprise de cette pièce, qui, dans notre jeunesse, a eu l'importance d'une grande bataille et d'une belle victoire, victoire réelle bien que contestée. La politique a pu se mêler au mouvement des esprits, mais c'est véritablement une victoire morale et littéraire, qui peut avoir une grande influence. La pièce a marché sans la moindre contestation, ce qui n'avait pas eu lieu aux plus beaux jours de 1830. La seule manifestation d'opposition a été dans deux ou trois endroits, pour réclamer l'exactitude primitive du texte ; la jeunesse, qui semblait séparée du mouvement de 1830, a été profondément impressionnée et tout à fait prise par cette grandeur inaccoutumée.

La salle, composée de tout ce que la presse, la politique, le barreau, les arts ont de distingué, offrait ce coup d'œil qu'on ne trouve qu'à certaines premières représentations. Le prince Napoléon, avec sa famille et sa suite, était dans une grande loge d'avant-scène. Lorsqu'il est entré, Delaunay commençait cette admirable apostrophe :

« Ne me rappelle pas, futur César romain,
« Que je t'ai là chétif et petit dans ma main,
« Et que si je serrais cette main trop loyale,
« J'écraserais dans l'œuf ton aigle impériale. »

La jeune princesse, qui assistait (comme Edmée) pour la première fois à un de ces grands tumultes de théâtre, a été visiblement impressionnée, et tout le temps de la représentation, la pauvre jeune femme jetait, à chaque allusion, un regard inquiet et ému sur cette salle, semblant chercher l'énigme de l'avenir.

Vous pouvez, mon cher ami, juger de l'impression sur mes enfants ; René avait perdu son sang-froid habituel, Edmée est encore dans l'ivresse de cette révélation inconnue. Je ne puis me reprocher, cependant, d'avoir voulu lui jeter ces impressions, dont elle gardera, ainsi que son frère, un grand souvenir.

Quel beau succès pour Hugo! après plus de trente-cinq ans, quel renouvellement.

A Victor Hugo, après la reprise d'Hernani aux Français, en 1867.

Cher grand poète, quelle reprise! quelle joie aussi pour ceux qui vous aiment et vous suivent depuis le début. Comme Pétrarque, on vient d'aller vous chercher au loin pour vous conduire au Capitole. N'enviez pas le triomphe du poète florentin. Vous avez été porté par une salle émue, passionnée, enflammée par vos beaux vers. Victoire complète! c'était irrésistible et les moins disposés étaient heureux de suivre et fiers d'être là.

Vous m'avez sans doute bien oublié, mais je trouve l'occasion trop belle pour ne pas en profiter et me rappeler à votre amitié. Pendant cette représentation, mille souvenirs se pressaient et personne n'était plus heureux de ce succès présent, renouvelant le passé.

J'aurais voulu vous présenter mes deux enfants, jeunes tous deux, tous deux fiers aussi de se trouver mêlés à ces jeunes recrues de votre génie. Vous auriez joui de leur enthousiasme si pur et peut-être vous seriez-vous mieux rappelé celui qui n'a cessé, ni de vous admirer, ni de vous aimer [1].

PAUL HUET.

Chaville 23 juin 1867.

De Victor Hugo.

Hauteville-House, 30 juin.

Merci, cher Paul Huet. Mon vieux cœur est ému de votre souvenir! Vous voyez que notre jeunesse avait raison. Quant à vous, vous l'avez prouvé par toutes les belles œuvres qui font aujourd'hui votre renommée. Je vous ai suivi du regard dans votre ascension de succès en succès. Aujourd'hui, je suis heureux de retrouver toute jeune votre vieille amitié.

J'embrasse vos chers fils et je vous serre la main [2].

VICTOR HUGO.

A M. Legrain.

Blois, 18 août 67.

Cher et bon ami. Nous sommes tous heureux de nous retremper à votre bonne amitié. Votre lettre dernière m'a fait personnelle-

[1] Communiquée à M. Léon Séché et publiée par lui dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1908.

[2] Communiquée à M. Léon Séché et publiée par lui dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1908.

Les Falaises de Houlgate dites les Roches Noires, près Dives (Calvados). Salon de 1861

(Toile, 1[illegible]20 [illegible])

Musée Royal de Bruxelles)

ment le plus grand bien. Je ne sais vraiment m'expliquer comment je ne vous ai pas encore remercié de ces tendres témoignages de votre bonne et fidèle sympathie, c'est entre beaucoup de motifs, que j'avais trop à vous parler de moi ; sujet que je voudrais éloigner ! Je tiendrais à ne pas me laisser dévorer par ces haineuses bassesses humaines. Je crois avoir beaucoup à me plaindre, car j'ai la faiblesse d'attacher trop de prix à ce qu'on veut bien appeler la gloire, et comme le malheureux J.-J. Rousseau, je serais trop disposé à ne voir que trames perfides et jaloux ennemis autour de moi. Triste pente sur laquelle on est heureux de trouver la main d'un ami, d'un ami sûr, dévoué, simple et bon comme vous, pour échapper au vertige que donnent les mesquines injustices et les misérables intrigues. Lorsque Dieu nous conserve la foi du cœur et le bonheur qu'on peut trouver autour de soi, tout peut paraître bien indifférent dans ces bas-fonds de la vanité humaine. Ce qui m'attriste le plus dans ce qui m'arrive, c'est que René, au début de la vie, prend plus que moi les choses au vif et trouve le découragement avant la lutte. Pauvre garçon !

Je vous écris de Blois, de chez un ami[1] dont l'existence actuelle est une leçon. Il n'y a pas plus de dix-huit mois qu'il a perdu la femme la plus séduisante, la plus charmante qu'on puisse jamais rencontrer. Que sont donc les petites épreuves à côté d'un pareil malheur ! Rien ne peut le consoler et ne le consolera. Ne croyez point, du reste, mon cher ami, que ce soit la perte de quelque médaille ou d'un changement de ruban, qui ait causé en moi une révolte telle que celle que j'éprouve. Je sais ce que c'est que la faveur et vois trop souvent à qui elle s'adresse. Je suis de ceux qui supportent fièrement une injustice, et souvent j'en suis sorti plus énergique. Mais mon histoire de cette année est si sourde, si singulière, que je me sens frappé sans pouvoir dire d'où viennent les coups. Je vous ai raconté, je crois, mes tristes aventures de placement et cette espèce de mise hors la loi. A qui s'en prendre ? Au jury, qui s'est à la suite donné les récompenses ? A l'administration, qui, après la distribution, m'a donné une demi-satisfaction de *place* et a décoré, de son côté, tous les paysagistes qui tiennent la tête en me proscrivant. La critique m'a abandonné, et tous semblent s'entendre pour me dire : vous n'êtes point des nôtres, ni de ce temps.

Vous comprendrez, mon cher ami, qu'à mon âge ces cruautés, qui rayent une carrière, deviennent terribles ; il faut céder, se taire et faire place au torrent ; il se joint à tout cela tant de détails, tant de petites circonstances, que je pourrais faire un volume de récriminations. Mais Dieu m'en garde et pardonnez-moi de vous en dire si long : il faut toute votre amitié pour provoquer cette confidence.

[1] Le peintre I. Legendre.

« L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot,
Les cris sont pour le fat, la plainte est pour le sot. »

Il ne me reste, cher ami, qu'à satisfaire des ennemis impatients et médiocres ! Qu'ils prennent la place.

Ces ennuis sont plus que doublés par l'état de ma santé; vous savez qu'elle n'a pas besoin de surexcitation; c'est là surtout ce qui révolte mes sentiments d'artiste; avec de la santé et de la force je voudrais lutter tout seul contre tous ces obstacles et voir ce que peut faire un *déporté* à l'intérieur. Personne n'est plus pénétré que moi du bonheur de l'artiste qui peut se satisfaire, et toute difficile qu'est cette tâche, je m'efforcerais de l'accomplir.

Si j'avais le bonheur de vous voir, mon cher ami, je vous conterais plus simplement et mieux toutes ces misères, tous ces tristes troubles ; pardonnez-moi de vous en parler si au long, ce n'était pas dans mes intentions.

A M. Sollier.

Cher ami, parviendrai-je donc à t'écrire; je suis depuis un mois si stupide, si mal en train que je crois bien faire en épargnant mes amis. J'ai été, je suis encore fort embêté, fort agacé ! Je crains de dire un mot trop vif et ceux-là rendent bien mal mon état. Depuis mon coup de sang, ma santé a eu du mal à se remettre et les affaires n'ont pas aidé..... J'ai eu de rudes épreuves, l'Exposition universelle m'a joué surtout les plus vilains tours. Je ne sais où nous allons, mais je ne puis admirer cet esprit de coterie qui nous surmène. Les coquins seuls en profitent, car rien ne les arrête ; c'est en général le grand secret de ce qu'on est convenu d'appeler l'habileté.

Pour ce qui me concerne, j'avais envoyé huit tableaux; le jury m'avait laissé libre du nombre et du choix, c'était merveilles ! Seulement, la veille de l'ouverture, pressé par la curiosité, je fis une première sortie pour aller voir ma place; sur huit tableaux, un seul était placé ! Je rentrai et j'écrivis au marquis de Chennevières qu'il voulût bien me donner une place honorable (le seul tableau placé l'était indignement) ou qu'il me renvoyât, pour toute faveur, tous mes *ouvrages*. Le lendemain, M. de Nieuwerkerke et M. de Chennevières me plaçaient un tableau à la cymaise et trois autres à la diable.

Le jury s'était placé admirablement, et tu as pu voir dans les journaux qu'il n'a pas hésité à se donner toutes les grandes récompenses, en réservant les petites (qu'on ne pouvait offrir aux hommes supérieurs) pour leurs camarades.

Tout ceci a fait scandale, mais ce scandale qui vaut quelques compliments de condoléances et qui le lendemain laisse les coquins maîtres de la place.

On dit bien : Tout cela ne signifie pas grand'chose, puis après tout, qu'est-ce que cela vous fait? Vous avez tout le reste. C'est vrai et c'est faux. Tu dois comprendre qu'on n'accepte pas ces injures face à face sans émotions. De grands esprits ont succombé à moins, ou pour moins. Mais je suis heureusement assez fier et élevé de cœur pour dominer ces fatales misères. C'est tout ce qu'on peut dire et ce qu'on peut exiger.

Ne viendrez-vous pas voir l'Exposition universelle? C'est grand et, malgré beaucoup de niaiseries et d'amusettes, cette démonstration du génie moderne a de grands côtés. Ton esprit, je le sais, est plus qu'un autre ouvert à ce développement, et je crois que tu y prendrais le plus vif intérêt. La peinture est là, comme le jardin, pour l'agrément des promeneurs. Quant à l'Exposition des Champs-Elysées, elle est déserte ; le public étranger n'y va même pas. Il faut payer et l'on est rassasié de peinture et d'expositions. Le vieux musée du Louvre, où l'on ne paye pas, est rempli tous les jours comme un jour de dimanche.

Adieu, mon cher ami, nous sommes tous à Chaville par un froid au-dessous de zéro. Singulier temps, où dans les éléments même il y a confusion.

Mes affectueux respects à Madame et à toi de cœur,

PAUL HUET.

Au président A. Petit.

Chaville, 24 août 67.

Mon cher ami. Nous ne rendons pas justice à l'Empire. L'Empire est tout d'une pièce et n'oublie pas. Louis XII ignorait les griefs du duc d'Orléans, Henri IV gagnait ses ennemis par sa grâce et sa générosité, mais Louis XIV faisait pendre haut et court un pauvre diable de frondeur, qui s'était permis de chercher abri trop près de la Cour et, se croyant oublié, vivait depuis une vingtaine d'années dans une retraite profonde. Vous connaissez l'histoire de ce vieux gentilhomme, elle est tout au long et palpitante dans Saint-Simon. Voyez ce que l'on pourrait faire de nous, qui prenons exemple sur le grand siècle et datons des Césars. Louons le Seigneur, et rendons grâces aux puissants ! Je l'avoue, j'avais cru à la bienveillance de l'administration ; personne ne se laisse plus que moi entraîner à la reconnaissance.

Etranger, hostile à toute coterie, certains témoignages m'avaient gagné, je trouvais bien que la force sans contrôle se fît accepter par des actes de justice, et j'espérais qu'elle me serait rendue pleine et entière. Chose rare, on semblait tenir compte de toute ma carrière. Vous savez, cher ami, ce qu'il en est. Sans être gonflé de vanité, j'ai pu accepter de belles paroles, elles m'étaient prodiguées ! Aujourd'hui, sans savoir à qui m'en prendre, il me faut reconnaître que j'ai été joué et me tenir pour bien

averti que ma carrière est terminée. Je *m'ennuie de l'entendre appeler le juste !* Ne parlons plus, mon cher Auguste, de cette triste histoire, elle n'est pas brillante pour des gens qui se croient et ont raison de se croire forts, très forts — du poignet. Et puis je vous le disais à l'instant, à qui la faire remonter ? Il me semble si misérable, si ridicule que César consulte de vieilles notes de police, s'inquiète de mes idées libérales et me garde rancune des leçons que j'ai pu donner à une Princesse trop tôt enlevée, ou même tienne compte de mes impressions à son avènement, que je suis porté (moi chétif et petit dans sa main) à m'en prendre *à plus bas*. Je n'ai jamais pu expliquer l'histoire de mon placement et bien d'autres petits faits aussi singuliers que mesquins. Ce que je puis vous dire, c'est qu'après un certain trouble qui m'a fait voir des ennemis partout, j'ai triomphé de ces misères et plus que jamais me suis retrempé dans ma propre estime. Il est une forteresse où nul ne peut atteindre. Je n'ai aujourd'hui qu'un regret, vous pensez que je suis au-dessus de toutes ces misères, et que s'il s'agit de faveurs je puis les dédaigner ; après une vie de lutte acharnée contre toutes les difficultés, je souhaiterais vingt ans de santé pour continuer ma carrière et achever mon œuvre. C'est ainsi seulement que je voudrais avoir raison de mes ennemis !

Si, du reste, vous voulez avoir une certaine idée de la couleur locale, je puis vous raconter que le secrétaire d'un haut personnage, tout influent dans les arts, auquel j'avais eu l'occasion de rendre quelque service, vint insinuer il y a quelque temps à Claire que si elle désirait pour moi la récompense à laquelle *j'étais porté* depuis une dizaine d'années, elle ferait bien de faire, *accompagnée de sa fille*, une visite à son patron ! Ma femme lui répondit que c'est ce qu'elle pourrait peut-être se décider à faire s'il était question d'obtenir grâce pour la vie de son mari, mais ce qu'elle ne ferait certes jamais pour demander une chose due et de toute justice ! Voyez, mon cher ami, que nous devons d'après cela faire le désespoir de ceux qui nous portent le plus d'intérêt.

Un de mes amis, riche propriétaire de Normandie, maire de sa commune, jeune homme tout dévoué à l'Empire, et fils d'un maire influent bien autrement dévoué, vient de lutter et de l'emporter *sur le candidat* du préfet dans les élections du conseil général. Pour s'être porté trop tôt et contre *l'aveu* du préfet, l'élection est cassée. Si M. V. père n'a pas un trop vif désespoir de ne plus dîner à la préfecture, voilà une affaire qui ne fera pas beaucoup d'amis au gouvernement. Seulement chacun est bien averti qu'on ne peut penser, agir, voter, parler que par M. le préfet. J'ai si bonne opinion de la dignité, du caractère et de l'indépendance des gens de notre temps, que je suis prêt à parier pour M. le préfet, et à lui donner raison.

Merci, mon cher ami, des bonnes nouvelles que vous nous

donnez des vôtres dans chaque lettre ; nous vous demandons plus de détails à ce sujet, c'est avant tout ce qui nous intéresse. J'ai été bien longtemps souffrant d'horribles rhumatismes; il a été question de m'envoyer à Aix en Savoie, bien près de vous, mais je crois peu aux eaux, en général je crois à peu de chose aujourd'hui, excepté à l'amitié. J'ai été très heureux que votre bonne sympathie me vînt en aide dans ces dernières circonstances. J'ai eu beaucoup d'affectueux témoignages d'estime, mais j'ai pu juger aussi que l'insuccès ne faisait pas toujours ou ne consolidait pas toujours les amitiés. Je n'ai pas besoin de vous dire que je renonce à l'Institut. L'appui que j'ai donné à l'administration, à propos de la réforme, est, près de l'Institut, une mauvaise recommandation. Mais aujourd'hui c'est peut-être une plus mauvaise recommandation près de l'administration qui semble demander pardon à l'Académie de la liberté grande et des coups de bâton que..... La faute retombe sur *ces affreux romantiques*. — Injure qui désigne la victime et qui fait crier tue, — tue, bon à pendre par ceux qui ne se doutent pas de ce que le mot veut dire ; le savons-nous bien ?

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse vous et les chers vôtres dont je voudrais vous parler plus longuement.

Toto corde.

Déporté à l'intérieur.

Homme très dangereux ! ! !

Quelle farce.

Pour répondre à votre lettre, je suis peut-être tout simplement puni pour *n'avoir pas voulu* demander.

Au président Petit.

Septembre 1867.

Mon cher Auguste,

Je pense à vous et ne puis trouver, ni un moment, ni, le dirai-je ? le courage de vous écrire. Je suis enlacé par une suite d'ennuis, de souffrances physiques et morales qui m'étreignent et me brisent. Aux rhumatismes qui me mettent dans la position de ce pauvre Lamartine visitant l'Exposition dans une chaise roulante, il faut joindre les coups de la fortune et toutes les perfidies de mes frères les humains. Je ne reviendrai pas sur les affaires du jury de l'Exposition. Je vous ai déjà ennuyé, je crois, du récit plus ou moins détaillé de ces charmantes intrigues, qui par système de compensations, laissent l'honneur, l'honneur intime, le contentement d'une bonne conscience aux hommes de talent et les récompenses publiques à la sottise et à la cabale. C'est ce qu'on appelle le régime démocratique et égalitaire. Vous m'avez, si j'ai bonne mémoire, encore adressé les condoléances de votre cœur d'ami; et ces serrements de mains sont,

en pareille circonstance, le meilleur pansement à ces sottes blessures. Laissons donc bien vite ces saletés qui appauvrissent l'âme même de la victime. Il faut dire qu'on ne sait trop que toucher aujourd'hui.

J'espère que vous me pardonnerez de ne vous avoir point écrit. J'ai une belle occasion aujourd'hui. Tous nous avons assisté à la reprise d'*Hernani*; vous ne pouvez avoir aucune idée de l'explosion de la salle. Il y a encore une jeunesse; Victor Hugo et 1830 doivent être contents! On peut dire que cette représentation a été un véritable événement. Le véritable roi de Paris, si visité par les rois, a été, ce jour, le chef de bandits; le succès, aidé peut-être par la politique, a cependant été tout littéraire. Je suis curieux de savoir comment marcheront les représentations prochaines; à cette première, nulle opposition! Ceux même qui, venus là pour protester (et malgré le *choix* de la salle, choix certainement épuré, il y en avait plus d'un), étaient dans de mauvaises intentions, ceux-là ont été entraînés, ou ont gardé le silence. La pièce dite avec une grande intelligence aurait demandé plus de force. Il a fallu reconnaître qu'après toutes ces mièvreries du demi-monde, auxquelles les acteurs des Français sont habitués, ils avaient affaire à un grand style et que malgré la singularité de cette épopée espagnole, il s'agissait d'élever les âmes par de grandes images au lieu de les traîner dans la boue. J'ai été heureux d'avoir emmené là mes enfants et de les voir emportés dans ce beau mouvement d'enthousiasme électrique. Quel triomphe, après trente-sept ans! J'avoue que j'aimerais une conception plus humaine, mais j'ai joui cependant de grand cœur de ce succès de l'imagination capricieuse et fantaisiste sur les prétendues découvertes du nouveau réalisme, qui croit avoir tout inventé. Hélas! le vrai, ni la vérité ne sont d'hier ni d'aujourd'hui, qu'on se contente d'y revenir; qu'on n'ait pas la singulière prétention de l'inventer, et surtout qu'on ne donne pas comme dernier mot de l'art, les platitudes du grossier et du commun. Combien tout cela, cher ami, est difficile à poser; le temps seul peut vanner ces productions de l'esprit, et encore!

La grande question était de savoir si Mlle Favart s'acquitterait aussi bien et même mieux que Mlle Mars du rôle de Dona Sol; on s'adressait dans la salle aux vieux témoins de la première représentation; on se rappelait le mauvais vouloir de la célèbre et grande actrice, disputant, avec l'auteur, les vers et les épithètes. Mlle Favart, à mon avis un peu maniérée, est loin de Mlle Mars dans l'ensemble de la pièce; mais dans quelques scènes de passion et d'effets dramatiques, elle peut rivaliser. Ce que les anciens témoins semblent oublier (ils sont généralement mécontents de la manière dont la pièce est jouée) c'est que les acteurs d'autrefois n'avaient pu encore se défaire de leur style pompeux et déclamatoire, et que la Comédie Française, aujour-

d'hui habituée à jouer les drames modernes et complètement oublieuse de la vieille tragédie classique, a une manière plus vraie, plus souple et plus intelligente de dire.

En voilà bien long, mon cher ami, surtout ne me prenez pas pour un critique, je n'ai ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Mais j'ai pensé que vous, artiste et enthousiaste, riche d'esprit et cœur chaud, vous auriez quelque plaisir à entendre parler un témoin de cette fête de l'intelligence, de ce réveil de l'enthousiasme.

..... Les journaux, du reste, vous en diront plus que moi, je vous embrasse ainsi que les chers vôtres, donnez-nous des nouvelles de vos santés, voilà ce qui touche encore plus.

Toto corde,

PAUL HUET.

De Sainte-Beuve.

Ce 9 septembre 1867.

Mais, mon cher ami, je ne sais rien de plus que tout le monde. Il est à croire que vous étiez sur cette liste, mais on aura fait comme toujours des radiations, et au dernier moment *l'accident* de Th. Rousseau aura été cause qu'il l'aura emporté sur vous. Au fait, mon cher ami, laissez-moi vous le dire, qu'est-ce que tout cela vous fait ? Vous êtes classé dès longtemps aux yeux des juges ; vous êtes un des pères de la renaissance naturelle du paysage; nul n'en a conçu aussi largement que vous l'esprit, la poésie, la vie : d'autres ont pu réussir et exceller dans des parties et dans des coins de paysage, mais *l'âme* de la nature, qui donc l'a saisie et comprise comme vous? Voilà votre titre tracé en vingt pages qui défient la comparaison. A votre place, j'enverrais promener toutes ces bêtises, et je me concentrerais à recueillir mon œuvre sous quelque forme qui la rende commodément visible et qui la vulgarise : par exemple, pourquoi ne feriez vous pas des gravures, comme vous les savez faire, de vos principaux paysages, par ordre de date et d'exposition depuis *le Château d'Arques* et avant? Vous trouveriez une plume d'ami pour mettre en tête quelques lignes d'introduction, s'il en était besoin; et le contemporain, l'ami, l'émule d'Eugène Delacroix pourrait dormir sur les deux oreilles : il serait vengé.

Bien à vous[1].

SAINTE-BEUVE.

De L. Vitet[2],

Paris 22 octobre.

Moi aussi, monsieur, je suis d'un autre temps; et quand je passe en revue tous ceux de mes amis de l'Académie des Beaux-Arts que je

[1] Communiquée à M. Léon Séché et publiée par lui dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1908.

[2] Ludovic Vitet, littérateur, homme politique, 1802-1873.

voudrais voir voter pour vous, je m'aperçois hélas ! que la plupart ont déjà fait le grand voyage, et que les retardataires m'ont peut-être oublié. Je n'en vais pas moins tâcher de les intéresser à une candidature qui ne devrait rencontrer que des partisans empressés. Quant à M. B[1], je ne me flatte pas d'avoir sur lui le moindre empire, cependant je veux essayer aussi. Vous pouvez compter, monsieur, non seulement sur ma plus vive sympathie, mais sur mon plus actif concours.

Croyez, monsieur, que rien ne me serait plus agréable que votre succès : la justice, même tardive, est un si grand plaisir. Croyez aussi je vous prie, à toutes les assurances de mes plus affectueux et distingués sentiments,

L. Vitet.

A la suite d'une Exposition à Bruxelles, un des tableaux[2] envoyés par Paul Huet avait été acquis pour le musée Royal, où il se trouve placé avec quelques toiles importantes de l'École française.

La lettre suivante est écrite pour remercier M. Léon Gauchez, qui avait favorisé cette acquisition avec l'appui persévérant de Jean Rousseau, le critique d'art, plus tard inspecteur général des Beaux-Arts à Bruxelles.

A M. Léon Gauchez.

Chaville, 27 octobre.

Monsieur, je vous remercie doublement et de l'affaire conclue et de l'avis que vous vous êtes empressé de m'en donner. Je n'étais pas chez moi au moment où votre lettre est arrivée ; depuis j'ai été tellement pris et occupé que je n'ai pu vous répondre. Il faut dire que tous les jours j'attendais le retour de mes trois autres tableaux que le papier sur lequel vous m'avez écrit semblait annoncer. Je voulais vous remercier de tout cela à la fois.

J'ai été sur le point de me présenter, moi aussi ! à l'Institut, mais il est écrit que je ne serai reçu pas même académicien, et me suis retiré bien vite de cette bagarre à laquelle je ne comprends rien. Il y a foule comme aux dernières entrées gratuites de l'Exposition universelle.

J'ai à faire à Fontainebleau où m'appellent quelques études pour mes travaux de l'hiver ; et je dois avouer que lorsque j'ai vu le beau temps, j'ai vivement regretté mes pas perdus. Dix-sept grands hommes se présentent pour succéder à Brascassat et les immortels paraissent décidés à ne pas souffrir l'entrée d'un paysa-

[1] Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

[2] *Falaises de Houlgate, entre Dives et Trouville (Calvados).*

giste. Ces conditions m'ont bien vite arrêté avant tout préliminaire.

Je voudrais bien savoir l'époque de votre passage à Paris, j'aurais grand plaisir, je vous l'ai déjà dit, monsieur, à vous recevoir.

Mon fils vous remercie comme moi, monsieur, de vos bons souvenirs et, comme moi, vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs et plus dévoués sentiments,

PAUL HUET.[1]

A M. Sollier.

Novembre 1867.

Mon cher Sollier,

Jusqu'au dernier jour de l'Exposition nous avons compté vous voir. Aujourd'hui que toutes ces productions du génie moderne sont plus ou moins parties ou enterrées, l'inquiétude succède à l'espérance. Qu'êtes-vous devenus? Indifférents aux expositions, cela ne peut beaucoup étonner. L'art aussi est une religion qui s'en va ; on est en train de l'emballer au palais de l'Industrie. Tout admirateur que tu es de ton époque, tu as raison de trouver les roses de ton jardin des chefs-d'œuvre plus nature et plus réussis que toutes les vérités de nos réalistes. Mais, mon cher ami, si la peinture, si l'art est encore une illusion perdue, tâchons que l'amitié ne soit point traitée de même. C'est une richesse de cœur qu'il faut sûrement placer et garder en avare.....

Au président Petit.

Paris, 4 décembre 1867.

Cher ami Auguste,

Mea culpa! Je vous demande pardon, pardon que vous ne me refuseriez point si vous connaissiez mes bonnes intentions, la plume même souvent prise et mise de côté par tous ces mille petits incidents qui semblent se multiplier avec l'âge. Vingt fois j'ai voulu vous parler de vous, des vôtres, des chères santés, de votre position dont vous semblez découragé? Que sont donc devenus vos services et vos justes espérances? On veut toujours douter de la façon dont les choses se passent; on suppose beaucoup, on est à cent lieues. Le hasard, le vent du jour, voilà ce qui règle l'avancement, décide des récompenses, un peu de bassesse n'y nuit pas.

Vous le voyez, je devrais ne pas vous écrire, vous m'appelez

[1] Cette lettre a paru en fac-similé dans le journal *L'Art*, numéro du 7 avril 1878, avec des reproductions de dessins à la plume et un article très bien fait, signé Léon Mancino (Léon Gauchez).

déjà l'*homme aux découragements*. Que voulez-vous? Je vieillis, radote et cependant vois les choses de près. Elles ne sont pas souvent très belles, ni même bien gaies. De loin encore, vous avez, cher ami, le rayon du ciel natal qui vous fait voir illuminés les jours de vos amis. C'est vous, qui êtes le vrai poète et non moi; au physique, je me débats dans les vieux rhumatismes; au moral, j'ai plus de points noirs que n'en veut bien montrer mon souverain. Il me faut le travail que j'aime pour retrouver ce que vous voulez bien appeler, à votre façon charmante, la sérénité de mon esprit. Devant les préoccupations sérieuses que vous devez avoir, je ne devrais pas me plaindre puisque tout va bien autour de moi, et que j'ai pour ressource le travail qui veut bien encore ne me point quitter malgré le peu de succès que j'en retire. Le marin, qui aime le mieux la mer, est celui qui a le plus souffert de ses violences et de ses caprices.

Aujourd'hui tout s'arrache. Si l'on n'est pas dans le courant des faiseurs et des habiles, on est bien vite rejeté dans le remous de l'oubli. La gloire, comme les journaux, se fabrique dans les cafés. L'Exposition universelle a été pour les artistes une véritable déception; l'assaut impudent aux récompenses livré par quelques cyniques. Le caractère ne s'est montré ni bien grand, ni bien beau; on ne craint plus aujourd'hui de mettre les doigts dans la boue, on se contente de les recouvrir d'un gant de chien, cela suffit pour être bien vu. Ce n'est pas, cher ami, que les artistes vaillent moins que les autres, non en vérité.

Vous me demandez des nouvelles de la politique! Je n'y entends véritablement rien. Il faut en demander des nouvelles à la bourse et au Crédit mobilier. Le Crédit mobilier et les usiniers inquiètent beaucoup M. le préfet. Si M. le préfet saute, hélas que deviendront toutes les petites spéculations! Aussi M. le préfet recommande à tous : le silence — surtout, pas d'éclat! L'empereur, dit-il aux réclamants, s'intéresse à vos créances, soyez sages, prudents, il fera quelque chose pour vous; voyez les embellissements de Paris, cette grandeur fantastique, n'êtes-vous point fiers, n'êtes-vous point patriotes? Soyez reconnaissants et laissez-nous prendre votre argent, il est si bien employé! Voilà la manière, la sauce de la grande politique. Il ne s'agit plus du Mexique, de l'Allemagne, ou de Rome, mais simplement de boucher un trou par un autre. Comment, cher ami, voulez-vous que je parle politique, je serais plus embarrassé que tous nos hommes d'Etat ensemble pour vous dire où l'on va. Certes, nous savons bien comment finiront certaines affaires, mais, par où faudra-t-il passer? *That is question*. Nous avons un maître et pas un homme, du moins c'est à craindre. Les vrais hommes d'Etat, il faut peut-être les aller chercher au *Figaro*; ailleurs hésitation, doute, revirements, une faute pour en soutenir une autre; après nous la fin du monde!

A M. Sollier.

22 décembre 1867.

. . . . . .

Adieu, cher ami, tout cela nous fait vieux. Le bonheur a beau rajeunir, l'horloge est là avec son timbre glacial. Le pauvre Rousseau[1], paralysé depuis quelque temps, est mort hier, dit un journal de ce matin. Mon pauvre ami Sainte-Beuve, ce qui me fait plus de peine, est fort malade. 1830 perd ses représentants, ou plus jeunes et plus vieux. Les idées changent, les murs s'écroulent, les hommes s'égorgent : l'amour seul est debout, renouvelant sans cesse la vie et l'activité. Avec quelle indifférence cette jeunesse regarde le flot qui fuit et se perd. L'avenir lui appartient. Notre bonheur est de la laisser heureuse et confiante.

PAUL HUET.

Au président Petit.

30 décembre 67.

... Th. Rousseau vient de partir. Malheureusement j'ai à me reprocher un mot un peu vif sur lui, le jour même de sa mort, en écrivant à un ancien ami commun. C'est un homme de talent, mais tellement envahissant et exclusif, que j'ai eu un peu à me plaindre de lui. Lorsqu'il a débuté, j'ai été lui tendre la main, comme à un ami ; il me semblait que mon influence sur lui, et certains rapports dans la manière de sentir, devaient être des motifs de sympathie, j'étais jeune! J'ai plus d'une fois été trompé ; au résultat, c'est encore un homme à regretter. Ainsi part 1830 !

. . . . . .

Th. Rousseau était mort à Barbizon le 22 décembre. Il ne faut pas oublier que cette année 1867 était celle de l'Exposition universelle, que Rousseau avait été nommé par l'administration des Beaux-Arts membre du Jury, puis élu par ses confrères président de ce même jury. On voit, par les lettres qui précèdent, quel avait été le sort des toiles de Paul Huet, dont une seule était accrochée, la veille de l'ouverture, et mal placée.

Rousseau, si longtemps victime avec Delacroix, Paul

[1] Théodore Rousseau, 1812-1867.

Huet, Marilhat, etc., etc., de l'ostracisme des jurys, devait-il oublier ce temps et montrer contre un rival de lutte, qui l'avait précédé dans la voie suivie par tous deux, la même partialité dont il avait tant souffert. Thoré lui-même, Thoré son admirateur[1] passionné, signale l'absolutisme arbitraire de Rousseau : « La notoriété de Théodore Rousseau commença, dit-il, par les protestations réitérées que la critique écrivit en sa faveur. Il était devenu célèbre avant qu'on eût pu voir ses œuvres. Durant quinze années, la publicité des Salons lui avait été refusée ! N'était-ce pas odieux ? et que gagnèrent à cela les Bidault de l'Institut ?

« Il est donc inexplicable — et bien triste — que l'ancien paria devienne à son tour le proscripteur de la jeunesse qui cherche ce qu'elle veut... » Thoré proteste au nom des jeunes, on voit que Rousseau n'était pas plus tendre pour ses contemporains, et particulièrement pour celui qui avait témoigné le plus de sympathie pour son talent.

Comme le dit Paul Huet, il était allé trouver Rousseau dès son premier début, qui était un succès plus que contesté ; l'accueil de ce jeune homme, qui avait neuf ans de moins que lui, 1803-1812, avait été si plein de hauteur et de morgue qu'il avait regretté sa démarche et n'avait pu la renouveler. La rupture de Rousseau avec son ami Dupré parce qu'il obtenait la croix avant lui ! montre à quel point il était ombrageux. Il faut lire à ce sujet l'article d'Emile Michel, un autre de « ses fanatiques les plus fervents », publié dans *la Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1905 sous le titre : *Les Peintres de Barbizon*.

Quelle que soit la bonne opinion que Rousseau pouvait avoir de sa supériorité, le mieux n'était-il pas de laisser le public juge, au lieu de supprimer son confrère, et ne serait-on pas en droit de supposer, qu'au fond, il était inquiet du jugement porté par ses amis les plus dévoués sur sa dernière manière et de la façon dont Paul Huet

[1] *Salons de W. Burger, 1861 à 1868*, tome II, p. 356.

suivait une route opposée en élargissant toujour la sienne. Ne prévoyait-il pas le jugement porté par Pétroz, Mancino, etc., et indiqué même par Thoré !

En tout cas le regret que témoigne cette lettre, aussitôt la triste nouvelle, prouve assez la générosité de Paul Huet et souligne la différence des deux caractères, autant que des deux manières.

A M. Legrain.

27 février 68.

Cher ami, je vous plains et vous admire ; vous savez souffrir et conserver votre gaieté et votre esprit ; les douleurs cependant n'ont rien du *Carnaval* et peu de gens savent comme vous les déguiser sous un charmant entrain. Votre *jeunesse* vous sauve encore sans doute, elle qui, dit-on, vous donne un droit qu'on n'accorde plus aux vieux podagres de mon espèce. C'est du moins un précepte que je m'entends prêcher tous les jours ! Malgré ces belles sentences dont on veut *chloroformer* mes vieilles et fidèles douleurs, je trouverais bien plus juste de ne point souffrir.

Comme le bûcheron (c'est une faiblesse sans doute), je maudis mon sort et mon fagot, tout en protestant que ma tâche est à peine commencée et que j'ai encore bien des toiles à couvrir. Malgré les rhumatismes et bien autres choses moralement plus graves, j'exposerai donc sans trop de soucis des jurys passés, présents et futurs, sans aucun regret de la faveur princière, ni trop même de la mode courante. J'aime la peinture, sans doute, plus qu'elle ne m'aime, mais les amants malheureux ont aussi leur bonheur ; demandez à Pétrarque.

Pour vous, cher ami, envoyez-nous votre tableau, il n'a guère besoin de mon approbation ; cependant je ne voudrais pas vous faire douter du plaisir que j'aurai à le voir et à vous rendre mon service annuel.

Vous ne me dites point ce que vous avez fait, je compte dans tous les cas sur quelque chose de bon et de délicat. On fait comme on voit, on voit comme on est, est un proverbe qui s'entend de l'esprit, et la lourdeur corporelle dont vous vous plaignez, jusqu'ici n'a jamais paru dans votre peinture ; il ne s'agit que de bien s'entendre...

René vous remercie, il fait un tableau de chasse important, dont je suis assez content, aura-t-il fini ?

Au président Petit.

11 mars 1868.

. . . . . .

Malgré tous ces soucis d'affaires et de santé, j'ai terminé deux toiles que j'enverrai à l'Exposition. Je ne sais si elles y seront bien accueillies, il est rare qu'un vieil auteur soit accepté comme Auber vient de l'être à *quatre-vingt-huit ans*. Je ne les ai pas cependant. Mais René, j'espère, me remplacera et prendra une meilleure place. Puisque vous voulez bien porter intérêt à ses efforts, je puis vous dire qu'il m'a fait de charmantes études et qu'il termine un tableau de chasse important dont j'espère quelque chose. Il travaille à côté de moi, et je couve avec bonheur ce jeune oison, ayant l'ambition toute paternelle de voir paraître un jeune aiglon.

Adieu, mon cher ami, j'embrasse au nom de tous les chères et aimables femmes qui vous rendent à la vie.

A vous de cœur,

PAUL.

Au président Petit.

4 juin 68.

Mon cher Auguste,

Chez les espèces nerveuses, vous le savez, la pensée va vite ! Nous avions d'autant plus besoin d'apprendre des nouvelles de vos santés, que tout le monde ici était, et est encore plus ou moins patraque ; une pauvre femme épuisée, à bout de force, malade d'une activité fiévreuse qui veut aller quand même, une fille enrhumée et qui, depuis votre départ, tousse à nous faire croire à la coqueluche ; un garçon fort et vigoureux en apparence, manquant de ressort et que tout printemps énerve ; votre serviteur enfin, vieux podagre perclus, malgré des chaleurs printanières inconnues aux Parisiens, et que de ma vie, je n'ai, pour ma part, rencontrées qu'en Italie tout au plus ; voilà le bilan assez triste de la position matérielle de la famille. Tous les matins, nous espérons quelques brises venant de vos montagnes et nous apportant, avec leur doux rafraîchi, des nouvelles de vos santés. La chaleur était une excuse pour tous, pour nous si affairés, pour vous, doué de cette bonne indolence napolitaine qui vous va si bien et que je déplore cependant chez une intelligence comme la vôtre. La contemplation est une belle chose, les passionnés de la nature le savent mieux que personne ! Mais dans cette vie, il faut avoir sa meule à tourner. C'est peut-être dans nos villes babyloniennes et haussmannesques, que ce besoin se fait sentir ; devant vos grands spectacles, vous oubliez certai-

nement les petites misères et les misères si petites du contact humain. Je n'ai pourtant pas à ce sujet une bien grande idée de la province. Lorsque l'on sent des démangeaisons, il ne faut pas aller trop loin pour chercher les puces ; dans notre monde d'artistes, si pourvu d'intelligence, de vive gaieté et d'apparente franchise, il n'en manque pas, croyez-le bien. Vous me demandez des nouvelles de mon exposition ; le succès est réel[1] ; je serais bien maussade si je ne le reconnaissais point, il n'est pas moins vrai que je sens tout autour les petites menées sourdes et lâches pour me mettre à l'écart de tout. On voit que je les comprends, et la jalousie dès lors va jusqu'à la haine. Trop fier et aussi trop sérieusement épris du travail pour me mêler à aucune coterie, je reste battu *et mécontent*. Je me contente de faire comme l'honnête homme qu'un maçon grossier et hargneux coudoie, je brosse le bras sali avec la manche propre, et mes rhumatismes en profitent.

About, comme il le dit, en prenant dans la *Revue des Deux Mondes la succession* de M. Maxime Du Camp[2], qui, heureusement pour lui et pour le public, a renoncé à régénérer l'art dans cette revue ; About a hérité du *mot d'ordre*. Cet esprit facile, bon enfant, qui veut redresser l'art, absolument comme le nez de son notaire, est conduit en laisse par deux ou trois échappés de la villa Médicis. Chargé de venger le prix de Rome, il ne me nomme pas, et je commence à croire que j'ai fait une bien mauvaise action en approuvant la réforme, hélas, quelle réforme !

Je vous remercie, cher ami, de la peine que vous avez bien voulu prendre en écrivant à Valence. Ce tableau est bien jeune et bien incomplet, fait trop vite, mais la composition me plaît et j'aimerais fort en obtenir quelque chose. Si vous savez à qui je puis moi-même m'adresser, veuillez me le dire, je vous éviterai la peine d'écrire au directeur, au conservateur ou à *M. le Maire*.

Nous sommes depuis samedi dernier installés à Chaville et par cet esprit de contradiction qui est dans l'entière humanité, il fait presque froid depuis notre arrivée ; cela devait être !

Adieu, mon cher ami, ne manquez pas de nous donner plus fréquemment des nouvelles de votre aimé entourage. Contez-nous vos ennuis. Voyez que je ne me prive pas et que je mets votre patience à l'épreuve, cela fait toujours un peu de bien. Quand on a un rhume de cerveau, se moucher est nécessaire, éternuer est inévitable et je me contente de vous en demander pardon. Je vous envoie les plus tendres témoignages d'amitié de tous les ennuyeux de Chaville.

PAUL HUET.

[1] *Les Ruines du château de Pierrefonds*, appartenant aujourd'hui à S. M. l'Impératrice Eugénie. — *Fontainebleau* (*vue de forêt avec des chasseurs*). Musée du Louvre.

[2] Maxime Du Camp, littérateur, 1822-1894.

A M. Legrain.

4 juin 68.

Vous êtes bien aimable de penser à moi, mon cher Legrain, vos lettres me font toujours un sensible plaisir, vous êtes de ce métal pur qui sonne bien, de ce métal qui tous les jours disparaît de la circulation pour recevoir plus ou moins d'alliage. La vieillesse, qui a vu disparaître bien des amitiés, devient plus difficile, elle pèse avec soin les pièces qu'elle possède et devient avare des meilleures. J'ai du mal à me croire vieux! Tout me le dit cependant, les douleurs abominables et tenaces dont je suis atteint, les humeurs noires et misanthropiques qui me poursuivent. Je passe, je crois, pour assez aimable et gai parmi les miens, pour boudeur et mécontent dans le monde des affaires. C'est que j'aime bien ceux que j'aime et que les relations d'intérêts, de rivalité et d'amour-propre font peu aimer les hommes. Je ne voudrais point médire cependant de l'humanité, je crois à l'inflexibilité droite de mes sentiments, à la facilité de mon premier jugement, pourquoi ne serais-je point persuadé qu'on peut rencontrer dans le monde des êtres bien meilleurs que moi. Malheureusement, les bons vont droit leur chemin, les mauvais vont de nuit, par des sentiers couverts, et leur plus fatale action est d'inspirer le doute, la méfiance et l'effroi. Je ne puis oublier, non plus, que dans ce pays charmant du bocage, dont les habitants ont, dit-on, les doigts crochus, j'ai trouvé des cœurs droits et tendres, de bonnes et fidèles sympathies. Je vous aime, mon cher ami; dans ce rare ménage où je vous vois, près de votre chère femme que je voudrais plus connaître encore, heureux de cette fillette qui doit tous les jours s'épanouir en beauté sous vos yeux.

Vous êtes un vrai sage, vous avez su prendre les roses de notre singulier métier et laisser les épines à ceux qui, comme moi, en ont fait le but de leur vie. Vous me demandez des nouvelles de mon Salon avec cette affection empressée qui devient un charme. J'ai, si j'en crois les compliments nombreux et exagérés que je reçois, un vrai et légitime succès. Si j'en crois certains résultats, j'en suis encore aux premiers jours de la lutte, finissant par où j'ai commencé, toujours sur la brèche, plantant mon drapeau, et tout au plus porté par souvenir à l'ordre du jour. Il faut prendre son parti et comme bien des héros faire son devoir dans les rangs. Il y a, je dois vous l'avouer, une certaine volupté dans cette lutte, et tant d'hommes sont finis après un premier succès que je ne sais si ce combat perpétuel n'a pas son charme. Seulement je sens, je l'avoue, l'âge venir, l'instant approche et ma vie si combattue, si difficile n'est point arrivée où je voulais. Le beau de l'humanité, c'est de rêver dans les étoiles et d'aller

jusqu'à l'infini, la réalité (sans *calembourder* le réalisme) est bien loin de là...

Mon cher ami, l'art est bien une religion, mais ses augures et ses critiques, aussi bien que ceux d'Apollon *l'ancien*, ne peuvent se regarder sans rire. J'ai été mis au ban de la *Revue des Deux Mondes*, j'attribuais cet exil à quelque prévention particulière de Maxime Du Camp, ce critique bel cravate que vous connaissez et dont vous connaissez peu les ouvrages. L'aimable et facile About lui succède et ce sévère auteur du *Nez d'un notaire* et des *Mariages de Paris* se charge de morigéner l'art et de mettre à la raison son époque. Il prend en main surtout les petites affaires de trois ou quatre de ses amis, rigides échappés de la *villa Médicis*. Lisez cela et si vous avez quelque souvenir de nos masques, amusez-vous. Quant à moi, il paraît que je dois être exécuté sur l'autel des neuf muses, et la grâce que me fait About, c'est de m'exécuter comme les pendus de Londres, incognito et dans les coulisses, entre deux cigares et sur son divan, où se tissent les articles ; il ne me nomme pas, ainsi que faisait l'homme dont il est le légataire, c'est connu et l'exécution la plus recommandée est l'exécution *du silence*.

Du Baron Ch. Rivet.

Paris, 7 juin 1868, 8, rue Montalivet.

Depuis que j'ai reçu votre amicale lettre, mon cher Huet, j'ai été deux fois chez M. de Courval sans le rencontrer. J'espère que de votre côté, vous aurez reçu le livre de M. Piron. Vous êtes sur la liste des amis de Delacroix, et dans les premiers. Je n'ai pas eu besoin d'avertir M. de Courval. — Andrieu, je suppose, où les notes de M. Piron lui avaient appris le rang qui devait vous être assigné, à tous les titres. Ce ne peut être que par une erreur d'adresse ou par un oubli involontaire que le livre ne vous est pas parvenu. Dans tous les cas, je prends le parti d'écrire à M. de Courval, puisqu'il est invisible.

Le livre vous satisfera-t-il? Si j'en juge par mes propres impressions, il s'en faudrait de beaucoup. Il a, à mes yeux, deux torts; il aborde des questions d'art pour lesquelles il était complètement incompétent; il parle de Delacroix, comme si Piron avait vécu de sa vie, et toute la vie de notre ami était dans son organisation d'artiste, une lettre close pour ceux qui n'étaient pas en communauté d'idées et de sentiment à ce sujet. Ce qu'il y a de plus regrettable, c'est qu'en citant, ou en publiant les lettres et les notes, Piron a fait un choix qui n'est pas toujours heureux. Dans trente ans, quand nous serons tous morts, nous qui avons connu et aimé l'homme et son talent, quelque Delaborde déterrera ce livre, et fera un Delacroix d'imagination, que la postérité acceptera de confiance sur l'étiquette. Et voilà, mon cher Huet, comment se distribue la gloire, et comment s'imprime la vérité.

J'ai été au Salon. Mes efforts pour découvrir les tableaux de votre fils ont été infructueux. Où sont-il donc dans la salle H? J'ai vu votre second. Il me paraît moins original que Pierrefonds et moins *un*. Mais vous y êtes tout entier, avec la même énergie et le même sentiment pro-

fond et riche de la nature que lorsque vous étiez au début. Les qualités qui ont fait de vous un véritable peintre et un grand artiste, ne sont ni dans votre main, ni dans votre palette, et c'est pour cela qu'elles ne vieillissent pas.

Vous me demandez ce que nous faisons et où nous sommes. Ce que je puis vous dire, c'est que nous sommes à Paris, et que nous en sortirons au mois d'août pour aller en Limousin, passer l'automne. Mais j'espère aller un de ces jours causer avec vous de mes projets, et savoir s'il n'y a pas quelque moyen de vous entraîner quelque part.

Croyez, mon cher Huet, à mes sentiments de vieux et fidèle dévouement,

CHARLES RIVET[1].

A M. Legrain.

Chaville, 3 juillet 1868.

Mon cher ami, me croyez-vous donc assez d'enfantillage dans l'esprit pour me faire attacher à n'importe quel article de revue, la gloire, la réputation ou même le bonheur de l'artiste? La gloire n'appartient qu'aux rares et vrais génies ! Saluons-la comme une immortelle qui fait battre les cœurs généreux ; sans l'obtenir nous pouvons l'aimer et de loin la suivre. Ce que j'ai voulu dire, ce que j'ai répété plus d'une fois, c'est que ce besoin de bruit qu'on appelle la réputation n'était qu'un trouble dans la vie de l'artiste et que son vrai bonheur il ne l'obtenait que dans les jouissances du travail et le recueillement de la pensée.

La réputation se fabrique aujourd'hui en boutique, j'ai horreur de ces mesquines et sourdes menées, je crois avoir été exempt du moindre contact avec ces bassesses de l'envie, mais j'en suis témoin et victime ; et, dans ma confiante amitié, je me suis laissé aller à vous dire que vous étiez plus heureux à l'écart de cette fange que ceux qui forcément y mettent les pieds et en reçoivent les éclaboussures.

Laissons ces sottises de côté, j'ai bien autres choses à vous dire.

Paul Huet marie sa fille, heureux de la donner au fils d'un grand artiste, compagnon de sa jeunesse enthousiaste.

Quels cruels retours préparaient de si douces illusions !!!

Aussitôt sa fille mariée, il part pour Étretat où son vieil ami le peintre Legendre vient le rejoindre pour l'entraîner à Honfleur, puis à Saint-Maclou près de Pont-Audemer. De là il va faire un séjour de trois semaines à Fontainebleau où il travaille encore. Son dernier dessin d'après

[1] Le baron Rivet, avait, jeune, été dans les ateliers camarade de Delacroix, Bonington, Huet, etc.

nature représente *le Chêne du Charlemagne*. Il avait dit : « Il faut, avant de mourir, que je rende hommage à ce vieillard. »

Rentré à Paris il embrasse sa fille qui partait pour Angers et qui, hélas! ne devait pas le revoir.

C'est à ce moment qu'il termine son tableau de *La Laita* et commande ses cadres pour le Salon, avec un filet noir pour la première fois.

A sa fille, à Annecy.

6 août 1868.

Bien chère enfant. L'insatiable soif, que la fureur du temps nous donne, n'est rien en comparaison du besoin que nous éprouvons d'avoir de vos nouvelles. Dieu soit loué, nous avons reçu ce matin votre lettre si attendue ; chaque mot y respire le bonheur et si nous sommes toujours un peu brisés, nous sommes heureux aussi de te voir si confiante en cet avenir depuis longtemps préparé, rêvé dans ces longues pensées suspendues sur toi. Vous ne savez guère, chers enfants, ce que vous êtes pour ceux qui veillent sur vous, accumulent sur vous toutes les espérances et toutes les ambitions. Ta mère est pleine de courage, ma chère enfant, et si douloureuse que soit cette séparation, elle est trop prodigue envers toi, pour ne pas faire son bonheur de celui qu'on te prépare aujourd'hui.....

..... Tu sais, je le crois du moins, combien il faut peu pour faire vibrer en nos cœurs les sentiments les plus tendres, c'est avec joie que j'accepte ces témoignages d'affection...

Je suis toujours un peu souffrant, ta mère bien fatiguée est pleine d'énergie et de volonté. Pardonne-lui de te suivre avec une tendresse un peu effarouchée dans cette vie nouvelle où le bonheur t'emporte. Comment ne pas chercher à ses côtés celle que jamais on n'a voulu perdre de vue un seul instant, et qui s'envole et si loin et si vite...

Jouis, chère enfant, jouissez de ces heures premières où se grave l'avenir, que vous trouverez toujours meilleur, je l'espère. Vous faites un voyage charmant ; charmant n'est pas le mot ; il doit être enchanteur. Devant les beautés sublimes de la nature, vous sentirez vos âmes plus émues, vos pensées plus grandes ; l'immensité du bonheur s'ouvrira devant vous. On peut prier Dieu de bien des façons, mais là, il parle à tous pour tous. Vous êtes dans la meilleure disposition, dans la plus excellente préparation pour goûter et sentir ces beautés de la nature qui vont s'épanouir à vos yeux et se donner à vous. Je voudrais te prier de parler

de moi aux jeunes amis qui vous ont reçus, mais le temps presse et la place manque.

. . . . . .

Dimanche matin, 16 août 1868.

Il y a longtemps que je ne connais d'autre religion que celle du cœur, celle-là Pascal la trouverait vérité de ce côté de la rivière, vérité à l'autre bord. Aimons-nous les uns les autres. Je t'embrasse de tout cœur, voilà mon culte. Ne va pas prendre cela pour une dissertation.

A sa fille (chez M. Buloz, au Ronjoux).

24 août 1868.

Je prends la place de ta mère, ma bien chère enfant, pour t'embrasser à grands bras et te dire que nous jouissons de ton bonheur. Pour tes vingt-deux ans je te souhaite la continuation de ce beau rêve. Je ne veux pas t'en écrire bien long, et pour bien des motifs, le premier est que tu ne dois pas avoir le temps de me lire. Les gâteries qu'on te prodigue, ces femmes charmantes, tout ce milieu d'intelligence et d'esprit qui te reçoit si gracieusement, voilà de quoi te faire trouver les journées trop courtes et les lettres bien longues. Le portrait que tu nous fais de Mme Pailleron rappelle bien la belle enfant que j'ai connue, le plus beau Titien du monde. Tu diras à Mme Buloz tout ce que je lui garde d'affectueux souvenirs. Je vous embrasse.

A sa fille.

Etretat, 22 septembre.

Je ne sais, chère enfant, si cette lettre ira te rejoindre à Venise. J'espère qu'elle pourra dans tous les cas suivre vos pas et vous rattraper en route. J'ai de la peine à croire que vous puissiez quitter la reine des lagunes si vite après avoir séjourné si longtemps à Genève. Vous êtes ravis et cela ne m'étonne point. J'ai regretté bien souvent de n'avoir point profité de la jeunesse et de certaine liberté pour voir ces maîtres vénitiens, séducteurs de l'art, et Dieu sait si malgré tes souhaits, doux reflets de ton enthousiasme et aussi un peu de ta tendresse, je parviendrai jamais à réaliser ce rêve, avec ceux qui me restent. Tu étais d'ailleurs dans les bonnes conditions pour goûter, sentir et comprendre la peinture vénitienne..... Votre âme doit être ouverte à l'art et à toutes ces splendeurs de Venise.

Nous sommes à Etretat devant une mer plus froide, entourés d'une population bien loin d'offrir le moindre écho du brio

italien, fatigante et fatiguée, prétentieuse et vaniteuse en ses costumes déflorés avant l'essai capricieux. Tout cela a son charme cependant et la pensée s'isole facilement devant cet horizon fermé qui ouvre l'infini.....

Dans sa notice sur Paul Huet Ernest Chesneau a recueilli une lettre qu'il présente ainsi :

« Au mois d'août 1868, un de mes amis et confrères en critique, esprit hardi, original, humoriste, avait publié sur le paysage une étude dont les conclusions étaient des plus rigoureuses. Il adressa cette étude à Paul Huet qu'il avait rencontré chez moi et dont le talent d'ailleurs lui inspirait une haute estime.

« Piqué au vif, celui que Baudelaire appelait « Le vieux de la vieille » lui écrivit la curieuse lettre que voici : »

A M. X...

Reponse à son article sur les paysagistes et contre le paysage.

Chaville, 2 septembre 1868.

Monsieur, depuis l'envoi que vous m'avez fait de votre feuilleton du 5 août, j'ai voulu vingt fois prendre la plume et vous remercier ; j'ai été touché de ce que vous me dites de personnel, mais je vous ai trouvé si sévère, si cruel même pour un genre que j'ai beaucoup aimé et que je croyais de sa nature fort inoffensif, que j'ai sans cesse été poursuivi du désir de prendre au moins la défense du pauvre défunt sur la tombe duquel vous jetez la pierre.

« Voilà donc plus de quarante ans que je vis d'illusions, quarante ans que je suis plein d'amour pour le monstre, ne me doutant nullement du mal auquel j'ai contribué ! — Quarante ans ! Bien des royautés plus puissantes ont la vie moins dûre et sont plus vite oubliées.

« Si quelqu'un était venu me dire : « Le paysage est mort, jetons une fleur sur sa tombe et pardonnons-lui ses péchés », j'aurais silencieusement renfermé mon chagrin.

Mais, tudieu ! monsieur, ce n'est pas ainsi que vous vous exprimez. Quelle oraison funèbre ! Votre fougueux confrère de l'*Univers*, traînant la libre pensée sur la claie, n'éclaterait en plus de violence, ni plus de joie. La France est-elle donc sauvée ? L'art de l'Empire va-t-il renaître de ces cendres du paysage et subir une heureuse transformation ? Souhaitons-le, ô mon Dieu ! Ayons le siècle de Périclès ! le siècle de Léon X ! Vous le croyez, je joins mes vœux aux vôtres pour un si glorieux avenir, mais en attendant

ne maudissons point les morts. Cela, disent les bonnes femmes, ne porte point bonheur.

Voilà dix ans que vous poursuivez cette exécution, dites-vous, que vous méditez cette brillante victoire !

Si le paysage a dû flétrir tout ce qui l'entourait, corrompre l'art dans son essence même, vous avez eu raison. Mais j'avais, jusqu'ici, regardé le paysage comme un bon voisin, un bon auxiliaire, comme un genre tout personnel, inoffensif près des genres orgueilleux, incontestablement supérieurs, puisqu'ils l'affirment. Je l'ai toujours vu modeste et prêt à rendre hommage aux légitimes talents à l'ombre desquels il poussait ses petites racines, recevant avec reconnaissance les éloges et les encouragements. Qu'a-t-il arrêté ?

Versailles et nos églises témoignent que la grande peinture n'a manqué ni d'encouragements ni d'occasions de se signaler !

Et les peintres de 1830, qu'en faites-vous, M. Ingres compris ?

Dans un siècle fatigué, sceptique, le paysage paraissait l'expression des âmes tendres et recueillies, une expression neuve, vive et sincère, ce qui dans l'art compte pour quelque chose. Quelle étude intéressante vous feriez, monsieur, sur l'art à l'époque de la chute de l'empire et sur l'état du paysage en particulier !

Vers la fin de la Restauration, la jeunesse semblait sortir d'un long épuisement ; entraînée par un irrésistible élan de liberté, elle courait à toutes les sources dé la vie, vers le beau et vers le bien. Il y eut, comme un tourbillon lumineux, la colonne de feu de l'intelligence.

Philosophie, histoire, politique, on voulait tout embrasser, tout envahir. L'art ne fut pas oublié, ce fut sur ce flot que fut porté le pauvre paysage ; la poésie tout élégiaque, caractère essentiel de ce temps, lui tendait la main.

Vous, monsieur, sans tenir compte de ce qui se faisait alors, vous nous présentez le paysagiste : *grivois*, *vaurien*, *en goguette*, *paresseux*, allant à la suite de M. Paul de Kock, boire le vin du cru et chercher la feuille à l'envers. Vilain portrait ! En pourrait-on trouver l'original aujourd'hui ? Je ne sais ; mais il n'a rien de commun avec l'école de paysage à laquelle j'appartiens, celle dont vous voulez bien me reconnaître le précurseur.

Je n'ai, je l'avoue, jamais vu, ni lu M. Paul de Kock ; je le tiens, puisque vous le dites, pour un paysagiste de bonne humeur. Mais les paysagistes de mon temps étaient moins gais, témoin Obermann. Ce n'était pas la gaieté qu'on leur reprochait ! Ils s'appelaient : J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, George Sand. Voilà les maîtres, les paysagistes d'alors, les émus et les passionnés qu'on admirait et qui, je l'espère, ne sont pas encore oubliés.

Je voudrais avoir le temps, l'espace, le talent surtout pour répondre à toutes les questions que soulève votre article, dire avec vous, quoique avec mes réserves, que le paysage ne peut être

une école, mais une expression particulière et personnelle. Cette question des écoles est aujourd'hui bien grande, et comme vous, monsieur, m'a beaucoup préoccupé ; il y a trop à dire et plus à faire. La critique devrait bien, maintenant qu'elle est si forte et si habile dans l'investigation du passé, découvrir les moyens d'étudier les maîtres des grandes époques. Ce qui me paraît incontestable, c'est que le paysage a été dans les temps modernes d'une certaine influence et pourrait ouvrir à l'étude de la figure des voies nouvelles. On lui doit, je le crois du moins, un amour plus sincère du vrai et du simple, l'oubli du convenu et de l'académique, ces produits funestes de la décadence.

Vous prétendez, monsieur, que c'est à l'étude du paysage qu'on doit l'art facile ; mais l'art facile est de tous les temps et de toutes les écoles. Boucher, dans ses figures aussi bien que dans ses paysages, est un peintre facile. Poussin, dans ses paysages, est un peintre sublime et profond. Ruisdaël et Van der Neer seront toujours des artistes sérieux et des poètes délicats.

Discussions vaines, ce me semble.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Cette conclusion n'est point d'un romantique, ni même d'un paysagiste.

Un de mes confrères, — pardon ! un *membre de l'Institut, peintre d'histoire*, s'il vous plaît, — homme de talent qu'on aurait, sous l'Empire, relégué parmi les peintres de genre, me démontrait dernièrement l'infériorité de certains genres (du paysage bien entendu). « On aura beau faire, disait-il, La Fontaine a fait parler les bêtes, vous ne le comparerez jamais à un Racine qui a étudié le cœur humain et fait parler les dieux ». (*sic*) Faire parler les bêtes, traduire leur langage surtout comme le bon La Fontaine, n'est pas une petite affaire, et cela ne prouve pas que La Fontaine n'ait pu faire une étude non moins approfondie du cœur humain que nos grands tragiques. — « Avouez, lui répondis-je, qu'à défaut de nous appeler Virgile, ni vous, ni moi ne serions désespérés de nous appeler Horace ».

Merci encore une fois, monsieur, je suis d'autant plus touché de votre sympathie qu'elle résiste à vos préventions. Ce que vous me dites de l'injustice qui me poursuit m'a été au cœur. Que voulez-vous, il faut prendre son parti de certaines choses ; si la dignité personnelle que vous m'accordez n'est qu'à ce prix, il n'y a pas à hésiter.

Votre reconnaissant et dévoué serviteur,

PAUL HUET.

Un mot : il y a des *courants*, c'est, en général, ce que l'on entend par *écoles*. Le paysage surtout ne peut se considérer au point de vue d'une école. Le paysagiste est, de tous les artistes, celui qui communique le plus directement avec la nature, avec l'âme même de la nature.

Chesneau fait suivre cette lettre de ce commentaire : « Le vaillant artiste avait raison.

« Le grand paysage romantique est mort avec Paul Huet. — Ses émules, ses successeurs, ceux qu'il a vus naître et grandir, ceux qui sont venus après lui et qu'il n'a même pu pressentir, ont, dans cette forme d'art, infinie comme la nature elle-même, apporté des modes d'interprétation tout différents des siens et bien dignes d'intérêt. Mais je ne rencontre personne aujourd'hui dans notre école de paysage, qui sache voir les nuées orageuses, les eaux débordées, les forêts désolées, les grèves désertes, les altières falaises, en un mot, la nature héroïque, avec une telle intensité, une telle largeur, une telle sincérité d'émotion ; personne qui, l'ayant ainsi comprise et pénétrée, l'exprime avec de tels accents, avec une si poétique grandeur [1] ».

A sa fille.

Etretat, 25 septembre.

Ta description de Venise est charmante et colorée, ma chère enfant, et tu nous as envoyé du Lido un vrai souffle de bonheur et de plaisir. Nous regrettons pour vous, comme pour nous, que vous ne restiez point plus longtemps dans cette ville enchantée, un peu molle. Tu nous traduirais tes impressions enthousiastes et nous nous laisserions bercer au doux mouvement de votre gondole... Nous sommes loin de vos entraînants spectacles. Etretat est un charmant endroit qui veut bien laisser voir la mer entre deux falaises, à peu près comme dans le petit côté d'une lorgnette. Pour le travail, n'y comptons pas, au milieu de ces babys et de toutes ces variétés féminines aussi changeantes que la saison. Nous faisons absolument un voyage de touristes, ne posant guère. Demain nous allons voir l'Exposition du Havre pour prendre le mal de mer qui doit nous conduire à Saint-Maclou. Je vous embrasse.

A M. Legrain.

Paris, sept heures du matin, 9 octobre.

Mon cher ami, nous partions pour la mer comme votre excellente lettre nous arrivait, nous partions un peu au hasard, comme

[1] *Peintres et statuaires romantiques*, p. 57.

toujours la plume au vent. Nous avions bien besoin, depuis le départ de la chère enfant d'aller respirer quelque part, de changer d'air... et nous nous dirigions vers la mer avec la pensée d'aller un peu vers vous, de revoir nos amis Jouvet et peut-être de vous rejoindre. Rien de tout cela! Nous étions à Etretat depuis une dizaine de jours, lorsqu'un excellent ami M. Legendre est venu nous prendre, pour nous conduire à Saint-Maclou près Pont-Audemer, chez ses enfants...

Cette fois, je vous donne deux mots d'amitié au moment d'un départ, nous allons passer quelques jours à Fontainebleau, profiter des derniers beaux jours et revoir ces belles futaies que j'ai besoin d'interroger pour terminer un tableau très avancé que j'ai laissé à Chaville...

Nous avons passé par bien des soucis et des alternatives, nous avons besoin de nos amis et je compte sur vous. Les souffrances physiques viennent se joindre aux peines morales, il faut disputer les heures au temps qui nous presse.

Votre bien dévoué de cœur,

PAUL HUET.

Au président Petit.

28 octobre 1868.

Mon cher ami,

...Vous avez raison de vous plaindre, en effet, et pour mon compte, je fais les plus sincères « mea culpa » de mon silence prolongé. Je vous l'ai dit déjà quelquefois, je vieillis, la vie se présente souvent sous son jour le plus triste et je me sens peu disposé à ennuyer de mes doléances des amis peut-être plus éprouvés; croyez que nous pensons à vous. J'ai, pour ma part, bien souvent le désir de vous écrire, puis, par un mouvement peu défini, je me prive de ce plaisir, je rentre dans ma coquille, triste et mécontent. Les artistes ont l'imagination trop vive sans doute, et plus qu'à d'autres il leur est difficile d'ouvrir leur cœur dans une correspondance qui ne saurait remplacer les effluves d'une affectueuse et confiante conversation. La mobilité de leurs impressions est un obstacle et l'amitié la plus voyante ne saurait toujours les suivre. Cette année a été pour nous une suite d'émotions bien vives et trop opposées. Vous, mes chers amis, qui êtes aussi un peu artistes et plus poètes que personne par le cœur, pouvez peut-être me comprendre et me pardonner!...

Nous vous embrassons tous de cœur et écrivez-nous.

A M. Legrain.

30 décembre 68.

Mon cher ami, vous êtes heureux dans votre cher et calme intérieur, près de cette bonne et charmante compagne que vous

comprenez si bien, et que vous entourez de respects et de votre ardente tendresse. Puissiez-vous jouir jusqu'au bout et longtemps tous les deux de ce bonheur que vous méritez si bien. Votre Elisabeth doit se développer sous les yeux de sa mère pour vous la rappeler tous les jours davantage. Veillez, mon cher ami, à cette tendre fleur. Vous ne savez point ce que c'est que de la confier, un jour voulu, à des mains inconnues et étrangères !...

Adieu, mon cher ami, recevez les vœux que nous formons tous pour vous, pour votre chère fille en particulier, qui est sans doute la pure gardienne de votre bonheur.

A vous de cœur,

PAUL HUET.

DERNIERS JOURS DE LA VIE DE PAUL HUET

Paul Huet, dans une lettre du 6 août 1865, adressée à son cousin le président Petit, écrivait : « L'idée d'une « vieillesse inoccupée m'est horrible, vous savez quelles « consolations et quelles ressources mon art m'apporte, « je l'aime malgré toutes les petitesses, toutes les lâchetés « de ceux qui l'exercent. » — Il répétait souvent : que son vœu était de mourir debout, de ne pas se survivre à lui-même, de ne voir ni les infirmités, ni la dépression morale, de pouvoir jusqu'à la fin travailler et lutter, de tomber sur la brèche ! — Ce vœu fut exaucé, trop tôt, car il pouvait avoir encore plusieurs années de force et de production.

Le 8 janvier 1869, il travaillait toute la journée à son atelier et enlevait, avec une verve endiablée, une plage dont l'ébauche était à peine frottée la veille. Le ciel mouvementé, brillant dans des tons argentés, était en quelques heures peint d'un seul jet, d'une seule coulée. Les éclats d'un soleil radieux filtrent en se jouant à travers les nuages déchiquetés avant de baisser à l'horizon. Ce n'est pas encore le soleil couchant, mais c'est l'heure où il descend déjà et où ses rayons glissent comme des flèches. Une figure de pêcheur en vareuse rouge pique la plage d'une note vive. On dirait une œuvre de jeunesse et de vie exubérante ; il l'a faite pourtant dans une heure dernière de déchirement et de souffrance. Le chagrin qui le minait était comme exaspéré.

Quelques jours avant il avait reçu de Pailleron une

stalle pour la première représentation des *Faux ménages*. Le 7 après une visite chez Sainte-Beuve, il assistait à cette représentation.

Le lendemain, en quittant son travail, il s'était rendu chez Pailleron pour le remercier et le féliciter de son succès, la conversation avait été vive, il avait eu plaisir à montrer, vis-à-vis du jeune et charmant auteur, la coquetterie de son esprit ; on pouvait croire qu'il prenait le dessus...

Après le dîner, en se levant de table il porta brusquement la main à sa poitrine, disant : Je souffre, j'étouffe, et il tomba en se roulant à terre, dans une crise de douleur aiguë.

Un médecin appelé en hâte, le docteur Clairin, oncle du peintre, trouva la crise calmée, affirma qu'il n'y avait aucun danger, que c'était une fausse digestion, et partit en ordonnant une potion. Vers dix heures Paul Huet s'endormait d'un sommeil calme et rassurant. — A trois heures du matin sa femme, restée près de lui, appelait son fils et angoissée demandait : Qu'a-t-il, il est froid ? Il était mort, mort d'une congestion, d'un anévrisme, d'une embolie ?... mort de chagrin. — Le lendemain, en entrant dans son atelier, son fils trouvait sur sa table une feuille de papier sur laquelle il avait essayé une plume : après quelques traits informes, les mots très lisibles : « Mort je suis. » Et Michelet, envoyant au *Temps* la note si délicate, laissait percer, sous la réserve la plus discrète, la triste vérité dans le mot de la fin : « C'était... un cœur tendre et beaucoup trop, hélas ! »

On lit dans le *Constitutionnel* du mercredi 13 janvier, les discours de Pelletan et de Chesneau, dont j'extrais les passages suivants, et qui sont ainsi présentés :

« M. Eugène Pelletan, ancien ami de Paul Huet, a pris la parole et d'une voix émue, avec une grande élévation de pensée, a rendu un éloquent témoignage à la noble vie de cet homme de bien. — « La pierre de ce caveau ne saurait retomber sur le cercueil de Paul Huet, sans qu'un témoin de sa vie ne vienne en porter témoignage.....

« Paul Huet appartenait à cette forte génération qui a fait, il y a quarante ans, la révolution de l'art moderne. Il avait pensé que pour représenter la nature, c'était la nature elle-même qu'il fallait étudier.

« Il l'étudia dans tous ses aspects, à tous ses moments, aux heures de calme comme aux heures de drame. Il sut aussi bien traduire une idylle de Normandie qu'une tempête sur l'océan. Son âme, multiple comme la nature, semblait en refléter toutes les poésies.

« D'autres sont venus depuis, qui ont suivi la voie qu'il avait ouverte, et qui ont ouvert d'autres voies à leur tour. Mais aucun d'eux ne l'a dépassé. Paul Huet a été un des régénérateurs, et peut-être le premier régénérateur, en date, du paysage moderne.

« Ah! sans doute, il survivra dans ses œuvres; et nos musées parleront à nos fils de son talent. Mais il est une autre part de lui-même dont ses amis doivent aussi parler. Car Paul Huet n'était pas seulement un artiste éminent; il était encore un cœur excellent, un esprit distingué ouvert à toutes les idées du temps et à toutes les aspirations de l'avenir.....

« Heureux qui à l'heure du départ peut laisser pour testament, comme Paul Huet, le nom d'un grand artiste et celui d'un honnête homme! »

« M. Ernest Chesneau a rappelé ensuite les titres glorieux du grand paysagiste à notre admiration.....

— « ..... Mais de 1827 seulement, de cette année glorieuse où Delacroix exposait son *Sardanapale*, date le vrai début de Paul Huet. Ce début fut un triomphe. On y vit une conquête nouvelle dans le monde des formes et des couleurs. On salua l'aurore du paysage moderne.

« Je ne redirai pas le nom de tant d'œuvres célèbres qui depuis, jusqu'à sa dernière heure, se sont succédé, naissant coup sur coup au souffle de son inspiration, si douces ou si sombres, si rayonnantes ou si tragiques, variées comme l'âme humaine elle-même.

« Depuis vingt ans surtout, son génie, arrivé à toute sa maturité, en pleine possession de sa force expressive, avait réalisé des conceptions d'une grandeur exceptionnelle, et qui nous ont tous profondément émus : l'*Inondation de Saint-Cloud*, les *Falaises de Houlgate*, le *Gave débordé* et tant d'autres, toutes puissantes dans leur flamme d'émotion. Malgré moi, ce mot d'émotion revient sur mes lèvres; c'est que l'émotion, la passion était étroitement liée à l'œuvre de ce grand peintre qui était un grand poète.

« La gloire de Paul Huet est d'avoir le premier introduit dans l'image de la nature non l'homme, mais ce qu'il y a de vraiment supérieur et d'éternel dans l'homme, ce qui mérite seul d'être fixé par les moyens de l'art, la vibration de l'âme humaine en ses effusions de joie, d'amour, de charité, de fraternité, comme en ses angoisses et dans ses douleurs.

« Le paysage, avant Paul Huet, était un art décoratif ou un art de combinaisons académiques; il en a fait un art de passion, un art héroïque.

« Par là il appartient à la glorieuse phalange des maîtres qui, apportant une formule nouvelle aux aspirations de l'homme, le dégagent d'autant du poids de la matière.

« Aussi l'histoire gravera-t-elle le nom de Paul Huet en tête de la page consacrée par elle à notre paysage moderne dont il est le père à jamais glorieux. »

Lettre de Michelet au Temps.

Mardi, 12 janvier 1869.

Un homme est mort hier que tous regrettent : l'illustre Paul Huet, le restaurateur du paysage en ce siècle. Ce beau mouvement d'art a commencé par lui. A l'époque où durait le genre absurde de l'Empire, ses paysages grecs, peuplés de beaux Dunois, le seul Huet regarda la nature.

Il était à Saint-Cloud, et les inondations fréquentes qui s'étendaient sous les grands arbres le touchèrent, l'inspirèrent (1822).

Il était né triste, fin, délicat, fait pour les nuances fuyantes, les pluies par moments soleillées. S'il faisait beau, il restait au logis. Mais l'ondée imminente l'attirait, ou les intervalles indécis, quand le temps ne sait s'il veut pleuvoir.

Une femme a bien dit : « Nul n'a eu plus le sens des pleurs de la nature. »

A certains jours, mélancolie profonde. Il a peint quelque part un pensif oiseau d'eau, qui se tient seul dans une petite baie écartée et ombreuse. En le voyant, je dis : « C'est lui. »

Il est vrai que l'Empire, ce temps si dur, ces grandes destructions, nous avaient laissés tristes et amis de la solitude. De là l'élan du paysage, de là Huet, et ce talent mystérieux. Des bois, des eaux, des retraites cachées. « Mais plus d'hommes ! surtout plus d'hommes !... Ne nous peignez plus d'hommes ! » C'était le sentiment commun.

Le Romantisme vint, avec divers courants. D'une part, les faux mélancoliques, la poésie testamentaire de jeunes gens qui se portaient bien ; de l'autre, les violents, avec des éclairs mirifiques, d'étonnantes fantasmagories, une grande brutalité aussi, et une préoccupation excessive des procédés. On croyait ne pouvoir plus peindre que par taches (grossières à regarder de près). On prenait en pitié les Ruysdaël et les Hobbéma.

Des œuvres très fortes parurent, qui cependant ne se supportent qu'aux vastes galeries, où l'on peut regarder de loin Celui qui jouit seul, profondément, de la peinture, le penseur, le rêveur, une âme recueillie, qui, dans son cabinet, veut avoir la nature, avoir à lui un paysage pour y loger ses rêves, aura un Paul Huet. Cela fait moins de bruit : pas plus qu'une mélodie de Schubert à demi-voix.

Il est bien entendu que, pendant le tapage du gros torrent, ce chant exquis n'était plus entendu. Cela a ajourné sa gloire. On lui reprochait justement ce qu'il avait d'original, de ne pas être subjugué par le procédé, de sentir qu'il y a quelque chose au-dessus, d'éviter la manière, l'effort et les effets heurtés qu'on obtient à si bon marché. Ces effets ont perdu beaucoup. Et lui, il reste. Il avait précédé. Il survit, survivra.

Il est mort. Me voici dans son petit salon désert, tout rempli de ses œuvres. Comment en dire l'impression ? C'est surtout quand on voit plusieurs de ses tableaux ensemble, qu'on en sent la couleur touchante, disons mieux, la douce chaleur. En plein hiver, on en est réchauffé.

C'était plus qu'un pinceau, c'était une âme, un charmant esprit, un cœur tendre, et beaucoup trop, hélas !... Qui nous rendra jamais cet aimable voisin, cet ami du foyer, ses visites du soir ? Sa place y reste vide. Je l'attendrai toujours,

J. Michelet.

10 janvier 1869.

Victor Hugo au fils de Paul Huet.

7 février 1869.

J'ai été comme vous, monsieur, durement atteint, et pleurer m'est facile. Du reste, je suis accoutumé à cet hiver de l'âme qu'on appelle la douleur, dix-sept ans d'exil, c'est dix-sept ans de deuil, l'exil n'est autre chose qu'un veuvage. J'aimais votre père. Nos deux jeunesses s'étaient rencontrées et j'avais vu l'aube de ce grand talent qui a été dans son art spécial, comme un jour nouveau.

Faire vrai, c'est créer. Paul Huet a fait vrai, de là sa puissance. Il a compris la nature comme il faut la comprendre, empreinte de réalité et pénétrée d'idéal. Oui, je le pleure. C'était en même temps un noble et ferme caractère. Vous êtes son digne fils, je le sais. Je vous serre la main[1].

VICTOR HUGO.

Camille Pelletan.

La Tribune, 17 janvier 1869.

Notre grand paysagiste Paul Huet est mort subitement dans la nuit de vendredi à samedi. Rien ne faisait présager le coup fatal qui nous l'a enlevé.

Paul Huet n'est pas seulement un des plus grands paysagistes d'une époque qui a donné au paysage une importance qu'il n'avait jamais eue, c'est encore à peu près le premier en date. Avant lui, le paysage académique et porcelainé régnait sans partage ; il lui a porté les premiers coups au même moment où Delacroix révolutionnait la peinture d'histoire. Il était dans l'avant-garde de cette glorieuse armée qui a renversé l'école, plus ponsive que classique, de la restauration, et qui a fait naître, au sortir de l'époque la plus pauvre que la France ait peut-être traversée, cet admirable art moderne qui restera une des gloires du XIXe siècle.

Après avoir passé par l'atelier de Guérin, d'où, par une singulière antithèse, sont sortis quelques-uns des réformateurs les plus illustres, il engagea la lutte immédiatement. En 1824, il exposait dans des expositions particulières. En 1827, il figurait au Salon avec un paysage inspiré par quelques vers des *Odes et Ballades*. Depuis ses débuts, il n'a pas quitté la brèche un seul instant. Il y a quelques jours à peine, il mettait la dernière main à une œuvre qui soutiendra dignement la gloire d'un nom dont l'éclat ne s'est pas éclipsé un moment depuis quarante ans.

Paul Huet avait, dans son talent, un côté de création et de drame qui en fait une figure à part dans le groupe des paysagistes modernes. Il reproduisait moins qu'il ne créait. Il composait, non pas comme les paysagistes classiques de l'Empire, non pas même comme Poussin, mais à la manière de Rubens. Il se sentait trop à l'étroit dans la copie exacte de la nature, non qu'il ne l'aimât et ne l'étudiât à fond, mais il avait cela de commun avec les maîtres de tous les temps, qu'il lui était nécessaire de remanier les éléments qu'elle lui fournissait pour en tirer une création personnelle.

[1] Lettre communiquée à M. Léon Séché et publiée dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1908.

Il cherchait, avant tout, la couleur et le drame. Il savait donner aux lourds nuages orageux, aux grands arbres dressés par le vent, à la lumière étouffée et bleuâtre, un trouble et un frissonnement qui rappellent Shakespeare et Hugo. Quand il plaçait dans un paysage une scène tragique, la nature tout entière sympathisait à l'action et y prenait part. Qu'on se rappelle *l'Inondation*, avec ce désespoir calme et sinistre du ciel et des eaux grises; qu'on se rappelle encore cette scène de rochers et de précipices, au bord desquels s'accrochent des arbres tordus, que presse un ciel orageux, et où un homme, enveloppé d'un manteau flottant au vent, cherche de l'œil, penché sur un abîme, les traces d'on ne sait quel crime mystérieux. La mer, avec ses drames poignants, devait trouver en lui un de ses meilleurs peintres, — nous allions dire de ses meilleurs poètes, — et il a rendu les déchirements de l'Océan avec un mouvement et un accent pathétiques dont il a emporté le secret.

Il avait, à côté de cela, des coins d'une fraîcheur sans égale, des dessous de bois où la lumière filtre verdie, des matinées blondes et blanches, des feuillées et des eaux noyées dans un air bleuâtre. Il sentait particulièrement le charme des futaies de hêtres, et il rendait avec un amour spécial leur luisance argentée, capitonnée de mousses rougies. Il a obtenu, à une de ces dernières expositions, un de ses plus grands succès avec un *Intérieur de ferme*, où ce côté de son talent se déployait avec un grand bonheur.

Il y a peu de procédés que Paul Huet n'ait essayés. Il laisse de très belles aquarelles. Il a fait de la lithographie tout à fait à ses débuts en même temps que Bonington, les Vernet et Charlet. On a trop oublié qu'il fut le premier à tirer de l'oubli l'eau-forte, aujourd'hui tenue en si grand honneur. Ses grands paysages à l'eau-forte, où l'on retrouve toutes ses qualités, resteront parmi les estampes les plus importantes de notre époque.

Tel fut l'artiste. Ceux qui ont connu l'homme savent ce qu'il valait. Jeune, il avait appartenu à une génération qui a révolutionné les arts plastiques, la littérature, l'histoire, la politique, et il n'était resté indifférent à aucun de ces mouvements. Il en avait gardé de grandes et illustres amitiés qui font peut-être son plus bel éloge. Il laisse un fils dont il était à la fois l'ami et le maître et à l'éducation artistique duquel il avait voué ses dernières années. Qu'il nous soit permis de rappeler la bienveillance et l'affection avec laquelle il accueillait les jeunes gens. Rien n'égalait le charme de ses conversations familières, où l'on croyait causer avec un camarade, et d'où l'on sortait en s'apercevant qu'on avait reçu l'enseignement d'un maître.

CAMILLE PELLETAN.

Théophile Gautier.

Journal officiel, 15 janvier 1869.

Les rangs de l'armée romantique s'éclaircissent de jour en jour. Bien peu des vaillants, qui firent les premières campagnes, répondraient à l'appel. Le siècle en laisse tous les ans derrière lui quelques-uns, qui s'assoient sur le bord de la route, ne pouvant plus suivre et meurent. Les survivants, ceux qui ont combattu près d'eux pour la liberté et l'autonomie de l'art, leur doivent les honneurs militaires et la troupe,

Fuite en Egypte

Esquisse à la sépia, projet pour un tableau non exécuté

(0m44 × 0m288)

Fontainebleau. — Les Chasseurs

Esquisse à la sépia, première pensée du tableau exposé au Salon de 1868

(0m44 × 0m285

hélas! de plus en plus diminuée des vétérans, se réunit chaque fois tristement pour les accompagner à leur dernière demeure. Naguère, c'était Delacroix, puis Théodore Rousseau, maintenant c'est Paul Huet, et avec lui on peut bien dire que s'en va la poésie du paysage.

Pour bien se rendre compte du talent de Paul Huet, il est nécessaire de le replacer dans son milieu. Les générations qui profitent du progrès souvent ignorent, ou plutôt oublient à quelles initiatives hardies ou à quels efforts persévérants il est dû; rien de plus difficile que de rompre avec la routine ou, si vous l'aimez mieux, la poétique de son temps. Il faut pour cela une rébellion de génie dont peu de gens sont capables, une vigueur énorme de tempérament et une force inébranlable de conviction; quiconque sort de la route tracée, même pour prendre le bon chemin, est assailli d'injures et de huées, chacun lui court sus, tous les chiens aboient après lui et lui mordent les talons comme s'il était un malfaiteur cherchant à s'esquiver avec son butin; aucun outrage ne lui est épargné, et il faudrait recourir aux journaux de l'époque pour croire aux diatribes furieuses dont furent accueillies des œuvres aujourd'hui universellement admirées et bientôt classiques. Certes, on se fût fait scrupule d'appliquer à des galériens ayant fait leur temps, les épithètes flétrissantes qu'on jetait comme des poignées de boue à des artistes qui n'avaient d'autre tort que de chercher des idées et des formes nouvelles.

Quand Paul Huet débuta, le règne du paysage historique durait encore, et la nature était assez mal vue dans les tableaux. L'imitation mal entendue du Poussin et de Claude Lorrain, deux grands maîtres pourtant, avait amené le paysage à un degré de convention peu croyable. On peut retrouver les vestiges de ce style dans les papiers peints, vernis, représentant les Aventures de Télémaque ou tout autre sujet analogue qui ont la prétention de décorer les salles à manger des vieilles auberges de province; les fleuves ou les sources ont des urnes sous le coude; les arbres, à feuillages symétriques, logent des Hamadryades; les montagnes se découpent sur un ponsif immuable, et l'éternel temple grec dresse dans le fond son fronton triangulaire. Bertin, Bidault enseignaient cette formule à leurs disciples. Michallon semblait un prodige et Watelet, avec son moulin brassant de l'écume, un novateur d'une espèce dangereuse.

On n'a pas assez remarqué peut-être, que sous le rapport de la couleur, la révolution pittoresque procéda de Bonington comme la révolution littéraire procédait de Shakespeare. L'influence de ce jeune peintre anglais, ou d'origine anglaise, est visible dans les premières œuvres romantiques. Eugène Delacroix lui-même, ce fier génie, si profondément original, en reçut un reflet qui illumine *le Combat du Pacha et du Giaour*, d'une poésie si byronienne, et flamboie d'une façon si superbe dans le *Sardanapale* se brûlant avec ses femmes, ses chevaux et tous ses trésors. Paul Huet reçut son rayon de Constable, un admirable paysagiste d'outre-Manche, continuateur, avec un sentiment particulier, d'Old Crome et de Gainsborough. Cet artiste sincère ne dédaignait pas de peindre la nature telle qu'il la voyait dans sa largeur et son détail. Ses arbres verts et touffus, comme ceux de l'Angleterre, n'avaient pas appris la mythologie dans le dictionnaire de Chompré, et ne connaissaient que les murmures des vents et le gazouillis des oiseaux. Ils avaient l'ignorance de vrais paysans, mais une sève généreuse montait de la terre nourrice jusqu'à l'extrémité de leurs branches les plus menues. Le soleil, l'air, la pluie et le brouillard s'y jouaient, et sur ses gazons

épais, drus, d'une fraîcheur soyeuse, le berger pouvait faire tomber, en marchant, les perles de rosée de la couronne des marguerites.

Avec un esprit moins réaliste, mais cependant épris de la vérité, Paul Huet mit dans le paysage une largeur et un sentiment de nature qui faisaient paraître plus fausses, plus vides et plus maigres encore les compositions académiques de ces paysagistes en chambre qui n'avaient pas même l'idée d'ouvrir leur fenêtre et de regarder les arbres de leur jardin, ou seulement les nuages passant dans le ciel au-dessus des maisons ou des collines. Il excellait à rendre les forêts profondes percées de fuites bleuâtres, les eaux diamantées où s'ébattent les cygnes, les plaines moirées par l'ombre des nues que l'habit anglais d'un chasseur pique d'une étincelle rouge, les grands bouquets d'arbres aristocratiques des parcs se dressant au milieu des pelouses peuplées de daims, et aussi les chaumières, au toit moussu, enfouies dans les végétations touffues, et poussant une spirale de fumée sur le rideau sombre des bois; nul mieux que lui ne faisait s'étaler les larges feuilles des nymphœas sur le vert noir des eaux dormantes, courir à l'horizon les nuages gros de pluie et laissant déjà tomber leurs grises hachures comme les flèches d'un carquois qu'on renverse; bondir de rocher en rocher l'écume des cascades et jaunir sur les épaules des coteaux les rousses fourrures de l'automne.

Il avait une couleur harmonieuse et riche qui rendait, sans s'égarer au détail, les grandes masses d'ombre et de lumière dont se composent les sites. Il donnait au moindre paysage échappé à son pinceau le tremblement de la vie, le souffle et le rayon. On sentait que ces arbres pouvaient frémir et se courber sous le vent, que ces nuages se déplaçaient et que tout à l'heure la lumière allait tourner. Il ne figeait pas les objets dans un contour rigide et laissait à la nature son élasticité et son jeu. Il était le romantisme du paysage comme Delacroix était le romantisme du drame. Il y apportait son rêve, sa passion et sa mélancolie. Il eût peint d'admirables décors pour *Comme il vous plaira* et les comédies romanesques de Shakespeare. On a dit que l'art était l'homme ajouté à la nature : *homo additus naturæ;* on ne saurait mieux caractériser Paul Huet qu'en disant qu'il était le poète ajouté au paysage. Mais ne croyez pas qu'il fût incapable, l'artiste fantasque et chatoyant, d'exprimer le vrai dans son énergique nudité; pour s'en convaincre, il suffit de revoir *la Digue d'Harfleur par un mauvais temps.*

Une mer tumultueuse, dont les bouillonnements jaunes crèvent en paquets d'écume livide contre la jetée submergée à demi, attaque furieusement l'obstacle destiné à la contenir. Le ciel est bas, les nuages plombés y courent sous le vent. Les embruns se mêlent à la brume et de pauvres arbres rabougris, secoués par la tempête, tordent leurs squelettes noirs sur le fond sinistre de la tourmente. On sent dans ce petit cadre l'irrésistible puissance de la mer et l'on songe aux barques qui sont au large et que la rafale pousse à la côte; il n'y a là aucune composition apparente, le site est exactement traduit, et cependant l'âme de l'artiste n'est pas absente : il résume et concentre cette poésie des marées d'équinoxe. Il en fait comprendre la tristesse et l'épouvante. Quelqu'un qu'on ne voit pas dans le tableau regarde ce spectacle désolé et y mêle l'émotion humaine.

Un des chefs-d'œuvre de Paul Huet est le *Parc de Saint-Cloud pendant l'inondation*; l'eau dormante, diffuse, baigne le pied des grands arbres, dont les cimes dépouillées de feuilles s'enchevêtrent en sombres

filigranes ; entre leurs troncs, espacés comme les piliers d'une nef de cathédrale, montent les fumées grises du brouillard, et des barques plates glissent silencieusement, chargées de personnages indistincts, qui ressemblent à des ombres passant le Styx.

Paul Huet maniait aussi habilement la pointe d'aqua-fortiste que le pinceau. Il égratignait le vernis noir avec une aisance, une verve et un esprit tout à fait remarquables. Du fouillis des hachures entrecroisées d'une main légère, il savait faire jaillir l'effet pittoresque, obtenir des lumières pétillantes, des noirs veloutés et profonds. Sa grande planche représentant les *Chutes de Royat*, en Auvergne est un chef-d'œuvre ; les rochers, les arbres, les eaux sont exprimés par des travaux d'une variété piquante et qui montrent une maëstria absolue d'aqua-fortiste. Dans ce beau volume de *Paul et Virginie*, l'honneur de l'éditeur Curmer, où Meissonier se révéla par ses microscopiques illustrations de la *Chaumière indienne*, merveilles de vérité et d'humour, Paul Huet mit des paysages exotiques qui rendent la luxuriante végétation des tropiques et de l'Inde avec une étonnante poésie locale.

Dans le grand mouvement romantique, Paul Huet représentait le nouveau paysage naturel et poétique à la fois. Entré dans la lice au Salon de 1827, la mort, avec le coup de foudre de l'apoplexie, le renversa le pinceau à la main devant la toile qu'il préparait pour l'exposition de cette année, dans le commencement de ce mois. L'art a occupé toute sa vie. Heureux qui meurt en face de son œuvre !

Charles Clément.

Les Débats, 22 janvier 1869.

L'école française vient de perdre un de ses paysagistes les plus distingués. Il y a bien des années déjà, en 1853, j'écrivais : « M. Paul Huet n'a pas gardé dans l'opinion le rang auquel il peut prétendre. » Depuis cette époque et malgré les efforts sans cesse renouvelés du vaillant artiste, cette situation ne s'était pas modifiée : son nom restait dans le demi-jour. Son talent n'avait pas faibli, il n'avait rien changé à sa manière, il était toujours le peintre ardent et convaincu qui, dès la fin de la Restauration, marchait au premier rang des novateurs. La faveur capricieuse du public, qui avait si vivement accueilli ses débuts, ne lui était pas revenue ; les tableaux qu'il envoyait régulièrement aux expositions annuelles n'étaient remarqués que des artistes et de quelques amateurs, et le peintre qui, sans être méconnu, était un peu oublié, disait avec tristesse et quelque amertume : « Comme tous les inventeurs, je n'ai vu réussir que les faux brevets. »

Inventeur !... même devant une tombe à peine fermée, je ne voudrais rien exagérer, mais on peut bien dire qu'il avait donné l'exemple, et dans une assez large mesure, ouvert la route aux peintres plus jeunes qui l'ont supplanté dans l'opinion. Il faut sans doute tenir grand compte de l'influence que Géricault exerçait sur les artistes au moment des débuts de Paul Huet et de l'impression si vive que firent les tableaux de Constable et de quelques autres peintres anglais que l'on vit à Paris vers 1824. Il n'en est pas moins vrai que, dans cette direction du paysage romantique et naturaliste, suivie par Paul Huet jusqu'au dernier jour sans qu'il déviât d'une ligne, avec l'ardeur et l'obstination d'une ardente conviction, il devança de plusieurs années MM. Flers, Cabat, Corot,

Dupré, Troyon, Diaz, Rousseau qui ne commencèrent à peindre que vers 1830. La réputation bruyante de ses émules ne doit pas faire oublier la place importante, et à bien des égards prépondérante, que Paul Huet occupe légitimement parmi les peintres naturalistes contemporains.

.....Ses premières émotions d'artiste furent causées par les lithographies de Géricault, qu'il voyait sur le boulevard, en sortant de l'école, et il parlait souvent de l'impression profonde que lui avait fait éprouver, le *Naufrage de la Méduse* exposé en 1819. Après la mort de son père, un ami l'emmena à Sèvres. C'est là qu'il fit ses premières études d'après nature ; c'est alors aussi qu'il vit l'*Inondation de Saint-Cloud*, thème de l'un de ses meilleurs et de ses plus importants tableaux qu'il n'exposa qu'en 1855. La nature de son talent s'affirma dès ces premiers essais. Il s'était lié avec les chefs du mouvement romantique en littérature et en peinture : avec Hugo et Delacroix; ce dernier notamment lui resta très attaché et ne cessa de l'encourager et de le soutenir.

En 1824, il mit à une exposition particulière un *Cavalier* qui fut remarqué. En 1827, il exposa au Salon une *Vue de La Fère*, et, depuis cette époque, il ne laissa guère passer aucune exposition sans y envoyer un ou plusieurs tableaux. Je ne veux, ni ne peux entrer aujourd'hui dans le détail de son œuvre ; il est très considérable, et je ne crois pas exagérer en disant que, de 1827 à 1868, Huet a exposé au moins de quatre-vingts à cent tableaux.

Paul Huet ne s'est pas borné à la peinture : il a pratiqué avec talent la plupart des arts qui en dépendent. Il a dessiné de remarquables bois pour l'édition Curmer de *Paul et Virginie*. Il fit en 1834, un cahier d'eaux-fortes qui parut chez Goupil. Il donna également quelques planches et au *Bulletin de l'ami des Arts* et aux *Beaux-Arts* de Curmer. Il publia en 1838 sa grande eau-forte des *Sources de Royat;* cette estampe, exécutée avec beaucoup de franchise et de fermeté, est en même temps d'une légèreté, d'une transparence qui méritent les plus grands éloges : le ciel, en particulier, est excellent. Paul Huet a fait aussi des lithographies : une première série éditée par Motte en 1829; six marines publiées en 1832 chez Merlot; huit sujets de paysages chez Gihaut frères, et probablement quelques autres feuilles qui nous sont inconnues.

Paul Huet n'est pas un naturaliste dans le sens étroit de ce mot. Il n'appartient pas à cette école mesquine et inintelligente (que nous voudrions appeler l'*Ecole photographique*) qui se borne à copier puérilement un site sans choisir et sans interpréter. Rebuté par le paysage historique des Valenciennes, des Bidault, des Rémond, il se jeta à corps perdu dans le romantisme; il s'y trouva dans son élément, car son instinct le poussait bien réellement de ce côté. Huet ne transforme pas la nature, ce qui est le fait des peintres de style, mais il la sent profondément; il l'aime, il ne peut la voir sans enthousiasme, sans émotion ; aussi sa langue, exprimant avec force et sincérité une manière de voir qui n'est pas la plus élevée possible, trouble et remue. Je ne veux pas le cacher, la direction que suivait Paul Huet n'est pas celle que je préfère, mais sa peinture ne m'a j'amais laissé indifférent. Que l'on aime ou que l'on n'aime pas sa manière, il parle et on l'entend. Il a compris certains effets grandioses, sévères, dramatiques de la nature. Son exécution, large, puissante, rude, presque grossière, est très personnelle et appropriée aux sujets qu'il choisit et aux impressions qu'il exprime.

Paul Huet, soutenu par une inébranlable conviction, a travaillé

quarante ans sans se décourager, sans se lasser, ni se détourner. Vingt fois il a touché, sans l'atteindre complètement, à un de ces succès éclatants qui donnent la renommée incontestée, populaire, et comblent les vœux de l'artiste. Il est mort la palette à la main, en terminant deux tableaux que nous verrons à la prochaine exposition et qui sont au nombre de ses meilleurs ouvrages,

Charles CLÉMENT.

A Préault, statuaire;
sur son médaillon[1] *de Paul Huet.*

Le voilà! c'est bien lui, Paul Huet le romantique,
Le vieillard toujours jeune, ardent, audacieux,
Peintre des flots troublés et des ciels soucieux.
Grand artiste, honnête homme. A la faveur publique

Il n'a rien concédé, mais d'un zèle héroïque,
Quand il tenait le bien, il poursuivait le mieux,
Ne croyant qu'à son cœur, son esprit et ses yeux,
Au vrai, celui-là seul que l'idéal indique.

Regretté par les siens et de tous honoré,
Il restera vivant dans ce bronze inspiré,
Qui sur sa tombe encore nous révèle son âme.

Jusqu'au bout sans faiblir, ayant persévéré
Au chemin que la gloire anime de sa flamme,
Qu'il repose à présent! Il est au but sacré.

F. de GRAMMONT.

Alexandre Dumas. Moniteur universel, 12 janvier 1869.

..... Aujourd'hui c'est Paul Huet. Un grand peintre celui-là; un grand peintre à la manière de Ruisdaël et de Cabat et qu'aux deux derniers Salons l'école idéaliste opposa, sinon avec avantage, du moins sans infériorité, à un autre grand peintre de l'école opposée, à Courbet.

Ce fut en 1831 ou 1832 qu'il débuta.

Quelle époque! que de sève! quel jaillissement d'art et de poésie! et comme tout un monde de peintres, je ne parle point des poètes, des romanciers, des historiens, s'élançait à la recherche du beau!.....

Eh bien, parmi tous ces braves lutteurs dont on attendait les tableaux pour connaître le niveau de l'art, Paul Huet était un de ceux dont on attendait les tableaux, car chacun de ses tableaux était une tentative nouvelle vers le pittoresque, un essai audacieux vers l'inconnu. Il avait des exagérations étranges qui faisaient rêver comme un vers de Dante ou de Shakespeare. Sa couleur comme celle de Delacroix était pleine de caprices.

..... Eh bien, Huet avait de ces choses à la Delacroix. Il donnait parfois à ses arbres des âmes humaines.....

[1] Médaillon placé sur la tombe de Paul Huet, au cimetière Montparnasse.

... Huet avait le grand talent d'imprimer un caractère à ses toiles : Il y en avait de joyeuses, il y en avait de mélancoliques, il y en avait de désespérées.

Je me rappelle une forêt de lui, où, même de jour, pour rien au monde, je n'eusse voulu entrer.

Je me rappelle une inondation à l'eau bourbeuse, où l'on frissonnait à la seule idée d'être dans une des deux barques qui sillonnaient le tableau.

Savez-vous pourquoi cette race était forte ? Elle savait aimer...

C'est qu'avec l'amour on avait la foi !
La foi et l'amour, c'est le génie.

Avec l'amour on traverse les mers, avec la foi on transporte les montagnes.

Eh ! Dieu merci ! nous les avons eus.

— Pars, voyageur, pour la terre inconnue, va, et si l'on s'y retrouve, au revoir ! Car nous nous aimerons là-bas comme nous nous aimions ici ; mais si nous ne devons pas nous y retrouver — si de la mort — chose terrible, nous tombons dans le néant. Adieu !.....

Olivier Merson. Le Public, 13 janvier 1869.

Encore un vétéran de la peinture qui disparaît !

Paul Huet était un représentant toujours fidèle et dévoué de la vieille inspiration romantique, et il exerça une bonne part d'influence au temps du grand mouvement pittoresque de 1830.

Aujourd'hui on comprend le paysage autrement que Paul Huet; on s'applique de préférence aux impressions fraîches de la campagne, aux parfums agrestes, comme autrefois on recherchait, sous prétexte de style, la cadence, le balancement des lignes; on composait alors la nature, rarement avec tout le bonheur désirable, il faut bien le dire, on l'arrangeait pour encadrer un souvenir antique dans un site imaginaire.

Lui Paul Huet, eut un sentiment particulier et très vif, très frappant qui le distingue de ses devanciers autant que de ceux qui le suivirent. Sans doute il ne serra pas la vérité d'aussi près que les uns; mais il n'eut garde de tomber dans l'afféterie des autres et n'habita jamais leurs contrées de carton. Non, s'il manque en général d'ordre et de discipline, de la turbulence de sa facture se dégage une verve, une grandeur, une puissance, un souffle qui, certes, ne se trouvent pas dans le bagage de tout le monde.

Et puis il eut le don de la couleur. Sa palette était souple et variée. Il n'en sortit pas rien que des notes sombres, farouches et terribles, des bruits de tempêtes; mais aussi des accents d'une sérénité exquise, les frissons tendres de l'aube, les rosées matinales.

. . . . . .

Henri Maret. Le Globe littéraire, artistique et scientifique, 15 janvier 1869.

Paul Huet est le premier qui, dans ses tableaux, ait donné à la nature les émotions de l'homme. Il y avait du Shakespeare et du Mozart dans

son genre. Qu'on se rappelle la *Grande marée d'équinoxe aux environs d'Honfleur*, les *Falaises de Houlgate*, le *Gave débordé*, le *Bois de La Haye*. Tout cela est terrible, violent, désolé, magnifique. Le *Bocage normand*, au contraire, est un tableau simple et doux, et le *Bas-Meudon*, et le *Lac*, effet de printemps où l'on voit passer les brises tièdes.

Paul Huet a trouvé la formule la plus élevée du paysage. Est-il besoin de dire que c'était un romantique ?

J'ai toujours présente à la mémoire une toile de ce maître, laquelle avait, je crois, pour titre : *Un torrent le soir dans les Alpes*. Je revois cette nappe d'eau mugissante ; je l'entends se briser sur les assises du rocher. Elle se précipite entre deux monts immenses. Au-dessus, le ciel est couvert de nuages. Dans l'abîme, un aigle vole, il frôle le pied des sapins noirs.

Cet aigle n'est-il pas l'image de ces audacieux rêveurs qu'attire le gouffre mystérieux et qui abordent sans crainte les problèmes horribles et inféconds ? Ils ne s'émeuvent, ni des clameurs des eaux, ni des ténèbres amoncelées. Mais un jour la mort vient, les profondeurs s'ouvrent, et rien ne reste d'eux que la tentation de les suivre.

HENRI MARET.

A Bonnin. La France, 20 janvier 1869.

Paul Huet,

L'année 1868 s'est éloignée toute voilée de deuils illustres. Et peut-être nous pensions qu'elle avait bien chèrement acquitté le fatal impôt de la mort, lorsque les premiers pas de la jeune année viennent se heurter à une nouvelle tombe. Sans doute, celle-ci n'aura pas en se fermant le long et douloureux retentissement du suprême adieu que l'émotion publique adressait à Rossini et à Berryer : l'éloquence du peintre n'a que bien rarement ce beau privilège d'être entendue de tous et de soulever ces acclamations populaires qui font un écho glorieux à la voix de l'orateur ou du musicien ; et, il faut bien le dire aussi, rien ne lasse plus vite que les larmes. Cependant, qu'on ne laisse pas disparaître l'artiste que nous perdons aujourd'hui, sans offrir à sa mémoire un juste tribut d'admiration et de regrets. Lui aussi, il occupera une place dans l'histoire intellectuelle de ce temps ; et il faut la faire assez large dès à présent pour que la postérité n'ait pas à nous reprocher de n'avoir pas vu, de n'avoir pas compris, d'être restés aveugles ou ingrats.

Paul Huet était né en 1803. Il appartient à la grande génération qui a laissé sa trace lumineuse sur la première moitié de ce siècle, et dont le génie a édifié ce monument prodigieux d'énergie, d'audace et de généreuses erreurs, que l'on appelle le romantisme. La pensée humaine, égarée par l'ivresse ou l'épouvante aux jours de terreur de notre Révolution, attentive, contenue et dominée pendant la sanglante épopée du Premier Empire, venait de reprendre son essor et se lançait à travers l'espace avec cette admirable et imprévoyante ardeur de la jeunesse et de la première heure de liberté. Certes, il y eut un peu de fièvre au premier moment de cette expansion ; mais l'avenir décidera bientôt ce qui vaut le mieux, de cette fièvre qui n'était qu'une exubérance de vie, ou

du sommeil qui l'avait précédée et de l'indifférence sceptique qui l'a suivie.

Paul Huet, qui avait étudié avec tous les novateurs dans l'atelier de Gros, le peintre épique de *la Bataille d'Eylau* et qui débutait au milieu de la mêlée mémorable du Salon de 1827, fut un des plus ardents parmi ceux qui s'affranchirent des entraves académiques. L'un des premiers parmi les paysagistes, il revendiqua les droits de la nature confisqués au profit des recettes classiques. A ce titre, il est l'ancêtre de toute l'école contemporaine de paysage.

Il avait ouvert la voie du réalisme, avant que fussent au monde ceux que l'on a coutume de considérer aujourd'hui comme les promoteurs de cette doctrine. Et, bien qu'il paraisse désormais séparé d'eux, il a été et il reste leur maître. S'il existe entre ses œuvres et les leurs une distance, nous allons voir qu'elle est tout à son honneur, que ce n'est pas lui qui a reculé, ou qui s'est écarté du droit chemin.

Le réalisme, nous l'avons dit bien souvent, est un principe essentiel à l'art, commun à toutes les écoles. Il est le point de départ de tous les artistes, mais il ne peut être le but absolu d'aucun maître; c'est une base et non un sommet. Paul Huet, en l'appelant à son aide, n'y a cherché que ce qu'il peut donner, il y a pris les mots de la langue admirable qu'il parle en ses poétiques compositions, et c'est là tout. Il s'est servi du réalisme, il ne s'y est pas asservi.

Lorsqu'il a dégagé son art des formules de convention, pour le renouveler et le rajeunir à sa source première et vivifiante : la nature, il n'a pas demandé tout son art à l'imitation, il ne lui empruntait que les moyens expressifs qui devaient traduire ses impressions personnelles dans un style souvent élevé, toujours ému. Jamais il n'a permis que des préoccupations d'exactitude et d'habileté de reproduction vinssent empiéter sur les droits de l'inspiration. Chez lui, l'âme a toujours dominé la main, le poète a toujours dirigé l'artisan. Et l'on peut dire qu'il dépasse ses successeurs de toute la tête.

A cette heure, en effet, l'école de paysage douée de qualités si vigoureuses, si franches, et il faut ajouter si positives, s'égare par l'exagération du principe qui a si heureusement guidé ses fondateurs. Son amour pour la vérité, la nature, s'est en quelque sorte matérialisé. Elle en aime trop exlusivement l'aspect extérieur, la forme saine et vigoureuse. L'apparence physique de la force et de la santé suffit à combler ses désirs; au cœur, à l'âme, il semble qu'elle n'ait rien à demander. Laborieusement attachée à reproduire son modèle, l'étudiant sans cesse. sous toutes ses faces, copiant au lieu d'interpréter, elle en répète constamment la lettre et n'arrive que trop rarement à en faire sentir l'esprit. C'est que le réalisme seul est impuissant à l'exprimer. Pour le saisir sous la réalité, comme pour distinguer l'âme dans le corps, ce n'est pas assez d'avoir la vue bonne et d'ouvrir les yeux, — le regard n'embrasse que ce qui est limité et fini, — il faut le secours de l'intelligence, de l'imagination, qui vont au delà et peuvent embrasser l'infini : c'est en elles qu'il se reflète, elles seules peuvent nous le faire entrevoir.

Aussi combien Paul Huet apportait plus d'exigence en son amour pour la nature : Il fallait, pour satisfaire sa passion, que la forme prît une expression, qu'elle s'animât; que la vie intérieure, la pensée, vînt ajouter son rayonnement mystérieux et puissant à la belle nature. Il ne demandait pas seulement aux arbres leur verdure, au ciel son azur pro-

fond et son peuple de nuages, aux eaux leur transparence; il voulait que dociles à sa fantaisie, ces formes et ces couleurs, transfigurées dans un ensemble harmonieux et fort, rendissent sensible aux yeux l'image calme, sereine, ou inquiète, ou violente, entrevue par son imagination.

Ils sont deux, dans l'art contemporain, qui ont pénétré ainsi le secret de leur modèle, qui ont fixé sur la toile ces vagues impressions de tristesse, de joie, de grandeur qui vous émeuvent si profondément en face de l'imposant spectacle de la nature. Notre école a reçu d'eux son expression la plus élevée, et ils nous semblent d'autant plus hauts, qu'ils sont plus isolés sur leur sommet où la génération nouvelle tarde trop à les suivre. Ces deux individualités supérieures, ces deux artistes, aux nobles ambitions, Paul Huet et Corot, nous ne pouvons jamais les séparer, car leurs œuvres, d'un caractère si différent, s'unissent dans notre esprit pour résumer les manifestations les plus pures comme les plus diverses de la peinture de paysage.

Tous deux sont poètes, tous deux sont également épris de la nature; l'un recherche ses sourires, l'autre aime ses colères et ses larmes.

Ame attendrie et rêveuse, Corot s'oublie le soir au fond des vallons tout pleins de brumes légères, au bord des eaux endormies, pour surprendre sa maîtresse à l'heure où elle se dérobe dans la mystérieuse obscurité du crépuscule; levé dès l'aube, il la voit s'éveiller doucement et écarter son voile de vapeurs rosées sous les premières caresses du soleil matinal. A lui les bocages idylliques que peuplent les poétiques fantômes de la mythologie; à lui aussi, lorsqu'il redescend des bois sacrés dans nos campagnes, la naïveté pénétrante des sites agrestes.

A Paul Huet, au contraire, le désordre, la violence, le drame, les batailles. A lui les menaces des nuages noirs qui semblent courber sous eux la tête hautaine des arbres séculaires; à lui les mugissements des vents déchaînés, la tempête des forêts houleuses comme des océans; à lui encore les eaux écumantes, furieuses, les torrents débordés qui envahissent les plaines, escaladent les rochers et tentent l'assaut des collines. Il avait fait de la majesté de ces tumultes grandioses le domaine de son inspiration. L'ouragan, la foudre, l'inondation, furent ses acteurs favoris. Qui pourrait aujourd'hui oser les mettre en scène, qui saurait écrire un poème digne de ces grandes voix?

Les qualités techniques de la peinture de Paul Huet sont en harmonie avec les prédilections de son esprit : une couleur puissante, une pâte solide, un pinceau énergique. Sa mâle exécution n'était pas toujours aussi habile, aussi achevée que celle des peintres d'aujourd'hui. Mais on comprend qu'il ne s'attardait pas aux petits soins du métier lorsque sa brosse se hâtait sur les pas de l'inspiration.

Quant à ses œuvres, leur nombre est considérable. Pour suivre la fécondité de son imagination, il a souvent employé, et avec une incontestable supériorité, le procédé rapide de l'eau-forte. Nous ne désignerons pas ses principaux ouvrages : leur énumération dépasserait les limites de cet article; nous en rappellerons deux seulement que chacun a admirés dans la galerie du Luxembourg. Ces deux tableaux montrent ce talent magistral sous des aspects tout opposés. Le premier et le plus important, l'*Inondation dans le parc de Saint-Cloud*, est une page dramatique de la plus large expression; le second est une délicate fantaisie de fraîches et joyeuses couleurs. Le peintre oublie un instant ses conceptions tragiques, devant la riante image d'un ruisseau qui glisse

sous un dais de verdure printanière, au fond d'une solitude où la nature n'a d'autre témoin de sa beauté qu'un martin-pêcheur, émeraude ailée qui vole sur les eaux.

Ces toiles sont anciennes déjà. Toutes deux, elles datent de l'Exposition universelle de 1855, où l'auteur reçut une médaille de première classe. A l'exposition de 1867, aucune récompense n'est venue rappeler l'existence du maître et consacrer le rang qu'il avait conquis dans l'art contemporain. Ce n'est pas que sa main se fût ralentie, que son inspiration fût épuisée; — il était encore l'un des plus féconds et des plus militants de nos artistes; — c'est seulement que le goût du jour avait changé.

Oui, et il faut l'avouer avec tristesse, pour la plupart d'entre nous, foule moutonnière, soumise aux leçons de la mode qui fait et défait les réputations au gré d'un caprice parti de je ne sais quelle fantaisie, le paysagiste Paul Huet n'était plus qu'un souvenir, un vieux nom oublié ou tout près de l'être. Nous avons essayé de dire ce que ce nom a été pour les artistes et ce qu'il représentera devant l'histoire.

En montrant quelles étaient la conviction ardente, la foi élevée de ce maître, puissions-nous avoir réussi à prouver à l'école actuelle que l'épanouissement de sa robuste santé la laisse trop indifférente aux troubles de l'âme, et à faire mesurer la distance qui sépare une étude d'un tableau, le talent du génie..

A. Bonnin.

Une exposition réunissant une partie de l'œuvre de Paul Huet a lieu au cercle de l'Union artistique, situé alors place Vendôme. Une préface au catalogue faite par Ph. Burty a été réimprimée dans *Maîtres et Petits-maîtres*

Michelet envoyait au *Temps* la lettre suivante.

Lettre de Michelet au directeur du Temps

27 décembre 1869.

Mon cher monsieur. Le 9 janvier de cette année, je vous adressais quelques lignes sur la mort de Paul Huet. Le 6 janvier prochain l'exposition de ses tableaux, place Vendôme, 18, sera fermée.

Combien elle a augmenté les regrets! Je croyais le connaître. Il m'a paru tout autre, dans le rayonnement si varié de son œuvre, plus puissant, plus exquis. Tout s'y soutient, s'y explique, s'y harmonise. Nombre de choses excellentes gagnent encore, étant mises à leur place dans ce grand concert. D'autres qui, isolées, pouvaient se contester, apparaissent admirables, comme notes expressives de la symphonie.

Ce qui domine tout, ce qu'il faut remarquer dans un tel poète, c'est l'étonnante vérité, sa sincérité courageuse à accuser la vérité locale, même quand elle étonne (exemple, l'âpre *Torrent du Dauphiné*). M. Burty l'a dit dans sa belle notice : « Il a été plus réel que les réalistes. » C'est aujourd'hui surtout, dans son exposition, que cela saute

aux yeux. On y voit la puissance avec laquelle il a distingué, spécifié le trait original, le caractère des lieux, des saisons et des heures du jour, des ciels et des lumières propres à chaque pays, le sens juste et profond qu'il a de la contrée.

Cela le met à part de la grande armée romantique qui veut les effets forts, ou éclatants, quand même. Chez lui, nulle enflure, nulle emphase. Il devance, au reste, de beaucoup le mouvement de 1830. Il date de 1822 Quels précédents ? Aucun. Seulement il a vu *Géricault*. Le célèbre radeau est très proche parent de l'*Inondation de Saint-Cloud*.

Chaque grand peintre, on peut l'observer, a certain tableau capital qui lui revient toujours, qu'il fait, refait, ou dont il peint souvent les analogues. Pour Huet, c'est cette *Inondation*. Il la fit tôt et tout d'abord, et il ne l'arrêta qu'en 1855.

Chose curieuse. Il enviait parfois le genre élevé, la grandeur du peintre d'histoire. Et il ne savait pas à quel point il l'était. Nul, plus que lui peut-être, n'a exprimé l'âme du siècle pour ceux qui savent lire dans le mystère du paysage. Cette âme, nuagée et flottante, la mélancolie de nos temps, jusqu'à lui ne s'exprimait guère dans la figure humaine. Greuze peignit le pauvre petit peuple maigre de Louis XV, des enfants mal nourries, malsaines, maladives et charmantes. Prud'hon, aux temps cruels de la Terreur et de l'Empire, fit la grâce souffrante, et le sourire étrange qui rit, n'osant pleurer. Qui eût dit qu'on transporterait tout cela dans le paysage ?

Huet l'a fait pourtant ! Il a des Greuze, de douteux marécages, insalubres, incertains, où l'on est attiré. Il a des sourires de Prud'hon, des éclaircies si tristes, qu'on prie le soleil pâle de pleuvoir plutôt tout à fait. Lui-même il était tel, à l'image du temps, plein de lueurs changeantes, d'indécises et fuyantes ombres. L'âge augmenta cela. C'est le dernier Huet surtout qui est le vrai. Dans sa barbe touffue, pourtant légère au vent, d'un blanc blond délicat, des souffles singuliers passaient, trahissant à demi les mouvements secrets de la bouche invisible, des pensées contenues comme un essaim de songes. Avec tant d'ardeur intérieure, et pour cela même peut-être, il se défiait fort de lui. Il avait les incertitudes, les timidités de la passion. Ses yeux fins, doux, sauvages, semblaient de la biche des bois.

A-t-il su à quel point l'âme du temps était en lui, cette âme nuancée, dont il a dit si bien l'incertain, les tristesses ? Je ne le pense pas. Tout entier à son œuvre de chaque jour, il ne s'est pas connu. Il s'est vu en détail, non dans sa suite et son ensemble. Qu'eût-il dit s'il se fût contemplé, comme on le fait ici à cette exposition, dans cette grande histoire mystérieuse où la nature nous donne les reflets de tout ce qui fut dans nos cœurs ? Quelle histoire saisissante ! Cette salle, éclairée d'un sobre et pauvre jour d'hiver, discrètement me racontait quarante ans de ma vie. Labeurs et passions, temps obscurs, moments d'éclaircies, surtout les assombrissements : tout y était ! Parfois des notes bien tragiques. Le grand et lourd orage des *Marais* de la Somme, qui vient si noir à nous, ne m'annonçait que trop le petit cadre noir et le mourant éclair, tellement sinistre, de Tréport.

C'est donc fini ! il faut se séparer. Je le sens pourtant tellement en personne dans cette salle, vivant et respirant..... Et dire que demain il va être divisé de nouveau ! démembré ! que cette âme ira aux quatre vents !... Hélas ! dure destinée du peintre !..... Où irai-je demain, si je veux le retrouver ?... à Londres ? Londres aura un mot

de la pensée dont la fin est peut-être à Vienne, à Pétersbourg..... C'est une seconde mort, non moins dure, plus définitive.

Je ruminais cela, sortant la tête basse, — emportant toutefois, avec l'amer regret, la vivante harmonie de ce grand concert d'art, de cette âme si chère, — et la sentant en moi.

J. Michelet.

SALONS

LA CRITIQUE

En 1827 Paul Huet paraît pour la première fois au Salon avec une *Vue des Environs de la Fère*. La critique s'occupe sérieusement de lui au Salon suivant, assez éloigné : 1831 ; mais dans l'intervalle il avait envoyé à des expositions particulières et comme le dit plus tard Dumas[1] : « Je me rappelle l'effet que produisirent les premiers tableaux de Huet aux expositions libres de la rue Vivienne, pour les Grecs, etc. »

Sainte-Beuve écrivait, dans un très bel article souvent cité : « Nous avions déjà vu deux ou trois paysages de M. Huet exposés à la galerie Colbert, et dans tous un même caractère nous a frappé, à savoir l'intelligence sympathique et l'interprétation animée de la nature... » Il poursuivait à propos du Diorama Montesquieu : « C'est la nature que le peintre embrasse et saisit... La nature avant tout, la nature en elle-même et avec toutes ses variétés de collines, de pentes, de vallées, de clochers à distance ou de ruines, la nature surmontée d'un ciel haut, profond et chargé d'accidents, voilà le paysage comme l'entend M. Huet ; et son exécution répond à cette pensée. De larges teintes, une plénitude de ton qui pousse à l'impression de l'ensemble, des ondées de lumière et

[1] Alexandre Dumas, *Salon de* 1859, p. 143.

d'ombre ; des nuances uniques dans l'épaisseur des feuillages et dans la profondeur des lointains, nuances devinées et pressenties, qu'un œil vulgaire ne discernerait pas dans la nature ; qui ne se révèlent qu'à la prunelle humide de larmes, et qui nous plongent en de longues et ineffables rêveries durant lesquelles nous nous mêlons à l'âme du monde.[1] »

SALON DE 1831.

Paysage : Le soleil se couche derrière une vielle abbaye située au milieu des bois (musée de Valence).

Trouvez-moi, trouvez-moi
Quelque asile sauvage,
Quelque abri d'autrefois.
. . . . . .
Trouvez-le-moi bien sombre,
Bien calme, bien dormant,
Couvert d'arbres sans nombre,
Dans le silence et l'ombre,
Caché profondément.

VICTOR HUGO.

Intérieur d'un parc, paysage avec figures. — Une forêt un jour de fête. — Un orage à la fin du jour.

Voyageur isolé qui t'éloignes, si vite.
De ton chien inquiet le soir accompagné,
Après le jour brûlant quand le repos t'invite,
Où mènes-tu si tard ton cheval résigné ?[2]

VICTOR HUGO.

Vue prise à La Fère (Aisne) paysage. — Vue d'Abbeville (Somme) paysage. — Paysage.

Et aux dessins :

Les Braconniers, aquarelle, appartenant à M. de Cambis. — Vue d'Harfleur, aquarelle. — Le clocher d'Harfleur, aquarelle. — Vue des bords de la Seine, aquarelle. — Boutique à Rouen (au supplément).

Gustave Planche[3] à la suite d'un long article dans lequel il établit nettement le rôle de Paul Huet ajoute :

[1] Paru dans le journal *Le Globe* du 23 octobre 1830 et réimprimé par Sainte-Beuve dans les *Portraits contemporains*.

[2] Odes et Ballades ; la Xe : A un passant.

[3] Tome I, p. 97 et 98.

« L'exécution générale de ce tableau (*Vieille abbaye*) révèle bien un parti pris évidemment nouveau. Dans la pensée de l'artiste, la nature extérieure n'est poétique et grande, capable de saisir et d'attacher qu'à la condition d'être aperçue par masses et par lignes tellement distribuées et coordonnées ensemble, que les unes soient éteintes et sacrifiées, les autres éclatantes et enrichies au profit d'un effet voulu. Il répugne aux détails, il néglige à dessein et en vue d'une intention plus haute, ce qui, dans la vie et dans les spectacles de tous les jours, nous frappe médiocrement ou ne produit sur nous qu'un effet mesquin et prosaïque.....

..... Il résulte de l'œuvre générale un effet grand et poétique, une pensée intime et profonde. C'est à coup sûr et quoi qu'on dise, le plus beau, le plus vrai payage du Salon.

Dans L'*Artiste*[1] après avoir cité les vers de Hugo :

« C'est sur cette donnée que M. Paul Huet a fait son grand paysage, et je ne puis mieux faire que de dire qu'il a bien rendu toute la poésie, tout le charme mystérieux, tout le silence de la douce pensée de M. Victor Hugo. On entend les feuilles bruir et l'eau couler.....

Jal. Salon de 1831[2].

« Je termine ce chapitre en parlant de M. Paul Huet. C'est un oseur; il n'a voulu ni du moderne paysage historique, ni du style du Poussin, ni de la simple et naïve réalité; il s'est fait paysagiste d'expression, si l'on peut parler ainsi. De la nature il n'a pris que la poésie, non la poésie douce et attrayante, mais une autre que j'appellerais volontiers convulsive. Il voit tout au travers de ce prisme qui lui noircit le ciel, la verdure et l'eau. La forme le touche peu, c'est comme M. Delacroix qui a besoin de faire comprendre sa pensée, et qui altérera le type de ses figures jusqu'à les descendre à la dernière laideur, pourvu que ces laids visages disent bien haut ce que le peintre aura voulu dire.....

..... Ses prés, ses arbres sont étincelants d'escarboucles et d'or. Il y a de la lourdeur, de la dureté, de l'uniformité dans tous ses tableaux, et avec cela une profondeur, un sentiment, une richesse d'imagination qui étonnent.....

SALON DE 1833.

Vue générale de Rouen, prise du Mont-aux-Malades. — Paysage composé; soirée d'automne. — Entrée de Forêt, souvenir de Compiègne. — Intérieur de Forêt, maison de garde. — Paysage, Crépuscule. — Vue de Saint-Cloud, prise de la lanterne de Démosthènes (ces deux derniers inscrits au supplément).

Gustave Planche salon de 1833[3].

..... La *Vue de Rouen* recevra de nombreux suffrages; l'habile combinaison des lignes, l'immensité de la perpective, la forme heureuse et

[1] Tome I, p. 272.

[2] Page 219.

[3] *Salons*, t. I, p. 179.

vraie des dunes, la solidité des premiers plans, la pâte légère et floconneuse du ciel, ne laissent rien à désirer.

Un paysage tout entier d'invention, un *Effet de soir*, de l'eau sur le bord du cadre, au second plan un bouquet d'arbres, et au fond les ruines rouillées d'une abbaye, valent mieux encore. La *vue de Rouen* peut lutter avec les Turner; celui-ci se peut comparer, pour la grandeur et la poésie, aux meilleurs de notre Claude Lorrain.

. . . . . .

Ainsi que nous l'avons dit précédemment [1], la rénovation du paysage attend ses destinées de MM. Paul Huet et Charles de La Berge. Ces deux artistes éminents ont posé la question, chacun à leur manière et très diversement; ils demeurent fidèles à leur première volonté, et chacune de leurs œuvres, en agrandissant la voie où ils sont entrés, et qu'ils ont eux-mêmes frayée, ne change rien à leur premier dessein.

..... Au premier aspect, la différence des effets révèle évidemment la différence des procédés et des intentions. M. Huet prétend avant tout et surtout à l'impression, à l'émotion poétique; M. de La Berge paraît exclusivement préoccupé de la reproduction exacte et complète des moindres détails de la nature.....

..... Le premier choisirait pour parrain Claude Gelée, et le second Hobbéma.

La Vue de Rouen [2], de M. Huet, se distingue par des qualités précieuses et surtout par l'étendue indéfinie de l'horizon. Il semble que la toile recule et s'agrandisse presque à chaque minute.....

Son paysage composé est, à coup sûr, son meilleur ouvrage sous tous les rapports : il y a de la grandeur sans emphase, du calme sans sécheresse, de la poésie sans manière et sans obscurité. Les lignes sont harmonieuses, et la percée du fond, à droite, est bien inventée;....

Dans l'*Artiste* [3] :

« Mais nos vallons ombreux et humides, nos plaines riches et cultivées, notre ciel nébuleux, voulaient être reproduits avec ce sentiment poétique que le Poussin, Salvator Rosa et Claude Lorrain ont répandu sur la nature éclatante de l'Italie ; et parmi les paysagistes qui se font remarquer au Salon de cette année, un seul, M. Paul Huet a conçu ses compositions dans ce sentiment. Le style hardi et pittoresque de cet artiste convient aux grandes scènes de la nature.....

Il serait aussi injuste d'exiger de M. Paul Huet un fini de détails contraire à la nature de ses impressions, que de demander à M. de La Berge dont nous parlerons tout à l'heure une allure plus élevée et moins laborieuse : Ce serait vouloir dépouiller ces deux artistes de leurs qualités si belles et si précieuses, quoique si opposées.....

Ch. Lenormand dans *Les Artistes contemporains* [4].

..... Heureusement pour nous, si nous voyons quelque promesse de talent se démentir, d'autres talents tendent à se dégager de la corrup.

[1] Page 218.

[2] Page 220.

[3] Page 145.

[4] Page 97.

tion et de la manière. M. Paul Huet a exposé une *Vue* de la ville de Rouen remplie des qualités les plus remarquables; le choix du site, la disposition des lignes méritent de grands éloges: le ciel a de la transparence, du mouvement, une véritable largeur d'effet. Les falaises blanches qui longent la Seine à gauche du spectateur sont rendues avec finesse et vérité.

. . . . . .

Jal. Les Causeries du Louvre[1], *Salon de* 1833.

Lord G. — Cela est grand, bien développé; le ciel se meut, le terrain est largement découpé, le ton général a de la finesse, les monuments ont de la fermeté et annoncent la grande ville. C'est très bien, plus vrai, beaucoup plus naturel que ce que je connaissais de cet artiste.

— C'est plein de bonnes qualités. La raison est venue en aide à l'école coloriste qui se dévergondait si fort les années précédentes; on a compris que c'était trop peu d'harmoniser systématiquement des tons prestigieux et d'en revêtir des formes fantastiques. On étudie sérieusement, on cherche le dessin et vous voyez que cet effort profite au paysage. MM. Bertin, Aligny et Corot ont été, pour leur genre, ce qu'a été M. Ingres pour la grande peinture, ils ont fait rougir la révolution pittoresque de ses écarts et lui ont appris qu'on n'était rien avec des effets sans forme. M. Huet a ouvert les yeux et je le trouve dix fois meilleur que lorsqu'on lui criait de tous côtés qu'il était admirable et sublime.

Ne fallait-il pas citer ce passage : Paul Huet profitant des leçons de Bertin et d'Aligny! Ceux dont il a combattu les tendances!

Je commence par m'excuser d'une citation un peu longue, et qui paraîtrait déborder sur le cadre de mon sujet, mais les articles de Delécluze, parus dans les *Débats*, n'ont pas, que je sache, été réimprimés; il serait regrettable de laisser perdre une sortie si virulente contre l'école anglaise à propos de Paul Huet et le passage sur Corrot (*sic*) qui la prépare!

Delécluze. Les Débats, 1er mai 1833. *Salon.*

« ... Il y a encore un jeune paysagiste, plein de bonnes qualités, qui poursuit la naïveté avec trop d'acharnement. C'est M. *Corrot;* outre cela, ses compositions se ressemblent trop et manquent souvent d'intérêt. C'est toujours un ciel plein de jour et de transparence, il est vrai, mais trop habituellement opposé à des terrains dans le demi-ton..... les tableaux de M. *Corrot* ne sont bien souvent que des pochades.

[1] Pages 361 et 362.

« Les peintres dont il vient d'être question se sont élevés sous le soleil de l'Italie, et j'ai dit les défauts dans lesquels je crois qu'ils tombent. Le plus à redouter de tous, c'est l'affectation de la naïveté dans la composition et de la maladresse pour ce qui tient à l'exécution. Mais on voit, dans quelques paysages exposés au Salon, une affectation contraire, mise en œuvre par des hommes également de mérite, mais qui se sont formés sous l'influence de l'école anglaise. M. P. Huet est, cette année, le paysagiste qui a été le plus fidèle aux principes des Constable, des Turner, des Daniel, et par extension de Watteau On sait que la naïveté n'est pas le péché mignon des trois derniers peintres que je viens de nommer. M. Huet, qui, cette année, a fait de grands efforts pour revenir à la vérité, se sent pourtant encore de son éducation première. Il néglige absolument le dessin, soit qu'il rende des lointains, des arbres ou des plantes; il néglige le dessin, chose aussi importante dans le paysage que dans tout autre genre.

« Ce défaut capital est également sensible dans les *Vues de Rouen* et *de Saint-Cloud*, peintes par ce jeune artiste. Dans ce dernier ouvrage particulièrement, l'*horizontalité* des plaines et des collines qui composent les fonds n'est nullement observée; les formes de ces collines ne sont pas étudiées avec soin, et les arbres qui garnissent les devants offrent les mêmes défauts. M. Huet a un coloris fin et brillant, à la faveur duquel il espère faire oublier le défaut des qualités que je recommande; il se trompe. Cet éclat de couleur flatte et éblouit les deux ou trois premières années de la carrière pittoresque d'un jeune artiste; mais bientôt on ne tarde pas à exiger plus de lui, et s'il ne fait des efforts pour perfectionner son talent, ses flatteurs, même les plus chauds, ne tardent pas à se changer pour lui en critiques sévères.

« ..... Dans l'intérêt des arts, je désire ardemment que la manie des principes et des procédés de l'école de peinture anglaise, en cessant entièrement, ne donne plus à certaines productions cette apparence bizarre qui les fait prendre par les faux connaisseurs pour des ouvrages fort originaux..... »

Il est intéressant de rapprocher des Salons de Planche et de Delécluze le jugement porté par Mantz à la suite de l'Exposition universelle de 1889 à laquelle l'État a fait figurer entre autres la *Vue de Rouen :*

« ...[1] Son chef-d'œuvre l'*Inondation de Saint-Cloud* est resté au Louvre, mais nous avons au champ de Mars la *Vue de Rouen* qui, ayant figuré au Salon de 1833, appartient tout à fait à la période batailleuse. A ce paysage s'ajoutent quelques autres pages intéressantes où la recherche de l'effet, la largeur de l'exécution confinent parfois au décor. Mais la curiosité véritable, quand on consent à faire un retour vers le passé, c'est la *Vue*

[1] *Gazette des Beaux-Arts*, 3e période, t. II, p. 352.

de Rouen. Il faut y voir un vaste paysage panoramique, ambitieux d'exprimer la physionomie locale d'une région, avec les accidents de terrain, sa construction intérieure, ses cultures superficielles, son caractère intime. Ainsi, dès le début, Paul Huet mettait beaucoup de choses dans ses tableaux et avouait son goût pour le paysage expressif.

SALON DE 1834.

Vue générale d'Avignon et de Villeneuve-lès-Avignon, près de l'intérieur du fort Saint-André. — Vue du château et de la ville d'Eu. — Vue des environs d'Honfleur.

Ces deux tableaux appartenaient à S. A. R. le duc d'Orléans.

Et à la gravure : Paysages gravés à l'eau-forte.

Gustave Planche, Salon de 1834[1].

Entre ces trois paysages de M. Paul Huet, celui que je préfère, c'est une *Vue des environs de Honfleur*.

..... C'est une composition d'un style très arrêté, très pur, très clair et très harmonieux. J'ai retrouvé dans cette toile toute l'invention et toute la naïveté que M. Huet avait précédemment montrées, en 1831, dans son *Effet du soir*, en 1833, dans son paysage composé; mais ces qualités sont ici unies par une étroite alliance. La poésie se marie à la réalité, l'une et l'autre se soutiennent mutuellement et l'on n'a pas à regretter, comme dans les deux toiles des années précédentes, le sacrifice de plusieurs parties importantes de l'exécution à l'effet général du tableau.

Les rochers et les terrains à gauche sont d'un relief admirable. La grève, qu'on aperçoit sous les flots amincis, est d'une couleur heureusement saisie. Le ciel est noir et chargé sans être lourd. Ici ce n'est pas seulement de la bonne peinture, c'est un excellent tableau. »

A propos de la *Vue d'Avignon* :[2]

« Jamais peut-être M. Paul Huet n'avait apporté, dans l'exécution des détails, une patience aussi persévérante que dans les premiers plans de sa *Vue d'Avignon*. A ne les estimer que selon leur mérite pittoresque, indépendamment de la composition à laquelle ils se rattachent, c'est une suite de morceaux excellents..... Le ciel est d'un ton chaud et clair; c'est presque un ciel d'Orient.

Dans l'Artiste. — Paysagistes[3].

Les noms qui se disputent le premier rang sont tous déjà connus.

[1] Page 262.

[2] Page 263.

[3] Tome VII, p. 63.

Paul Huet le plus poète de nos paysagistes, et ces deux jeunes hommes, dont le début fut brillant au dernier Salon, Cabat et Rousseau.....

M. Paul Huet[1] est poète, et à bien dire le plus poète de tous nos paysagistes.

M. Huet a donc fait preuve d'une heureuse intelligence et d'une vive et flexible imagination en nous montrant, par opposition à la nature dont il s'est inspiré dans ses tableaux des années précédentes et cette année encore dans ses deux *Vues de Normandie*, une *Vue d'Avignon* empruntée à une nature plus ardente et plus lumineuse.

..... A quoi bon ensuite faire ressortir chaque mérite différent du tableau : la profondeur et la largeur du point de vue; le sens poétique que le peintre a su conserver dans cette grande harmonie d'aspect du fleuve, des villages, de la ville papale et des lointains de l'horizon? Ces qualités éminentes sont déjà considérées comme inséparables du talent de M. Huet.....

Delécluze. — Les Débats, 4 mai 1834.

M. Paul Huet est un peintre qui aime les effets fantastiques et qui fait tout plier à cette idée dominante quand il compose ses tableaux. Aussi, serait-on porté à croire qu'il ne devrait jamais donner un titre fixe à ses ouvrages, comme *Vue de la ville d'Avignon*, par exemple. Pour tous ceux qui connaissent le climat et le ciel de la Provence, et l'aspect imposant du palais des Papes, et la délicieuse pureté de l'architecture des murs fortifiés qui entourent Avignon, la vue qu'en a donnée M. Huet est loin d'être satisfaisante.

SALON DE 1835

Matinée de Printemps. — Soirée d'Automne. — Maison d'un garde.

A la gravure : Paysages gravés à l'eau-forte.

Le journal l'*Artiste*[2] signale le refus d'une petite toile de Paul Huet en compagnie de Boulanger, Riésener, Jules Dupré, etc.

Un article de Ferdinand Denis[3] très élogieux sur les *Paysages composés et gravés* à l'eau-forte par P. Huet.

Une critique[4] peu bienveillante finissant cependant par ces mots : « ... et pourtant dans son grand paysage de cette année : la *Soirée d'Automne*, quel beau lac ! Quelles eaux calmes ! Quelle sombre et mélancolique couleur !

SALON DE 1836

Souvenir d'Auvergne, soleil couchant dans les montagnes. — Chaumière des environs de Dieppe.

[1] Pages 110, 111.

[2] Tome IX, p. 171.

[3] Tome IX, p. 117.

[4] Tome IX, p. 150.

Planche proteste violemment contre le refus de sa *Marine*.

Gustave Planche, Salon de 1836[1].

« Il est fâcheux que le *Souvenir d'Auvergne* de M. Paul Huet soit placé deux pieds trop haut, et ne soit pas vu sous un angle convenable..... La pâte est riche, mais n'a pas une épaisseur exagérée; c'est de la peinture franche et hardie, plus vraie que la peinture littérale, plus animée que la peinture traditionnelle, fidèle aux deux conditions suprêmes et inséparables de l'art, participant à la fois de l'invention et de la réalité. La *Lisière du bois*, envoyée l'année dernière par M. Huet, offrait des qualités aussi solides que la toile dont nous parlons mais n'avait pas la même importance de composition. Quoique cette *lisière* fût par elle-même un morceau complet, cependant, ce n'était qu'un morceau. Le *Souvenir d'Auvergne* est un poème qui rappelle les grandes époques du paysage et qui place M. Huet fort au-dessus de l'école réaliste de nos jours. Pour ceux qui ont vu de près et par leurs yeux les Turner et les Constable, et qui ne jugent pas les originaux sur les traductions, M. Huet ne relève que de lui-même, et ne doit qu'à sa seule volonté les ouvrages qu'il produit.

« Le public n'est pas encore arrivé jusqu'à lui, mais que M. Huet se rassure et persévère, qu'il attende patiemment l'heure de la popularité, car cette heure est plus prochaine qu'il ne pense.

« Une *Marine* du même auteur, refusée par M. Bidault, est exposée dans l'atelier de M. A. Scheffer, à côté du beau *paysage* de M. Rousseau. Je suis sûr que la *Marine* de M. Huet aurait rallié tous les critiques dissidents. Cette composition, moins importante que le *Souvenir d'Auvergne*, est plus facile à saisir et aurait frappé tous les yeux. Les arbres placés à droite du spectateur sont un chef-d'œuvre de précision. Les flots sont d'une légèreté à laquelle M. Gudin, multiplié douze fois par lui-même, n'atteindrait jamais. Mais puisqu'il a plu à M. Bidault d'exclure cette admirable *Marine*, il faut que M. Huet traite, l'année prochaine, un sujet de même nature sur une plus grande échelle.

L'Artiste[2]. *Salon*, 1836.

Le *Souvenir d'Auvergne* de M. Huet est un des bons ouvrages de ce peintre. Ses horizons sont plus étudiés que ceux de MM. Cabat et Dupré. Il ne côtoie pas avec eux les ruisseaux des prairies ou les mares domestiques. Il saisit ordinairement l'imagination par l'originalité des sites, et il faut convenir que celui de cette année est des plus frappants. Sans doute il ne possède pas toute la fermeté de main de M. Dupré, tout le charme naïf des détails exquis de M. Cabat; mais peut-être s'empare-t-il davantage de la pensée avec une sorte de magie. Dans ses tableaux, l'impression résulte d'un ensemble remarquable plutôt que d'objets intéressants chacun en particulier. On trouve à chaque pas dans son œuvre des preuves de sa prédilection pour l'effet de la totalité, par les sacrifices qu'il fait porter sur des parties dont l'intérêt ne lui semble pas devoir concourir efficacement à ce but unique. Nous avons encore présente à la mémoire sa *Forêt* de l'année der-

[1] Tome II, p. 59.

[2] Tome XI, p. 135.

nière. On n'a pas assez rendu justice à la poésie profonde qui respirait dans cet ouvrage. Nous retrouvons la même qualité au plus haut degré dans ses *Montagnes* de cette année. Il y a quelque chose de la séduction, du rêve dans l'impresion qu'elles produisent..... »

Plus loin, Gustave Planche revenait sur le refus de la *Marine*[1].

« Le jury a refusé une *Marine* de Paul Huet. Or vous ignorez peut-être par qui est représenté le paysage à l'Institut ? Par le plus obscur, le plus ignoré, le plus médiocre de tous les peintres, par M. Bidault. L'Institut qui ne compte dans son sein qu'un seul paysagiste, capable tout au plus de faire le portrait en pied d'un moulin, l'Institut a refusé une *Marine* de Paul Huet. Malgré les récriminations de la critique, malgré le placage érudit des comparaisons qu'elle n'a pas ménagées au novateur, nous sommes en droit de regretter la *marine* de Paul Huet, car c'est en lui que se personnifie le paysage poétique, c'est en lui que se résume l'intelligence de la nature, étudiée le crayon à la main et idéalisée par la réflexion. Seul parmi nous, tandis que le réalisme envahissant menace de détrôner la pensée, il voit dans le paysage autre chose que la matière ; il ne crie pas hosannah quand il a copié un brin d'herbe ou un caillou. Que les voyageurs de cabinet, familiarisés par la gravure avec Constable et Turner s'enrouent à crier que Paul Huet procède de l'école anglaise, nous ne les troublerons pas dans leur triomphe innocent. Nous nous permettrons seulement de ne pas partager leur avis. Mais il est bon de publier que M. Bidault, juge sans appel de M. Paul Huet, a refusé son suffrage à l'accusé.

« Le jury a refusé un paysage de M. Marilhat..... Que M. Marilhat se console, car il a eu pour juge M. Bidault.

« Le jury a refusé un paysage de M. Rousseau...., mais qu'il se console, car il a été jugé par M. Bidault. »

Au salon de 1831 (*Débats* du 14 mai) Delécluze disait :

« Passons rapidement toutefois sur les ouvrages de MM. Ulrick, Huet et Bard, qui composent, dessinent et colorent des pays, des arbres, des feuillages et même des figures purement fantastiques. *Un moulin à vent*, ou même un chou bien imité, me paraissent préférables à des compositions de cette espèce. »

Le mot n'avait pas été perdu pour Planche puisqu'il le relevait cinq ans après !

SALON DE 1838.

Coup de vent, souvenir d'Auvergne. — Vue prise à Compiègne, soleil d'automne. — Grande marée d'Equinoxe.

[1] *Salon de* 1836, p. 293.

A la gravure. Source de Royat, près Clermont (Puy-de-Dôme).

Gustave Planche[1], *Salon de* 1838.

Les trois ouvrages envoyés cette année au Louvre par M. Paul Huet ont droit à une égale attention. Chacune de ces toiles, en effet, se distingue par un mérite particulier; la signification et le style de ces trois compositions sont de telle nature, qu'il est impossible de ne pas trouver plaisir à les étudier. A notre avis, M. Paul Huet a fait depuis dix ans d'immenses progrès; il a gardé la richesse et la variété du coloris qui lui avait concilié, dès ses premiers débuts, les plus précieux suffrages, et en même temps, il s'est efforcé d'écrire de plus en plus clairement le sens de chacune de ces compositions.....

Le *Coup de vent, souvenir d'Auvergne*, offre un ensemble de lignes très habilement ordonnées. La gorge qui occupe le centre du tableau étonne et charme par sa profondeur. Le ciel est d'une bonne couleur et s'accorde bien avec le ton général du paysage. Les terrains et les arbres qui occupent le premier plan sont d'une pâte solide et d'une remarquable vérité.....

Je préfère, au *Souvenir d'Auvergne,* une *Vue prise à Compiègne*.....

Jamais, je crois, la nature d'automne, si harmonieuse et si riche dans sa mélancolie, n'a été représentée avec plus d'éclat et de vérité. La rouille des arbres est rendue avec une précision, avec une justesse qui ne s'étaient rencontrées jusqu'ici que chez les Flamands. Le gazon et les fleurs du premier plan sont d'une admirable fraîcheur; l'eau dans laquelle se réfléchit l'image des troupeaux est d'une transparence qui ne laisse rien à désirer. Toute la partie de droite de la toile contraste, heureusement, avec la partie gauche. Autant celle-ci se distingue par la richesse de la couleur, autant l'autre nous attache par sa profondeur indéfinie, par sa couleur mystérieuse. Ce tableau est, à mon avis, le meilleur que M. Paul Huet ait jamais fait. Par l'unité de la pâte, par la franchise des tons, par l'harmonie linéaire, par la simplicité du sujet, il mérite l'admiration unanime des juges les plus sévères. Tous les éléments de cette toile sont à la fois réels et librement interprétés. Ceux qui ne croient pas à la nécessité de la poésie dans le paysage, qui veulent bannir l'imagination du paysage comme un auxiliaire inutile ou dangereux, ne peuvent refuser leur approbation au terrain et aux arbres de la *Vue prise à Compiègne*. Comparée à la réalité, cette toile défie hardiment l'analyse; mais elle offre, en même temps, un beau sujet d'étude aux partisans de l'interprétation. Car il est évident que M. Paul Huet ne s'est pas cru obligé de copier littéralement ce qu'il avait devant lui, il a choisi dans la forêt de Compiègne le sujet de son tableau, mais il a supprimé ou transformé les éléments qui lui ont paru inutiles ou mesquins. C'est là, selon nous, la seule méthode à suivre dans la pratique du paysage. C'est en conciliant le respect de la réalité, comme point de départ, avec la libre interprétation, que le paysage retrouvera la richesse et la variété qui distinguent les œuvres de Claude Gelée, de Ruisdaël. M. Paul Huet paraît pénétré de cette vérité et chacune de ses compositions témoigne de son amour sincère pour la nature et pour l'invention. Quand il nous aura donné quelques toiles pareilles à cette *Vue prise dans la forêt de Compiègne*, il ne peut manquer d'obtenir la popu-

[1] Tome II, p. 135.

larité qu'il mérite. Car cet ouvrage réunit, aux qualités qui séduisent la foule, les qualités plus rares qui charment les hommes du métier. C'est tout à la fois de la peinture agréable et de la peinture excellente. Cette double recommandation placera certainement le nom de M. Huet parmi les premiers noms de notre école.

Une grande marée, temps d'équinoxe, du même auteur, mérite une attention toute spéciale, d'abord parce qu'elle est pleine de vérité, et ensuite parce qu'elle a été refusée, il y a deux ans par le jury du Louvre. Les vagues sont rendues avec une grande finesse; les arbres placés à droite sont d'un très bon effet, tous ceux qui ont pu assister au spectacle que M. Huet a voulu traduire sur la toile, se plaisent à reconnaître qu'il a reproduit très fidèlement la réalité; et pourtant le jury du Louvre avait refusé ce tableau il y a deux ans. Si nous sommes bien informé, l'auteur n'a rien changé à son ouvrage; il n'a rien supprimé, rien ajouté; il a laissé son tableau tel qu'il l'avait conçu, tel qu'il l'avait exécuté. Comment donc la quatrième classe de l'Institut est-elle arrivée à modifier son premier avis? Quelques membres du jury, qui se donne pour infaillible, auraient-ils vu la mer depuis l'arrêt rendu contre M. Huet?

. . . . . .

Journal L'Artiste[1], *Salon de* 1838.

M. Paul Huet est, par excellence, le peintre des sombres forêts et des ciels chargés d'orage. C'est là son domaine, dont il est sorti quelquefois, mais où le ramène bientôt un sentiment dominant et profond, aussi s'y est-il renfermé cette année pour le choix de ses trois compositions. *Un Coup de vent, le Soleil d'automne, un Temps d'équinoxe*, voilà les trois sujets choisis par M. Paul Huet. Son imagination se plaît à ces scènes tristes ou terribles de la nature. M. Paul Huet a d'abord été loué pour la teinte poétique que, mieux que personne aujourd'hui, il répandait sur ses tableaux; mais on lui reprochait de trop sacrifier, à ce grand effet de sa peinture, la précision et la rigueur des détails; ses arbres et ses terrains n'apparaissaient pas assez nettement formulés à travers l'atmosphère idéale dont le peintre les enveloppait. M. Paul Huet n'a point, en esprit superbe, fermé l'oreille à ces critiques; il a voulu conserver les qualités que tout le monde lui connaissait et y joindre celles qu'on lui demandait. L'étude et le travail lui ont fourni les moyens de compléter son talent; et il faut le déclarer aujourd'hui, on ne saurait lui reprocher ni mollesse, ni indécision dans le dessin et dans le modelé de ses arbres et de ses terrains. Ses deux paysages contiennent de vieux arbres d'un relief puissant et vrai, son tableau d'une grande marée a, sur le premier plan, des détails de terrain et d'arbres dépouillés d'une âpreté d'aspect saisissant. Bizarre composition qui, dans son petit cadre, laisse une impression vive et immense de l'Océan et de ses dangers. Nous croyons qu'aucun Salon n'a encore fait autant d'honneur à M. Paul Huet que celui de 1838.

Delecluze. Les Débats, 27 avril 1838.

Rien n'est si difficile, dans les arts, comme en révolution, que de réagir et de le faire avec mesure. Cette invasion de paysages à la Watteau,

[1] Tome XV, p. 133 et 134.

dont nous avons été menacés il y a cinq ou six ans, nous a valu un retour brusque vers le genre poussinesque.

. . . . . .

On a remarqué avec plaisir, qu'un jeune paysagiste heureusement doué par la nature, mais dont les premières études n'avaient pas été sagement dirigées, semble se rapprocher du simple et du naturel. M. Huet a mis à l'exposition plusieurs tableaux, dont l'un surtout, *Vue prise à Compiègne*, éclairée par un soleil d'automne, présente des qualités précieuses dans certaines parties de son exécution et ne manque pas de poésie.

Entre le mélodrame et la tragédie, entre le romanesque et la poésie, il existe une différence bien sensible, qui jusqu'à ces années dernières paraissait avoir échappé à l'esprit de M. Huet. En poésie il n'y a pas d'idées ou d'images si bizarres, si surnaturelles même qu'elles puissent être, que l'on ne fasse passer à l'aide d'une imitation sage et artistement préparée. Dans le genre romanesque au contraire, les faits les plus simples, les idées les plus vraies, les images les plus saisissantes deviennent incroyables, exagérées ou même inintelligibles par le désordre, l'incorrection et l'enflure de l'imitation et du style. Or c'est cette différence extrême que M. Huet semble apercevoir aujourd'hui, au moins suis-je autorisé à le croire, depuis que j'ai regardé cette soirée à Compiègne, où malgré un peu de monotonie dans le ton des grands arbres, on s'aperçoit que la lumière est bien établie sur leur feuillage, où enfin il y a du calme, du grandiose et de la poésie.

SALON DE 1840.

Vue du château d'Arques à Dieppe (musée d'Orléans).

Il n'a qu'un tableau au Salon, Gustave Planche en donne la raison[1] :

« Chaque année, le jury du Louvre soulève des plaintes nombreuses...

« Il est arrivé, en effet, à des artistes éminents, qui ne partagent pas les convictions du jury, de se voir exclus des galeries du Louvre...

« Il est impossible en effet que M. Blondel approuve la peinture de Delacroix, et pourtant, malgré ses défauts, M. Delacroix est un peintre éminent, tandis que M. Blondel est un peintre absolument nul, bien qu'il siège dans la quatrième classe de l'Institut. M. Bidault ne peut approuver les paysages de M. Huet ou de M. Rousseau et pourtant MM. Huet et Rousseau ont une valeur incontestable, tandis que M. Bidault ne signifie rien dans l'histoire de son art, quoiqu'il siège dans la quatrième classe de l'Institut. »

Plus loin Gustave Planche appréciait ainsi le tableau :

« La *Vue du château d'Arques* de M. Paul Huet offre plusieurs parties recommandables : je crois pouvoir louer, en toute assurance, la

[1] Tome II, p. 157 et 158.

couleur de la colline, le fond et le ciel ; mais je ne saurais approuver le ton des arbres placés sur le devant du tableau, toute cette partie de la toile est d'une crudité qui fait tache. Tout en respectant le contraste que M. Huet a voulu établir, entre le second et le troisième plan de son tableau, il conviendrait, je crois, d'adoucir le ton des arbres et de leur donner un peu plus de légèreté [1].

Jules Janin : — *L'Artiste*, *Salon* 1840 [2].

« Il y a bien de l'air, mais aussi bien de la verdure, dans la *Vue du château d'Arques*, par M. Huet...

« Nous parlions tout à l'heure de la Normandie [3], c'est la véritable patrie du paysage français... qui que vous soyez et quels que soient votre maître et votre école, parcourez la en toute confiance cette terre bénie et fertile ; ainsi l'a parcourue M. Paul Huet, et naturellement il s'est arrêté au pied du château d'Arques, dans cette célèbre et riante vallée qui se souvient de Henri IV tout autant que les plaines d'Ivry... Au premier aspect, le paysage de M. Paul Huet est un peu vert, la teinte vous paraît uniforme ; mais, pour ceux qui l'ont bien vu, c'est véritablement le paysage normand ; c'est tout à fait là, cet air limpide et pur ; ce sont là ces ruines honnêtes et tranquilles qui rappellent d'une façon si lointaine le château fort. Même, à ce sujet, il faut savoir fort bon gré à M. Paul Huet de n'avoir pas recherché l'effet guerrier dans ce paysage ; c'est une modération dont un homme d'esprit seul était capable, car il faut avoir beaucoup d'esprit pour n'en pas montrer mal à propos...

Delécluze. — *Les Débats*, 19 *mars* 1840.

Mais dans le genre du paysage, il y a une foule d'artistes qui, sans se rattacher systématiquement à la composition poussinesque ou à l'imitation précise et rigoureuse, ajustent des tableaux dans leur imagination, en partant d'une donnée qui leur a été fournie par la nature. Ce moyen n'est peut-être pas le moins bon, mais sous la condition cependant que l'on ne se laissera pas aller à faire des décorations fantastiques.

M. Paul Huet est un homme qui traiterait fort bien ce genre si, ne cédant pas aussi facilement aux fantaisies de son imagination, il s'appuyait plus souvent sur le réel. Il n'est personne qui, en voyant la *Vue du château d'Arques* de ce peintre, ne soit frappé de la justesse de mon observation. M. Huet veut être plus poétique que la nature, ce n'est pas raisonnable. En poursuivant de pareilles chimères, on risque de perdre les dispositions les plus heureuses, un talent que tout le monde reconnaît, mais dont on ne peut que difficilement approuver l'emploi.

M. Troyon est à peu près dans le même cas, sa palette est riche, sa facilité extrême, mais il pèche par le défaut de naturel et de réalité dans ses compositions... »

— Il me semble que ce jugement porté sur le talent de

[1] Tome II, p. 170.

[2] Tome V, 2e série, p. 169.

[3] Page 258.

Troyon donne bien la mesure de la valeur du critique !

D'ailleurs ce pédant si sévère ne se donne même pas la peine de lire les noms au livret, dans le même article, il écrit le nom de Dauzatz (*sic*) comme il écrit Corrot et Descamps, comme il écrivait Jéricho !

SALON DE 1841.

Intérieur de Forêt. — Vue du port et de la rade de Nice. — Un torrent en Italie. — Le Lac, paysage composé, effet du soir. — Rochers dans la vallée de Nice.

Journal *L'Artiste*[1], *Salon de* 1841.

«... Toutefois ce n'est pas encore là tout à fait du paysage de style, et, sous ce rapport, M. Paul Huet a obéi à de plus directes inspirations...

Le *Torrent en Italie* a un aspect plus sévère encore. La composition est grandiose, le ton chaud et eclatant; les lignes de ce plateau élevé ont une majesté extrême... Le site est agreste et primitif ; il fait involontairement rêver aux brigands des Abruzzes...

Delécluze : — Les Débats du 18 *mai* 1841.

M. Huet est encore un homme qui a le sentiment très prononcé de l'art du paysage, quoique son exécution fantasque ait nui si longtemps au véritable développement de son talent. Cette année, il a été plus sage, et sa verve n'en est que mieux appréciée. Son *Intérieur de forêt*, placé dans le grand salon, est un fort joli tableau.

SALON DE 1843.

Vue d'Avignon et du château des Papes (musée d'Avignon).

Un seul tableau au Salon de 1843, le journal l'*Artiste* nous en donne la raison[2]. Il est cité parmi les noms des artistes refusés avec Boulanger, Corot, Millet et même Flandrin ! un portrait de sa mère !

Plus loin : « Un seul tableau de M. Paul Huet a échappé à la proscription générale dont tant d'ouvrages de mérite ont été l'objet ! C'est la *Vue d'Avignon et du château des Papes*, une belle peinture, toute resplendissante de lumière et calme cependant, et suave, et tranquille, et bienheureuse comme un riant souvenir des contrées méridionales.

SALON DE 1844 (son absence).

Malade à Nice, Paul Huet n'expose pas en 1844. Le journal l'*Artiste* dans un article d'ouverture d'Arsène Houssaye intitulé *les Absents*[3], cite

[1] Tome VII, 2e série, p. 315.

[2] *L'Artiste*, t. III, 3e série, p. 178 et 211.

[3] *L'Artiste*, 3e série, p. 145 du tome V.

de nombreux noms ne devant pas figurer au Salon. Après Ingres, Delacroix, Scheffer, Charlet, Decamps etc., « ainsi de Roqueplan... Riesener... ainsi de M. Paul Huet, de M. Cabat, de M. Jules Dupré, de M. Rousseau, ainsi de vingt autres, dont l'absence frappera tous les regards habitués au talent qui n'a pas dit son dernier mot. On pardonne à ceux-là leur absence, et sans y penser je fais ici leur éloge ; en effet, dans les arts, toutes les médiocrités bruyantes arrivent toujours sans peine au jour fixé ».

SALON DE 1845.

Vieux château sur des Rochers.

S'il n'avait en 1845, qu'un tableau au Salon, il ne faut pas attribuer à l'absence ou à la maladie cette abstention.

Thoré-Burger en donne la raison[1] :

« Paul Huet, à qui l'on a refusé deux tableaux, comme s'il n'était pas un artiste éminent et en quelque sorte consacré par quinze ou vingt ans d'études consciencieuses et de recherches inquiètes, Paul Huet n'a qu'un paysage au Salon. C'est un *Vieux château sur des rochers*. Le site est mélancolique et très pittoresque. La carcasse des ruines percées à jour se dessine sur le ciel, et les flancs de la montagne aux broussailles rousses sont couverts d'une ombre mystérieuse. Paul Huet a souvent rencontré la grandeur et la poésie. »

Au Salon de 1847, Paul Huet n'a pas exposé. Malgré son absence, W. Burger rappelle son nom de la façon que voici[2] :

« ... Vers 1830 on vit tout à coup des bandes d'aventuriers qui s'emparèrent de la nature et de la poésie et renversèrent l'ancienne royauté. Decamps, Cabat, Roqueplan, Paul Huet, Marilhat, Jules Dupré, Rousseau furent les chefs de cette révolution. Cabat, Paul Huet et Roqueplan, quoiqu'ils aient été du 10 août, sont demeurés un peu Girondins. »

Ce reproche d'être demeuré un peu Girondin, en opposition avec l'accusation si fréquente d'être resté un romantique enragé, impénitent vaut la peine d'être relevé.

Gustave Planche souligne encore cette absence[3] : « ... Quand MM. Ingres et Delaroche, quand MM. Decamps, Jules Dupré, Paul Huet, Cabat, sont absents, on ne peut se former une idée juste et complète de l'art contemporain... »

[1] *Salon de* 1845, p. 186.

[2] *Salon*, 1847, p. 481.

[3] *Salon*, 1847, t. II, p. 259.

SALON DE 1848.

Paysage : scène tirée de l'Arioste, Roland furieux, chant I. — La mare aux canards, forêt de Compiègne. — Le Val d'Enfer, au pied du pic Sancy. — Lac Guéry, Mont d'Or (Auvergne). — Cascatelles de Tivoli, vue prise à mi-côte. — Château et vallée de Pau. — L'Automne, paysage aux environs de Pau. — Rochers, site des Apennins. — Marais. — Une source aux Eaux-Bonnes (Basses-Pyrénées). — Crépuscule aux environs de Pau ; le Gave au fond.

Théophile Gautier : *La Presse* 10 *mai* 1848.

Après une disparition assez longue, M. Paul Huet reparaît avec une quantité de tableaux de pays différents et d'effets variés qui nous prouvent une absence bien employée ; il nous promène de la mare aux canards de Compiègne au Val d'Enfer, du Mont d'Or aux Cascatelles de Tivoli, du château de Pau aux gorges des Apennins et dans bien d'autres endroits encore : le matin, le soir, le midi, le printemps, l'été, l'automne, toute contrée, toute heure, toute saison lui conviennent, pourvu qu'elles soient pittoresques.

M. Paul Huet est un paysagiste poétique, romantique même, si l'on peut employer encore ce mot, auquel les disputes d'écoles ont donné une signification presque ridicule : il conçoit la nature largement, par grandes masses et avec un effet décidé.

Les artistes s'occupent plus maintenant de la rugosité d'une roche, de l'empâtement d'un tronc ou d'une touffe de feuilles que de la physionomie même de la nature. Les sites ont leur mélancolie et leur sourire, leurs tristesses et leurs joies, leurs heures de gaieté folle et de morne abattement, qu'il faut traduire dans leur sens général, sous peine de ne faire qu'un mot à mot inexact. Ruisdaël n'y manquait jamais, M. Paul Huet cherche toujours ce sens général et le trouve souvent.

SALON DE 1849.

Vue prise aux environs du Col de Tende (musée de Carcassonne). — Chêne de Saint-Corneille, à Compiègne. — Crépuscule, bords de la Seine. — Soleil couchant, paysage composé. — Monte Calvo, Nice.

Dessins : Paysages Fusains (quatre) numéros séparés. — Intérieur, Fusain, une chambre de malade à Clermont-Ferrand (Auvergne).

Dans les *Tablettes européennes*, revue politique et littéraire. Salon de 1849, un article non signé. On trouve à la page 88 ce simple mot : « M. Paul Huet qui continue de peindre en rêvant... »

La bienveillance de cet auteur anonyme ne se prodigue pas du reste car un peu plus loin il ne trouve pour Rousseau que cette ligne : « M. Théod. Rousseau, qui, avec un talent très original, n'atteint guère plus souvent au vrai qu'au naturel. »

Gustave Galimard. — Examen du Salon de 1849.

Cette année, tous les maîtres du paysage romantique sont présents au Salon, la célèbre phalange est au complet; MM. Corot, Flers, Théodore Rousseau, Paul Huet et d'autres sont les représentants de l'école nouvelle...

SALON DE 1850.

1564. Les rives enchantées. — 1565. La Butte-aux-Aires (Fontainebleau). — 1566. Les enfants dans le bois. — 1567. Vue prise dans le parc réservé de Saint-Cloud. — 1568. Etude de Rochers Carabasco. (Nice). — 1569. Etude dans le Bois de la chasse. — 1570. Lisière de bois. — 1571. Soleil couchant.

Sabatier Ungher, Salon de 1850, page 26.

Je vois une étude très remarquable de M. Paul Huet qui vaut bien des tableaux (1568); on y reconnaît la touche du Maître. Les *Rochers de Carabasco* sont dignes de Salvator. Sa *Lisière de bois* (1570) a un aspect tout vénitien. C'est brossé et enlevé avec une énergie et une audace à la Tintoret.

SALON DE 1852.

Soir d'Orage, Forêt. — Fraîcheur des bois, fourré de la Forêt (musée du Louvre). — Calme du matin, intérieur de forêt (musée du Louvre.

Gustave Planche[1].

Je suis heureux d'avoir à saluer dans M. Paul Huet un retour vers les années les plus fécondes de sa jeunesse. Sa grande *Lisière de forêt* nous reporte en effet vers ses meilleures inspirations. Il y a dans ce tableau de grandes masses très bien vues et très bien interprétées.

Edmond et Jules de Goncourt. Salon de 1852 à la page 77.

Huet Paul. — M. Huet rend d'un savant pinceau ces verdures pâles et aériennes qui dorment au bord des eaux.

Bathilde Bouniol. Causeries d'un amateur. Souvenirs du Salon, études sur l'Art, page 24.

M. Paul Huet a reparu avec trois toiles. Dans les deux intérieurs de forêts, la couleur est brillante, la touche vigoureuse, le soleil abonde; mais l'air manque peut-être et l'on voudrait quelques percées de lumière qui permissent à l'œil de pénétrer dans les fourrés. Nous avons remarqué de magnifiques troncs d'arbres aux écorces lisses ou mousseuses. Nous souhaiterions en général cependant, une exécution plus complète, et que ces toiles ressemblassent moins à de belles esquisses.

Le grand tableau de M. Paul Huet nous paraît d'une couleur moins attrayante.

[1] *Salon de 1852*, t. II, p. 314.

Alph. Grüm. Salon de 1852, *page* 90.

Des trois paysages de M. Huet, le moins bon est le plus fantastique, il représente une forêt pendant un soir d'orage; les deux autres, des intérieurs de forêts, ont beaucoup de fraîcheur; l'effet général est plus satisfaisant que les détails.

SALON DE 1853

Marais salants aux environs de Saint-Valery sur Somme (Picardie). — Brisants, Granville (musée du Louvre). — Intérieur de forêt.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

Inondation à Saint-Cloud (musée du Louvre). — Soleil couchant à Seine Port, (musée du Louvre). — Environs d'Antibes (Var). — Fourré de la Forêt (musée du Louvre). — Marais, Picardie. — Une soirée d'automne. — Calme du matin (musée du Louvre).

A la gravure : Les Eaux de Royat (Auvergne). — Chaumière normande, eau-forte. — Pont des Pyrénées, eau-forte.

M. J. Delécluze. Les Beaux-Arts dans les Deux Mondes en 1855 [1].

L'*Inondation à Saint-Cloud,* paysage de M. Huet, a un aspect de grandeur qui parle à l'imagination. C'est certainement un de ses meilleurs ouvrages, bien qu'il laisse à désirer, comme toutes ses autres productions, ce soin, cet amour avec lesquels on témoigne de son respect de la nature, en ne négligeant aucun de ses détails.

Maxime du Camp. Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1855 [2].

M. Paul Huet a une telle puissance de savant coloris, que ses paysages ont pu affronter sans pâlir le dangereux voisinage des toiles de M. Eugène Delacroix. Son *Fourré de la Forêt*, déjà exposé en 1842, est un tableau de premier ordre où le peintre a eu à lutter contre des obstacles sans nombre qu'il a su vaincre à force de science. C'est un dessous de bois pris à demi hauteur d'arbre; nulle part on n'aperçoit le ciel; la seule lumière éclairant le paysage est dans cette clarté douteuse et verdâtre que tamisent les rideaux de feuillage et qui enveloppe les objets d'une demi-teinte douce et charmante. Quelques rochers vêtus de mousse, un ruisseau assombri qui tombe de pierre en pierre, le tronc argenté d'un bouleau, des fougères, un impénétrable taillis, c'est là tout mais c'est vrai comme la nature. Qui de nous après des heures de marche, de soleil et de fatigue, n'a été heureux de trouver un abri semblable pour s'y étendre et y dormir à l'aise ?

L'*Inondation à Saint-Cloud* est une composition triste d'un effet

[1] Page 289.

[2] Page 251.

sinistre bien trouvé. Les arbres trempent leurs basses branches dans les flots grisâtres d'une froide inondation toute pleine de limon et de fange délayée : le ciel est sombre et chargé de colère; une barque, qui passe emportant des malheureux, indique bien des drames terribles qu'on devine sans les voir. La *Soirée d'automne* (salon 1835) est restée une toile grave et belle, largement peinte, et qui, à cette époque, annonçait déjà le haut degré de maëstria auquel M. Paul Huet est aujourd'hui parvenu.

Théophile Gautier. Les Beaux-Arts en Europe (1855 [1]).

L'exposition de M. Paul Huet est très brillante; son œuvre s'y résume par quelques-unes de ses toiles les mieux réussies. M. Paul Huet représente dans le *paysage* le côté romantique, et il a eu son influence au temps de la grande révolution pittoresque de 1830. — Un des premiers il s'est inspiré, tout en gardant son sentiment particulier, de Gainsborough, Constable et autres naturistes d'au delà du détroit, et il a fait exprimer à l'huile les limpidités, les vapeurs, les transparences de l'aquarelle anglaise. Sa manière de concevoir le *paysage* est très poétique et se rapproche un peu des décorations d'opéra par la largeur des masses, la profondeur de la perpective et la magie de la lumière, il excelle à rendre les intérieurs de forêt, dont les grands arbres se refléchissent dans les eaux vertes et dormantes, à pencher le feuillage bleu des saules sur quelque lac étoilé de cygnes, à faire lever ou coucher le soleil derrière des brumes tour à tour argentées et incandescentes; ses ciels sont toujours éventés de brises, ses feuillages pénétrés de fraîcheur, ses lointains baignés d'atmosphère : sans doute, d'autres ont serré la vérité de plus près, mieux rendu les détails, mais nul n'a saisi, comme lui, la physionomie générale d'un site et n'en a fait ressortir avec autant d'intelligence l'expression heureuse ou mélancolique. — On devine, à voir ses toiles, un peintre imbu de la lecture des poètes et qui rêve devant la nature à la strophe de Lamartine ou au sonnet de Wordsworth.

Ce n'est pas que M. Paul Huet ne sache être réel lorsqu'il le veut : l'*Inondation à Saint-Cloud* est là pour le témoigner. La Seine débordée a envahi la chaussée, et ses flots jaunes courent en tourbillons limoneux dans les allées basses du parc, baignent les voitures jusqu'au moyeu; les arbres prennent un bain de pied et découpent leurs cimes chauves, où l'automne n'a laissé que quelques feuilles rousses, sur un ciel gros de pluie, encombré de nuages bleuâtres. Au fond, l'on aperçoit l'autre rive qu'éclaire une zone de lumière livide; il était difficile de mieux rendre la lumière blafarde, l'eau terreuse, les branchages rouillés, et l'aspect étrange et désolé de l'*Inondation*. Le *Soleil couchant* a un ciel comme M. Paul Huet sait les faire, inondé d'air, rutilant d'or et de pourpre, sans tomber dans ces excès de cinabre et de mine orange auxquels se livrent les moins fins coloristes pour exprimer cette heure splendide. Le *Calme du matin* se distingue par la sérénité limpide de la couleur; la nature s'éveille aux premières lueurs de l'aube, reposée et fraîche comme une jeune fille qui entrouve les rideaux de gaze de son lit. La rosée nocturne s'évapore, les eaux fument comme des encensoirs, les brumes matinales s'envolent, et les prés étincellent sous les réseaux

[1] 2 série, p. 135.

LE CHARLEMAGNE, forêt de Fontainebleau

(Dessin aux deux crayons, Salon de 1869, le dernier fait d'après nature)

0m 80 × 0m 54

des fils de la Vierge. — On retrouve dans le *Fourré de la Forêt* cette densité touffue, cette luxuriance de frondaison, cette fraîcheur opaque (*frigus opacum*) dont l'artiste a le secret. Les mélancolies d'octobre assombrissent la *Soirée d'Automne*, tandis que le soleil brille joyeusement de son éclat méridional dans les *Environs d'Antibes* ; le *Marais* s'endort paresseusement sous son manteau de joncs, de roseaux et de sagittaires, et ses eaux plombées, miroitantes par place, reproduisent un ciel gris et brumeux ; quelle bonne halte pour les sarcelles, les canards et les hérons !

Dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 15 mars 1860[1], à propos de l'exposition des tableaux modernes, Théophile Gautier dit : « Passons au magnifique fusain[2] de Paul Huet, *le Parc de Saint-Cloud pendant une inondation* ; car dans une revue de tableaux, il faut, comme La Bruyère, se résigner à l'absence de transition.

« Les eaux troubles de la Seine envahissent les allées et baignent le pied des grands arbres, surpris de voir circuler des barques entre leurs troncs. Le jour livide, l'atmosphère froide, l'impression hivernale et sinistre sont rendus par le fusain aussi bien qu'aurait pu le faire le pinceau, et nous retrouvons dans le dessin tout le mérite de la toile. »

M. Henry Marcel. La Peinture Française au XIXe siècle[3].

Il atteignit le maximum d'effet pittoresque dans l'*Inondation de Saint-Cloud* (1855, Musée du Louvre), où les grands arbres courbés par le vent d'orage, sous de noirs amoncellements de nuées, laissent tremper leurs chevelures dans la nappe trouble des eaux débordées. Ce cataclysme de la nature est poignant comme un drame humain.....

AU SALON DE 1859.

Les Fabriques. — Le vieux château féodal (Normandie légendaire). — Les Herbages. — Le Gué et la Chaumière. — Le Ruisseau. — La Manche ; entrée au port. — La Cathédrale. — La Vie de château.

Ces huit peintures font partie de la décoration du salon de M. Adrien Lenormand, à Vire (Calvados).

La Chambre de la malade, intérieur d'Auvergne. — Entre pluie et soleil, fin d'avril. — Les bords de la Seine, printemps. — La moisson. — Soleil couchant sur la mer. — Grotte de Santa-Croce, comté de Nice. — Sources de Laruns (Basses-Pyrénées).

Alexandre Tardieu. Constitutionnel du 18 juin 1859.

M. Paul Huet est un des artistes qui, sans courir bien loin, ont

[1] Tome V, p. 330.

[2] Musée du Louvre ; c'est le carton qui a servi à la préparation du tableau.

[3] Page 152

trouvé les plus heureuses inspirations et les effets les plus neufs dans des contrées exploitées par beaucoup de leurs émules. C'est que l'originalité était en lui-même, dans la manière de voir et d'interpréter la nature; c'est qu'il savait animer de sa pensée propre les sites qu'il retraçait, etc.....

Alexandre Dumas[1]. *L'art et les artistes contemporains au Salon de* 1859.

« Paul Huet se présente à l'Exposition de 1859 avec huit grands panneaux destinés à la décoration d'un salon. Ces peintures sont, comme toujours, d'un sentiment poétique très élevé et d'une jolie couleur; peut-être sont-ils un peu *brossés*, comme on dit en terme d'atelier, mais ce genre d'exécution est très convenable à leur destination.

« Ne pas oublier que ces tableaux, destinés à être placés dans un endroit obscur et mal éclairé par le jour extérieur, doivent porter leur lumière en eux-mêmes; en outre, il a une *Chambre de malade* bien silencieuse et d'un joli effet.

« Enfin la *Grotte de Santa-Croce*, à qui on pourrait reprocher d'être un peu une imitation de Decamps, fort réussie au reste, avec des tons heureux, des grattages bien glacés, ficelles naïves, naïvement employées.

« Arrêtons-nous un instant sur ce maître, car Paul Huet est un maître chez lequel ont pris ce qu'ils ont de meilleur, bon nombre d'élèves, aujourd'hui maîtres à leur tour.

« Paul Huet est un maître datant de cette époque dont datent Delacroix, Bonington, Boulanger, Decamps.....

. . . . . .

« Huet ne fut pas encouragé, mais il n'en persista pas moins dans son labeur solitaire et convaincu. Nous avons vu à l'Exposition universelle des paysages qui pouvaient lutter avec tout ce qui se fait de beau et de vanté; nous nous rappelons surtout une vue de *Forêt*, encore aujourd'hui dans l'atelier de l'artiste, et qui est une des plus belles choses de la peinture moderne. »

Baudelaire[2], à propos de ce Salon de 1859, dit en parlant des paysagistes : « Elèves de maîtres divers, ils peignent tous fort bien et presque tous oublient qu'un site naturel n'a de valeur que le sentiment actuel que l'artiste y sait mettre..... Ils prennent le dictionnaire de l'art pour l'art lui-même, ils copient un mot du dictionnaire croyant copier un poème, or un poème ne se copie jamais. Il veut être composé. Ainsi ils ouvrent une fenêtre et tout l'espace compris dans le carré de la fenêtre, arbres, ciel et maisons, prend pour eux la valeur d'un poème tout fait. Quelques-uns vont plus loin encore, à leurs yeux une étude est un tableau, etc., etc. » Il faudrait tout citer car cet article, quand on le lit attentivement, semble fait pour amener le mot sur Paul Huet[3] : « Permettez-moi, mon cher, de revenir encore à ma manie. Je veux dire aux regrets que j'éprouve de voir la part de l'imagination dans le paysage de plus en plus réduite. Çà et là, de loin en loin, apparaît la trace d'une protestation, un talent libre et grand qui n'est plus dans le goût du siècle, M. Paul Huet par exemple, un vieux de la vieille, celui-là. »

[1] Page 143.

[2] *Curiosités esthétiques*, p. 326.

[3] Page 331.

Paul Mantz : Gazette des Beaux-Arts, 1er juin 1859[1].

« M. Paul Huet est l'un des premiers ; fidèle aux libres traditions qu'il inaugura jadis, il se montre dans la série de peintures qu'il destine à la décoration d'un château en Normandie, varié, abondant, coloré, plein de lumière. »

SALON DE 1861.

Le Gouffre, paysage composé. — Grande marée d'équinoxe, aux environs d'Honfleur (au Louvre). — Les Falaises de Houlgate, dites les Roches-Noires près Dives (Calvados), (musée royal de Bruxelles). — Un intérieur en Auvergne. — Étude de mer dans la Manche. — Soleil couchant aux environs de Trouville.

Théophile Gautier : Abécédaire du Salon de 1861[2].

Nous voyons avec plaisir que M. Paul Huet est toujours fidèle à la vieille inspiration romantique. La *Grande marée d'équinoxe* aux environs d'Honfleur a une turbulence et une sauvagerie d'exécution incroyables. Les vagues jaunes de limon, se tordent convulsivement sur les obstacles, lançant contre le ciel noir des fusées d'écume. Elles semblent vouloir déraciner un groupe d'arbres aux branches disloquées, ployés sous l'effort du vent, inondés par la lame qui déferle. Rien n'est plus simple et plus terrible que ce tableau presque monochrome. En effet, la tempête n'a, sur sa palette, que du blanc, du gris et du noir. — *Le Gouffre*, paysage, rappelle les Selve Selvaggie les plus farouches et les plus truculentes de Salvator Rosa. — L'*Intérieur de ferme* en Auvergne fait reluire des paillettes de lumière dans un bitume tout rembranesque, et le *Soleil couchant* aux environs de Trouville montre que M. Paul Huet est toujours l'ardent coloriste que vous savez.

W. Burger[3] *: Salon* 1861.

Paul Huet a toujours cherché les effets étranges. Il aime les tremblements de terre, les fureurs de la mer et les orages. Il a dû avoir envie d'aller peindre les éruptions du Vésuve. La nature tranquille l'attire rarement. Il lui faut les *Roches noires*, un *Gouffre*, la *Marée d'équinoxe* aux environs d'Honfleur. Ce dernier tableau a de la grandeur et il est peint avec une fougue magistrale. Les groupes d'arbres battus par le flot montant et irrésistible ont l'air de regimber contre la violence et leurs hauts branchages se hérissent comme des crinières. La vague lourde et sombre roule, avance et donne l'impression de terreur qu'on ressent devant le *Déluge* du Poussin.

Un autre tableau de Paul Huet, simple *Étude de mer dans la Manche*, a aussi beaucoup d'étrangeté. Deux tons seulement : une bande mono-

[1] Tome II, p. 296.

[2] Pages 218 et 219.

[3] Tome I, p. 52-53.

tone, d'un gris jaunâtre, pour la mer ; une bande d'un gris ferrugineux, pour le ciel. Albert Cuyp a peint quelquefois des marines dans ce même sentiment et reproduisant le même effet.

Léon Lagrange : Gazette des Beaux-Arts, 1er août 1861 [1].

... Viennent maintenant les coloristes, légion nombreuse et quelque peu indisciplinée, qui toutefois a déjà sa tradition et ses maîtres. La tradition, c'est la fidélité à l'impression de la nature. Les maîtres, ce sont après MM. Corot, Rousseau et Daubigny, M. Huet et M. Ziem. Ce dernier n'a exposé que... M. Paul Huet, au contraire, a tenu à représenter toutes les faces de son talent. *Le Gouffre*, paysage étrange, composition forcée, et la *Grande marée* se rattachant à une manière déjà ancienne que M. Huet a abandonnée sans doute pour des motifs plausibles. L'*Intérieur en Auvergne* prouve qu'il saurait aussi bien que pas un aborder la peinture de genre. Mais le véritable intérêt de l'exposition de M. Paul Huet se concentre sur l'*Etude de mer* et sur les *Roches noires*. L'étude est le compte rendu sincère et presque naïf d'une impression maritime, reproduite avec une rare justesse de ton. Les *Roches noires* portent le caractère d'une interprétation savante qui ajoute à la poésie de la nature la poésie de la couleur. Il y a loin de cette couleur, pleine, riche, puissante, au perpétuel sourire de M. Lambinet, peintre attitré du printemps. La nature serait bien monotone, si elle ne se montrait jamais que parée...

— Il est intéressant de rapprocher cette page de celle de Th. Gautier et des éloges de Burger. — On sent dans cette critique que la mode est aux études, aux simples impressions de nature ; que le drame est *démodé ;* pourquoi alors cette dernière phrase ? si l'on ne veut accepter ni *le Gouffre*, ni la *Grande marée*, qui sont bien l'expression de la nature violente et non *parée*.

Ceci, du reste, fait ressortir la variété et la souplesse extrême du talent de Paul Huet, puisqu'il sait si bien passer du drame à l'idylle, et satisfaire les goûts les plus extrêmes.

Sa *sincérité*, sa *naïveté* devant la nature sont ici loyalement reconnues et franchement proclamées.

SALON DE 1863.

Falaises de Houlgate, entre Dives et Trouville (Calvados) (musée de Bordeaux). — Le Bocage normand. — Le Bas Meudon (musée de Montpellier).

[1] Tome XI, p. 144.

W. Burger : Salon de 1863[1].

« Dites ? Quel paysagiste est venu au monde depuis la pléiade qui alors encore, excitait tant de controverses et qui a conquis aujourd'hui une réputation européenne ?...

Paul Huet, toujours vaillant et dramatique, avec ses falaises et ses ravins, quand il ne s'exalte pas avec les inondations et les tempêtes.

Jean Rousseau : Univers illustré, 25 *juin* 1863.

Après quelques considérations générales sur le paysage, l'article commence ainsi :

« Un des talents les plus personnels et les plus créateurs du paysage moderne est encore Paul Huet, ce vétéran de l'école romantique. Ce n'est pas lui qui se contenterait des copies terre à terre qui sont à l'ordre du jour ! Il ne se borne pas à donner de la vie à ses sites ; il les passionne. La nature n'a-t-elle pas ses drames ? De même qu'on entend des plaintes dans le vent qui passe, n'y a-t-il pas des menaces dans un ciel orageux, un morne désespoir dans des rochers stériles ? Les arbres, dans la nuit, prennent des aspects de fantômes ; ils se tordent, dans la tempête, comme des suppliciés. M. Paul Huet excelle à exprimer cette âme mystérieuse des choses. C'est le Delacroix du paysage. Il tient de Delacroix par la couleur comme par le sentiment dramatique. Y a-t-il au Salon un paysage plus vigoureux, d'un plus beau ton, d'un effet plus superbe que l'espèce d'effet d'orage qu'il expose, un site très vert sous un ciel très noir ? — J'ai oublié le titre et le numéro de la toile ; mais on n'a jamais besoin de chercher un Paul Huet : on le reconnaît entre mille. »

Paul Mantz : Gazette des Beaux-Arts, 1er *juillet* 1863[2].

Paul Huet doit aussi être rangé parmi les poètes en ce sens que, prenant pour thème un motif fourni par la nature, il l'amplifie, l'exagère et l'exhausse au niveau de son caprice ou de sa passion. La *Falaise de Houlgate*, avec son ciel tourmenté et ses vagues écumantes, est d'un effet très émouvant ; dans les autres tableaux de M. Paul Huet, l'exécution laisse peut-être un peu à désirer, mais il y a toujours chez le laborieux artiste une recherche heureuse de la couleur et du drame ; ce n'est pas sans profit que M. Paul Huet a été mêlé aux grandes batailles romantiques ; il a gardé la flamme sacrée, et il est presque le seul qui se souvienne aujourd'hui des enseignements de Constable et des paysagistes anglais.

Ernest Chesneau : Le Constitutionnel du 12 *mai* 1863.

Un long article très sympathique.

[1] Tome I, p. 403.

[2] Tome XV, p. 40.

SALON DE 1864.

Porte de la route d'Uriage, à Vizille (Isère) (musée d'Ajaccio). — Un torrent le soir dans les Alpes (Isère).

Paul de Saint-Victor : La Presse, 24 juin 1864.

M. Paul Huet sait passionner et dramatiser la nature, il lui prête les mouvements et les inquiétudes d'une âme agitée. Son *Torrent dans les Alpes* roule avec une sombre colère entre des rochers que la nuit métamorphose en fantômes. La touche âpre et juste fait sentir la chute et le poids des eaux ; on croit presque entendre leur retentissement monotone.

W. Burger[1] : salon 1864.

M. Paul Huet a exposé deux paysages de l'Isère, un peu trop décoratifs, et qui n'égalent pas ses peintures vraiment magistrales, comme l'*Inondation* du musée du Luxembourg.

M. Jean Rousseau : Univers Illustré, 21 mai 1864[2].

Paul Huet — *Porte de la route d'Uriage à Vizille (Isère)*. Je me borne à constater, en passant, que ce petit tableau est un des chefs-d'œuvre du Salon carré, me réservant de parler en détail de M. Paul Huet lorsque je trouverai sa seconde toile, *un Torrent, le soir dans les Alpes*. — Et le mercredi 8 juin : M. Paul Huet d'abord. Son *Torrent, le soir dans les Alpes*, est une des toiles les plus poétiques et les plus colorées de l'exposition. On sait que Paul Huet est à plus d'un point de vue le Delacroix du paysage contemporain.

Léon Lagrange : Gazette des Beaux-Arts[3], 1er juillet 1864.

Les drames de la nature sont mieux du ressort de M. Paul Huet. Le *Torrent dans les Alpes* rappelle l'homme des *Sources de Royat* et de l'*Inondation à Saint-Cloud*. La *Porte de la route d'Uriage* nous donne une impression plus fraîche ; il y a là une variété de tons vifs, une richesse de palette qui réjouit la vue, un motif pittoresque qui s'égaye d'un franc soleil. Mais voyez comme la nature sait plier sous l'interprétation de l'artiste. Reconnaîtriez-vous le même soleil que M. Rousseau chauffe jusqu'à l'assombrir ? M. Paul Huet nous le montre brillant comme un amoureux en fête, M. Rousseau en fait un maître sévère dont la nature reçoit les caresses sans y répondre.

SALON DE 1865.

Le Gave débordé (musée de Montpellier). — Cabane de pêcheurs à Beuzeval, près Dives (Calvados).

[1] Tome II, p. 85.

[2] 7e année, n° 330 et 335.

[3] Tome XVII, p. 10.

Paul Mantz : Gazette des Beaux Arts[1].

C'est encore par le sentiment que M. Paul Huet garde le rang qu'il a conquis dans les anciennes luttes romantiques. Il a aussi conservé de ces temps écoulés le goût des colorations vigoureuses; il est de ceux que Constable a charmés, et, comme un contemporain de Delacroix, il a le don, aujourd'hui si rare, de saisir les choses par leur aspect violent. Le grand tableau de M. Paul Huet, *le Gave* nous montre un torrent débordé qui, au bord d'une plantureuse vallée, roule son flot plein d'écume. A droite, de grands arbres héroïques protègent de leur ombre une prairie où paissent quelques vaches. Ce tableau, où les détails sont lâchés et sommaires, où tout est sacrifié à l'effet d'ensemble, est, à vrai dire, comme un grand décor somptueux, riche, exalté dans le sens du drame. L'inspiration a passé par là.

W. Burger. : Salon de 1865[2].

« MM. Eugène Isabey, Paul Huet, Cabat, Corot appartiennent aussi à cette génération des restituteurs du paysage, et leurs tableaux viennent toujours en première ligne au Salon...

« Paul Huet aussi est un peintre très abondant, mais plus rassemblé et plus harmonieux dans sa couleur générale. Son tableau du Salon carré lui ferait honneur au Luxembourg en pendant de sa grande scène d'Inondation. »

Francis Aubert : Le Pays, 17 juillet 1865.

M Paul Huet, dont la place dans l'histoire de l'art est si belle, qui a eu l'insigne honneur de faire dans le paysage la révolution que Delacroix, son ami et son admirateur, a faite dans la peinture d'histoire, M. Paul Huet a donné cette année une page de toute beauté.

On le sait, avant cet éminent artiste, on était loin de peindre la nature telle qu'elle est ;... il n'était nullement nécessaire d'étudier la nature : aussi s'en dispensait-on, ou du moins étudiait-on ce beau livre sans en comprendre un mot

M. Paul Huet fit la lumière. Ses paysages furent vrais; en même temps il les fit grands et dramatiques; tel fut pour lui le sens du mot « romantique »; nous rappellerons son *Inondation de Saint-Cloud*, qui est au Luxembourg et dont la grandeur seule égale la vérité. Son *Gave débordé* de 1865 est du même caractère magistral : ciel vaste et profond; frondaisons vigoureuses; ondes bondissantes; sol plein de fermeté, large perspective, tels sont les éléments de cette grandiose et émouvante harmonie intitulée *le Gave débordé*. Quant à l'exécution, est-il besoin de dire qu'elle est d'une science consommée?

Ernest Chesneau : Le Constitutionnel, 27 juin 1865.

Le *Gave débordé* (une belle description qui se termine ainsi)... Du fond de l'horizon, le Gave en courroux s'avance; en ses remous puissants et terribles, il marque les accidents, les dépressions et les

[1] Juin 1865, t. XIX, p. 18.

[2] Tome II, p. 223

saillies du terrain qu'il balaye de son cours impétueux. C'est une image des forces irrésistibles de la nature, rendue avec cette énergie de sentiment particulière à M. Paul Huet, et dont le résultat, dans ses ouvrages, se peut définir en deux mots : la grandeur dans la vérité !

SALON DE 1866.

Le Bois de La Haye (musée d'Orléans). — Datura et volubilis.

M. Bonnin dans la *France* pose très nettement la question des deux tendances : purement réaliste et idéaliste. Il la résume en trois noms : Corot, Paul Huet et Courbet. Il est nécessaire de reprendre en partie le début de l'article, d'en résumer le principe pour ne pas lui enlever son caractère et laisser toute sa valeur à l'appréciation sur Paul Huet.

A Bonnin : *La France*, 4 juillet 1866.

. . . . . .

On pourrait diviser les paysagistes en deux catégories : ceux qui interprètent et ceux qui copient; ceux qui reproduisent au hasard le premier site venu, sans autre souci que celui de la vérité, et ceux qui recherchent le lieu et l'instant où la nature paraît enveloppée de son voile mystérieux et poétique. Et l'on peut faire ici cette observation que nous adressions aux statuaires : les uns restreignent le sentiment de leur œuvre par la précision du sujet; les autres en généralisent l'expression par le style et la beauté.

Ces deux tendances se manifestent cette année d'une façon supérieure dans des œuvres considérables ; on en trouve l'expression la plus haute dans les toiles de MM. Corot, Paul Huet et Courbet. Toutes trois sont des œuvres bien personnelles, et il résulte de leur contraste un enseignement qui doit être aussi incontestable que leur mérite est unanimement reconnu.

. . . . . .

On reconnaît dans la *Remise de chevreuils* un observateur aussi sincère que clairvoyant, un coloriste très délicat, un exécutant d'une remarquable habileté ; mais le poète apparaît à peine. Lui seul cependant peut nous mettre en rapport avec la nature, et nous traduire un passage de l'éternel poème de l'air, des eaux et des bois. C'est lui qui nous parle, qui nous émeut dans les toiles de MM. Corot et Paul Huet, et qui leur imprime un caractère magistral. Pour peindre la *Solitude*, le *Soir*, ou le *Bois de La Haye*, ces artistes n'ont pas seulement copié la nature ; ils se sont associés à elle pour créer l'expression dramatique qui élève le sens de leurs œuvres.

Nous ne tenterons pas de décrire les paysages de M. Corot; nous ne saurions sans l'amoindrir, analyser le charme infini de ces compositions. Elles nous révèlent la nature dans son apparence la plus délicate

et la plus poétique ; chacune d'elles est un poème souriant ou mélancolique, un élan vers l'idéal. Le *Bois de La Haye*, par M. Paul Huet, offre une de ces impressions de luttes et de violences familières au peintre : le vent courbe de grands arbres qui se penchent au bord d'un canal, le brouillard lourd, opaque, s'élève au-dessus de l'eau et va triompher des derniers rayons du soleil couchant qui déchire l'horizon de ses raies de feu, des paysans dirigent des barques et regagnent en toute hâte leur village.

M. Corot aime les derniers sourires du jour, les mystérieuses rêveries du crépuscule, M. Paul Huet se plaît à l'aspect tragique du désordre des éléments, il s'inspire de la majesté farouche de l'ouragan, de la foudre et des torrents débordés. Ces deux peintres ont autant que M. Courbet étudié la nature, autant que lui, ils sont épris de la vérité, mais ils appliquent leurs observations et leur science à un but plus élevé ; ils leur demandent les expressions vraies du noble langage qu'ils parlent en leurs œuvres. Pour nous, ils sont les premiers des paysagistes contemporains. Ils sont à la tête de notre école, et nous voudrions voir leur exemple mieux suivi. Ils ont la personnalité puissante, l'originalité complète, la foi inébranlable qui font les maîtres, et on les désignera de ce nom quand le temps aura effacé les rivalités d'aujourd'hui.

— Il est intéressant de rapprocher de cet article un passage de celui de Paul Mantz :

Paul Mantz : Gazette des Beaux-Arts[1].

Et puis, ce n'est là (*La Remise de chevreuils*) qu'une étude, je le répète ; c'est un morceau, morceau excellent de couleur et d'exécution, mais auquel on peut ajouter ce qu'on voudra, sur la droite ou sur la gauche, en haut ou en bas, sans déranger l'économie. Si nous comparions, sous ce rapport seulement, la toile de M. Courbet à celle de M. Paul Huet, nous sentirions sur-le-champ que le *Bois de La Haye* est un vrai tableau, je veux dire un tout harmonieux qui s'est résumé et complété dans le sentiment d'un artiste, tandis que la *Remise de chevreuils* est un paysage qui a été vu plutôt que senti, de sorte que, faute d'unité, c'est un produit brillant de la palette, mais non pas une émanation de l'âme.

W. Burger : Salon de 1866[2].

Paul Huet venait au premier rang après Courbet. *Le Bois de La Haye*, soleil couchant par un soleil d'automne, est un beau pendant à son *Inondation* du musée du Luxembourg. Paul Huet a le sentiment de la grandeur dans la nature. Sa touche ample et simple correspond bien à la vivacité de ses impressions.

Paul de Saint-Victor : la Presse du 10 juin termine ainsi son

[1] Mai 1866, t. VII, p. 504

[2] Tome II, p. 319.

article : « Ce large pinceau résume et ne décrit pas. Mais une description détaillée ne donnerait pas cette vaste impression de nature, ce sentiment ému de la saison et de l'heure. Il y a une âme, un souffle, une vibration presque musicale dans tous les paysages de M. Paul Huet. »

Jean Rousseau : *Univers Illustré*, 26 *mai* 1866.

M. Paul Huet. — J'ai signalé à chaque exposition les toiles de ce vétéran, remarquables par une verve, une fougue d'exécution, une fantaisie d'imagination que je souhaite à tous les jeunes. Nous sommes dans un temps d'habileté mécanique où toutes ces nobles qualités, les seules qui fassent vraiment un artiste, s'en vont. Les paysagistes mêmes d'aujourd'hui, cette élite de l'école française, n'exposent guère que des *études*, des morceaux copiés purement et simplement d'après nature; les tableaux, c'est-à-dire ce qui se choisit, s'arrange, s'invente, les tableaux, où l'homme s'ajoute à la nature, voilà ce qui est rare. Eh bien! M. Paul Huet fait encore des tableaux, et, à ce point de vue, sa toile du salon d'honneur, *le Bois de La Haye* est certainement le plus beau paysage du Salon. Nous voyons cette forêt célèbre par un double effet de soleil couchant et de brouillard d'automne. Ses grands arbres bien alignés se penchent au bord de la rivière qui la traverse et que remontent deux bateaux, — l'un gouverné par un seul rameur, — l'autre portant deux hommes et deux chevaux. Le brouillard teint légèrement de ses tons bleuâtres le fond du paysage, tandis que l'ombre commence à envahir même les premiers plans; on ne peut rien imaginer de plus vrai que cette atmosphère, de plus délicatement étudié que ses moindres dégradations. L'exécution est d'une rare finesse. La touche de M. Paul Huet, ordinairement si emportée, s'est calmée pour se préciser, comme il convient dans une œuvre magistrale, et nous avons devant nous une véritable page de maître digne d'être accrochée à côté des Ruisdaël et des Hobbéma.

Ernest Chesneau : *Constitutionnel*, 5 juin 1866.

Le tableau, nous le trouvons toujours chez vos prédécesseurs et maîtres, Paul Huet, Théodore Rousseau, Corot; chez Paul Huet surtout. Rappelez-vous l'*Inondation de Saint-Cloud*, les *Falaises de Houlgate*, le *Torrent dans les Alpes*, le *Gave débordé*, pour ne nommer que le plus célèbre et les plus récents : Voilà des œuvres, de belles œuvres et non des études. Et vous ne supposerez point que de telles compositions n'aient pas nécessité des études antérieures; vous ne nierez point qu'elles n'aient conservé la vive émotion des beautés, des grandeurs naturelles, l'impression des sites imposants. Il ne s'agit pas là de compositions comme celles dont nous parlions tout à l'heure et dont vous avez bien fait de vous débarrasser, ce ne sont point des constructions factices, péniblement amassées, recueillies par un cerveau aride dans les maîtres du passé et ajustées avec l'incohérence stupide d'un jeu de patience. Il y a en ces pages savantes, il y a dans le *Bois de La Haye*, cette année, la vie et la vérité que l'observation de la nature donne seule, et aussi la beauté de l'effet, le large équilibre de l'ensemble, le caractere propre aux œuvres complètes qui seules peuvent ajouter à la première sensation sur nature, la réflexion, le calcul, l'artifice légitime, autrement dit l'art lui-même. Il est vraiment très majestueux

ce *Bois de La Haye*, avec ses arbres de si haute taille, uniformément inclinés par le vent de la mer, solidement, profondément agrafés bien au-dessous de la nappe d'eau échappée du canal qui les baigne à leur pied de son flot incessant. Dans les brouillards épais, dans la brume argentée qui s'élève des eaux, on distingue la vague silhouette du moulin hollandais, et plus haut le croissant qui annonce la fin du jour. A travers les perspectives lointaines de la Forêt, le soleil au couchant jette ses derniers éclairs. Dans cette lutte indécise de l'ombre et de la lumière, à cette heure du jour, une barque traverse le canal profond, ramenant hommes et chevaux après le travail. De ses remous elle brise le tranquille reflet des arbres au fût élancé, aux branches penchantes, longues et lourdes, toutes chargées d'humidité pesante. — Voilà un tableau et ce sont les tableaux que je chercherai d'abord pour m'y arrêter dans notre exposition de paysage.

Chez M. Théodore Rousseau, même volonté que chez M. Paul Huet, même calcul, même science dans un autre tempérament. M. Huet a senti et exprimé comme personne la vague poésie des ciels et des eaux; M. T. Rousseau voit et rend admirablement la nature dans sa force, dans sa vie intense et puissante...

EXPOSITION UNIVERSELLE 1867.

Grande marée d'équinoxe, environs de Honfleur (au Louvre). — Les Falaises de Houlgate, entre Dives et Trouville (Normandie), (musée de Bordeaux). — Le Bocage normand, environs de Falaise. — Le Bas-Meudon (musée de Montpellier). — La porte de la route d'Uriage à Vizille (Isère), (musée d'Ajaccio). — Le Gave débordé (Basses-Pyrénées) (musée de Montpellier). — Le bois de La Haye (musée d'Orléans). — Le Parc, matinée de printemps.

Paul Mantz. Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle. Gazette des Beaux-Arts[1], 1867.

Un autre combattant de 1830, M. Paul Huet, persiste dans ses convictions. Il a vraiment le sentiment du paysage et il passionne les ciels, les terrains, les arbres.

Les tableaux qu'il expose ont, pour la plupart, figuré aux Champs-Elysées et nous n'avons pas à les décrire. Nous donnons aujourd'hui, comme un témoignage de la valeur persistante du maître, une eau-forte, le *Bois de La Haye*, qui dira mieux que nous ne le pourrions faire combien son talent a conservé de poésie et de jeunesse.

(Entre les pages 338 et 339 se trouve l'eau-forte : Paul Huet pinx et sculp. Imp. A. Salmon.)

Dès le début de son article sur le paysage, E. Chesneau disait :

[1] Tome XXIII, p. 339.

... Toutes les œuvres qui emplissent la longue carrière de M. Huet ont été tour à tour l'expression toujours grande, toujours poétique des passions et des sentiments qui tour à tour traversent le cœur de l'homme... Tantôt en ses pages a passé le souffle terrible des grands drames shakspeariens, et tantôt le soupir ailé de la Flûte enchantée de Mozart. Voyez la *Grande marée d'équinoxe aux environs d'Honfleur*, les *Falaises d'Houlgate*, le *Gave débordé*, le *Bois de La Haye*. Quel contraste entre le déchaînement de ces violences irrésistibles, de ces forces aveugles, où les eaux, les nuées, les grandes lignes de roches inexpugnables n'éveillent dans l'esprit des spectateurs que des idées de terreur et de désolation ; quel constraste, dis-je, avec le *Bocage normand* si humble et si doux, avec le *Bas-Meudon* si souriant, avec le *Parc* où flottent les brises tièdes et les limpides clartés du printemps. Le clavier est complet, toutes les notes ont leur résonance particulière, leur signification, leur accent. Dès le début, dans cette voie nouvelle, le paysage français avait trouvé par Huet sa formule la plus élevée et aussi la plus féconde... Ce paysage romantique fut donc en somme la première révélation et la plus éclatante de ce qu'on a depuis appelé le paysage réaliste. Et s'il faut le dire, nous sommes allés bien vite et trop vite peut-être vers la réalité absolue.

... Dans le paysage romantique de Paul Huet comme dans le paysage d'Eugène Delacroix, la réalité est le point d'appui nécessaire, obligé, de l'imagination. La nature est pour eux le symbole commun, universel, par lequel ils manifestent leurs pensées. Là, à mes yeux, est exactement la très haute supériorité de ces artistes.

. . . . . .

SALON DE 1868.

Les Ruines du château de Pierrefonds. — Fontainebleau.

Ernest Chesneau. Constitutionnel, 1er juillet 1868.

En 1867, M. Paul Huet nous montrait, émergeant au-dessus des cimes mouvantes de l'immense forêt de Compiègne et baignant dans la lumière matinale, les hautes tours du château de Pierrefonds, si savamment restauré par M. Viollet-le-Duc. En 1868, l'excellent maître, d'après une étude bien antérieure aux travaux de restauration, a représenté les ruines du château de Pierrefonds; couchées sur le mamelon aride où s'isolait la vieille forteresse, elles découpent leur silhouette pittoresque sous le vaste ciel où les orages d'automne heurtent les lourdes nuées.

Fontainebleau, le second tableau de M. Paul Huet, sans souvenir historique au point où le site a été pris, contient peut-être une puissance d'émotion poétique plus ardente et plus sombre encore. Dans la lande désolée, noyée de pluie jusqu'à l'horizon, quelques grêles bouleaux fléchissent lamentablement, agrafant leurs racines ébranlées à de rudes blocs de roches volcaniques ; seul, un groupe de grands chênes fermement assis, résiste sans effort à la tourmente. Si on ne distinguait çà et là quelques chasseurs qui, suivis de leurs chiens et le dos ployé, hâtent le pas sous la tempête, sans ce rappel calculé de la vie réelle, on se dirait que le meurtrier va passer là tout à l'heure..... Cette belle

page du grand paysagiste n'est point, par les dimensions, des plus importantes dans son œuvre ; elle compte à mes yeux parmi les plus imposantes.

W. Burger[1], *Salon de* 1868.

Paul Huet nous entraîne de Fontainebleau à Pierrefonds. Il apporte toujours dans sa peinture un sentiment poétique et une pratique magistrale. Il n'a jamais oublié l'inspirateur de sa jeunesse, le paysagiste Constable. Les *Ruines du château de Pierrefonds*, exposées dans la salle centrale, ont un grand air. Elles feraient bien dans un musée, entre un Troyon et un Jules Dupré, pour apprendre aux jeunes paysagistes à ne pas « chercher la petite bête » sous les herbes et dans les feuillages.

Georges Lafenestre, *Salon de* 1868[2].

..... En vain quelques obstinés s'efforcent de lutter contre cette mélancolie maladive de la génération actuelle. M. Paul Huet, fidèle en sa vieillesse aux nobles aspirations de ses vingt ans, continue à sonner la grande fanfare de 1830 ; mais ses paysages passionnés (*Ruines du château de Pierrefonds*, *Fontainebleau*) ne sont guère imités par nos jeunes corrects, qui se contentent de découper patiemment, dans le riche manteau de la vieille nature, leur petit coin de bois ou de plaine, sans y jeter l'empreinte d'une sensation plus particulière et plus puissante que la sensation commune à tous les promeneurs.

SALON DE 1869.

Le Laita à marée haute dans la forêt de Quimperlé (Bretagne).

....O doux Laita, le monde
En vain s'agite, et pousse une plainte profonde.
Tu n'as pas entendu ce long gémissement,
Et ton eau vers la mer coule aussi mollement.

Pêcheurs tirant la senne sur la grève de Houlgate, marée montante.

Aux dessins : L'Inondation de Saint-Cloud, Esquisse du tableau de l'exposition de 1855. — Quatre dessins, même numéro : Vue de Spolete, lavis. — Le Pont du Gard, aquarelle. — Une maison à Menton, dessin à la plume. — Le Charlemagne, forêt de Fontainebleau.

Eaux-fortes : Cinq eaux-fortes, même numéro : Chaumière dans la vallée d'Arques. — Les Baigneuses. — Une rue à Honfleur. — Les Vaux de Cernay. — Une cour de ferme (Vallée d'Auge).

Deux eaux-fortes même numéro : Brigands dans une forêt. — Le cavalier, dernière eau-forte.

[1] Tome II, p. 495.

[2] Page 41.

Théophile Gautier : *Journal officiel*, 18 juin 1869.

Paul Huet, le premier paysagiste romantique, celui qui eut le pressentiment de la nature au temps où régnait encore l'école des Bertin, des Bidault, des Michallon, et qui est mort il y a quelques mois sans avoir rien perdu de sa flamme première, le pinceau à la main et devant une toile ébauchée, fait à ce Salon son exposition posthume. Le *Laita à marée haute dans la forêt de Quimperlé* est un de ces paysages comme Paul Huet savait les faire, mêlant les tristesses de l'âme aux tristesses des choses.

La nature semble souffrir et se plaindre de quelque peine secrète. Le ciel gris et couvert laisse tomber sa pluie comme des larmes sur une face livide. L'eau jaune monte à travers les arbres dépouillés, entraînant de vagues débris semblables à des cadavres qui flotteraient submergés à demi. Un froid pénétrant vous entre jusqu'aux os et une invincible mélancolie s'empare de vous.

Paul Huet était un poète autant qu'un peintre, et dès les premiers jours du romantisme, il était admis aux mystères du cénacle, ce qui n'infirme en rien son talent pratique, car il avait la main hardie et légère, et il peignait avec la liberté d'un Constable ou d'un Gainsborough, cherchant l'expression, le sens et la poésie d'un paysage, comme un peintre d'histoire le ferait pour un visage humain.

C'était un idéaliste qui n'en était pas moins vrai pour cela, car l'homme ne peut faire vivre la nature qu'en lui donnant son âme, sans quoi un arbre de Fontainebleau vaudrait mieux qu'un arbre du Poussin et la première broussaille serait préférable au buisson de Ruisdaël. Saluons dans cette dernière ligne ce valeureux champion du paysage shakespearien ; il laisse un vide qui ne sera pas rempli de longtemps.

Théophile Gautier.

Georges Lafenestre, *Salon de* 1869[1].

Si la France tient aujourd'hui le premier rang en Europe dans la peinture, elle le doit à ses paysagistes.....

..... Le mouvement dont ils furent les instigateurs et dans l'impulsion duquel l'art moderne n'a cessé de marcher..... impétueux d'abord, passionné et puissant avec les premiers révolutionnaires du romantisme, Paul Huet, Bonington, Jules Dupré, Théodore Rousseau, etc., on le vit prendre une allure plus calme et plus régulière entre les mains des réalistes de la dernière heure, qui concentrèrent tout leur effort sur la reproduction exacte des choses.....

Les différentes étapes du mouvement dont je parle sont, autour d'eux, marquées par des toiles intéressantes : *Le Laita à marée haute dans la forêt de Quimperlé*, *Les pêcheurs tirant une seine sur la grève de Houlgate*, par le regretté Paul Huet, montrent l'ardeur inquiète que l'ami d'Eugène Delacroix apportait devant la nature, quelle soit toujours inassouvie d'émotions grandioses l'y poussait à chercher les sites majestueux, les effets dramatiques. A ses côtés, M. Corot inaccessible à la vieillesse.....

En somme, ces trois peintres, MM. Paul Huet, Corot, Cabat, mon-

[1] Page 115.

trent bien, en 1869, quel but élevé les artistes de 1830 ou de 1840, avaient assigné à leurs efforts.

Paul de Saint-Victor : *La Liberté*, 15 juin 1869.

Le paysage romantique a perdu cette année son maître avec Paul Huet, qui paraît pour la dernière fois au Salon. Ce fut un poète dans la plus lyrique acception du mot. L'intuition de l'esprit suppléait en lui à l'habileté de la main. Aucun paysagiste, dans l'école moderne, n'égale son intelligence passionnée de la nature, son sentiment ému des saisons et des heures, sa manière pathétique de mettre en scène les catastrophes naturelles. Il a des paysages après la pluie qui vous laissent l'impression d'une figure en pleurs ; ses orages ont le feu sacré. — Des deux tableaux qui lui survivent, *le Laita à marée haute* répète avec talent les scènes d'inondation qu'il a souvent peintes. — A cette grande toile je préfère pourtant la petite esquisse des *Pêcheurs tirant une seine sur la grève de Houlgate*. Ils se détachent en rouge vif, sous un ciel chargé de nuages noirs, que crève brusquement un rayon subit. L'effet est là, saisi dans sa magie instantanée et dans son éclair.

Jules Janin : *Le Progrès de Rouen*, 9 juin 1869.

Saluons au passage les deux belles toiles de feu Paul Huet, dont les arts déplorent la perte récente. *Le Laita à marée haute dans la forêt de Quimperlé* (*Bretagne*) et les *Pêcheurs d'Houlgate* (*marée montante*) d'impression si large et si vraie.

Castagnary : *Le Siècle*, 7 mai 1869.

(Un long article très sympathique).

Jules Claretie : *L'Illustration*, 20 mars 1869.

Visite à l'atelier du peintre, après avoir parlé des toiles destinées au Salon : « Quel dommage qu'on ne puisse exposer cette vue de Dordreck, un de ses derniers ouvrages, superbe étude où, dans un fond de brouillard hollandais, sous un ciel incendié d'un soleil semblable à un feu de forge sulfureux, se détachent les bateaux endormis sur la Meuse et la silhouette de la ville, au loin pedue dans la brume du Nord ! Cette toile est un chef-d'œuvre... »

Ernest Chesneau. *Le Constitutionnel*, 20 juin 1869.

L'un après l'autre, les fondateurs du genre, les maîtres qui ont fait cette renaissance s'en vont. L'an dernier Théodore Rousseau nous quittait ; il repose là-bas dans sa chère forêt. Cette année, c'est Paul Huet dont le Salon annuel a reçu pour la dernière fois les hautes pensées et les enseignements. *Le Laita à marée haute*, si majestueux, et la *Grève d'Houlgate* avec son ciel bouleversé de lumière, sont là comme deux manifestations du grand paysage romantique qui meurt avec Paul Huet. Ses émules, ses successeurs, ceux qu'il a vus naître et grandir, ceux aussi dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure et qu'il n'a pu que pressentir, ont dans cette forme d'art, infinie comme la

nature elle-même, apporté des modes d'interprétation tout différents des siens et on ne peut plus intéressants. Mais je ne rencontre personne aujourd'hui dans notre école de paysage, qui sache voir les nuées orageuses, les eaux débordées, les forêts désolées, les grèves désertes, les falaises altières, la nature héroïque en un mot, avec une telle intensité, une telle largeur, une telle sincérité d'émotion; personne qui, l'ayant ainsi comprise et pénétrée, l'exprime avec cet accent si grandement poétique. Dors en paix, vieux maître. Sous la pierre où Préault a encadré ta médaille, le bruit et les agitations de la grande ville t'arrivent comme les agitations et le bruit de l'Océan que tu as tant aimé. Tu n'es plus de ce monde, et depuis bien longtemps déjà tu n'en étais plus, on n'entendait plus la langue puissante que tu avais épelée dans Chateaubriand. Tu étais resté fidèle à tes impressions premières; mais depuis, les âmes avaient traversé bien d'autres courants. Tu croyais l'homme supérieur aux éléments, et, dans le déchaînement de leurs forces aveugles, c'est l'homme encore, c'est l'homme surtout, l'idée de l'homme que tu traduisais et exprimais avec une verve magistrale. Tu ne voulais voir qu'une image dans le spectacle de la nature furieuse ou sereine, l'image de l'âme humaine en ses sérénités ou en ses fureurs. Le paysage pour toi n'était qu'un moyen contagieux comme un moyen musical à la Beethoven, d'éveiller en nous spectateurs, par un parallélisme d'effets, des émotions de même ordre, de susciter par un écho le souvenir sympathique des sentiments et des passions qui traversent l'humanité.

A. Bonnin. La France, 16 juin 1869.

Les Paysagistes

Le paysage occupera les meilleures pages de l'histoire de l'art au XIXe siècle. C'est lui qui aura donné le plus d'œuvres indépendantes, originales, indiscutables, qui laissera les maîtres les moins contestés.

L'un des artistes dont la postérité inscrira le nom dans son livre d'or figure pour la dernière fois au Salon. Devant ces deux toiles : *le Laïta à marée haute dans la forêt de Quimperlé* et la *Grève de Houlgate*, que Paul Huet achevait lorsque la mort l'a frappé dans toute la force de son talent, rappelons qu'il n'a pas été seulement l'une des personnalités les plus hautes de la peinture contemporaine, mais qu'il fut le promoteur de l'école nouvelle de paysage.

Il a été l'un des premiers, ou du moins sa voix était la plus puissante parmi celles des premiers qui proclamèrent que le maître le plus infaillible du paysagiste est la nature. Il avait lu, dit-on, dans l'œuvre d'un peintre anglais, cette parole de vérité ; mais s'il reçut le principe de Constable, il en a élargi le sens et la portée, et c'est lui qui l'a enseigné aux artistes français.

C'est à lui qu'ils doivent demander conseil, lorsque, entraînés par leur amour trop exclusif de la réalité, ils restreignent, pour la mieux voir et la mieux saisir, l'horizon à leur regard. Il leur inspirera les hautes ambitions du poète qui ne s'efface pas dans son modèle, qui crée en imitant parce qu'il transfigure ce qu'il copie.

Ses œuvres sont autant d'exemples qui montrent la prééminence des caractères généraux sur les accents individuels et spéciaux; elles disent que pour être un artiste complet il faut saisir à la fois l'âme et le corps des choses représentées. Que l'on reproduise une figure humaine,

ou un paysage, c'est tout un : ne sentons-nous pas ici, comme là, une puissance impalpable, invisible, mais réelle et irrésistible qui se dégage de la forme en la dominant ? La nature, comme l'homme, n'a-t-elle pas sa force, sa volonté inconnues, dont l'esprit éprouve l'étreinte mystérieuse et qui détermine l'expression des objets apparentes et tangibles ? Ainsi que les êtres doués de mouvement, n'a-t-elle pas ses modifications soudaines d'état et de physionomies ? Ce grand corps n'a-t-il pas sa vie intérieure, ses brusques éclairs de violence ou de joie, ses sourires, ses colères, ses larmes ; n'a-t-il pas ses heures d'abandon, ses jours de désespoir et de menace ? Mais comme notre œil ne peut voir le géant dans toute sa hauteur, comme la main n'en peut reproduire que des aspects limités, l'esprit doit venir à leur aide pour résumer dans l'impression de l'une des parties, la grandeur de l'ensemble.

C'est ainsi que faisait Paul Huet et que fait le maître qui nous reste encore, M. Corot.

Paul Mantz : Gazette des Beaux-Arts[1]. *Salon* de 1869.

Un paysagiste considérable nous a été enlevé il y a quelques mois. Paul Huet est mort le 9 janvier et l'on ne le remplacera pas aisément. Il était de ceux qui croient que le paysage ne doit pas être un simple procès-verbal, une pure photographie de la nature ; il y voulait mettre, il y a mis presque toujours cette sorte de transfiguration du vrai qu'on appelle la poésie. Nous avons au Salon ses dernières œuvres. La famille de Paul Huet a voulu que le maître regretté fût représenté dans la section de peinture, dans les salles de dessins, dans celles de la gravure. Les biographes qui, au lendemain de sa mort, ont si bien dit quelle perte l'école française venait de faire trouveront dans les divers départements de l'exposition l'occasion et le moyen de compléter leurs notices. Nous n'examinerons ici ni *le Laita à marée haute*, ni le superbe fusain qui est comme l'esquisse et la première idée de l'*Inondation de Saint-Cloud*, ni les vives eaux-fortes où Paul Huet a mis tant de sentiment et tant de lumière. Nous voulons seulement dire en passant un mot d'adieu à ce peintre qui, aux approches de la rénovation de 1830, fut un des ouvriers de la première heure, et au souvenir duquel notre incorrigible romantisme a la prétention de rester fidèle.

Philippe Burty : Gazette des Beaux-Arts[2]. *Salon de* 1869. *L'eau-forte.*

... Delacroix a égratigné quelques croquis, Decamps aussi. Mais ils sont mordus sans effet, sans cette science du métier qui parfait l'aspect des choses. Paul Huet, lui, fut du premier coup d'une habileté singulière ; ce sont, je pense, les artistes anglais installés à Paris, du milieu à la fin de la Restauration, qui lui enseignèrent toutes les ficelles. Son fils, qui conserve pour le talent de son père une admiration passionnée, a retrouvé ces cuivres, dont un grand nombre sont complètement inédits et avait envoyé au Salon quelques vues de Normandie, un cavalier passant le soir à l'angle d'un bois, et des braconniers dans une forêt. C'est d'un maître paysagiste.

[1] 2e période, t. I, p. 506.

[2] 2e période, t. II, p. 162.

INDEX DES NOMS CITÉS

A

About (Edmond), 264, 308, 463, 465.
Aligny, 295, 439, 497.
Andrieu, 402, 465.
Anonyme, 500, 509.
Appert, 112.
Arioste, 82.
Arnault, 74.
Artiste (Journal l'), 495, 496, 499, 500, 501, 504, 507.
Asseline, 28, 32.
Assolant, 396.
Aubert (Francis), 519.
Augier (Emile), 428.
Auguste (M.), 362.
Aumale (duc d'), 297, 309, 332, 333, 381.

B

Bachelerie, 111.
Balzac, 312, 330.
Bandinelli, 136.
Baour-Lormian, 399.
Barbet de Jouy, 198.
Baroche, 202, 418.
Barye, 271, 291, 425.
Baudelaire, 20, 66, 67, 358, 469, 514.
Baudrillart, 323.
Bazalgette, 17, 339.
Bazin (Anaïs), 169.
Beaume (Joseph), 295.
Beauvais (Armand), 409.
Beethoven, 528.
Belloc (Mme), 325.
Belly (Léon), 350.
Bénédite (Léonce), 17, 57.
Benouville, 188.
Benvenuto, 136, 186.
Beraldi, 57, 60.
Béranger, 180, 209, 228, 282, 360.
Bernardin de Saint-Pierre, 25, 86, 89, 470.
Bernin, 138.
Berryer, 487.
Berthier, 184.
Bertin, 88, 92, 93, 481, 497, 526.
Bethmont (Eugène), 210, 280, 282, 284.
Beulé, 367, 439, 456.
Biard, 400.
Bidault, 88, 93, 127, 481, 484, 501, 502, 505, 526.
Billault, 294.
Bixio (Alexandre), 194, 283, 415
Bixio (Nino), 283.
Blanc (Joseph), 401.
Blanc (Louis), 230.
Blondel, 505.
Bodinier (Guillaume), 143, 144.
Boileau, 85.
Bologne (Jean de), 136.
Bonaparte (Louis), 39.
Bonheur (Rosa), 181, 430.
Bonington, 8, 18, 21, 23, 26, 78, 96, 103, 161, 331, 480, 481, 514, 526.
Bonnin, 487, 520, 528
Bonniol (Bathilde), 510.
Borel (Petrus), 61.
Borie (Victor), 323.
Boucher (François), 72, 86, 88, 471.
Boucoiran, 328.
Boulanger (Louis), 25, 112, 145, 146, 147, 148, 507, 511.
Bourgeois (Anicet), 112.
Brascassat, 88, 92, 438, 456.
Buffon, 86.

Buloz (François), 112, 187.
Burty (Philippe), 1, 57, 59, 60, 61, 196, 200, 340, 490, 529.
Bussy-Rabutin, 170, 296.
Butin (Ulysse), 406.
Byron (lord), 4, 90, 93, 94, 95.

C

Cabanel, 401.
Cabat, 165, 301, 483, 485, 500, 501, 508, 519, 526.
Cabet, 233.
Cailleux (de), 113.
Cambessèdes, 129.
Cambis (de), 50, 108, 110, 128, 131, 132, 141, 142, 144.
Carignan, 141.
Carnot (Lazare), 308, 396.
Carnot (Hippolyte), 36, 38, 177, 189, 190, 304, 308, 363, 441.
Carnot (Sadi), 304.
Castagnary, 527.
Castil (Blaz), 131.
Chabot, 401.
Chalon (John), 339.
Champmartin, 75.
Charlet, 5, 56, 91, 329, 330, 331, 336, 337, 343, 361, 362, 376, 480, 508.
Charton, 177, 281.
Chateaubriand, 25, 90, 180, 470, 528.
Chaudessaigues, 147.
Chenavard, 72, 74, 374.
Chénier (André), 89.
Chennevières (de), 340, 375, 379, 383, 401, 402, 450.
Chesneau (Ernest), 1, 38, 201, 368, 369, 433, 469, 472, 476, 477, 517, 519, 522, 523, 524, 527.
Clairin (Georges), 192, 406.
Claretie (Jules), 527.
Clément (Charles), 1, 483.
Clésinger, 167.
Comairas, 15, 26, 133, 139, 160, 204, 384, 433.
Considérant (Victor), 233.
Constable (John), 7, 16 à 24, 60, 95, 309, 339, 481, 483, 498, 501, 502, 512, 517, 519, 525, 526.
Corneille, 72, 73.
Cornélius (Pierre de), 119.
Corot, 20, 197, 201, 216, 311, 341, 433, 434, 483, 489, 497, 507, 510, 516, 519 à 522, 526, 529.
Corrège (Allegri dit le), 82, 89, 219.
Courbet, 38, 216, 278, 304, 379, 485, 520, 521.
Courrier (Paul-Louis), 180.
Court, 197.
Cousin (Victor), 180, 279, 436.
Croiset (Alfred), 43.
Crome (Old), 481.
Curmer, 60, 61, 62, 483, 484.
Cuyp, 84, 95, 516.

D

Dacier (André), 312.
Dacier (Mme), 312.
Daguerre, 32, 119.
Dalayrac, 149.
Daniel, 498.
Dante, 74, 82.
Darralde, 153, 164.
Dargaud, 275, 280, 313.
Daubigny, 181, 200, 216, 516.
Dauzats, 197, 334, 355, 507.
David d'Angers, 8.
David (Louis), 73, 74, 87, 88, 90, 321, 366, 367, 377, 399.
Decaisne (Henri), 119, 126, 252.
Decamps, 116, 157, 201, 271, 278, 331, 333, 434, 508, 514, 529.
Déjazet (Virginie), 228.
Delacroix (Eugène), 7, 15, 16, 18, 23, 26, 27, 30, 31, 53, 56, 69, 74, 75, 94, 95, 107, 145 à 148, 153, 158, 161, 165, 180, 181, 188, 193, 196, 197, 198, 201, 229, 231, 240, 259, 260, 273, 278, 302, 303, 334, 335, 336, 340, 341, 343, 348, 349, 350, 352 à 358, 361 à 367, 370 à 373, 375 à 378, 380 à 383, 385, 386, 393, 402, 459, 477, 479, 481, 482, 484, 485, 495, 505, 508, 511, 514, 517, 518, 519, 524, 526, 529.
Delaroche (Paul), 215, 236, 353, 382, 393, 395, 508.
Delaunay, 447.
Delavigne (Casimir), 75.
Delécluze, 1, 7, 50, 59, 320, 321, 322, 497, 498, 500, 504, 506, 507, 511.
Delise, 191.
Delteil (Loys), 57.

Delzant (Alidor), 358.
Demidoff, 331.
Denis (Ferdinand), 500.
Dénon, 90.
Deschamps (Emile), 399.
Deschanel (Emile), 300.
Des Essarts, 129, 167, 205.
Desjobert (Eugène), 195, 196, 295.
Deveria (Achille), 158, 160.
Diaz de la Pena, 56, 165, 209, 484.
Dionis du Séjour (Edmond), 148, 434.
Dominiquin, 84, 116.
Donizetti, 257.
Doria, 141.
Drolling, 74.
Droz (Gustave), 424.
Droz (Jules), 424.
Du Camp (Maxime), 200, 393, 433, 463, 465, 511.
Dumas (Alexandre), 1, 25, 28, 106, 107, 108, 130, 137, 148, 186, 187, 189, 231, 290, 294, 485, 493, 514.
Dumas (fils), 2.
Dupanloup, 279.
Du Parc, 379, 383, 384, 428.
Dupin, 294.
Dupont (Henriquel), 273.
Dupré (Jules), 56, 209, 484, 501, 508, 525, 526.
Durer (Albert), 76, 82.
Dutrône, 189, 190, 191.
Duvergier de Hauranne, 289.
Dyck (Van), 22, 133, 314.

E

Esterhazy, 141.
Everdingen, 84.
Eyck (Jean van), 76.

F

Falloux, 279, 281.
Favre (Jules), 441.
Fielding (Copley), 18, 60, 95.
Fiesole, 312.
Fisher, 20, 23, 339.
Flandrin (Hippolyte), 30, 329, 507.
Flandrin (Louis), 30.
Flandrin (Paul), 92.
Flers, 483, 510.
Fleury (Léon), 133.
Fleury (Robert), 215, 389.
Flotte (de), 38.
Fortoul, 39, 40.
Foucault de Pressy, 112.
Fould, 176, 188, 208, 210.
Fragonard, 16, 86.
Français, 61, 188, 197, 295, 384, 439.
Franklin, 248.
Fricero, 121, 133.
Fromentin, 346, 439.

G

Gainsborough, 481, 512, 526.
Galimard, 510.
Gall, 5.
Garibaldi, 283, 284, 287, 290, 324.
Gauchez (Léon Mancino), 1, 44, 461.
Gauthier (Théophile), 1, 201, 48c, 509, 512, 513, 515, 526.
Gelée (Claude, dit le Lorrain), 16, 20, 21, 78, 82, 83, 85, 86, 116, 128, 220, 481, 496, 503.
Georgion, 82.
Gérard (baron), 8, 90.
Géricault, 4, 5, 56, 66, 91, 94, 95, 165, 180, 224, 331, 343, 347, 354, 371, 377, 381, 382, 408, 483, 484, 491.
Gérôme, 215, 379, 428, 429.
Ghiberti, 147.
Giotto, 272.
Girard (Firmin), 401.
Girardin (Emile de), 186.
Girodet (Trioson), 89, 90, 376.
Giroux, 92.
Gisors, 403.
Gleyre, 144.
Goncourt (Edmond et Jules de), 510.
Gortschakow, 287.
Goupil, 381, 428, 484.
Goyon (de), 287.
Grammont (de), 485.
Gresset, 400.
Greuze, 88.
Gros, 5, 14, 19, 87, 90, 96, 488.
Grüm, 511.
Guardi, 86.
Guaspre (Gaspard Dughet), 83, 86, 99.
Gudin (Théodore), 272, 301, 443, 444, 501.
Guérin, 4, 5, 19, 76.
Guéroult, 283.

Guizot, 279.
Guyon (Mme de), 339.

H

Hachette, 62, 301.
Hamon, 424.
Haussmann, 292, 403, 441.
Haussonville (d'), 130, 289.
Hédiard, 56, 57.
Helst (Van der), 393, 395.
Hersent (Louis), 273.
Hesse (Alexandre), 363, 365.
Hesse (Nicolas-Auguste), 363, 365.
Hetzel, 406.
Hobbéma, 84.
Hogarth (William), 309.
Holbein, 111.
Homère, 82.
Houssaie (Arsène), 507.
Hugo (Victor), 25, 38, 74, 93, 147, 180, 312, 330, 418, 448, 454, 480, 484, 494, 495.
Humbert, 401.
Huysmans, 84.

I

Ingres, 29, 72, 74, 75, 90, 165, 201, 231, 311, 331, 333, 470, 497, 508.
Isabey, 301, 519.

J

Jackson de la Chevreuse, 401.
Jacotot, 266.
Jacotot (Mme), 15.
Jacquemart (Jules), 354.
Jacquet (Gustave), 401.
Jadin (Godefroy), 15, 22, 105, 408.
Jadin (Emmanuel), 406.
Jal, 357, 495, 497.
Janin (Jules), 188, 506, 527.
Johannot, 61.
Jouffroy (François), 350, 354, 355.
Jouin (Henri), 57, 271, 357.
Jourdan (Louis), 265.
Jouvet (Henri), 191, 211, 277, 364.
Jouy (de), 74.
Joyant (Jules), 141.

K

Keller (Emmanuel), 326.
Knauss, 346.

L

La Berge (de), 78, 496.
Lacordaire, 279, 281.
Lafenestre (Georges), 67, 199, 200, 288, 525, 526.
Lagrange, 516, 518.
Laguéronnière, 294.
Lamartine, 25, 38, 63, 74, 93, 126, 127, 148, 180, 209, 234, 236, 242, 248 à 252, 269, 274, 276, 287, 288, 303, 331, 345, 360, 512.
Lambinet, 516.
Lami (Eugène), 113, 114.
Lamoricière, 281, 287.
Lanfray (Pierre), 230, 275, 276.
Lannes, duc de Montebello, 287.
Lanoë (Georges), 214.
Lanoue, 328.
Lantara, 294.
Lanzi, 136.
Lapito, 93.
Lasteyrie (Charles, Léon de), 91, 441.
Lawrence, 96, 314.
Lefranc (Victor), 442.
Legendre (Isidore), 107, 167, 179, 182, 194, 422, 466, 473.
Legouvé (Ernest), 1, 41, 55, 170, 172, 177, 179.
Legrain (Edmond), 103, 191, 217, 256, 277.
Leharivel-Durocher, 237.
Lehmann, 139.
Lehon (Mme), 176.
Lelièvre (Charles), 5, 424, 434.
Lemino (Andrea), 135.
Lenoir, 91,
Lenormand (Adrien), 207, 221, 222, 224, 256, 259, 264, 277.
Lenormand (Mme Emile), 211, 223, 226, 237, 284, 285, 302.
Lenormand (René), 302.
Lenormant (Charles), 496.
Lenormant (Paul), 419.
Lepaulle, 176.
Le Play, 412.
Lerémois, 191.
Leslie, 19 à 23, 339.
Lesueur (Eustache), 85, 245, 357.
Locatelli, 86.
Luce de Lancival, 74.

M

Machard, 401.
Maistre (Joseph de), 180, 230, 415.
Mautz (Paul), 1, 498, 515, 517, 519, 521, 523, 529.
Marceau, 118.
Marcel (Henry), 18, 60, 513.
Marcille (Eudoxe), 340.
Maréchal de Metz, 219.
Maret (Henry), 486.
Marilhat, 460, 502, 508.
Marne (de), 88.
Marochetti, 159.
Martin (Henri), 346, 347.
Marville (Louis), 61.
Masaccio, 136.
Médicis, 136.
Meissonier (Ernest), 61, 215, 260, 278, 483.
Mérimée, 74
Merlot, 484.
Merson (Olivier), 486.
Michal-Ladichère, 293.
Michallon, 92, 93, 109, 481, 526.
Michel-Ange, 75, 76, 83, 135, 136, 138, 139, 328, 385, 408.
Michel (Emile), 1, 460.
Michel (George), 25.
Michelet (Jules), 1, 2, 38, 40, 61, 62, 63, 273, 274, 280 à 283, 297, 298, 325, 327, 363, 364, 414, 418, 420, 429, 437, 476, 477, 478, 490.
Mignet, 279.
Millet, 507
Mirès, 430.
Molière, 170, 414.
Montaigne, 157.
Montalembert, 189, 279.
Montanelli, 287.
Montesquieu, 8.
Montgolfier (Mme), 525.
Montpensier (duc de), 153.
Moreau (Adrien), 401.
Moret (Ernest), 279.
Morny (de), 176, 202, 266.
Mouillard, 406.
Mozart, 486, 524.
Mozin, 105.
Muller (Louis), 311
Musset (Alfred de), 74.

N

Nadaud (Gustave), 228.
Napoléon (le Prince), 331.
Neer (Van der), 471.
Nefftzer, 347.
Nieuwerkerke (de), 37, 38, 179, 198, 361, 366, 367, 369.
Nisard, 44, 289.
Nodier (Charles), 94.

O

Ollivier (Emile), 441.
Orcagna, 136.
Orizzonte (l'), 84.

P

Pagnest, 75.
Pailleron (Edouard), 476.
Païva (Mme de), 428, 429, 430.
Palma, 82.
Panini, 86.
Paris (comte de), 309.
Parny, 72.
Pasdeloup, 378.
Patin (Henri), 366.
Pavie (Victor), 438.
Payen (Anselme), 323, 324.
Pelletan (Camille), 43, 479.
Pelletan (Eugène), 38, 172, 179, 282, 283, 307, 366, 369, 414, 415, 441, 476, 477.
Pereire, 430.
Perrault (Antoine), 135.
Peslin, 401.
Petetin (Anselme), 281.
Petit (le président Auguste), 103.
Pétrarque, 130.
Petroz (Pierre), 1, 24, 64, 461.
Peyre (Roger), 18.
Phidias, 72.
Pierret, 56, 120, 153.
Pils (Isidore), 402, 403.
Piron, 465.
Pitti, 136.
Planche (Gustave), 1, 16, 17, 21, 44, 53, 58, 63, 64, 113, 144, 159, 194, 209, 224, 237, 338, 443, 494, 495, 498, 499, 501, 502, 503, 505, 508, 510.
Pontmartin (de), 153.

Poppleton (Georges), 117, 211, 434.
Poterlet, 15, 26, 27, 362, 393.
Poussin, 16, 72, 82 à 85, 96, 111, 112, 144, 146, 220, 273, 471, 479, 481, 496, 515, 526.
Pradier (James), 329.
Préault (Auguste), 238, 295, 485, 528.
Prud'hon, 5, 7, 16, 89, 90, 491.
Puget (Pierre), 135.
Pujol (Abel de), 273.

Q

Questel, 329.
Quinet (Edgar), 416, 417, 418.

R

Racine, 73, 75.
Raffet, 179.
Rahoult (Diodore), 209, 305.
Raphaël, 73 à 76, 82, 83, 95, 135, 136, 138, 302, 314, 336.
Rathery, 413.
Ratisbonne (le Père), 213, 216, 217.
Ravanat, 305.
Récamier (Mme), 281, 353.
Rédelsperger (Jacques), 204.
Regnault (Henri), 401.
Régnier, 131.
Reizet (de), 401.
Rembrandt, 5, 17, 18, 60, 72, 76, 78, 84, 85, 95, 387, 388, 392 à 395.
Rémond, 92, 484.
Rémusat, 279.
Renan, 308.
Renaudière (Mme de la), 384, 400, 428.
Renée (Amédée), 234.
Rennes, 131.
Reynaud (Jean), 179, 345, 346.
Reynolds, 8, 23, 60, 95.
Ribera, 75, 77.
Riésener (Léon), 146, 244, 260, 350, 359, 386, 508.
Rivet (baron Charles), 402, 409, 466.
Robelin (Charles), 145, 148.
Robert (Hubert), 86, 101.
Robert (Léopold), 257.
Roqueplan (Camille), 158, 160, 301, 508.
Roqueplan (Nestor), 159, 390.
Rosa (Salvator), 84, 85, 86, 110, 146, 496, 510, 515.
Rosenthal, 57.
Rossini, 148, 487.
Rothschild, 232.
Rouget (Georges), 365.
Rouher (Eugène), 441.
Rousseau (J.-J.), 4, 25, 74, 86, 89, 303, 470.
Rousseau (Jean), 55, 69, 346, 456, 518, 522.
Rousseau (Théodore), 56, 65, 165, 188, 199, 201, 444, 455, 459, 460, 481, 484, 500, 501, 502, 505, 508, 509, 510, 516, 518, 522, 523, 526, 527.
Rubens, 17, 18, 22, 60, 74, 76, 84, 85, 86, 194, 304, 337, 387, 389, 390, 394, 395, 413, 479.
Ruisdaël, 18, 21, 84, 85, 471, 485, 509, 522, 526.

S

Sabatier Unger, 510.
Sacy (de), 74.
Saint-Arnaud, 176, 292.
Sainte-Beuve, 1, 2, 25, 37, 59, 74, 148, 169, 321, 354, 405, 459, 476, 493.
Saint-Jean, 188.
Saint-Victor (Paul de), 369, 433, 518, 521, 527.
Sarto (André del), 136, 147.
Sallard (Edmond), 279.
Sand (George), 167, 286, 322, 324, 350, 406, 414, 470.
Sandeau (Jules), 144.
Saunier (Charles), 362.
Scheffer (Ary), 30, 31, 32, 113, 114, 118, 262, 263, 265, 307, 501, 508.
Scheffer (Henri), 307.
Schenetz, 141.
Seché (Léon), 106, 187.
Sergent-Marceau, 118, 119.
Sévigné (Mme de), 296.
Seymour-Haden, 60.
Shakspeare, 73, 74, 75, 82, 147, 480, 481, 482, 486.
Sigalon, 94, 95, 328.
Silvestre (Théophile), 3, 69, 70, 94.
Snyders, 304.
Sollier, 103.
Soullier, 168.

Staël (Mme de), 180.
Stanley (lord), 408.

T

Taillac (de), 50, 108.
Taine (Hippolyte), 416.
Talleyrand, 441.
Tardieu, 265, 513.
Taunay, 88.
Tayer, 185.
Templier, 62, 63.
Teniers, 389.
Thiers, 274, 279, 441.
Thoré (Théophile-Burger), 1, 44, 159, 161, 165, 460, 461, 508, 515, 516, 517, 518, 519, 521, 525.
Tintoret, 510.
Titien, 74, 76, 82, 84, 85, 86, 89, 95, 100, 116, 136.
Tocqueville, 281.
Tourneux (Maurice), 349, 358.
Trélat, 111.
Triquetti (de), 32, 118.
Trouillebert, 20.
Troyon, 181, 188, 230, 423, 425, 484, 506, 507, 525.
Turner, 18, 96, 496, 498, 501, 502.

U

Ulbach (Louis), 234.

V

Vaillant (le maréchal), 369.
Valenciennes, 484.
Van-Loo (Carle), 4.
Vasari, 138.
Vauquelin (A.), 341.
Vernet (Carl), 56, 141, 322, 480.
Vernet (Horace), 70, 91, 236.
Vernet (Joseph), 86.
Verninac (de), 386.
Véronèse (Paul), 22, 73, 74, 76, 413.
Viennet (Guillaume), 279.
Villot (Frédéric), 385.
Villemain, 279.
Viollet-le-Duc, 360, 407, 411, 524.
Virgile, 82, 83.
Vitet (Ludovic), 455.
Voltaire, 74, 76, 81, 93, 393.
Vouet (Simon), 220.

W

Waldor (Mme), 25.
Walter-Scott, 5, 25, 94.
Watelet, 92, 93, 481.
Watteau, 16, 21, 22, 72, 86, 88, 232, 498, 504.
Werff (Van der), 111.
Wickemberg, 160.
Worth, 385.

Z

Ziem, 516.

LETTRES DES CORRESPONDANTS DE PAUL HUET

PUBLIÉES DANS L'OUVRAGE

Asseline, secrétaire des commandements de la Duchesse d'Orléans : 32, 33, 43.
Belly, Léon : 351.
Carnot, Hippolyte : 346.
Dauzats, Adrien : 355, 379.
Delacroix, Eugène : 26, 40, 55, 196, 206, 210, 253, 258, 260, 338.
Dumas, Alexandre : 25, 28, 35, 112.
Gauchez, Léon : 443.
Huet, Mme Céleste, Paul ; sa première femme : 118.
Huet, Mme Claire, Paul, sa seconde femme : 171, 174.
Hugo, Victor : 40, 448.
Lamartine, Alphonse de : 252.
Lamartine, Mme Marianne de : 251.
Lamy, Eugène : 113.
Lasteyrie, Ferdinand de : 117.
Legrain, Edmond : 218, 235, 240, 285, 292.
Legouvé, Ernest : 204, 430.
Michelet, Jules : 306-436.
Michelet, Mme Jules : 436.
Orléans, Hélène, Duchesse d' : 34.
Pelletan, Eugène : 307.
Petit, Auguste, président de Chambre à la Cour de Grenoble : 46, 209, 275, 280, 292, 304, 333, 356, 368, 432.
Planche, Gustave : 113, 144, 146, 147.
Riesener, Léon : 350.
Riesener, Mme Léon : 350.
Rivet, le baron Charles : 465.
Sollier : 332.
Sainte-Beuve : 41, 169, 170, 322, 352, 421, 432, 438, 455.
Villot, Frédéric : 385.
Viollet-le-Duc : 397.
Vitet, Louis : 455.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Portrait de Paul Huet d'après une photographie . . . . . au titre.

I. *Le Parc de Saint-Cloud un jour de fête en* 1829. Toile L. $0^{m},50 \times$ H. $0^{m},40$ Musée du Louvre) 33

II. *Le Braconnier.* Eau-forte publiée chez Goupil en 1834. Planche de L. 0,35 × H. 0,26. 65

III. *Couvent de Saint-André près de Nice.* Dessin à la plume 1836. Dessin de L. $0^{m},60 \times$ H. $0^{m},45$ (Musée du Luxembourg) . . 97

IV. *Les Cascatelles de Tivoli, prises des hauteurs.* Aquarelle 1839. H. $0^{m},45 \times$ L. $0^{m},33$. 129

V. *Les Rives enchantées* (Salon 1850 Toile de L. $2^{m},10 \times$ H. $1^{m},30$. 161

VI. *Calme du matin, intérieur de forêt* (Salon 1852). Toile de L. $1^{m},02 \times 0^{m},65$ (Musée du Louvre). 193

VII. *Soleil couchant à Seine-Port.* Exposition universelle de 1855. Toile de L. $2^{m},20 \times$ H. $1^{m},15$ (Musée du Louvre). 225

VIII. *Inondation à Saint-Cloud.* Exposition universelle de 1855. Toile de L. $2^{m},55 \times$ H. $1^{m},60$ (Musée du Louvre). 257

IX. *Le Vieux Château féodal* (Normandie légendaire). Panneau décoratif; Salon de 1859. Toile de H. $1^{m},93 \times$ L. $1^{m},10$ . . . 289

X. *La Cathédrale.* Panneau décoratif; Salon de 1859. Toile de H. $1^{m},93 \times$ L. $1^{m},10$. 321

XI. *Le Gué et la Chaumière.* Panneau décoratif; Salon de 1859. Toile de H. $1^{m},93 \times$ L. $1^{m},10$. 353

XII. *Grande Marée d'équinoxe aux environs de Honfleur*, réplique du tableau de 1839. Salon de 1861 (Musée du Louvre). L. $1^{m},80 \times$ H. $0^{m},95$ 385

XIII. *Le Gouffre*, paysage composé. Carton au fusain de L. $1^{m},07 \times$ H. $0^{m},68$ pour le tableau exposé au Salon de 1861. Toile $2^{m},12 \times 1^{m},29$ 417

XIV. *Les Falaises de Houlgate, dites les Roches noires*, près Dives (Calvados), Salon de 1861. Toile L. $1^{m},20 \times$ H. $0^{m},95$ (Musée Royal de Bruxelles) 449

XV. *Fuite en Egypte*, esquisse à la sépia sur papier teinté, de L. $0^{m},44, \times$ H. $0^{m},285$, projet pour un tableau non exécuté.

Fontainebleau. Les Chasseurs, esquisse, dessin à la sépia de L. $0^m,44 \times$ H. $0^m,285$. Première pensée pour le tableau exposé au Salon de 1868. (Toile de L. $1^m,20 \times$ H. $0^m,90$ au Musée du Louvre) 481

XVI. *Le Charlemagne, forêt de Fontainebleau.* Dessin aux deux crayons de L. $0^m,80 \times$ H. $0^m,54$ (Salon 1869), le dernier dessin fait d'après nature. 513

TABLE

—

Préface de M. Georges Lafenestre 1
Avant-propos 1

BIOGRAPHIE

I. Lettre de Paul Huet a Th. Silvestre 3
II. Famille 8
III. Débuts 14
IV. Professeur 28
V. Politique 34
VI. L'homme, son caractère 40
VII. Le peintre, son esthétique 53

NOTES DE PAUL HUET

I. De l'art en général 71
II. La peinture de paysage. — Le mouvement des arts de 1820 à 1836. 81
III. De la peinture de paysage au point de vue de la décoration . . 97

CORRESPONDANCE

Premier voyage à Honfleur 103
Premier voyage en Auvergne 108
Son mariage avec sa nièce 113
Second voyage en Auvergne 113
Séjour à Compiègne. Départ pour Nice. Mort de sa première femme. 114
Départ pour l'Italie. Visite à Lamartine à Saint-Point. Séjour à Rome. 125
Second mariage 148
Nouveau départ pour le midi. Séjour à Nice 152
Séjour à Pau et aux Eaux-Bonnes 157
Retour à Paris en 1847 166
Séjour à Fontainebleau et à Trouville 1850 168
Séjour à Seine-Port et à Chailly (forêt de Fontainebleau) 170
Saison passée au Tréport 179
Voyage à Blois. — Chambord 182
Villers en 1854 189

Exposition universelle 1855. 195
Beuzeval en 1856, longue maladie. Peintures décoratives pour Vire . 204
Second séjour au Tréport, voyage à Vire. 217
Les palettes de Delacroix 229
Voyage à Grenoble. Saint-Laurent du Pont. La grande Chartreuse . 241
Seconde visite à Lamartine à Saint-Point. 248
Ses peintures décoratives ; le journal de Delacroix 259
Fontenay-aux-Roses 1859. 263
1860. Lamartine, Michelet, E. Pelletan, Bethmont, Lanfrey, Guéroult, Béranger, etc. 274-283
Eté de 1860 à Falaise 288
La mort de son frère et de sa nièce 1861. 298
Voyage en Angleterre. Le Cornwall. Voyage à Apt, séjour à Nimes. 309-328
Vente Demidof : *La Stratonice* 331
Dernière visite de Delacroix, 28 mars 1863 334
Première année à Chaville. La mort de Delacroix, discours prononcé sur sa tombe, 1863. 360
La réforme de l'Ecole des Beaux-Arts. La succession de Delacroix à l'Institut. Michelet : La Régence 363
La vente de l'atelier de Delacroix. 370
Cromwel devant le cercueil de Charles Ier. Conversation avec Delacroix. 382
Voyage en Belgique et en Hollande. Excursion à Saint-Malo, le Mont-Saint-Michel, Granville, etc. 388
Séjour à Pierrefonds. Voyage en Bretagne. 406
L'émancipation des femmes. E. Pelletan, Michelet 414-416
La vente de Troyon. Gustave Droz. 423-425
L'hôtel de Mme de Païva 428
L'Exposition universelle de 1867. 442-453
Reprise d'Hernani à la Comédie-Française. 447-454
Acquisition du tableau des *Falaises de Houlgate* pour le Musée Royal de Bruxelles. 456
La mort de Th. Rousseau 459
Séjour à Etretat, Saint-Maclou, Fontainebleau 466
Pour le paysage, lettre à M. X. 469

DERNIERS JOURS DE LA VIE DE PAUL HUET

Discours de E. Pelletan et de E. Chesneau, extraits. 476-477
Lettre de Michelet au *Temps*, 12 janvier 1869 478
Lettre de Victor Hugo au fils de Paul Huet. 479
Camille Pelletan : *La Tribune*, 17 janvier 1869 479
Théophile Gautier : *Journal officiel*, 25 janvier 480
Charles Clément : *Les Débats*, 22 janvier. 483
F. de Grammont : Sonnet à Préault sur son médaillon de PaulHuet . 485
Alexandre Dumas : *Moniteur universel*, 12 janvier. 485
Olivier Merson : *Le Public*, 13 janvier 486

Henri Maret : *Le Globe littéraire*, 15 janvier 487
A. Bonnin : *La France*, 20 janvier. 487
Exposition au cercle de l'*Union Artistique*. 490
Lettre de Jules Michelet au directeur du *Temps*, 27 décembre . . 490

LES SALONS

La critique 493

Index des noms cités 531
Lettres des correspondants de Paul Huet publiées dans l'ouvrage. 538
Table des illustrations 539

ÉVREUX. IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r

BINDING SLIP NO.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

ND
553
H8A4

Huet, Paul
Paul Huet (1803-1869)
d'après ses notes